Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Harvard College Library.

FROM THE BEQUEST OF

CHARLES SUMNER, LL.D.,

OF BOSTON.

(Class of 1830).

"For books relating to Politics and Fine Arts."

16 Apr. 1895.

Google

Original from HARVARD UNIVERSITY

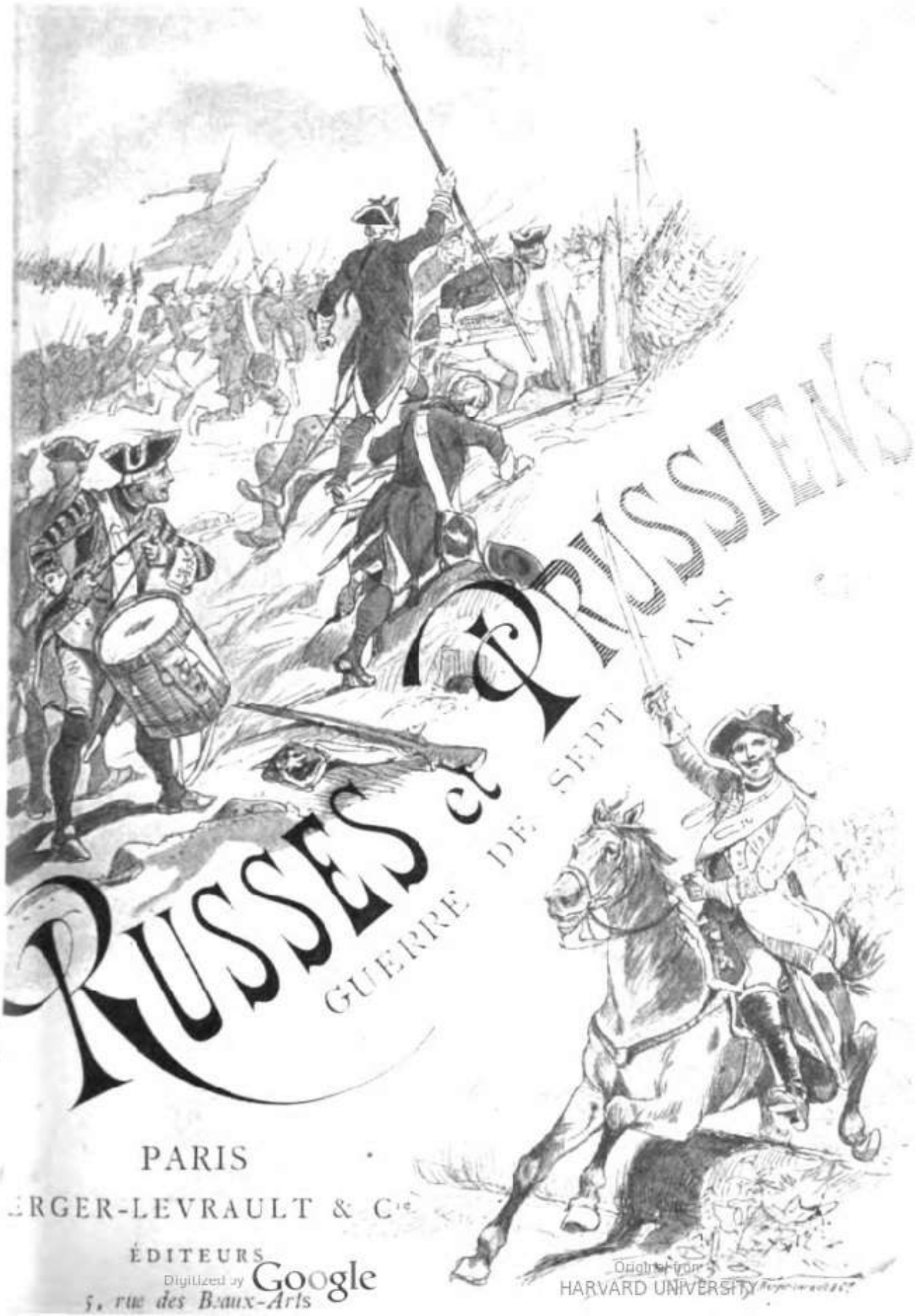
Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

ALFRED RAMBAUD



PARIS

ERGER-LEVRAULT & Cie

ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts

Digitized by Google
Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

RUSSES & PRUSSIENS

GUERRE DE SEPT ANS

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

DU MÊME AUTEUR

L'Empire grec au dixième siècle. — Constantin Porphyrogénète. Grand in-8°. Paris, Franck.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

La Domination française en Allemagne. — Les Français sur le Rhin : La Convention de Mayence, la République Cis-Rhénane, etc. (1792-1804). In-12. Paris, Didier.

La Domination française en Allemagne. — L'Allemagne sous Napoléon Ier : La Confédération du Rhin, le royaume de Westphalie, les grands-duchés français de Berg et de Francfort, etc. (1804-1811). In-12. Paris, Didier.

La Russie épique. — Études sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois. Grand in-8°. Paris, Maisonneuve.

Français et Russes. — Moscou et Sévastopol (1812-1854). In-12. Paris, Berger-Levrault et Cie.

Histoire de la Révolution française (1789-1799). In-16. Paris, Hachette.

Histoire de la Civilisation française, depuis les Origines jusqu'à la Révolution. 2 vol. in-12. Paris, Colin.

Histoire de la Civilisation contemporaine en France. In-12. Paris, Colin.

La France coloniale, histoire, géographie, commerce. In-8°. Paris, Colin.

Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Russie (publication du Ministère des Affaires étrangères). 2 vol. grand in-8°. Paris, Alcan.

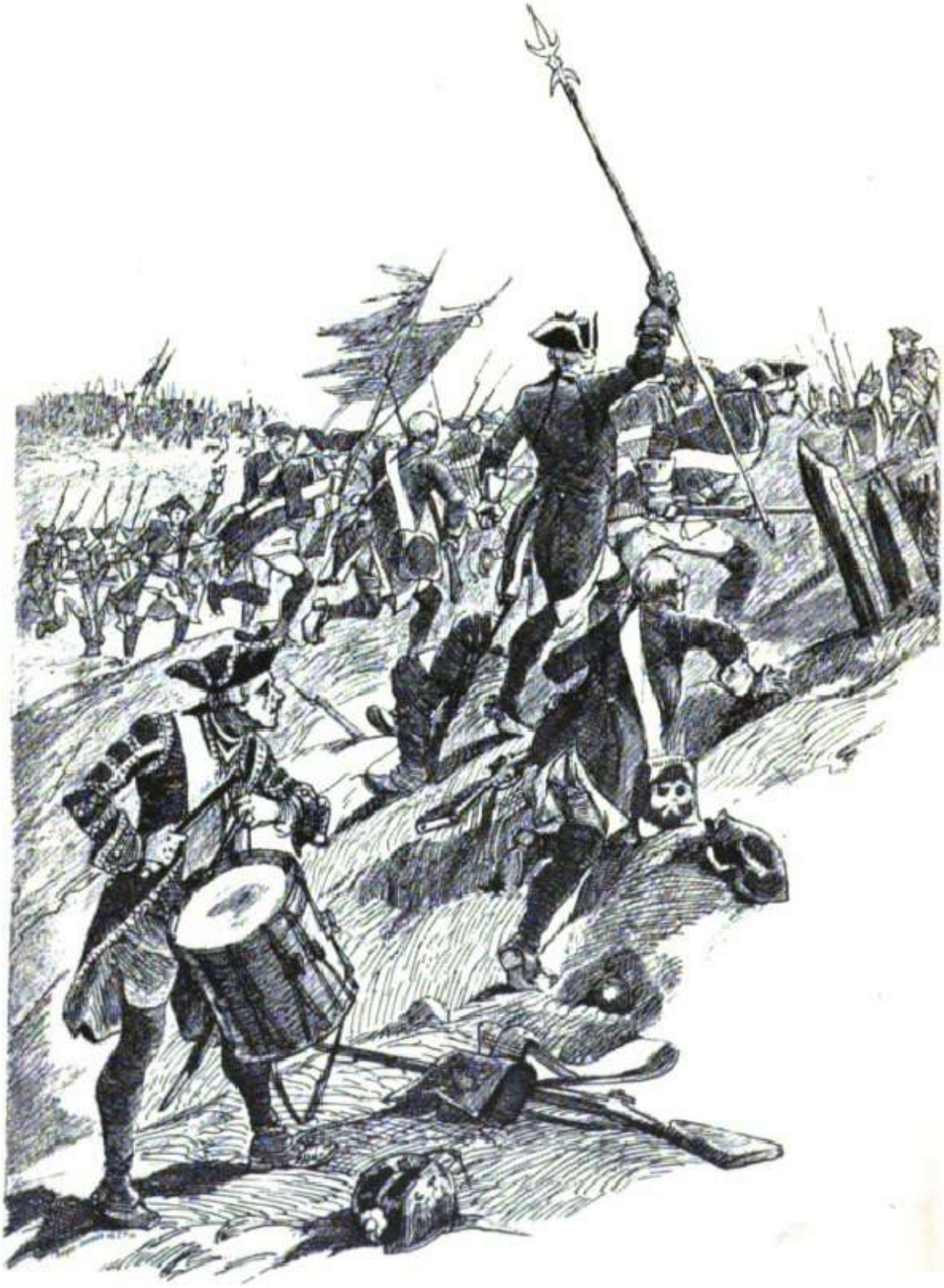
Histoire de la Russie, depuis les Origines jusqu'à nos jours, 4e édition. In-12. Paris, Hachette.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY



Infanterie. Régiment Préobrajenski.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Russes et Prussiens

GUERRE DE SEPT ANS

PAR

ALFRED RAMBAUD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG

Avec 10 dessins d'uniformes par HENRY GANIER

4 cartes et 7 plans de batailles hors texte

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS | RUE DES GLACIS, 18

1895

Tous droits réservés

Digitized by Google

Original from HARVARD UNIVERSITY

14565.8
[illegible]0.74

Sumner Fund

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAY 21 1970

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

PRÉFACE

Depuis qu'il existe un empire de Russie et un État prussien, si voisines que soient ces deux puissantes monarchies militaires et si fréquentes qu'aient été entre elles les occasions de conflit, il n'y a jamais eu qu'une seule guerre entre la Russie et la Prusse[1]. Elle remonte à cent trente-huit ans et dura de la fin de 1756 à la fin de 1761. Signalée par les sanglantes batailles de Jægersdorf, de Zorndorf, de Paltzig, de Kunersdorf, et par l'entrée des Russes à Berlin, elle a laissé un durable souvenir dans les deux nations. Au Palais d'Hiver de Pétersbourg, on vous montre avec complaisance les tableaux représentant ces hauts faits de la guerre de Sept ans; et d'autre part, il n'y a pas très longtemps, on attribuait au jeune empereur d'Allemagne certain toast où il aurait fait une allusion belliqueuse à la bataille de

1. Il est bien permis de faire abstraction de la coopération armée que la Prusse fut contrainte d'apporter à Napoléon pour la campagne de 1812. Il exigea d'elle un contingent de 20,000 hommes sous le général York de Wartenburg. En outre, des régiments prussiens le suivirent à Moscou et campèrent au Kremlin. Le concours prêté par York de Wartenburg fut toujours très précaire : il aboutit à une éclatante défection dès que commencèrent les revers de la Grande-Armée ; et la convention signée par ce général, à Tauroggen, avec les Russes fut le prélude du soulèvement de l'Allemagne. — L'Autriche, tout aussi voisine de la Russie, n'a *jamais* été en guerre avec elle : il est permis de négliger la prétendue coopération des Russes, en 1809, à la campagne de Napoléon, et l'épisode du contingent de 30,000 Autrichiens, sous le prince de Schwartzenberg, dans la guerre de 1812.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Zorndorf, allusion qu'aucun texte officiel n'a d'ailleurs reproduite.

Dans cette guerre, la Russie opérait de concert avec la France, et le but avoué de sa politique était de « briser les forces du roi de Prusse ». Pourtant nous nous garderons, dans cet exposé, de chercher des allusions au temps présent. La guerre de Sept ans s'engagea dans des conditions si particulières, les combinaisons d'alliances furent si imprévues et si étranges, l'Europe de cette époque ressemble si peu à celle d'aujourd'hui, que la recherche de ce qu'on est convenu d'appeler l'*actualité* serait ici tout à fait déplacée. Je me bornerai donc à indiquer quel fut le rôle de la Russie dans la coalition formée contre Frédéric II; comment étaient constituées ses armées et comment elles se comportèrent sur les champs de bataille. Si, malgré toutes les différences que présente l'art militaire en ce siècle et en celui-ci, sous les particularités du recrutement, de l'armement, de la tactique et de la stratégie du règne d'Élisabeth, nous découvrons cependant des traits qui soient communs à l'armée russe d'alors comme à celle de notre temps, qui aient quelque chose de durable et de permanent, qui tiennent au caractère même de la nation et lui soient un gage d'espérance pour l'avenir, il nous sera permis de les signaler.

J'ai puisé surtout dans le récent ouvrage du colonel d'état-major (depuis général-major) Masslovski, *l'Armée russe pendant la guerre de Sept ans*[1]. C'est une énorme publication en trois volumes, comprenant ensemble quelques 2 500 pages de russe, avec quantité d'états d'effec-

1. *Rousskaïa Armia v Sémiliétnouïou Voïnou*, 3 volumes. Pétersbourg, Bérézovski, 1886-1891.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tif, de cartes, de plans d'opérations. L'auteur, bien au courant de tout ce qui a été publié dans toutes les langues sur son sujet, a en outre dépouillé les archives russes de la guerre et de l'état-major. Son livre est tout militaire. Pour ces cinq années de lutte, il ne nous fait grâce ni d'une marche ou d'une contre-marche, ni d'une étape, ni d'un conseil de guerre, ni d'un état des provisions dans les magasins de l'armée russe. Après chaque manœuvre, chaque combat, chaque bataille, il reprend l'opération pour la critiquer en détail, rechercher en quoi elle est intéressante pour les hommes du métier, si c'est au point de vue *positif* ou au point de vue *négatif*, c'est-à-dire si elle est à imiter ou à blâmer. Cet ouvrage n'est point d'une lecture facile; mais il ne peut être que fort instructif pour les militaires, et surtout pour les élèves militaires, auxquels il est spécialement destiné. Pour l'historien, il est très précieux, en ce sens que celui-ci ne risquera plus de se représenter l'armée russe de la guerre de Sept ans comme une armée russe quelconque; il ne pourra la confondre ni avec celles de Pierre le Grand et Anna Ivanovna, dont elle est l'héritière, ni avec celles de Catherine II, Paul Ier ou Alexandre Ier, dont elle est la devancière. Si nous persistons ensuite à nous figurer des régiments ou des batailles de fantaisie, la faute n'en sera pas à M. Masslovski : c'est que nous aurons oublié tel règlement de 1755 ou de 1756 qui fit des dragons que commandaient Apraxine ou Fermor de tout autres dragons que ceux qu'avait commandés Münich ou que commandera ensuite Potemkine.

Il eût été regrettable qu'un ouvrage de cette importance, précisément parce qu'il est trop énorme pour être traduit, restât ignoré du lecteur français. Après lui avoir em-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

prunté quelques épisodes que j'ai arrangés pour la *Nouvelle Revue*, j'ai pensé qu'il serait utile de le faire connaître plus complètement.

Cependant, dans le présent livre on trouvera autre chose que dans l'ouvrage de M. Masslovski. Celui-ci est très sobre sur tout ce qui ne touche pas à la technique de l'art militaire. Il néglige les anecdotes, même celles qui seraient les plus instructives sur l'esprit et les mœurs de l'armée. Il n'a aucune recherche du pittoresque, même dans ses récits de bataille. De parti pris, il a laissé de côté beaucoup de mémoires, de correspondances, qu'il suppose connus du lecteur russe; mais, comme ils seront peut-être nouveaux pour le lecteur français[1], j'en ai fait largement usage. Enfin j'ai trouvé aux Archives des affaires étrangères de France des rapports inédits d'attachés militaires, français ou autrichiens, auprès de l'armée russe[2].

---

1. Par exemple, M. Masslovski s'est livré (t. Ier, appendice, p. 34-49) à une critique très serrée, très savante, très judicieuse, des *Mémoires* de Bolotof, officier au régiment d'Arkhangel, écrivain diffus et volontiers compilateur, mais enfin témoin oculaire de plusieurs engagements. Tout en tenant grand compte de cette critique, il faut reconnaître cependant que ces *Mémoires* sont pleins de vie, et à certains égards, de sincérité, tout au moins de naïveté, et qu'ils donnent une impression très forte de la réalité. Comment raconter Gross-Jaegersdorf sans donner quelquefois la parole à ce témoin, si prompt à l'aveu de ses frayeurs et de ses enthousiasmes?

D'autre part, dans une guerre où, en définitive, Frédéric II reste au premier plan, comment perdre de vue un seul instant ses Mémoires, sa Correspondance surtout, où il révèle les choses et se révèle lui-même avec une sincérité inattendue, qui contraste avec les contradictions voulues, les réticences machiavéliques, les faussetés calculées, où la passion, haine ou crainte, éclate librement, où l'on retrouve Frédéric II tout entier, avec son ardeur pour la gloire, son tempérament de batailleur, un mélange singulier de dureté et d'humanité, avec l'esprit le plus éveillé et le plus subtil, avec le sentiment le plus vrai et le bel esprit le plus raffiné, avec un humour si fantasque, et où il se montre si souvent, dans la franchise d'effusions intimes, vraiment grand et héroïque? Le témoignage le plus sûr est encore celui qu'il porte de lui-même. Et comment négliger tel de ses contemporains allemands, qui l'ont approché de si près, comme Henri de Catt?

2. Correspondance *Russie*, volumes LX à LXVI.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le présent livre diffère encore de celui de M. Masslovski, en ce que, sur le même fond commun, nous nous sommes proposé des buts différents et que nous n'avons pas eu en vue le même public.

Cependant, de même que M. Masslovski, je n'ai voulu raconter l'histoire ni de la politique ni de la diplomatie russe ou européenne à cette époque. Cette histoire a été souvent étudiée, renouvelée ; il me suffira de renvoyer, parmi les ouvrages russes, à Solovief ; parmi les écrivains allemands, à Schæfer et Arneth ; parmi les ouvrages français, à *Louis XV et Élisabeth* de M. Albert Vandal, et aux deux volumes que j'ai publiés dans la collection des *Instructions pour les ambassadeurs et agents français à l'étranger*. Je ne parlerai de l'histoire diplomatique qu'autant qu'elle sera utile pour faire comprendre les opérations militaires.

Août 1894.

A. Rambaud.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

BIBLIOGRAPHIE

En russe :

SOLOVIEF, *Histoire de la Russie*, t. XXIV, Moscou, 1874. Voyez la critique de ce volume dans MASSLOVSKI, t. Ier, appendice, p. 13-83.

PÉKARSKI, *Expédition des Russes en Prusse sous le feld-maréchal Apraxine*, dans le *Voïénnyi Sbornik* de 1858.

SÉMÉVSKI, *les Adversaires de Frédéric II, Apraxine et Bestoujef-Rioumine* (*ibid.*, 1862).

FÉOKTISTOF, *Relations de la Russie avec la Prusse*, dans le *Rousskii Viéstnik* de 1882.

GLINOÉTSKI, *Histoire de l'état-major général russe*, 1883.

Dmitri KORSSAKOF, *les Grands Personnages russes du* XVIIIe *siècle*, Kazan, 1891.

BOLOTOF, *Mémoires*, 4 volumes (dont le premier seul nous intéresse ici), édité par Sémévski; in-8°. Pétersbourg, 1875.

Documents importants dans l'*Archive Vorontsof*, de BARTÉNIEF, t. III, IV, VI, VII, XXXIV; dans la *Collection de la Société impériale d'histoire de Russie*, t. VII et IX; dans l'*Antiquité russe* (*Rousskaïa Starina*), *passim*, et dans l'*Archive russe* de BARTÉNIEF, *passim* (il y a aussi des documents français dans les deux premières de ces collections).

En français :

FRÉDÉRIC II, *Histoire de la guerre de Sept ans*.

Henri DE CATT, *Mes entretiens avec Frédéric II, mémoires et journal*, Leipzig, 1885.

A. VANDAL, *Louis XV et Élisabeth*, Paris, 1882.

A. RAMBAUD, *Instructions aux ambassadeurs et ministres de France en Russie* (Coll. du ministère des affaires étrangères), t. II. Paris, 1890.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

F. DE MARTENS, *Recueil des traites et conventions conclus par la Russie*, notamment : t. Ier, *Autriche*, Pétersbourg, 1874 ; t. V, *Allemagne*, 1882 ; t. X, *Angleterre*, 1892.

Dans la *Correspondance politique de Frédéric II*, Berlin, Duncker, dont le t. XX a paru en 1893, les textes sont tantôt en allemand, tantôt en français.

En allemand :

Gesch. des Siebenjährigen Krieges (Publication du grand état-major prussien), 6 volumes, Berlin, 1827-1847.

X. V. HASENKAMP, *Ostpreussen unter dem Doppelaar*. 1 volume in-8°. Kœnigsberg, 1886 ; très intéressant parce que l'auteur est du pays (Prusse-Orientale), connaît bien les localités, a recueilli des documents locaux et des traditions, raconte avec talent et avec l'ardeur du patriotisme local.

A. SCHÆFER, *Gesch. des Siebenjährigen Kriegs*. 3 volumes, Berlin, 1867-1874.

ARNETH, *Maria-Theresia und der Siebenjährige Krieg*, Vienne, 1875-1876.

SCHOTTMÜLLER, *Die Schlacht von Zorndorf*, Berlin, 1858.

STIEHLE, *Die Schlacht bei Kunersdorf*, Berlin, 1859.

TH. V. BERNHARDI, *Friedrich der Grosse als Feldherr*, Berlin, 1883, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Grenadier Régt Ismaïlovski. — Grenadiers de la ligne. — Officier de grenadiers à pied de la garde.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

RUSSES ET PRUSSIENS

GUERRE DE SEPT ANS

CHAPITRE Ier

LA COUR DE RUSSIE ET LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

La tsarine Élisabeth Pétrovna, fille de Pierre le Grand, avait été longtemps écartée du trône, d'abord par sa cousine Anna Ivanovna, veuve d'un duc de Courlande, puis par Anna Léopoldovna, de Mecklembourg, duchesse de Brunswick-Bevern, régente au nom d'un enfant au berceau, qui fut l'infortuné Ivan VI. Le gouvernement des deux Anna avait livré la Russie aux Allemands. On avait vu Biren, fils d'un palefrenier de Courlande, amant de l'Ivanovna, régner sous le nom de sa maîtresse. Puis, c'était un empereur allemand qui, dans ses langes, recueillait la succession, sous la tutelle de sa mère, une Mecklembourg, et de son père, un Brunswick.

Sous Anna Ivanovna le Westphalien Ostermann dirigeait les affaires étrangères; l'Oldenbourgeois Münich était le grand général; un Korff, un Lœwenwold, un Keyserling, un Brevern, occupaient les grandes ambassades; les armées étaient commandées par un Bismarck et trois généraux Biren; les grands emplois de cour étaient tenus par d'autres Lœwenwold, des Lieven, des Brevern, des Eichler. Tout était allemand dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cette cour, la langue, les mœurs, la cuisine, la politique, le théâtre, les modes, le goût, qui était celui des petites villes de Westphalie ou de Saxe. Les chefs de l'aristocratie russe, les membres les plus éminents du clergé, étaient dans la disgrâce, dans l'exil, en prison. La fille du tsar réformateur, celle que le peuple, les soldats et les prêtres vénéraient comme « l'étincelle de Pierre le Grand », était tenue loin des affaires, soumise à la plus rigoureuse surveillance, toujours à la veille d'être jetée dans un couvent.

Le coup d'État de décembre 1741, dont Élisabeth prit l'initiative avec le concours de l'ambassadeur français La Chétardie, avait brusquement tout changé, mis l'empereur brunswickois et ses parents en prison, placé sur le trône la fille de Pierre le Grand, dispersé les gouvernants allemands, enlevé les commandements et quelques-unes des ambassades à leurs créatures[1].

Ce coup de main, soutenu par les régiments de la garde russe, acclamé par le clergé et le peuple, salué par l'archevêque de Novgorod comme un triomphe sur « Belzébuth et ses anges », chanté par le poète Lomonossof comme l'acte libérateur qui sauva la Russie du « déluge étranger » et l'arrachait à « la nuit de la servitude égyptienne », fut la réaction du parti national contre la « domination des Allemands », contre leurs mœurs, leur langue et leur politique.

Élisabeth régna, elle aussi, en souveraine absolue, avec tout le despotisme tsarien. D'une vive intelligence naturelle, mais absolument dénuée d'éducation, elle eut plutôt la volonté de gouverner qu'elle n'en eut les facultés. L'ambassadeur de France, La Chétardie, dans sa correspondance secrète, qui fut interceptée, déchiffrée, *perlustrée*, fait de la tsarine un portrait qui n'est point flatteur. Il nous la montre unissant à la dévotion la plus outrée et même la plus intolérante les plus grossières superstitions ; d'une paresse d'esprit et d'une légèreté qui la mettaient à la discrétion de ses entours ; effrayée et effarouchée de la moindre affaire et du plus petit

1. Solovier, *Istoria Rossii*, t. XIX à XXI.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

effort intellectuel; n'ayant de goût que pour les fêtes, la toilette, les intrigues de sa domesticité, assujettie à des ministres qui trahissent sa confiance, si mal servie qu'on peut acheter jusqu'à son confesseur et à ses femmes de chambre. La correspondance secrète des autres ministres étrangers ne lui est guère plus favorable. De fait, ses mœurs furent toujours légères. Avant le coup d'État, autant par politique que par goût, elle choisissait ses favoris dans les régiments de la garde. Le mariage secret par lequel elle tint, en 1742, à s'unir avec un de ses amants, Razoumovski, ne fut point pour elle un frein; il parut seulement ajouter un piment d'adultère à ses liaisons ultérieures. Dès 1749, le favori en titre était Ivan Chouvalof, dont l'élévation fit la fortune de tous les siens.

L'impératrice vieillissait: née en 1709, elle avait trente-deux ans à son avènement; elle en avait quarante-sept quand débuta la guerre de Sept ans. Catherine II, à cet âge-là, restera jeune; mais Élisabeth ne l'était plus, car les infirmités lui étaient venues. Ses défauts ne faisaient qu'empirer, surtout sa répugnance à s'occuper sérieusement des affaires de l'État.

Cette faiblesse physique et morale de l'impératrice favorisait les intrigues autour d'elle. La direction des affaires étrangères — et même, comme nous le verrons, la direction des opérations militaires, — devait s'en ressentir.

Élisabeth, par le coup d'État de 1741, avait bien pu renverser la dynastie brunswickoise et détruire la « domination des Allemands »; mais elle n'avait pu que fort peu modifier la situation internationale de la Russie, dont le trait caractéristique était une union étroite avec l'Autriche. Son père avait recherché « passionnément », nous dit Saint-Simon, l'alliance de la France, sous Louis XIV d'abord, puis sous la régence du duc d'Orléans: il avait réussi à obtenir de celui-ci un traité d'amitié et de commerce signé en 1717 à Amsterdam. La mère d'Élisabeth, Catherine Ire, avait suivi la même politique, et un moment espéré marier sa fille au jeune Louis XV. Les hauteurs du duc de Bourbon, successeur du duc d'Orléans, avaient forcé cette impératrice à se rejeter dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'alliance autrichienne : le traité austro-russe, signé à Vienne le 6 août 1726, fixa pour tout le reste du siècle la direction de la politique tsarienne. Anna Ivanovna et ses conseillers allemands s'étaient empressés de prêter leur concours à la cour de Vienne dans la guerre de la succession de Pologne. Le gouvernement de Louis XV avait pris sa revanche en suscitant aux deux puissances coalisées une guerre avec la Turquie, qu'elles ne purent désarmer qu'en sollicitant la médiation du Roi dans les conférences pour la paix de Belgrade (1739).

A l'avènement d'Élisabeth, Louis XV avait pu espérer qu'elle romprait avec cette tradition et qu'il la trouverait de son côté dans la guerre de la succession d'Autriche. La nouvelle impératrice avait, en effet, refusé le contingent prévu par le traité de 1726 et les traités qui étaient venus le renouveler et le confirmer. Mais l'intérêt trop vif que la cour de Versailles fit paraître pour les intérêts suédois, les importunités excessives de La Chétardie dans sa première ambassade, permirent à Alexis Bestoujef-Rioumine, le nouveau chancelier d'Élisabeth, de tenir en échec les sentiments français de la tsarine.

La Chétardie s'était fait envoyer de nouveau en ambassade à Pétersbourg, assuré de reconquérir tout son crédit sur la souveraine et de renverser le chancelier ; ses imprudences, surtout la découverte de sa correspondance secrète, provoquèrent un éclat. Il fut expulsé de Russie. Deux ans après, en 1746, Bestoujef fit signer à la tsarine un nouveau traité d'alliance offensive et défensive avec l'Autriche ; puis, en 1747, des traités de subsides avec l'Angleterre et la Hollande. Cette même année, un corps expéditionnaire de 30 000 Russes se mit en marche à travers l'Allemagne, sous la conduite du prince Repnine, pour opérer aux Pays-Bas ; mais il n'arriva sur le Rhin que lorsque les préliminaires de la paix d'Aix-la-Chapelle allaient être signés (1748).

La Russie n'était intervenue dans la guerre de succession que comme puissance auxiliaire de l'Autriche, et non comme puissance belligérante. Dans les idées du temps, les rela-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tions diplomatiques entre les cours de Versailles et Pétersbourg auraient pu ne pas être rompues. Elles le furent cependant, au moment même où la paix d'Aix-la-Chapelle allait être conclue. Elles se trouvèrent si difficiles à renouer que huit années se passèrent avant que de nouveaux agents fussent accrédités. Cette période fut presque tout entière occupée par une ardente lutte entre les deux diplomaties sur le terrain traditionnel de leurs rivalités, en Suède, en Pologne, en Turquie.

Dans un rapport à la tsarine, Bestoujef se félicitait de résultats qu'il considérait comme glorieux pour la politique et pour l'armée russes : « Tant que Sa Majesté Impériale n'avait daigné considérer que d'un œil indifférent les ingérences (celles de la France et de la Prusse) qui tendaient à déchirer l'Europe, la flamme de la guerre n'avait fait que grandir. Au contraire, dès qu'elle eut manifesté sa volonté d'intervenir avec une force imposante, aussitôt toute la situation des affaires européennes avait pris un aspect bien différent... Le corps d'observation russe ne s'est pas avancé plus loin qu'il ne fallait pour propager dans l'Europe entière la gloire des armes impériales, conquérir à la souveraine le titre flatteur de pacificatrice du continent, et en outre lui rapporter des sommes considérables, tant par le versement des subsides que par le soulagement que l'absence des troupes procurait au Trésor. » Bestoujef calculait que le bénéfice net sur les subsides, en espèces sonnantes, pour les deux années, avait fait entrer dans les caisses près d'un million de roubles. Cette précision dans le calcul et la satisfaction manifestée par le grand-chancelier de Russie étaient plus dignes d'un prince marchand d'hommes, comme celui de Hesse-Cassel, que du ministre chargé de diriger la diplomatie d'un grand empire. Cette mesquinerie mercantile influera plus d'une fois encore sur les combinaisons politiques de Bestoujef. L'armée et la nation s'en sentaient humiliées. Un service de mercenaires n'était point fait pour susciter les énergies militaires chez un tel peuple. Il avait l'instinct d'une autre politique, où la grandeur du pays, ses aspirations nationales et religieuses, auraient tenu plus de place.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il y avait une puissance que la Russie haïssait et redoutait plus encore que la France : c'était la Prusse de Frédéric II. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, en 1744, Bestoujef avait déjà déclaré que le roi de Prusse était plus à craindre que la France, « à cause du voisinage et de l'accroissement des forces... Il l'est naturellement, même s'il n'avait pas un caractère aussi inconstant, avide, inquiet et turbulent... Nos dangers augmentent avec les forces du roi de Prusse. » C'est contre lui bien plus encore que contre Louis XV qu'avait été signé en 1746 le renouvellement de l'alliance austro-russe. On s'était indigné à Pétersbourg des « fanfaronnades » de « l'outrecuidant voisin ». On ne lui pardonnait pas d'avoir fait écarter la Russie des conférences pour la paix d'Aix-la-Chapelle, sous prétexte qu'elle avait figuré dans la guerre comme puissance « mercenaire ». Les rapports qu'on recevait sur ses faits et gestes dénonçaient la liberté extrême, à l'égard de la tsarine, de ses propos de table; il ne cessait de dauber sur sa dévotion, son penchant à la boisson, la facilité de ses mœurs. Tout autant que la France, on le retrouvait partout en travers des intérêts de la Russie. N'avait-il pas osé offrir à Maurice de Saxe la main de sa sœur avec la Courlande pour dot : cette Courlande que la tsarine considérait comme une de ses futures provinces ! Lorsque la Russie avait essayé de provoquer une révolution en Suède, il avait poussé ses armements et tenu un langage menaçant ; contre elle il ne cessait d'exciter les Polonais et les Turcs. En 1750, Élisabeth enjoignait à tous les officiers originaires de ses provinces baltiques et engagés dans un service étranger de rentrer sans délai en Russie. C'était surtout le service de Prusse que l'oukaze avait en vue : le roi s'en montra fort irrité. Un de ces officiers, l'Esthonien de Collonge, s'étant rendu chez l'ambassadeur russe à Berlin, fut aussitôt arrêté. L'ambassadeur subit, à cette occasion, des avanies : un jour, on lui interdit de visiter le nouveau palais que le roi faisait construire à Sans-Souci ; un autre jour, après une convocation du corps diplomatique, il fut le seul des ministres étrangers qu'on ne retint pas à dîner. On affectait de ne l'inviter qu'aux bals. Quand il cessa de pa-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raître à la cour, le roi sembla n'en prendre aucun souci. L'ambassadeur avait essayé de recruter pour l'académie de Pétersbourg l'astronome prussien Grichau : celui-ci fut aussitôt arrêté par l'ordre du roi. La même contrainte empêcha l'illustre Euler de reparaître en Russie.

Frédéric II, qui ne souffrait pas qu'on fît des recrues dans ses États et qui faisait pendre un recruteur saxon, raccolait de force des Saxons, des Polonais. Il enlevait au passage des sujets russes. C'est ainsi que le *raskolnik* Zoubarof fut saisi à son passage en Prusse ; mais Frédéric II, à propos de cet homme, fit une chose plus grave ; il s'avisa que son captif pourrait lui être plus utile ailleurs que dans un régiment ; en sa qualité de dissident, ne valait-il pas mieux le renvoyer en Russie avec mission de pousser à la révolte ses coreligionnaires, exaspérés par les persécutions de la bigote Élisabeth ? Et, en effet, Zoubarof repassa la frontière avec une somme de deux mille ducats et deux soldats.

Élisabeth ne cachait pas sa haine contre Frédéric II : « Le roi de Prusse, disait-elle à lord Hyndford, est certainement un méchant prince qui n'a pas la crainte de Dieu devant les yeux ; il tourne en ridicule les choses saintes ; il ne va jamais à l'église ; c'est le Nadir-Shah de la Perse. » Ainsi, l'esprit médisant du roi et ses mauvais propos avaient préparé contre lui la redoutable coalition de trois femmes : la tsarine Élisabeth, l'impératrice Marie-Thérèse et la marquise de Pompadour, une reine de la main gauche. Gross, le ministre russe qu'on avait déjà rappelé de Paris en 1748 et qu'on avait transféré au poste de Berlin, fut, après les avanies que nous avons vues, également rappelé de Berlin.

D'autre part, Bestoujef, qui faisait *perlustrer* la correspondance de Mardefeldt, le ministre de Prusse à Pétersbourg, avec autant de soin que celle des représentants de la France, fit son possible pour se débarrasser d'un agent qui, à ses yeux, était surtout un espion. Et ainsi, en 1749, les relations diplomatiques furent rompues aussi bien avec la Prusse qu'avec la France.

Dès lors, l'idée fixe de Bestoujef fut de saisir la première

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

occasion pour « abattre la puissance de Frédéric II ». Le 7 mai 1753 il lisait à sa souveraine le célèbre mémoire où il rappelait tous les accroissements du dangereux voisin, la conquête de la Silésie et le pillage de la Saxe, dont les millions lui avaient servi à porter son armée de 80,000 à 200,000 hommes, ses convoitises sur le Hanovre, la Courlande, la Prusse polonaise. « Son aïeul et son bisaïeul, qui n'avaient pas des forces excessives, se gardaient, à cause du voisinage de la Russie, de faire les orgueilleux et les difficiles ; ils étaient contraints de rechercher son alliance ; aujourd'hui quelle différence ! » Sa conclusion était qu'il importait à la Russie de défendre les États menacés par Frédéric II et de « briser ses forces ». En 1756, il répétera encore qu'il faut « de ce prince orgueilleux faire un prince méprisable aux Turcs, aux Polonais, même aux Suédois ».

Dans la situation générale de l'Europe il paraissait évident qu'on aurait à combattre la Prusse en même temps que la France et les autres souverains de la maison de Bourbon ; l'alliance sur laquelle on pouvait compter était donc celle de l'Autriche et de l'Angleterre. La France semblait en effet l'inséparable du roi de Prusse et, d'ailleurs, les relations de la tsarine avec elle devenaient chaque jour plus hostiles. C'était la France qui, en 1751, avait forcé la Russie d'évacuer la Suède, un moment occupée, et à Constantinople, en 1755, son envoyé Des Alleurs travaillait énergiquement à soulever les Turcs.

S'il était difficile de renouer entre les cours de Versailles et de Pétersbourg, ce n'est pas qu'Élisabeth y fût opposée. Au contraire, depuis qu'elle avait pu espérer devenir reine de France, elle avait toujours conservé une vive sympathie pour notre pays et notre roi ; elle semblait avoir hérité des tendances françaises de son père et de sa mère. Son favori d'alors, Ivan Chouvalof, aimait nos arts, notre langue, nos mœurs, nos modes, nos meubles. « Il est Français à brûler », écrira de lui Frédéric (en 1760).

En revanche, le grand-chancelier Bestoujef ne désarmait pas. Sa haine contre Frédéric II était pour lui une nouvelle

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raison de haïr la France, alliée de la Prusse. Un agent français à la cour de Russie l'eût gêné beaucoup : il ne se souciait pas d'avoir à défendre sa situation contre les intrigues d'un autre La Chétardie. Par sa police, par son cabinet noir, il éventait toute tentative de rapprochement ; en 1754, un certain chevalier de Valcroissant, qui vint de France en Russie, probablement avec une mission secrète, fut aussitôt arrêté et enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg.

Le vice-chancelier Vorontsof, l'adjoint et un peu le surveillant du grand-chancelier, était le confident des sentiments les plus intimes de la tsarine. Il était, comme elle, hostile à Frédéric II et bien disposé pour la France ; mais il était trop prudent pour contrecarrer ouvertement les vues de son supérieur hiérarchique ; il se contentait de prendre bonne note de ses fautes politiques.

Ainsi, les gouvernements et les diplomaties des deux pays persistaient dans leur hostilité. Mais déjà Louis XV avait une politique distincte de celle de son gouvernement : dès 1747 sa *diplomatie secrète* était entrée en jeu. Élisabeth, de son côté, gardait ses sentiments personnels et commençait à trouver lourde la tutelle de son grand-chancelier. En dépit de la diplomatie officielle, de la police à la solde des chancelleries, des cabinets noirs et des bureaux de *perlustration*, les deux souverains trouvèrent moyen de se communiquer leurs sentiments. Pendant que le chevalier de Valcroissant gémissait dans les cachots de Schlüsselbourg, un certain Michel de Rouen, négociant français établi à Pétersbourg et qui faisait voyages d'emplettes à Paris, porta et rapporta avec ses ballots des messages politiques. L'Écossais Mackenzie Douglas partit pour Pétersbourg, en juin 1755, avec des instructions de la diplomatie secrète du Roi. Il s'introduisit auprès de Vorontsof, qui n'osa le présenter à la tsarine, mais se chargea de transmettre à celle-ci les propositions. Puis Douglas, qui, malgré ce premier succès, avait tout à craindre de Bestoujef, quitta bien vite Pétersbourg. Il y reparut l'année suivante, cette fois avec une lettre de notre ministre des affaires étrangères, cette fois comme agent, à la fois, de la diplomatie

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

secrète et de la diplomatie officielle. Bestoujef essaya, dit-on, de se débarrasser de lui par un assassinat. Douglas n'en réussit pas moins à être reçu par la tsarine et à faire signer le traité dont il sera question plus loin (adhésion de la Russie au premier traité de Versailles). Ce qu'il y avait d'équivoque dans cette façon de conduire la politique de deux grands pays est encore accentué par le rôle qu'y joua le personnage hybride du chevalier d'Éon, qui fut alors adjoint comme secrétaire à Douglas. C'est seulement en juillet 1757 qu'un ambassadeur du roi, le marquis de L'Hôpital, fit son entrée en grande pompe dans Pétersbourg, tandis qu'un ambassadeur de la tsarine, Michel Bestoujef, le propre frère du grand-chancelier, venait à Paris prendre possession d'un poste abandonné depuis huit ans.

Une crise imprévue, qui venait de bouleverser l'Europe diplomatique, avait précipité ce rapprochement entre la France et la Russie. C'est ce qu'on a appelé le *renversement des alliances*. La France et l'Angleterre, les deux antiques ennemies, étaient de nouveau en guerre; mais cette fois l'alliée de l'Angleterre, c'était la Prusse, et l'alliée de la France, c'était l'Autriche.

Avec son alliance, l'Autriche devait nous apporter celle de la Russie. Le plus singulier imbroglio de traités avait préparé cette singulière combinaison des forces européennes.

Le 30 septembre 1755, à Pétersbourg, Bestoujef avait conclu avec Williams, ministre d'Angleterre, un traité par lequel la Russie s'engageait à fournir un contingent de 80 000 hommes en échange d'une somme de 500 000 livres et d'un subside annuel de 100 000 livres sterling.

Dans leurs négociations, Williams croyait que l'or britannique serait dépensé au profit de l'Autriche contre la France et Bestoujef comptait que les soldats russes seraient employés contre la Prusse. De part et d'autre, ils n'avaient pas jugé utile d'éclaircir et préciser les obligations. Les avertissements n'avaient cependant pas manqué à Bestoujef: Vorontsof le suppliait de prendre garde que les troupes de la tsarine ne fussent utilisées contre ses intentions et ses intérêts; il con-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

seillait à son collègue d'ajourner tout au moins la ratification du traité. Bestoujef croyait être certain que les subsides anglais lui permettraient seulement de faire contre la Prusse une guerre peu dangereuse, « sous le nom et avec l'argent d'une autre puissance » ; il estimait que l'action militaire de la Russie pourrait se borner à une simple « diversion », à une sorte d'exercice ou de promenade militaire, qui accroîtrait le renom de la tsarine, offrirait l'occasion aux généraux de montrer leur bravoure et leurs talents, aux officiers de prouver leur dévouement, aux soldats de se livrer à « ces nobles occupations, convenables à leur profession, et dans lesquelles ils ne sauraient trop s'exercer ». De nouveau il calculait les sommes que l'on pourrait économiser sur les armements promis, les bénéfices que l'on pourrait faire sur les subsides, le boni qui entrerait dans le Trésor. Personnellement il était avide et corruptible; Williams avait trouvé des arguments irrésistibles pour endormir sa clairvoyance. Le mérite de Vorontsof fut d'avoir conçu la politique comme autre chose qu'un traité de vente ou de location des soldats russes à une puissance étrangère.

A la nouvelle du traité de Pétersbourg, grande fut la terreur à Berlin. On y a toujours eu, on y a encore aujourd'hui une crainte singulière de la Russie : on en est si voisin, et une invasion par le voisin de l'Est peut entraîner de si prochaines et si redoutables catastrophes ! Le père de Frédéric II disait déjà : « Je sais bien le moyen de détacher l'ours de Russie ; mais qui ensuite se chargera de le remettre à la chaîne? » Et le roi-philosophe écrira, en 1769, au prince Henri : « C'est une terrible puissance, qui dans un siècle fera trembler l'Europe. » Il ne vit qu'un expédient pour se tirer d'un tel danger : ce fut de conclure lui-même un traité d'alliance et de subsides avec l'Angleterre. Il fut signé à Westminster, le 16 janvier 1756 : en échange d'un secours en argent, Frédéric s'engageait à prendre les armes « contre toute puissance qui violerait le territoire germanique ». Il ne se fit aucun scrupule de dénoncer l'alliance déjà ancienne avec la cour de Versailles et de se mettre à la solde d'une puissance qui avait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

commencé la guerre avec nous par l'assassinat de Jumonville et les pirateries de Boscawen. Il repoussa les avances de Louis XV, qui lui envoyait le comte de Nivernais pour renouveler le traité d'alliance et qui à l'envoyé prussien Kniphausen offrait cette riche proie du Hanovre, lui faisant dire : « La caisse du roi George II est bien garnie ; que votre roi mette la main dessus ; ce sera de bonne prise. » La peur des Russes avait empêché Frédéric de rien écouter.

Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est l'indifférence que montra l'Angleterre à passer de l'alliance autrichienne à l'alliance prussienne, de mobiliser ses forces et ses subsides contre cette Marie-Thérèse qui lui avait été si dévouée pendant la dernière guerre ; c'est la tranquillité de conscience avec laquelle elle s'engageait à subventionner à la fois la Russie et la Prusse, bien qu'il fût certain que ces deux puissances n'attendaient que son argent pour se jeter l'une sur l'autre ; c'est son absolu mépris pour les sentiments et les intérêts les plus évidents des puissances continentales. Que Marie-Thérèse regardât comme un devoir sacré de reprendre la Silésie, Frédéric II de la conserver envers et contre tous, Élisabeth de « briser les forces » d'un dangereux voisin, rien de tout cela n'intéressait l'Angleterre ; elle n'en voulait rien savoir, elle n'en sut rien. Il lui suffisait d'entretenir sur le continent une puissance mercenaire : que cette puissance s'appelât l'Autriche, la Prusse ou la Russie, peu lui importait ; que ces trois États eussent des vues divergentes, que le seul fait des traités des subsides eût pour résultat infaillible d'armer la Prusse contre l'Autriche, la Russie contre la Prusse, et de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, le profond politique qu'était William Pitt ne s'en soucia pas un instant.

Le traité de Westminster eut pour première conséquence l'annulation du traité de Pétersbourg : Williams parut ne pas comprendre d'abord que celui-là fût la destruction de celui-ci. Il lutta, supplia, prodigua les promesses, pleura même, déclarant que « l'Angleterre était perdue ». Il ne quitta Pétersbourg qu'avec l'espoir assuré d'y revenir bientôt.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Frédéric II se trompa tout aussi complètement sur la situation : il crut d'abord que le traité de Westminster ferait tourner à son avantage les stipulations du traité de Pétersbourg, mettrait à sa disposition les troupes russes stipendiées par l'Angleterre : « J'ai cent mille hommes, disait-il ; si l'on pouvait y ajouter trente mille Russes ! » Encore en mai, il prenait des mesures pour faciliter le débarquement de ceux-ci en Poméranie, afin d'y tenir en échec les Suédois, nécessairement alliés de la France.

Mais, déjà le 25 mars, s'était tenu, sous la présidence d'Élisabeth, un grand conseil de gouvernement. On y avait pris les résolutions suivantes : 1° engager l'Autriche à attaquer Frédéric II, en lui promettant le secours de 80 000 Russes ; 2° tâcher d'obtenir, dans la guerre continentale, la neutralité de la France, que paraissait d'ailleurs occuper suffisamment sa guerre contre les Anglais ; 3° préparer la Pologne à tolérer le passage des troupes russes sur son territoire ; 4° aviser aux moyens de tenir en respect la Suède et la Turquie ; 5° briser les forces de Frédéric II, en l'obligeant à restituer la Silésie à l'Autriche et à livrer la Prusse-Orientale à la Russie (la Russie se proposait de céder cette province à la Pologne, qui en échange lui céderait ses droits sur la Courlande et consentirait à une rectification de frontière en Oukraine).

C'est le 19 février qu'Esterhazy, l'ambassadeur d'Autriche à la cour de Pétersbourg, avait donné l'éveil à celle-ci sur le traité de Westminster. La Russie était déjà liée à l'Autriche par les traités de 1726 et 1746. Cependant des articles préliminaires furent arrêtés en mars, dans le plus grand secret, et remis en avril à Esterhazy. Ils devaient aboutir à un nouveau traité défensif et offensif, celui du 2 février 1757, en vertu duquel chacune des deux cours impériales devait armer contre Frédéric II 80 000 hommes ; la Russie s'engageait à ne pas cesser les hostilités avant que l'Autriche eût recouvré la Silésie et le comté de Glatz ; elle recevait de l'Autriche un subside annuel d'un million de roubles.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le traité de Westminster eut d'autres conséquences. Il confirma la cour de Versailles dans ses projets de rapprochement avec l'Autriche, hâta la conclusion d'une alliance que les diplomates de tradition considéraient comme irréalisable et contre nature. Le 1er mai 1756, fut signé à Versailles le premier traité entre la France et la maison de Habsbourg : Louis XV ne mettait encore que 24 000 hommes à la disposition de l'Autriche. Puis, après l'invasion de la Saxe par Frédéric II, le traité de Stockholm, du 21 mars 1757, conclu par la France et l'Autriche avec la Suède, leur assura, moyennant subsides, le secours d'une armée suédoise de 20 000 hommes. Puis le second traité de Versailles, du 1er mai 1757, porta les forces françaises en Allemagne à 105 000 hommes. Enfin le troisième traité de Versailles, du 30 décembre 1758, les maintint à 100 000 hommes. La France se jetait avec toutes ses forces dans la guerre continentale.

A Pétersbourg, où l'on s'était borné à espérer la neutralité de la France et où l'on avisait au moyen de tenir en bride la Suède et la Turquie, la joie fut grande quand on apprit la conclusion du premier traité austro-russe. Ce n'était plus seulement la neutralité de la France, c'était sa coopération; de ses deux clients, Suède et Turquie, l'une devenait aussi une alliée; la tranquillité de l'autre était assurée. La Russie *accéda* successivement au premier traité de Versailles, au traité de Stockholm et au troisième traité de Versailles.

Cependant, elle n'était pas précisément l'alliée de la France; elle était seulement l'alliée de son alliée, l'Autriche. Jamais Louis XV, bien qu'il eût un ambassadeur à Pétersbourg et des attachés militaires auprès des armées de la tsarine, ne consentit à entrer en stipulations directes avec elle, sinon pour la négociation d'un traité de commerce. Jamais il ne voulut lui accorder les subsides indispensables à un pays encore si pauvre pour se maintenir sur le pied de guerre : il préférait donner de l'argent à l'Autriche pour que celle-ci en donnât à la Russie. Ainsi la Russie semble n'entrer dans la coalition qu'en vertu de ces traités austro-russes de 1726 et 1746 qui avaient été dirigés contre nous; la France en-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tend la réduire à la condition non de puissance belligérante, mais de puissance auxiliaire de l'un des coalisés; on la force, autant qu'on le peut, à subordonner sa politique et même ses opérations militaires à celles de l'Autriche; et, comme la politique de l'Autriche est essentiellement égoïste et ses opérations très mal conduites, ce fut là une cause première de l'échec de la coalition.

Le gouvernement d'Élisabeth y vit bien plus clair que celui de Louis XV; il s'affligeait de voir la France se subordonner à l'Autriche et forcer la Russie à s'y subordonner; il aurait voulu s'émanciper et nous émanciper nous-mêmes d'une tutelle ombrageuse et suspecte. A plusieurs reprises, par la voie officielle, par la correspondance secrète, encore en décembre 1760, la tsarine fit proposer à Louis XV un traité d'alliance nouveau, plus étendu et plus explicite que les simples traités d'adhésion, conclu directement entre la France et la Russie. Louis XV s'y refusa toujours.

Il y avait chez lui une arrière-pensée. Si le rapprochement entre la France et la Russie a fait cesser la lutte entre les deux diplomaties à Stockholm, à Varsovie, à Constantinople, les germes de conflit n'en subsistent pas moins. Le Roi redoute toujours les ambitions de la Russie : il les redoute pour ses alliés traditionnels, la Suède, la Turquie, la Pologne. Pour la Pologne surtout : à plusieurs reprises, durant la guerre de Sept ans, il sacrifie les intérêts de la coalition, même les intérêts de la France, à ceux de la Pologne. Et encore comment les entend-il, les intérêts de la Pologne ? de la manière la plus étroite, se passionnant, lui, un prince absolu, pour le maintien de ce qu'il appelle « les libertés polonaises », en réalité pour le maintien de cette anarchie nobiliaire dont la Pologne devait mourir. Plus encore que sa diplomatie officielle, sa diplomatie secrète est en éveil sur tout ce qui regarde ce pays. Pas un corps de troupes russes, en marche pour combattre l'ennemi commun, ne traverse le territoire de la République sans que les agents du Roi à Varsovie et à Pétersbourg ne fassent entendre des réserves et des protestations. Louis XV ne veut entendre parler ni de l'acquisition

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de la Prusse-Orientale par la tsarine, ni de l'échange de cette province contre les droits polonais sur la Courlande, ni d'une rectification quelconque de frontière, dans la lointaine Ôukraine, entre la République et le tsarat.

Croirait-on que ce monarque si scrupuleux sur l'intégrité du territoire polonais soit le même qui assistera un jour, les bras croisés, au partage de la Pologne ?

Louis XV répugne à une amitié sincère avec la Russie. Sans cesse dans les Instructions qu'il leur fait tenir, il met ses ambassadeurs en garde contre cette utopie : « La distance entre les deux empires est trop grande pour qu'il se forme jamais une alliance étroite entre eux. » Comme conséquence de cet état d'esprit, de même qu'il redoute que la Russie devienne plus puissante, il ne désire pas qu'elle soit victorieuse, même de l'ennemi commun. S'ils battaient Frédéric II, les Russes deviendraient « trop exigeants et arrogants ». On se console de leurs échecs, car « le ministère russe ne pourra plus former de telles prétentions qui auraient pu embarrasser ».

Au reste, les Autrichiens non plus ne désirent pas que les Russes soient par trop vainqueurs : plus d'une fois nous les verrons entraver leurs opérations, essayer de modérer leurs succès et, pour ainsi dire, tendre des pièges à leurs généraux.

Ces arrière-pensées dans une union apparente, les craintes et les rivalités d'autrefois survivant partout à l'alliance, les jalousies qu'inspirent les succès de l'allié, la crainte qu'il ne soit trop victorieux, n'est-ce pas cela qui devait rendre impuissant ce grand effort du continent coalisé contre la plus petite des monarchies militaires ?

D'autres causes de faiblesse sont spéciales à la Russie. Celle-ci semblerait devoir agir avec toute l'énergie d'un gouvernement autocratique. Il n'en est rien. Si l'on veut trouver, pendant cette guerre, de l'unité dans les vues, de la suite dans les idées, de l'ensemble dans les efforts, ce n'est pas dans les cours absolutistes de la coalition, pas plus à Pétersbourg qu'à Vienne ou à Versailles. C'est au camp de Frédéric II d'abord, c'est ensuite à Londres, en dépit des rivalités entre les partis et des discussions bruyantes dans le Parle-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Mousquetaire, tambour, officier supérieur et grenadiers du régiment Sémenovski.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

ment. L'autocratie russe s'est montrée alors au-dessous de l'oligarchie britannique. Nous sommes trompés par des apparences : en réalité il y avait plus de partis, plus divisés et plus irréconciliables entre eux, au Palais d'Hiver qu'au palais de Westminster. La guerre contre Frédéric II n'était pas vue du même œil par tous les courtisans d'Élisabeth. L'alliance avec la France, à la différence de ce qui se passe aujourd'hui, n'avait pas un caractère national ; le peuple l'ignorait, l'armée n'en avait pas souci, l'aristocratie russe elle-même, pour savoir ce qu'elle devait en penser, regardait du côté du Palais d'Hiver ou de Tsarskoé-Sélo.

Trop peu de temps s'était écoulé depuis qu'un ambassadeur de France se plaignait de voir la société russe éviter ses salons tant qu'elle n'eut pas reçu l'ordre formel de les fréquenter, depuis que ce même ambassadeur s'était vu expulsé de la capitale, depuis qu'on avait senti la main de la France en Suède et à Constantinople. Ces Français, contre lesquels on s'était battu à Dantzig et qu'on avait été provoquer deux fois sur le Rhin, n'étaient après tout, pour beaucoup de Russes, qu'une variété de *Niemtsi,* c'est-à-dire d'Allemands, d'étrangers, d'infidèles. L'alliance nouvelle avait débuté comme une intrigue, par un marchand de *galanteries,* un aventurier écossais et un chevalier qui passait pour être une chevalière. Ce n'était qu'une demi-alliance, une sous-alliance, subordonnée à celle que la France entretenait avec l'Autriche. Par elle-même, elle n'offrait à la Russie aucun avantage, et semblait les lui refuser tous. La France n'avait pas cessé d'être l'amie des Turcs, des Suédois et de protéger les Polonais. Si fragile était cette alliance qu'elle ne tenait qu'à un fil, à la vie d'une femme maladive et plus vieille que son âge.

Il n'y avait de fortement résolu à continuer l'alliance avec la France et la guerre avec la Prusse que l'impératrice Élisabeth, et avec elle son favori Chouvalof, et tous les Chouvalof, son vice-chancelier Vorontsof, et par conséquent la plupart des Vorontsof. Souvenons-nous que, cinquante ans plus tard, en 1807, il n'y avait, en Russie, de partisans décidés de l'alliance franco-russe que l'empereur Alexandre et son

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ministre Roumiantsof. — Quant au grand-chancelier d'Élisabeth, Alexis Bestoujef, il s'était vu jeter dans cette alliance par suite d'une erreur dans ses calculs. Cette erreur, qui avait fait de lui une dupe de l'Angleterre, l'avait diminué aux yeux de sa souveraine comme aux siens propres : son crédit en avait baissé et celui de son rival Vorontsof s'en était élevé. Bestoujef s'était mis en route pour nous combattre et se trouvait combattre à nos côtés. Il avait cessé de paraître infaillible. Cela n'était point fait pour le réconcilier avec nous. Il était tout au moins hésitant et tiède, même en admettant qu'il ne restât point hostile au fond du cœur. D'autres étaient hostiles résolument. Il nous faut parler ici de la jeune cour, car il y avait une jeune cour depuis qu'Élisabeth vieillissait.

Élisabeth, dès son avènement, paraît avoir été résolue à ne pas se marier, au moins officiellement. Il fallait cependant un héritier du trône : elle fit venir de Holstein un jeune prince, issu du mariage d'une de ses sœurs avec le duc de ce pays. Il s'appelait Pierre; on le baptisa à la russe, et alors il s'appela Pierre *Feodorovitch,* quoique le nom de son père fût Charles-Frédéric. Il se trouvait être le petit-fils de Pierre le Grand; mais, bien qu'il eût été amené en Russie à l'âge de quatorze ans, ce Holsteinois resta un Allemand. Il eut pour précepteur un autre Allemand, un autre Holsteinois, Brummer, plus propre, dit un contemporain, à dresser des chevaux qu'à élever des princes, qui le battait et l'attachait au pied de son lit, mais qui fut hors d'état de rien lui apprendre. Peu d'héritiers d'un trône ont été aussi mal doués : petit, chétif, presque contrefait, marqué de la petite vérole, il paraît avoir été totalement dénué d'intelligence, de courage ou de bonté. Marié à dix-huit ans, il négligea sa femme pour continuer à perdre son temps dans les amusements les plus puérils. Il jouait avec des soldats de plomb, faisait manœuvrer ses valets, fouaillait ses chiens, râclait du violon. Il avait horreur des livres et de toute contention d'esprit.

Celle qu'on lui avait donnée pour femme, était aussi une Allemande : c'est la princesse Sophie d'Anhalt-Zerbst-Dornburg, qui, baptisée à la russe, devint la grande-duchesse

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Catherine *Alexiévna*, bien que son père s'appelât Christian-Auguste. Celui-ci n'était alors qu'un cadet de la maison de Dornburg, qui elle-même était branche cadette de celle d'Anhalt-Zerbst. Il avait dû chercher du service en Prusse, et y était devenu général; il tenait garnison dans Stettin avec sa femme et sa fille, quand Frédéric II eut vent d'un projet de mariage saxon pour l'héritier d'Élisabeth : « Rien n'était plus contraire, nous dit-il, au bien de l'État de Prusse que de souffrir qu'il se formât une alliance entre la Saxe et la Russie, et rien n'aurait paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse royale de Prusse pour débusquer la Saxonne. » Mais il n'était point dénaturé d'offrir la fille d'un petit prince qu'il avait fait général. Sans même le consulter, Frédéric offrit et fit accepter la jeune fille. Élisabeth accueillit d'autant plus volontiers la proposition que la mère de celle-ci était une Holstein : les deux futurs conjoints se trouvaient quelque peu cousins. Catherine II nous a raconté elle-même, dans ses *Mémoires* publiés par Hertzen, ce que fut sa vie de grande-duchesse dans cette cour pleine de menées et de pièges, entre une impératrice qui la traitait un peu en parente pauvre, un mari dont le premier aspect l'avait frappée d'horreur, le grand-chancelier Bestoujef qui la surveillait et la haïssait comme une créature de son ennemi le roi de Prusse, une mère au caractère inquiet et agité qui la compromettait dans ses intrigues, de jeunes courtisans qui ne cherchaient qu'à la perdre, et des vieux, comme les Chouvalof, commis pour l'espionner, qui ne visaient qu'à la prendre en faute. Que d'humiliations elle eut à dévorer, que de larmes elle versa ! On lui défendait d'en verser quand son père mourut : « Il ne convenait pas à une grande-duchesse de pleurer plus longtemps un père qui n'était pas roi. » Un autre jour, les sottises de sa mère faillirent la faire renvoyer avec elle en Allemagne[1].

Mais la future Catherine II avait été bien armée pour le combat de la vie : elle était née *struggle-for-lifer*. Elle avait

1. A. Rambaud, *L'Impératrice Catherine II dans sa famille*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1874.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en partage une beauté élégante, impériale, avec la douceur apparente des blondes ; les larmes que versaient ses yeux bleus, si elles restaient sans effet sur son mari, avaient le don de toucher la défiante impératrice et d'attendrir même ses ennemis. Elle avait cette vive intelligence qui devait faire d'elle un grand homme, Catherine *le Grand*. Elle arrivait en Russie avec une culture déjà soignée, toute française, qu'elle devait à une institutrice de Stettin, Mlle Cardel. Dans les insipides loisirs de sa vie de grande-duchesse, elle dévorait les livres ; elle lut tout ce qu'on avait écrit chez nous, Racine, Molière, Montesquieu, même Boileau, et aussi Brantôme. Pendant que son mari jouait avec des marionnettes, elle consignait dans ses cahiers de jeune femme des pensées déjà profondes. Elle se gardait de faire parade de ses connaissances et de sa liberté de pensée. Entourée, comme elle le dit, de dévots et d'hypocrites, elle affecta le plus grand zèle pour cette religion orthodoxe dont elle était devenue si récemment l'adepte, rivalisait de piété avec sa tante Élisabeth, observait rigoureusement les jeûnes, ne trouvait jamais les offices trop longs. Née Allemande, mais arrivée à Pétersbourg à quatorze ans, elle sut la langue du pays mieux que les natifs de la cour et affecta d'être plus russe que les descendants de Rourik. Surtout elle avait une vue très nette de la situation, distinguait parfaitement son but et ne craignait pas de regarder l'avenir en face. Dès la première entrevue avec son fiancé, elle résumait ainsi ses impressions : « Le cœur ne me prédisait pas grand bonheur, mais l'ambition me soutenait. J'avais au fond du cœur je ne sais quoi qui ne m'a jamais laissé douter un seul moment que je parviendrais à devenir impératrice de Russie, de mon chef. » *De mon chef*, c'est-à-dire, au besoin, en supprimant son mari. Ses rêves de jeune fille lui faisaient peut-être entrevoir, sans qu'elle s'en effrayât, la catastrophe qui s'accomplit dix-huit années plus tard.

L'ambition n'empêcha pas son cœur, ni ses sens, de parler. Ils ne parlaient pas pour Pierre Feodorovitch. Catherine était entourée d'une âpre surveillance, mais aussi de tous

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les mauvais exemples d'une cour corrompue. Plusieurs fois ses surveillants avaient pu prévenir des intrigues amoureuses : de jeunes téméraires, dont les avances n'avaient point été trop mal accueillies par elle, disparurent subitement. Sa tante, qui espérait d'elle un héritier de son trône, aurait préféré qu'il fût de son mari. Quand on vit qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, la surveillance se relâcha. L'influence que put exercer sur la grande-duchesse « le beau Soltykof » semble n'avoir eu aucun caractère politique[1]. D'ailleurs, il fut presque aussitôt chargé d'aller annoncer en Suède la naissance d'un prince impérial (le futur Paul Ier), puis fut nommé ministre à Hambourg, ne reparut plus jamais à la cour. Alors commença la faveur de Stanislas Poniatowski, que Catherine II devait un jour faire roi de Pologne. Soltykof ne faisait pas de politique, et le corps diplomatique auprès de la cour de Russie l'avait à peu près ignoré. Poniatowski en fit, et nous verrons laquelle. La cour de France s'en émut : son représentant de Varsovie travaillait à le faire rappeler et y réussit. Mais, peu de temps après, Poniatowski reparut à Pétersbourg, plus en faveur que jamais, et son nom revient souvent dans la correspondance de M. de Broglie, de M. Durand, nos ministres à Varsovie, du marquis de L'Hôpital, du comte de Breteuil, nos ambassadeurs à Pétersbourg, même dans la correspondance secrète entre Louis XV et Élisabeth. La nouvelle liaison de la grande-duchesse était devenue affaire d'État; elle intéressait l'équilibre européen.

Dans la crise qui déchirait l'Europe, quels étaient les sentiments du grand-duc et de la grande-duchesse ? Le premier n'est point une nature bien compliquée. Il est au contraire tout d'une pièce. D'abord il est resté Allemand, Holsteinois; malgré son baptême orthodoxe, il ne perd aucune occasion de tourner en dérision les cérémonies du culte national; le futur empereur de Russie n'a que mépris pour ses futurs sujets. Il regrette son trône de Holstein, dont il a, dans

1. V. Bilbassof, *Histoire de Catherine II*, t. Ier. Pétersbourg, 1890 (en russe), Berlin, 1892 (en allemand). — Waliszewski, *Le Roman d'une impératrice*, Paris, 1893.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'intervalle, hérité. Il disait volontiers : « On m'a traîné dans cette maudite Russie... Je serais maintenant sur le trône d'une nation civilisée. » Son germanisme se résumait d'ailleurs en une admiration fanatique, irraisonnée, inintelligente, pour le héros allemand Frédéric II. Dès qu'il cessa de jouer avec des soldats de plomb pour jouer avec des soldats de chair, c'est-à-dire d'abord avec ses palefreniers affublés d'un uniforme, il commença à être, ce qu'il resta par la suite, « le singe du roi de Prusse ». Il ne parut à la Conférence, c'est-à-dire au conseil de gouvernement présidé par Élisabeth, que pour protester par ses paroles ou par son silence. En 1756, il refusa de donner sa signature pour la reprise des relations diplomatiques avec la France. Les décisions contre la Prusse lui inspiraient un profond chagrin et une violente colère. Plus tard il s'affligea des victoires russes et se réjouit des revers. Sa tante fut obligée de l'exclure des conférences parce qu'on le soupçonnait de livrer à son héros les secrets de diplomatie et de guerre. L'Autriche, pour atténuer un peu son hostilité, le prit par son faible : elle consentit à signer avec lui, en sa qualité de duc de Holstein, un traité particulier, par lequel il mettait à sa disposition, en échange d'un assez fort subside, son armée de Holstein, c'est-à-dire quelques médiocres bataillons.

Plus complexes étaient l'esprit et la politique de la grande-duchesse. Elle devait à Frédéric II ce mariage qui l'avait placée sur les marches d'un trône impérial. Le roi de Prusse espérait avoir en elle une alliée, dont l'influence s'emploierait à arrêter ce torrent de l'invasion russe, cosaque, tatare, qui menaçait de déborder sur ses États. Cependant elle n'aimait pas Frédéric II. En 1755, elle disait à l'envoyé britannique : « Il est l'ennemi naturel de la Russie, et le pire homme qui soit au monde. » A ce moment elle était tout Anglaise de même que son mari était tout Prussien. C'était la maison du consul anglais Wroughton qui avait abrité ses premiers rendez-vous avec Poniatowski ; l'envoyé Williams avait aussi favorisé cette intrigue ; c'était lui qui avait amené Poniatowski à Pétersbourg et l'y avait présenté comme un

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de ses secrétaires. Au contraire, la diplomatie française avait dénoncé et traversé la liaison. Cela influa beaucoup sur le choix que fit la grande-duchesse entre les partis politiques. De plus, Catherine avait des besoins d'argent : sa tante tenait à son gré les cordons trop serrés ; l'Angleterre avait la main large. Williams l'encourageait à secouer un joug trop lourd, « en cessant de se contraindre, en déclarant hautement ceux qu'elle honorerait de ses bontés, en faisant voir qu'elle se tiendrait personnellement offensée de tout ce qu'on oserait contre eux ». En revanche, elle ne lui « parlait jamais du roi d'Angleterre que dans les termes du plus profond respect et de la plus haute estime », le considérait comme « le meilleur et le plus grand allié de l'impératrice », était entièrement persuadée de « l'utilité d'une étroite union entre l'Angleterre et la Russie », se flattait que « le roi accordera aussi son amitié au grand-duc et à elle-même[1] ». En avril 1756 elle déclarait que « quiconque tenterait de détruire l'union entre l'Angleterre, l'Autriche et la Russie n'était pas un ami de cet empire ». En juillet de la même année, elle chargeait Williams d'affirmer le « dévouement de la grande-duchesse pour le roi d'Angleterre », se montrait « très inquiète des bruits qui courent d'une alliance avec la France et de l'arrivée d'un ambassadeur français ». Elle confiait ses besoins d'argent, vu qu'elle était « obligée de payer jusqu'aux femmes de chambre de l'impératrice ». Williams pouvait donner « sa parole d'honneur au roi que tout, jusqu'au dernier sou, serait employé à ce qu'elle croyait être la cause commune et pour l'avantage des deux nations ». Elle demandait 20 000 ducats ; elle les obtint. Il est vrai que Bestoujef recevait beaucoup plus, — 2 500 000 livres sterling — de cette même Angleterre, et qu'il touchait de toutes mains : 10 000 ducats de la France, même de l'argent prussien avec de l'argent autrichien. C'étaient les mœurs du temps. Quand Williams fut forcé, après son insuccès, de quitter Péters-

1. Extraits de la correspondance de Williams dans *La cour de Russie il y a cent ans* (anonyme), Paris et Leipsig, 1860.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bourg, Catherine lui écrivait encore : « Je saisirai toutes les occasions imaginables de ramener la Russie à ce que je crois être ses véritables intérêts, c'est-à-dire à être intimement unie avec l'Angleterre. » Si une telle correspondance avait été découverte, elle eût suffi amplement pour justifier envers la grande-duchesse un procès de haute trahison. Mais ses confidences avec Williams avaient été plus loin encore et touchaient à des sujets autrement délicats. Elle osait lui dire ce qu'elle se proposait de faire pour le cas où la tsarine mourrait et à la minute même où elle mourrait : « J'irai tout droit à la chambre de mon fils... Au même instant, j'enverrai un homme de confiance avertir cinq officiers de la garde, dont chacun m'amènera cinquante soldats.... Moi-même j'entrerai dans la chambre de la mourante, où je recevrai le serment du capitaine de la garde et je prendrai celui-ci avec moi. » Elle croyait pouvoir compter sur le concours des généraux Apraxine, Liewen, Boutourline, et des chanceliers Bestoujef et Vorontsof. Elle ajoutait : « Je me suis résolue à régner ou à périr. »

Tant que l'impératrice avait joui d'une santé robuste, sa volonté était toute-puissante. Ministres, courtisans, diplomates, n'avaient pas à tenir compte de ce que pouvaient penser le grand-duc et la grande-duchesse. Mais dès le début de la guerre de Sept ans, Élisabeth a des faiblesses, des syncopes où elle manque de rester. Les Chouvalof et les Vorontsof, ces deux familles qui lui sont le plus entièrement dévouées, sont dans l'angoisse et la terreur. Les favoris du jour commencent à craindre un nouveau règne, et d'autres à l'espérer. L'Europe est en émoi : de crainte à Versailles, à Vienne, à Dresde; d'espérance à Londres et dans le camp de Frédéric. Les évanouissements de l'impératrice sont un fait politique et diplomatique au premier chef; le monde a le cou tendu vers le lit d'Élisabeth. Le plus dangereux pour celle-ci est que les favoris s'étudient à garder le secret, ne laissent approcher aucun médecin, ayant plus crainte des indiscrétions qu'espérance dans les remèdes. A la fin le marquis de L'Hôpital, avec toutes les précautions de langage imaginables, faisant cependant enten-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dre aux favoris quelle solidarité unit leurs intérêts à l'intérêt français, leur parle d'un certain docteur Poissonnier, à la fois chirurgien célèbre et distingué spécialiste pour les maladies des femmes. Il les amène à souhaiter qu'il fasse le voyage de Russie pour visiter l'impératrice. Bien entendu, le secret sera strictement gardé, et l'on trouvera quelque prétexte, par exemple une promenade de curiosité scientifique, pour expliquer ce voyage. L'Hôpital espérait bien que la mission Poissonnier aurait un caractère à la fois politique et médical, qu'il raffermirait cette santé si précieuse pour la coalition anti-prussienne, et aussi qu'il exercerait sur l'esprit de son impériale cliente une influence favorable aux intérêts français. Poissonnier vint, en effet, à Pétersbourg, mais il fut plusieurs mois avant de pouvoir diagnostiquer sur l'auguste malade. Celle-ci avait déjà un médecin grec, Condoïdi, qui voyait avec déplaisir l'arrivée de son confrère français; revêtu du grade de lieutenant-général dans l'armée russe, il refusait de consulter avec un rival qui n'était pas même « médecin du Roi » et conseiller d'État. Ce fut seulement lorsque Poissonnier obtint le titre d'associé honoraire de l'Académie de Pétersbourg que le lieutenant-général-médecin s'humanisa. Il laissa voir sa malade. Le docteur français constata chez Élisabeth plusieurs affections graves; mais il crut pouvoir rassurer le cabinet de Versailles sur tout danger au moins immédiat. Il ne répondait pas de l'avenir. Or c'est cet avenir qu'escomptait la *jeune cour*.

Il y avait donc au moins quatre partis en Russie : celui de la famille de Brunswick, qui regardait du côté de la forteresse de Schlüsselbourg et rêvait une revanche du coup d'État de 1741 ; celui de l'impératrice elle-même, qui n'avait une confiance absolue que dans les familles de ses trois favoris, les Razoumovski, les Chouvalof et les Vorontsof ; celui du grand-duc, mais très peu nombreux, car tous avaient percé à jour sa nullité ; celui de la grande-duchesse qui, sans se soucier du Holsteinois, voulait faire de Catherine une impératrice, soit associée à son fils, soit *de son chef*. C'est ce parti qui devenait chaque jour plus nombreux, à mesure que la santé de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la tsarine était plus chancelante et que le grand-duc se révélait plus haïssable aux Russes. Et déjà Bestoujef, qui avait été si longtemps l'ennemi et le persécuteur de Catherine, se rapprochait d'elle et combinait des projets où le grand-duc n'aurait d'autre rôle que celui de sacrifié. On comprend que les intrigues de la cour pouvaient influer sur les opérations de l'armée.

Ainsi la coalition qui se formait contre Frédéric II était une coalition divisée contre elle-même, avec les intérêts divergents de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Suède, de la Saxe, des autres États germaniques. Et la Russie elle-même n'avait que des volontés incertaines, sous les directions opposées de la vieille cour et de la jeune cour.

Et quel ennemi avait-on à combattre? Sans doute l'État de Frédéric II était un des plus petits parmi les grandes puissances ; mais de tout Prussien il pouvait faire un soldat; il avait l'armée la mieux organisée de l'Europe, et personne ne savait comme lui commander une armée; enfin il pouvait compter sur l'inflexible gallophobie, sur les immenses ressources financières, sur les puissantes diversions maritimes de la Grande-Bretagne. Celle-ci était précisément l'alliée qu'il fallait à la Prusse : à sa pauvreté elle apportait l'appui de la richesse; à ses armées purement continentales, le concours de la flotte la plus formidable. L'Angleterre avait à sa tête une aristocratie qui, parmi les discussions et les orages du Parlement, avait plus de suite dans les idées et plus de pouvoir pour contraindre ses sujets que n'importe quel despote. A la tête de la Prusse était un despote qui pensait en citoyen et en philosophe. Frédéric II, devant l'Europe divisée, concentrait en lui seul tous les pouvoirs de son État, toutes les ressources de sa nation, étant à la fois roi absolu, et son propre généralissime, et son propre premier ministre. Il était le plus grand des souverains de l'époque, et l'un des premiers parmi les capitaines de tous les temps. Son esprit, s'il était entaché de bel-esprit, était le plus ouvert et le plus libre; son cœur, s'il était inflexible et dur, était animé d'une vertu héroïque. Que pesaient un Louis XV, un Adolphe-Fré-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

déric de Suède, une Élisabeth de Russie, même une Marie-Thérèse d'Autriche, en présence de celui qui était le roi des intelligences du XVIIIe siècle, le roi des hommes de guerre, et qui unissait en lui le monarque absolu et le citoyen le plus dévoué à sa patrie dans le sens romain et dans le sens moderne de ce mot. Qui des souverains coalisés eût été capable de sentir et d'écrire ce que Frédéric II, de son camp de Lockowitz, dans l'intimité des épanchements fraternels, écrivait à sa sœur Amélie :

Mettez-vous, je vous en conjure, au-dessus de tous les événements. Pensez à la patrie et souvenez-vous que notre premier devoir est de la défendre. Si vous apprenez qu'il arrive malheur à quelqu'un de nous autres, demandez s'il est mort en combattant, et si cela est, rendez grâce à Dieu. Il n'y a que la mort ou la victoire pour nous..... Quoi ! vous voudriez que tout le monde sacrifiât sa vie pour l'État, et vous ne voudriez pas que vos frères en donnassent l'exemple ? Ah ! ma chère sœur, dans ce moment-ci il n'y a rien à ménager. Ou au comble de la gloire, ou détruits. Cette campagne prochaine est comme celle de Pharsale pour les Romains, ou comme celle de Leuctres pour les Grecs, ou comme celle de Denain pour les Français, ou comme le siège de Vienne pour les Autrichiens. Ce sont des époques qui décident de tout, et changent la face de l'Europe..... Il ne faut désespérer de rien, mais prévoir tout événement et recevoir ce que le destin voudra nous départir avec un visage égal, sans orgueil des bons succès et sans que les mauvais nous avilissent[1].

C'est pour toutes ces raisons que la Prusse et l'Angleterre eurent le dernier mot, que Frédéric II garda toutes ses provinces et que le cabinet de Saint-James s'annexa les colonies de la France et de l'Espagne.

Cette guerre de sept années eut ses péripéties : contre les Français, contre les Autrichiens, contre les Suédois, la Prusse fut tour à tour vaincue ou victorieuse. C'est par les Russes qu'elle essuya les défaites les plus accablantes. Ils battirent trois fois ses régiments et entrèrent dans sa capitale ; une seule fois, à Zorndorf, Frédéric II put se vanter d'avoir été le

1. *Politische Correspondenz*, 25 mars 1757.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vainqueur; nous verrons que lui-même, sur le moment, n'en était pas si sûr. Cette armée russe, aux victoires foudroyantes, aux résistances tenaces, qui, seule parmi les coalisés, se retira du champ de bataille avec de la gloire, valait mieux que son gouvernement, que sa diplomatie, parfois même que ses généraux. Nous avons maintenant à en étudier l'organisation.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE II

L'ARMÉE RUSSE AVANT ET PENDANT LA GUERRE DE SEPT ANS

L'armée russe, à la mort de Pierre le Grand (1725), s'élevait à environ 200 000 hommes ; la tsarine Anna Ivanovna la porta à 231 000 ; la tsarine Élisabeth, en 1747, à 270 000. En 1756, d'après les états, elle se montait à 331 222 hommes. Il semblait qu'elle dût être la plus puissante de l'Europe, car, en 1756, Bestoujef estimait celle de France à 211 000 hommes, celle d'Autriche à 139 000, celle de Prusse à 145 000, tandis que l'Angleterre ne comptait que 10 000 soldats, la Saxe 18 000, la Pologne 16 000. Mais tandis que les autres États, sauf toutefois la Pologne, avaient réellement les forces qu'on leur prêtait et que le roi de Prusse en mit sur pied de bien plus considérables, il y avait un grand écart entre les chiffres que la Russie inscrivait sur le papier et les effectifs dont elle disposait réellement.

Cet énorme total se décomposait en 172 240 hommes d'*armée régulière*, dite aussi *armée active* ou *de campagne* ; 74 548 de *troupes de garnison* ; 27 758 de *milices territoriales* ; 12 937 pour le corps d'*artillerie* et de *génie* ; 43 739 d'*irréguliers*. En fait, après déduction de la garde impériale, — qui restait à Pétersbourg pour garder la personne de la tsarine et maintenir l'ordre établi, — des troupes maintenues dans les garnisons, de celles qui avec les milices territoriales surveillaient les peuplades finnoises et tatares, des forces qui ne furent jamais organisées ou qu'il aurait fallu faire venir de trop loin, des *incomplets* dans presque tous les régiments, cet immense empire n'avait pas à sa disposition plus

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de 130 000 hommes pour des opérations offensives en Europe.

Les troupes *régulières*, tant infanterie que cavalerie, se recrutaient uniquement dans les dix gouvernements de la Grande-Russie. De cette lourde charge étaient exemptées les autres régions de l'empire, c'est-à-dire : les provinces baltiques, avec leur noblesse et leur bourgeoisie allemandes superposées à des classes rurales de race finnoise au nord et lettonne au sud; la Petite-Russie, qui, depuis cent ans à peine, était soustraite à la domination polonaise; les territoires du Iaik, du bas Volga, du Don, avec leurs populations de kosaks; enfin tout le bassin du moyen Volga avec ses peuplades finnoises ou finno-turkes, Tatars, Mordves, Tchouvaches, Tchérémisses, Mechtchéraks, Bashkyrs, Kalmouks, etc.

L'impôt du sang ne pesait donc que sur une seule race, celle-là même qui avait fait l'empire. Il était, chez elle, fort inégalement réparti. D'abord, comme dans l'ancienne France, la noblesse et le clergé de tout ordre en étaient exempts; ensuite les marchands, les artisans, les cochers, presque tout le peuple des villes, s'en rachetaient, soit en acquittant une taxe spéciale, soit en fournissant des remplaçants. Même les *odnodvortsy* ou paysans libres s'en dispensaient, sauf à payer une somme d'argent, ou à entrer dans les milices territoriales, ou à servir comme convoyeurs de l'armée, ordonnances des officiers, etc.

Toute la charge du recrutement retombait donc sur les paysans serfs, qu'ils appartinssent aux nobles, à la couronne, aux monastères ou à d'autres corporations. Encore plaignait-on, non le paysan pris comme recrue, mais son propriétaire, ainsi dépouillé de son bien. D'ailleurs rien de semblable à notre conscription d'aujourd'hui, ni même à notre tirage de la milice du XVIIIe siècle. Ce n'était point le sort qui, avec l'impartialité aveugle du hasard, désignait les hommes de la levée. La loi se bornait à déterminer la taille et l'âge exigés des recrues; elle ne distinguait pas si l'homme était célibataire ou marié, père de famille ou soutien de famille. Elle

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

s'en remettait à l'arbitraire des maîtres. Un oukaze du souverain ordonnait la levée de tant de soldats par mille âmes ; c'était aux propriétaires à fournir ce contingent. Personne ne leur demandait les raisons de leurs choix ; ils livraient le paysan dont la figure leur déplaisait, ou celui que l'intendant taxait de paresse, ou enfin celui contre lequel ils avaient un grief quelconque ; peu importait qu'il eût des parents âgés, une fiancée, une femme, des enfants. Le recrutement était une des pénalités dont le maître disposait à l'égard de ses esclaves. Souvent la recrue était conduite enchaînée sur une charrette, les menottes aux mains, les fers aux pieds. L'homme qui était une fois revêtu de l'uniforme avait chance de ne jamais revoir son village : la durée du service n'était déterminée par aucune loi. Il y avait dans cette armée de très vieux soldats à côté de très jeunes. M. Masslovski cite le cas de trois cuirassiers qui furent traduits en conseil de guerre pour un délit assez grave : l'un avait trente ans, l'autre trente-six, le troisième, Mézentsef, soixante. Quand les soldats n'étaient plus capables de servir, même dans les régiments de garnison, ils étaient réformés ; ils recevaient alors de petites pensions ou des rations ; on les plaçait dans quelque monastère ou bien on leur attribuait un lot de colonisation en quelque province éloignée. Rien, dans la Russie d'alors, qui ressemblât à la magnifique hospitalité que Louis XIV réservait à ses vétérans dans son hôtel des Invalides : c'était un peu mieux cependant que notre régime du XVIe siècle, où le soldat licencié, lorsqu'on n'avait pu le mettre en subsistance dans quelque monastère, n'avait plus qu'à se faire voleur ou mendiant.

Les opérations du recrutement, pour toute sorte de raisons, prenaient beaucoup de temps. Il en fallait plus encore aux recrues pour traverser l'immense empire, rejoindre les bataillons de dépôt ou les régiments en campagne. Ceux-ci ne reçurent qu'à la fin de 1756 les hommes dont l'oukaze de 1754 avait prescrit la levée. Il en fut de même pour les années suivantes. Beaucoup de ces recrues périssaient en route, de fatigue, de privations, du regret pour le village

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

natal, du chagrin d'avoir vu tomber sous les ciseaux leurs longues chevelures de paysans slaves et leur barbe, sans laquelle l'homme cesse d'être « fait à l'image de Dieu ». Être rasé, dans la langue populaire, équivalait à être fait soldat.

A la différence de l'armée de France et de la plupart des armées d'alors, l'armée régulière de Russie ne se recrutait jamais par le racolage. Elle ne comptait pas d'engagés volontaires : le peuple des villes n'avait pas de goût pour le métier militaire ; quant à celui des campagnes, il était esclave. Pierre le Grand avait bien fait une loi pour qu'on pût recevoir les engagements des serfs : elle avait été ensuite abrogée, par égard pour les propriétaires ; Élisabeth ne l'avait point rétablie. Ce qui montre bien que le gouvernement ne se souciait pas du racolement, c'est que les vagabonds étaient incorporés non dans les régiments actifs, mais dans les régiments de garnison. De même on n'acceptait plus les volontaires étrangers : il s'en présenta, au début de la guerre de Sept ans ; mais Élisabeth déclara ne vouloir leur accorder que la solde et la nourriture des soldats russes, « n'entendant pas traiter des étrangers mieux que ses sujets ». Or la solde et la ration de ses régiments n'étaient pas une attraction suffisante pour des Polonais, des Allemands ou des Français.

L'armée régulière de Russie, au moins pour ce qui regarde le simple soldat, était purement nationale. Grand contraste avec celle de Prusse : Frédéric II remplissait ses cadres en enlevant des recrues sur les territoires de la Pologne et de la Saxe, accueillant les déserteurs et les aventuriers, enrôlant de force les passants, les courriers, même les prisonniers de guerre saxons, français, autrichiens ou russes. Son armée, suivant l'expression de Michelet, en devenait un véritable « habit d'arlequin ». Elle était une geôle ambulante où une discipline de fer parvenait seule à maintenir chacun dans le devoir. Aussi, après chaque défaite, les régiments fondaient par la multitude des désertions. L'étonnement que ce système de recrutement causait aux soldats russes se retrouve dans les chansons populaires qui nous sont restées de cette époque : « Chez le roi cruel — il y a des troupes étrangères, qui

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Officier de grenadiers à cheval.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

ne sont pas siennes, — des troupes louées, faites prisonnières[1]. »

L'armée régulière de Russie, recrutée presque entièrement de paysans, c'est-à-dire des éléments les plus robustes de la nation et moralement les plus sains, était à l'image même de celle-ci : comme elle, patiente, obéissante, endurante. Les *chansons de soldats* sont volontiers mélancoliques ; elles nous disent les regrets « des petits soldats, des malheureuses têtes de soldats », arrachés à leur village, à leur *isba* bien chaude en hiver, à l'énorme poêle de briques sur lequel on fait de si bons sommes, à leur fiancée qui s'est désolée de leur départ et qui peut-être s'en consolera trop vite[2]. Mais ce soldat, qui n'aime point le métier militaire, se forme bien vite au dépôt.

Habitué à une vie rude et pauvre, il n'y a rien de trop répugnant pour lui dans l'ordinaire et le coucher de la caserne. Élevé dans l'obéissance aux ordres, même aux caprices de son seigneur, il ne trouve point trop dur d'obéir à l'officier ; et souvent dans son officier c'est son seigneur qu'il retrouve. Il a, quoique infime, l'orgueil du nom russe ; il a le culte du tsar ; il apporte sous les drapeaux ces sentiments d'ardente piété et les fortes croyances, un peu mêlées de superstition, que son pope et ses parents lui ont inculquées. Voilà bien des prises qu'auront sur lui ses chefs s'ils ont eux-mêmes « une âme russe ». A la veille d'une bataille ou d'un assaut, ses prêtres venaient le bénir et promener sur le front de l'armée, parmi les chants des psaumes et les flots d'encens, les bannières, les croix, les icônes miraculeuses. Il se confessait, communiait, dormait paisiblement en rêvant de ce paradis réservé aux braves qui se sont sacrifiés pour la cause de Dieu et du tsar. Puis il revêtait une chemise blanche s'il en restait dans son sac, faisait le signe de croix et se

1. A. Rambaud, *La Russie épique*, Paris, 1874.

2. Beaucoup de ces chants se trouvent dans les fascicules 6 à 10 du recueil de Kiréïevski, publiés à Moscou par P. V. Bezsonof ; d'autres, avec la musique, dans le petit *Recueil des chants de soldats, de kosaks et de matelots*, édité par Vessel et Albrecht, Pétersbourg, 1875. — Il y a aussi un *Recueil de chansons du Don*, par A. Savélief, Pétersbourg, 1866.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plaçait sous les armes. Autant par conviction que parce que l'Église l'ordonnait ainsi, il observait, même en campagne, les jeûnes et abstinences si rigoureux et si prolongés du culte orthodoxe. Ces privations s'ajoutaient à celles que lui imposait un service d'intendance assez défectueux. Les généraux se plaignaient parfois que leurs soldats, dans les marches et les combats, fussent exténués. Même la dévote Élisabeth soulevait la question devant le Saint-Synode et sollicitait des adoucissements.

En général, le vêtement du soldat, si peu luxueux qu'il fût, était bien approprié au pays et au climat. En 1802, — c'est-à-dire à une époque où l'âge d'Élisabeth, par opposition aux innovations prussiennes dont on avait abusé sous Paul Ier, apparaissait comme un âge d'or, — Semen Vorontsof, alors ambassadeur à Londres, fera un grand éloge de l'ancien régime militaire : « Pierre le Grand, en imitant ce qu'il y avait à prendre de bon chez les étrangers, n'imita pas leur habillement. Il a très bien vu qu'en Prusse, les deux tiers des soldats étant étrangers, on avait là plus d'égard à l'économie de l'argent qu'à l'économie de la conservation des hommes. Aussi il donna à son armée des bottes et des manteaux, que n'ont pas les Prussiens, parce que cela coûterait trop[1]. » Or c'étaient ces bonnes bottes et ces chauds manteaux, avec des pantalons non point collants, comme plus tard, mais amples et commodes, avec des uniformes un peu lâches, mais se prêtant d'autant mieux à tous les mouvements du soldat, que portaient les guerriers d'Élisabeth.

La coupe des vêtements est celle de presque toutes les armées européennes à cette époque : on peut ajouter que les modes militaires françaises dominent. Le costume du dragon russe, par exemple, est presque celui de notre cavalerie à Fontenoy : un justaucorps bleu, avec des parements et retroussis jaunes, des culottes en peau façon chamois, les buffleteries blanches, de grosses bottes comme celles du Postil-

1. Collection de la *Société impériale d'histoire de Russie*, t. X, p. 469 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

lon de Longjumeau. L'infanterie comme la cavalerie étaient coiffées du tricorne ou plutôt du bicorne, porté « en bataille », très large d'une corne à l'autre. Certains corps portaient l'étrange coiffure qui ressemblait à une mitre ou à un *sanbenito*, éblouissant de cuivre doré. Les hussards, comme chez nous, tranchaient sur le reste de l'armée par certains détails traditionnels empruntés à la mode hongroise : le haut bonnet cylindrique, la petite veste à brandebourgs, le dolman à fourrures jeté sur une épaule, le pantalon très collant, les demi-bottes molles, la *sabretache* en guise de gibecière.

Le même Semen Vorontsof remarque que les vieux régiments, qui avaient déjà combattu à Poltava, dans les guerres de Suède, dans celles de Perse et de Turquie, avaient un puissant esprit de corps, l'orgueil du drapeau et l'orgueil du nom collectif :

Leurs noms ne changeaient jamais ; c'étaient ceux des provinces ; et les actions illustres desdits régiments se conservaient par tradition dans l'armée et servaient d'aiguillon aux autres. Qui ne sait que les régiments *Astrakhan* et *Ingrie* se sont toujours plus distingués qu'aucun autre dans les guerres sous Pierre le Grand ? Toute l'armée russe sait que le 1er régiment de grenadiers a décidé le gain de la bataille de Gross-Jægersdorf ; que ce même régiment et celui du 3e grenadiers se sont plus distingués qu'aucun autre à la bataille de Zorndorf ; que le régiment de Rostof a fait des prodiges de valeur à la bataille de Paltzig ; que le 1er de grenadiers a décidé le gain des batailles de Francfort (Kunersdorf) et de Kagoul. Tous ces régiments savaient par tradition la gloire qui était attachée à leurs noms, et ils étaient jaloux de la conserver. J'ai été témoin qu'après une affaire sous Silistrie, où le 1er de grenadiers se distingua, le maréchal Roumiantsof alla le lendemain, le long du front du régiment, remerciant les grenadiers pour leur courage héroïque. Ils lui crièrent : « De quoi t'étonnes-tu ? Quand avons-nous été autres ? »

Au contraire, quand Paul Ier eut la malencontreuse idée de remplacer les vieux noms permanents par les noms changeants des colonels, ceux-ci très souvent des Allemands, les régiments perdirent une de leurs forces morales.

Semen Vorontsof, qui a vu à l'hôpital de Portsmouth des soldats russes blessés dans les batailles de Bergen, constate

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'ils ne savaient plus à quel corps ils appartenaient. Ils répondaient : « Auparavant j'étais de tel régiment (et ils disaient le nom ancien) ; maintenant je ne sais plus ; le tsar a donné le régiment à quelque Allemand. »

Une autre différence entre l'armée de Pierre le Grand, d'Élisabeth, même de Catherine II, et l'armée de Paul Ier et d'Alexandre Ier, c'est que la première, dans la facilité qu'elle laissait de s'élever du moins aux grades inférieurs, offrait un stimulant pour le zèle et le courage des humbles. De simple soldat on pouvait devenir caporal, fourrier, sergent, porte-drapeau, capitaine d'armes ; tandis que, sous Paul Ier, on abolit plusieurs des échelons de cette hiérarchie, supprimant ainsi tout espoir d'avancement et toute émulation. Sous Élisabeth, cette hiérarchie était intacte, les cadres solides, et les ambitions, si modestes d'ailleurs, encouragées. Aussi, dans la guerre de Sept ans, notamment aux sanglantes affaires de Zorndorf et de Kunersdorf, on vit, presque tous les officiers ayant été tués ou blessés, un lieutenant commander tout un régiment et des compagnies que leurs sergents suffisaient à mener au feu.

La discipline était sévère. A la vérité la tsarine Élisabeth, dans un élan de piété, au jour critique de son avènement, avait fait vœu de ne jamais autoriser une condamnation à mort. Parfois les généraux s'en plaignaient, demandant qu'on rétablît cette pénalité dans le Code militaire, assurant que sans elle ils seraient impuissants à réprimer les excès. Cependant, dans le militaire comme dans le civil, l'abolition de la peine de mort était plus spécieuse que réelle. Il restait encore le knout, dont un seul coup, bien appliqué, brisait au patient la colonne vertébrale ; il restait le bâton, dont personne, dans la Russie d'alors, n'était ménager ; il restait les verges. Dans le cas, cité plus haut, du cuirassier Mézentsef et de ses deux complices, les coupables furent d'abord condamnés à être roués vifs ; la peine fut commuée ; ils durent alors passer devant mille hommes armés de baguettes, l'un douze fois, les autres dix fois : au total, dix à douze mille coups de verge.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Assurément les armées russes, durant la guerre de Sept ans, commirent des excès. Ils sont surtout imputables aux troupes irrégulières. Ils auraient pour excuse que les soldats furent souvent affamés. Après tout, la Prusse-Orientale paraît avoir moins souffert des Russes que la Saxe des Prussiens. Il y eut des faits d'indiscipline, de maraudage, d'ivrognerie effroyable, même chez les réguliers. Ce qui donne pourtant une assez haute idée de la valeur morale et nationale de cette armée, c'est le très petit nombre des déserteurs, tandis qu'il est énorme dans l'armée prussienne et même dans l'armée française de cette époque : en 1756, sur un effectif de 128 000 Russes, on ne constate que 185 désertions.

Sous l'impératrice Anna Ivanovna (1730-1740) on avait eu beaucoup de généraux d'origine étrangère et surtout allemande : Münich était de l'Oldenbourg; les Biren, de la Courlande; Bismarck, de la Poméranie; Lascy, de l'Irlande. La révolution de 1741 les avait écartés. Sous Élisabeth, Fermor est d'origine anglaise, mais il est né à Pskof. Liewen et tant d'autres chefs à nom allemand sont cependant des sujets russes, nés dans les provinces baltiques. Villebois est d'une famille française, mais établie en Russie dès le règne de Pierre le Grand. Ni alors, ni plus tard il n'y avait de parti pris pour repousser les étrangers de mérite; mais l'immense majorité, la presque totalité du corps d'officiers était de nationalité russe.

La noblesse, qui n'était point soumise au recrutement, n'en était pas moins astreinte à « servir le tsar ». Pierre le Grand lui en avait fait une obligation stricte, qu'il considérait comme le corollaire des droits reconnus aux propriétaires, tout domaine étant censé être un fief de la couronne. Sous Anna Ivanovna, on avait déterminé rigoureusement les années d'instruction et de service pour le jeune noble : de sept à vingt ans il devait étudier; de vingt à quarante-cinq, servir dans l'administration ou dans l'armée. On avait institué pour lui deux périodes d'examen : à douze et à seize ans, il paraissait devant un jury : quiconque, après le second

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

examen, se trouvait ignorer le catéchisme, l'arithmétique et la géométrie était fait matelot. On voit, par les *Mémoires* de Bolotof, gentilhomme de médiocre fortune, que les parents veillaient à ce que leurs fils reçussent de l'instruction. Les méthodes pédagogiques n'étaient pas toujours recommandables; le premier maître de Bolotof lui faisait entrer la science dans la tête à coups de verges sur une autre partie de sa personne; c'était un maître allemand.

Le jeune noble entrait dans l'armée, soit en se faisant recevoir au *Corps des Cadets,* fondé par Münich, soit en se faisant inscrire dans un régiment; les plus favorisés, c'est-à-dire naturellement le très petit nombre, pouvaient choisir les régiments de la garde. L'apprenti officier faisait tous les exercices du soldat : il ne se distinguait de lui que par quelques insignes; il portait le fusil et le sac, jusqu'à ce qu'il fût promu porte-enseigne; il devenait ensuite sous-lieutenant, puis lieutenant. Presque tous savaient des mathématiques, de l'histoire, du dessin, les éléments de la fortification et des autres arts militaires. La classe nobiliaire était, avec le clergé noir[1], la seule classe lettrée de l'empire. Beaucoup parlaient, lisaient et écrivaient l'allemand; quelques-uns mêmes le français qui, depuis l'avènement d'Élisabeth, tendait à supplanter l'allemand. Bolotof, vers 1755, lisait *Gil Blas* dans le texte. Ce corps d'officiers, moins cultivé et moins raffiné assurément que celui de France, ne manquait donc pas d'instruction. Il avait les qualités nationales : la bravoure, l'endurance, le point d'honneur militaire, et, en plus que les simples soldats, le point d'honneur personnel. Il n'était point aussi rigoureusement fermé aux roturiers que celui de la France à la même époque : sans doute l'oukaze de Pierre le Grand, prescrivant de réserver une place d'officier pour un sergent sur huit, avait été aboli par sa fille; rares étaient ceux qui du dernier rang s'élevaient aux grades supérieurs; mais enfin cela se voyait.

1. Les moines, parmi lesquels se choisissaient les prélats, à l'exclusion du clergé *blanc* (séculier, marié).

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La noblesse des provinces baltiques, en vertu des privilèges reconnus au moment de la conquête, n'était point assujettie à l'obligation de « servir le tsar » ; quand elle servait, c'était dans les mêmes conditions que la noblesse russe. Elle montrait d'ailleurs beaucoup d'empressement, remplissait l'administration et les régiments, car elle était pauvre, prolifique, guerrière ; elle y apportait les qualités de la race germanique du Nord, énergie, ténacité, exactitude, minutie, et les avantages d'une culture tout occidentale. Le défaut de ces officiers, en leur qualité de Germains et de protestants, était de ne pas comprendre aussi bien les vertus et les faiblesses du paysan russe transformé en soldat ; mais, bien qu'ils gardassent des sympathies allemandes, leur fidélité était en général inattaquable.

L'infanterie régulière comprenait les trois régiments de la garde, *Préobrajenski, Séménovski, Ismaïlovski,* et 41 régiments de ligne. Ceux-là ne quittèrent point Pétersbourg. De ceux-ci 32 seulement furent, en 1756, mis sur le pied de guerre ; les 12 autres, très incomplets, furent réservés pour le service à l'intérieur. Chaque régiment complet se composait de 3 bataillons de *mousquetaires* (chacun à 4 compagnies, et pour chacune de celles-ci 144 hommes et 6 sous-officiers) et de 2 compagnies de *grenadiers* (chacune à 200 hommes). Les mousquetaires étaient, en réalité, armés du fusil ; les grenadiers avaient, en outre, des grenades dans leur giberne. Les régiments de ligne portaient presque tous des noms de province, de pays ou de ville : *Mourom, Riazan, Tchernigof, Kazan, Apchéron, Sibérie, Nevski* (de la Néva), *Ladoga*. Il y avait les 1er et 2e de Moscou. Quatre seulement portaient de simples numéros : c'étaient les 1er, 2e, 3e et 4e grenadiers, qu'on venait de former au début de l'année 1756. En même temps on avait ajouté une troisième compagnie de grenadiers aux autres régiments de ligne destinés à entrer en Prusse. On voit que la grenade était alors en grande faveur[1].

1. L'histoire de certains de ces corps a donné lieu, dans la littérature

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Pour compléter ces régiments, puis pour former le *Corps d'observation* que Pierre Chouvalof commandait en Pologne, on acheva d'épuiser d'hommes les régiments laissés à l'intérieur. On les reforma comme on put, en y versant de la milice territoriale, des troupes de garnison, des dragons démontés, même les ordonnances qu'on reprit aux officiers et qu'on remplaça par les Petits-Russiens, non astreints au service militaire.

L'armement du fantassin se composait d'une épée et d'un fusil à baïonnette, d'un poids énorme : quatorze livres. Chacun des 32 régiments de l'armée d'opération aurait dû être fort de 4 000 hommes ; en réalité il n'en comprenait que de 1 500 à 1 800.

La cavalerie régulière comprenait les deux régiments de la garde, *Leib-Cuirassiers* et *Garde à cheval,* plus 32 régiments de ligne, dont 3 de cuirassiers et 29 de dragons. Elle aurait dû donner un effectif de 39 546 hommes. En mars 1756, « afin de mettre la cavalerie russe en état, non seulement de lutter avec toutes les autres cavaleries européennes, mais même de les surpasser », on fit une réforme radicale. On augmenta le nombre des régiments de cuirassiers et l'on créa ceux de grenadiers à cheval.

En réalité, l'armée d'opération de 1757 ne compta pas plus de 7 000 cavaliers réguliers, soit 14 régiments. Il y en avait cinq de cuirassiers : *Altesse Impériale, Kief, Kazan, Novotroïtsa* et celui qui portait le n° 3 ; cinq de grenadiers à cheval : *Kargopol, Riga, Pétersbourg, Riazan, Narva* ; quatre de dragons : *Tobolsk, Nijni-Novgorod, Arkhangel, Tver.* Tout le reste fut laissé à l'intérieur ou employé à garder les lignes de communication.

---

russe, à des travaux importants : par exemple, *Histoire du régiment Apchéron* (1700-1892), par le capitaine d'état-major Bogoslavski, 3 vol. Pétersbourg, 1892 ; *Essai d'histoire du régiment des grenadiers de Pétersbourg Roi Frédéric-Guillaume III* (1726-1880), par F. Orlof, Pétersbourg, 1881 ; *Histoire du 13e régiment des Leib-Grenadiers Érivanski* (1642-1892), ancien régiment Boutyrski, Pétersbourg, 1892 ; *Histoire du régiment Pavlovski* (1790-1890), par Voroxof, Boutovski, Waldberg, Karépof, Pétersbourg, 1890. Dans la *Rousskaïa Starina* de 1883 de curieuses études sur d'autres régiments de la garde, le Préobrajenski, le Séménovski.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il fallut reformer aussi l'armement : au lieu de l'épée on se proposa de donner aux cuirassiers des lattes, aux dragons et aux grenadiers à cheval des sabres, afin, dit l'exposé de la commission, « qu'ils puissent, dans le combat, frapper de taille aussi bien que d'estoc, car on sait quelle aptitude naturelle a la nation russe pour frapper et couper : aussi, d'une arme appropriée à ces dispositions, on peut espérer les meilleurs effets ». Remarquons que la substitution du sabre à l'épée, arme d'escrime plutôt que de combat, s'était opérée dans l'armée française dès le temps de Louvois. En outre les dragons et grenadiers à cheval d'Élisabeth avaient des fusils à baïonnette ; les cuirassiers avaient la carabine sans baïonnette. On élabora un nouveau règlement de cavalerie : les escadrons furent dressés à faire des manœuvres d'ensemble et à opérer des changements de front. On remit en pratique le tir à cheval, tombé en désuétude depuis 1706. Cette transformation, opérée en pleine campagne, n'allait pas sans inconvénients. Quelques corps seulement purent être exercés d'après la méthode prescrite. L'ancien et le nouveau règlement continuèrent longtemps à se disputer la cavalerie russe.

Ce qui restait surtout défectueux, c'étaient les montures. Le type du cheval de grosse et moyenne cavalerie était rare en Russie. L'État n'allouait pour la remonte que des sommes insuffisantes; encore étaient-elles gaspillées ou mal employées. On voyait des cavaliers de haute taille sur des chevaux petits, âgés, malingres, sans vigueur. Une sorte d'espion de Frédéric II, qu'on croit être un certain capitaine Lambert, et que les historiens désignent sous le nom de *Voyageur de Riga*[1], parce qu'il écrivit de cette ville un rapport sur l'armée russe, juge très sévèrement la cavalerie de la tsarine. Les cuirassiers venaient d'être remontés avec des chevaux allemands, qu'on avait réquisitionnés dans les villes des provinces baltiques et

1. Deux textes de ses *Observations* ont été publiés, l'un, en russe, dans Soloviof, *Istoria Rossii*, t. XXIV, p. 214 et suiv., d'après les archives russes, *Affaires prussiennes;* l'autre, en allemand, dans les *Pièces justificatives* au livre de Hasenkamp, d'après les archives secrètes de Koenigsberg. Cela paraît bien être la même pièce, mais il y a des variantes assez notables.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

payés en moyenne 60 roubles, sans que les officiers chargés des achats se fussent beaucoup préoccupés de l'âge, des tares ou du degré de dressage ; beaucoup de ces bêtes, employées jusqu'alors à traîner les voitures des bourgeois, n'étaient pas montables : quelques-unes étaient aveugles. Les escadrons n'arrivaient pas à se mettre en rang : l'exercice à feu y jetait le désarroi ; on ne voyait que cavaliers vidant les arçons. Trois régiments de cuirassiers sur cinq n'avaient pas encore reçu leurs cuirasses. Quant aux dragons, « ils ne méritent même pas le nom de cavalerie ». Les hommes sont aussi mal instruits que les chevaux. Longtemps détachés aux frontières turques et tatares, les escadrons ont eu trop rarement l'occasion de manœuvrer ensemble. Leurs officiers sont si simples que ceux des autres corps ont coutume de dire : « *Bête comme un officier de dragons.* »

La cavalerie régulière fut certainement, pendant cette guerre, le côté faible de l'armée russe, tandis que le roi de Prusse en avait une formidable par le nombre des escadrons, la beauté et la vigueur des chevaux, l'instruction et la solidité des hommes, l'entrain endiablé des chefs. Avec cette cavalerie il n'hésitait pas à charger des carrés d'infanterie intacte, à enlever des positions couronnées d'artillerie. Il en fit un usage aussi téméraire et presque aussi heureux que plus tard Napoléon. Même, à la différence de celui-ci, Frédéric II sacrifiait volontiers à cette arme de prédilection son infanterie et surtout son artillerie. Son infanterie ne fut jamais supérieure à celle des Russes ; son artillerie fut toujours inférieure à celle de la tsarine.

Les critiques du *Voyageur de Riga* s'adressent surtout à la cavalerie régulière de Russie. Il nous reste à parler de la cavalerie irrégulière. Ce qui la caractérise, c'est que chaque cavalier a deux chevaux, dont l'un sert surtout à porter le bagage et les provisions et à rapporter le butin au pays. Il est curieux de voir classer dans cette catégorie les hussards. Il n'y avait alors que six régiments de hussards, dont quatre anciens, *Serbie, Hongrie, Moldavie, Géorgie,* et deux de récente

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

formation, *Slavo-Serbes* et *Nouvelle-Serbie*. On pourrait les considérer comme les seules troupes étrangères de l'armée russe : ils étaient recrutés soit hors des frontières, dans les pays dont ils portaient les noms, soit parmi ces colonies militaires qu'Élisabeth avait créées dans le sud de l'empire, comme la Nouvelle-Serbie. Du moins ils étaient de races apparentées à Moscou ou pratiquant la religion orthodoxe. Le *Voyageur de Riga* les trouve très supérieurs à la cavalerie régulière des Russes, mais moins bien montés que les hussards prussiens, moins instruits, moins vifs dans leurs évolutions, moins entendus dans les patrouilles et reconnaissances. Ils avaient une organisation très particulière : ils devaient se monter, s'armer, s'entretenir à leurs frais, moyennant une solde de 120 roubles par an. Chacun des six régiments comprenait cinq escadrons, soit un millier d'hommes. Il coûtait 40 000 roubles d'entretien : presque autant que toutes les « armées » kosakes. Or, comme les hussards n'étaient en rien supérieurs à celles-ci, on s'explique difficilement cette préférence. Elle tenait sans doute à ce que les hussards avaient une organisation permanente qui, même en temps de paix, faisait défaut chez les kosaks[1] ; et s'ils n'étaient pas plus braves, ils étaient plus disciplinés.

Dans les « armées » kosakes, deux corps seulement se rapprochaient de l'organisation des hussards : c'étaient les kosaks de Tchougouïef et les kosaks de Slobodes : ces derniers sont parfois qualifiés de *hussards*. Ils étaient cantonnés dans ces marches de l'Oukraine que l'on disputait encore aux Tatars de Crimée ; ils y constituaient des espèces de colonies militaires. Les hommes de Tchougouïef avaient été formés par le feld-maréchal Münich en un corps de 500 cavaliers : 300 étaient des Petits-Russiens et 200 étaient des Kalmouks baptisés. Ils ne recevaient pas de terre, parce qu'on n'avait pas voulu que les occupations agricoles pussent entraver leur éducation militaire ; ils touchaient une solde et des rations.

1. *Kosaks*, ou plus exactement *Kazaks*, nom d'origine turque-tatare : c'est de là que nous avons fait *cosaques*. Nous ne garderons cette dernière forme que dans les citations textuelles.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

En fait de non-combattants, leur effectif ne comportait qu'un tambour, un timbalier, deux voituriers. Les kosaks des Slobodes avaient à peu près la même organisation. Ils formaient cinq *polks* ou régiments, chacun d'un millier d'hommes avec 2,000 chevaux. Leur armement se composait d'un fusil, d'un sabre et d'une lance. Leur uniforme était celui des hussards, presque tout en bleu. Ils avaient la tête rase, sauf deux longues mèches qui pendaient aux tempes et rejoignaient de très longues moustaches coquettement effilées. Ils étaient aussi bien disciplinés que les hussards, mais leur étaient inférieurs en vertu militaire. Manstein, l'aide de camp de Münich, assure dans ses *Mémoires* que, même aux yeux des Turcs, ils passaient pour la plus médiocre des « armées » kosakes. Ils rendirent peu de services dans la guerre de Sept ans ; de 5 000 qui étaient partis pour l'armée il n'en arriva que 3 000 ; la campagne d'automne de 1757 les épuisa tellement qu'on dut les renvoyer chez eux ; ils étaient alors réduits à 2 000 et avaient perdu la moitié de leurs chevaux. Ils n'ont pas figuré dans les campagnes suivantes.

Les autres « armées » kosakes étaient celles de l'Oural, forte d'environ 3 600 hommes ; du Volga, 1 060 ; du Caucase, 500 ; d'Azof, 400 ; et enfin du Don, près de 15 000. Celle-ci étant la seule qui ait pris une part efficace à cette guerre, c'est d'elle que nous parlerons surtout.

Il y avait 15 000 inscrits, mais 9 000 seulement étaient enrégimentés en *polks*. Chaque polk, fort de 500 cavaliers avec 1 000 chevaux, se subdivisait en *sotnias* ou centaines. A la tête de la sotnia, un *sotnik* ou un *essaoul* ; à la tête du polk, un *polkovnik* ou colonel ; les autres officiers supérieurs étaient les quartier-maîtres, *pisars* ou écrivains, *khorongji* ou porte-étendards. En temps de paix les *Dontsy* (hommes du Don) étaient partagés en deux commandements : l'*ancien*, sous Krasnochtchokof, et le *nouveau*, sous Stéphane Efrémof. Ces deux chefs étaient généraux de brigade. En campagne, les Dontsy se répartissaient entre les divers corps d'infanterie, à raison d'un ou deux polks par corps.

Pour toute l'armée du Don la tsarine ne dépensait pas

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

18 000 roubles par an. En temps de paix ces kosaks ne recevaient ni solde, ni ration, n'étaient astreints à aucune organisation. Même en campagne on leur laissait trop souvent le soin de s'entretenir ; parfois même c'étaient eux qui nourrissaient les réguliers avec ce qu'ils réquisitionnaient ou pillaient sur l'habitant.

Les Dontsy étaient l'élément indiscipliné de l'armée russe ; comme ils élisaient chaque année leurs polkovniks, sotniks et tous leurs officiers à l'exception des généraux de brigade, c'est à peine s'ils se croyaient tenus de leur obéir ; ils les traitaient non comme des chefs, mais comme des égaux et des camarades. Un polk de Dontsy était une république ou plutôt une anarchie en marche. Il n'avait d'autre loi que les coutumes de la steppe. Il se mouvait avec une rapidité prodigieuse, n'étant jamais encombré de charroi, car le second cheval pouvait porter des vivres pour vingt et un jours. Les Dontsy étaient la terreur de l'habitant, et même des généraux de la tsarine, qui n'osaient trop les employer, les faisaient surveiller et contenir par les dragons, de crainte de voir s'étendre au loin le pillage et la dévastation, d'affamer l'armée et le pays sur lequel on opérait, et de pousser les habitants au désespoir et à l'insurrection.

Les Dontsy étaient armés du fusil ou de l'arc, du sabre et d'une lance démesurément longue. Ils suivaient une tactique à eux, qui ressemblait à celle des anciens Scythes, toute d'escarmouches, d'attaques soudaines, de fuites simulées, de retours imprévus. Incapables de résister aux charges de la cavalerie prussienne, ils étaient faits pour harceler, entraver, démoraliser une armée ennemie. Quand ils chargeaient avec des cris sauvages, *ghi ! ghi !* dans le galop de leurs petits chevaux échevelés et aussi ardents que leurs maîtres, dans l'odeur fauve de leurs cuirs et de leurs pelleteries, l'infanterie prussienne perdait la tête. Cette tactique déconcertait tous les généraux européens ; elle n'était pas toujours bien comprise des réguliers russes : Bolotof[1], qui cependant les a

1. Mémoires de Bolotof (1738-1795), publication de la *Rousskaïa Starina*, 4 vol. in-8°. Pétersbourg, 1873-1875.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vus à l'œuvre, va jusqu'à les traiter de « méprisables guerriers », bons pour la fuite, non pour l'attaque. Ils étaient de merveilleux éclaireurs ; l'armée russe leur dut, pendant cette guerre, de souvent surprendre l'ennemi et de n'être presque jamais surprise, de reposer dans ses camps pendant que l'adversaire était épuisé de vaines alertes. On se demandait pourtant si les services qu'ils rendaient n'étaient pas compensés trop largement par leur façon asiatique d'entendre la guerre.

Le *Voyageur de Riga,* tout en constatant qu'ils sont les plus braves des kosaks, les apprécie encore plus sévèrement que Bolotof. « Ils marchent, nous dit-il, sans ordre, comme un troupeau, si bien qu'une colonne de 800 Dontsy peut tenir un quart de lieue. Ils ont une façon toute primitive de charger leur fusil, puisant leur poudre dans une corne et leurs balles dans un petit sac. Leurs généraux font d'eux un cas si médiocre qu'ils ne s'inquiètent point de savoir si peu ou beaucoup d'entre eux ont pu être massacrés. » Le même témoin, qui a séjourné quelque temps au quartier même d'Apraxine et dîné à la table des généraux, nous fait un curieux portrait de Krasnochtchokof, le plus populaire des chefs kosaks :

Toute sa science consiste à atteindre l'ennemi de très loin avec sa lance ou sa flèche. Il passe pour ne jamais faire quartier. Il n'a jamais pris part à d'autre affaire qu'à celle d'Otchakof. J'ai su que là il se montra incapable de diriger les reconnaissances. Il ne voulait pas entendre parler d'agir la nuit, disant qu'il pourrait facilement lui arriver malheur, à lui et à tous les siens, car le diable pouvait les égarer dans la nuit... Il doit son élévation à sa parenté avec Razoumovski... Les Russes disent qu'il est sorcier. Le général Lapoukhine m'en donnait l'assurance, et comme je lui disais qu'en Allemagne on ne croit pas aux sorciers, il me dit : « Est-il possible qu'on ne croie pas à une chose si certaine ? »

Il est curieux de trouver, à la date de 1758, dans le récit du sceptique « Voyageur » la première indication sur cette légende de Krasnochtchokof si largement développée dans les chansons populaires de la Russie. Dans celles-ci, il est le héros brave et astucieux par excellence, l'Achille et l'Ulysse

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de l'épopée slave. C'est lui qui a pris Berlin, et, dans quelques variantes, c'est lui qui a enlevé *la Prussienne,* femme ou fille de Frédéric II, devenue ici la personnification de la ville de Berlin. C'est lui encore qui, déguisé en marchand, a su s'introduire auprès du roi ; il se fait verser par lui la *vodka ;* le roi le questionne sur ce qu'est le héros Krasnochtchokof, et le chef kosak, après s'être enfin laissé deviner, saute par la fenêtre et échappe à toutes les poursuites. D'ailleurs, pour le peuple russe, Frédéric II aussi est un sorcier : il peut, à son gré, prendre la forme d'un pigeon bleu, d'un chat gris, d'un brillant faucon, d'un noir corbeau, d'un poisson, d'un canard, et déjouer ainsi tous les efforts et tous les pièges de ses ennemis [1]. Le *roi cruel,* pour ces imaginations naïves, est une manière d'enchanteur et de loup-garou ; Krasnochtchokof est seul de force à rivaliser avec lui.

Les qualités et les défauts des Dontsy, population déjà très mélangée d'éléments asiatiques, sont encore plus marqués dans le plus curieux des corps irréguliers, celui des *diverses nations,* ou des *hétérogènes*. Ces hétérogènes ou allogènes, de races finnoise, finno-turke, tatare, mongole, étaient : les Kalmouks du Volga, les Tatars de Kazan, les Mechtchéraks, les Bashkyrs, les Kalmouks baptisés de Stavropol. Dans leur pays, on ne connaissait ni le régime servile des paysans grands-russes, ni l'organisation quasi républicaine des kosaks. A la tête de leurs tribus il y avait des *starchines* ou notables, à la fois grands propriétaires et chefs naturels des unités militaires.

Les plus braves de ces cavaliers étaient les Kalmouks non baptisés du Volga, moitié musulmans, moitié chamanistes, un des résidus les plus authentiques des anciennes invasions mongoliques. Au début de la guerre de Sept ans, on avait eu le dessein d'en faire venir à l'armée 8 000 ; on se contenta ensuite de la moitié, en donnant à l'autre moitié l'ordre de se tenir prête ; on se réduisit à n'en amener que 2 000. Ils s'étaient distingués dans les guerres contre les Tatars du

1. A. Rambaud, *La Russie épique.* In-8°, Paris, 1876.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Kouban; mais, en dépit de leurs vertus guerrières, on hésitait à les employer. De même on ne demanda que 500 cavaliers, toujours avec les deux chevaux, aux quatre autres groupes. Ces hétérogènes paraissaient si redoutables par leur esprit d'indépendance (ils ne reconnaissaient qu'à leurs chefs nationaux le droit de les punir), par leurs habitudes de pillage et leur sauvagerie, qu'on les faisait constamment surveiller dans leurs cantonnements par des détachements de cavalerie régulière. Quand les Kalmouks du chef Doundouk-Dacha eurent à traverser le territoire russe, on dut les faire escorter par des Dontsy et des dragons, afin de les empêcher de mettre à sac les villages russes. On les regardait comme des fauves qu'il était dangereux de déchaîner.

Merveilleux cavaliers, ils combattaient à pied aussi bien qu'à cheval. Nulle uniformité dans leur armement : sur un détachement de 286 Mechtchéraks, on trouvait 72 fusils, 242 arcs et 63 sabres. L'État russe donnait aux hétérogènes une espèce d'uniforme dans leur goût national, tout asiatique : il leur faisait délivrer du drap pour leurs bonnets de fourrure et pour leurs kaftans : drap rouge pour les Kalmouks, vert pour les Mechtchéraks et les Bashkyrs, bleu pour les Tatars de Kazan. Ces guerriers au teint jaunâtre, aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, aux têtes rases, à la barbe rare, avec leurs carquois vêtus de poils, leurs sabres en demi-lune, leurs bottes à pointe recourbée, poussant leur cri de guerre en des langues inconnues, mêlant dans leurs croyances grossières toutes les religions et toutes les superstitions de l'Asie, étaient, dans l'armée russe, comme un épouvantail. Aux frontières de l'Allemagne terrifiée ils faisaient revivre le souvenir des antiques invasions, semblaient les épigones des Huns d'Attila et des Mongols de Gengis-Khan.

L'artillerie de l'armée russe comportait quatre catégories : celle des régiments, celle des batteries de campagne, celle de place, celle de siège.

En 1755, à chaque régiment d'infanterie devaient être adjoints six pièces régimentaires : deux canons de 3 et quatre

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Cuirassier de la garde. Hussards.

Digitized by Google
Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

« mortiers[1] » de 6. Jusqu'alors ces pièces étaient mal employées, car les officiers d'infanterie ne connaissaient guère ce service ; par oukaze de septembre 1756, on nomma pour chacun de ces régiments un officier d'artillerie, qui devait porter l'uniforme de ce régiment. Comme les pièces étaient dispersées sur le front, cet officier ne pouvait guère les tenir en sa main. En dépit des règlements, la plupart des régiments, au lieu de six pièces, n'en avaient que quatre : deux canons et deux « mortiers ». Les polks de dragons, qui auraient dû avoir un canon et deux « mortiers », n'avaient guère que deux pièces. Les kosaks des Slobodes avaient deux canons par polk. On comptait, pour toute l'armée russe, 522 « mortiers » et 257 canons régimentaires ; cependant l'armée envoyée contre la Prusse n'emmena que 350 pièces. En outre, en 1756, on fabriqua un certain nombre de *blisniats :* c'étaient des petits « mortiers » de 3, à raison de deux sur le même affût. Ils rendirent peu de services et les régiments, qui s'en trouvaient encombrés, les semèrent par les chemins.

L'artillerie des batteries de campagne comprenait, au début de la guerre, 233 pièces, toutes en bronze, dont 107 canons, 91 « mortiers », 35 obusiers ; elles présentaient huit calibres différents.

L'artillerie des places de l'empire comptait plusieurs milliers de pièces, dont les neuf dixièmes étaient en fer, et dont la plus grande partie était de type archaïque.

Vers cette époque des réformes importantes furent accomplies dans l'artillerie par Pierre Chouvalof, qui en était le grand-maître. Sur certains points elles devancèrent celles qui s'accomplirent en France ou en Prusse. Chouvalof créa les troupes d'artillerie, donna deux fois plus de légèreté aux pièces et aux affûts, réduisit à cinq le nombre des calibres, développa l'usage des projectiles explosifs et de la mitraille, augmenta la précision et la portée du tir. Les projectiles russes, assurait-on, portaient à 500, à 1 000 toises[2] : ce ré-

1. C'est le nom que les Russes donnaient à ces pièces ; mais il semble bien que c'était une variété d'obusiers.

2. Masslovski, t. I, p. 61.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sultat eût été bien supérieur à celui qu'on obtenait alors chez nous, mais il est plus que douteux que Chouvalof ait pu le réaliser.

Sa principale innovation fut la création de l'*édinorog* (unicorne), sorte d'obusier plus petit et plus léger, qui aurait lancé le projectile à 1 500 toises et qui, de près, permettait de faire un feu très vif de mitraille.

Comme ces réformes se produisirent au début même des opérations, il s'en fallut alors de beaucoup que l'artillerie régimentaire ou l'artillerie de campagne eussent reçu les pièces perfectionnées. On dut commencer sans elles. Pourtant le renom de cette artillerie « secrète », de cette artillerie « nouvellement inventée » était grand dans l'armée russe; Bolotof n'en parle qu'avec respect et mystère. Il était grand, même en Europe : l'Autriche, pour flatter la tsarine, sollicita la concession d'une pièce nouveau modèle; au contraire Louis XV, à qui on fit l'offre de lui envoyer, avec la pièce, un officier d'artillerie russe, déclina poliment cette politesse. Il ne lui convenait pas d'encourager « la vanité de M. de Schwalow ». Cette artillerie, dont quelques pièces seulement figurèrent à la bataille de Jægersdorf, joua un rôle prépondérant et meurtrier dans les batailles suivantes.

Une autre création dont la Russie fut redevable à Chouvalof est celle du corps du génie militaire, qui, jusqu'à Vauban, n'existait point non plus en France. Ce corps dut comprendre 3 généraux, 10 officiers d'état-major, 66 officiers, 192 conducteurs, 229 mineurs, des élèves-ingénieurs, des ouvriers en tout genre; au total 1 302 personnes. Les uns étaient dispersés dans les forteresses de l'empire, les autres groupés à Pétersbourg en un *polk* du génie. En temps de paix, on les employait non seulement aux fortifications, mais aux travaux de topographie, d'arpentage, même aux constructions de tout ordre. En temps de guerre, ils n'étaient pas organisés pour avoir une action sérieuse sur les opérations de campagne; ils ne reparaissaient que pour les travaux de siège. L'armée envoyée contre Frédéric II ne reçut qu'un très faible détachement du génie, 66 personnes, sous la direction du général du

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Bosquet, un officier d'origine française. Les Russes doivent encore à Chouvalof la création des archives du génie. Ils savaient déjà construire des ponts de bateaux : ils se servaient de pontons en toile à voile qui semblent de leur invention; les Prussiens n'avaient que des pontons en cuivre ou en fer.

La plaie de l'armée russe, c'étaient les charrois. Déjà dans les campagnes de Münich contre les Tatars de Crimée et les Turcs, on avait pu constater combien elle était peu mobile. Elle était comme noyée dans l'immensité de ses convois. Un simple sergent avait jusqu'à dix chariots, un officier jusqu'à trente; le général Gustave Biren traînait 300 bêtes de somme. Il en fallait aussi pour les simples soldats, pour les blessés et les malades, pour les munitions. Sans doute on s'était efforcé de réduire les *impedimenta*; mais l'armée d'Apraxine, pendant la campagne de 1757, traînait encore jusqu'à 6 000 voitures. Comme on n'avait pas tenté d'en faire une classification rationnelle, chaque régiment, chaque compagnie gardait les siennes. Avec les soldats employés à les conduire et les 10 ou 12 hommes que chaque capitaine employait comme ordonnances, plus d'un tiers de l'effectif était immobilisé.

Un autre embarras, c'étaient les chevaux de frise, dits « cavaliers espagnols », dont on persistait à s'encombrer; car, au début, ni l'infanterie russe, ni même la cavalerie régulière n'osaient affronter sans cette barrière le choc des escadrons prussiens. Bolotof les appelle une « défense ridicule », et en effet, dès l'année suivante, on renonçait à cet engin.

Pour les vivres il y avait bien une intendance ayant à sa tête un *proviant-meister*[1]; mais elle se trouvait parfois en face de problèmes insolubles. Les pays qu'on avait à traverser, Prusse, Pologne, Poméranie, étaient trop pauvres pour n'être pas très vite épuisés. Pour faire venir de Russie les convois,

1. On sait que beaucoup de mots allemands, dès le temps de Pierre le Grand, ont passé textuellement dans le vocabulaire administratif ou militaire des Russes : *proviant-meister, feldzeug-meister, rottmeister, landmiliz*, etc.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

on se heurtait à l'obstacle des distances infinies, des routes mauvaises et défoncées, de ce sol sablonneux ou argileux où plus tard s'enlizaient les grognards de Napoléon[1], des fleuves débordés, ou pris par l'hiver, ou charriant des glaçons. On usa de tous les moyens, réquisitions, marchés par fournisseurs, achats directs. Pour ces derniers, c'était l'argent qui manquait le plus souvent. La question des vivres à se procurer, surtout des fourrages pour une multitude excessive de chevaux et de bêtes de somme, celle des magasins à établir et à défendre, arrêtèrent plus d'une fois l'armée et la condamnèrent au piétinement sur place ou à la retraite. Les autres fournitures se faisaient avec la même lenteur. Encore en 1758, pour la campagne d'hiver, la majeure partie des soldats n'avaient encore reçu ni *touloupes* (pelisses en peau de mouton), ni gants de fourrure.

Un officier autrichien, qui a vu le camp d'Apraxine à la fin de 1757, a pu dire, sans être de tout point injuste : « On ignore dans une armée russe l'usage et l'utilité des charrois de vivres, des fours; on n'y a nulle connaissance de la distribution des magasins, de la police d'une armée, des fourrages en règle, de la discipline, de la perception des contributions, des ménagements qu'il faut avoir pour les habitants des pays conquis, de la conservation des hommes, des hôpitaux, etc.[2] »

Ce qui paraît avoir été le plus défectueux, c'est le service des hôpitaux et ambulances. Même dans l'armée française on se plaignait du trop petit nombre de médecins et de chirurgiens capables. Combien plus dans l'armée russe! Les malades et les blessés n'avaient pas toujours un abri pour simplement mourir en paix. Les mémoires du prince Jacob

---

1. Voir les *Cahiers* du capitaine Coignet (5e cahier) : « Nous enfoncions jusqu'aux genoux. Il fallait prendre des cordes pour attacher nos souliers sur le cou-de-pied, et quand nous arrachions nos jambes de ce sable mouvant, les cordes cassaient et les souliers restaient... Parfois il fallait prendre la jambe de derrière pour l'arracher comme une carotte, et la porter en avant, puis aller rechercher l'autre... »

2. Archives des affaires étrangères de France. Correspondance *Russie*, t. LIV, pièce 131, nov. 1757.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Chakovskoï, cités par Solovief, nous offrent des tableaux navrants. Chakovskoï a vu des files de malades, que leurs camarades portaient et rapportaient sur des brancards, quelques-uns à moitié morts, et qu'on renvoyait du grand hôpital, parce que celui-ci regorgeait déjà de malades atteints pour la plupart de fièvres contagieuses. On y était asphyxié par le manque d'air et les miasmes; on n'osait ouvrir les fenêtres parce que le froid aurait tué les convalescents et même les valides. Et ceci se passait à Moscou, au centre de l'empire, uniquement parce qu'environ vingt mille recrues avaient traversé la ville. C'était pire en campagne. Un officier autrichien écrivait en novembre 1757 : « J'ai vu avec horreur les malades qui gémissaient sur l'herbe, sans tentes et sans couvertures. Toutes les places étaient pleines de ces malheureux hommes abandonnés de tout secours. Quelle impression cela ne doit-il pas faire à leurs camarades[1] ? »

Des régiments de garnison et de la milice territoriale, je ne dirai que peu de mots, puisqu'ils n'ont pris aucune part aux opérations de la guerre de Sept ans, sinon par les versements d'hommes qu'ont faits les premiers aux corps de l'armée active. Les troupes de garnison, constituées (1716) par un oukaze de Pierre le Grand, comprenaient 49 régiments d'infanterie, 7 de dragons, plus 4 bataillons et 4 escadrons *séparés*. Chaque régiment d'infanterie comprenait deux bataillons à 4 compagnies, plus une compagnie de grenadiers. Cette infanterie était répartie dans les forteresses, à raison d'un régiment ; dans les villes non fortifiées, elle était remplacée par des troupes locales, formées de paysans libres (*odnodvortsy*), de soldats libérés et de quelques gentilshommes.

Les régiments de garnison étaient recrutés par les mêmes moyens que ceux de l'armée active. Aussi le gouvernement était-il en droit d'emprunter à ceux-là les soldats les mieux dressés pour les verser dans ceux-ci. Les régiments de gar-

1. Document inédit. Archives des affaires étrangères de France. Correspondance *Russie*, t. LIV, pièce 131.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nison constituaient à la fois des forces pour la défense à l'intérieur et des dépôts pour l'instruction des recrues.

Cependant on fut très surpris, en 1756, quand on voulut leur emprunter des hommes pour former le *Corps d'observation*, de voir qu'on ne pouvait pas en tirer plus de 7 000 à 8 000 bons soldats. On s'aperçut que l'instruction de ces troupes avait été fort négligée : par raison d'économie, on ne leur fournissait que des soldes et des rations très faibles; on avait donc dû fermer les yeux sur bien des abus. Les soldats se mariaient; pour vivre, ils exerçaient toutes sortes de métiers, même celui de voleur. Peu d'exercice, jamais de manœuvres d'ensemble. Ces régiments étaient devenus, à la longue, une sorte de garde nationale, et encore très médiocre. On ne put les employer même à escorter les convois. Quant à l'effectif, qui, sur le papier, se montait à 75 000 hommes, il était réellement très inférieur à ce chiffre. Les régiments de dragons et escadrons *séparés* n'étaient pas en meilleur point : les polks de Kazan, Orenbourg, Sibérie, n'étaient bons qu'à fournir des escortes, des courriers et à faire le service de la maréchaussée. Seuls le polk de Voronèje et l'escadron de Roslavl purent être utilisés.

La milice territoriale (*landmiliz*) était répartie en deux fractions : celle d'Oukraine, employée à surveiller les Tatars de Crimée, et celle d'Outre-Kama, qui surveillait les tribus allogènes du Nord-Est. La première comprenait 28 polks du type dragon, c'est-à-dire d'hommes pouvant servir à pied et à cheval; la seconde, 3 régiments de ce type, plus 1 régiment d'infanterie. Le total aurait dû donner 28 000 hommes. Seuls les polks d'Oukraine purent, dans cette guerre, rendre quelques services sur les lignes de communication et sans presque sortir de leur pays. Ces troupes se recrutaient parmi les Petits-Russiens.

Par tous ces détails, on peut voir que si l'empire, à cette époque, présentait une grande force défensive, il ne pouvait, malgré les chiffres énormes que nous avons alignés, disposer d'une force offensive aussi considérable.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Comme la Russie n'avait alors jour que sur une seule mer, elle n'avait qu'une flotte, celle de la Baltique. Cette flotte se décomposait en deux escadres : celle de Cronstadt et celle de Revel. La première comprenait 14 vaisseaux de ligne portant 954 canons, 5 frégates, une prame et deux galiotes à bombes ; la seconde avait 6 vaisseaux portant 372 canons, 2 frégates, 42 galères. La marine russe ne joua qu'un rôle secondaire dans la guerre de Sept ans. Elle n'eut point à faire sa jonction avec les flottes alliées, ni à combattre la flotte anglaise. Elle dut se contenter de contribuer au ravitaillement de l'armée et de seconder quelques opérations sur les côtes de la Prusse-Orientale et de la Poméranie.

La Russie n'avait pas de ministre de la guerre, pas plus que de ministre de la marine. Au système français d'un « commis » unique et responsable pour chaque département, Pierre le Grand avait préféré l'organisation collégiale. Elle était en faveur dans la plupart des États allemands ; chez nous, sous le nom de *polysynodie*, elle n'avait pu subsister que quelques mois, au temps de la Régence, lorsqu'on avait substitué aux ministères de Louis XIV un nombre égal de « cours du roi Pétaud ». Au reste, l'organisation collégiale se rattachait aux plus anciennes institutions de la Moscovie : chez les tsars du Kremlin, tout se décidait par des conseils de boïars ; à la tête de chacun des collèges de Pierre le Grand, il y avait un président assisté d'un vice-président. Même depuis la fondation des ministères, sous Alexandre Ier, le ministre a toujours été assisté d'un *tovarichtch*, son adjoint ou son collègue.

Sous la tsarine Élisabeth, pendant toutes les campagnes contre Frédéric II, le généralissime de l'armée russe, qu'il s'appelle Apraxine, Fermor, Soltykof, Boutourline, ne prend jamais une décision de quelque importance sans avoir réuni son conseil de guerre. En outre, il est surchargé d'une correspondance quotidienne et multiple avec le *Collège de la guerre*. Comme si ce n'était point assez pour gêner son action, le grand-chancelier Bestoujef, qui veut tout voir et tout faire par lui-même, qui veut diriger l'armée et la marine comme la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

police intérieure et la diplomatie, a eu l'idée de créer la *Conférence*. Elle est composée de généraux et de dignitaires civils siégeant à Pétersbourg; elle a la prétention de tracer au généralissime son plan de campagne, de lui prescrire ses marches et contre-marches, de déterminer à quel moment il doit éviter ou livrer la bataille.

C'est à elle que ce chef suprême doit adresser rapports sur rapports, demander avis sur toutes les éventualités, soumettre tous ses projets, expliquer tous ses actes, en un mot, demander la permission de vaincre. Comme l'armée se trouve à mille ou quinze cents kilomètres de la capitale, avant que la permission ait pu être demandée à Pétersbourg et revenir au quartier général, tout l'aspect de l'échiquier militaire s'est modifié. L'ennemi qu'on pouvait battre a trouvé jour à se dérober, la place qu'on espérait surprendre a eu le temps de se ravitailler, l'occasion, cet oiseau sur la branche, s'est envolée, et souvent l'armée russe se trouve en si fâcheuse situation que c'est maintenant l'autorisation de ne point se laisser couper ou écraser qu'il faudrait solliciter à Pétersbourg. D'autre part, les membres de la Conférence, délibérant à une telle distance du champ de bataille, s'ingéniant à deviner toutes les hypothèses qui peuvent se présenter au généralissime, oublient précisément celle qui va devenir une réalité, ne connaissent qu'après coup la vraie disposition des armées belligérantes, l'effectif sincère des forces russes, l'état des magasins et des parcs de munitions. Les plans qu'ils adressent à leur subordonné militaire sont pleins de contradictions, d'incohérences, de prévisions d'avance démenties, d'impossibilités et de chimères. Le généralissime, placé entre cette Conférence qui délibère au loin et ce terrible roi de Prusse qui agit tout près, si prompt en ses résolutions et si rapide en ses mouvements, est comme paralysé. Il n'ose s'avancer, par crainte de ne pouvoir reculer à temps; il redoute les occasions de vaincre. Rien n'a été plus nuisible aux armées russes pendant cette guerre, rien n'a plus contribué à les épuiser en marches et contre-marches, à rendre stériles leurs succès, à faire avorter les victoires en retraites inexplicables.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La Conférence, cette création hybride de Bestoujef, qui subordonna les opérations de la guerre aux incertitudes de la politique de cour, est le digne pendant de ce fameux *Hof-Kriegsrath* autrichien qui, pendant les campagnes de la Révolution, a été pour les Impériaux un institut de revers et une académie de défaites. En face d'un Frédéric II ou d'un Bonaparte, c'est une grosse infériorité pour un général que de recevoir les recettes à victoire dans un pli venu de Pétersbourg ou de Vienne.

Les sourdes divisions qui travaillaient la coalition de 1756, les intrigues du Palais d'hiver, la tutelle exercée sur le commandement par la Conférence, voilà ce qui contribua le plus à faire de Jægersdorf et Kunersdorf des victoires sans lendemain.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

RUSS

CHAPITRE III

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE DE L'ARMÉE RUSSE. 1757

La Russie avait été prise au dépourvu par le « renversement des alliances » de 1756. Tant que le grand-chancelier Bestoujef avait cru pouvoir compter sur les subsides de l'Angleterre en même temps que sur le concours militaire de l'Autriche, tant que la guerre contre Frédéric II ne lui avait semblé devoir être qu'une simple « diversion » sous le nom et avec l'argent d'une puissance étrangère, il avait donné peu d'attention aux réformes que réclamait l'état de l'armée.

La défection de l'Angleterre, qui transportait à Frédéric II l'appui de ses subsides et de sa flotte, le tira brusquement de sa quiétude. Les Collèges de la guerre et de la marine déployèrent une activité fiévreuse : coup sur coup se succédèrent, s'accumulèrent, parfois se contrarièrent les oukazes de réforme sur la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie, les irréguliers, l'armement, la tactique, l'intendance, bref, toutes les branches du service de terre et de mer.

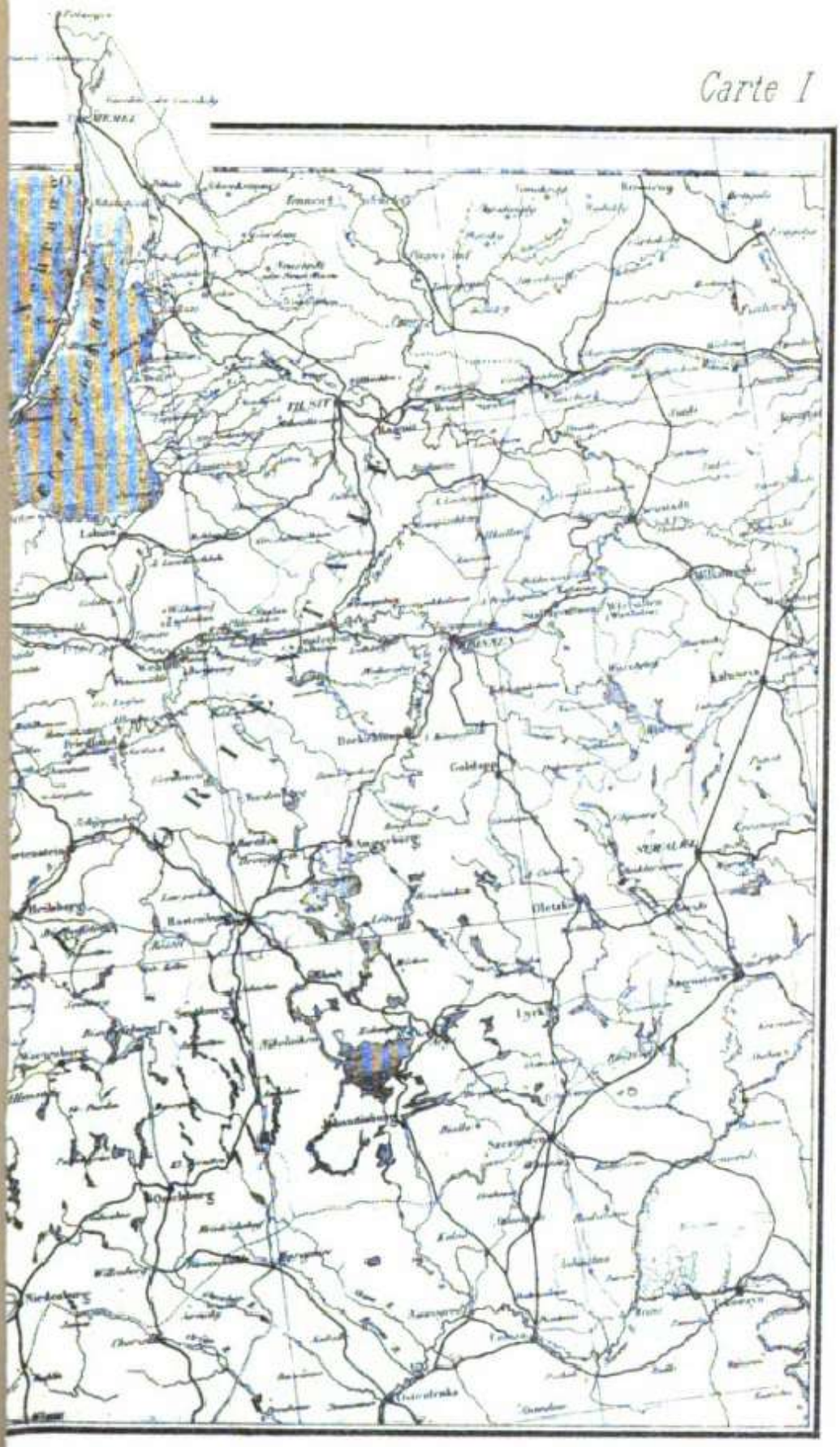
La nouvelle du traité de Versailles (1er mai 1756) qui apportait à la coalition contre Frédéric II le concours de la France, de la Suède, de leurs clients dans l'Empire germanique, avec l'assurance que la Pologne serait passivement docile et la Turquie tout à fait tranquille, rassurèrent le cabinet de Pétersbourg.

Toutefois, dans l'automne de 1756, on pouvait redouter encore que Frédéric II ne prévînt la Russie par une conquête de la Courlande. Les armées de la tsarine étaient fort loin encore de se trouver sur le pied de guerre. En septembre, on apprit à Pétersbourg la soudaine irruption de Frédéric dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

RUSSE-ORIENTALE

Carte I



MANIN, BERGER-LEVRAULT & Cie

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

l'électorat de Saxe. La haine et la crainte qu'inspirait le roi de Prusse s'en accrurent encore. On hâta les préparatifs. Le 30 septembre[1], le feld-maréchal Apraxine fut nommé généralissime et le 16 octobre il recevait l'ordre de marcher à la frontière. Quant à la guerre, elle ne fut déclarée que près d'une année après, par le manifeste du 16 août 1757.

Mais qu'était-ce que cette frontière? Qu'on se rappelle combien l'Europe de l'Est, en 1756, était singulièrement découpée. Le long de la Baltique, la Russie allongeait, comme un bras, ses provinces d'Esthonie et de Livonie; sur une profondeur plus mince encore, se terminant en cette étroite langue de terre où est situé Memel, courait au-devant d'elle la province de Prusse-Orientale ; mais ces deux pointes de territoire que projetaient l'une contre l'autre les deux monarchies ennemies ne se joignaient même pas par leur sommet : entre elles s'interposaient la Courlande et Sémigalie, pays vassaux de la Pologne. Puis, à supposer que la Prusse-Orientale fût tout entière au pouvoir des Russes, ils ne pouvaient en sortir, pour envahir les autres provinces de Frédéric II, qu'en traversant encore des territoires neutres. La Prusse-Orientale, détachée du reste de la monarchie, formait comme un îlot, borné au nord par la Baltique, à l'est par la Courlande, au sud par la Pologne, à l'ouest par la Prusse-Occidentale ou Prusse polonaise, avec ses deux républiques municipales, presque indépendantes, de Dantzig et Thorn, maîtresses de la basse Vistule. Le théâtre de la guerre, à la fin de 1757, formait donc une bande de terre sans profondeur, resserrée entre la Baltique et la masse des territoires polonais : sur cette bande se succédaient la Livonie russe, la Courlande autonome, la Prusse prussienne, la Prusse polonaise, la Poméranie prussienne.

Donc l'armée russe, pour envahir la plus orientale des provinces de Frédéric, avait à franchir deux frontières et ne

1. J'emploie toujours les dates *nouveau style* et non l'*ancien style*, généralement employé par M. Masslovski. Au XVIIIe siècle, la différence entre les deux calendriers est de 11 jours ; le 30 septembre *nouveau style* correspond au 19 septembre russe. Au XIXe siècle, la différence est de 12 jours.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pouvait rencontrer les forces ennemies que sur le front le plus étroit. Pour tomber dans le flanc de la masse centrale, principale, des territoires de Frédéric II, — Poméranie prussienne, Brandebourg, Silésie, — il fallait parcourir au moins cinq cents kilomètres de plus, et tout le temps en territoire polonais. Aujourd'hui, les monarchies russe et prussienne sont devenues limitrophes tout le long d'une frontière très développée, très tourmentée et tout artificielle : à cette époque elles n'étaient limitrophes sur aucun point ; du nord au sud, une zone de territoires neutres, Courlande, Lithuanie, Pologne, les séparait; il y avait une grande distance entre leurs villes les plus rapprochées dans le nord, Riga et Memel ; il y avait une distance énorme entre les deux places les plus rapprochées dans le sud, Mohilef sur le Dniéper et Francfort sur l'Oder. Il a fallu les trois partages de la Pologne, puis le remaniement de 1815, pour mettre en contact ces deux grands États militaires; en acquérant l'un Posen et l'autre Varsovie, ils ont supprimé entre eux une distance moyenne de cinq ou six cents kilomètres.

La Pologne de 1756, formée de territoires polonais, lithuaniens et russes, n'offrait d'ailleurs aucun obstacle au passage des armées d'Élisabeth. Son roi était l'électeur de Saxe, l'allié de l'Autriche et de la France. Si, en droit, la Diète polonaise ne subordonnait pas sa politique à celle de la cour de Saxe, en fait elle la subissait. Il n'y avait pour ainsi dire pas d'armée polonaise : du moins elle ne comprenait pas 12 000 hommes, mal instruits et mal disciplinés. Encore cette armée, en grande partie, n'était-elle ni nationale ni royale; chaque voïévode, chaque castellan, chaque seigneur puissant, étant le maître dans son gouvernement, dans son château ou dans sa seigneurie, était également le maître des forces qui y étaient cantonnées. Il les utilisait d'après ses vues et intérêts particuliers. L'armée n'était pas une force publique. De même pour les villes, surtout pour celles de la Vistule, chacune pourvoyait à sa défense comme elle l'entendait : Thorn, Varsovie, Posen furent occupées sans difficulté par les Russes ; Dantzig réussit à tenir ses portes fermées. On ne ressentait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pas de la même façon, dans toute la Pologne, l'humiliation d'un tel rôle : les populations de l'Est, de langue russe et de religion orthodoxe, avaient pour les Russes des sympathies, tandis que les catholiques de la vraie Pologne leur témoignaient de l'indifférence ou de l'hostilité ; les villes de la Vistule, sortes de colonies allemandes et protestantes en pays slave, avaient des sentiments plutôt prussiens. Sauf quelques manifestations arrachées à la Diète par le zèle des ministres de France, la Pologne, pendant cinq années entières, se laissa occuper et traverser par les colonnes russes. La Pologne était un corps énorme, mais désorganisé et sans force.

A cette invasion pacifique elle n'opposa guère d'autre résistance que celle de ses forêts, de ses cours d'eau et de ses marécages. Les Russes trouvèrent la terre plus rebelle que ses habitants.

Dans la guerre entreprise par la coalition contre Frédéric II, l'objectif spécial de l'armée russe devait être naturellement la province de Prusse-Orientale, alors complètement isolée, par la Prusse polonaise, du reste de la monarchie prussienne. De son côté, Frédéric II avait compris que ce n'était pas là, dans cette province excentrique, qu'on pourrait lui porter le coup décisif : les champs de bataille de Silésie, de Bohême, de Saxe, de Westphalie, au cœur de l'Allemagne et du continent européen, avaient à ses yeux une bien autre importance. Il avait donc rappelé de la Prusse-Orientale les meilleures troupes.

Cependant l'État de Frédéric II était une si merveilleuse puissance militaire que même en cette province lointaine, négligée et presque sacrifiée, même sur ce théâtre de guerre qu'il regardait comme secondaire, il se rencontra des généraux et des officiers qui eussent été au premier rang dans d'autres armées européennes, et des troupes qui, pour être de qualité relativement inférieure, n'en soutinrent pas moins l'honneur du nom prussien. Si l'artillerie était la « partie honteuse de cette petite armée », si l'infanterie présentait des régiments de valeur très inégale, la cavalerie se montra

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

là, comme ailleurs, bien montée, bien équipée, bien dressée et pleine d'entrain.

Le feld-maréchal Hans von Lehwaldt, gouverneur et généralissime, était né en Prusse-Orientale, d'une famille originaire du Brandebourg. Il s'était formé à l'école du vieux Dessau et avait acquis ses grades et ses cheveux gris sous le drapeau royal. Il était brave, loyal, honnête, de mœurs sévères, avec des sentiments religieux. C'est en 1751 que ce vieux soldat de soixante-six ans fut récompensé de ses services pendant la guerre de Succession par le bâton de feld-maréchal. Comme il paraissait avoir plutôt les qualités d'un subordonné que d'un commandant en chef, le roi lui avait confié le gouvernement d'une province qui, suivant toute apparence, n'avait aucune invasion à craindre, étant loin de l'Autriche et près de la Russie, alors si pacifique. Le gouvernement de Prusse-Orientale devait être pour Lehwaldt un lieu de retraite et comme une honorable sinécure. Quand le roi s'aperçut enfin qu'il s'était trompé dans ses prévisions politiques, il dépêcha là-bas le général de Goltz, un de ses aides de camp, officier instruit et bon tacticien, pénétré des maximes du roi-capitaine et qui devait suppléer par ses conseils à l'insuffisance présumée du maréchal.

Lehwaldt comptait parmi ses lieutenants : Rüsch, un Transylvain qui, passé au service de Prusse, y apportait l'ardeur du sang hongrois ou roumain, et qui, à la tête des hussards noirs, se rendit fameux par l'impétuosité et même la témérité de ses charges ; Schorlemer, Malachowski, le prince de Holstein, Platen, Plettenberg, Finck de Finckenstein, merveilleux généraux de cavalerie ; Dohna, intrépide chef d'avant-garde ; Manstein, Manteuffel, Below, Kanitz, Kalnein, Gohr, et d'autres moins illustres, qui menaient l'infanterie.

Le chef que la tsarine allait opposer à Lehwaldt était le feld-maréchal Stépane Feodorovitch Apraxine. Il n'était point en faveur à la cour, était mal vu des Chouvalof, les *hommes du moment,* qui l'empêchaient de parler à l'impératrice. C'était pourtant un courtisan ; mais ses succès remontaient à l'époque

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Catherine Ire, puis au règne d'Anna Ivanovna. On l'accusait de lâcheté parce qu'un jour il avait reçu un soufflet de Razoumovski, l'époux morganatique de la tsarine; mais qui donc, à sa place, eût osé en demander raison ? Assurément ce n'était pas un caractère à la romaine. Il était gros, même chargé d'embonpoint jusqu'à la difformité : Hasenkamp[1] fait de lui une sorte de Falstaff. A cinquante ans il était resté galant, même un peu débauché ; il était devenu encore plus ami des plaisirs de la table.

Le *Voyageur de Riga* prétend s'être longtemps entretenu avec lui et avoir constaté qu'il n'avait point l'instruction théorique nécessaire dans une si haute charge : il prenait peu de souci de ménager les hommes et les chevaux ; il se dirigeait en tout par les conseils du général-major Weymarn, qui précédemment avait été l'aide de camp du maréchal Keith. Il est vrai que nous avons ici le témoignage d'un Allemand qui exalte un Allemand aux dépens d'un Russe.

Parmi les lieutenants d'Apraxine, outre Krasnochtchokof et les chefs kosaks, citons Lapoukhine, Matvéi Liewen, Fermor, Brown, généraux en chef; le prince de Galitsyne, deux autres Liewen et Tolstoï, généraux-lieutenants; Roumiantsof, Villebois, prince Lubomirski, généraux-majors.

Vassili Abrahamovitch Lapoukhine, au dire du *Voyageur de Riga,* était « en fait de guerre l'homme le plus innocent du monde », passant ses journées à manger, à boire et à jouer. Nous savons déjà qu'il croyait à la sorcellerie. Ces défauts, s'il les eut réellement, ne lui firent point tort aux yeux des siens. Il était un des chefs les plus aimés de l'armée : très religieux, dévot et même superstitieux, enclin aux pressentiments, nous le voyons dans la nuit qui précéda la bataille de Jægersdorf, où il devait trouver la mort, faisant célébrer des offices dans sa tente et veillant en prières[2].

Matvéi Liewen, d'une famille baltique, était, avec Wey-

---

1. *Ostpreussen unter dem Doppeladar*, Kœnigsberg, 1806. Très précieux pour tout ce qui s'est passé en Prusse-Orientale.

2. Bolotov.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

marn, le conseiller du généralissime et « l'oracle des Russes ». Il était aussi « leur idole ». Bon militaire, bon tacticien, un des rares chefs qui eussent le souci de ménager et conserver les hommes et les chevaux, célèbre par ses succès contre les Turcs à Otchakof et les Suédois à Vilmanstrand, il était, par malheur, d'une santé chancelante. On n'en réunit pas moins sous sa main les masses principales de la cavalerie régulière et irrégulière.

Wilhelm de Fermor, qui allait prendre le commandement de l'aile droite, était également un Baltique, mais d'origine anglaise. Il avait fait sa carrière sous les ordres du feld-maréchal Münich et s'était distingué contre les Français au siège de Dantzig (1734), puis contre les Turcs et les Suédois. Il sera question de lui plus amplement.

Brown ou Braun avait la même origine que Fermor.

Parmi les jeunes, Villebois n'avait encore fait que la campagne de Suède. Il montrait des talents, mais était enclin à dénigrer les Russes. Le *Voyageur de Riga* cite ce mot de lui : « Le diable m'emporte, on doit affecter ici d'être aussi bête qu'eux si on ne veut pas les avoir tous pour ennemis. »

Pierre Alexandrovitch Roumiantsof est le futur feld-maréchal de Catherine II, le futur *héros du Danube* (*Zadounaïski*). « C'est déjà un de leurs plus habiles généraux », écrivait dès 1758 le *Voyageur de Riga*, qui ne lui reproche que d'être trop ardent dans ses entreprises et ne pas assez se modérer. La bataille de Jægersdorf et le siège de Kolberg allaient le mettre en lumière.

Le prince Lubomirski avait d'abord servi dans la cavalerie autrichienne ; il se vantait alors de pouvoir, avec un seul régiment de cuirassiers impériaux, en culbuter trois de Prussiens.

L'ordre donné à Apraxine, en octobre 1756, de passer la frontière et de faire une « diversion » était plus facile à formuler qu'à exécuter. La préparation à la guerre était loin d'être achevée. On manquait de chevaux pour l'artillerie. Les magasins n'étaient point organisés. Pour une campagne d'hiver, les hommes n'avaient point reçu de *touloupes* ni de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

moufles. L'armée était encore bien dispersée. Le 1er corps, celui de Lapoukhine, fort de 25 000 hommes, occupait la Livonie et la Courlande, mais avait une notable partie de ses forces en Esthonie et dans les provinces de Pskof, Novgorod, et même Pétersbourg. Le 2e corps, celui de Vassili Dolgoroukof, fort de 15 000 hommes, se formait à peine et n'était point concentré. Le 3e corps, celui de Matvéi Liewen, tout entier composé de cavalerie et fort de 25 000 hommes, était dans le même cas ; ses avant-postes avaient à peine atteint la frontière polonaise, parallèle au Niémen. Les 4e et 5e corps, ceux de Brown et de Fast, comprenant ensemble tout au plus 14 000 hommes, ne parurent en Esthonie qu'au mois de septembre.

Il s'en fallait que les cinq corps eussent reçu toute leur artillerie de batterie ou régimentaire ; notamment les obusiers « à la Chouvalof » se faisaient attendre. Apraxine calculait qu'il n'avait de disponible que les 25 000 à 26 000 hommes de Lapoukhine et réfléchissait que Frédéric II pourrait bien lui en opposer 145 000. La Russie avait, à ce moment, plutôt un cordon de troupes qu'une armée d'opération.

Les instructions qu'Apraxine reçut en même temps que l'ordre de commencer les hostilités étaient pleines d'incertitudes et de contradictions. Elles prescrivaient presque en même temps, nous dit M. Masslovski, « de marcher et de s'arrêter ». « Dans tous les cas douteux et surtout si on se trouvait en présence de forces supérieures, il fallait autant que possible éviter de livrer bataille. »

Avant de quitter Pétersbourg, Apraxine avait obtenu une audience de l'impératrice. On peut deviner quels furent les termes de cet entretien par la vivacité des reproches que fit, tout de suite après, la tsarine à Pierre Chouvalof : « Vous ne faites qu'exagérer à mes yeux les forces dont je dispose. Vous n'avez donc pas la crainte de Dieu, pour me tromper ainsi ? » Ivan le favori, à son tour, reprochait au maréchal « d'effrayer l'impératrice malade » ; et les Chouvalof eurent soin qu'il n'approchât plus de la souveraine.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ce qui prouverait qu'Apraxine eut plus de caractère ou de clairvoyance que ne lui en reconnaît le *Voyageur de Riga*, c'est que, dès son arrivée au quartier général, il fut presque toujours en lutte avec la Conférence et avec Bestoujef, le créateur et l'inspirateur de celle-ci. Un officier russe, qui était parvenu à Dantzig, déguisé en laquais au service d'une dame, adressa au généralissime des renseignements précis sur la situation des forces prussiennes : jamais il n'avait été question pour elles d'envahir la Courlande; les bruits qui en avaient couru étaient donc faux. Apraxine communiqua ces avis, et d'autres qui les confirmaient, à la Conférence. La conclusion qu'il en tirait, c'est que, la Courlande n'étant point menacée, il était inutile d'entreprendre une campagne d'hiver.

La Conférence, dans trois rescrits consécutifs, n'en insistait pas moins pour qu'on ouvrît immédiatement les opérations, afin de prévenir les desseins du roi de Prusse sur cette même Courlande. Apraxine opposa une résistance énergique. Il exigea qu'on lui donnât un ordre formel, après lequel, sans plus discuter, il était prêt à agir. La Conférence n'osa donner cet ordre. Dans cette année 1756, qui vit l'invasion de la Saxe, la défaite des Autrichiens à Lobositz et la capitulation de l'armée saxonne à Pirna, les troupes russes, non plus que celles de France et de Suède, ne parurent donc pas sur le territoire ennemi.

La Conférence, forcée de laisser à l'armée un peu de repos et le temps de s'organiser, se mit à élaborer des plans pour la campagne suivante. Tous ces plans avaient le défaut de diviser, dès le début, les forces russes : une armée principale devait être employée à frapper un coup décisif sur la Prusse-Orientale; une seconde armée devait opérer sa jonction avec les Autrichiens sur le théâtre des grosses opérations. Apraxine répondait, avec raison, qu'il importait « de concentrer l'armée, et non de la disloquer », ajoutant que plus tôt on trouverait l'occasion favorable pour attaquer résolument, mieux cela vaudrait.

Le 22 décembre, comme on croyait deviner que Lehwaldt

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se disposait à l'offensive, le conseil de guerre, présidé par Apraxine décida, « sans attendre l'attaque de l'ennemi, de l'attaquer avec toutes nos forces ». Cette éventualité ne se réalisa point. Alors le conseil de guerre du 3 février 1757 adopta un plan qui consistait à marcher sur Kœnigsberg et de s'en emparer, tandis que la flotte opérerait contre Pillau.

En mars 1757, toute l'armée russe se trouvait concentrée sur la rive droite du Niémen. En avril, Apraxine fut informé par le général russe Schiringer, détaché au quartier général des Autrichiens, que ceux-ci n'avaient point terminé leurs préparatifs. Le feld-maréchal fit alors observer à la Conférence qu'il était bien difficile de coopérer avec une armée qui n'était pas prête : « Si, à ce jour, les Autrichiens n'ont encore pas commencé, quoiqu'ils soient plus près que nous des Prussiens et sous un climat beaucoup plus doux, à plus forte raison l'armée russe ne doit pas se compromettre à la légère dans des opérations risquées, car avec un ennemi comme le roi de Prusse il ne faut point badiner. »

La mer n'était pas encore libre de glaces. Les routes étaient détestables ; on travaillait à les rendre praticables. Beaucoup des troupes irrégulières n'étaient point arrivées. On ne pouvait rien faire de sérieux avant le mois de mai. D'ailleurs rien ne pressait : tous les renseignements recueillis démontraient que Lehwaldt se tenait sur la défensive.

Tandis que l'invasion était encore suspendue sur la Prusse-Orientale, voyons ce qui se passait dans cette province.

Ce pays est baigné par la Baltique, qui forme sur les côtes deux lagunes, comme deux petites mers intérieures, séparées de la grande par de longues et étroites langues de terre : ce sont le *Kurisches Haff* au nord, et le *Frisches Haff* au sud. A l'extrémité nord du *Kurisches Haff* est la ville de Memel, qui, en 1807, fut le dernier asile du roi de Prusse ; près de l'extrémité nord du *Frisches Haff* est la ville de Kœnigsberg, capitale de toute la province. Pillau commande l'entrée de ce Haff. Le Niémen, qui se jette dans le *Kurisches Haff*, arrose Tilsit et Ragnit en Prusse-Orientale, Kovno et Grodno

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en Lithuanie. La Prégel, qui se jette dans le *Frisches Haff*, arrose Kœnigsberg, Tapiau, Wehlau, Insterburg, Gumbinnen. Elle reçoit l'Alle, qui passe à Bartenstein, Friedland (et pas très loin d'Eylau), Allenburg, Bürgersdorf. Le Niémen et la Prégel forment comme deux lignes de défense parallèles; au contraire l'Alle est en général perpendiculaire à la Prégel, par la rive gauche de celle-ci. Tous ces noms fameux, Eylau, Friedland, Tilsit, nous avertissent que le champ de bataille qui s'offrait aux soldats de 1757 est celui-là même qui vit les grands événements de 1807. La conquête de cette province avait pour les Russes une grande importance : ils espéraient qu'elle leur serait confirmée à la paix générale. Mais la conservation de la province n'importait pas moins à Frédéric II : c'étaient les *Prouss*, une ancienne nation lithuanienne du pays, détruite ou absorbée par la colonisation allemande, qui avaient donné leur nom à toute sa monarchie (et même ce nom d'un peuple disparu devait dominer un jour du Niémen à la Moselle; mais qui eût pu prévoir alors qu'il y aurait un jour une Prusse rhénane?) En outre, Frédéric n'était roi que par cette province excentrique de son empire. Le titre de son aïeul et de son père n'était même pas « roi de Prusse », — car le roi de Pologne, maître de la Prusse-Occidentale, eût protesté, — mais bien « roi *en* Prusse ». C'est la gloire de Frédéric II qui permit de substituer à cette seconde particule, un peu bizarre, la première, jugée plus honorable. Là étaient le berceau de ses ancêtres et la ville royale de Kœnigsberg. Cette province était proprement « le royaume de Prusse[1] »; c'était la seule où sa royauté ne fût plus subordonnée à aucune autre[2], car en Brandebourg et ailleurs il avait l'empereur pour suzerain. Enfin c'était la plus importante de ses deux provinces maritimes.

Le pays de Prusse-Orientale était pauvre, sablonneux, marécageux, mais relativement assez peuplé : il comptait

1. Souvent elle est ainsi qualifiée dans les documents diplomatiques du XVIIIe siècle. Voir le t. II des *Instructions*, etc., *Russie*.

2. Au moins en fait, car la Prusse-Orientale était encore considérée par les Polonais comme un fief de leur couronne.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

alors quelque 500 000 habitants. La race allemande, mêlée autrefois d'éléments lithuaniens, y était rude et forte. Elle semblait porter à ses princes, héritiers des anciens grands-maîtres de l'Ordre Teutonique et des anciens ducs Hohenzollern, une fidélité inébranlable. N'oublions pas qu'en 1813 c'est de cet ancien pays lithuanien, de cette colonie si lointaine de la race germanique, qu'est parti le signal du soulèvement de l'Allemagne contre Napoléon.

Frédéric II, bien qu'il fût absorbé par la lutte désespérée qui avait pour champs de bataille la Bohême, la Saxe et la Silésie, bien qu'il comprît que le sort d'une province aussi éloignée et aussi excentrique se déciderait non sur la Prégel ou l'Alle, mais sur l'Elbe et l'Oder, avait cependant pourvu à la défense de la Prusse-Orientale. Ou plutôt c'est surtout avec les ressources mêmes du pays qu'il comptait organiser sa résistance. D'abord il avait fait appel au dévouement de ses fidèles « vassaux et sujets » pour en obtenir un emprunt de 500 000 thalers.

La grande-duchesse Catherine faisait avertir le roi de Prusse de tout ce qui se passait à la cour et à l'armée de Russie : c'étaient le chevalier Williams et le ministre anglais Mitchell qui servaient d'intermédiaires. En décembre 1756, Frédéric II était informé que la tsarine, apprenant l'attaque préparée sur Clèves par les Français, le considérait « comme un ennemi moins formidable qu'il ne parut être il y a cinq semaines ; qu'en conséquence on avait décidé de faire marcher au secours de l'impératrice-reine 80 000 hommes de troupes régulières et 30 000 à 40 000 irrégulières ; mais que rien n'était prêt, qu'il manquait 500 hommes par régiment, que l'on venait seulement de donner l'ordre de recrutement, etc.[1] »

A son tour, le roi de Prusse renseignait Lehwaldt (26 décembre). Il lui communiquait les nouvelles alarmantes, et, en même temps, les motifs qu'il avait de se rassurer : « D'abord avant le mois de juin, les Russes ne seront point en état

1. Frédéric II, *Politische Correspondenz*, t. XIV, p. 163.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de faire marcher les troupes; en second lieu, la tsarine est malade et l'on doute qu'elle se rétablisse; en troisième lieu, si elle meurt, je suis certain de n'avoir rien à craindre de la jeune cour[1]. » Mêmes informations dans plusieurs lettres de janvier 1757 : celles-ci sont pleines de conjectures sur l'état de santé d'Élisabeth et des conséquences que peut entraîner sa mort. L'autre espérance est qu'en France Mme de Pompadour, à la suite de l'attentat de Damiens et des accès de repentir et de dévotion dans l'âme de Louis XV, soit renvoyée : ce qui « donnerait un furieux choc à la clique autrichienne ».

Ainsi Frédéric II espérait toujours que les amis qu'il comptait au Palais d'Hiver parviendraient à suspendre l'attaque. Il espérait qu'Apraxine, qu'on disait dévoué à la grande-duchesse, ne lui ferait qu'une guerre courtoise et de pure forme. De plus, quoiqu'il redoutât fort la Russie, il avait un certain mépris pour ses troupes, qu'il considérait plutôt comme une cohue que comme une armée. Ses informations sur cette organisation militaire, puisées dans ses entretiens avec le vieux feld-maréchal Keith, qui avait autrefois commandé l'armée russe, étaient fort arriérées. Il n'était au courant ni des réformes de 1756, ni des effectifs nouveaux. Il avait su faire partager cette confiance, un peu imprudente, non seulement à son entourage, mais aux habitants et aux autorités de la Prusse-Orientale. Il n'avait laissé à Lehwaldt que 19 400 hommes de troupes régulières : à la vérité le corps du prince de Hesse-Darmstadt, fort de 9 400 hommes et cantonné en Poméranie prussienne, pouvait servir de réserve à Lehwaldt, en même temps qu'il surveillerait les Suédois; mais tout de suite les nécessités de la guerre au centre de l'Europe, obligèrent le roi à ramener à lui le prince de Hesse et sa petite armée. Il abandonnait ainsi la Poméranie comme il avait déjà abandonné la Prusse-Orientale : ses deux pro-

1. *Politische Correspondenz*, t. XIV, p. 170. — Il écrivait à Lehwaldt, encore le 9 mars 1757 : « Vous pouvez être assuré que tout ce qu'Apraxine fera, il le fera *à contre-cœur*, car il est porté pour la grande-duchesse; cependant, il pourrait recevoir de sa cour des ordres positifs. » *Politische Correspondenz*, t. XIV, p. 351.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vinces baltiques! Il ne restait plus à Lehwaldt qu'à compléter ses forces avec les ressources que pouvait lui offrir le pays. Dès 1756 il avait appelé toutes les recrues à Kœnigsberg, les incorporant dans les régiments de garnison, leur donnant pour chefs des officiers en retraite, les exerçant avec des fusils envoyés de Berlin.

Le roi-sergent, père de Frédéric II, en vue de nécessités lointaines, vagues, et, dans l'état de ses relations avec la Russie, tout à fait improbables, avait statué que les régiments de garnison pourraient être désignés pour le service en campagne. Il y en avait trois dans la province, mais les hommes n'étaient point exercés et les officiers pouvaient passer pour des invalides. Dans le furieux drainage de soldats dont Frédéric II épuisait ses États, la majeure partie de ces troupes de garnison avait été dirigée sur les champs de bataille du centre, où, se défiant de leur valeur tactique, il ne les employait qu'en réserve ou en seconde ligne.

Outre les régiments de garnison, il y avait la *landmiliz*.

La *landmiliz*, cet ancêtre de la *landwehr* de 1813, était plus ancienne que la royauté : elle remontait à l'époque princière. Frédéric Ier avait projeté de la transformer en une levée en masse de toute la population; mais les classes agricoles étaient serves en majorité; il fallut se limiter aux habitants des villes et des gros bourgs. On obtint une milice de bourgeois et de paysans, toute en infanterie, avec très peu de cavalerie. Le roi-sergent trouva qu'elle faisait trop piètre figure à côté de ses beaux régiments de ligne; d'abord il laissa tomber l'institution en désuétude; puis, dans les dix dernières années de son règne, essaya de la réorganiser. En somme, pour toute la monarchie, il n'existait que les quatre régiments de *landmiliz* de la Marche, de Magdebourg, de Poméranie, de Prusse-Orientale. Les deux derniers devaient rendre quelques services dans la guerre de Sept ans, l'une contre les Suédois, l'autre contre les Russes. En attendant ils n'existaient guère que sur le papier. On les exerçait tout au plus deux semaines par année, et encore quand il courait des bruits de guerre. Il n'y avait de permanent que les officiers,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les sous-officiers et les tambours, pour la plupart des demi-soldes et des invalides de l'armée active. Le *land-regiment* de Prusse-Orientale portait le titre de son colonel : von Hülsen. Celui-ci, avec l'unique bataillon que donna le régiment, fut aussitôt mis en garnison dans la forteresse de Memel. Lehwaldt s'occupa de reformer la milice provinciale, en levant dans les districts frontières cinq ou six compagnies. Il leur adjoignit des *land-hussards* et un corps de *chasseurs*. Celui-ci était recruté parmi les forestiers de tout grade, leurs fils, les disciples de Saint-Hubert : on ne sait pas s'il comprenait à la fois des fantassins et des cavaliers, s'il formait une unité militaire ou s'il était réparti, en tireurs d'élite, dans les autres compagnies provinciales.

A force de persévérance, Lehwaldt parvint à mettre sur pied 2 214 miliciens; il comptait les employer à garder les frontières contre les irréguliers et les maraudeurs de l'armée russe, et aussi contre les mauvais compagnons de toute marque, qui profitaient du désordre pour piller le pays prussien ou le pays polonais. Cette milice n'était même point permanente; on ne la réunissait qu'à certaines occasions, lorsque sonnait le tocsin. A défaut d'officiers, dont on manquait même pour les régiments de garnison, on distribua les grades à de vieux gentilshommes, à des fermiers du domaine, à des sous-officiers invalides. Le commandant en chef de toute la nouvelle milice fut un chef d'escadron en retraite, Katarzynski de Gutteck. Comme la province était partagée en deux nationalités, lithuanienne dans le sud, allemande dans le reste, l'uniforme était un peu différent : blanc pour les Lithuaniens avec des parements bleus, bleu ou gris pour les Allemands avec des parements blancs. L'uniforme était nécessaire; car, dans les idées du temps comme dans celles d'aujourd'hui, tout combattant qui en était dépourvu n'était qu'un paysan insurgé, un *schnapan* comme on disait déjà au XVIIe siècle. L'emploi de non-militaires contre des armées régulières eût constitué une violation du droit des gens, et provoqué les sévices de l'ennemi.

La milice avait pour arrière-ban quelque chose de très sem-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

blable au *landsturm*, et que Lehwaldt, par opposition à la milice mobilisable, qualifiait de *garde stabile*. Les habitants des districts frontières devaient, à l'approche de l'ennemi, se lever en masse, sous la conduite des forestiers. Il est probable que ces paysans n'avaient pas d'uniformes, car il leur est prescrit de s'armer non seulement de fusils ou de mousquets, mais de faux et de fourches. Ils devaient être mis en alerte par le son des cloches, des messagers à cheval, des signaux de toute nature, tels que tonneaux de goudron et bottes de paille fichés au bout d'une perche et allumés. Au reste, le rôle de cette insurrection fut médiocre dans les opérations militaires; elle ne servit qu'à exaspérer les irréguliers de l'armée russe, et même les réguliers.

Un peu plus utile pouvait être celui de la garde bourgeoise dans certaines villes. A Kœnigsberg, on avait partagé les bourgeois en deux bans, l'un régulier, l'autre de réserve. Le premier formait dix compagnies, avec un effectif total de 3 000 hommes, plus un escadron de 150 hommes. Les fantassins ne reçurent pas de fusils, mais seulement des mousquets. Les cavaliers, recrutés parmi les bouchers, brasseurs, maraîchers, conducteurs de voitures, étaient munis du sabre et de pistolets. Ces armes étaient fournies par les arsenaux de l'État ou de la ville ou par les réquisitions chez les habitants. Quant à la réserve, formée de « tous ceux qui pouvaient se mouvoir », elle dut se contenter d'épées, de faux, de fourches, même de perches et de fourgons à remuer la braise dans le four. C'était donc une force tout à fait inorganique. Ajoutons que le plaisir de jouer au soldat ne séduisait pas au même degré tous les habitants. L'Université et tous les suppôts de l'Université, imprimeurs, libraires, maîtres à danser, la noblesse urbaine, les employés royaux, le clergé, les avocats, en un mot tous les privilégiés, présentèrent des remontrances ; les unes furent accueillies sous les réserves convenables, aux autres on répondit par des menaces d'amende ou de prison. Dans certaines villes ouvertes, comme à Tilsit, Schippenbeil, Gerdauen, aussi bien que dans les places fortes, on distribua aussi des armes aux habitants.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La province, outre le pont fortifié de Marienwerder sur la Vistule, avec deux vieux canons de fer et deux invalides pour toute défense, ne comptait que trois forteresses : Pillau, Memel, Kœnigsberg. La dernière avait seule quelque importance : elle présentait une enceinte continue avec un fossé et 32 bastions, plus la citadelle et le fort détaché de Friedrichsburg. Lehwaldt eut à peine le temps de faire réparer cette place; il ne put guère s'occuper des deux autres.

Il avait beau faire flèche de tout bois : la situation n'était guère rassurante. Le roi ne pouvait lui envoyer, en guise de renforts, que de sages avis. Il lui conférait sur la province et l'armée les pleins pouvoirs civils et militaires, faisait de lui une sorte de dictateur. Il lui enjoignait de ne jamais réunir de conseil de guerre.

Enfin, le 5 février 1757, revenu de toutes ses illusions, le roi ordonnait à Lehwaldt de mobiliser ses troupes, attendu qu'il était informé, « d'une main aussi sûre que possible », de l'imminente invasion des Russes. Il ajoutait : « Je m'en remets à votre prudence, à votre expérience, à vos sages dispositions; mais ma volonté est que vous ne ménagiez point les Russes, et que vous ne marchandiez avec eux (*nicht schonen, noch marchandiren*).... S'ils entrent en Prusse, tombez-leur aussitôt sur la nuque et portez-leur de si bons coups qu'ils les sentent bien... Je me rappelle avoir entendu dire par le maréchal Keith que, pour leur donner un bon soufflet, on doit d'abord, avec la cavalerie, culbuter celle qui forme leurs ailes; ensuite, comme leur infanterie est formée en un carré, l'enfoncer aussitôt sur quelque point, et qu'alors tout est fini avec eux, car ils sont en entière confusion, qu'on n'a ensuite qu'à leur faire le plus de prisonniers que possible, puis à expédier au chef ennemi un trompette, avec invitation d'envoyer des commissaires et de l'argent, afin qu'ils prennent à l'avenir soin des prisonniers[1].... »

Ainsi Lehwaldt n'avait plus qu'à penser à ses futurs pri-

1. Frédéric II, *Politische Correspondenz*, t. XIV, p. 245-246.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sonniers. Au reste, quand, sur les injonctions du roi, il se mit en marche vers la frontière, les dépêches qu'il laissait au colonel Puttkammer, gouverneur de Kœnigsberg, étaient rédigées en ce même sentiment, à la fois de sage prudence et de mépris pour l'armée russe, surtout pour ses irréguliers : « Bien que, selon toute apparence, il ne peut arriver jusqu'à Kœnigsberg que des Kalmouks, Cosaques et autres du même acabit, le sieur colonel fera tous ses arrangements comme s'ils étaient en effet des gens qui auraient assez de courage pour escalader la place.... Il instruira les officiers à être constamment sur leurs gardes, à ce que vingt hommes n'aient pas crainte de mille Cosaques, car si ces vingt font leur devoir, ce n'est pas mille de cette espèce qui en viendraient à bout. » En même temps il chargeait quelques-uns de ces officiers courlandais qui servaient sous les drapeaux prussiens, entre autres le comte Dohna ou le général de Lottum, de se rendre sous un déguisement aux cantonnements des Russes et de l'informer exactement de leurs mouvements.

En avril 1757, Apraxine opérait le passage de la Düna, et, à son quartier général de Riga, faisait la revue de son armée. Il avait invité à cette fête les dames et les notables : les murailles de la ville, les fenêtres et même les toits des maisons regorgeaient de spectateurs. Tous applaudissaient au défilé des régiments qui se succédaient en bon ordre, précédés de leurs fourriers portant les guidons, suivis des chevaux de main, dont les caparaçons en toile cirée semblaient de soie. Les officiers saluaient de l'épée en passant, les drapeaux s'inclinaient. Tous les soldats avaient des uniformes propres, les armes et le fourniment bien astiqués ; ils portaient des branches de feuillage à leurs chapeaux ; sur les coiffures des grenadiers, qui rappelaient les casques antiques, se balançaient des touffes de plumes. « Spectacle magnifique », assure le témoin oculaire Bolotof, lieutenant au régiment Arkhangel et qui faisait alors ses premières armes.

En mai, Apraxine, « pour couvrir ses magasins », faisait occuper Kovno sur le Niémen. Brown, avec l'avant-garde, forte de 15 000 hommes, était à Mittau. Lapoukhine, avec

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le gros de l'armée, 32 000 hommes, campait autour de Riga. Roumiantsof, avec 4 000 cavaliers, avait passé la Düna à Dünabourg. Soltykof commandait à Revel le « corps de descente », 10 000 hommes, que l'escadre devait porter sur les côtes de Prusse. Environ 17,500 hommes s'attardaient dans les régions de Dorpat et Pskof. Le général-major Kastiourine, avec 3 000 kosaks des Slobodes, Krasnochtchokof avec 2 000 Dontsy, les majors Hake et Souvorof, avec 2 000 Kalmouks, approchaient seulement de Vilna. A part les irréguliers, tout ce monde, vu la masse des *impedimenta*, marchait assez lentement : à peine 10 ou 12 kilomètres par jour. Toutes les difficultés concernant l'approvisionnement d'une telle armée en un tel pays se faisaient déjà sentir. La contrée produisait peu de bétail : celui qu'on attendait de l'Oukraine n'arriva qu'en septembre. On était en carême, et l'abstinence prescrite par l'Église exténuait les troupes dans les marches. Apraxine écrivait à la Conférence : « Il est vrai qu'un oukaze de Pierre le Grand, cet empereur de bienheureuse et immortelle mémoire, autorise le soldat en campagne à manger de la viande même pendant les temps de jeûne ; mais je n'ose prendre sur moi de mettre cet oukaze en vigueur dans les circonstances actuelles. Il serait nécessaire pourtant d'y avoir recours pour le rétablissement de la santé dans l'armée ; car en ce pays on ne peut trouver ni ail ni oignon, et c'est cependant de cela que les soldats se nourriraient dans les jours d'abstinence. » Ainsi, même pour ce détail, il fallait que le généralissime en référât à la Conférence. La Conférence en référait à l'impératrice, qui en référait au Saint-Synode. Celui-ci accordait l'autorisation, mais elle n'arrivait qu'après le jeûne de la Saint-Pierre, à la fin de juin 1757.

Ce fut seulement le 23 juin que l'aile gauche de l'armée russe, formant avant-garde et commandée par Fermor, sortit de Polangen et franchit la frontière de Prusse. Le 30, elle se trouvait concentrée sous Memel. L'escadre, commandée par Valronde, arrivait presque en même temps : elle se composait de six vaisseaux munis des engins de bombardement.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Déjà l'apparition des longues lances du Don avait jeté la panique dans le pays prussien. Malgré toutes les recommandations qu'avait pu faire Apraxine en faveur de l'habitant paisible, les Dontsy enlevaient partout le bétail, les chevaux, même les gens. Les paysans abandonnaient les villages pour fuir avec leurs troupeaux dans les profondeurs des bois. Les employés du plat pays s'étaient réfugiés, avec leurs archives, dans Memel. La place, dont les fortifications n'avaient pu être réparées, comptait 80 pièces de tout calibre : la garnison se composait uniquement du bataillon Polenz, le mieux organisé de la *landmiliz* locale. La place était commandée par un vieil officier, assez énergique, le lieutenant-colonel von Rummel.

La première opération que voulait tenter Apraxine, c'était l'attaque contre Memel. Il y était encouragé par ce qu'il savait de la faible résistance que pourrait opposer cette petite place, et par l'attitude purement défensive qu'affectait alors Lehwaldt. Seulement les vents contraires retenaient dans le port de Memel l'escadre de Lewis, qui portait le corps de Soltykof et l'artillerie de siège. Fermor, qui devait prendre le commandement de l'extrême gauche, se faisait attendre ; il fut même question de le remplacer par Brown.

Cependant, le 8 juin, Apraxine adressait cette instruction à Fermor : « Dès qu'il sera devant Memel, il enverra sommer la place, déclarant que si elle refuse de se rendre il ne sera fait de quartier à personne. S'il rencontre là une résistance trop sérieuse, il doit se borner à prendre position, attendre l'artillerie de siège, ordonner aux galères de débarquer les kosaks sur le rivage, aux points les plus favorables, et leur faire pousser des pointes jusque dans les environs de Kœnigsberg. Après l'arrivée de l'artillerie de siège, il commencera une attaque en règle. » Fermor avait alors son quartier général à Libau (Courlande). Il répondit qu'il avait seulement 7 régiments d'infanterie avec un effectif total de 321 officiers et 8 281 combattants, au lieu des 27 000 hommes que lui avait assignés Apraxine. Il fallait encore attendre.

Le 13 juin, Soltykof débarquait à Libau, avec un corps

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

très éprouvé par les tempêtes; il avait perdu deux galères. Le lendemain il put mettre à terre l'artillerie de siège. Ce même jour arrivait Krasnochtchokof avec quelque 1 800 kosaks et 3 765 chevaux. Les polks d'infanterie attendaient encore leur artillerie régimentaire et leurs bagages, que la flotte n'apporta que le 21 juin. Déjà cependant on croyait pouvoir fixer le jour où commencerait l'attaque. Le 20 juin, l'avant-garde de Fermor s'était mise en mouvement; puis le gros des troupes suivit, partagé en trois brigades. L'effectif total était de 16 000 hommes au lieu de 27 000[1]. Romanius, qui précédait l'avant-garde, avec un corps volant de 700 kosaks ou hussards, devait répandre partout des manifestes à la population. On promettait à « ceux qui ne feraient pas de résistance, mais se soumettraient de bonne volonté, qu'ils seraient les objets de la faveur et de la protection impériales et qu'on ne leur ferait aucun mal ». Il était recommandé aux chefs d'éclaireurs de prendre des otages parmi les notables, en laissant les autres en paix; si la population résistait, on saisirait le bétail et les biens, mais sans brûler les villages; on tâcherait de s'assurer à l'intérieur du pays de « quelque langue sûre[2] ».

Le 30 juin, à six heures du matin, les hostilités commencèrent par l'escadre de Valronde. Ce furent les premiers coups de feu de la guerre russo-prussienne. On bombarda la ville et la citadelle. Quelques incendies s'allumèrent dans la place, mais les assiégés les éteignirent promptement.

Pendant ce temps les deux généraux de l'armée de terre, Fermor et Soltykof, procédaient à une reconnaissance. Ils

---

1. Hasenkamp évalue à 21 000 hommes les troupes venues par la voie de terre, à 9 000 celles qu'avait amenées par mer Soltykof. Les chiffres donnés par M. Masslovski sont fondés sur les documents.

2. Les Prussiens ne se sont pas mieux conduits en Saxe, pays allemand, et en Pologne, pays neutre et ami. Frédéric II se montrait indigné de la « barbarie » des Russes. Mais plus odieux que les pires excès des kosaks sont les mesures de représailles qu'il menaçait de prendre. De Dresde, il écrivait à Lehwaldt, le 22 février 1757 : « Pour un village que les Russes brûleront en Prusse, j'en ferai brûler dix ou vingt en Saxe et en Bohême. » Comme si ces pauvres paysans de l'Électorat ou des États autrichiens pouvaient être responsables de ce que feraient les *Dontsy*, dont ils ignoraient jusqu'au nom!

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

conclurent qu'il était impossible de donner l'assaut et qu'il convenait de procéder à un siège en règle.

La canonnade de la flotte russe sévissait déjà depuis quelques heures quand Fermor envoya sommer le commandant prussien, Von Rummel. Celui-ci refusa d'entrer en pourparlers et mit le feu à ses faubourgs.

A la lueur de cet incendie les généraux russes purent déterminer l'emplacement des batteries à établir. Toute la nuit ils y firent travailler. Le 1er juillet, à six heures du matin, le feu de leurs mortiers et obusiers de terre donnait la réplique à celui de leur flotte.

Le 2 juillet au matin, ce petit trou de Memel avait déjà reçu 982 projectiles. La garnison répondait assez activement, mais sans causer grand dommage ni à l'escadre ni à l'armée ennemies. Les Russes creusaient leurs tranchées, poussaient leurs approches. Le 3, Rummel fit demander l'autorisation d'envoyer un courrier à Lehwaldt, afin de lui soumettre la question de la reddition : Fermor refusa. Le 4, à quatre heures du matin, comme les travaux russes étaient déjà fort avancés et que le bombardement sévissait avec la même intensité, Rummel fit arborer le pavillon blanc, tant du côté de la terre que du côté de la mer. Les conditions qu'il proposa étaient, à l'estimation de M. Masslovski, « impertinentes ». Il demandait la libre sortie de la garnison avec les honneurs de la guerre, avec les autorités civiles, le trésor et, en un mot, tout ce qui était propriété de l'État. Fermor accorda seulement la libre sortie de la garnison, les armes à la main, sans les honneurs de la guerre ; il refusa tout le reste. Rummel, après l'évacuation de la place, alla occuper Labiau.

Fermor faisait, le 5 juillet, son entrée dans Memel, et, le lendemain, envoyait son rapport à Apraxine. Le généralissime témoigna son mécontentement pour les conditions trop avantageuses qu'avait accordées son subordonné. En effet, Memel, avec 800 hommes contre 16 000, écrasé par le feu combiné de la flotte et des batteries de terre, devait nécessairement se rendre à discrétion. Il était fâcheux d'avoir rendu la liberté à ce bataillon Polenz qui allait former le noyau

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des milices que s'efforçait d'organiser Lehwaldt. Le succès de Fermor n'avait rien de brillant : la place n'avait cédé qu'au bombardement; les travaux d'approche n'avaient servi à rien ; il était au moins inutile d'immobiliser tout un corps de 16 000 hommes sous une bicoque ; la moitié aurait largement suffi, et le reste, surtout les kosaks, aurait pu être mieux employé ailleurs.

Fermor avait ordonné, le jour de son entrée à Memel, de chanter un *Te Deum* dans l'église luthérienne. A l'archiprêtre Wolff incombait la charge, désagréable pour un fidèle sujet de Frédéric II, de prendre la parole du haut de la chaire. Il prit pour texte de son sermon un verset des lamentations de Jérémie. Ses compatriotes admirèrent son courage, et Fermor ne lui en sut pas mauvais gré. Puis les fonctionnaires et les habitants furent contraints à prêter le serment d'hommage et de sujétion à l'impératrice Élisabeth. Celle-ci entendait bien que sa conquête lui resterait. Fermor s'occupa ensuite de faire rentrer dans la ville les habitants fugitifs, de sonder les profondeurs du port, de relever les fortifications, d'approvisionner la place, de requérir des chevaux, ce dont manquait surtout l'armée russe. Puis il reçut des ordres du généralissime : laisser une garnison à Memel, une partie de l'escadre dans son port, envoyer le reste de celle-ci en croisière sur les côtes de Prusse, et marcher lui-même aussitôt sur Tilsit.

Fermor avait mis son avant-garde en route le 21 juillet, mais lui-même ne sortit de Memel que le 26. La chaleur était accablante, comme il arrive en cette région d'hivers et d'étés également excessifs. Pour ménager son monde, il défendit de faire plus de vingt kilomètres par jour, et cela en deux fois, après deux heures du matin et après cinq heures du soir. Le 27 juillet, une patrouille de kosaks avait paru devant Tilsit et enlevé un bourgeois attardé dans la campagne. Le 29, un lieutenant du régiment Vladimir signifia la sommation de rendre la ville et la citadelle. Le 30, Fermor en personne se trouva en vue de la ville. Celle-ci avait des fortifications en plus mauvais état encore que celles de Memel ; pour toute garnison, quatre compagnies de milice. Elle n'es-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

saya pas de résister. A un mille de Tilsit, Fermor rencontra le clergé avec plusieurs des autorités civiles qui « le supplièrent très humblement de prendre la ville sous sa protection, et, en témoignage de leur soumission, prêtèrent aussitôt serment à la tsarine ». Le témoignage du rapport de Fermor se trouve commenté et confirmé par le récit de l'historien local, Hasenkamp. Cette députation était composée des quatre pasteurs principaux, du burgmeister Boltz et du vice-burgmeister Rösenick, d'un membre du Rath et de deux des anciens de la bourgeoisie. Fermor les reçut avec une courtoisie exquise. Le lendemain 31 juillet, l'avant-garde russe fit son entrée : les grenadiers occupèrent les postes, avec des canons sur les places. La garde bourgeoise de Tilsit défila en armes devant le Rathhaus et prêta le serment à la tsarine. Le *Te Deum* fut célébré à l'église, un sermon d'actions de grâces prononcé. Tous les fonctionnaires, tous les pasteurs des paroisses voisines, tous les habitants mâles au-dessus de quinze ans, qu'ils fussent de langue allemande ou de langue lithuanienne, durent prêter le serment. Fermor passa plusieurs jours à organiser sa conquête, à faire reconstruire par les habitants les ponts du Niémen, à faire établir des fours, des hôpitaux, des ambulances. C'est plusieurs jours après son avant-garde qu'il fit son entrée en ville et c'est le 9 août seulement que le gros de ses forces put passer le fleuve sur les ponts reconstruits. Vers le milieu d'août, l'aigle de Prusse fut abattue sur les monuments de la ville pour faire place aux armes de la tsarine : Tilsit devenait ainsi ville russe. La milice avait dû livrer ses armes. Un ordre de la place interdit les réunions et les rassemblements.

Pendant que l'aile droite de l'armée russe conquérait cette langue de terre, allongée de Memel à Tilsit, qui forme l'extrémité nord-est de la Prusse-Orientale, la masse principale, sous Apraxine et Lapoukhine, se disposait à entrer sur le territoire ennemi. Le passage du Niémen dura du 28 juillet au 1er août. On marchait fort lentement, encombré qu'on était de charrois et de bagages, constamment entravé par l'insuffisance des approvisionnements. Cette « grande armée »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

était maintenant partagée en trois corps : le 1er sous Fermor, le 2e sous Lapoukhine, le 3e sous Brown. Ses avant-gardes, formées de kosaks et de hussards, devaient la précéder d'une marche. La direction générale était sur Gumbinnen, chef-lieu des districts lithuaniens de la Prusse-Orientale. Le 1er août, on franchit la frontière auprès de Wierzbolow (Wirballen). La cavalerie commençait à se répandre dans les campagnes de Prusse. Bolotof nous dit :

Cette entrée en Prusse produisit sur nous tous une impression très particulière. Nous avions sous nos pieds la terre de nos ennemis. Et on se disait entre soi : « Dieu nous bénisse ! nous voici donc arrivés, enfin, sur la terre de Prusse. A qui Dieu voudra-t-il permettre d'en sortir sain et sauf? Qui est destiné à y laisser sa tête ? » Nous trouvions les localités de ce royaume de Prusse toutes différentes de celles de Pologne ; c'était partout un autre ordre, un autre régime ; les villages étaient propres, distribués et construits de façon régulière ; les routes étaient bonnes partout, pavées dans les lieux bas, parfois élevées en chaussées, et plantées d'arbres sur les côtés. En un mot, on ne pouvait regarder tout cela sans un sentiment de satisfaction. En outre, comme on n'avait encore commis aucune dévastation, tous les habitants étaient restés dans leurs maisons et, sans témoigner aucune crainte, se tenaient sur le seuil de leurs demeures. Les femmes et les jeunes filles remplissaient d'eau fraîche les seaux et donnaient à boire aux soldats qui passaient. Bref on se serait cru non sur une terre ennemie, mais chez un peuple ami.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE IV

LA BATAILLE DE JÆGERSDORF[1] (30 AOUT 1757)

Pendant longtemps Lehwaldt avait pu croire que l'invasion russe n'aurait pas lieu, que tout se bornerait à des démonstrations, que quelque influence amie, agissant à Pétersbourg, ainsi que Frédéric II lui-même l'espérait encore, suspendrait indéfiniment l'irruption du torrent. Il avait pu compter sur l'appui du corps prussien de Poméranie, sur la protection de la flotte britannique, qui sûrement accourrait s'opposer aux entreprises des escadres russes de Revel et Cronstadt.

Tout à coup il se trouvait en présence de la réalité formidable : environ 90 000 hommes allaient fondre sur sa petite armée ; l'invasion russe marchait précédée, comme d'une sorte d'invasion barbare, par des nuées de cavaliers qui semblaient les fils d'Attila. Coup sur coup, il apprenait la chute de Memel, l'occupation de Tilsit, le passage du Niémen sur tous les points, l'entrée d'Apraxine en Prusse. Le corps de Poméranie lui échappait, et pas de nouvelles de la flotte britannique. Il ne pouvait compter sur Frédéric II, qui venait d'éprouver la terrible défaite de Kollin, sous les murs de Prague (juillet). Menacé sur son front et sur ses flancs par une armée supérieure en nombre, il pouvait craindre de voir une escadre russe forcer à Pillau les passes du Frisches-Haff et jeter un corps de troupes sur ses derrières. Il serait alors obligé d'évacuer la moitié de la province et de livrer jusqu'à la ville royale de Kœnigsberg. Il en était à discuter avec le gouvernement

1. Ce nom est orthographié de plusieurs manières. Nous avons adopté l'orthographe de la carte de l'état-major prussien.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Berlin l'hypothèse d'une retraite complète, qui laisserait à la province le soin de s'arranger avec l'ennemi. Le lieutenant von Humboldt, qui arrivait du camp de Frédéric, et venait de parcourir près de 1 800 kilomètres en quatorze jours, apportait à Lehwaldt une lettre du roi du (11 juillet). Cette lettre ne parlait que de confiance, de défense à outrance, d'énergique offensive : « Vous ne pouvez manquer de battre un corps russe, quel qu'il puisse être. » Le roi de Prusse, dans ses lettres au feld-maréchal, s'en tenait à la tactique qu'il avait déjà recommandée dans une dépêche du 12 juin : « Il n'y a pas d'autre parti à prendre que de tomber sur le premier corps qui osera s'approcher de vous, l'attaquer et vous en défaire ; et ensuite, sus aux autres ! » Il s'agissait donc de profiter de la dispersion des forces russes, de les assaillir et de les détruire en détail.

Heureusement pour Lehwaldt, Pillau, attaqué par les Russes, s'était défendu, et le siège s'étant converti en blocus, le maréchal n'avait plus à craindre, au moins de quelque temps, pour sa ligne de retraite.

Le jour même de l'entrée en Prusse, 220 grenadiers à cheval et 180 kosaks Tchougouïef, sous les ordres du chef d'escadron de La Roa, avaient poussé jusqu'aux villages de Kattenau et Kummeln. Rassuré par les habitants, qui affirmaient qu'il n'y avait pas de troupes prussiennes dans le voisinage, cet officier avait fait halte avec les grenadiers et laissé les kosaks s'avancer jusqu'à Nibutsin. Ceux-ci furent également trompés par les habitants, et surpris par les hussards noirs de Malachowski. Après une courte mêlée, ils furent rejetés sur Kummeln et les grenadiers. Ceux-ci à leur tour furent battus et rejetés sur Kattenau. Les uns et les autres ne durent leur salut qu'à l'arrivée de quelques escadrons de cavalerie russe, qui repoussèrent Malachowski et lui donnèrent la chasse jusqu'à la tombée de la nuit. L'affaire se terminait donc à l'avantage des Russes ; mais elle avait débuté par une fâcheuse surprise, qui accusait chez eux une certaine négligence à se garder. Bolotof va plus loin. Il dit que ce combat « répandit dans notre armée une haute idée de la bravoure des Prussiens, accrut dans le cœur de beaucoup de soldats la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

crainte qu'ils avaient déjà de l'ennemi, leur inspira de la timidité et même de la lâcheté ». Il ajoute :

Enfin ce qu'il y eut de plus important et de plus grave pour les conséquences, c'est que non seulement les soldats prussiens mais les habitants eux-mêmes s'imaginèrent que nous étions tous plus faibles que des femmes et des guerriers qui n'étions bons à rien. Dès lors ces habitants commencèrent à s'armer contre nous, à nous faire du mal, à nous inquiéter. Apraxine, qui jusqu'alors s'était montré très doux pour l'habitant, s'indigna d'une telle hostilité chez des gens qu'il avait assurés de « la faveur et protection impériales ». Il décida qu'à l'avenir, si pareil fait se reproduisait, on ne ferait pas quartier à la population et que les villages coupables seraient détruits.

A peine cet ordre malheureux était-il sorti de sa bouche, qu'aussitôt nos kosaks, Kalmouks et autres troupes légères en abusèrent pour faire du mal. Étant partout répandus pour épier les mouvements de l'ennemi, ils commencèrent à n'épargner ni coupables ni innocents ; en beaucoup d'endroits, par avidité pour le butin, ils se mirent à commettre de grandes dévastations, non seulement chassant les habitants de leurs villages, mais pillant, tuant, torturant, mettant à sac les maisons, ailleurs les brûlant, se livrant à tant de désordres, de cruautés et d'excès que des Barbares seuls auraient paru en être capables. Par là ils inspirèrent à tous les habitants de la Prusse une haine et une animosité extrêmes contre nous, nous couvrirent de déshonneur et de honte devant le monde entier... et, en outre, par la dévastation du pays, ils assurèrent l'insuccès de toutes nos entreprises en cette année-là.

Ainsi, dès les premiers pas sur le sol prussien, l'indiscipline des irréguliers aurait fait oublier aux vaincus les dispositions pacifiques et même bienveillantes que Bolotof avait d'abord constatées à la première heure, et déchaîné toutes les fureurs de la guerre paysanne.

Du 6 au 10 août, Apraxine séjourna dans Gumbinnen, où il fut reçu par le magistrat et fit prêter serment aux habitants. Peu de jours après il dut ordonner quelques exécutions de paysans pris les armes à la main : les uns furent pendus, les autres eurent les doigts de la main droite coupés. Le 8, il tint un conseil de guerre : on décida que l'on marcherait sur Insterburg, au confluent de l'Inster et de la Prégel, où l'on ferait jonction avec Fermor.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

De son côté Lehwaldt, se pénétrant des conseils de Frédéric II, se proposait de prévenir cette jonction, et, s'il se pouvait, d'écraser d'abord Apraxine, puis Fermor. Il tenait Insterburg par la cavalerie de Malachowski : de Kœnigsberg, il lui envoyait des renforts, par la rive droite de la Prégel avec le prince de Holstein, par la rive gauche avec Dohna. Il avait eu soin, pour assurer les communications sur les deux rives, de jeter des ponts à Taplacken et Bubainen.

Les deux armées étaient bien près l'une de l'autre. Le 7 août, Stoffeln, qui formait l'avant-garde russe, s'était mis en marche. Le 8, il livrait les combats de Gerwischkemen et Pitckine, où Malachowski fut encore soutenu par les paysans insurgés. Insterburg fut pris, repris, enlevé de nouveau, et le 11 Apraxine lui-même occupait cette ville, que Malachowski essaya vainement d'inquiéter.

Lehwaldt avait vu ses projets d'offensive déconcertés par cette brusque attaque des Russes. Son avant-garde était déjà parvenue à Saalau quand Insterburg tomba entre leurs mains : elle reçut l'ordre de rétrograder. Le 13 août, le corps d'armée de Sibilski arrivait enfin dans cette ville ; le 18, Fermor campait, tout près de là, à Georgenburg. Toutes les forces russes se trouvaient dès lors réunies sous la main d'Apraxine : c'était une masse imposante de 89 000 hommes ; il ne pouvait plus être question pour Lehwaldt d'en surprendre ou d'en écraser telle ou telle partie.

Dès lors il se tint sur la défensive, occupant toujours, avec Kœnigsberg, les deux rives de la Prégel. En deçà de Kœnigsberg, il avait établi ses magasins à Wehlau, au confluent de la Prégel et de l'Alle. Son quartier général était sur les hauteurs, très facile à défendre, de Kalehnen. Il avait ses avant-postes à Saalau et Siemohnen sur la rive droite de la Prégel, à Norkitten sur la rive gauche. Tous les bois des deux rives étaient surveillés par sa cavalerie et remplis de paysans armés, que les dévastations des irréguliers avaient exaspérés.

A plusieurs reprises Apraxine, afin de tâter son adversaire, mit à profit sa supériorité en cavalerie légère et dirigea sur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les deux rives de fortes reconnaissances. Le 18 août, par exemple, 5,000 ou 6,000 irréguliers, sous le général Kastiourine, descendirent la Prégel par sa rive gauche, comme s'ils allaient sur Kœnigsberg ; un pareil nombre, sous Krasnochtchokof, opérait par la rive droite, comme pour menacer Kalehnen. Presque partout on eut affaire aux hussards noirs et aux paysans. On reconnut parfaitement la position de Lehwaldt, qui avait son centre à Kalehnen, avec des bois et des marais couvrant ses deux ailes. On s'assura que toute son armée était bien sur la rive droite. Quant à la rive gauche, Kastiourine put la parcourir en toute liberté, passer en vue de Wehlau et pousser jusqu'à Allenburg. On lui reprocha de n'avoir pas essayé d'incendier les magasins de Wehlau, et de n'avoir pas tenté un coup de main sur Friedrichsburg et Kœnigsberg.

Il ne restait plus au généralissime russe qu'à descendre la rive droite et à forcer la position de Kalehnen. Il sembla qu'il voulût le faire : le 20 août, nous le voyons donner l'ordre de marcher sur Saalau. Puis brusquement il change de plan et de ligne d'attaque : ce sera maintenant par Allenburg qu'il marchera et ce sera sur Kœnigsberg. La principale cause de ce changement de ligne, qui entraînait le déplacement de l'armée, c'était toujours la difficulté de vivre sur le terrain que l'on occupait. Non pas que les hommes fussent dans la disette : Bolotof nous les montre tout au contraire dans l'abondance. Les habitants des villages prussiens avaient bien emmené le gros bétail ; mais les villages regorgeaient encore de menu bétail et de toutes sortes de volailles ; kosaks, Kalmouks, hussards, même les dragons, avaient toujours à en vendre, pour un prix minime, à leurs camarades de l'infanterie. Cependant moutons, porcs et volailles n'étaient pas inépuisables. Bolotof convient, d'autre part, qu'on manquait déjà de blé et de sel. Ce qui manquait le plus, c'était le fourrage. On peut imaginer ce qu'en consommaient les 7 000 cavaliers réguliers, les 12 000 irréguliers avec chacun deux chevaux, enfin toutes les bêtes de trait et de convoi. Le fléau de l'armée russe, c'était précisément l'excès de cavalerie légère,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de cette cavalerie que ses généraux avaient peur d'employer, par crainte de propager au loin la dévastation. C'est à cause de ses chevaux et de ses bêtes de somme qu'Apraxine se voyait contraint de passer de la rive droite sur la rive gauche de la Prégel. Il comptait y attirer son adversaire ; car Lehwaldt ne pourrait supporter de se voir menacé sur son flanc par Wehlau, sur ses derrières par Kœnigsberg, et coupé même de toute ligne de retraite par l'occupation d'Allenburg.

Le 24 août, l'armée russe commença son passage de la Prégel à Siemohnen ; il dura trois jours. Alors elle se trouva concentrée à Norkitten, dans l'angle formé par le fleuve et son affluent l'Auxinne, qui coule dans un ravin assez escarpé et que Bolotof qualifie même d'*effrayant*. L'armée russe avait donc à dos la Prégel et l'Auxinne : sur son front s'étendait une petite forêt, dite de Gross-Jægersdorf, qu'on ne pouvait traverser que par deux chemins, mais que l'on pouvait contourner par ses deux extrémités. Elle s'y installa sous ses tentes et disposa ses innombrables chariots en une sorte de retranchement mobile, qu'on appelait la *Vagenbourg*.

Lehwaldt, inquiet des mouvements de l'armée russe, sans pouvoir s'en rendre un compte exact, crut nécessaire de se reporter en arrière, de Kalehnen et Taplacken sur Wilkensdorf. Pour couvrir cette opération, il lança sur Saalau la cavalerie de Rüsch et Kanitz : ils se heurtèrent, le 26, à la partie de l'armée russe qui n'avait point encore passé et furent repoussés. Cette reconnaissance fut assurément mal conduite, car Lehwaldt ignora la chose essentielle : la situation périlleuse d'Apraxine, dont les troupes étaient coupées en deux par la Prégel et qu'il pouvait surprendre en flagrant délit de passage. Ce fut seulement le 28 qu'il apprit que les Russes étaient maintenant concentrés sur la rive gauche. Il pensa qu'ils allaient se porter sur l'Alle et essaya de les tourner. Il résolut de ne laisser sur la rive droite que des postes fortifiés et de passer aussi, avec le gros de ses troupes, sur la rive gauche. Il franchit la Prégel à Piaten et vint camper à Puschdorf. Il occupait là une position tout à fait analogue à celle des Russes, ayant à dos la Prégel et l'Alle, dont le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

séparait la forêt de Wehlau, et sur son front le bois de Norkitten [1].

Si les Russes débouchaient de leur bois de Gross-Jægersdorf et les Prussiens de leur bois de Norkitten, forcément ils devaient se rencontrer dans une petite plaine, au centre de laquelle était le village de Gross-Jægersdorf, avec ceux de Metschullen à l'ouest et d'Uderballen et Daupelken à l'est. Pour le moment, les deux armées n'étaient qu'à 7 kilomètres l'une de l'autre, et, chose singulière, chacune d'elles ignorait absolument ce qui se passait chez l'autre. Les bois dressaient entre elles comme des écrans.

Quand Apraxine apprit le passage de la Prégel par les Prussiens, il en fut très étonné. Il n'avait combiné tous ses mouvements que dans l'espérance de tourner les fortes positions de Kalehnen et Taplacken, ou d'en faire sortir Lehwaldt. Et voilà que celui-ci les abandonnait volontairement.

Lehwaldt semblait même vouloir passer à l'offensive. Chaque matin de fortes reconnaissances de cavalerie venaient jeter l'alarme dans le camp russe. Le 29 août, Schorlemer, avec 40 escadrons de hussards et dragons, presque toute la cavalerie de l'armée, poussa jusqu'à Gross-Jægersdorf, repoussant les avant-gardes, déchirant les rideaux formés par les kosaks; puis, vivement pressé, se replia sur Puschdorf. C'était encore une reconnaissance fort imparfaite : Schorlemer avait trouvé le bois de Gross-Jægersdorf entièrement dégarni, en apparence, de troupes russes; mais il n'avait pu le traverser et parvenir jusqu'à leurs campements; surtout il n'avait pas deviné le rôle que pouvait jouer dans une bataille certaine ligne de hauteurs, celle de Sittenfelde, qui se dressait au sud-est de ce bois, aux sources de l'Auxinne. Frédéric II critiqua plus tard la timidité de Lehwaldt : c'est ce jour-là même qu'il aurait fallu attaquer à fond, faire aboutir cette imposante reconnaissance à une

1. Nous appellerons bois de Norkitten la masse qui s'étend à l'ouest de Gross-Jægersdorf, et bois de Gross-Jægersdorf celui que traversèrent les Russes pour marcher sur le même village, quoique ce bois soit bien plus rapproché de Norkitten que le bois de ce nom.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

action générale. En effet, toute l'armée prussienne était en bataille à quelque distance de sa cavalerie. « Il est impossible, dit Frédéric, de comprendre les raisons qui lui firent remettre au lendemain ce qui se pouvait décider sur-le-champ. »

Le 29 au soir, chacune des deux armées était rentrée dans son camp. C'est au matin du jour suivant que Lehwaldt avait décidé d'attaquer l'armée russe, pour la surprendre, l'écraser dans l'angle de la Prégel et de l'Auxinne et mettre fin d'un seul coup à la campagne.

Or, presque au même instant, Apraxine concevait une résolution tout aussi belliqueuse. Il ne pouvait plus vivre dans l'étroit enclos de bois, de cours d'eau, de marais, où il s'était confiné. Il n'avait plus de rations que pour trois jours. Le fourrage manquait. Sous l'empire des mêmes nécessités qu'une horde nomade, pour chercher d'autres pâturages, l'armée russe était sans cesse obligée de se déplacer. Apraxine projetait de se porter en deux marches, par Eschenburg, sur Allenburg et la ligne de l'Alle. C'était donc au matin du 30 août que ses troupes, s'engageant dans les deux chemins forestiers du bois de Gross-Jægersdorf ou contournant ce bois par ses deux extrémités, devaient se mettre en marche.

Tandis que Lehwaldt comptait surprendre les Russes dans leurs campements, Apraxine espérait dérober sa première étape aux Prussiens. Il ne croyait pas à une bataille pour ce jour-là. L'ordre qu'il avait adopté était conçu non pour le combat mais pour la marche. Dans les deux chemins forestiers du bois de Jægersdorf, véritables défilés, devaient s'engager, à droite, le 1er corps (Fermor), à gauche, le 2e corps (Lapoukhine). Le 3e corps (Brown) se partagerait entre les deux colonnes et suivrait leur trace. Chacune devait laisser filer sur sa gauche l'artillerie et les bagages, afin de pouvoir les protéger contre une attaque venue de l'ouest.

La colonne de droite comprenait les régiments d'infanterie Nijni-Novgorod, Mourom, Tchernigof, Viatka, Rostof, et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

plus à droite, destinés à contourner le bois, d'autres régiments des corps de Fermor et Brown, ceux de Sibérie, Nevski, Vologda, Ouglitch, 1er grenadiers ou grenadiers Iazykof. Elle avait en arrière-garde ou en réserve, sous Roumiantsof, ceux de Troïtsa, Voronèje, Novgorod, 4e grenadiers. Elle devait être couverte par une partie de la cavalerie : dragons Nijni-Novgorod, 3e cuirassiers, cuirassiers Altesse-Impériale, grenadiers à cheval Riga et Pétersbourg, kosaks Tchougouïef, hussards Serbie et Hongrie.

La colonne de gauche comprenait les régiments d'infanterie 2e grenadiers, Narva, Kief, 2e Moscou, Vyborg, Ladoga, 3e grenadiers, Pétersbourg, Kazan, Schlüsselbourg, avec quelques escadrons de cavalerie.

Enfin, contournant le bois par son extrême gauche, devait marcher de Norkitten sur Sittenfelde le corps dit *d'avant-garde*, commandé par Sibilski. Son infanterie était composée des régiments Pskof, Arkhangel, Biélozersk, Boutyrski, Apchéron ; sa cavalerie comprenait les grenadiers à cheval Kargopol, Narva, Riazan, les Doutsy de Sérébriakof, les kosaks des Slobodes de Kapnist, le polk de campagne oukrainien, les Kalmouks du Volga.

Tout cela formait une armée d'environ 55 000 hommes[1], dont 10 000 à 12 000 irréguliers, avec 150 à 200 canons, tant de batterie que régimentaires.

Lehwaldt pouvait leur opposer 24 000 hommes, dont 50 escadrons d'une magnifique cavalerie, et 64 pièces de tout calibre.

Pour éviter que l'ennemi ne tentât quelque surprise pendant la nuit du 29 au 30 août, Apraxine avait fait occuper une hauteur dominant le défilé de l'ouest par les grenadiers Iazykof, les régiments Vologda, Sousdal, Ouglitch, et quelques pièces de gros calibre, formant une batterie de position. A l'issue de l'autre défilé il posta le 2e Moscou. Enfin Sibilski occupa les hauteurs de Sittenfelde avec les kosaks

1. Dans son rapport à Frédéric II, Lehwaldt prête à l'ennemi 100 000 hommes et plus de 100 canons. — Du camp de Paterswalde, 1er septembre 1757, *Politische Correspondenz*, t. XVI, p. 330 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Sérébriakof et son avant-garde. Pour surcroît de précaution, il avait anticipé sur les mouvements qui suivraient le réveil, et la presque totalité de ses forces étaient déjà sorties du bois et campaient au pied de ces hauteurs.

L'armée russe reposait ainsi sous les armes, toute prête pour la marche du lendemain. Soudain, vers trois ou quatre heures du matin, l'alarme fut donnée et dans tout le camp on battit la générale.

Juste en face de l'armée russe, en trois colonnes, par trois défilés du bois de Norkitten, débouchait toute l'armée prussienne. La colonne de gauche était très éloignée des deux autres et avait un grand détour à faire pour se porter sur Jægersdorf. Elle se composait uniquement de cavalerie : hussards de Malachowski, dragons de Finckenstein, Platen, Plettenberg, Schorlemer. La colonne du centre était toute en infanterie : régiments de Kanitz, Below, Dohna, grenadiers de Polenz et de Manstein, régiment de garnison Manteuffel. La colonne de droite, infanterie et cavalerie, s'avançait dans l'ordre suivant : hussards noirs de Rüsch, régiments d'infanterie Kalnein, Lehwaldt, grenadiers de Gohr, dragons du prince de Holstein, grenadiers Lossow, régiment de garnison Sydow.

La colonne de cavalerie ne parut sur le champ de bataille qu'après les deux autres. Celles-ci étaient sorties du bois vers deux heures du matin, mais les lignes ne furent formées que vers quatre heures. Alors l'armée prussienne présenta la disposition suivante : une première ligne d'infanterie, sous les ordres de Dohna, comprenait, de gauche à droite, les régiments Dohna, Below, Kanitz, Kalnein, Lehwaldt, Gohr, Lossow. Cette ligne, la plus longue des deux, s'étendait de Jægersdorf à Daupelken, avec Uderballen sur son front. La seconde ligne d'infanterie, sous les ordres de Kalnein, comprenait les grenadiers Polenz et Manstein, et les régiments de garnison Manteuffel et Sydow. Sur les flancs de l'infanterie prussienne évoluaient les escadrons.

A ce moment un brouillard couvrait la plaine entourée de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bois qui allait servir de champ de bataille. Les têtes des colonnes adverses se trouvaient à douze cents mètres les unes des autres; c'est-à-dire qu'on allait se canonner et se fusiller à la distance qui sépare notre grand Opéra des guichets du Louvre. On ne se voyait pas : seulement les Russes pouvaient entendre venir les Prussiens. — Lehwaldt, pour donner du cœur à ses hommes ou par point d'honneur, fit sonner les trompettes et battre les tambours en tête des régiments. Bolotof, qui était sur les hauteurs de Sittenfelde avec le régiment Arkhangel, déclare qu'il n'a rien vu et qu'il n'a pu comprendre comment les deux colonnes prussiennes les plus rapprochées de lui ont pu franchir les mille ou douze cents mètres qui les séparaient du bois occupé par les Russes.

L'armée d'Apraxine était bel et bien surprise. Il est évident qu'on n'avait rien fait pour s'éclairer à quelque distance; il eût fallu avoir des patrouilles à la lisière et même à l'intérieur de ce bois d'où débouchaient les Prussiens. L'ordre adopté pour la marche était très défectueux pour le combat : chaque régiment s'allongeait dans les défilés étroits, encombré de son artillerie, même de ses bagages, tandis que ceux-ci auraient dû être rejetés à la queue des colonnes. Quand les sonneries prussiennes et les premiers coups de feu réveillèrent l'armée comme en sursaut, les Russes se trouvaient pêle-mêle, embarrassés dans les prolonges et les charrois. Il était presque impossible de se tirer des bagages et d'aller, à travers ce bois touffu et inextricable, se ranger en bataille à la lisière. Le moment d'angoisse qui saisit alors cette armée est bien rendu dans les *Mémoires* de Bolotof[1] :

Alors, mon Dieu ! quelle confusion dans toute notre armée et dans les bagages ! Quels cris, quelles clameurs, quels galops de chevaux et quel désordre ! Ici on entendait le cri : « Par ici, par ici, l'artillerie ! » Là : « De la cavalerie ! envoyez-nous de la cavalerie au plus vite ! » Là encore : « Au diable les bagages ! arrière, arrière ! » Tout reten-

1. Page 524.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tissait du cri des estafettes et des chefs, et, ce qu'il y avait de pis, des convoyeurs et des charretiers. Ceux-ci ne savaient que crier : « Allons ! allons ! » et pousser les chevaux qui tiraient les charrois. Pour tout dire, il y avait déjà auparavant un tel encombrement ! Mais, à cette alerte imprévue, il devint tout à fait indescriptible. Tout le monde était en émoi, personne ne savait que faire et entreprendre. Même nos commandants et nos guides avaient perdu la tête et couraient çà et là, ne sachant que faire. Pour eux-mêmes c'était la première fois que pareil cas se produisait, et c'était si inattendu, si troublant ! Et tous manquaient d'expérience sur ces choses. Jamais je ne les avais vus aussi ahuris qu'en ce moment. L'un galopait éperdument, le visage tout pâle, et criait, ordonnait, sans savoir quoi ; l'autre s'occupait à tirer les chariots, injuriait et battait les charretiers ; le troisième, s'étant emparé d'un canon, galopait à ses côtés de toutes les forces de son cheval ; un autre, ayant mis la main sur un régiment, se frayait avec lui un passage à travers les charretiers et les fourgons, sans savoir lui-même où il le conduisait...

Apraxine convient, dans son *Rapport,* du désordre d'idées où le jeta cette attaque imprévue : « Je fus d'abord en proie à un indicible chagrin quand je vis que l'ennemi nous assaillait, en pleine marche, avec une telle furie et en si bon ordre. De derrière mon convoi, j'étais hors d'état d'agir sur tous les points avec succès ; je me trouvais dans une situation si périlleuse qu'autour de moi un convoyeur fut tué et que deux grenadiers, un vaguemestre et plusieurs officiers et hussards furent blessés. »

Cependant les ordres qu'il donna furent conformes à la situation. Il prescrivit à Sibilski d'occuper fortement les hauteurs de Sittenfelde, aligné perpendiculairement au front qu'allaient former les autres régiments : en sorte que les assaillants se trouveraient pris dans un angle droit, dans une équerre de feu. En conséquence, Sibilski disposa ses régiments d'infanterie du nord au sud. A sa gauche, la cavalerie régulière ; en arrière, les irréguliers.

Le 2e corps (Lapoukhine) reçut l'ordre de se former en bataille sur la lisière du bois, appuyant, à angle droit, sa gauche sur la droite de Sibilski. Le 1er corps (Fermor) devait se former de même en tâchant d'appuyer sa gauche

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur la droite de Lapoukhine. La réserve (Roumiantsof) resterait à la garde des bagages en attendant de nouveaux ordres.

Lehwaldt aurait dû s'apercevoir de ces dispositions nouvelles de l'armée russe et surtout de la position si dangereuse pour lui qu'avait prise le corps de Sibilski, prolongé démesurément sur le flanc de toute attaque prussienne et menaçant même ses derrières. Il est probable que le brouillard l'empêcha de bien voir.

Vers cinq heures du matin, sans attendre l'arrivée de la grande colonne de cavalerie, le prince de Holstein chargeait avec ses dragons les hussards et les kosaks qui se trouvaient en face de lui. Il les culbuta. Puis, passant entre Uderballen et Daupelken, il courut sur les régiments 2e Moscou et Vyborg, qui gardaient le défilé de l'est. Reçu par un feu roulant de mousqueterie et de mitraille, il dut se replier sur Uderballen. Du moins, en balayant la plaine, il avait favorisé la formation des lignes prussiennes et leur marche en avant.

Comme ce défilé de l'est était le moins encombré, c'est par là que vinrent se former les premiers régiments du corps Lapoukhine : les uns, Pétersbourg, Kazan, Schlüsselbourg, prolongeant au nord la ligne de Sibilski ; les autres, Vyborg, 2e Moscou, Kief, Narva, 2e grenadiers, en équerre avec ceux-là ; Ladoga et 3e grenadiers, un peu en arrière.

Puis, par l'autre défilé, débouchèrent à leur tour et se rangèrent, de l'est à l'ouest, sur la lisière du bois, Rostof, Viatka, Tchernigof, Mourom, Nijni-Novgorod.

Le mal était qu'entre le 2e grenadiers et Rostof subsistait un grand vide. C'est sur ce point faible que se porta tout l'effort de l'infanterie prussienne. Lehwaldt n'avait pu mettre en pratique les préceptes de Frédéric II : canonner d'abord, ensuite faire charger la cavalerie, et seulement après faire donner l'infanterie. Son artillerie s'était trouvée inférieure à celle de l'ennemi ; sa grande colonne de cavalerie n'était point encore à sa disposition, et le prince de Holstein avait été repoussé. Il lui fallut engager tout de suite son infante-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rie. Celle-ci aborda vigoureusement l'ennemi : les régiments Lossow, Gohr, Lehwaldt, Kalnein, Kanitz, attaquaient de front l'infanterie de Lapoukhine, tandis que les régiments Below, Manstein, Polenz, par l'espace resté vide, essayaient de la tourner par sa droite. Elle pouvait être totalement détruite avant que le reste de la ligne russe achevât de se former. Sibilski, disposé perpendiculairement à Lapoukhine, ne pouvait l'aider que fort indirectement; car devant le front de Sibilski s'étendait un terrain marécageux sur lequel il n'osait se risquer. D'ailleurs il n'avait pas reçu d'ordre. Les cinq régiments de Sibilski et les trois de Lapoukhine qui le prolongeaient au nord restèrent donc simples spectateurs de ce premier engagement. Bolotof, qui servait dans celui d'Arkhangel, nous en a donné un émouvant récit[1] :

Nous ne perdions rien du spectacle. Les Prussiens s'avançaient, dans le plus grand ordre et de la mine la plus fière, à l'attaque de notre armée, qui s'étendait le long du bois. Arrivés à portée de fusil, ils firent une salve bien nourrie sur les nôtres. C'était la première fois que je voyais le feu de l'ennemi sur nos compatriotes. Le cœur nous battait; et nous étions tous fort étonnés de ce que, du côté des nôtres, pas un coup de fusil ne donnait la réplique, comme si la salve prussienne les avait anéantis jusqu'au dernier. Les Prussiens, après avoir tiré, continuèrent à s'avancer tout en rechargeant leurs fusils, arrivèrent encore plus près des nôtres et de toute leur première ligne firent une nouvelle salve. Notre étonnement fut plus grand encore, et nous ne savions que penser quand nous vîmes que pas un coup de fusil ne répondait de notre côté. « Seigneur, ayez pitié de nous ! Qu'est-ce que cela signifie ? disions-nous en nous rapprochant les uns des autres et contemplant du haut de notre colline ce spectacle. Les nôtres sont-ils encore vivants ? Que font-ils donc ? Est-ce que vraiment personne ne serait resté en vie ? » Quelques timorés étaient tout disposés à conclure qu'on avait tué tout le monde : « Comment serait-il possible qu'après ces deux terribles salves, à une si courte distance, un seul homme ait pu en réchapper ? » Pourtant nos yeux nous montraient bien le contraire. Dès que le vent eut un peu dissipé la fumée, nous revîmes notre ligne de bataille debout devant les Prussiens ; mais d'où venait un tel silence, voilà ce que personne ne pouvait comprendre. Quelques vieux, à l'esprit superstitieux, insi-

1. Page 528.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nuèrent que les fusils de nos soldats pourraient bien avoir été ensorcelés; mais cette idée fut tournée par tous en risée. Continuant à observer, nous vîmes que les Prussiens, après leur seconde salve, continuaient à avancer, rechargeant leurs fusils tout en marchant, et, s'étant approchés encore plus près, envoyaient une troisième et plus terrible salve. « Cette fois, criâmes-nous alors, c'est bien fini : il faut qu'ils les aient tués tous ! » Nous n'avions pas achevé ces paroles qu'à notre satisfaction nous pûmes constater que tous les nôtres n'étaient pas morts, qu'il y en avait encore beaucoup de vivants; car instantanément, à la salve de l'ennemi, répondit le feu de nos fusils et de nos canons, non par salves, très en désordre au contraire, mais plus violent que celui de l'ennemi. A partir de cet instant, les Prussiens eux aussi cessèrent de tirer par salves. Le feu, des deux parts, ne discontinua plus un instant, et nous ne pouvions distinguer la fusillade ennemie de la nôtre. Seuls les coups de canon se reconnaissaient et aussi les décharges des obusiers dont Chouvalof avait le secret et qu'on reconnaissait au son et à l'épaisseur de la fumée.

A ce moment le brouillard, la fumée de la bataille, celle des villages incendiés, dérobent aux spectateurs la vue des attaques. « On ne voyait pas à dix pas devant soi », assure Lehwaldt. On se canonne, on se fusille presque à bout portant, on lutte dans les ténèbres : c'est, en petit, une bataille d'Eylau. Les Russes du corps Lapoukhine se défendent avec une énergie désespérée, déployant, dans ce désordre, la bravoure stoïque de la race. La baïonnette se met de la partie. Narva et le 2e grenadiers perdent en quelques instants la moitié de leur effectif. Le général Zybine est tué; le général en chef Lapoukhine, blessé à mort, tombe entre les mains des Prussiens. A la fin ces deux régiments fléchissent et sont rejetés dans l'intérieur du bois.

C'est à ce moment que Roumiantsof, « on ne sait sur l'ordre de qui », dit M. Masslowski, se frayant un chemin à travers les fourrés et les charrois, amène, dans cet espace laissé vide entre le 1er et le 2e corps russes, les quatre régiments Troïtsa, Voronèje, Novgorod et 4e grenadiers. Il tombe dans le flanc des grenadiers Manstein et Polenz, acharnés à la destruction du 2e grenadiers et de Narva. Il fait tirer des feux de salve et charger à la baïonnette. Les Prussiens

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sont rejetés dans la plaine. Dès lors les lignes russes sont formées et fermées sur toute leur étendue, et un nouvel espoir ranime les courages.

A l'aile droite des Russes, les grenadiers Iazykof, protégés par la batterie de position, avant même que la division Fermor se fût mise en ligne, avaient repoussé les charges des dragons de Schorlemer. C'est à eux qu'Apraxine fut redevable de la conservation d'un point si important. Désespérant de les entamer, la cavalerie prussienne, dragons de Finckenstein, hussards de Malachowski, se jeta plus à gauche. Elle chargea d'une telle furie tout ce qui se trouvait là de cavalerie régulière et irrégulière, grenadiers à cheval, cuirassiers, hussards, kosaks Tchougouïef, qu'elle les culbuta, les poussa la pointe dans les reins jusqu'aux bagages de l'armée russe, jusqu'au camp de Norkitten. Mais alors les grenadiers Iazykof firent volte-face et dirigèrent sur la cavalerie prussienne des feux de salve. Les obusiers Chouvalof, quoique peu nombreux, firent pleuvoir les projectiles; et cette charge si brillante eut le double résultat de rejeter si loin la cavalerie russe de cette aile qu'elle ne reparut pas de la journée, mais en même temps de mettre la cavalerie prussienne hors d'état, pendant quelques heures, de reprendre l'offensive.

L'infanterie russe de cette même aile, affranchie de la crainte que lui causaient les escadrons prussiens, put prendre à son tour l'offensive contre les bataillons qui lui étaient opposés. Elle se porta sur le flanc de la première ligne de Lehwaldt et commença même à lui tirer dans le dos.

Il était neuf heures du matin. Lehwaldt mit en action sa dernière réserve, faisant avancer sa seconde ligne; elle ne se composait plus alors que des régiments de garnison Manteuffel et Sydow. Un bataillon de Sydow, ébranlé par le feu terrible des Russes, éperdu de l'obscurité qui l'enveloppait, tira sur la première ligne prussienne : « par une fatale *bévue* », dit Lehwaldt dans son rapport à Frédéric II[1]. Alors toute cette

1. *Politische Correspondenz*, t. XV, p. 331 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

infanterie commença à fléchir et à flotter : une partie se débanda dans la plaine et se laissa poursuivre jusqu'à la lisière du bois de Norkitten.

A l'aile droite comme au centre l'avantage revenait aux Russes. Seul le corps de Sibilski restait inactif. On sait combien à cette époque, où l'armement du fantassin était si médiocre, l'infanterie hésitait à se risquer en plaine quand elle voyait à proximité de la cavalerie ennemie. C'était le cas pour Sibilski. Les dragons du prince de Holstein, Schorlemer, Platen et les hussards noirs de Rüsch, concentrés près d'Uderballen, couvraient leur infanterie et surveillaient les mouvements de Sibilski. Il fallait d'abord se débarrasser de ces cavaliers. Alors se produisit un incident que Bolotof a regardé de tous ses yeux, mais qu'il paraît avoir mal compris. Voici son récit :

A l'aile gauche de notre corps se tenaient les kosaks du Don. Dès le début de la bataille ils avaient couru sur la cavalerie ennemie qui se tenait derrière un marais. Cela, nous pouvions encore bien le voir, et nous étions même humiliés du médiocre succès de ces piètres guerriers. D'abord ils y mettaient beaucoup d'ardeur. L'affaire se passait à plus d'une verste de nous, et cependant nous les entendions distinctement pousser leur *ghi ! ghi !* et nous les voyions se lancer à toutes brides sur les Prussiens. Nous pensions qu'avec leurs longues lances ils allaient les transpercer tous, mais nous étions bien vite témoins du contraire. Toute leur bravoure consistait à faire *ghi ! ghi !* et à tirailler avec leurs carabines. Comme les Prussiens restaient immobiles et se préparaient à les bien recevoir, les kosaks, s'apercevant que ce n'était point leur affaire, tournaient bride aussitôt. Et ce qu'ils couraient ! Voilà ce que nous voyions bien ; mais ce qui se passa ensuite, nous le vîmes mal, parce que les kosaks, galopant autour du marais, échappèrent à notre vue. Nous sûmes cependant que les cuirassiers[1] et dragons prussiens, se lançant à leur poursuite, avaient aussi fait le tour du marais, les chassant vers notre front, comme un troupeau de moutons. Les kosaks ne savaient où se fourrer. Ils couraient éperdus droit sur notre front ; la cavalerie prussienne, galopant sur leurs talons, les sabrait sans miséricorde. Notre infanterie, voyant ces malheureux kosaks courant et en passe

1. Erreur : il n'y avait pas de cuirassiers prussiens à cette bataille.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de périr, jugea nécessaire d'ouvrir ses espaces, pour qu'ils pussent chercher un refuge derrière elle. Mais il s'en fallut de bien peu que le jeu ne devînt sérieux. La cavalerie prussienne, continuant sa poursuite par escadrons et dans le plus bel ordre possible, arriva comme un torrent et, les kosaks s'étant dérobés, elle tomba droit sur notre infanterie. Celle-ci ouvrit sur ces escadrons un feu de mousqueterie. Encore était-ce bien difficile d'arrêter le choc terrible de cette cavalerie. Le premier escadron passa comme une flèche, toujours à la poursuite des kosaks, et, s'éparpillant, se mit à sabrer tout ce qui se trouvait derrière nos lignes. Il nous fallut faire volte-face en arrière. Encore cela servit peu, car toute la cavalerie prussienne, chargeant sur notre flanc, nous aurait taillés en pièces et aurait fixé à son avantage la victoire incertaine, si l'on n'avait trouvé le moyen de contenir son impétuosité. Notre grosse batterie eut, par bonheur, le temps de retourner ses canons, et ses décharges à mitraille eurent le meilleur succès. Elle prenait en écharpe cette cavalerie qui galopait escadron par escadron, en détruisit un presque entièrement, et non seulement elle brisa l'élan des autres, mais les força de fuir à toutes brides. Quant à ceux qui galopaient derrière notre ligne, ils furent pris comme rats au trébuchet. Notre infanterie resserra ses espaces et tous périrent de la façon la plus misérable. Notre cavalerie les chargea et les sabra jusqu'au dernier.

Nous savons que Bolotof n'aime pas les kosaks; il a contre ces demi-sauvages les préjugés d'un civilisé; en toutes ses pages, il exagère à plaisir les excès commis par eux; dans le cas présent, il les calomnie en les traitant de « piètres guerriers » et de « soldats sans courage ». Son excuse, c'est qu'il n'a pas compris. Les kosaks n'étaient pas faits pour charger sur de la grosse cavalerie, mais pour harceler l'ennemi, lui faire perdre patience, et, s'il se pouvait, l'attirer dans quelque piège. A Jægersdorf, tout simplement, ils essayaient sur les Prussiens leur tactique nationale, vieille comme les Scythes d'Hérodote, et qui leur avait souvent réussi avec les Turcs et les Tatars. Cette fois elle eut le même succès avec les Allemands : les dragons de Schorlemer et du prince de Holstein, après avoir longtemps résisté à leurs provocations, eurent l'imprudence de les charger à fond. Dans le brouillard et la fumée, ils ne virent pas qu'on les attirait sous le feu de 18 bataillons, de 40 canons de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

régiment, de plusieurs batteries de gros calibre, sous le sabre des dragons, grenadiers à cheval et Kalmouks de Sibilski. C'était chose concertée, sans doute, entre ce général et Sérébriakof, l'ataman des kosaks. La belle cavalerie prussienne donna dans le piège, et la meilleure part y périt[1].

Du coup disparaissait l'obstacle qui avait tenu Sibilski dans l'inaction; le terrain se trouvait déblayé devant lui. Tout de suite son corps d'armée dessina un mouvement d'offensive : infanterie, cavalerie régulière, escadrons de hussards, de kosaks et de Kalmouks s'ébranlèrent. L'infanterie prussienne marchait et combattait depuis le point du jour; depuis cinq heures elle se trouvait sous le feu meurtrier des canons, affamée, exténuée; le seul régiment Kalnein avait perdu les deux cinquièmes de son effectif. Elle voyait son artillerie presque réduite au silence, sa cavalerie repoussée à l'aile droite des Russes, écrasée à leur aile gauche. Déjà inquiète du mouvement offensif du corps de Fermor, elle prit peur quand celui de Sibilski, formé de troupes fraîches, fit son entrée en scène. La retraite s'effectua d'abord en bon ordre, puis, se précipitant, devint une déroute. En un quart d'heure le champ de bataille fut évacué, et l'armée de Lehwaldt s'évanouit dans les bois dont elle était sortie le matin.

Il était dix heures et la bataille était gagnée pour les Russes, sur toute la ligne. Ils occupèrent les positions abandonnées. On ne voyait que leurs chapeaux jetés en l'air, et l'on entendait leurs *hourrahs* de victoire. Avec les canons et les fusils pris à l'ennemi ils tirèrent des salves. C'était la première victoire qu'une armée russe eût remportée dans une guerre vraiment européenne. L'infanterie russe venait de se révéler au monde.

---

1. Cette tactique a parfois réussi même contre des Français : « Le régiment, toute la journée, avait été harcelé par une nuée de cosaques, que nos chasseurs chargeaient, mais ne pouvaient jamais atteindre, car cette cavalerie, suivant sa tactique, se retirait au galop sous le feu de l'artillerie russe, et nous faisait tuer beaucoup de monde, en démasquant subitement les pièces. » (*Souvenirs* du capitaine Parquin, édit. par Fr. Masson, p. 39, combat de Gutstatt.)

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il n'était pas beau à contempler, ce champ de bataille, et l'impression que nous en donne Bolotof est vraiment saisissante[1] :

Dès qu'on rompit les rangs, notre premier soin fut de monter à cheval et d'aller examiner le champ de bataille. Quel spectacle s'offrit alors à nous, qui n'avions jamais rien vu de semblable ! Tout le penchant de la colline, sur lequel s'était dressée et s'était battue la ligne prussienne, était couvert de cadavres ennemis ; et la chose étonnante qui s'offrit à nous, c'est que tous étaient couchés nus comme à l'instant de leur naissance ; on leur avait enlevé non seulement bas et souliers, mais jusqu'à leurs chemises ; mais par qui et quand ils avaient été si complètement dépouillés, nous ne pouvions le comprendre ; la bataille finissait à peine et si peu de temps s'était écoulé ! Nous ne pouvions nous étonner assez qu'en un tour de main convoyeurs, ordonnances et autres gens les eussent ainsi déshabillés. Auprès de chaque homme, on ne voyait plus que le bois de la giberne qui avait servi à contenir les cartouches et le papier bleu qui les recouvrait. Ces objets n'avaient évidemment semblé utiles à personne ; pour d'autres objets, on n'en eût pas trouvé un seul : même le ruban des queues, qui ne vaut pas trois deniers, avait été dénoué et emporté...

La victoire des Russes était incontestable. Ils avaient repoussé l'ennemi sur tous les points. Ils avaient pris 29 canons, près de la moitié de l'artillerie de Lehwaldt. S'ils n'ont pas conquis de drapeaux, déclare Apraxine dans son Rapport, c'est que, « si prompte qu'eût été la fuite des Prussiens, ils ont pris le temps de rassembler tous leurs drapeaux en un point et de les porter en lieu sûr : ce que le voisinage des bois a rendu facile ». Cependant, leurs pertes paraissent avoir été plus fortes que celles des Prussiens : ce qui peut s'expliquer par la surprise du début. Ceux-ci auraient eu 1 818 tués, 2 237 blessés ; ceux-là 1 449 tués et 4 494 blessés. Ce sont les chiffres que donne M. Masslowski. Apraxine, dans son rapport, dit que les Prussiens ont perdu 4 600 hommes, sans compter 600 prisonniers. C'est le chiffre qu'avait adopté Schæfer[2].

1. Page 546.
2. *Geschichte des Siebenjährigen Krieges*, t. Ier.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

De part et d'autre, les chefs ne s'étaient pas épargnés. Des généraux russes, trois avaient été tués : Lapoukhine, Zybine, Kapnist, qui commandait les kosaks des Slobodes. Sept avaient été blessés : Weymarn, chef de l'état-major, Tolstoï, chef de l'artillerie, du Bosquet, chef du génie, les généraux Liewen, Manteuffel, Villebois, Plémiannikof. Dans tout le corps d'officiers, les Russes avaient eu 38 tués et 232 blessés. Du côté des Prussiens, Lehwaldt avait eu deux chevaux tués sous lui, sans recevoir une égratignure. Von Goltz, le précieux conseiller que lui avait adjoint Frédéric II, était tombé mort à ses côtés; Dohna et sept autres généraux étaient blessés.

Apraxine, dans son rapport, ne peut s'empêcher de rendre un brillant témoignage de ses subordonnés : « Votre Majesté Impériale, par le chiffre des pertes, pourra voir combien les officiers ont fait leur devoir. Aucun ne l'a méprisé; ils n'ont méprisé que leur vie. Pas un des officiers blessés n'a quitté son poste, ni permis qu'on le pansât avant que l'affaire fût entièrement finie et la victoire assurée. Ceux des généraux qui n'ont pas été blessés ont eu du moins un cheval, parfois deux chevaux tués sous eux. » Sur 31 généraux mis en ligne, près d'un tiers avaient été touchés !

C'est aux soldats aussi qu'il faudrait rendre hommage : l'artillerie russe a été servie supérieurement; l'infanterie a su se débrouiller parmi tant de difficultés, suppléant à l'absence d'ordres, acceptant le combat isolé et corps à corps. Sans la ténacité du 1er grenadiers à l'aile droite, sans le sacrifice héroïque du 2e Moscou et de Vyborg au centre, l'affaire était perdue dès le début. La victoire de Jægersdorf a été une victoire des soldats.

M. Masslowski essaie de défendre Apraxine contre les critiques de Bolotof, qui accuse l'insuffisance du service d'éclaireurs, l'absence de toutes dispositions pour le combat, bref la nullité du commandement. Il montre que dans le plan d'exécution d'Apraxine il y a beaucoup de bonnes parties. Il nous a paru que les points sur lesquels il justifie le généralissime sont secondaires. Les fautes commises ont autrement de portée. D'abord le choix du campement de Norkitten,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avec deux rivières à dos, si près des Prussiens qu'on entendait dans leur camp battre leurs tambours, et la presque impossibilité de décamper sans risquer d'être rejoint par eux. Puis, si près d'eux, cette marche de flanc en trois ou quatre colonnes séparées par tant d'obstacles; cet encombrement d'artillerie et de charrois dans d'étroits défilés; cette immobilité du corps de Sibilski jusqu'à la fin de la bataille. Il n'y a qu'un général dans cette armée qui se révèle un vrai tacticien : c'est Roumiantsof. Frédéric II[1] n'hésite pas à lui faire honneur du gain de la bataille; car en amenant ses 20 bataillons sur le flanc et les derrières de l'infanterie prussienne, il a réparé les fautes de son chef et décidé de la victoire. L'insuffisance des dispositions prises par Apraxine firent que l'armée russe perdit tous les avantages de sa supériorité numérique. Il dut rester dans la forêt beaucoup de canons et beaucoup d'hommes inactifs; et, en réalité, ce n'est pas une armée de 55 000 Russes qui a battu l'armée prussienne.

Si Apraxine avait eu toutes ses forces en action, il n'eût pas seulement vaincu les Allemands : il devait les anéantir. On vainquit sans y voir; c'est l'impression de Bolotof, et après lui de l'historien Soloviéf. Ce fut celle aussi de l'armée et du peuple russes. La *byline* ou chanson populaire sur cette bataille est bien curieuse : « Les nôtres commencent à tirer, les nuages de poussière et de fumée s'élèvent, nous ne voyons absolument rien... On se battit, on se massacra, quatorze heures durant.. On se mit à relever les corps; on ramassa des colonels jusqu'à cinq, des généraux jusqu'à dix. » — Chose étrange, cette bataille, si bien gagnée, n'a pas laissé dans les masses le souvenir d'une victoire. La *byline* fait dire à Lapoukhine mourant : « J'écrirai à la tsarine que c'est Apraxine, le général, qui n'était pas à son poste et qui a perdu toute l'armée. »

Lehwaldt ne s'est pas non plus montré grand tacticien. Il attaqua le front même de l'armée russe, sans tenir compte de

1. *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cette autre armée, celle de Sibilski, qu'il avait sur son flanc. En prétendant forcer l'entrée du bois, il condamnait ses soldats à s'éparpiller comme les Russes. Il perdait les avantages que lui assuraient des troupes bien instruites et manœuvrières ; il restituait à l'ennemi l'avantage du nombre. Il y avait toutes chances pour qu'il fût battu, et il lui était impossible de remporter une victoire décisive. Au contraire, en tournant la position des Russes, en lançant à fond sa formidable cavalerie sur un de leurs flancs ou sur leurs derrières, il eût jeté leur armée tout entière dans un irréparable désordre. C'est dans une position fort analogue à celle de Norkitten que Napoléon, en 1807, rencontra les Russes à Friedland. Au fond, la principale faute de Lehwaldt est d'avoir cherché une bataille contre Apraxine : l'événement a prouvé qu'il pouvait, sans combat, l'obliger à évacuer la province.

Frédéric II, au reçu du rapport de Lehwaldt sur la bataille, se montra moins sévère en ses appréciations qu'on eût pu le craindre. Il assura le vieux général de son entière satisfaction pour la bravoure qu'il avait montrée, rejetant tout sur les hasards de la guerre. Il refusa la démission que lui offrait Lehwaldt[1]. Au fond, il était humilié de cette défaite ; de longtemps, il ne pardonna à ses « bonnets d'ours » de Prusse de s'être fait battre par des « Barbares ». A cette époque, Frédéric ne connaissait pas encore personnellement l'armée russe : il devait se rencontrer avec elle à Zorndorf et Kunersdorf. C'est seulement après l'avoir vue à l'œuvre qu'il cessa de la dédaigner, car il fit alors l'expérience qu'un autre que Lehwaldt pouvait se faire battre par elle.

Le 8 septembre, à quatre heures du matin, les habitants de Pétersbourg furent réveillés par les 101 coups de canon qui annonçaient la victoire sur l'armée prussienne. Grande fut la joie d'Élisabeth en recevant le rapport d'Apraxine : elle récompensa généreusement les chefs que lui avait signalés le maréchal, ainsi que Panine, qui avait apporté la nou-

1. De Rœtha, 6 septembre 1757, *Politische Correspondenz*, t. XV, p. 332.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

velle. Au contraire le grand-duc, écrivait l'ambassadeur de France, « a fait voir publiquement sa peine du gain de la bataille ; il ne peut cacher le chagrin qu'il en ressent : ce qui fait le plus mauvais effet du monde auprès des Russes, qui voient tout ce qu'ils ont à craindre si jamais ce prince vient à régner sur eux ». La grande-duchesse s'occupait à consoler et à rassurer l'agent britannique Williams, obligé de quitter Pétersbourg. La jeune cour restait donc toute prussienne ou anglaise.

Au reste, Louis XV ne faisait rien pour se rallier Catherine : c'est à ce moment qu'il obtenait de la cour saxonne le rappel de Poniatowski. Ce qui rendait ces dispositions de la jeune cour plus inquiétantes pour l'alliance, c'est qu'en septembre Élisabeth éprouva une rechute assez grave. Du moins elle tenait ferme pour la coalition. Parlant de son neveu le grand-duc, elle disait : « Que n'a-t-il un frère ! » On lui prêtait le projet de laisser le trône non pas au grand-duc, mais au fils de celui-ci, alors en bas âge. Quant au grand-chancelier Bestoujef, il n'avait toujours pas regagné la confiance des cours alliées. Les ambassadeurs de France et d'Autriche ne cessaient de le dénoncer à Élisabeth. Elle convenait avec Esterhazy que c'était « un méchant et un mauvais serviteur », mais qu'elle ne savait que faire de lui après qu'elle lui aurait enlevé la chancellerie. « Donnez-lui une pension de cent mille roubles, répliquait l'ambassadeur autrichien ; vous y gagnerez encore mille pour cent. » C'est à Bestoujef qu'on imputait toutes les lenteurs d'Apraxine. Les cours alliées étaient convaincues que celui-ci était à la dévotion non seulement de Bestoujef, mais de la grande-duchesse Catherine. Elles ne lui surent que peu de gré de sa victoire du 30 août : les opérations qui suivirent leur fournirent de nouveaux griefs.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Kosak de l'Oural en vedette.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE V

LA RETRAITE D'APRAXINE

Comment cette victoire du 30 août, qui réjouissait les amis de la Russie et affligeait ses ennemis, n'eut-elle aucun résultat? Comment put-elle aboutir à une retraite précipitée et à l'évacuation presque totale du territoire conquis? Comment Lehwaldt, le vaincu de Jægersdorf, put-il à la fin paraître un vainqueur? C'est ce qu'il nous reste à expliquer.

Après la victoire, Apraxine n'avait pas fait poursuivre l'ennemi, bien qu'il ne fût que dix heures du matin et que le corps de Sibilski fût intact. Il pouvait alléguer qu'une poursuite à travers des marécages et des bois était une opération des plus risquées. Il avait adressé à Lehwaldt une lettre courtoise pour l'informer des bons traitements que trouvaient dans son camp les prisonniers prussiens et lui proposer un cartel d'échange. Pendant ce temps Lehwaldt repassait la Prégel et réapparaissait à Wilkensdorf dans une position très forte. Bolotof s'étonnait qu'on ne prît pas l'offensive contre lui : « Nous nous étions cependant tous réjouis à l'idée de le revoir bientôt, de voir cette fameuse ville de Kœnigsberg.... Voilà nous sommes au troisième jour depuis la bataille; et chaque matin c'est la diane qui bat, et non pas la générale.... Que faisons-nous ici? Et pourquoi lambiner si longtemps? » Apraxine poussa une forte reconnaissance, le 2 septembre. Il eût fallu attaquer les Prussiens ou les tourner par leur droite. Apraxine ne l'osa. Il se contenta de prendre position sur l'Alle, depuis Allenburg jusqu'à Bürgersdorf, qui fut brûlé. On n'essaya même pas d'enlever Wehlau, où étaient les magasins de Lehwaldt et qui commandait le con-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

fluent de l'Alle avec la Prégel. On fit passer l'Alle à Krasnochtchokof; d'autres kosaks avec Sérébriakof coururent jusqu'à Friedland; d'autres encore bloquaient Wehlau. Apraxine comprenait qu'il ne pouvait s'attaquer à Kœnigsberg sans avoir battu les Prussiens une seconde fois. Cette bataille, il se refusait à la livrer : trop de ses régiments avaient été décimés et disloqués par l'affaire du 30 août; il ne pouvait compter sur la prompte arrivée de recrues pour combler les vides que le feu ou le fer ou la maladie avaient faits dans ses rangs.

Le 8 septembre, en même temps, on vit Lehwaldt se retirer de Wilkensdorf et Wehlau sur Tapiau, comme s'il voulait laisser une libre retraite à l'armée russe, et Apraxine prendre la résolution d'opérer cette retraite. On allait rétrograder sur Tilsit et la ligne du Niémen. Dans le conseil de guerre qu'Apraxine tint à cette occasion, on avait examiné deux projets : l'un, *risqué*, qui consistait à attaquer Lehwaldt; l'autre, *strictement calculé*, qui était la retraite sur Tilsit. Le conseil se prononça presque à l'unanimité pour ce dernier. On se consolait en pensant qu'on pourrait, en renouant les communications avec la Russie, refaire l'armée, se préparer à une nouvelle offensive, et, par exemple, s'emparer du port de Labiau sur le Kurisches Haff. Dans son rapport du 14 septembre, Apraxine expliquera ainsi sa résolution : « Je ne fais pas une retraite, puisque j'ai battu l'ennemi et l'ai mis en la sujétion de Votre Majesté impériale; c'est en tout honneur et gloire que j'évolue sur Tilsit, dans la seule pensée de ne point exposer à quelque malheur une armée fatiguée par tant de marches et qui ne trouve plus ici qu'un pays affamé. Je suis assuré que l'ennemi ne pourra se vanter d'avoir, par quelque habileté de guerre, contraint mes armes victorieuses à ce retour sur Tilsit.... Les cours alliées ne sauraient non plus m'en faire un reproche. » Et il rappelait que ni Frédéric II après sa victoire de Lobositz ni les Autrichiens après celle de Kollin n'avaient poursuivi l'ennemi.

Le 9 septembre, après avoir chargé les chefs kosaks Demoline, Krasnochtchokof, Sérébriakof de contenir l'ennemi

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

par des démonstrations sur l'Alle, Apraxine donna l'ordre de marcher d'Allenburg sur Ilmsdorf, Astrawischken, Judlauken, Jænischken : autant d'étapes dont la dernière fut Insterburg. On avait marché pendant les trois premiers jours de l'ouest à l'est, car on avait à contourner la grande forêt d'Astrawischken. De Judlauken à Insterburg, on marchait tout droit vers le nord.

La retraite s'annonçait comme devant être fort pénible : aux chaleurs étouffantes, aux journées poussiéreuses dans ce pays de sables, succédaient tout à coup des pluies accablantes. Les cadavres de chevaux jalonnaient la route : Apraxine ordonna de brûler une grande partie des chariots afin de pouvoir atteler son artillerie. Les vivres commençaient à devenir aussi rares que les fourrages. Des maladies, quelques-unes contagieuses, sévissaient parmi les hommes : typhus, petite vérole, scorbut, dysenterie.

Lehwaldt, que les kosaks laissés par Apraxine enveloppaient d'un rideau de cavalerie, fut plusieurs jours sans savoir qu'Apraxine avait évacué Allenburg. Dès qu'il l'apprit, il se porta en toute hâte sur son flanc et le fit harceler par la cavalerie. Le 19 septembre, les Russes furent chargés par Rüsch et le prince de Holstein, qui ramassèrent les traînards et firent des prisonniers. Apraxine dut précipiter l'évacuation de Gumbinnen, où il brûla ses magasins. En même temps les paysans armés recommençaient la petite guerre contre l'envahisseur. Si des excès furent alors commis par les Russes, ceux-ci avaient maintenant l'excuse d'être attaqués par l'habitant et d'user de représailles.

A mesure qu'on approchait de Tilsit, les chemins devenaient de plus en plus mauvais. Il fallut sacrifier une nouvelle partie du charroi. Il en restait encore tant qu'on mit quatre jours, du 16 au 19, pour passer l'Inster auprès de Sesslacken. Le 19, l'avant-garde de Lehwaldt occupait Insterburg presque sur les talons des Russes, et les habitants purent abjurer les serments prêtés à la tsarine.

Rüsch attaquait les convois et enlevait beaucoup de bétail et de farine. Dès lors Apraxine crut ne devoir garder aucun

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ménagement pour le pays : autant valait en faire un désert qui du moins retarderait la poursuite de l'ennemi. Car en vérité cette armée victorieuse était, moins de vingt jours après sa victoire, une armée poursuivie. Malachowski, Rüsch et le prince de Holstein, sur ses flancs, faisaient la même guerre que les kosaks de 1812 sur le flanc de la Grande-Armée napoléonienne. Apraxine aurait voulu laisser à ses troupes un peu de repos dans son camp de Sesslacken : mais le jour même il en était chassé par l'approche de Lehwaldt, qui aussitôt occupa ce bourg. Lehwaldt se mit dès lors à escorter l'adversaire. Il arriva presque aussitôt que lui dans les environs de Tilsit. Apraxine, le 23 septembre, affecta de faire une « entrée » dans cette ville ; il y fut reçu par le magistrat au bruit des cloches et des salves d'artillerie. Il fallait bien en imposer aux populations.

Au fond, Apraxine était dévoré d'inquiétudes. C'était à Tilsit qu'il avait fixé le terme de son « évolution » ; il avait promis à son gouvernement de ne s'y arrêter que pour s'y préparer à une nouvelle offensive. Or, même pour y séjourner, il fallait livrer une bataille. Le lendemain de son arrivée, le prince de Holstein et Lehwaldt occupaient les villages les plus rapprochés de la ville. A Ragnit, le petit bourg voisin, les bourgeois se joignaient aux hussards de Malachowski pour chasser la garnison russe.

La situation de l'armée d'Élisabeth était vraiment lamentable : elle comptait à ce moment 8 996 malades. Elle était démoralisée : par suite de la désorganisation de l'intendance, les habitudes de maraude et de pillage s'étaient largement développées. Rappelons-nous que dans un tel pays, dans de telles conditions, la Grande-Armée de 1812 avait déjà commencé à fondre même avant d'entrer en Russie. La maraude exaspérait les populations, et leurs représailles justifiaient à leur tour des représailles plus cruelles.

La ville de Ragnit venait d'être livrée aux kosaks et aux Barbares du Volga, pillée, brûlée : une vingtaine d'habitants y avaient péri. C'était donc au milieu d'un pays insurgé qu'on avait à se défendre dans Tilsit, qui s'agitait. Et aussi dans un

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pays affamé : par le Niémen, ni en amont, ni en aval, rien ne pouvait venir. Quant aux conditions tactiques, elles n'étaient pas moins mauvaises : il eût fallu livrer bataille avec la rivière à dos et deux villes frémissantes, Tilsit et Ragnit, sur les flancs. L'impétueux général de cavalerie légère, Demoline, déclarait que le terrain en avant de Tilsit était impraticable à la cavalerie et à l'artillerie, fangeux, coupé de broussailles et de marais, au milieu desquels tout l'avantage était pour l'homme du pays. Le 24 septembre, le conseil de guerre décida de tenir dans la ville jusqu'à ce que l'on eût pu assurer le passage du fleuve. On profiterait du répit pour expédier en Courlande tous les chevaux inutiles et renvoyer en Russie les deux tiers des irréguliers. On ne garderait que les 4 000 Dontsy. Tous les autres n'étaient bons, comme ils l'avaient fait jusqu'à ce jour, qu'à insurger les habitants, affamer le pays et l'armée.

Opérer le passage du fleuve n'était déjà point chose facile. On n'avait pu prévoir toutes les circonstances qui rendaient maintenant si critique la situation de l'armée : l'offensive hardie de Lehwaldt après une telle défaite, les pluies qui avaient retardé et harassé les troupes, l'état moral et sanitaire de celles-ci, enfin le soulèvement du pays. On répara les fortifications de Tilsit, on plaça des canons sur les remparts. En même temps on faisait établir deux ponts supplémentaires sur le Niémen. Le 24 septembre, la cavalerie passa sur le pont de pilotis. Le lendemain, l'infanterie commença à passer. Le surlendemain, les deux ponts nouveaux étaient terminés. Toute la journée du 27 l'armée continua à s'écouler. Enfin, le 28, l'arrière-garde évacua Tilsit et Ragnit, détruisant toutes les provisions et munitions qu'elle ne pouvait emporter, brûlant les ponts derrière elle. Pour contenir les habitants, on avait disposé des amas de poix sur le toit des maisons ; mais on n'y mit point le feu. L'opération avait été soutenue par un feu d'artillerie assez vif, auquel ne tardèrent pas à répondre les Prussiens. Les deux jours suivants, il se continua d'une rive à l'autre. Le 29, Lehwaldt avait occupé Tilsit, et déjà Malachowski partait en reconnaissance sur les traces de l'ar-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mée russe. Au reste les coups de canon de Tilsit furent les derniers de la campagne.

Il était évident que l'on ne se bornerait pas à repasser le Niémen : on repasserait même la frontière de Prusse, on renoncerait aux conquêtes, on perdrait tous les fruits de la victoire de Jægersdorf, on abandonnerait aux vaincus du 30 août une revanche totale. Dès le 9 octobre, on put constater que la situation de l'armée avait encore empiré : on traînait 15 000 malades ou blessés ; on n'avait plus de chevaux pour atteler aux chariots de bagages ; des multitudes de voitures durent être encore abandonnées le long des routes. Des coups de feu continuaient à pétiller à l'arrière-garde, car la cavalerie prussienne, sans faire d'attaque à fond, n'avait pas cessé de harceler la retraite. Elle tint à faire jusqu'au bout la conduite à l'armée d'invasion. Apraxine, avec le gros de ses forces, marchait par la route de Memel, tandis qu'une autre colonne, plus à l'est, suivait le chemin le plus court pour sortir des terres prussiennes. Le 16 octobre, Apraxine atteignait Memel.

Il résolut de garder du moins ce premier et ce dernier trophée de ses succès, cette ville sur les remparts de laquelle flottait encore le drapeau de la tsarine. Il y mit une garnison de 10 000 à 12 000 hommes, dont Fermor fut nommé commandant. Avec le reste de ses forces, il traversa la Samogitie et prit ses quartiers d'hiver en Courlande.

A Pétersbourg, si on avait été dans l'enthousiasme pour la victoire du 30 août, on fut surpris de voir Apraxine, au lieu de continuer l'offensive, dessiner un mouvement de retraite. Les ambassadeurs de France, d'Autriche et de Saxe poussèrent les hauts cris. Esterhazy était encore excité par les rapports qu'il recevait de Saint-André, l'attaché militaire d'Autriche auprès de l'armée russe. Cette armée et son chef étaient également jugés avec rigueur par un officier autrichien envoyé auprès d'eux par le comte Esterhazy. Voici un fragment de cette correspondance[1] :

1. « Traduction d'une relation d'un officier que M. le comte d'Esterhazy a en-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

... Quand on considère le peu d'ordre qui règne dans cette armée, tout ce qui y arrive de mal ne doit pas étonner...

Lorsque le maréchal Apraxine a trouvé tant d'obstacles pour marcher avec son armée, qui avait l'air d'une émigration de quelque peuple barbare, il aurait dû prendre le parti de renvoyer le superflu de ses équipages et chevaux avant d'entrer en Prusse, comme le général de Saint-André le lui avait conseillé ; il aurait dû se défaire de la plus grande partie des Tartares, qui ne sont propres qu'à dévaster un pays. Il aurait dû réformer la multitude des chariots que les soldats ont par chambrée ; il aurait pu remplacer ces embarras inutiles par des chariots conduits avec ordre, que la Courlande et la Livonie auraient pu lui fournir facilement ; mais toute remontrance a été inutile.

En apprenant la nouvelle de la bataille de Cochenitz en Bohême[1], le maréchal Apraxine, ayant des ordres très précis, prit la résolution d'entrer en Prusse : ce qu'il entreprit sans la moindre précaution. Il crut suffisant d'envoyer en avant les Cosaques et Kalmouks, qui pillèrent et ruinèrent tout : de sorte que l'armée qui les suivait ne trouva plus rien. Ce général donna aux habitants de la Prusse les plus fortes assurances de protection et de rétablissement du bon ordre et de la discipline. On les vit venir de tous côtés prêter serment de fidélité et apporter avec docilité ce qu'on exigeait d'eux. Mais à peine s'étaient-ils livrés à cette confiance, que l'on commença à les maltraiter, à brûler les villages, à massacrer, violer, briser les portes des églises, les piller, déterrer les morts, et enfin réduire, par des horreurs inouïes, en vrai désert un pays si bien cultivé et si fertile que toute autre armée y aurait trouvé de quoi subsister longtemps, avec abondance de tout. Tant de cruautés déterminèrent ces malheureux peuples à abandonner leurs terres et à se soustraire aux mains des Barbares en cherchant dans l'armée des Prussiens un asile et des armes pour se venger et combattre pour leur roi...

Les malheurs de la campagne doivent être attribués : 1° à l'incapacité du général, qui s'est laissé conduire par des gens mal intentionnés ; 2° à son ambition, à sa cupidité, à sa mauvaise volonté...

Quoique, selon l'opinion commune, le soldat russe est propre aux fatigues, il est démontré, par l'expérience et le témoignage même des généraux, que ces hommes, robustes en apparence, mais mal nourris, les soutiennent moins bien que les nôtres, et, ce qui le prouve encore, c'est que, depuis trois ans, la Russie a fourni plus de 120 000 recrues et que l'infanterie russe a été réduite de 50 000

---

voyé à l'armée de Russie en Prusse ». — Novembre 1757. Affaires étrangères de France, correspondance *Russie*, t. LIV, pièce 131.

1. C'est la bataille de Kollin, juillet 1757.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

hommes à 25 000, à la fin de la campagne; que, pendant un seul été, le nombre des malades est monté jusqu'à 10 000 et autant de morts. Il est à conclure de tout ceci qu'il ne faut pas se promettre de grands secours d'une puissance qui, avec de grandes ressources, remplit si faiblement ses engagements et qui ne peut pas, par son administration actuelle, entreprendre rien contre des troupes bien disciplinées.

Rien ne m'a tant surpris, en approchant l'armée russe, que de voir une avant-garde composée de deux régiments de cavalerie et cinq régiments d'infanterie, lorsqu'elle passait une petite rivière : la cavalerie était montée sur de petits chevaux qui à peine pouvaient se traîner, et ces hommes avaient la plus mauvaise mine. L'infanterie, qui, à peine, fait 20 000 hommes, est dans un état à faire pitié. Je n'ai jamais vu de troupes si délabrées. A deux lieues de là, je rencontrai les équipages qui défilaient en deux colonnes, sans qu'il parût que l'armée eût l'intention de les suivre. Une quantité de malades qui se traînaient et tombaient en partie morts à droite et à gauche, une multitude de maraudeurs dispersés, trois hommes au moins pour escorter chaque bœuf ou vache, me firent croire que toute l'armée était confondue avec les équipages et les bestiaux. Je trouvai cependant l'armée campée à deux lieues de là. Je cherchai les deux lignes, sans pouvoir en trouver une en règle. On me dit que ce n'était pas la coutume, dans les armées russes, de camper sur deux lignes, mais bien en potence, en angle, en croissant, en carré; que le quartier général et le train de l'armée étaient toujours au centre....

Le service journalier de l'armée ressemble à tout le reste. Le maréchal Apraxine ne s'est jamais donné la peine de reconnaître la position de l'ennemi, et les généraux l'imitent très religieusement. On n'a jamais eu que des nouvelles fausses de la situation et des marches des Prussiens. Avoir des détachements et des gardes en avant de l'armée sont des choses inconnues. On se fie sur les Cosaques et Kalmouks, qui d'ordinaire ne sont occupés que de piller. Le maréchal n'a jamais fait usage des espions, et M. de Lehwaldt avait auprès du général un maréchal des logis qui allait presque tous les jours au camp prussien pour rendre compte de ce qui se passait et se disait à l'armée russe et dans le cabinet du général. Ce malheureux a trouvé le moyen de se sauver lorsqu'on a découvert son affaire...

Les ambassadeurs de France et d'Autriche, irrités par tous ces rapports, s'en prirent cependant moins au généralissime Apraxine qu'au grand-chancelier Bestoujef; ils accusaient hautement celui-ci de duplicité et de trahison. Ils soupçonnèrent une entente du feld-maréchal avec lui et la jeune cour.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

C'était d'ailleurs le moment où Bestoujef s'était tout à fait rapproché de Catherine et où, voyant le déclin de la santé de la tsarine et bien édifié sur la nullité du grand-duc, il avait ourdi tout un plan pour assurer à la grande-duchesse, soit comme associée de son mari, soit comme tutrice de son fils, la succession impériale. Catherine avoue, dans ses *Mémoires*, que le grand-chancelier lui donna communication de ce plan, mais qu'elle n'avait attaché aucune importance à « cette espèce de radotage » et qu'elle avait brûlé la note compromettante. Mais déjà elle se tenait prête à tout événement ; elle se risquait à dire en pleine table, devant tous les ministres étrangers, à L'Hôpital lui-même : « Il n'y a pas de femme si hardie que moi ; je suis d'une témérité effrénée[1]. » Cependant, si osés que fussent Catherine et Bestoujef, si téméraires les projets conçus par eux, ils n'avaient nul intérêt à ce que la campagne de 1757 se terminât par une sorte d'humiliant désastre. S'ils comptaient sur l'armée, si Apraxine était, comme Williams l'assurait, « entièrement à la disposition de la grande-duchesse », ils n'avaient nul intérêt à ce que cette armée parût avoir été battue, à ce que leur généralissime fût totalement déconsidéré ! Il est certain qu'au contraire Bestoujef ne cessa d'agir auprès d'Apraxine pour qu'il s'arrêtât dans cette désespérante retraite : Catherine lui écrivit également dans le même sens, et si ses billets lui furent imputés à crime d'État, ce n'est pas parce qu'elle donnait de mauvais conseils au maréchal, mais parce qu'elle s'était permis, elle, simple grande-duchesse, d'entretenir une correspondance avec un général.

Les considérations de politique intérieure n'entrèrent donc pour rien dans la retraite d'Apraxine ; elle fut le résultat de nécessités purement militaires : M. Masslowski, grâce aux papiers des archives de la guerre, a pu le démontrer jusqu'à l'évidence.

La Conférence, aux premières nouvelles du mouvement

1. Extrait de la correspondance de L'Hôpital, dans A. Rambaud, *Instructions... Russie*, t. II, p. 67.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rétrograde, assaillie par les réclamations des ambassadeurs, n'avait su d'abord que leur répondre. Le 24 septembre, on leur avait dit que c'était uniquement par le manque de fourrage que l'armée faisait quelques marches en arrière. On écrivit de suite à Apraxine pour lui enjoindre de reprendre l'offensive et de faire au moins une tentative sur Labiau. Le Collège des affaires étrangères reçut l'ordre d'affirmer positivement que les opérations étaient continuées. Or, le 25 septembre, Apraxine annonçait sa retraite sur la Courlande. Le 3 octobre, il déclarait qu'il lui était impossible de reprendre les opérations. Le 5, nouvel oukaze de la tsarine au Collège des affaires étrangères : on devait dire aux cours alliées que, vu l'état des choses, « notre feld-maréchal pouvait juger avec raison, non seulement dans notre intérêt, mais dans celui de nos alliés, qu'il était incomparablement plus utile de conserver, en vue de la prochaine campagne, une bonne armée que de l'exposer inutilement à des dangers tels que ni la bravoure, ni le courage, ni les forces humaines ne pourraient les conjurer ». On devait promettre une offensive prochaine. C'était cette offensive que l'armée ne se trouvait point en état de prendre. Le conseil de guerre, tenu le 9 octobre, déclarait qu'elle ne le pouvait pas. Alors arriva au quartier général une lettre signée de la tsarine même, enjoignant au maréchal Apraxine : 1° de garder Memel ; 2° d'attaquer Labiau ; 3° de menacer Kœnigsberg ; 4° de battre Lehwaldt s'il passait le Niémen. Dans la nuit du 16 au 17 octobre, le conseil de guerre se réunit. Il déclara qu'on pouvait garder Memel et même battre Lehwaldt s'il se hasardait à l'attaquer ; mais que réoccuper la Prusse, menacer Labiau ou Kœnigsberg, c'était chose impossible. Les généraux qui prirent part à ce conseil étaient en même temps des militaires et des courtisans : ils montrèrent un sentiment très vif de leur devoir et même un certain courage en résistant à un ordre signé d'Élisabeth. Ils furent unanimes et Fermor, par qui on allait remplacer Apraxine, vota comme Apraxine. On ne pouvait exécuter l'ordre, déclaraient les généraux, « sans exposer à une destruction totale des hommes et des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

chevaux par la faim ... On n'agirait que sur un ordre nouveau et formel de l'impératrice qui enjoignît de ne tenir aucun compte de l'évidence d'une destruction totale de l'armée et sans aucun résultat possible. » Cet ordre formel, la tsarine ne pouvait le donner. Cependant, comme il fallait une satisfaction aux ambassadeurs, on chercha un bouc émissaire, une victime expiatoire. Ce fut Apraxine. Le 28 octobre, il fut destitué et mis en accusation. Fermor fut désigné pour le remplacer. Le conseil de guerre chargé de juger Apraxine fut bien embarrassé pour le trouver coupable : il eût fallu condamner comme complices tous les généraux. Son chef d'état-major, Weymarn, fut enveloppé dans sa disgrâce.

Le rappel d'Apraxine a excité de vifs regrets dans l'armée. Celle-ci avait cruellement souffert sous ses ordres, mais elle honorait en lui le général qui lui avait donné sa première victoire sur l'Allemand. Voici ce que son secrétaire, Vessélitski, écrivait le 25 novembre à Bestoujef[1] :

14 nov. (v. st.) 1757.

... Le départ de Son Excellence le général feld-maréchal pour Saint-Pétersbourg a donné lieu à diverses conjectures parmi les soldats. Leur compassion à son égard est grande ; ils considèrent comme un extrême malheur pour eux d'être privés d'un tel généralissime, qu'ils aiment et estiment beaucoup. Entre eux, ils se servent, tout net, de ces expressions : « Dans le même temps où Dieu nous avait fait la grâce de nous donner un feld-maréchal homme de piété, voilà que, pour nos péchés, il nous l'a repris. Et de ces impies Allemands que peut-on espérer de bon ? Ils sont tous coreligionnaires : *est-ce que le corbeau crève les yeux au corbeau ?* Peuvent-ils avoir le même zèle et la même constance que des hommes de notre pays ? Et puis, voilà que dans la bataille tous nos généraux orthodoxes, ceux qui avec loyauté et avec foi servaient notre mère Elisabeth Pétrovna, ont été tués », — et autres propos semblables. En un mot, le mécontentement profond qu'ils éprouvent à voir que les personnages dirigeants de l'armée sont des étrangers est très facile à remarquer. Quant à moi, comme le plus humble esclave de Sa Majesté Impériale, de tels propos, si universels, dans les conjonctures présentes, m'ont paru très importants, et, comprenant combien de dommage et de danger

1. Archive Vorontsof, t. VII, p. 501.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

peut naître de cette défiance à l'égard des principaux chefs, et au contraire, combien de profit et d'avantage on peut espérer de sentiments d'amour et de confiance, — vu mon zèle et ma jalousie à sauvegarder les intérêts de Sa Majesté Impériale, — j'ai cru absolument nécessaire, dès que ces bruits me sont parvenus, d'en référer très humblement à Votre Altesse et de remettre le soin d'y remédier à votre profonde prévoyance...

Mais déjà le procès commencé contre Apraxine avait pris tout à coup un développement et une portée imprévus. Dans ses papiers on avait trouvé des lettres de Bestoujef et même trois billets de la grande-duchesse.

Le grand-duc, qui détestait sa femme et qui croyait avoir à se plaindre du chancelier, eut la singulière idée de porter ses doléances à Esterhazy. Celui-ci lui conseilla de se confier à la tsarine. Pierre suivit ce conseil : il s'accusa de ce qu'il avait dit ou fait de mal dans le passé, rejetant tout sur les mauvais conseils de Bestoujef et sur sa femme. Élisabeth fut touchée, pardonna à son neveu, et reporta sa colère sur le mauvais conseiller. La coalition formée contre celui-ci entre le vice-chancelier Vorontsof, le secrétaire Volkof et les Chouvalof put donc triompher. Le 25 février 1758, en pleine Conférence, Bestoujef fut arrêté. Il avait eu le temps de détruire ses papiers et d'avertir Catherine qu'elle n'avait rien à craindre de ce côté. Catherine n'en était guère plus en sûreté, entre le courroux de sa tante et l'hostilité de son mari. Poniatowski trouvait moyen de lui faire passer une lettre, l'avertissant qu'on voulait la renvoyer en Allemagne. Presque en même temps, ses confidents les plus intimes Élaghine, Adadourof, l'orfèvre Bernhardi, étaient arrêtés, le ministre de Holstein, Stambke, expulsé. Une commission spéciale, formée de Nikita Troubetskoï, Boutourline, Alexis Chouvalof, avec Volkof pour secrétaire, commençait l'instruction contre Bestoujef. On lui posait une série de questions : Dans quel but avait-il recherché les bonnes grâces de la grande-duchesse ? Pourquoi n'avait-il pas révélé la correspondance de celle-ci avec Apraxine ? A quoi tendaient les conférences avec Stambke et Poniatowski ? — « Tu as dit à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Son Altesse le grand-duc que s'il continuait à être tel qu'il est, tu prendrais certaines mesures à son égard. Tu as à expliquer clairement quels changements tu souhaitais chez le grand-duc, et quelles sont ces mesures que tu voulais prendre à son égard. » — Puis, ordre d'expliquer « pourquoi Apraxine est venu en telle faveur auprès de la grande-duchesse, et qui lui a ménagé cette faveur » ? Heureusement pour les accusés que les pièces essentielles du procès avaient été d'avance détruites. La commission devinait beaucoup, n'arrivait à rien prouver. Elle hésitait d'ailleurs à pousser trop avant ses investigations, par crainte de rencontrer trop de gens à punir et trop haut placés. Elle jugea Bestoujef coupable : d'avoir calomnié l'impératrice ; d'avoir semé la division entre Leurs Altesses et Sa Majesté ; d'avoir pris sur lui de ne pas exécuter les ordres de celle-ci ou de s'être opposé à leur exécution ; d'avoir, pour corriger les lenteurs d'Apraxine, préféré employer la voie d'une « correspondance illicite par une personne à qui il ne convenait pas de prendre part dans les affaires politiques » ; d'avoir, au moment de son arrestation, livré par écrit des secrets d'État. La commission le condamnait à mort, mais le recommandait à la clémence de la tsarine. Il fut détenu jusqu'en avril 1759, et alors exilé sur ses terres. Apraxine mourut au cours du procès.

La grande-duchesse ne fut pas traduite devant une commission. Elle subit une sorte de mise en arrêts dans sa maison, et une disgrâce qui se prolongea jusqu'en 1759. Du moins elle ne fut pas renvoyée en Allemagne. Privée de ses amis exilés ou emprisonnés, de Poniatowki et du ministre de Holstein, ses conseillers, soumise à la plus rigoureuse surveillance policière, languissant dans le chagrin et les larmes, elle avisait cependant aux moyens de se relever. Elle gagnait le confesseur d'Élisabeth ; elle adressait à celle-ci les lettres les plus humbles[1], plus humbles même qu'elle ne l'avoue dans ses *Mémoires* ; elle finissait par obtenir d'elle deux entrevues où elle se justifiait à moitié ; elle n'a pas du

1. Voir *Papiers de Catherine II* dans la collection de la *Soc. imp. d'hist. de Russie*, t. VII, p. 74.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tout cette « âme indomptable » que lui prête un de ses récents historiens et que « rien ne peut faire plier ». Bestoujef tombé, Vorontsof triomphant, la jeune cour en disgrâce, mise hors de combat jusqu'au printemps de 1759, il semblait aux cours alliées que la partie fût gagnée pour elles, au moins dans le Palais d'Hiver. Le cardinal de Bernis écrivait le 24 mars 1758 : « L'événement de Russie peut sauver la patrie. » L'Hôpital était moins enthousiaste. D'abord il s'était consolé assez vite de la triste issue de la campagne d'Apraxine : « Je ne sais si on doit envisager ces opérations manquées comme fâcheuses pour la paix, puisque le ministère russe ne pourra plus former de telles prétentions qui auraient pu embarrasser. » Il ne croyait pas que la disgrâce d'Apraxine et son remplacement par Fermor dussent relever l'armée russe : « Elle n'a point de chef, celui qu'on vient de nommer ne valant guère mieux que le général Apraxine. Par l'indiscipline, la lâcheté et le pillage de ces troupes, non seulement elles ne pourront rien entreprendre cette année, mais encore il ne sera pas possible de former une autre armée l'année prochaine. »

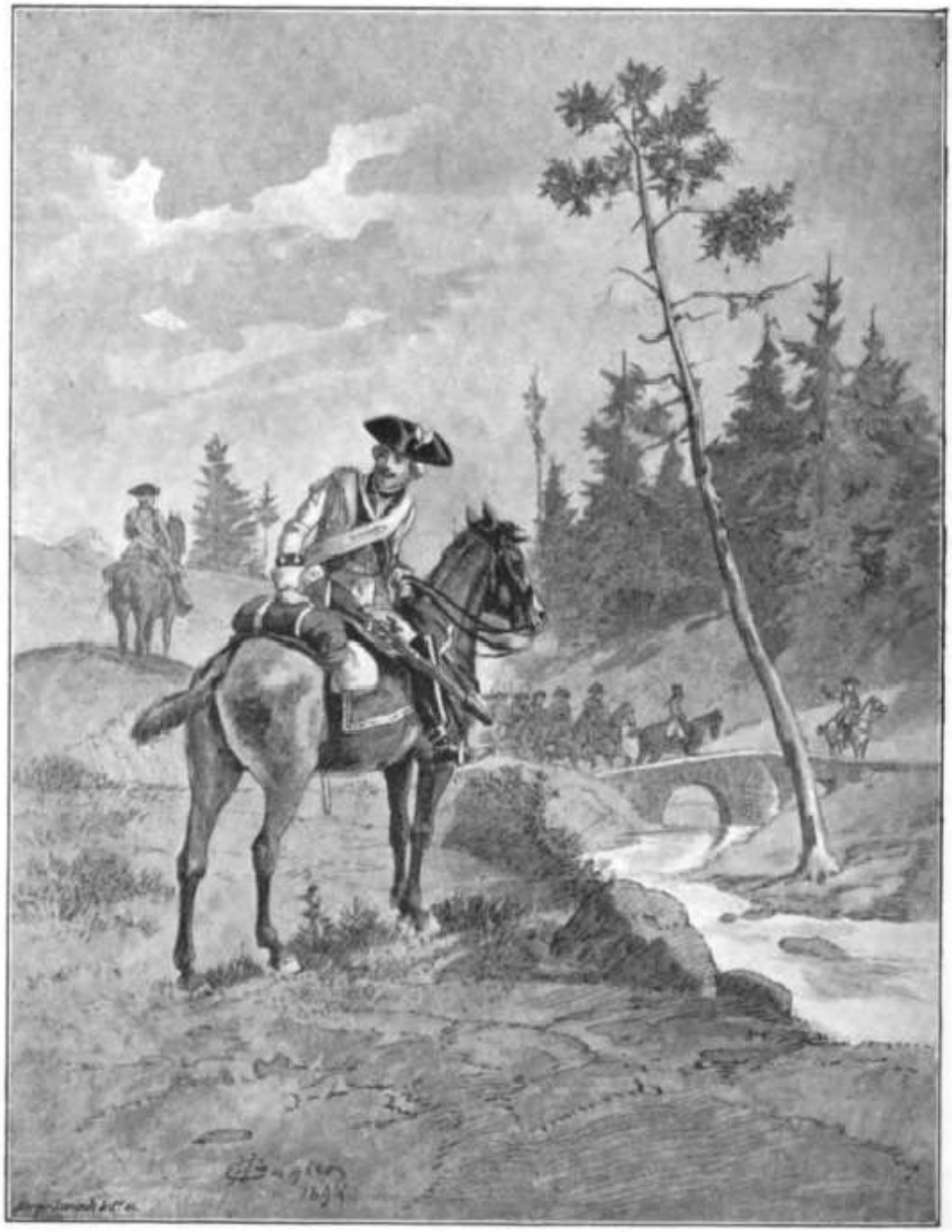
L'Hôpital et les Autrichiens étaient injustes. Le pillage et l'indiscipline qu'ils reprochent à l'armée russe, on ne peut en accuser que les irréguliers. Même à ceux-ci on ne peut imputer la lâcheté. Ce qui prouve que l'ambassadeur de France est mal informé, c'est que dans l'année 1758 l'armée russe reparut plus nombreuse et plus redoutable que jamais.

Il avait mauvaise grâce à être si sévère pour les Russes. En somme, dans cette année 1757, les Autrichiens, d'abord vaincus à Prague, vainqueurs à Kollin, terminaient la campagne par la grande défaite de Lissa (Leuthen). Les faciles succès de Richelieu en Hanovre, à Hastembeck et Closterseven aboutissaient au désastre de Rosbach. Les Russes avaient débuté par une victoire éclatante et finissaient par une retraite laborieuse. Aucun des confédérés n'avait à jeter à l'autre la pierre. Le bilan de l'armée russe supporte la comparaison avec celui des autres armées alliées.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY



Dragons.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE VI

CONQUÊTE DE LA PRUSSE-ORIENTALE

Quand il fut question de remplacer Apraxine dans le commandement en chef de l'armée russe, ce ne fut point d'après la liste d'ancienneté que l'on choisit Fermor. Il y était précédé par Boutourline, les deux Chouvalof, Georges Liewen et Pierre Soltykof. Il y arrivait seulement le septième. Mais il semble que les deux Chouvalof se soient récusés; Soltykof et Boutourline étaient au loin, l'un occupé à créer le « Corps d'observation », l'autre à compléter les troisièmes bataillons des régiments d'armée active. Fermor, au contraire, était resté au quartier général. Fermor avait défendu Apraxine contre ceux qui l'accusaient d'avoir, pour des considérations politiques, précipité la retraite de l'armée; il pouvait donc paraître singulier qu'on lui confiât la succession de ce même Apraxine. Mais il était évident aussi que personne n'était plus que lui au courant de la situation de l'armée. C'était lui d'ailleurs qui avait pris Memel et Tilsit, et il s'était distingué à la bataille de Jægersdorf.

On pouvait regretter qu'il fût un Allemand, un protestant, et même un protestant convaincu. Il était un de ces « impies Allemands », dont l'orthodoxe Vessélitski regrettait la présence à l'armée, invoquant le proverbe russe : « Le corbeau crève-t-il les yeux au corbeau ? » Cependant aucun des généraux, à part Soltykof, n'a remporté sur Frédéric II d'aussi brillants succès que Fermor. A la cour de Russie, personne ne doutait de son loyalisme et de sa fidélité; tous s'accordaient à reconnaître sa capacité; enfin, ce qui ne gâtait rien, il passait non seulement pour bon général, mais

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pour ingénieur distingué. Il avait autour d'Élisabeth de puissants protecteurs; car, avant même que Bestoujef fût tombé en disgrâce, comme s'il eût prévu sa chute prochaine, ce n'était pas avec lui, mais avec le favori Ivan Chouvalof, avec le vice-chancelier Vorontsof, qu'il était en correspondance (plusieurs de ses lettres ont été publiées depuis dans l'*Archive Vorontsof*). On ne pouvait lui imputer aucune relation suspecte avec la jeune cour : il était plutôt du parti des Chouvalof et des Vorontsof, c'est-à-dire du parti de l'impératrice. Aussi les ambassadeurs de France, d'Autriche et de Saxe n'hésitaient pas à le recommander, bien que L'Hôpital estimât qu'il ne ferait guère mieux que son prédécesseur.

Les historiens de notre siècle l'ont diversement apprécié. Hasenkamp ne peut assez louer son humanité, sa politesse, sa courtoisie, ses ménagements à l'égard des populations conquises de la Prusse-Orientale. Pour les raisons contraires, M. Masslovski, estimant qu'il n'a que trop ménagé les vaincus, est disposé à le juger sévèrement. Si Fermor avait des sympathies pour les gens et les choses d'Allemagne, M. Masslovski se plaît à relever en lui les traits « antipathiques » à la nature russe. Il lui reproche de mal comprendre le caractère national des troupes qu'il avait à commander; sur plusieurs points, il en administre la preuve ; mais parfois on peut trouver excessives ses préventions contre Fermor.

Weymarn ayant été enveloppé dans la disgrâce d'Apraxine, Fermor se trouva privé des services que pouvait lui rendre l'excellent chef d'état-major général de la précédente campagne. Tout le labeur que comportait la réorganisation de l'armée tomba presque uniquement sur lui. Notons aussi que Brown, qui commandait un des deux corps de l'armée, affecta toujours une certaine indépendance à l'égard du nouveau généralissime. Il en fut de même pour Pierre Soltykof qui, si loin de l'armée principale, commandait le « corps d'observation ». D'autres généraux, des « orthodoxes », ne pliaient qu'avec peine sous son autorité. Enfin, plus étroitement encore que son prédécesseur Apraxine, Fermor allait être tenu en lisière par la Conférence, qui affectait de voir en lui moins

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

un généralissime que l'exécuteur de ses délibérations. La Conférence de Pétersbourg, d'une part, le Hof-Kriegsrath de Vienne, d'autre part, continueraient à influer de la façon la plus fâcheuse sur les opérations de Fermor et de Daun : entre ces deux généraux mis en tutelle, le roi de Prusse, qui était à lui-même sa *Conférence* et son *Hof-Kriegsrath*, garderait le monopole des décisions prises en temps utile, des mouvements rapides et des coups foudroyants.

Au moment où Fermor prit le commandement, l'armée principale des Russes était dispersée dans les quartiers d'hiver où l'avait amenée Apraxine, c'est-à-dire en Sémigalie et Courlande. Le 1er corps, celui de Brown, était cantonné autour de Telchi ; le 2e, celui d'Ivan Soltykof, s'étendait de Memel, qu'occupait la brigade Riazanof, à Libau ; le 3e, celui de Galitsyne, était à Frauenburg ; l'artillerie de campagne, sous Tolstoï, à Libau. L'armée tout entière se trouvait réduite à 72 000 hommes, et pour porter au complet l'effectif de tous les régiments, on calculait qu'il manquait 8 641 chevaux et 21 915 soldats. En ce qui concernait les hommes, cet énorme « incomplet » ne pouvait s'imputer principalement ni aux pertes de la bataille de Jægersdorf, ni même aux désertions, qui ne s'élevaient pas à plus de 852, mais aux privations et aux maladies qui avaient décimé l'armée pendant sa retraite. On avait encore quantité de soldats dans les hôpitaux.

Dans cette armée on avait réduit de beaucoup le chiffre des irréguliers : Apraxine et Fermor avaient vu quelle dévastation et quelle dangereuse exaspération ils répandaient dans les pays occupés, et combien leur service « à deux chevaux » compliquait la question des fourrages, en encombrant les colonnes d'une masse énorme d'animaux. Apraxine avait fermé les yeux sur leurs désertions. Puis on avait renvoyé chez eux les kosaks des Slobodes et la plupart des *hétérogènes*. On ne conservait que les kosaks de Tchougouïef, les Dontsy, 500 Kalmouks du Volga et les polks de hussards.

Fermor avait proposé à la Conférence un certain nombre de réformes : organiser d'une façon permanente la répar-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tition en corps et en brigades; compléter tous les régiments d'infanterie à 2 bataillons, plus 2 compagnies de grenadiers; diminuer les missions hors rang qui réduisaient par trop le nombre des officiers; mieux répartir les charrois, pour que chaque régiment et presque chaque compagnie n'en fussent pas encombrés, et séparer par exemple le gros bagage du bagage léger; diminuer la charge qui écrasait les épaules du soldat; modifier son uniforme et sa tenue en ce qu'ils avaient de trop incommode; obliger les irréguliers à ne servir qu'avec un seul cheval, sauf à leur accorder deux chevaux de bât par chaque dizaine d'hommes.

La Conférence approuva ce plan de réformes, mais le temps ne permit d'en exécuter qu'une petite partie. On diminua la charge du soldat; on le dispensa de porter la queue et de se poudrer; on le pourvut de chaussures et de vêtements chauds pour la campagne d'hiver; mais les irréguliers continuèrent à servir avec deux chevaux et le convoi de l'armée à présenter la même énormité et le même désordre.

Le plus urgent eût été de fournir des recrues à la principale armée et de combler les vides dans le corps d'officiers. On décida une levée de 43 000 hommes, mais aucun ne put rejoindre les dépôts avant la fin de l'année. On draina encore les régiments de ligne laissés à l'intérieur et même les régiments de garnison. En dépit de tous ces expédients, on ne parvint pas cependant à porter l'effectif des régiments de l'armée de Prusse à 1 552 hommes. Pour les officiers, ce fut tout aussi difficile : on eut beau mettre à la disposition du généralissime la promotion du Corps des cadets, donner des grades aux sous-officiers nobles des régiments de la garde, requérir des fils de gentilshommes : il fallait près de 500 officiers, on en eut à peine la moitié. Ce qui compliquait encore la tâche du Collège de la guerre, c'est qu'il fallait trouver des hommes et des officiers pour former le « corps d'observation » créé par Chouvalof et commandé par Pierre Soltykof; c'est qu'on avait décidé de former un corps nouveau de 40 000 hommes, qui serait commandé par Boutourline et qu'on mettrait à la disposition des Autrichiens pour les aider en Silé-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sie. Le corps Boutourline n'exista que sur le papier, et quant au corps d'observation, il conserva si bien ses vices originels, choix médiocre des hommes et des chevaux et défaut absolu de cohésion, que sa coopération avec l'armée principale fut la cause essentielle des lenteurs et même des revers de celle-ci.

En attendant, l'armée de Fermor, qui avait à conserver, des conquêtes de 1757, la ville et le district de Memel, était couverte, du côté de la Prusse, d'abord par la rivière de Memel, ensuite par un cordon de cavalerie qui observait les rives du Niémen. Les irréguliers avaient même formé un camp à Prökuls.

Lehwaldt, après ses succès de la campagne d'automne, n'avait pas reconduit les Russes beaucoup plus loin que le Niémen. D'autre part, Frédéric II n'était pas homme à laisser sans occupation, dans une crise aussi terrible que celle qu'il traversait, un de ses corps d'armée. Tout de suite après cette presque totale délivrance de la Prusse-Orientale, dès le 7 octobre, Lehwaldt recevait l'ordre de se reporter avec ses troupes dans la Poméranie prussienne et d'en chasser les Suédois. Le feld-maréchal laissa quelque espérance à ses administrés de le revoir bientôt; mais il agit comme s'il ne devait pas revenir. Il mit en liberté les prisonniers d'État gardés dans les forteresses. Il vida toutes les caisses publiques, à l'exception de celles de l'Université et de quelques fondations de bienfaisance. Il emmena toutes ses forces, même les régiments de garnison Sydow et Manteuffel, en tout 30 000 hommes. Il emmenait les recrues de l'année, à raison de 60 à 70 conscrits par régiment. Il prit les canons des forteresses, sauf quelques mauvaises pièces de fonte, évacua les arsenaux et les magasins. Il ne laissait à la province pour se défendre que quatre compagnies du régiment de garnison Puttkammer: deux d'entre elles furent placées à Pillau, sous les ordres d'Unruh, et deux à Kœnigsberg, sous Hünert de Wuthenow. Un détachement de 60 à 70 hussards, sous le lieutenant du Faye, furent postés en observation près de Gumbinnen. A la vérité, il y avait les gardes civiques des villes et la *landmiliz*, un peu réorganisée ; deux compagnies

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'infanterie, sous les capitaines Plewe et Kortzfleisch, durent stationner à Russ ; quelques escadrons de *land-husaren*, recrutés parmi les forestiers, les chasseurs et les braconniers, en formaient la cavalerie. Un des chefs de cette cavalerie improvisée, le forestier Eckert, se distingua même en soutenant, d'octobre à janvier, une petite guerre d'escarmouches, au delà du Niémen, contre les irréguliers de l'armée russe. Hasenkamp assure qu'il se fit redouter des Dontsy et des Kalmouks.

La province de Prusse n'en était pas moins abandonnée à elle-même. Frédéric II pensait que, même avec l'armée de Lehwaldt, il ne pourrait arrêter une nouvelle invasion de la Prusse-Orientale ; il pouvait espérer que ses amis de Pétersbourg parviendraient peut-être à l'empêcher ; en tout cas, les 30 000 hommes de Lehwaldt lui étaient trop nécessaires sur le théâtre principal des opérations pour qu'il les exposât à se faire écraser inutilement là-bas ; il sentait que ce serait sur les champs de bataille de la Bohême, de la Saxe ou de la Silésie que se déciderait le sort de cette province avec celui de la monarchie ; c'était par une victoire ou une défaite entre l'Elbe et l'Oder qu'il la sauverait ou la perdrait définitivement ; et enfin il avait assez fait pour l'honneur du pays auquel il devait son titre royal, puisqu'une première fois il avait refusé de l'abandonner sans combat à ses voisins du Nord et même avait réussi à les en faire chasser.

Les habitants de la province se plaçaient nécessairement à un autre point de vue que leur roi. Ils voyaient avec inquiétude s'éloigner les régiments de Lehwaldt, presque tous recrutés parmi eux, et ne pensaient qu'avec terreur à cette armée de 80 000 Russes, Kosaks ou Tatars, un orage suspendu sur leurs têtes. Les souvenirs de la dernière occupation et les excès commis par les irréguliers, le désastre de Ragnit et les cendres de tant de villages, n'étaient point pour les rassurer.

Cependant la retraite de Lehwaldt s'opérait sous de favorables auspices. On venait de recevoir à Kœnigsberg la nouvelle de la grande victoire remportée par Frédéric II, le 5 novem-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bre 1757, sur l'armée de Soubise à Rosbach. Jusqu'alors il n'avait encore vaincu que les Saxons et les Autrichiens; battre l'armée de France, l'armée que Louis XV avait héritée du Grand Roi, c'était un succès d'une importance capitale. Rosbach avait une portée morale bien autre que Molwitz, Pirna ou Lobositz. Jusqu'alors confinée dans les limites des guerres allemandes, la gloire de Frédéric II en devenait européenne, universelle. Quelle puissance militaire pourrait désormais rivaliser avec la sienne, et qui ne vaincrait-il pas après avoir vaincu les Français? C'est ce jour-là que Frédéric apparut à l'Allemagne non comme le héros de guerres presque civiles, mais comme le champion de la race germanique contre les races étrangères. Toute l'Allemagne, même celle qui combattait contre lui, triomphait par lui. Il se révéla comme un autre Arminius et comme le dieu de la guerre. C'est la gloire militaire de Frédéric II qui, d'une collection de principautés et de seigneuries, reliées entre elles par des liens féodaux ou par un réseau de bureaucraties, créa la nation prussienne, et de la nation prussienne fit le ferment de la nationalité allemande. Le 25 novembre, le message de victoire fut salué dans la province abandonnée par une grande fête patriotique. La *Société allemande* de Kœnigsberg tint une séance solennelle : son président Flottwell prononça un discours « sur la gloire dont les Muses accompagnent les héros sur les champs de bataille » ; le membre d'honneur Liedert parla sur « l'amour de l'humanité à la guerre ». On voit d'ici les allusions à ce héros qui fut un bel esprit jusque sous la mitraille ennemie, était le favori d'Apollon comme celui de Mars, et, parmi le carnage, restait un roi philosophe et un roi philanthrope. Huit jours après survenait la nouvelle d'une autre grande victoire, celle de Lissa (Leuthen), remportée le 5 décembre 1757 sur les Autrichiens. Elle fut célébrée à Kœnigsberg par une grande parade de la garde civique, qui formait alors 7 bataillons et 35 compagnies, et par des salves d'artillerie que tirèrent les derniers canons de la place.

Cependant les Français de Rosbach et les Autrichiens de Lissa étaient loin ; les Russes étaient près. Ils étaient le dan-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ger imminent, dont le roi victorieux, si loin aussi, ne pouvait préserver sa ville royale. Ils étaient proprement ce que Hasenkamp appelle le *landfeind*, « l'ennemi du pays ». Rosbach et Lissa préviendraient-ils l'invasion des vainqueurs de Jægersdorf ? On était partagé entre l'orgueil patriotique et un effroi bien légitime. Le gouvernement de Berlin assurait qu'il n'y avait pas à craindre une irruption de Fermor ; mais à tout moment, à chaque mouvement des kosaks entre la rivière de Memel et le Niémen, on avait des alertes. Alors les habitants aisés de Kœnigsberg fuyaient sur Dantzig et ceux du plat pays refluaient à Kœnigsberg. Les entreprises de la cavalerie russe devenaient plus fréquentes, plus importantes, et prenaient la figure de reconnaissances : en décembre, Riazanof sortait de Memel, les escadrons de Brown débouchaient de Telchi, et ceux de Stoffeln s'avançaient de Vorony. En avant de tous voltigeaient les Dontsy de Krasnochtchokof.

En ce mois de décembre, Fermor avait reçu de Pétersbourg les instructions les plus pressantes pour entreprendre une campagne d'hiver. On lui enjoignait de faire la conquête de cette province dont son prédécesseur n'avait occupé que la plus faible partie. Il assura que toutes ses dispositions étaient prises et que, dès que le Niémen serait gelé, il passerait à l'offensive. Le 17 décembre, il communiquait à la Conférence son plan d'attaque, et recevait l'approbation impériale. L'armée devait s'avancer en deux colonnes : l'une de Memel, l'autre par Tilsit. On occuperait le port de Labiau sur le Kurisches Haff. On marcherait sur Kœnigsberg : si la place résistait, on la bombarderait, puis on la prendrait d'assaut. Fermor, surmontant sa répugnance pour l'emploi des irréguliers, se résignait à laisser les mains plus libres aux kosaks : seulement il les ferait commander et surveiller par des officiers de l'armée régulière. Il paraît avoir choisi des officiers de race allemande. La colonne de droite, sous de Soltykof, comprendrait deux brigades d'infanterie (Riazanof et Léontief) et une partie de la cavalerie, ayant Krasnochtchokof en avant-garde : au total 20 000 hommes avec 36 canons. La colonne de gauche, forte de 10 000 hommes, serait commandée par l'énergique Rou-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

miantsof. Le reste de l'armée défilerait brigade par brigade, et, vu la saison rigoureuse, on coucherait soit dans les villages, soit dans les bois, afin que les hommes puissent toujours se réchauffer.

Le 31 décembre, Roumiantsof commença le mouvement. Le 5 janvier il était à Popelian, le 9 à Tauroggen, si célèbre depuis par le patriotique pronunciamento de York de Wartenburg. Là on rencontra 1 000 Dontsy de Sérébriakof qui venaient de se heurter, non loin de Tilsit, aux *land-husaren* du forestier Eckert. On lança en avant le colonel Zoritch avec ses hussards pour reconnaître si la glace du Niémen, entre Tilsit et Ragnit, était praticable. On prit en otages quelques notables pour s'assurer de la tranquillité des populations et obtenir des renseignements sur l'état du pays. A la façon dont on opérait, il était évident que les généraux d'Élisabeth s'attendaient à une résistance. En même temps, on répandait partout une proclamation de la tsarine aux habitants de la Prusse. Nous y relevons le passage suivant :

... Nous avons vu avec un extrême mécontentement que, contrairement à nos ordres, on avait évacué cette province quand le feldmaréchal Lehwaldt était vaincu avec son armée et que les habitants s'étaient remis volontairement à notre protection ; avec un mécontentement et chagrin encore plus vifs nous avons appris que, lors de l'évacuation de la province par nos armées, quelques localités avaient été brûlées et dévastées. Au moment où nos armées vont entrer dans le royaume de Prusse, nous croyons devoir promettre notre bienveillance et faveur à tous les habitants qui se remettront de bon gré en notre protection, resteront dans leurs demeures et continueront de vaquer à leurs occupations, et assurer ceux mêmes qui ont souffert des ravages exercés dans la dernière campagne que ces excès se sont produits entièrement contre nos intentions.

Ainsi la tsarine, une fois de plus, désavouait la retraite précipitée d'Apraxine ; elle reconnaissait que cette retraite avait été accompagnée d'excès déplorables; elle assurait les intéressés qu'on avait agi, sur ces deux points, contre ses intentions et que pareilles choses ne se reverraient plus. L'évacuation opérée par Apraxine était considérée par elle comme non

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avenue; donc la seconde occupation ne serait qu'une suite de la première et ferait revivre tous les droits que celle-ci lui avait conférés. Nous devons en tirer cette conséquence qu'aux yeux d'Élisabeth les serments qu'on lui avait prêtés en 1757 reprenaient toute leur vigueur. Ceux des habitants qui n'en avaient pas prêté avaient, comme les autres, à lui jurer allégeance et fidélité. C'est ainsi que l'entendait Fermor; car, sur tout le chemin jusqu'au Niémen, il exigea le serment.

Roumiantsof avançait maintenant assez rapidement : on connaissait la situation militaire de la province et l'on savait qu'il n'y aurait pas de résistance. Le 13 janvier, il occupa Tilsit sans coup férir : il fut reçu hors des portes par le Magistrat, le clergé et les notables, qui sollicitèrent la protection de la tsarine et prêtèrent le serment. Roumiantsof séjourna quatre jours dans la ville.

La colonne de droite avait un chemin un peu plus long à parcourir pour atteindre le Niémen. La brigade Riazanof, le 13 janvier, arrivait seulement à Prökuls : non loin de cette localité campait un parti de *landmiliz* prussienne, qui se retira en toute hâte sur Kœnigsberg. Le 14, Riazanof occupait Russ, et ainsi les têtes des deux colonnes se trouvaient à peu près à la même hauteur.

Dès que s'accentua le mouvement d'invasion russe, tout ce qui restait de troupes prussiennes dans la province se hâta de l'évacuer. Les quatre compagnies Puttkammer sortirent de Pillau et de Kœnigsberg; les hussards du lieutenant de Faye se replièrent, pour ne pas être coupés à Gumbinnen par les escadrons de Roumiantsof. Toutes ces troupes se retirèrent à marches forcées sur la basse Vistule et sur Marienwerder, afin d'y rejoindre l'armée de Lehwaldt. Avant d'évacuer les places, on avait enlevé tout ce qui restait de canons, sauf quelques pièces en fonte hors d'état de servir, vidé les magasins, détruit les poudres.

Quant à la population civile, une partie se reprit à émigrer, le reste fit sa soumission. Les villageois apportèrent des fourrages et de l'avoine aux avant-postes russes. La *landmiliz*, infanterie et cavalerie, disparut comme par enchantement.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le 16 janvier, Riazanof arrivait à Rautenberg, où Fermor vint le rejoindre. C'est aussi à Rautenberg qu'on fit jonction avec Roumiantsof qui arrivait par Lappienen. Des détachements de cavalerie étaient dirigés sur des points jugés les plus importants : Stoffeln, le brillant général d'avant-garde, entrait le 17 à Tapiau et le 18 à Labiau. Là l'*amtsrath* Kuwert et son collègue Rachow informèrent Stoffeln qu'ils avaient reçu du gouvernement siégeant à Kœnigsberg l'ordre de ne faire aucune résistance à l'armée impériale et de la bien accueillir.

Il est évident que si de Kœnigsberg parvenaient de tels avis aux localités plus petites, c'est que Kœnigsberg n'était point disposé à se défendre. Si on avait pu en avoir la velléité, la marche si rapide des colonnes russes l'aurait déconcertée. C'est le 5 janvier que le premier détachement a passé la frontière : le 20, Kœnigsberg était enveloppé par la cavalerie de Stoffeln, qui campait à Lauth, par le gros des forces, Roumiantsof aussi bien que Riazanof, parvenu à Keymen : ces deux localités sont dans les environs immédiats de la capitale. Les colonnes avaient eu à vaincre de grosses difficultés, tous les chemins étant couverts de neige ; elles les avaient surmontées. De cette rapidité dans l'invasion était résulté ce que M. Masslovski appelle « la soumission panique du pays ». Dès le 14, s'était tenu à Kœnigsberg un conseil de gouvernement, auquel assistaient les cinq ministres provinciaux : von Lesgewang, von Wallenrodt, von Tettau, von Rhod, von Grœben. C'est le jour où les deux compagnies Puttkammer évacuaient la ville, avec tout le matériel qui pouvait se transporter. Les gouvernants ne trouvèrent rien de mieux à faire pour occuper la séance que de rédiger un projet de capitulation pour Kœnigsberg. Le 18 janvier, nouvelle réunion. Les cinq ministres signèrent le projet de capitulation et désignèrent trois commissaires pour aller discuter avec le vainqueur : c'étaient von Grabowski, vice-président du tribunal, von Auer, conseiller du domaine et de la guerre, Hindersin, bourgmestre dirigeant. Ils se trouvaient ainsi représenter les trois ordres : chevalerie, fonctionnaires de l'État, bourgeoisie. On écrivit au roi et à Lehwaldt pour s'excuser

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur les nécessités, trop évidentes, de la situation. Mais tout de suite un dissentiment s'éleva parmi les assistants : fallait-il évacuer un pays déjà conquis par l'ennemi et échapper à l'obligation de prêter serment à la tsarine, ou subir cette humiliation et rester à son poste, pour tâcher d'y défendre les intérêts de la province et de l'État? La majeure partie des ministres furent surtout émus de la désapprobation qu'avait manifestée le roi pour un tel serment, même « extorqué ». Wallenrodt, Tettau, Rhod, Grabowski, avec beaucoup de fonctionnaires, se retirèrent en toute hâte sur Dantzig, ville libre du royaume de Pologne. Il ne resta de gouvernants que Lesgewang, un vieillard aveugle, et Marwitz, président de la chambre des finances, cloué sur son lit par la goutte.

Le 20, Fermor était arrivé à Keymen, à une étape de Kœnigsberg. C'est là que le lendemain il reçut les trois commissaires désignés par le gouvernement en fuite, et auxquels nombre de fonctionnaires des localités voisines faisaient cortège. Les commissaires s'étaient mis en route pour aller au-devant du généralissime : ils avouèrent qu'ils ne s'attendaient pas à le rencontrer si près de la ville. Les conditions qu'ils proposaient étaient celles qu'une place imprenable aurait pu mettre à sa soumission, tandis que Kœnigsberg était aussi complètement que possible à la discrétion du vainqueur. Ils demandaient que la ville, les ordres de l'État, l'Université, les églises et fondations pieuses, les *zünfte* ou corporations d'artisans, tous les collèges en un mot, fussent confirmés dans tous leurs « privilèges, franchises, droits, prérogatives ; que les emplois, traitements, pensions, revenus, fussent respectés ; que le commerce fût libre à l'extérieur comme à l'intérieur ; que les officiers prussiens, restés à l'hôpital, continuassent à toucher leur solde ; que le service des postes fût assuré, la liberté du culte garantie ; que « les troupes légères (lisez : irrégulières) ne fussent pas, sans nécessité absolue, logées dans la ville ».

En résumé le vainqueur ne pouvait mettre la main que sur le matériel et les revenus appartenant à l'État prussien, et, après les récents déménagements, c'était un maigre butin.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Fermor reçut les délégués avec la plus parfaite courtoisie. Allemand de culture, protestant de croyance, il ne pouvait avoir que sympathie pour les vaincus, pour leur Université, pour leur culte, pour toutes leurs institutions et franchises. A un autre point de vue, surtout après les excès commis dans la dernière campagne, il importait de rassurer les populations par un grand acte de bienveillance, d'émouvoir l'opinion en Allemagne et en Europe dans un sens favorable à la Russie. Il accorda tous les articles de cette singulière capitulation. Hasenkamp admire qu'il ait tant concédé à des gens qu'il tenait sous le glaive; M. Masslovski s'en indigne, comme d'un acte de faiblesse et presque de trahison.

Cependant le résultat de cette politique fut des plus satisfaisants : la clémence de Fermor acheva ce que la force des armes, ce que « la soumission panique du pays » avaient commencé.

A la cour de Russie, quand on eut fait l'expérience d'un système si favorable à la province conquise, quand on vit qu'on n'en pourrait tirer ni une recrue, ni une contribution de guerre, ni une somme d'impôts supérieure à celle qui se percevait sous la domination prussienne, on débuta par s'étonner et l'on finit par s'irriter. On trouvait étrange que la province fût infiniment mieux traitée sous l'aigle à deux têtes que sous l'aigle monocéphale des Hohenzollern, qu'elle ne contribuât en rien aux charges si écrasantes que la guerre imposait aux contribuables et aux recrutables de l'empire. On comparait cette conduite si bénigne aux procédés que Frédéric faisait subir à la Saxe, qu'il écrasait de contributions et de réquisitions ; où il recrutait de force contre le prince légitime ; où les populations étaient pillées, foulées, décimées. L'effet de cette comparaison tourna plus tard contre Fermor et entra pour beaucoup dans sa disgrâce. La province n'en continua pas moins à être bien traitée.

La capitulation avait été signée le 21. Le lendemain, à la pointe du jour, Stoffeln, avec toute la cavalerie de la colonne Roumiantsof, quittait Keymen; à onze heures, il occupait les faubourgs de Kœnigsberg. Jakovlef, qui était parti de grand

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

matin avec huit compagnies de grenadiers et huit canons régimentaires, se faisait remettre les postes par la garde bourgeoise. A quatre heures de l'après-midi, Fermor faisait son entrée avec le 4e grenadiers et le régiment Troïtski, accompagné de Soltykof et des volontaires gentilshommes russes et étrangers. La vieille cité royale avait pris un air de fête : les cloches carillonnaient ; sur les tours de la ville des tambours battaient et des trompettes sonnaient. Fermor se rendit tout droit au château, où Lesgewang, un des cinq ministres, le harangua et lui remit les clefs. Deux heures après, la brigade d'artillerie Nottelfeld et le reste de la division Riazanof occupaient la ville et disposaient leurs canons sur les places publiques. Dans sa lettre au vice-chancelier Vorontsof, Fermor déclare qu'il a mis en quartiers dans la ville trois polks de hussards, neuf escadrons de dragons, 2 500 kosaks et quatre régiments d'infanterie avec leur artillerie ; mais la majeure partie de l'armée campa au dehors, parmi les neiges. Beaucoup d'habitants s'empressèrent d'inviter chez eux les officiers russes[1].

Le jour de son triomphe dans la ville sainte des Hohenzollern, Fermor expédia Bruce, lieutenant au Préobrajenski, porteur de son rapport à la tsarine et des clefs de la place.

Enfin, ce même jour, Fermor envoyait des détachements occuper Pillau et Fischhausen, et prenait possession du Friedrichsburg. On y trouva un assez grand nombre de canons. Les corps de l'armée furent mis en quartier d'hiver, de façon à occuper toute la province. Brown, attardé avec son corps en Sémigalie, reçut l'ordre de presser sa marche, brigade par brigade.

Fermor déclara que les fonctionnaires et les autres sujets prussiens qui s'étaient dérobés par la fuite à la prestation du serment étaient sommés de rentrer, à peine de perdre leur emploi et de voir leurs biens séquestrés. L'exécution contre les récalcitrants suivit de près la menace[2].

---

1. *Archive Vorontsof*, t. VI, p. 337.

2. Dans cet article nous emprunterons beaucoup au livre de Hasenkamp, *Ostpreussen unter dem Doppeluar*, Kœnigsberg, 1866.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Dès le 23 janvier, les pasteurs avaient reçu l'ordre de substituer, dans les prières publiques, aux noms de Frédéric II et du prince héritier, ceux de l'impératrice Élisabeth Pétrovna, du grand-duc et de la grande-duchesse orthodoxes.

Tous les actes durent être rédigés et tous les jugements rendus au nom de la tsarine. Dans les pièces officielles, Kœnigsberg fut désormais désigné comme « ville impériale russe ». Les coins de la Monnaie furent changés : ducats, thalers et guldens portèrent l'effigie d'Élisabeth avec cette légende latine : ELISABETHA I. D. G. IMP. TOT. RUSS., et au revers l'aigle à deux têtes.

Un des derniers soucis qui avaient occupé Lehwaldt avait été de savoir comment on devait procéder à l'égard des habitants de la province qui, lors de la première invasion russe, avaient été contraints de prêter serment de fidélité à la tsarine Élisabeth. Dans la Prusse d'alors, et pour une conscience protestante comme celle de Lehwaldt, c'était chose sérieuse qu'un serment. Le feld-maréchal avait pensé que les pasteurs seuls avaient qualité pour en relever leurs ouailles. Mais beaucoup de pasteurs, eux aussi, avaient juré. D'autre part, le gouvernement civil de la province estimait que ce serait exposer aux représailles éventuelles de l'ennemi les ministres du saint Évangile qui auraient prêté leur concours à cette espèce de parjure. Frédéric II n'avait pas des scrupules aussi raffinés. Par un ordre de cabinet daté de Magdebourg, il fit décider que « le serment prêté à l'impératrice de Russie était un serment extorqué par la violence et de nulle valeur... de sa pleine autorité souveraine, le roi en relevait ses sujets ». Ainsi, dit Hasenkamp, « cette délicate affaire de conscience fut résolue, non par l'autorité de l'Église, mais par un procédé de pure bureaucratie ». Beaucoup de sujets prussiens, surtout parmi les pasteurs, ne sentirent leur conscience qu'à demi tranquillisée. Et voilà qu'elle allait être soumise à de nouvelles épreuves !

Le 24 janvier, le jour même où l'on célébrait autrefois l'anniversaire de la naissance de Frédéric II, tous les habitants de la province durent prêter le serment de sujétion et de fidé-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

lité à l'impératrice de Russie. A Kœnigsberg, la cérémonie se fit en grande pompe, dans l'église même du château, au pied de l'autel. Les chambres de la guerre et du domaine, les collèges de justice, la municipalité, les délégués de la bourgeoisie, entendirent la lecture du manifeste dans lequel Élisabeth assurait son peuple de sa « bienveillance et faveur ». Puis chacun, d'après la formule lue par le pasteur, prononça le serment de bouche et le confirma par sa signature au bas de l'acte. Les jours suivants, ce fut le tour de l'Université, du collège de commerce, de l'administration des contributions indirectes, etc. Le général russe Rothhelfer recevait le serment, ayant à côté de lui le pasteur Arnoldt, prédicateur aulique et professeur à l'Université. Les fonctionnaires que quelque maladie empêchait de se rendre à l'église durent prêter serment à domicile. Dans toutes les villes et localités de la province, la même formalité fut accomplie. On ne cite pas un seul fonctionnaire qui s'y soit refusé. Domhardt lui-même se soumit. Il déclara par la suite que cela avait été « le moment le plus amer de sa vie ». Voici la formule du serment :

Je soussigné, par le Dieu tout-puissant et son saint Évangile, je jure fidélité et obéissance à la très glorieuse et très puissante impératrice et souveraine autocrate de toutes les Russies, Elisabeth Pétrovna... et à Son Altesse Impériale le grand-duc héritier Pierre Feodorovitch, m'engageant à soutenir de tous mes efforts les augustes intérêts de Sa Majesté Impériale, et, si j'ai connaissance de quelque infidélité contre ces intérêts, aussitôt que j'en aurai connaissance, non seulement de la révéler promptement, mais de m'efforcer de toute manière à la combattre, enfin de me conduire en tout conformément à ce que j'ai juré ci-dessus, comme je dois en répondre devant Dieu et son jugement rigoureux. Et qu'ainsi Dieu ait mon corps et mon âme en sa garde !

On voit que la formule comprenait non seulement la fidélité et l'obéissance, mais encore l'obligation de révéler et de prévenir toute tentative d'infidélité et de désobéissance.

Le 29 février, sept jours après la capitulation, Fermor faisait célébrer dans Kœnigsberg, « ville impériale russe », une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

« fête pour le rétablissement de la tranquillité ». Dans toutes les églises on chanta le *Te Deum*, avec accompagnement de tambours et de trompettes.

Partout le blason de Hohenzollern fut enlevé des monuments, et l'aigle à deux têtes prit la place de l'aigle monocéphale. Beaucoup d'habitants, comme pour mettre leur avoir sous la protection directe de l'impératrice, arborèrent ces insignes aux portes de leurs maisons ou sur leurs armoires. Les portraits d'Élisabeth et du grand-duc décorèrent beaucoup des salons de la noblesse.

Ainsi la tsarine avait pris possession de la terre et des forteresses par les armes, des consciences par le serment prêté et par la prière dite en son nom, des propriétés publiques et privées par son sceau et ses armoiries. Il ne tenait qu'à elle de se considérer comme la souveraine légitime et définitive du pays, maîtresse du sol et de ses habitants, impératrice autocrate à Kœnigsberg comme à Moscou. Voyons ce qu'a été la domination russe pendant les cinq années que dura cette occupation.

Fermor avait été, presque aussitôt, nommé gouverneur général de la Prusse, avec le même traitement et tous les avantages dont avait joui son prédécesseur Lehwaldt. Il eut pour successeur, l'année suivante, un autre Allemand, le baron de Korff; puis le général-lieutenant Souvorof, père du héros des campagnes en Turquie, Pologne, Italie, Helvétie; puis le général-lieutenant Panine; et enfin, avec le même grade, Feodor Voiéïkof.

En dehors du titulaire au gouvernement général, rien ne semblait changé dans l'administration de la province. Cette administration était très compliquée, comme il arrive dans les pays où les formes féodales subsistent à côté d'un régime plus moderne; elle ne comprenait pas moins de trente-deux collèges, bureaux, cours ou chambres. Les principales étaient la chambre de Kœnigsberg pour le pays allemand et celle de Gumbinnen pour le pays lithuanien; au-dessus d'elles s'élevait la chambre provinciale de gouvernement, siégeant à Kœ-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nigsberg. Les attributions de ces divers corps s'enchevêtraient les unes dans les autres. Les Russes furent très longtemps à s'y reconnaître et à pouvoir exercer une surveillance quelconque. Domhardt, président de la chambre de Gumbinnen, put impunément, jusqu'à la fin, grouper nombre de fonctionnaires dans une ligue de résistance passive ou chicanière à la domination russe, étendre sur le pays comme un réseau d'associations patriotiques, former une sorte de *Tugendbund* destiné à y maintenir l'esprit prussien, détourner une partie des revenus et faire passer de grosses sommes d'argent à Frédéric II. Bientôt on plaça des généraux russes à la tête des chambres de Kœnigsberg et de Gumbinnen ; auprès de chaque collège administratif, il y eut des officiers russes à titre de surveillants ; les employés allemands réussirent à leur dérober une partie des affaires, à les amuser de besognes sans importance, à les réduire au rôle de simples expéditionnaires. Voyez si Bolotof, qui passait de longues heures à se pénétrer du style de la chancellerie prussienne et à faire des traductions de pièces, a compris quelque chose à son métier. On traduisait, on copiait, et c'était presque tout [1].

A part Domhardt et quelques fonctionnaires d'esprit vraiment prussien, on peut dire que le pays n'opposa aucune résistance à la domination étrangère. On s'y faisait, et la province glissait tout doucement à devenir une province russe, tout comme l'Esthonie ou la Livonie, où l'ordre équestre et la bourgeoisie étaient également allemands, mais que Pierre le Grand avait soudées pour toujours à sa monarchie. Pourvu que les Russes respectassent la religion protestante, les privilèges de la chevalerie, de la bourgeoisie, de l'Université, des corporations, il n'était point impossible que la province de Prusse suivît l'exemple des autres provinces baltiques.

Jusqu'alors les appels des tribunaux de la province avaient été portés à la cour de Berlin : il fut décidé qu'à l'avenir la Faculté de droit de l'Université ferait l'office de cour d'appel.

---

1. *Mémoires de Bolotof*, t. I, p. 744 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le 30 janvier, le général Riazanof, nommé commandant supérieur de Kœnigsberg, enjoignit aux gardes bourgeoises, ainsi qu'aux diverses milices locales, de déposer leurs armes et munitions dans l'arsenal le plus voisin. En mars, il fallut renouveler cette injonction. On l'étendit aux simples particuliers et aux armuriers. Même les fusils de chasse, les arquebuses et les armes de collection durent être livrés : les épiciers durent remettre leurs poudres. Les gentilshommes campagnards, les paysans, les forestiers, se plaignirent alors de ne pouvoir se défendre contre les loups et les maraudeurs, venus de Pologne et de Lithuanie. Les postillons craignaient d'être attaqués sur les routes. Les agents forestiers ne pouvaient plus réprimer le braconnage. L'autorité russe fut donc obligée d'admettre quelques exceptions à la règle. D'autre part, elle dut faire des visites domiciliaires chez les récalcitrants et sévir contre la contrebande des armes et des munitions apportées par mer.

Le désarmement ne fut pas la seule mesure de défiance prise contre la population : de temps à autre l'autorité militaire faisait fermer les portes de Kœnigsberg ; des ordonnances de police interdirent aux habitants de circuler la nuit sans lanternes ; l'accès aux clochers fut sévèrement gardé ; même pour les incendies, ce ne fut pas avec le tocsin, mais avec les tambours et les trompettes qu'on donnait l'alarme. On dut sévir contre les adhérents de ce *Tugendbund* de Domhardt, dont on n'avait pas la liste, dont on ignorait le chef, mais dont on soupçonnait l'existence : le 13 février 1758, le juge Grabowski fut arrêté et transporté en Russie. Il en fut de même pour le maître de poste Koslowski. On prit des mesures pour surveiller les correspondances : les lettres devaient être remises ouvertes aux bureaux de poste.

Les gazettes, si peu importantes qu'elles fussent alors, parurent aussi réclamer une surveillance. Jusqu'alors la censure de la *Kœnigsberger Zeitung* était confiée à l'Université : l'autorité militaire se la réserva. Fermor avait sans doute de bonnes raisons pour agir ainsi. Dans une lettre à Vorontsof, il se plaignait des « impudents mensonges berlinois qui pa-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raissent dans les gazettes de Kœnigsberg » ; on aurait annoncé, par exemple, que les canons russes étaient tombés dans le fleuve au passage de la Vistule. Fermor transforma en journal officiel une certaine « gazette d'État, de paix et de guerre » qui existait déjà sous la domination prussienne. Il fit graver en tête l'aigle bicéphale. Cet *Officiel* de la conquête fut chargé d'exprimer les sympathies des habitants pour la garnison russe, « à laquelle chacun donne hautement la préférence sur la ci-devant garnison prussienne », et de vanter « le goût exquis qui préside aux riches et coûteux uniformes des officiers russes ». Les lettrés de Kœnigsberg purent lire avec stupeur dans leurs gazettes des tirades sur les brutales violences que Frédéric II exerçait en Saxe, sur l'humanité de la tsarine qui ne songeait pas à exercer des représailles sur les provinces conquises par ses armes. Les victoires du roi de Prusse étaient mises en doute, les succès de la coalition singulièrement exagérés. Hasenkamp trouve tout cela ridicule et odieux ; mais il n'avait pu faire la comparaison avec les *Moniteurs* de Lorraine, de Versailles, etc., dont les conquérants de 1870 ont insulté les populations françaises. Notons, pour 1758, l'apparition à Kœnigsberg d'une gazette en langue française, qui se publiait une fois par semaine.

Le nouveau gouvernement de la Prusse-Orientale exigea des pasteurs bien autre chose que les prières pour Élisabeth et le couple grand-ducal. On devait célébrer à l'église toutes les fêtes officielles des Russes : le jour de la naissance d'Élisabeth, celui de son couronnement, la naissance des enfants du grand-duc. Ces fêtes, l'une dans l'autre, coûtaient à la ville de Kœnigsberg 5000 thalers. A chacune quelque membre de l'Université devait prononcer, dans l'*aula*, une *Festrede* : c'était ordinairement le professeur Werner qui fournissait la prose, les professeurs Bock et Watson qui donnaient les pièces en vers. Werner s'en montrait parfois humilié : un jour il se déclara malade et paya 8 thalers à son collègue Hahn pour parler à sa place ; au contraire Bock, dans ses *Mémoires*, est encore tout à sa vanité de poète et à l'orgueil du succès qu'obtint sa poésie auprès du gouverneur étranger.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ce que l'autorité russe aurait pu épargner à ses administrés, c'était la célébration des victoires obtenues sur leur roi et sur une armée où tant des leurs combattaient et mouraient. Ici les vainqueurs ont eu certainement la main un peu lourde. En 1758, la bataille de Zorndorf, en 1759, la défaite de Frédéric II à Kunersdorf furent célébrées dans Kœnigsberg par des salves à la citadelle, un *Te Deum* dans les églises, un dîner officiel, une illumination de rues. Pour Kunersdorf, on imposa au pasteur et professeur Arnoldt, le « prédicateur aulique » (*Hofprediger*) du régime précédent, l'obligation de prononcer un sermon dans l'église du château. De cette désagréable corvée il se tira non sans honneur ; car il prêcha sur « les devoirs des vainqueurs et ceux des vaincus », mettant en garde les premiers contre l'insolence, les seconds contre le découragement. L'affaire fit du bruit : Arnoldt fut mis aux arrêts de rigueur dans sa maison, sous la garde d'un piquet de soldats, et l'on parla de le transporter en Russie. Une maladie dangereuse qui lui survint, les sollicitations du consistoire et du clergé, lui épargnèrent cette infortune. On le remit en liberté au bout de quelques semaines, mais le gouverneur Korff lui interdit la prédication pour une année entière. On voulut aussi lui imposer une rétractation publique ; mais il se borna, dans le sermon de palinodie, à déclarer qu'il n'avait pas eu l'intention d'offenser la cour impériale.

La prestation du serment, les fêtes de Kœnigsberg, surtout les réjouissances pour ses défaites, ulcérèrent le cœur de Frédéric II. Il refusa d'accorder à ses sujets le bénéfice des circonstances atténuantes qui résultaient de la force majeure et de la nécessité ; il dédaigna de distinguer entre ceux qui avaient cédé spontanément ou par contrainte ; il garda contre la province une profonde rancune, et, du jour où il la recouvra jusqu'à la fin de son règne, nulles sollicitations ne purent le décider à revoir la Prusse-Orientale.

A part cette pression sur sa conscience politique et religieuse, le pays n'avait pas à se plaindre de l'administration russe. Sans doute il subit les réquisitions en nature, les corvées de charroi ; mais les paysans de l'empire russe n'y

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

étaient-ils pas soumis? Et qu'étaient ces inconvénients en comparaison de la situation faite à la Saxe sous le joug de Frédéric II? Les impôts ne paraissent pas avoir été augmentés. A la vérité, quand on eut pris le parti de ne pas demander de recrues pour l'armée d'Élisabeth à la Prusse-Orientale, on exigea de ceux qui étaient sujets au recrutement une taxe militaire: c'était s'en tirer à bon compte, et cette province put s'estimer heureuse en comparaison des autres provinces de la monarchie prussienne. Les excès qui avaient signalé l'invasion ou la retraite de l'armée d'Apraxine, en 1757, ne se renouvelèrent pas pendant les années d'occupation. Hasenkamp a pris la peine de collectionner dans les archives les faits de violence ou de maraude imputables à des réguliers ou à des irréguliers de l'armée russe, officiers ou soldats. Il relève quarante affaires de ce genre. Ce sont des peccadilles, et les armées du XVIIIe siècle en commettaient bien d'autres, même en pays ami. L'historien de la Prusse-Orientale ouvre aussi un compte pour les délits forestiers: des arbres coupés; voilà qui n'est pas bien grave. Il faudrait mettre en balance tout le profit qu'a retiré le pays de l'occupation russe, pour son agriculture et son commerce, par cela seul que, pendant cinq ans, il ne fut pas le théâtre d'opérations militaires. Les ports restèrent libres. Certains gagnèrent gros à se faire les fournisseurs de l'armée impériale. L'Université continua ses cours, et Emmanuel Kant put débuter en chaire comme *docent* de mathématiques.

Pour n'y pas revenir, achevons ici ce que nous aurions à dire plus loin du sort de la province sous le régime russe.

Les habitants de la Prusse-Orientale ne semblent guère avoir haï les vainqueurs. La meilleure société de Kœnigsberg accueillait dans ses salons les officiers russes, tandis que les soirées du gouverneur réunissaient la fine fleur du monde indigène. Chose inattendue, mais qu'Hasenkamp avoue en toute franchise, ce sont les Russes qui ont civilisé les Allemands de la Prusse-Orientale. Beaucoup de leurs officiers appartenaient à des familles plus riches et d'une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

culture plus raffinée qu'aucune de celles de la province conquise. Ils parlaient mieux le français, ce qui était alors dans toute l'Europe le criterium d'une éducation distinguée. Ils avaient du goût pour les vêtements bien coupés, la nourriture recherchée, les vins de choix, le service de table élégant et luxueux. Les indigènes de la Prusse étaient au contraire les plus arriérés des Allemands ; les modes de Paris n'arrivaient là qu'après qu'elles étaient déjà surannées dans la Germanie de l'Ouest ; la nourriture était grossière ; nulle recherche d'aucune sorte. Ce furent les Russes qui propagèrent dans leur conquête le thé, qui était presque inconnu, le café, qui y était une grande rareté, et le punch, qui étonna et charma. Ce furent eux qui, les premiers, « apprirent aux Prussiens à se servir des théâtres pour de très nombreuses réunions, en jetant sur le parterre un parquet mobile, de manière à ne faire qu'une seule salle immense » : là on donnait des bals et des mascarades ; c'est à qui imaginerait les plus jolis costumes et déguisements ; et « les Prussiens ne le cédaient pas aux Russes en invention et en fantaisie[1] ». Bref, on ne s'ennuyait pas à Kœnigsberg, ni les vainqueurs ni les vaincus, pendant que le reste de l'Europe était en proie au fléau de la guerre.

Les Russes firent plus. La société dans la Prusse-Orientale avait conservé des formes et des mœurs gothiques ; il y avait un abîme entre le moindre hobereau et le plus cultivé ou le plus riche des roturiers. Jamais ils ne se réunissaient dans les mêmes salons ; chaque classe se tenait à l'égard des autres dans une raideur gourmée ; à la hauteur du noble répondait la morgue du magistrat ou de l'universitaire. Il y avait bien plus d'esprit égalitaire chez les Russes : la classe noble n'y était point fermée ; sans cesse elle se grossissait de ceux qui s'élevaient par la richesse ou l'instruction, de ceux que la faveur des impératrices faisait passer du dernier rang au premier. Ce fut dans les salons du gouverneur que gentilshommes et bourgeois allemands se rencontrèrent pour

1. Bolotov, t. I, p. 934.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la première fois ; ce fut là qu'ils apprirent à ne plus se mépriser autant.

Mieux encore : c'est la conquête russe qui émancipa la femme de Prusse. Auparavant elle vivait en recluse dans le manoir ou l'hôtel familial, nourrie des préceptes les plus austères du protestantisme, entichée de sa noblesse ou de sa bourgeoisie, vêtue somptueusement et austèrement des défroques de sa grand'mère, allant rarement au bal, jamais au théâtre, ne sortant guère de son logis que pour se rendre au prêche, et toujours sous l'escorte de quelque duègne ; on estimait qu'il était inconvenant à une femme de s'accouder à sa fenêtre. Le gouverneur donna aux dames de Kœnigsberg l'exemple d'assister aux « actes publics » de l'Université ; cela devint de mode à Kœnigsberg, comme il l'est chez nous d'assister à ceux de l'Académie française. Le gouverneur invita les dames à ses soirées, y convia la bourgeoise aussi bien que la baronne. Ses officiers les gagnèrent par le charme de leur conversation, par leur grâce à la danse, par toutes les élégances souples du Slave. Maint roman s'ébaucha entre les initiateurs et les initiées. Hasenkamp verse une larme sur la décadence des mœurs familiales ; constatons seulement que les dames ne se plaignirent pas.

Quant aux reproches qu'il fait aux soldats russes d'avoir donné au bon peuple prussien des habitudes d'ivrognerie et aux fonctionnaires de la tsarine d'avoir enseigné à leurs collègues allemands les procédés de corruption administrative, on peut se demander si à la cour du roi-sergent on était si sobre, et si le mot russe *vziatki* (concussions, pots-de-vin) n'avait dès lors son sosie dans le dictionnaire allemand.

La dernière année de la guerre de Sept ans fut, pour les habitants de la Prusse-Orientale, la plus agitée de toutes ; en quelques mois la province se trouva soumise à quatre souverains différents : Élisabeth, Pierre III, Frédéric II, Catherine II, puis de nouveau Frédéric II.

A la première nouvelle de la mort d'Élisabeth, le parti patriote, dans la province, avait relevé la tête ; on s'était

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

essayé à plus d'audace : Domhardt avait recueilli 300 000 ducats et s'était rendu lui-même au camp de Frédéric pour les lui remettre entre les mains. Même avant la publication de la paix russo-prussienne, il lui avait fait un grand envoi de grains. Il entretenait, sans presque dissimuler, une active correspondance avec le roi.

Le général Panine, que les Allemands estimaient malveillant et perfide, fut remplacé par le général-lieutenant Feodor Voiéïkof, qu'ils estimaient de caractère plus humain et plus ouvert. Le 5 juillet 1762 se fit la proclamation de la paix. L'évacuation par les troupes russes paraissait n'être plus qu'une question de jours; elle n'était retardée que par l'insuffisance des moyens de transport. En attendant, les autorités russes remettaient aux autorités civiles prussiennes l'administration de la province. Les bureaucrates militaires, tels que Bolotof, reçurent l'ordre de rejoindre leurs régiments, ou furent appelés à d'autres emplois. Depuis si longtemps ils grattaient le papier dans la chancellerie de Kœnigsberg qu'ils ressentirent quelque chagrin de ce changement; et leurs hôtes allemands étaient si bien habitués à eux qu'il y eut des scènes d'adieux touchantes. Ceux de Bolotof, un vieux et une vieille, ne voulurent rien accepter de lui pour la nourriture, le blanchissage et le logement de plusieurs années. Bolotof remarque qu'ils étaient des Suisses et non des Prussiens; mais les Prussiens ne se montraient guère moins « sensibles » : son maître d'allemand Weimann refusa également toute rétribution pour ses leçons et versa des larmes en embrassant son élève.

Dès le 25 juin, le roi de Prusse avait adressé des instructions aux fonctionnaires et à la population de la province, pour déterminer la conduite qu'ils devaient observer à l'égard des troupes russes, tant qu'elles occuperaient le pays : avant tout, on avait à pourvoir à leur entretien et aux moyens de transport.

Le roi faisait déjà des mutations dans le personnel administratif, comme s'il eût été maître chez lui : il accepta la démission du comte Finckenstein, jugé incapable ou trop

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

docile aux Russes, et, à la tête du gouvernement réorganisé, plaça le fidèle et énergique Domhardt.

La publication de la paix avait été l'occasion de réjouissances, auxquelles s'associa de bon cœur la population. Ce jour-là, 5 juillet, la *Gazette de Kœnigsberg* avait paru avec son titre d'autrefois, l'aigle monocéphale de Prusse réoccupant la place usurpée par l'aigle à deux têtes. Le colonel Heyden avait repris ses fonctions de 1758, en qualité de commandant de Kœnigsberg ; les postes avaient été remis par les troupes russes à la garde civique réorganisée. Des compagnies de bourgeois à pied et à cheval escortaient les deux hérauts chargés de proclamer à son des trompettes le *notificatorium* de la paix. Les armoiries prussiennes étaient de nouveau arborées sur tous les monuments publics, au son des musiques et des cloches, parmi les acclamations d'un peuple en fête, qui unissait dans ses *vivat* le nom de l'empereur de Russie à celui du roi de Prusse. Tout Kœnigsberg était décoré de draperies et de fleurs, et les navires dans le port s'étaient pavoisés. Le 8 juillet, Voiéïkof lança une proclamation qui déliait les sujets prussiens du serment de fidélité qu'ils avaient dû prêter quelques semaines auparavant, lors de l'avènement du nouveau tsar. Le 9 juillet, les membres du gouvernement, qui avaient quitté la ville en 1758, y firent leur rentrée : on revit, plus vieux de quatre années, les ministres Wallenrodt, Rhod, Tettau, et les autres réfugiés de Dantzig. La dernière fête officielle russe qui ait été célébrée à Kœnigsberg fut, le 10 juillet, celle de Pierre III : il y eut office religieux, parade militaire, illumination. Le 11, eut lieu la remise formelle de l'administration aux autorités prussiennes : elle fut solennisée par un acte académique, avec programme en latin et pièce de vers en latin. D'autres fêtes suivirent, pour la paix conclue avec la Suède : le 14 juillet, il y eut sermon à la cathédrale, sur un texte d'Isaïe, où il est question de la Captivité de Babylone, et de nouveau l'on donna lecture publique des traités de paix avec la Russie et avec la Suède. Le soir, un grand banquet, offert par la municipalité, réunit au Junckerhof les officiers des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

deux armées ; tandis que les généraux banquetaient au château, les soldats russes amélioraient leur ordinaire, grâce à une somme d'argent votée par la municipalité ; les blessés des ambulances, les familles des invalides, les malades, les pauvres, eurent leur part dans ces libéralités.

C'est au milieu des fêtes, des *Te Deum*, des actes académiques, des sermons de gala, des lampions et des bouquets, que tomba, comme un coup de foudre, la nouvelle de la chute de Pierre III. Une proclamation de Voiéïkof, en date du 16 juillet, annonçait au peuple de Kœnigsberg l'avènement de Catherine II. Le traité de paix devenait caduc : la nouvelle impératrice reprenait possession de la Prusse-Orientale.

« En conséquence, disait la proclamation, quiconque tient pour précieux son bonheur terrestre n'a qu'à se montrer soumis et obéissant. » Nous verrons, en effet, que Catherine II eut, au début, quelque hésitation sur la conduite à tenir à l'égard de Frédéric II : de plus, sentant combien son armée de Silésie était à la discrétion du roi, elle voyait dans la Prusse-Orientale un gage et comme un otage dont elle n'entendait pas se dessaisir avant que tout fût réglé : la province lui répondait pour son armée. De nouveau, Voiéïkof reprit ses fonctions de gouverneur général ; de nouveau, les soldats russes réoccupèrent la citadelle et les postes ; de nouveau, l'aigle impériale reparut au fronton des monuments et dans l'en-tête de la *Gazette de Kœnigsberg*. Les caisses publiques furent replacées sous le séquestre russe ; des officiers prussiens, qui étaient venus procéder aux opérations du recrutement, furent retenus prisonniers de guerre, et leurs victimes renvoyées dans leurs foyers.

Puis, quand la mort de Pierre III, quand le retour de son armée de Silésie eurent rassuré la tsarine sur toutes les éventualités qu'elle avait pu craindre, de nouveaux ordres furent expédiés en Prusse-Orientale. Une nouvelle proclamation de Voiéïkof, en date du 6 août, annonça que la province était définitivement remise à la disposition du roi. De nouveau, les armes prussiennes reparurent sur les monuments et dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'en-tête de la gazette; de nouveau, les postes et la citadelle furent occupés par des soldats prussiens. Le même jour, le feld-maréchal Lehwaldt fit son entrée à Kœnigsberg, en qualité de gouverneur de la province. Les actes académiques, les sermons de gala, les lectures publiques de manifestes reprirent de plus belle. Trois fois, en six ans, la province avait été déclarée russe; pour la troisième fois, elle redevenait pays royal. La réaction qui suivit l'avènement de Catherine II n'avait duré que vingt jours. Cette fois, l'évacuation fut poussée avec vigueur, et l'abandon que faisait de sa conquête l'empire russe devenait définitif. La Prusse-Orientale restait prussienne. Elle l'avait échappé belle! Sans l'engouement de Pierre III pour Frédéric II, elle figurerait peut-être aujourd'hui dans la liste des provinces baltiques de l'empire russe.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE VII

PREMIÈRE INVASION DES RUSSES DANS LE BRANDEBOURG. BOMBARDEMENT DE KUSTRIN (AOUT 1758)

L'occupation de la Prusse-Orientale par l'armée et l'administration russes devait avoir une grosse influence, d'abord sur la diplomatie de la coalition, puis sur la conduite des opérations militaires. Élisabeth se réservait ou de garder cette province, ou de la céder à la Pologne en échange des droits de celle-ci sur la Courlande et d'une rectification de frontière du côté de l'Oukraine. L'Autriche avait peut-être consenti d'abord à cet arrangement ; mais, d'une part, elle redoutait tout agrandissement de la Russie en Europe ; d'autre part, elle craignait que l'obstination d'Élisabeth à maintenir sa conquête ne rendît un jour impossible la paix générale : cette paix qui devait rendre à Marie-Thérèse la Silésie ! La mauvaise volonté de la cour de Vienne à soutenir les intérêts de son alliée était si visible que des notes pleines d'aigreur s'échangèrent entre les deux gouvernements. Il vint un moment où la tsarine menaça de faire une paix séparée avec Frédéric II, qui n'hésiterait pas à lui abandonner Kœnigsberg pour retomber avec toutes ses forces sur les autres coalisés.

Les répugnances et les craintes de l'Autriche étaient non moins vivement ressenties par Louis XV. Il redoutait, lui aussi, un agrandissement de la Russie en Europe ; l'idée d'un échange de la Prusse contre des territoires polonais lui était encore plus désagréable que la perspective de voir la tsarine s'annexer la province. Il tenait par-dessus tout, plus qu'aux victoires sur Frédéric, à l'intégrité des territoires de la Pologne et au maintien de ce qu'il appelait « ses libertés ». Le voisinage

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des Russes l'inquiétait pour Thorn et surtout pour Dantzig. Ses agents diplomatiques, à Varsovie, à Vienne, à Pétersbourg, ne sont occupés qu'à protester contre tous les projets qu'on prêtait à la Russie, contre ces passages perpétuels de troupes à travers la Pologne, contre les abus ou excès inévitables qui les accompagnaient. Lorsque Choiseul reprocha aux Russes de tant ménager la Prusse-Orientale, c'est moins par intérêt pour les ressources qu'en aurait pu tirer la tsarine, moins par animosité contre les sujets de Frédéric II ou par ressentiment de ce qu'avaient souffert les sujets de l'électeur de Saxe, que par dépit de voir Élisabeth traiter cette province comme si elle eût déjà été son patrimoine.

Au point de vue militaire, le fait accompli de l'occupation de la Prusse commandait en quelque sorte tous les mouvements des troupes russes. Cette province devenait leur quartier général, leur base d'opérations, leur centre d'approvisionnements, en un mot leur réduit. Elles ne pouvaient ni l'évacuer pour se reporter en Posnanie ou en Silésie, ni trop s'éloigner d'elle, par crainte de la voir attaquée sur leurs derrières. Elles étaient tenues par leur conquête.

Quand l'Autriche prétendait attirer à elle l'armée russe, en faire une auxiliaire et une aile de la sienne, l'amener tout entière sur le principal théâtre de la guerre, le cabinet de Pétersbourg alléguait l'impossibilité d'abandonner sans défense la Prusse-Orientale. C'est par là que toutes les tentatives du chancelier Kaunitz pour amener la jonction des deux armées sur un point quelconque de la Silésie devaient échouer, quelque bonne volonté, quelque docilité, parfois servile, que lui témoignât Vorontsof.

Cette Prusse-Orientale, qui tenait l'armée russe, l'éloignait de l'Autriche. C'est elle qui donnait à la cour de Pétersbourg des idées d'indépendance à l'égard de son alliée, lui soufflait l'ambition de transformer son rôle de puissance auxiliaire en celui de puissance belligérante pour son propre compte, lui suggérait de s'émanciper de l'Autriche par une alliance plus étroite et plus directe avec la France.

Comme elle était rebutée par Louis XV, elle dut se rappro-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cher de Vienne, et chercher une transaction entre ces deux données contradictoires : nécessité de se maintenir en Prusse, obligation de secourir effectivement l'Autriche.

Cette recherche d'une transaction donne naissance à des projets que nous voyons paraître, disparaître et revenir obstinément dans la correspondance politique et militaire de ces cinq années : tantôt il est question de former cette nouvelle armée de 40 000 hommes, qui n'exista jamais que sur le papier, mais qu'on eût mise absolument à la disposition de l'Autriche ; tantôt on parle de démembrer l'armée principale et d'en détacher une vingtaine de mille hommes qui seraient allés rejoindre celle de Daun. Mais toujours le généralissime russe, qu'il s'appelle Fermor, Soltykof ou Boutourline, proteste contre cet affaiblissement, qui l'eût réduit à l'impuissance d'agir et qui eût si bien émietté les forces russes que le drapeau de la tsarine aurait pour ainsi dire disparu du théâtre de la guerre européenne. Un ennemi seul aurait pu donner à la tsarine un conseil si nuisible à ses intérêts et à la gloire de ses armes. De tels projets ajoutaient une nouvelle série de tiraillements à ceux, de toute sorte, qui affaiblissaient déjà la coalition : par le désaccord entre la diplomatie d'Élisabeth et la conduite de ses généraux. Un troisième essai de transaction consistait à faire dévier la ligne d'opérations suivie par l'armée russe afin de la faire incliner vers celle que suivait l'armée de Daun, sans rendre cependant les deux lignes tout à fait parallèles ou convergentes.

Les Russes, ayant la Prusse-Orientale pour base d'opérations, pouvaient, en effet, choisir entre trois systèmes principaux d'opérations : ou bien, suivant les rivages de la Baltique, occupant Dantzig pour s'assurer la basse Vistule, ils poussaient droit devant eux, envahissaient la Poméranie prussienne, opéraient leur jonction avec la petite armée suédoise, coupaient Frédéric II de toute communication avec la mer ; ou bien, par Küstrin ou Francfort-sur-l'Oder, ils filaient directement sur Berlin, s'emparaient de la capitale et de la principale province de la monarchie prussienne ; ou bien, par Posen, ils allaient coopérer à la reconquête de la Silésie ou de la Saxe.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

N'importe laquelle de ces trois lignes, suivie avec constance, pouvait aboutir à un grand résultat : la conquête d'une province sur l'ennemi commun. Le mal c'est qu'on ne sut jamais se tenir résolûment à aucun de ces trois systèmes. Dans la campagne de 1758, les Russes auraient pu faire capituler Dantzig, occuper la Prusse-Occidentale, conquérir la Poméranie, détruire l'armée de Lehwaldt. Dès lors, l'année suivante, ils pouvaient envahir le Brandebourg ; puis, dans une troisième campagne, écraser Frédéric II entre eux et les Autrichiens.

Rien de tout cela ne fut fait. Jusqu'à la fin de la guerre, l'armée russe, même quand elle marchait le plus décidément sur Küstrin et Francfort, fut constamment sollicitée par deux influences contraires. Tantôt il lui fallait dévier vers le nord, car sur son flanc droit s'agitait l'armée prussienne de Poméranie, menaçant ses lignes de communication, menaçant même Kœnigsberg ; tantôt il lui fallait dévier vers le sud, car le chancelier Kaunitz assaillait de remontrances le chancelier Vorontsof, et Daun se plaignait que les Russes ne voulussent rien faire pour lui en Silésie et en Saxe. L'armée russe était comme une planète sollicitée à la fois par deux attractions opposées, et qui, au lieu d'avancer en ligne droite, n'évolue que par une série de zigzags. De là tant d'ordres et de contre-ordres, tant de marches et de contre-marches, qui épuisaient l'armée, jalonnaient ses routes de chevaux morts et de chariots abandonnés, l'exposaient à souffrir de la faim, car il était impossible à l'intendance de modifier les lignes de ravitaillement et l'emplacement des magasins aussi vite que l'eussent exigé les vicissitudes de la politique. L'armée russe avait plutôt l'air d'errer et de vagabonder en Pologne et en Allemagne que d'y suivre un plan d'opérations raisonné.

La diplomatie agit de la façon la plus désastreuse sur le commandement. C'est par égard pour la France que la Conférence dut refuser à Fermor l'autorisation d'occuper la ville de Dantzig, dont le Magistrat était animé de sentiments tout prussiens, qui, maîtresse de la mer et de la Vistule, entravait autant qu'il était en elle l'approvisionnement des troupes, ar-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rêtait les convois de bateaux sur son fleuve et les convois de charrettes sur ses ponts, et qui mit à la plus dure épreuve la patience russe. C'est par égard pour l'Autriche que la Conférence modifiait sans cesse les plans de ses généraux, les détournait des deux lignes qui semblaient les mieux indiquées, celle de Poméranie et celle de Berlin, les forçait à se rapprocher des Impériaux, sans cependant vouloir livrer complètement à ceux-ci l'armée russe. Car c'était bien de la livrer qu'il s'agissait, et presque de la sacrifier. Avec les lenteurs de Daun, le savant pédantisme de ses marches-manœuvres, sa tactique qui semblait renouvelée de Montecuculli, les ingérences méticuleuses du *Hof-Kriegsrath*, il était impossible de fixer un point de jonction, où l'on ne risquerait pas de trouver, au lieu de Daun, Frédéric II. Il n'était pas franc du collier : jamais on ne pouvait savoir de lui quel était son plan, même s'il en avait reçu un de Vienne, et ses paroles étaient en contradiction avec les assurances de Kaunitz. Les généraux de la tsarine le calomniaient-ils quand ils assuraient qu'il ne visait qu'à amener l'armée russe sous le feu des batteries prussiennes, à la jeter au-devant de Frédéric II comme on oppose au taureau furieux la rosse d'un picador, afin d'user les forces de l'ennemi avant de l'affronter soi-même? Les Autrichiens ne faisaient sans doute pas de ces vilains calculs ; mais quarante ans plus tard Souvorof s'est très mal trouvé d'avoir compté sur leur concours au moment décisif. En somme, dans la guerre de Sept ans, la plus stérile des campagnes qu'aient faites les Russes, celle de 1761, fut précisément celle où le cabinet de Pétersbourg montra le plus de complaisance pour celui de Vienne et où le généralissime russe se mit le plus complètement à la disposition de son collègue autrichien.

Fermor, agréablement surpris de la facilité avec laquelle les habitants de la Prusse-Orientale l'avaient accueilli, enchanté d'être nommé gouverneur général de la province, se serait volontiers attardé dans les délices de Kœnigsberg. La Conférence le pressa de se mettre en mesure pour une nouvelle campagne au printemps. Les forces russes étaient fort disper-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sées. Fermor n'avait sous la main que les corps Soltykof et Galitsyne. Le 3e corps, sous Brown, était encore distribué autour de Telchi. Le Corps d'observation, ou corps Chouvalof, se formait à Pskof, Smolensk, Torjek, Véliki-Louki, Volmar, Dorpat. En projet il devait comprendre 20 000 hommes; il ne s'élevait pas alors à plus de 7 000, et n'en compta jamais plus de 10 000 à 12 000. Il avait des espaces immenses, près de mille kilomètres à parcourir, pour rejoindre la principale armée. Ce fut autant à ces marches interminables qu'au médiocre choix de ses éléments constitutifs qu'il dut son épuisement prématuré. On ne doit parler que pour mémoire du corps qu'on devait former pour la Silésie, et pour lequel on drainait les troisièmes bataillons, les dépôts, les troupes des régiments de garnison : jamais il ne put être mis sur pied.

En février, l'armée principale, c'est-à-dire les corps Soltykof, Galitsyne, Brown, commencèrent à s'ébranler vers la basse Vistule. Le 10, Stoffeln, avec les kosaks de Tchougouïef, 300 hussards et quelques cuirassiers, arriva sous Marienwerder. Il fut reçu par le Magistrat, les fonctionnaires et les habitants, qui lui présentèrent les clefs de la ville et le supplièrent de les admettre à prêter serment. Il trouva dans la place beaucoup d'approvisionnements et 38 pontons qui lui furent très utiles pour établir un pont sur la Vistule. Il se dirigea par Graudenz, Kulm, et entra, le 17, à Thorn. A la différence de Dantzig, les Russes eurent toujours avec les citoyens de Thorn les plus amicales relations. Le 23 février, Stoffeln revenait à Marienwerder; de là se dirigeait sur Dantzigwerder, envoyait un détachement de cavalerie à Riesenburg. Partout il était bien accueilli, recevait les serments des autorités et des notables, quoiqu'on fût en territoire polonais, recueillait des renseignements militaires, enjoignait de fournir des provisions. Elbing avait fait un peu plus de résistance : le Magistrat aurait voulu épargner à la ville le passage des troupes russes; il avait même commencé à construire sur la rivière d'Elbing un pont qui aurait permis aux colonnes de contourner la ville. On lui dit que ce travail

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

était inutile et qu'il eût à ouvrir ses portes. Riazanof fit son entrée le 3 mars, releva et congédia la garnison polonaise, accorda une capitulation civile, mais à des conditions beaucoup moins avantageuses que celles de Kœnigsberg. Fermor arriva dans la ville le 5 mars et y fut reçu avec les honneurs dus à son rang.

Frédéric II fut très irrité de cette occupation : il en fit faire à Varsovie, par le secrétaire d'ambassade Benoît, les plus vives remontrances. Il déclara qu'il se considérerait comme libre désormais d'occuper telle ville polonaise qu'il lui conviendrait. Auguste III écrivit alors au généralissime russe pour l'inviter à évacuer Elbing. Fermor répondit par un refus enveloppé des formes les plus courtoises, avertissant en même temps la Conférence de l'importance qu'il attachait à ce point stratégique, si précieux pour maintenir de sûres communications avec la Prusse-Orientale. Cependant, après les avant-gardes, les corps de troupes russes occupaient les principales cités de la Vistule. Riazanof s'établissait à Münsterberg ; la cavalerie de Demicou, Stoffeln, Krasnochtchokof, à Marienwerder ; la brigade Treiden à Graudenz, où Brown arrivait à son tour, après avoir parcouru 412 verstes en 14 jours, malgré l'épaisseur des neiges. Thorn reçut une garnison de 400 grenadiers, et l'on travaillait à remettre en état ses fortifications. Fermor aurait bien voulu s'emparer de Dantzig, tout au moins de Weichselmünde, le fort de l'embouchure, grâce auquel les habitants entravaient tous les arrivages. Il adressa même à la Conférence un plan pour cerner, isoler et bloquer la ville. On n'osa lui en donner l'autorisation, par crainte des protestations de Benoît, de celles aussi, très probables, des agents français.

Des points qu'il occupait sur la basse Vistule, Fermor pouvait étendre sur les pays voisins un réseau d'informations. Il en recevait grâce aux reconnaissances vivement menées par les kosaks de Sérébriakof et Krasnochtchokof, les hussards de Tékéli, la cavalerie de l'ardent Stoffeln. Il en recevait aussi beaucoup par des membres du clergé catholique et de la petite noblesse polonaise. Un certain jésuite surtout le rensei-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

gnait abondamment et fidèlement. Fermor savait que le comte Dohna, successeur de Lehwaldt, était occupé à bloquer les Suédois sous Stralsund, que Frédéric II surveillait Daun de très près. Les troupes prussiennes les plus rapprochées stationnaient à Bütow; beaucoup plus loin, les escadrons de Platen battaient la campagne autour de la forteresse de Kolberg. En somme les chemins étaient libres, soit pour entrer en Poméranie, soit pour envahir le Brandebourg. On est donc étonné de voir Fermor passer les mois d'avril et de mai dans l'inaction. Nous savons qu'il attendait les recrues et les officiers qu'il avait demandés.

C'est seulement le 6 juin qu'il se décida pour la Poméranie. L'armée s'ébranla sur trois colonnes : Panine marchait, par Dirschau, sur Preussisch-Stargard; Soltykof, par Münsterwald, sur Tuchel; la cavalerie de Roumiantsof, par Neuburg, sur le même point; les kosaks de Krasnochtchokof, suivis des escadrons de Stoffeln, sur Konitz. Quand on fut arrivé à Konitz et Tuchel, l'armée s'arrêta. Puis elle changea de direction, tournant vers le sud, dans la direction de Bromberg. Fermor avait ordonné à la cavalerie de Demicou de partir pour Driesen, point important sur la Netze, d'où l'on pouvait lever des contributions et recueillir des renseignements aussi bien dans la Poméranie que dans le Brandebourg; mais les chemins furent reconnus trop mauvais et le pays trop marécageux. Demicou se contenta de faire des raids en Poméranie : sur Neu-Stettin, où, le 20 juin, il battit les hussards prussiens, leur tua 28 hommes, leur en prit 32, leur enleva 2000 bêtes à cornes et des moutons à proportion; sur Tempelburg, sur Draheim, où il enleva un colonel et 19 hommes, détruisit cinq canons de fonte. Le 2 juillet, il était à Posen, et y déposait son butin. Puis il repartait en expédition, rejoignait à Wronke Roumiantsof, et recevait de lui l'ordre de se porter sur Driesen. Pendant ce temps, le gros de l'armée, poursuivant sa marche par Bromberg, était arrivé à Posen. Du 1er au 3 juillet, elle acheva de s'y concentrer. De Tuchel à Posen, elle avait parcouru 228 verstes en douze jours.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il était évident que Fermor était revenu à son idée première qui était d'enlever à Frédéric II l'une de ses places les plus importantes de l'Oder, Küstrin ou Francfort, où des masses d'approvisionnements et de munitions étaient entassées, et que le roi de Prusse considérait comme de sûres retraites en cas de malheur. Pour une opération sur Küstrin, le point de Driesen était d'une grande importance stratégique. Il donnait à l'occupant la faculté de se mouvoir sur les deux rives de la Wartha. Driesen était défendu par le colonel Gordt avec un millier d'hommes. Quand Demicou parut, avec un renfort de dix escadrons de grenadiers à cheval et deux obusiers, on répondit à sa sommation par des coups de fusil. Il fallut le renforcer par Éropkine, qui prit le commandement sur lui. Devant ce nouvel assaillant, Gordt dut se décider à la retraite. Éropkine le fit poursuivre. Ce millier de Prussiens essaya de faire tête dans la position de Friedberg, le 15 juillet; mais il en fut débusqué, poursuivi dans la plaine et enveloppé par les hussards et les kosaks. Tout fut tué ou pris.

Le Brandebourg était décidément entamé. Frédéric II se hâta de rappeler Dohna de la Poméranie, où il avait refoulé partout les Suédois. Laissant la cavalerie de Platen à Belgard pour y couvrir Kolberg, Dohna se hâta de courir en Brandebourg. Le 6 juillet, il parvint à Schwedt, sur l'Oder; de là, il dirigea les hussards de Malachowski sur Francfort, et son avant-garde, commandée par Kanitz, sur Landsberg, à deux marches seulement de Driesen occupé par les Russes. Le 24 juillet, Dohna prit position à Lebus, sur l'Oder, à distance égale de Küstrin et de Francfort, prêt à se porter au secours de celle des deux villes qui serait menacée.

Fermor aurait volontiers attaqué Dohna. Quelques marches l'eussent amené de Posen sur l'Oder. Mais à ce moment Brown se trouvait assez loin de lui. Le Corps d'observation en était encore plus loin. Il marchait lentement, péniblement, mettant cinq mois à parcourir 850 verstes, à peine 170 verstes par mois. On signalait déjà l'épuisement de ses chevaux et même de ses hommes. Son créateur, Pierre Chouvalof, se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rendait bien compte de cette faiblesse. Il écrivait: « Ce corps ne peut se battre et remporter la victoire qu'à force d'artillerie; ses régiments doivent être placés dans une situation telle qu'ils servent *uniquement* à couvrir les canons. » D'artillerie, ce corps était surchargé, accablé. Outre les canons régimentaires, il traînait 110 pièces de gros calibre, des masses de caissons, des équipages de pont, du matériel de génie, jusqu'à des sacs pleins de sable. Quand il parvint à Thorn, on jugea nécessaire d'y laisser 50 de ses gros canons et la plus grande partie de ses *impedimenta*. Il ne gardait encore que trop de pièces pour son faible effectif de 8 000 à 10 000 combattants. C'était une masse d'hommes à peine organisée : les régiments, à effectifs très réduits, n'étaient même pas groupés en brigades et corps. On y manquait d'officiers, surtout d'officiers supérieurs. Avant de paraître sur un champ de bataille il changea quatre fois de général en chef : après Chouvalof, un Soltykof; après Soltykof, Brown; après Brown, Zacharie Tchernychef. Soldats, sous-officiers, officiers, généraux, se connaissaient à peine. Si, par malheur, l'appui de ses canons faisait un moment défaut à cette infanterie hétérogène et à cette cavalerie fatiguée, il était certain que le Corps d'observation tomberait en poussière. Enfin, après une autre longue série d'étapes, il rejoignit l'armée principale. Fermor avait maintenant presque tout son monde à Betsche (ou Pszczéwo), non loin de l'Obra, un affluent de la Wartha. On était au 26 juillet, le surlendemain du jour où Dohna occupait Lebus.

C'est à ce moment qu'intervient de nouveau la Conférence. Cédant à la pression des Autrichiens, elle décide que le Corps d'observation, renforcé de 8 000 hommes de Fermor, serait placé sous les ordres de Brown et dirigé sur Glogau, pour coopérer aux évolutions de Daun en Silésie. Fermor dut protester énergiquement.

Le jour de la réunion à Betsche, Fermor envoya des reconnaissances de cavalerie dans toutes les directions. Par elles et par ses « confidents » particuliers, il apprit qu'une grande panique s'était manifestée à Berlin, par suite d'un re-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tour offensif des Suédois sur la Peene, et que les autorités se préparaient à fuir sur Magdebourg ; que Dohna était concentré entre Küstrin et Francfort ; que Frédéric II et le prince Henri ne cessaient de lui envoyer des renforts ; que le roi lui-même, avec une partie de son armée, avait quitté ses positions d'Olmütz et était parti dans une direction encore inconnue. La cavalerie russe signalait à Landsberg une avant-garde prussienne, d'un effectif assez fort.

Fermor réunit son conseil de guerre. Celui-ci estima que l'ennemi avait l'intention de disputer le passage de l'Oder, puis de menacer l'armée russe sur ses flancs, pour la couper de ses communications avec la Prusse-Orientale. Il se prononça énergiquement contre tout envoi de troupes sur Glogau. Il décida qu'on se porterait en masse sur Francfort et qu'après avoir forcé le passage on aviserait à faire une diversion sur Berlin.

Le 26 juillet, le gros des forces s'avança de Betsche sur Mezeritz, où l'on passa l'Obra. Le lendemain, Stoffeln occupait Landsberg, que les Prussiens abandonnèrent sans combat.

On eut alors des nouvelles de l'armée autrichienne par le général Springer, attaché militaire russe au quartier général de Daun. D'après une conversation que Springer avait eue avec Daun, le feld-maréchal déclarait n'avoir reçu aucun ordre, aucun plan d'opérations, ne rien savoir de l'armée russe. Une lettre de Kaunitz à Fermor assurait au contraire que Daun avait les instructions les plus précises ; que d'ailleurs il n'irait point en Silésie, parce qu'il y avait là trop de forteresses ; qu'il se dirigerait vers l'ouest, sur la Lusace, afin de tâcher d'enfermer et de cerner Frédéric II entre les deux armées impériales. Fermor pouvait se demander qui donc on trompait ici : la divergence de vues était éclatante entre Daun, Kaunitz et l'ambassadeur Esterhazy, qui pesait sur la Conférence pour qu'on envoyât 20 000 Russes en Silésie. Si les Autrichiens trouvaient qu'il y avait pour eux trop de forteresses en Silésie, pourquoi y envoyer Brown ? Et comment s'expliquer ce mouvement de Daun sur la Lusace, cette fuite

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vers l'ouest, à mesure que Fermor cherchait à se rapprocher de lui ?

Toute la fin de juillet se passa, dans l'armée russe, en délibérations du conseil de guerre, en marches suivies de longues haltes, en reconnaissances dirigées sur tous les points. L'objectif même des opérations changeait à chaque instant : ce furent successivement Francfort, puis Küstrin, puis, après qu'on sut que Daun s'éloignait, Stargard, où l'on espérait se mettre en relations avec les Suédois. Finalement on en revint à Küstrin. Ce n'étaient pas seulement les nouvelles contradictoires de l'armée autrichienne, les injonctions contradictoires de la Conférence, qui obligeaient Fermor à piétiner ainsi sur place. Dans ses rapports il se plaint des « grandes chaleurs », de la rareté des fourrages, du mauvais état où se trouvait le Corps d'observation. Celui-ci fut reconnu incapable de remuer; les chevaux tenaient à peine sur leurs jambes; les 8 000 soldats dont on renforça ses 12 000 s'y gâtaient bien plutôt qu'ils n'ajoutaient de valeur à l'amalgame. Son nouveau général, Brown, était tombé malade : on dut le remplacer par Zacharie Tchernychef. Bref, le Corps d'observation, bien qu'énergiquement stimulé par son nouveau chef, ne put que se traîner à l'arrière-garde avec son immense artillerie, toujours en retard d'une marche ou deux, continuel sujet de préoccupation pour Fermor, qui craignait de le voir enlever par l'ennemi et se demandait si jamais il pourrait le faire accourir au canon.

Cependant, aux premiers jours d'août, les avant-gardes russes occupaient Zielenzig, Kœnigswalde, Sonnenburg, Drossen. Le 5 août, Stoïanof, avec une forte reconnaissance de cavalerie, se heurtait à Kunersdorf à 6 000 Prussiens, que Dohna, maintenant établi à Francfort, avait fait camper en avant de ses cantonnements : il fut repoussé avec une perte de 44 hommes. Fermor, dont le quartier général était à Kœnigswalde, comprit qu'il s'était un peu trop avancé. De Francfort, Dohna pouvait tomber sur son flanc droit, battre ses corps dispersés, le jeter dans les marais de la Wartha. Par bonheur, l'ennemi ne sut rien de la situation périlleuse où se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

trouvait Fermor. Celui-ci put encore lui dérober son mouvement de retraite sur Landsberg; la cavalerie légère des Russes leur rendait d'inappréciables services; elle formait comme un rideau mobile tendu entre eux et l'adversaire; et celui-ci, constamment harcelé, constamment dénoncé, laissait échapper les meilleures occasions.

L'armée russe se trouvait transportée, par Landsberg, sur l'autre rive de la Wartha. On avait beaucoup marché; et cependant on n'avait point agi : on n'avait pu se décider ni pour une offensive énergique sur Francfort ou Küstrin, ni pour une diversion en Silésie, ni pour une jonction avec les Suédois par Stargard. La seule tentative qu'on pût essayer dans la position qu'on occupait au nord de la Wartha, c'était une attaque à fond sur Küstrin. Fermor y était maintenant résolu; et encore pas entièrement, car nous le verrons se priver des services de Roumiantsof en l'engageant beaucoup trop au nord, comme s'il ne pouvait renoncer complètement à l'offensive en Poméranie. On avait perdu un temps précieux, et voici que l'homme qui n'en perdait jamais, celui avec qui « on ne peut pas badiner », Frédéric II en personne, arrivait comme la foudre. Le cri de détresse de ses forteresses menacées, de ses campagnes rançonnées par les hardies incursions des kosaks, de ses paysans pillés et dépouillés de leur dernière chemise, ajoutaient encore des ailes à la rapidité de sa marche.

Le 13 août, Fermor dirigea une forte reconnaissance sur Küstrin. Elle devint un véritable combat dans la Kurze-Vorstadt ou « petit faubourg » de la ville: les hussards prussiens furent poursuivis à travers le faubourg jusqu'au pont jeté sur le bras de l'Oder qui sépare de la ville la Kurze-Vorstadt. Les remparts de la place tonnèrent, et vingt coups de canon furent tirés sur les kosaks. Küstrin est situé dans une sorte d'île au confluent de l'Oder et de la Wartha, une île qu'enveloppent deux bras du fleuve, le plus petit du côté du faubourg, le plus grand à l'ouest de la ville. Le sol, détrempé par ces cours d'eau, forme à la forteresse une ceinture de marécages. On pouvait regarder Küstrin comme imprenable, ou du moins comme très difficile à prendre. En 1806 cepen-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dant cette place capitula devant une simple division française ; mais ce fut par la couardise de son commandant d'alors. Le commandant de 1758 était beaucoup moins pusillanime ; attaqué par les Russes du côté de l'est, il communiquait librement par les ponts de l'ouest avec le Brandebourg, savait que Dohna n'était pas loin et que Frédéric II accourait. Il avait 2 000 hommes de garnison, beaucoup de canons sur les vieux remparts, et des projectiles en abondance, tandis que l'assiégeant en manquait.

Le 14 août, Fermor, arrêté à Gross-Kamin, réunit son conseil de guerre. Il fut décidé qu'au matin suivant on procéderait à l'attaque de Küstrin. Or, quand on prenait une telle décision en face d'une ville très forte, en présence des 14 000 Prussiens de Dohna et dans l'attente de Frédéric, n'était-ce pas faire acte de démence que d'affaiblir l'armée par l'éloignement du corps de Roumiantsof ? Cependant le conseil fit confirmer à celui-ci l'ordre qu'il avait déjà reçu de Fermor : Roumiantsof devait rejoindre Riazanof, marcher avec lui sur Kolberg, un port de la mer Baltique, sommer, assiéger, bombarder, prendre cette place, et de là faire une démonstration contre Stettin. C'était une faute qu'on devait cruellement expier : avec Roumiantsof c'était la victoire qu'on exilait dans les plaines du nord.

Le 15 août, Fermor quitta Gross-Kamin et vint diriger l'attaque sur Küstrin. Avant d'être maître seulement de la Kurze-Vorstadt, il fallait enlever une forte batterie établie sur une éminence et deux cimetières où s'étaient retranchés les Prussiens. On ouvrit sur ces positions une vive canonnade ; puis, d'une charge impétueuse, les kosaks balayèrent le terrain plat, se lancèrent dans les rues de la Kurze-Vorstadt, culbutèrent les hussards prussiens, enlevèrent tous les obstacles. Maîtres du faubourg, ils essayèrent d'en déboucher ; mais entre le faubourg et le pont de la ville, ils trouvèrent un terrain marécageux et glissant, et durent essuyer les feux d'artillerie et de mousqueterie des remparts. Les grenadiers, accourus pour les soutenir, ne furent pas plus heureux. Les Prussiens, après avoir évacué le faubourg, s'étaient réfugiés dans le corps de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

place, détruisant les ponts derrière eux. Les Russes, avant d'arriver aux remparts, avaient un espace couvert de feux à parcourir et un bras de l'Oder à franchir. Stoffeln paya d'audace et envoya sommer la place. Son parlementaire ne fut pas reçu. Le reste du jour fut occupé par une violente canonnade entre le faubourg et la ville : elle continua toute la nuit. Dans le faubourg conquis par les Russes, Viazemski, Herbel, Demoline, très bons ingénieurs, dirigés par l'excellent ingénieur qu'était Fermor, travaillèrent à élever trois batteries reliées entre elles par des tranchées, également garnies de canons. Au matin du 16, on avait vingt-deux pièces en position ; Fermor y fit ajouter quelques mortiers. On lança sur la ville des obus, des bombes, des boulets rouges. A cinq heures de l'après-midi, Küstrin était en flammes : si général, si violent était l'incendie que dans l'arsenal les canons de bronze fondirent et que les pilotis des ponts détruits brûlèrent. Dans les magasins 1 200 000 hectolitres de blé, la réserve de Frédéric II, furent réduits en cendres. Les artilleurs prussiens qui servaient les pièces des remparts furent contraints par la chaleur à quitter leur poste. Pourtant les Russes, forcés d'économiser les munitions, n'avaient tiré que 85 projectiles : la place en avait lancé 517, mais sans causer de grandes pertes à l'assiégeant. Fermor, dans son rapport de ce jour, se montre enchanté du résultat : « Il suffira de dire que les nobles volontaires attachés à l'armée déclarèrent que dans les histoires on ne trouve pas d'exemple qu'une armée, le même jour où elle est arrivée en vue d'une si redoutable forteresse, se soit avancée droit devant elle, sans travaux d'approche, sous le canon de la ville, ait chassé l'ennemi, conquis le faubourg, bombardé la place, sans perdre plus de 11 tués et 29 blessés. »

L'incendie de la ville n'était qu'une flambée ; les ouvrages restaient intacts ; le bras du fleuve coulait toujours par devant. Et Frédéric II approchait ! Fermor dut regretter amèrement les journées perdues dans les campements sur l'Okra ou la Netze. Dans la nuit du 16 au 17, les Russes continuèrent à se fortifier dans le faubourg et à canonner la place. Le bombardement faiblit les deux jours suivants : il fallait se montrer

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

économe de projectiles ; on donnait des primes aux soldats qui allaient ramasser ceux de l'ennemi. La garnison de Küstrin, sans cesse renforcée et réapprovisionnée, prit l'avantage dans le duel d'artillerie, qui continua les 19 et 20. A son tour, elle dirigea un feu terrible sur le faubourg, l'écrasa de 1 353 projectiles, le rendit intenable pour les grenadiers et les kosaks, détruisit le pont que les Russes avaient jeté à Schaumburg sur l'Oder, réussit à garantir ceux qui la reliaient elle-même à la rive gauche du fleuve.

Fermor comprit qu'il ne pourrait ni faire brèche aux remparts, ni forcer le passage de l'Oder. Il comprit en même temps la faute qu'il avait commise en éloignant Roumiantsof, mais ne sut la réparer qu'à moitié. Il apprit que, le 18, le major Strick avait surpris le pont de Schwedt, à 60 verstes en aval de Küstrin, et rejeté le corps prussien sur la rive gauche du fleuve. C'était un point stratégique d'une haute valeur qui tombait aux mains des Russes. Fermor rendit de ce beau fait d'armes un rapport si favorable que la tsarine adressa une lettre de félicitations à Strick et lui accorda une gratification égale à une année de sa solde. Fermor expédia des estafettes à Roumiantsof, qui continuait sa route sur Stargard pour tâcher de faire jonction avec les Suédois : il lui enjoignait de ne point dépasser Pyritz et de se tenir prêt à soutenir Strick contre un retour offensif des Prussiens ou contre une tentative de la garnison de Stettin. Roumiantsof, qui trouvait déjà sa situation très aventurée, fut très heureux de recevoir l'ordre d'avoir à se rapprocher de Schwedt. Fermor eût agi plus sagement encore en le faisant rétrograder jusque sous Küstrin. Mais à ce moment le généralissime russe se persuadait que c'était à Schwedt même que Frédéric essayerait de passer l'Oder pour tomber dans le flanc droit des assiégeants de Küstrin. Ce point stratégique acquérait donc à ses yeux une importance extraordinaire. A tout prix il voulait empêcher le roi de Prusse de franchir l'Oder. Tandis que lui-même l'empêcherait de déboucher par Küstrin, il envoyait courrier sur courrier à Roumiantsof pour lui enjoindre de tenir à Schwedt jusqu'au dernier homme. Il expédiait des renforts à Strick,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

notamment la cavalerie de Stoïanof et les kosaks de Tchougouïef. Entre Schwedt et Küstrin il échelonnait les Dontsy et les dragons de Khomoutof. Toutes ces troupes allaient lui faire grand défaut au jour de l'épreuve suprême. Il en fut de même pour les Dontsy de Krasnochtchokof qui, avec une hardiesse croissante, passaient l'Oder à la nage, répandaient la dévastation au loin dans le Brandebourg, enlevaient, le 17 août, 1 500 têtes de bétail et 150 chevaux, ramenaient, le 20, 2 000 bêtes à cornes et 250 chevaux, levaient partout des contributions, et campaient audacieusement, en aval de Küstrin, sur la route même qu'allait suivre Frédéric II.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE VIII

LA BATAILLE DE ZORNDORF (25 AOUT 1758)

Fermor savait bien que le roi de Prusse était en marche. Mais quelles forces amenait-il avec lui ? Les rapports variaient entre 40 000, 30 000, 18 000, 15 000 hommes. Quelle direction suivait-il ? On l'ignorait absolument. Le prince Sulkowski, un des « confidents » de Fermor, assurait que Frédéric marchait sur Posen, afin de se jeter sur les derrières de l'armée russe. Une chose certaine, c'est qu'on ne pouvait compter ni sur les Suédois, ni sur les Autrichiens. Les premiers ne faisaient rien pour tendre la main à Roumiantsof. Les seconds marchaient tranquillement vers la Lusace, quoique Daun sût parfaitement que l'ennemi commun venait de quitter son camp de Landshut et courait vers le Brandebourg à la rencontre des Russes. Il avait promis de ne pas le perdre de vue et, s'il se déplaçait, de le suivre pas à pas, sur ses talons. Quand Frédéric dessina son mouvement au nord, Daun n'en continua pas moins le sien dans la direction de l'ouest. Il ne cherchait pas à se porter au-devant des Russes : c'était là simplement une de ces *marches-manœuvres* où il mettait toute sa science et toute sa coquetterie. L'adversaire ne fut pas long à en profiter.

Frédéric II, malgré la défaite de Lehwaldt à Jægersdorf, où ce feld-maréchal avait cependant ponctuellement suivi ses conseils de stratégie, persistait dans son injuste mépris pour l'armée russe. Il s'obstinait à ignorer les réformes qui l'avaient fortifiée, et croyait toujours avoir affaire aux troupes du maréchal Münich[1]. Elles ne pouvaient manquer, à l'ap-

1. Frédéric II emploie encore cette expression, même à propos de Zorndorf, dans son *Histoire de la guerre de Sept ans*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

proche d'un ennemi, de se former en un grand carré oblong, embarrassées de leur immense bagage, incapables de manœuvrer et même de se mouvoir, opposant des masses compactes à la mousqueterie et à la mitraille. Cette forteresse vivante et inerte, il suffirait de l'ébranler d'abord par un feu violent d'artillerie ; puis on la disloquerait par des charges impétueuses de cavalerie ; les feux de salve et les baïonnettes de l'infanterie prussienne achèveraient la victoire. Au moment où il quittait la Silésie pour courir au-devant des Russes, il voulut interroger encore le vieux maréchal Keith, qui les avait commandés au temps d'Anna Ivanovna.

Qu'est-ce donc que ces troupes russes ? — Sire, ce sont de braves troupes, qui se défendent bien, mais qui sont mal menées. — Bon, bon ! Vous apprendrez que j'ai attaqué ces drôles et qu'à la première attaque je les aurai mis en fuite. — Sire, ces drôles-là ne fuient pas si aisément, et je crois devoir le dire à Votre Majesté avec cette vérité et cet intérêt que je lui dois. — Eh bien, vous verrez que ce ne sont pas ces mêmes Russes que vous avez connus.

En effet, ce n'étaient pas tout à fait les mêmes : car les réformes militaires de 1755 à 1757 les rendaient beaucoup plus redoutables que ceux qu'avaient commandés Keith et Münich. Le roi allait en faire l'expérience ; et, à son retour de Zorndorf, on remarqua « le silence qu'il garda avec le maréchal sur la bataille, et tout ce qui pouvait avoir rapport aux Russes[1] ».

C'est le 10 août que, du camp de Grüssau, il informa son frère Henri de sa résolution[2].

Je vous prie de me garder le secret le plus absolu sur tout ce que cette lettre comprend, qui n'est que pour votre direction seule. Je marche demain contre les Russes. Comme les événements de guerre peuvent produire toutes sortes d'accident et qu'il peut m'arriver facilement d'être tué, j'ai cru de mon devoir de vous mettre au fait de mes mesures, d'autant plus que vous êtes le tuteur de notre neveu

1. Henri de Catt, *Mes Entretiens avec Frédéric le Grand, mémoires et journal*. Leipzig, 1885.
2. *Politische Correspondenz*, t. XVII, p. 158.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avec une autorité illimitée : 1° Si je suis tué, il faut sur-le-champ que toutes les armées prêtent le serment de fidélité à mon neveu ; 2° il faut continuer d'agir avec tant d'activité que l'ennemi ne s'aperçoive d'aucun changement dans le commandement ; 3° voici le plan que j'ai actuellement : de battre les Russes à plate couture, s'il est possible ; de renvoyer sur-le-champ Dohna contre les Suédois ; et, pour moi, de retourner avec mon corps (contre les Autrichiens).

Évidemment Frédéric, dans sa première rencontre avec les Russes, comptait sur une nouvelle édition du *Veni, vidi, vici*.

Des 55 000 hommes qu'il commandait en Silésie, il en laissait 40 000 pour garder les positions et surveiller les Autrichiens ; il partait avec 15 000 seulement : 14 bataillons et 38 escadrons, parmi lesquels les meilleurs de sa cavalerie. Il marchait aussi vite que possible ; il courait, ainsi qu'il le dit, « comme un Basque ». Cela ne l'empêchait point, à la nuitée, de lire le *De natura Deorum* de Cicéron et les *Tusculanes*, de raisonner avec Catt sur la philosophie et la métaphysique, et de rimer des vers de roi.

Il était le 12 août à Liegnitz, le 13 à Heinzendorf, le 15 à Dalkau, le 16 à Wartenberg, le 17 à Plothow, le 18 à Krossen, le 19 à Ziebingen. Le 20 il entrait à Francfort, où il trouvait Dohna. Avec les 18 000 hommes que celui-ci lui amenait de Poméranie et les 15 000 hommes que lui-même amenait de Silésie, il se trouvait disposer de 33 000 hommes et de 117 canons, sans compter les pièces régimentaires. Il passa cette armée en revue, et fut frappé du contraste entre les troupes venues de Prusse-Orientale et de Poméranie, bien reposées, bien nourries, bien vêtues, et les siennes propres éprouvées par tant de campagnes, avec des uniformes en loques et des visages tannés par le soleil et les hivers. Il ne dissimula point qu'il avait plus de confiance en ses « diables de Silésie » qu'en ses « bonnets d'ours » de Prusse[1]. Il avait toujours sur le cœur la défaite de Jægersdorf.

Dès qu'il était entré dans le pays qu'avaient parcouru les

1. Catt, p. 185.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

kosaks, il eut des malheureux à consoler, des incendiés à secourir. Partout il fut accueilli par les acclamations des paysans, qui saluaient en lui leur libérateur et leur père.

C'est à Wartenberg qu'il apprit l'attaque des Russes contre Küstrin. Tout de suite il écrivit à Dohna : « Quoi qu'il arrive, il faut que Küstrin tienne, sous peine de mort et des plus grands supplices si quelqu'un parle de se rendre[1]. » De Francfort il put entendre leurs canons qui tonnaient contre sa ville. Bolotof nous raconte, sans doute d'après quelque récit allemand, qu'on le voyait, debout sur le perron de la maison où il était descendu, jeter du côté de Küstrin des regards furieux, et, à chaque détonation, puiser avec rage dans sa tabatière et se bourrer les narines. Ce fut bien pis quand, le lendemain, il entra dans Küstrin réduit en cendres, et qu'il put constater toute l'étendue de ce désastre. Ses cavaliers criaient sur son passage : « Père ! soyez tranquille. Nous sabrerons ces misérables et nous ne ferons point de quartier. Tous, nous aiguisons nos sabres[2]. »

Les lettres où il décrit les excès commis par les Russes dans les villages, les chaumières brûlées, les hommes massacrés, les femmes violentées, font penser aux bulletins où Napoléon dénonçait à l'Allemagne et à l'Europe les atrocités de ces « Barbares » que la cruelle politique de l'Autriche avait jetés sur la Germanie. Mais ne se mêlait-il pas un peu de politique aux protestations philanthropiques de Frédéric comme à celles de Napoléon ? Frédéric, si ému des malheurs de ses sujets, oubliait-il comme il avait traité ceux de l'électeur de Saxe ? Si sincère que fût sa douleur en voyant les mêmes procédés de guerre appliqués à son patrimoine, les exclamations qu'elle lui arrachait n'étaient-elles pas calculées, soit pour sa propre justification, soit pour agir sur l'opinion et la presse en ce « sensible » XVIIIe siècle ? « Les Moscovites, écrit-il dans sa *Relation*, font une guerre de Barbares dans les États du roi ; ils brûlent tous les jours des villages ;

1. De Wartenberg, 18 août. *Politische Correspondenz*, t. XVII, p. 173.
2. *Politische Correspondenz*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ilspillent d'une façon inhumaine ; ils tuent des femmes, des enfants, des vieillards, et commettent des horreurs qui font frémir la nature. » — « Ce sont des horreurs qu'un cœur sensible ne supporte qu'avec la plus cruelle amertume », écrira-t-il à son frère Henri. Il redira la même chose à son ministre Finckenstein, en lui envoyant un « précis des exactions, cruautés et horreurs que les Russes ont commises ». Mais il ajoutera : « Je crois que le meilleur usage que nous en pourrions faire serait de le faire insérer dans les gazettes tant françaises qu'allemandes, pour en donner connaissance au public[1]. »

Les Prussiens se montraient parfois aussi « féroces » que les kosaks. Henri de Catt nous a conservé une instructive anecdote :

On avait amené au quartier de Sa Majesté un Kalmouk qu'on avait pris. Un général, qui le vit, s'avança et commença à injurier le pauvre diable, en des termes qu'il n'entendait pas. Voyant que le Kalmouk avait une image qui lui pendait sur la poitrine, le général la veut toucher avec sa canne. Le prisonnier, croyant qu'on voulait lui enlever son saint, le cache avec ses deux mains. Alors le général, furieux, lui donne sur les mains des coups de canne, mais si violents qu'elles enflèrent et devinrent noires. Comme le Kalmouk tenait bon en gardant son saint et regardant tristement le général qui le frappait d'une manière si cruelle, celui-ci lui donna des coups au visage et le mit tout en sang. La moutarde, à ce spectacle, me monta au nez ; je lui dis que si l'on taxait de barbarie ces Kalmouks et ces Cosaques, il y avait bien d'autres gens qu'on pourrait taxer de plus de barbarie encore[2].

Une vive discussion s'ensuivit entre les deux Allemands ; mais sur l'observation que fit Catt que le roi pourrait bien apprendre cette scène et s'en trouver froissé dans ses principes d'humanité, le général s'adoucit et le pria de ne jamais parler de cette affaire.

Frédéric, pour aller joindre l'ennemi, avait résolu de passer, non à Schwedt, qui l'en aurait trop éloigné, ni aux ponts

1. Voir la *Politische Correspondenz*, t. XVII, depuis la page 184.
2. De Catt, p. 153-154.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Küstrin, qui l'auraient amené sur le front des positions russes, mais en un point intermédiaire, où Fermor ne l'attendait pas. C'était à Gustebiese sur l'Oder. Il y trouvait l'avantage de couper Fermor de Roumiantsof, auquel le premier réitérait l'ordre de tenir énergiquement à Schwedt. Le roi fit ses préparatifs dans le plus grand secret, et même trompa ses deux adversaires par des démonstrations en aval et en amont de Gustebiese. Dans la nuit du 22 au 23 août, il fit passer sur les ponts rapidement jetés son avant-garde, commandée par Manteuffel. Le roi suivit avec le 1er hussards. A 3 heures du matin, toute l'armée se trouva transportée sur l'autre rive. Frédéric II s'arrêta d'abord à Zellin ; il poussa Malachowski sur Klossow, où lui-même arriva dans la journée du 23. Ses soldats étaient dans l'enthousiasme de ce premier succès : « Père, lui criaient-ils, menez-nous vite à l'ennemi. Nous voulons vaincre ou mourir pour Votre Majesté ! »

Dès le 21, les patrouilles de Dontsy avaient averti Fermor qu'on remarquait un grand mouvement de troupes prussiennes dans la direction du nord, descendant la rive gauche de l'Oder. Fermor n'en avait tiré d'autre conclusion que d'enjoindre, plus fortement encore, à Roumiantsof de bien garder Schwedt. Lui-même fit détruire son pont de Schaumburg, et se concentra dans ses positions retranchées sous le canon de Küstrin. Mais le 22, Khomoutof, un des chefs de sa troupe légère, qui avait vu rompre son cordon de cavalerie et se voyait forcé de se replier dans la direction de Schwedt, trouva moyen d'avertir Fermor, par une estafette qui dut faire un grand détour, de l'imminent passage des Prussiens à Gustebiese. Alors le généralissime détruisit ses batteries les plus rapprochées de Küstrin, renforça ses avant-postes pour dérober aux assiégés son mouvement de retraite, et évolua dans la direction du nord-est. Dans la journée du 23, des déserteurs prussiens, des fuyards russes, parmi lesquels se trouvait l'attaché militaire d'Autriche, Saint-André, enfin de nouveaux émissaires de Khomoutof, lui confirmèrent les premiers rapports.

Le mouvement qu'il venait d'opérer l'avait amené presque

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en face du roi de Prusse. Il lui était désormais impossible d'éviter une bataille.

Le terrain où allaient se rencontrer les deux armées forme une sorte de champ clos, sur environ 10 kilomètres du nord au sud, et 12 ou 15 de l'ouest à l'est. Il est délimité, à l'ouest, par le cours de l'Oder, dont le séparaient les bois de Drewitz ; au sud, par la Wartha qui circule parmi des marécages ; au nord, par la Mietzel, autre affluent de l'Oder ; du côté de l'est, par une vaste forêt broussailleuse, celle de Zicher. Dans l'angle sud-ouest, se trouve Küstrin ; dans l'angle nord-ouest, le village de Kutzdorf. Le long de la Mietzel sont disposés, de l'ouest à l'est, les villages de Quartschen, Darrmietzel, le moulin de Neudamm. A la forêt de Zicher sont presque adossés, du nord au sud, ceux de Zicher, Batzlow, Wilkersdorf. Au centre de la plaine s'élève celui de Zorndorf. Sur la rive nord de la Wartha circule la grande route de Küstrin à Bromberg, qui dessert les villages de Warnick, Tamsel, Klein-Kamin et Gross-Kamin, Blumberg.

La situation où se trouvait alors l'armée russe était fort dangereuse. A la vérité, du côté nord, la Mietzel la séparait encore de Frédéric II ; mais cette rivière n'offrait qu'une très faible défense, étant franchissable à chacun des villages qu'elle arrose. Si l'armée russe reculait, elle serait jetée dans les marais de la Wartha, ou acculée sur Küstrin, dans l'angle formé par cette rivière et l'Oder. Sa destruction était alors certaine. Une retraite ? elle ne pouvait l'opérer que par la route de Küstrin à Bromberg, le flanc droit aux marais de la Wartha, le flanc gauche exposé à toutes les attaques. Cet angle dont Küstrin est le sommet formait le piège le plus redoutable d'un tel champ de bataille. Il est vrai que l'angle nord-ouest, vers Kutzdorf, était un autre cul-de-sac où l'adversaire pourrait être refoulé si son attaque échouait sur le front ou le flanc gauche de l'armée russe. C'étaient là les deux « blouses » de ce jeu de billard.

Ce ne fut pas sans émotion que Fermor se sentit engagé dans un tel jeu, contre un tel partenaire, sans autre protec-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tion et seulement pour quelques heures, que ce ruisseau de la Mietzel. La retraite par Gross-Kamin était encore plus périlleuse que la résistance en avant de Zorndorf.

Heureusement pour Fermor, dans cette plaine marécageuse ou broussailleuse, d'où l'on pouvait être refoulé pied à pied vers les marais du sud et l'inévitable destruction, s'élevaient au nord de Zorndorf, de faibles hauteurs. Elles avaient leur front le plus abrupt vers la Mietzel, leurs pentes douces vers Zorndorf, dont le village se dressait sur un ressaut de terrain. Ces positions, dites hauteurs de Quartschen, étaient flanquées, à l'ouest, par le ravin du Zabergrund ; à l'est, par celui du Hofbruch. Elles étaient partagées, en leur milieu, par un troisième ravin, celui du Galgengrund, qui faisait d'elles deux montagnes : la plus à l'est s'appelait le mont Lyssia. C'est à ces hauteurs que Fermor se cramponna et s'ancra en quelque sorte pour éviter d'être balayé dans la plaine.

Du Zabergrund au Hofbruch, à cheval sur le Galgengrund, rangées de l'ouest à l'est, faisant face à la Mietzel, il disposa les deux lignes parallèles de son armée. Pour chacune de ces deux lignes, l'aile occidentale et le centre étaient formés de ses propres régiments ; l'aile orientale, du Corps d'observation placé sous les ordres de Brown. A la cassure du Galgengrund les deux lignes se brisaient par un angle obtus dont le sommet regardait le nord. Ainsi se trouvait distribué le gros de l'armée russe, à 3 kilomètres en avant de Zorndorf, à quelques cents mètres en arrière de Quartschen, à 10 ou 11 kilomètres du « petit faubourg » de Küstrin.

Pour surveiller les passages de la Mietzel, on avait posté, en avant de Zicher, droit en face du moulin de Neudamm, quelques compagnies des grenadiers de Brown ; à Quartschen, quelques compagnies des grenadiers de Fermor. La cavalerie de l'armée voltigeait sur les deux ailes. Tout au sud, à Gross-Kamin, sur l'unique route de retraite, on avait amassé tout le « gros bagage ». Il formait un *vagenbourg*, entouré de fossés et de palissades, gardé par quelques régiments. Le « bagage léger » était resté avec l'armée.

Celle-ci était forte de 30 000 fantassins, 3 282 cavaliers

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

réguliers, environ 3 000 irréguliers. Elle disposait de 190 canons de régiment et de 50 pièces de batterie.

Quand Frédéric eut été informé de ces dispositions, il décida de ne point attaquer de front les Russes. Quant à les tourner par leur aile occidentale[1], c'était, en cas de succès, simplement les refouler sur leur ligne de retraite, et, en cas d'insuccès, tomber soi-même dans l'angle dangereux du nord-ouest. En les tournant par leur aile orientale, on risquait seulement de se faire rejeter dans les bois de Zicher, et l'on courait la chance de les précipiter dans l'Oder, dans la Wartha ou sous le canon de Küstrin. Frédéric II imagina quelque chose de plus audacieux encore que ce mouvement tournant sur l'aile orientale de l'ennemi : c'était, en prononçant à outrance ce mouvement, d'aller se placer sur les derrières mêmes de Fermor, de le couper de son vagenbourg de Gross-Kamin, d'occuper ce même village de Zorndorf qui avait d'abord été le quartier général des Russes, enfin de les assaillir précisément par les pentes douces qui descendaient, des hauteurs qu'ils occupaient, vers ce village.

Frédéric, à cette téméraire offensive, gagnait encore un autre avantage : c'était de frapper un grand coup sur le moral de l'ennemi, en apparaissant successivement sur son front, sur son flanc droit, sur ses derrières ; de jeter le désordre dans toutes les manœuvres de cette armée encore si novice ; de lui inspirer la terreur de se voir tournée, coupée, enveloppée, avant même qu'elle sût de quel côté faire face à l'assaillant.

Toute la matinée du 24 août, le roi de Prusse laissa reposer ses troupes de l'autre côté de la Mietzel. A 1 heure de l'après-midi, il fit passer l'avant-garde Manteuffel au moulin de Neudamm, et la fit se disposer en une double ligne circulaire, présentant partout la baïonnette à l'ennemi. A 2 heures, le reste de l'armée, se rapprochant de la rivière, prit position entre Darrmietzel et Neudamm.

1. On verra pourquoi nous employons ici ces expressions : aile *occidentale* ou *orientale* ; et non pas : aile *gauche* ou *droite*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

A 5 heures seulement les Russes furent informés de ces mouvements, mais ils maintinrent leurs dispositions.

La nuit se passa ainsi. L'armée russe, s'attendant à quelque surprise, à quelque brusque passage de la rivière, se reposa sans quitter le harnois de guerre. A 3 heures du matin, le 25, Fermor modifia légèrement ses positions : ses deux lignes se reportèrent de quelque douze cents pas en arrière.

Frédéric passa la soirée du 24 à discuter avec Catt sur l'Ode en général, sur Malherbe, sur Racine poète lyrique. Il s'amusa à refaire quelques strophes d'*Athalie* et de J.-B. Rousseau, et s'attira de Catt ce compliment : « Je doute que les généraux que vous avez et aurez à combattre fassent jamais des vers la veille d'une bataille. » Puis il reçut ses lieutenants et leur donna ses dernières instructions. Puis il offrit des raisins à Catt, car, disait-il, « qui sait qui les mangera demain ? » Puis il alla se reposer, et dormit si profondément que son valet de chambre eut ensuite de la peine à l'éveiller.

Il fut debout avant le jour, le 25, à 3 heures du matin. Il fit défiler son infanterie sur les ponts qu'on avait construits au moulin de Neudamm. Sa cavalerie, qui avait à faire un bien plus grand détour, passa la rivière, à quelques kilomètres en amont, au gué de Kersten, et s'engagea dans les bois de Zicher. Quelques heures après, les Russes virent avec stupeur l'infanterie du roi tourner leurs positions, ses escadrons déboucher par Batzlow, puis cette infanterie continuer son mouvement, dans la direction de Zorndorf. La surprise que Frédéric II voulait faire à Fermor était tout à fait réussie. Celui-ci était bel et bien coupé de son vagenbourg et de sa ligne de retraite.

Fermor ne perdit point la tête : on ne peut qu'admirer la promptitude avec laquelle il modifia ses dispositions. Il fit opérer une volte-face à toute son infanterie, si bien que la seconde ligne devint la première et que son aile droite se trouva être l'aile gauche. Il prescrivit d'allonger ces deux lignes et leur donna une rectitude absolue, sans aucun angle. L'artillerie, qui auparavant garnissait son front du côté de la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Mietzel, passa entre les bataillons et vint garnir le nouveau front du côté de Zorndorf. Il fit sortir des lignes tout le « bagage léger » et le concentra dans Quartschen, avec le trésor de l'armée, les archives secrètes de l'état-major et les ambulances. A 9 heures du matin, toute l'opération était terminée.

A ce moment c'était le corps de Fermor qui formait l'aile droite des Russes et le corps de Brown qui formait leur aile gauche. La première ligne de Fermor était constituée par le 1er grenadiers, le 3e grenadiers, Rostof, Novgorod, de la brigade Lubomirski; Schlüsselbourg et Tchernigof, de la brigade Ouvarof; Kexholm, Ladoga, de la brigade Léontief, et enfin le régiment Sousdal. Sa seconde ligne comprenait Voronèje et Pétersbourg, de la brigade Panine, un bataillon de dragons démontés, les régiments Riazan, Smolensk, Mourom, 4e grenadiers, Troïtski, Kazan. — Brown avait en première ligne : 2 régiments de la brigade Manteuffel, grenadiers du Corps d'observation, 4e et 5e mousquetaires de nouvelle formation. En seconde ligne : Nevski, 2e grenadiers, 1er et 3e mousquetaires de nouvelle formation. L'aile droite, appuyée au Zabergrund, était flanquée de la cavalerie de Haugrewen, c'est-à-dire des grenadiers à cheval Kargopol, des dragons Arkhangel et Tobolsk : en tout 9 escadrons ou 1 260 sabres. L'aile gauche, appuyée au Hofbruch, était gardée par les cuirassiers Altesse Impériale, 3e et Novotroïtski, placés sous les ordres de Demikow : en tout 12 escadrons et 1 680 sabres. L'artillerie déployait sur le front de l'armée ses 200 canons, les grosses pièces groupées çà et là par batteries.

En réalité, la situation de l'armée russe n'était point bonne. Elle avait maintenant à dos le ravin profond de la Mietzel et sur son flanc droit l'Oder : de ce côté aucune ligne de retraite. Sur son nouveau front, elle n'avait plus que les pentes douces descendant vers le sud, et les hauteurs qu'elle occupait étaient commandées par les hauteurs de Zorndorf. Elle se trouvait, par son centre, au Galgengrund, comme partagée en deux armées, qui pouvaient à peine communiquer. De ces

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

deux armées, l'une était excellente, celle de Fermor ; l'autre, celle de Brown, quoique renforcée de quelques régiments de Fermor, restait très médiocre : elle était la plus encombrée d'artillerie et la plus en peine de bien s'en servir. Les inconvénients de la fâcheuse dualité qui existait déjà dans les forces russes étaient encore empirés grâce à leur séparation par le ravin profond du Galgengrund. Enfin les deux fractions, Fermor comme Brown, manquaient d'espace pour se déployer et se mouvoir ; les troupes étaient massées à l'excès sur les hauteurs. Quand Frédéric II eut reconnu leur position, il s'en montra fort satisfait : « Il n'y aura pas un boulet de perdu[1] ! » s'écria-t-il.

Le roi de Prusse continuait son mouvement tournant par Wilkersdorf. Il vint prendre position en arrière du village de Zorndorf ; mais, comme la cavalerie légère des Russes s'était hâtée d'y mettre le feu, cet incendie gênait fort les Prussiens. La fumée leur cachait une partie du champ de bataille, et l'on ne pouvait, avec les caissons d'artillerie, traverser le village en flammes.

Au sud de Zorndorf, la droite maintenant appuyée sur Wilkersdorf, Frédéric rangea son infanterie : celle-ci forma une avant-garde, puis deux lignes parallèles. Dans la formation d'alors, on mettait volontiers dans la seconde ligne les régiments de qualité inférieure. L'avant-garde, sous Manteuffel[2], comprenait 8 bataillons de grenadiers. La première ligne, forte de 20 bataillons, comprenait : à sa gauche, l'infanterie de Kanitz; à sa droite, celle de Dohna. La deuxième, forte de 10 bataillons, était commandée par de Forcade. A la droite de toute l'armée, il y avait, sous Schorlemer, 12 escadrons de hussards. A la gauche, Seydlitz, un des « grands cavaliers » de l'histoire, tenait sous sa main 56 escadrons, auxquels il pouvait joindre 15 escadrons, un peu détachés vers la droite et appartenant au régiment de carabiniers et

1. Bolotof.
2. Il y avait un général Manteuffel (Henri de) dans l'armée prussienne et un autre dans l'armée russe, Manteuffel-Szœggen.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

aux deux régiments de cuirassiers *Roi Frédéric* et *Prince royal de Prusse*.

A 9 heures du matin, l'artillerie prussienne, groupée en deux grosses batteries, l'une de 20, l'autre de 40 pièces, ouvrit sur la droite des Russes un feu des plus violents. Ils y répondirent vivement. Dans ce duel d'artillerie, l'avantage fut du côté des Prussiens : ils occupaient une position dominante ; les Russes étaient absolument à découvert. Enfin, les pièces sur lesquelles Fermor fondait le plus d'espérance, les fameux obusiers Chouvalof, se trouvaient justement à l'aile gauche, celle de Brown. Dans les masses profondes de l'infanterie russe les projectiles prussiens causaient d'effroyables ravages : un seul boulet emporta 48 hommes. Les batteries étaient démontées, les caissons sautaient[1]. De mémoire d'homme, dit un officier prussien qui assistait à la bataille, on n'avait entendu pareil fracas.

L'infanterie russe, pendant deux heures, soutint ce feu d'enfer avec une patience stoïque : « avec une fermeté intrépide et inouïe », porte le rapport de Fermor. Les volontaires étrangers durent rendre le même hommage au fantassin russe.

Tous ne partagèrent pas son héroïque endurance : il y en eut qui se sauvèrent, et parmi eux fut le prince Charles de Saxe, qu'on avait reçu naguère au camp russe avec des honneurs royaux et une salve de 21 coups de canon. Il s'enfuit avec une telle hâte que, ne pouvant traverser le village de Quartschen, tout encombré de bagages, et où les soldats tiraient sur lui[2], il courut jusqu'à Kutzdorf, et de là gagna Soldin[3]. C'est à ce moment aussi, ou peut-être après la première charge de Seydlitz, que Fermor paraît s'être également dérobé, sans qu'on ait jamais su où il était allé. Le prince de Saxe l'accusa d'avoir dit à Saint-André : « J'irai, s'il le faut, jusqu'à Schwedt. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne don-

1. Bolotov.
2. Seconde relation de Saint-André.
3. Au contraire, l'attaché militaire de France, le baron de Wittinghof, resta, et pendant la bataille fut blessé d'une balle au poignet.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nait plus aucun ordre, laissant les commandants de brigade et les colonels agir à leur guise. Plus tard on dit qu'il avait été blessé : d'une blessure très légère à coup sûr, ou d'une simple contusion.

Sur cette droite russe, déjà si cruellement éprouvée, vers 11 heures, Frédéric II lança les 8 bataillons de Manteuffel. Ils durent passer à droite et à gauche du village de Zorndorf. Dès qu'ils l'eurent dépassé, la fusillade commença, et les Russes y répondirent ; ils firent aussi avancer leurs batteries. Frédéric lança Kanitz pour appuyer Manteuffel ; mais Kanitz, en suivant un ravin, obliqua par trop sur la droite, et au lieu de coopérer à l'attaque contre Fermor, se trouva en commencer une contre Brown. Il y eut ainsi comme deux batailles distinctes et simultanées.

Les Russes de Fermor profitèrent aussitôt de cette faute. A midi, cette aile droite prenait l'offensive. Haugrewen, avec ses 9 escadrons, tombait dans le flanc de Manteuffel et l'enfonçait. Alors, le 1er grenadiers, les brigades Lubomirski, Ouvarof, Léontief descendirent la pente et achevèrent la déroute des assaillants : ils leur prirent 26 canons. Puis ils se rabattirent sur Kanitz, et dispersèrent 7 de ses bataillons. Kanitz fut grièvement blessé. Seulement, cette infanterie russe se trouvait maintenant bien aventurée, d'autant plus que Brown, sur sa hauteur de Lyssia, ne faisait aucun mouvement.

Or Seydlitz était tout près, avec ses 56 escadrons ; il avait même rappelé les 15 détachés vers la droite. Depuis quelques instants déjà, Frédéric lui envoyait courrier sur courrier lui porter l'ordre de charger. A la fin il lui fit dire qu'après la bataille il répondrait sur sa tête de sa désobéissance. Le vieux guerrier se contenta de répondre : « Après la bataille ma tête est à la disposition du roi. » Enfin, quand il vit l'infanterie et la cavalerie des Russes bien engagées dans les fonds, d'un coup d'œil infaillible jugeant le moment venu, il rassembla sous sa main tous ses escadrons (les Russes n'avaient là que 9 escadrons et 25 à 26 bataillons), et les lança par delà le Zabergrund. En tête galopaient 5 escadrons de cuirassiers, puis 18 des hussards de Zieten et de Malachowski, puis

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

3 escadrons des gardes du corps sous l'intrépide Wakenitz, puis 5 de gendarmes, sous le colonel de Schwerin ; puis 25 de dragons : total, 56 escadrons. Les hussards et les cuirassiers tombèrent sur les escadrons de Haugrewen, les autres sur la batterie russe, qu'ils enlevèrent, puis sur l'infanterie. Sous cette charge inouïe jusqu'alors dans les fastes de la guerre, et dont on ne devait revoir les pareilles qu'aux jours d'Eylau, de Friedland et de la Moskova, les fantassins russes, surpris dans le désordre de leur première offensive, plièrent et se rompirent. L'orage s'était abattu d'abord sur les 1er et 3e grenadiers. Ils montrèrent, dans ce désastre, une intrépidité et un sang-froid merveilleux : on voyait les soldats, sous le choc des cavaliers prussiens, se reformer çà et là par petits groupes, s'adosser l'un à l'autre, opposer aux sabres les baïonnettes.

L'infanterie étant attaquée de front, sur les derrières et sur les flancs, massacrée sans pitié, il n'est pas étonnant que toute sa bravoure n'ait pu lui servir et que notre aile droite tout entière ait été jetée dans une telle confusion et un tel désordre qu'il n'y avait plus ni front, ni lignes, et que les soldats, violemment éparpillés par petits tas, se débattaient contre la cavalerie prussienne et faisaient moins se battre que défendre et vendre très chèrement leur vie. Les Prussiens eux-mêmes racontent qu'un spectacle s'offrit à eux comme ils n'en avaient jamais vu. Ils voyaient partout les Russes, par groupes et en petits tas, après avoir épuisé leurs dernières cartouches, fermes comme des rochers, se défendant jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils disent qu'il était plus facile de les tuer que de les mettre en fuite. Beaucoup, percés de part en part, continuaient à se tenir debout et à se battre jusqu'à ce que leurs jambes défaillissent ; d'autres, ayant perdu un bras et une jambe, déjà couchés sur la poussière, cherchaient à se défendre et à tuer l'ennemi de la main qui leur restait. Pas un ne demanda grâce[1].

Catt, le confident du roi, note presque dans les mêmes ter-

1. Bolotof, t. I, p. 788. Son récit n'a plus ici la valeur d'un récit de témoin oculaire. Il commet les plus graves erreurs : tout de suite après cet épisode, il raconte la scène de désordre et d'ivrognerie à l'aile gauche. Au reste, la plupart des récits de témoins oculaires, même celui de Catt, même de Frédéric II (*Histoire de la guerre de Sept ans*), ne valent pas beaucoup mieux que celui de Bolotof.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mes cette résistance désespérée : « Les Russes étaient couchés en file ; ils baisaient leur canon, lorsqu'on les sabrait, et ne le quittaient point... Blessés et étendus, ils tiraient encore. On ne leur faisait pas de quartier[1]. »

Un cri d'admiration échappe aussi à l'officier prussien déjà cité : « En ce qui concerne les grenadiers russes on peut dire que nul soldat ne leur est comparable. »

La résistance acharnée des 1er et 3e grenadiers donna le temps de se reformer un peu aux régiments des brigades Lubomirski, Ouvarof, Léontief. Elle sauva l'aile droite d'une destruction totale. Cependant ces trois commandants de brigade étaient blessés ; on avait perdu beaucoup de canons ; tous les corps étaient confondus. Le commandement supérieur ne donnait toujours aucun signe de vie. C'est pour cela que la deuxième ligne de Fermor resta immobile pendant que la première se faisait écraser. Du moins sa ferme contenance arrêta de ce côté l'offensive prussienne. Seydlitz, dont les soldats étaient à cheval depuis trois heures du matin, ramena sa cavalerie derrière Zorndorf pour la laisser respirer.

Frédéric dut renoncer à achever l'aile droite des Russes. Il fut très affecté de ce demi-succès. En revenant à son aile droite, il lui échappa de dire, d'une voix assez forte : « *Dass sich Gott im Himmel erbarme*[2] ! » Mais, dit le témoin oculaire Catt, « le prince Maurice d'Anhalt-Dessau, au fait du malheur arrivé, et qui en prévoyait les suites, peut-être pas trop content de l'exclamation du roi, prend son chapeau, le jette en l'air et, d'un air décidé et d'une voix très sonore, crie : « Vive le roi ! la bataille est gagnée ! » Puis le prince Maurice et le général Bülow, voyant la piètre contenance d'une partie de leur infanterie, disent : « Camarades ! ce que vous voyez là de gens qui s'en vont sont des prisonniers russes qu'on amène. Allons ! vive le roi ! Marche ! »

Frédéric II, bien qu'on n'eût pu en finir avec l'aile droite des Russes, s'était décidé à porter tout son effort sur leur

1. P. 358.
2. « Dieu ait pitié de nous dans le ciel. » Récit de Henri de Catt.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

aile gauche, contre laquelle avait échoué l'attaque de Kanitz.

Cette fois, l'armée prussienne occupait une ligne presque perpendiculaire à celle qu'elle avait occupée au moment de la première attaque.

Aux 27 bataillons de Brown, le roi n'avait à opposer que les 13 ou 14 de Dohna et de sa seconde ligne. Se fiant peu à cette infanterie, composée surtout de « bonnets d'ours » de Prusse, désirant laisser se reposer un peu sa cavalerie, il fit avancer son artillerie, établit une grosse batterie tout près de Zicher, et voulut recommencer sur l'aile gauche des Russes la terrible canonnade du matin.

Brown se résolut à l'offensive : résolution un peu téméraire étant donnée la qualité de son infanterie. Cependant, de ce côté, sa cavalerie était supérieure en nombre à celle de Frédéric II, et c'étaient les cuirassiers de Demicou ; son artillerie, où figuraient les obusiers Chouvalof, était excellente. D'abord il essaya de faire enlever par sa cavalerie la batterie de Zicher et le bataillon du régiment Prince de Prusse, qui l'escortait : batterie et bataillon furent dégagés par la cavalerie de Schorlemer. Alors Brown fit charger Demicou, dont les hommes de fer traversèrent coup sur coup les lignes de Dohna et de Forcade.

Puis les deux infanteries s'abordèrent : celle de Prusse ne put tenir ; décimée par le feu des obusiers, terrifiée par cette ligne de baïonnettes qui courait sur elle, assaillie par la charge en retour de Demicou, elle fut prise d'une terreur panique : elle n'attendit même pas le choc des fantassins russes et se mit en déroute complète. Le vaguemestre Ilia Séménof, des cuirassiers Kazan, enleva un drapeau prussien.

Frédéric II se trouva lui-même en grand danger : autour de lui, ses pages étaient tués, un de ses aides de camp fait prisonnier[1]. Vainement, jusqu'à trois fois[2], saisissant un drapeau[3], il s'efforça de ramener au combat les Silésiens.

1. Bolotof.
2. Catt, p. 307.
3. Schaffer.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Une charge nouvelle de Schorlemer ne servit qu'à retarder la déroute.

La bataille, de ce côté, était perdue pour Frédéric; mais deux incidents vinrent rétablir les affaires du roi : d'abord le désordre qui se mit tout à coup dans l'infanterie de Brown; puis la deuxième grande charge de Seydlitz. Sur le premier épisode, laissons la parole à Bolotof :

Les soldats se jetèrent sur les tonneaux d'eau-de-vie des cantiniers qui s'offraient à leurs yeux : ils les défoncèrent, burent comme des brutes de cette eau-de-vie, et s'enivrèrent jusqu'à devenir furieux. En vain, les officiers et les chefs firent briser ces tonneaux et répandre l'eau-de-vie sur le sol : les soldats se jetaient à plat ventre et léchaient sur la terre même ce breuvage de prédilection. Un grand nombre moururent de cet excès de boisson, un grand nombre de l'inflammation que produisit cet alcool dans leurs entrailles. Beaucoup, dans leur délire, se jetèrent sur leurs propres officiers et les égorgèrent ; d'autres, comme insensés et enragés, vaguaient çà et là, n'écoutant personne, quoi qu'on leur commandât [1].

C'est à ce moment que reparaît Seydlitz avec 60 escadrons, c'est-à-dire 8,000 sabres. Sur l'aile gauche des Russes, déjà en désordre, il lança, suivant sa tactique, d'abord les cuirassiers, puis les dragons, gendarmes, gardes du corps, puis les hussards. Il culbuta leur cavalerie; puis il chargea l'infanterie. Il la jeta dans un tel désordre qu'il put escalader les hauteurs de Lyssia; tout ce qu'il y trouva fut jeté dans le Galgengrund. Le Corps d'observation subit un désastre complet : Brown reçut dix ou douze blessures, au moment où il allait se rendre [2], et fut laissé à demi mort sur la place; ses soldats le ramassèrent et le portèrent à l'ambulance. Tchernychef eut deux chevaux tués sous lui et fut blessé. Tous les généraux de brigade furent blessés ou pris. C'est là que les Prussiens recueillirent le plus de canons et de drapeaux.

1. Bolotof, p. 789. Cet épisode, que Bolotof a l'air de rapporter aux événements de l'aile droite des Russes, se passa en réalité à l'aile gauche, et les coupables furent des soldats du corps de Brown ou Corps d'observation.

2. *Journal* d'Elmpt, commandant le génie du Corps d'observation, cité par M. Masslovski.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ce qui sauva les débris du corps de Brown et arrêta la poursuite de Seydlitz, ce fut le ravin du Galgengrund et la ferme contenance des régiments de Fermor de l'autre côté de ce fossé naturel. Les cavaliers prussiens ne purent que tourner le Lyssia par le nord, courir sur Quartschen, où ils eurent avec les vieux soldats de Fermor des engagements, à la suite desquels les bagages de l'armée russe furent pillés, et les généraux qui se trouvaient à l'ambulance, Soltykof, Tchernychef, Tysenhausen et d'autres, furent faits prisonniers.

Quant à l'infanterie prussienne, dont l'attaque à ce moment eût pu décider la victoire, il fut impossible de lui faire ni passer le Galgengrund, ni attaquer Quartschen. C'est ici que se place sans doute l'anecdote contée par Frédéric II[1] et qui est intéressante à relever comme trait de mœurs militaires. Si Frédéric II a cherché à excuser ses fantassins du reproche de couardise, il semble qu'il les charge d'un reproche tout aussi grave : « On voulut à plusieurs reprises faire avancer les troupes; mais elles revenaient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison : c'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond; les troupes, au lieu de passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, et revenaient dès qu'elles étaient chargées de butin. » Les rapports de Fermor accusent en effet la perte de 30 000 roubles sur le trésor de l'armée. Mais ce n'était pas seulement l'amour du pillage qui arrêtait l'infanterie prussienne : c'étaient aussi les salves de mousqueterie et d'artillerie des régiments de Fermor.

A 7 heures, Frédéric II essayait encore d'entraîner au combat, par Zicher et Wilkersdorf, ses troupes de seconde ligne; vainement Rauther, successeur de Kanitz, Dohna, Forcade, s'efforçaient de pousser leur infanterie: il fut impossible même de la mettre en ordre. Tout entière elle recula, les Brandebourgeois, dont le roi défendait le sol natal, aussi bien que les hommes de Prusse-Orientale et les Silésiens.

---

1. *Histoire de la Guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Alors seulement on sentit dans l'armée russe qu'il y avait un commandant en chef. Fermor décida qu'on se rangerait de manière à faire front du côté de Zicher ; il franchit le Galgengrund, et nettoya le Lyssia ; mais pour descendre sur Zicher, il eût fallu exposer à une attaque de l'ennemi ce qui restait encore à Quartschen. Dès lors, jusqu'à 8 heures et demie du soir, la bataille ne fut plus qu'un duel d'artillerie. L'armée russe garda ses positions sur les hauteurs ; mais elle abandonnait une partie du terrain qu'elle avait occupé le matin, et c'est là que beaucoup de canons, laissés sans soutien et sans servants, purent être recueillis par les Allemands. L'armée prussienne dut camper très dispersée, de Zorndorf à Wilkersdorf, abandonnant aussi une partie de ses positions et par conséquent de son artillerie ; mais, dans la nuit, elle parvint à ramener ses canons.

Le soir de la bataille, Frédéric II embrassa Seydlitz : « Je vous dois encore cette victoire », lui dit-il. Sur un tambour[1] il écrivit des lettres à la reine, à sa sœur la margrave de Baireuth, à son frère Henri, au ministre d'État Finckenstein. Il annonçait qu'il avait « battu » les Russes. Seulement, « l'obscurité l'empêchait de les poursuivre ». Il recevait, à l'instant même, la nouvelle que « Fermor va se rendre » ; que même « il s'est rendu ; mais je n'en suis pas sûr ». Il remettait au lendemain les détails. Il avouait au prince Henri qu'il n'avait « pas toujours trouvé tout le secours possible dans l'infanterie[2] ». — Il était plus sincère et plus expressif dans ses confidences à Catt :

Elle a été terrible, cette journée, et j'ai vu le moment où tout allait au diable. Tout y serait allé, mon ami, sans mon brave Seydlitz et sans le courage de mon aile droite et surtout celui du régiment de mon cher frère et de Forcade. Je vous le dis : ils ont sauvé l'État et moi. Aussi ma reconnaissance vivra-t-elle autant que la gloire qu'ils ont acquise dans cette journée, comme mon indignation contre ces régiments de la Prusse, sur lesquels je comptais, ne finira pas.

1. Catt.
2. *Politische Correspondenz*, t. XVII, p. 194 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ces *viédases* ont fui comme de vieilles p... et m'ont donné des instants de peine cruelle. Ces b... ont eu une terreur panique dont on n'a pu les faire revenir. Qu'il est cruel de dépendre de ce ramas de drôles !

Puis il gratifia son confident de vers de sa façon :

> Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
> Ses triomphes et son bonheur...

Et « peut-être aurait-il fini la strophe, si on ne lui eût apporté des beurrées ». Catt lui ayant avoué qu'il n'avait « rien compris aux mouvements que l'on avait faits », le roi lui répondit : « Vous n'êtes pas le seul, consolez-vous. »

Même aux yeux de Catt, le roi se faisait plus vainqueur qu'il n'était en réalité. De part et d'autre, les pertes avaient été sensibles : quelques jours après les Russes avouèrent 10 886 tués et 12 788 blessés ; la perte totale se réduisit ensuite à 18 000 hommes, plus 2 882 prisonniers. Ils laissèrent 100 canons et 30 drapeaux. La perte des Prussiens paraît s'être élevée à 12 000 hommes, 26 canons et sans doute aussi quelques drapeaux[1]. De part et d'autre, les armées étaient également épuisées : chacune d'elles avait passé deux nuits sans sommeil et combattu de 9 heures du matin à 8 heures et demie du soir. Beaucoup d'officiers, beaucoup de généraux avaient été atteints, et l'armée prussienne avait à regretter le vaillant Zieten. La situation présente des deux partis était également critique : celle des Russes était peut-être meilleure ; car, s'ils étaient coupés de leur vagenbourg et de leur ligne de retraite, ils occupaient fortement les hauteurs, tandis que leurs adversaires étaient disséminés dans la plaine ; enfin ils attendaient d'un instant à l'autre l'arrivée de Roumiantsof avec 10 000 ou 12 000 hommes de troupes fraîches, tandis que Frédéric II n'avait à espérer aucun renfort.

En somme, dans la bataille, les chances s'étaient compen-

1. Chiffres adoptés par Schæfer et les historiens modernes, mais que Frédéric, dans l'*Histoire de la guerre de Sept ans*, réduit à 1 200 hommes et 20 canons.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sées. L'artillerie des Russes avait presque toujours conservé sa supériorité sur celle des Prussiens ; le nombre des canons qu'on leur avait pris ne témoignait que contre la médiocre organisation de l'attelage, de l'escorte et du service : c'étaient surtout des canons abandonnés qu'on avait ramassés de part et d'autre. La cavalerie prussienne s'était montrée incomparable ; mais celle de Haugrewen et Demicou s'était révélée tout autre que celle de 1757. Les deux infanteries avaient également éprouvé des désastres ; mais celle des Russes avait forcé l'admiration même de l'ennemi, tandis que celle des Prussiens avait fait preuve d'une étrange couardise. Il était plus facile, pour le lendemain, de ramener au feu celle-là que celle-ci. A supposer que Frédéric eût eu l'avantage dans cette journée du 25, rien ne disait qu'une seconde bataille, livrée le jour suivant, dût se terminer à son avantage. En tout cas, Fermor ne s'était pas « rendu » et ne songeait pas à se rendre.

Frédéric II anticipait singulièrement quand, le lendemain, il écrivait au roi d'Angleterre : « Nous les avons vaincus après un combat de dix heures ; ils s'enfuient à présent en Pologne. » Il disait plus vrai, quand, le même jour, il mandait à Finckenstein : « Il est d'autant plus nécessaire de relever le prix de cette victoire... Le roi est à la veille de livrer une seconde bataille aux Russes[1], qui paraissent vouloir tenter de nouveau fortune contre leurs vainqueurs. Jamais on n'a vu plus d'opiniâtreté dans un ennemi. »

Au matin du 26, Fermor avait pris des dispositions qui annonçaient une offensive plus encore qu'une retraite. Il avait reporté toute son armée de la droite sur la gauche, la concentrant presque entièrement sur le mont Lyssia, faisant filer son bagage de Quartschen sur Zorndorf, et, comme on manquait d'eau sur les hauteurs, descendant enfin sur Zorndorf. Les Prussiens s'étaient retirés un peu au nord, l'infanterie sur Zicher, la cavalerie sur Wilkersdorf. Il semblait qu'ils vou-

1. A ce moment, Frédéric II ne leur attribue plus qu'une perte de 11 000 hommes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

lussent laisser libre la retraite de Fermor sur son vagenbourg et la route de Bromberg, en un mot, faire à l'ennemi un pont d'or. Celui-ci ne se pressait pas d'exécuter ce mouvement que Frédéric II favorisait et paraissait désirer. Des dragons, puis des kosaks d'Efrémof, qui venaient de rejoindre l'armée, allaient braver la cavalerie prussienne jusque sous Wilkersdorf. Derrière le rideau mobile de cette cavalerie, Fermor faisait procéder à l'établissement de batteries formidables. Il recommençait à canonner les positions de Frédéric et, rangé à 1 200 pas de lui, semblait lui présenter cette seconde bataille que le roi faisait pressentir à Finckenstein.

Toute cette journée du 26, Frédéric II se tient coi. A une paysanne, ruinée par l'incendie, qui venait lui demander une petite place pour son fils, il répond : « Ma pauvre bonne, comment vous donner une place quand je ne suis pas sûr de garder la mienne[1] ? » Pour expliquer son inaction un peu craintive, il dira dans ses Mémoires[2] : « Si l'on avait eu suffisamment de munitions, on les aurait attaqués ; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut même pas aussi vive qu'on l'aurait désiré, à cause qu'il fallait ménager la poudre. » Devant Catt il se livrait à des réflexions qui montraient que les paroles du feld-maréchal Keith lui revenaient à l'esprit et qu'il se reprochait déjà d'avoir trop méprisé son ennemi. Il se rattrapait en disant : « bonne infanterie, mauvais généraux » ; ou encore : « bonne infanterie pour tenir ferme, très novice encore dans les évolutions ; cela ne sait pas bien se remuer ». Et il ajoutait, avec un retour chagrin sur ses « Prussiens » : « *Elle a tenu ferme.* » Retiré sous sa tente, il lisait le poème de Lucrèce sur la *Nature des choses* ; or il ne le lisait que quand il avait de la tristesse au cœur. C'était son bréviaire des jours sombres. « Vous me voyez avec mon Lucrèce, disait-il à Catt ; cela vous prouve que j'ai du chagrin. » A un certain moment, il lui échappa ce mot : « Demain matin, nous pourrions bien décamper d'ici et prendre congé de ceux

1. Catt.
2. *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

que je n'ai pu détruire. » Évidemment il ne s'agissait plus de jeter les Russes dans la Wartha, ou de les poursuivre à outrance, ou de recevoir la reddition de Fermor, ou d'assister à sa « fuite » en Pologne. Frédéric n'était plus César avec son *Veni, vidi, vici :* c'était un philosophe mélancolique. A un certain moment, le plus désireux de faire retraite, ce ne fut pas Fermor.

Fermor, sur la partie du champ de bataille qu'il avait réoccupée, faisait chanter le *Te Deum*, avec l'inévitable accompagnement de salves d'artillerie et de mousqueterie[1]. Il envoyait à la tsarine, par le baron Rosen, son rapport[2] sur sa « victoire ». En voici l'analyse. Il prêtait à Frédéric II 69 000 hommes ; or nous savons que le roi n'en avait que 32 000. Exposant ensuite les diverses attaques prussiennes, il ajoutait : « L'armée de V. M. I. ne perdit pas un pouce de terrain... Elle opposa tant de bravoure aux attaques de l'ennemi qu'il ne put pas gagner le moindre espace. Il avait néanmoins l'avantage du vent qui nous couvrait de fumée, sans compter celui du nombre des soldats.... Le roi, à la fin, fut contraint d'abandonner le champ de bataille. Nous y passâmes la nuit à la vue de l'ennemi, et nous nous rangeâmes de nouveau dès le matin ». Fermor avoue qu'il n'osa point attaquer et ne se servit que de son canon. Suit le récit d'un mouvement offensif de la cavalerie ennemie ; mais « le feu prodigieux de notre artillerie l'obligea de prendre la fuite ». Fermor convient que sa perte est considérable ; mais il a « fait bon nombre de prisonniers, enlevé des canons et des drapeaux, trophées certains de notre victoire ». Il donne un coup de patte au prince Charles et à Saint-André, qui avaient pris la « fuite parce qu'ils ne comptaient pas sur l'heureux succès de l'affaire ». (Nous savons que le prince Charles et Saint-André l'ont

1. Au reste, « les deux armées firent chanter à la fois le *Te Deum* au bruit du canon et de la mousqueterie ». Seconde relation de Saint-André à la cour de Vienne. Archives des affaires étrangères de France. Correspondance *Russie*, t. LVII.

2. J'emprunte la traduction qui est jointe à une dépêche de L'Hôpital, dans le t. LVII de la Correspondance *Russie*. Archives des affaires étrangères de France.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

amplement payé de retour en le décriant auprès des cours.) Fermor expliquait ensuite pourquoi on n'avait pas attaqué à fond dans la journée du 26 : l'effectif de ses régiments était fort diminué et le corps de Brown en plus mauvais état que jamais. En somme, il y avait au moins autant de vrai dans le rapport du généralissime russe que dans la plupart des comptes rendus que Frédéric II, par Finckenstein, dispersait à tous les vents de la publicité européenne.

Le seul tort du premier c'est, pendant qu'il faisait tirer les salves de victoire, d'avoir envoyé un parlementaire à Dohna pour lui proposer un armistice de deux ou trois jours afin qu'on pût enterrer les morts. Il s'attira naturellement cette réponse que, le roi étant le vainqueur, c'était lui qui prendrait ce soin. En réalité, comme chacune des armées occupait une part du champ de bataille, le soin des morts et des blessés se trouva partagé.

Si nous en croyons Bolotof, des choses inhumaines se commirent du côté de l'armée royale : « Les paysans étaient si furieux contre les Russes que, les Prussiens ayant rassemblé quelques milliers d'entre eux pour leur faire creuser des fosses et enterrer les morts, ces paysans jetaient pêle-mêle dans les fosses non seulement les cadavres, mais les blessés qui gisaient sans défense et les ensevelissaient vivants. Vainement les malheureux poussaient des cris, imploraient miséricorde et, en sanglotant, épuisaient leurs dernières forces pour se tirer du milieu des cadavres : on jetait sur eux d'autres pelletées de terre jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. » Mais Bolotof est enclin au pathos, et nous savons qu'il n'était pas sur les lieux. Le roi lui-même ne s'était pas montré tendre pour ses prisonniers, y compris le général-lieutenant Tchernychef. On les avait conduits à Küstrin et internés dans les casemates. Comme ils se plaignaient de ce mauvais gîte, Frédéric leur fit répondre qu'ils l'avaient voulu ainsi et qu'ils n'auraient eu qu'à ne pas brûler la ville. On voit qu'il en voulait sincèrement aux *Oursomanes*[1].

1. Expression qui revient plus d'une fois dans ses lettres.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ce n'étaient pas les *Oursomanes* prisonniers qui le souciaient le plus : c'étaient ceux qui persistaient à occuper ces hauteurs de Quartschen, où, d'un moment à l'autre, Roumiantsof pouvait les rejoindre et d'où partait une canonnade si incommode.

Catt nous dit même que le roi fut exposé à leur feu de mitraille et que le colonel de Schwerin, qui l'accompagnait dans cette reconnaissance, lui dit : « Ne voyez-vous pas qu'on vous en veut ? — Je ne le vois pas. — Eh ! de par tous les diables, si vous ne voyez pas, n'entendez-vous au moins les balles qui sifflent autour de nous et qui labourent la terre à quelques pas de votre cheval ? — Billevesée, monsieur de Schwerin ! — Eh bien, restez tant qu'il vous plaira. Pour moi, je me dois au régiment que j'ai l'honneur de commander, et je vais me mettre à sa tête. »

Encore le 27 août, Frédéric II écrivit à Finckenstein « qu'il pourrait encore y avoir ici une bataille, au cas que le général Roumiantsof vînt à se joindre à cette armée ». Il ne tint qu'à lui de la livrer, cette bataille, et même dans les conditions relativement les plus favorables, puisque Roumiantsof ne parut pas.

Frédéric II avait pris position au sud-ouest de Zorndorf, à trois kilomètres environ des faubourgs de Küstrin. Peut-être avait-il l'idée d'opérer sa retraite par les ponts de cette ville si Fermor ne se décidait pas à opérer la sienne. Mais, le 27 août, Fermor, contournant Zorndorf par le sud, s'avança délibérément sur Gross-Kamin, où les Prussiens n'avaient même pas inquiété son vagenbourg. Il aurait pu se retirer par le nord, puisque Frédéric s'était reporté au sud-ouest ; et, s'il avait été en humeur de « fuir », ce n'est pas la direction qui l'amenait d'abord sur l'ennemi qu'il aurait dû choisir. Il marchait sur deux colonnes, et comme l'intervalle entre elles, en tête et en queue, était fermé par une avant-garde et une arrière-garde, le tout formait un grand carré oblong. Au centre, on avait placé les chariots pleins de blessés, les canons désattelés que les hommes tiraient à bras. Médiocre disposition pour repousser une attaque sérieuse ; car chacune des deux colonnes, séparée

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de l'autre par tous ces *impedimenta*, n'aurait pu lui venir en aide. La tentation de l'attaquer était d'autant plus naturelle qu'après avoir passé presque à portée de mousquet de la position occupée par Frédéric II, le grand carré russe allait lui prêter le flanc droit, puis lui opposer une simple arrière-garde, enfin cheminer ayant son flanc droit aux marais de la Wartha, dans lesquels une attaque à fond eût dû le précipiter. Cependant Frédéric sut résister à la tentation : il assistait les bras croisés à la retraite imposante de l'armée russe. Il la fit suivre et escorter plutôt que poursuivre. Ceux de ses hussards qui serrèrent de trop près l'arrière-garde de Fermor furent reçus à coups de canon. L'infanterie prussienne, quand elle fit mine de les soutenir, trouva celle des Russes prête à croiser la baïonnette.

Ce jour-là Frédéric put annoncer à Finckenstein que « les choses prennent ici une meilleure tournure ». Roumiantsof avait abandonné « cul par-dessus tête » son poste de Schwedt et se retirait sur Landsberg, où il allait rejoindre la grande armée russe. Le 29, Frédéric II reçut des nouvelles de l'armée autrichienne (Laudon) qui le décidèrent à préparer sa propre retraite. Il se donna le plaisir d'annoncer à la margrave de Baireuth qu'il avait tué dans la bataille 30 000 Russes[1]. Avec Catt, il se donna celui de déblatérer encore contre l'ennemi : « Je n'ai rien pu avoir aujourd'hui de mes Barbares que beaucoup de leurs malades et de leur piètre bagage. N'avez-vous pas été édifié de la manière dont ils ont abîmé ce pauvre village ?... Si Voltaire voyait tout ceci, comme il s'écrierait : « Ah ! barbares ! Ah ! brigands ! inhumains que vous êtes ! « comment pouvez-vous espérer d'hériter le royaume des « cieux ? » Il disait encore : « Les princes qui se servent de telles troupes ne devraient-ils pas rougir de honte ? Ils sont coupables et responsables devant Dieu de toutes les horreurs qu'elles commettent. » Mais enfin il ne se lançait pas à la poursuite de ces « incendiaires » et se contentait de ramasser sur leurs talons quelques bribes de leur « piètre bagage ».

1. *Politische Correspondenz*, t. XVII, p. 199, 30 août 1758.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tandis que Fermor rejoignait, à Landsberg, la division Roumiantsof, Frédéric, dès le 2 septembre, reprenait la route de Küstrin, puis celle de Silésie. La campagne de Zorndorf était terminée.

C'est le moment de rechercher qui a été vainqueur à Zorndorf, car maintenant toutes les conséquences directes de la journée du 25 sont devant nos yeux. En général, le vainqueur peut se définir ainsi : celui qui a obtenu par la bataille les résultats qu'il se proposait d'obtenir en engageant la bataille. Or Frédéric II se proposait d'enlever la position des Russes et de « les jeter dans la Wartha ». Rien de tout cela n'a été obtenu dans la journée du 25 : Frédéric a eu beau se placer d'abord au sud, puis à l'est des hauteurs occupées par eux, tourner autour d'eux comme un lion, *quærens quem devoret,* il n'a pu les déloger : après avoir occupé le mont Lyssia, il s'est vu rejeté dans la plaine. Toute la journée du 26, il a subi les provocations de leur cavalerie, le feu incommode de leurs batteries, sans faire un effort pour les chasser. Le 27, c'est lui qui se retire sur Tamsel, laissant aux Russes leur vagenbourg et leur ligne de retraite ; et ce sont les Russes qui arrivent presque jusqu'à Tamsel, puis défilent ensuite à la barbe des Prussiens, puis font tête entre Tamsel et Gross-Kamin, comme pour leur offrir la bataille pour la troisième fois. S'ils avaient persisté à occuper leurs premières positions, nous l'avons vu, c'est Frédéric qui se résignait à décamper. Quand ensuite il n'a eu devant lui que leur arrière-garde, avec cette double colonne encombrée de charrettes de blessés et de canons tirés à bras, qui côtoyait la rive si dangereuse de la Wartha, il n'a pas essayé une poursuite à fond. Il s'est borné à les escorter jusqu'à Blumberg, à ramener quelques-unes de leurs voitures. Sans doute Fermor a manqué le but de sa campagne, qui était de prendre Küstrin ; on peut bien admettre que Fréderic a manqué le sien, qui était de détruire les Russes. Comme conséquence un peu plus lointaine de la bataille, admettons que la désagrégation du corps de Brown, déjà si peu vivace, et les graves pertes subies par le corps de Fermor aient empêché ce généralissime de tenter quelque grand coup pour la cam-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

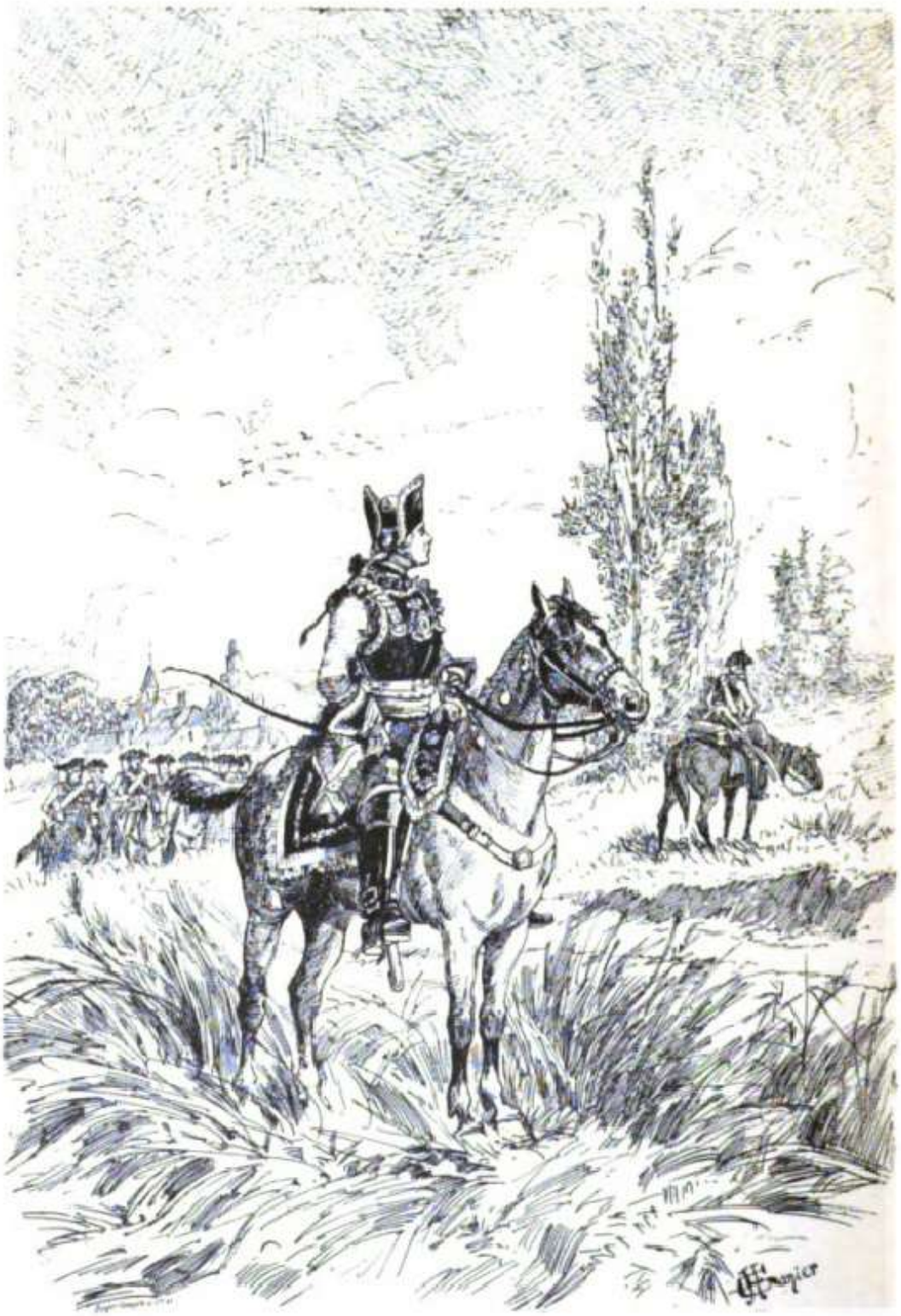
pagne d'automne ; mais celles qu'avait subies Frédéric n'étaient pas moins sensibles ; quand il se retrouva contre les Autrichiens sous Hochkirch (14 octobre), les « diables de Silésie » qu'il avait sacrifiés à Zorndorf lui manquèrent ; et l'on peut regarder sa défaite de Hochkirch comme un épilogue de la boucherie du 25 août.

La bataille de Zorndorf, considérée en elle-même et dans ses conséquences, fut donc pour les Prussiens une de celles dont le patriotisme se console en les qualifiant d'indécises. Le toast que l'empereur Guillaume II aurait porté naguère aux « vainqueurs de Zorndorf » pourrait bien s'être trompé d'adresse.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY



Officier supérieur du régiment de cuirassiers de la garde.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE IX

LES RUSSES APRÈS ZORNDORF

Ce n'est pas que dans cette campagne de 1758 Fermor se soit montré grand capitaine. Il n'a pas osé attaquer et détruire Dohna avant que celui-ci pût être rejoint par Frédéric II. Il a disséminé ses forces sur toute la rive droite de l'Oder, de Küstrin à Schwedt. Il n'a pas tenu à lui que cette dispersion ne fût plus grande, puisqu'il n'a cessé de pousser Roumiantsof dans le nord; quand celui-ci a de lui-même rebroussé chemin, ce sont les ordres réitérés du généralissime qui l'ont immobilisé à Schwedt; or Roumiantsof à Zorndorf, c'était la victoire assurée, complète, incontestable, et la destruction totale de Frédéric II. Quand Fermor leva le siège de Küstrin et prit position au sud de Zorndorf, il n'a rien fait pour disputer sérieusement à l'ennemi le passage de la Mietzel. Comme il s'était privé, en même temps que de Roumiantsof, de presque toute sa cavalerie légère, il n'a pu s'éclairer, et l'apparition de Frédéric II sur le champ de bataille l'a presque surpris. Il ne sut pas répartir son artillerie de campagne : il en fut encombré à sa gauche et dépourvu à sa droite. De deux choses il faut le louer : d'abord le choix de ces hauteurs dont on ne put le déloger; puis la rapide volte-face grâce à laquelle il put faire front à l'ennemi du côté du sud.

Pendant la bataille, prèsque dès le début, le généralissime disparut. On ne sent nulle part alors l'action d'une pensée dirigeante : de là ces attaques mal combinées et téméraires, d'abord à l'aile droite, puis à l'aile gauche, qui toutes deux aboutirent à un désastre de l'infanterie; de là cette immobilité de la gauche pendant qu'on se battait à la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

droite, et cette inertie de la seconde ligne de droite pendant que la première se faisait écraser. C'est seulement après les cruelles épreuves de la journée que des talents de tacticien se révélèrent tout à coup chez Fermor presque vaincu. Aux incertitudes et aux timidités du 25 succèdent les promptes décisions, la ferme attitude, les offensives savamment hardies de la journée du 26, et enfin cette pointe un peu téméraire du 27 qui aboutit à une imposante et presque triomphale retraite.

Pour toutes ces raisons, quoique Frédéric II l'ait rangé parmi les « mauvais généraux », Fermor fera cependant assez bonne figure dans l'histoire entre Apraxine, le vainqueur de Jægersdorf, et Soltykof, le vainqueur de Kunersdorf. Bataille indécise, défaite ou victoire, Zorndorf est un de ces noms qu'une armée peut inscrire en lettres d'or sur les drapeaux de ses régiments.

Les scènes de désordre, de pillage et d'ivrognerie qui compromirent le succès ne sont imputables qu'à quelques bataillons d'un corps qui naquit désorganisé. Mais durant toute la bataille, le fantassin russe déploya des qualités merveilleuses d'endurance, de ténacité, de courage tour à tour stoïque ou impétueux; la cavalerie, si peu nombreuse, se montra entreprenante et brave ; l'artillerie, malgré les vices d'organisation, maintint sa supériorité sur celle de Prusse et même sur celles de toutes les armées européennes de cette époque.

Cette armée, nous l'avons vu, imposa le respect à ce roi de Prusse qui jusqu'alors en affectait le mépris :

Le roi lui-même fut saisi d'épouvante en voyant avec quelle intrépidité, quelle solidité inébranlable se battait notre infanterie. Les Prussiens, dans leurs relations, ont écrit qu'il était plus aisé de tuer nos soldats que de les mettre en fuite; que les soldats, sur leurs canons ou sur les tonneaux d'eau-de-vie, se faisaient tuer, et que les percer de part en part ne suffisait pas pour les abattre. En un mot, tous les Prussiens de ce temps commencèrent à penser autrement de nos troupes et cessèrent de considérer nos soldats comme des pourceaux ainsi qu'ils le faisaient auparavant[1].

1. Bolotov, p. 793.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

A cette armée le gouvernement de la tsarine ne témoigna pas toute la reconnaissance qu'elle méritait. Dans son rapport du 26, Fermor avait laissé échapper cette phrase : « Si les soldats avaient toujours été obéissants à leurs officiers et s'ils n'avaient pas bu plus que la tasse d'eau-de-vie qu'on avait ordonné de leur donner pour les encourager, il aurait été possible de remporter une victoire aussi complète qu'il y avait lieu de le désirer. » C'était une allusion aux scènes fâcheuses qui s'étaient passées à l'aile gauche. La Conférence voulut avoir des explications sur ces lignes énigmatiques. Quels étaient ces actes d'indiscipline? De quelle eau-de-vie s'agissait-il? Fermor dut fournir un supplément d'informations : il imputa même à ces indisciplinés le pillage de la caisse militaire. Le résultat de cette dénonciation fut un rescrit de la tsarine à l'armée conçu dans les termes les plus durs, et même, comme ni Fermor ni la tsarine ne faisaient de distinction entre les divers corps, les plus injustes. Le rescrit du 13 septembre, adressé à « notre armée bien-aimée tant régulière qu'irrégulière », après un éloge assez bref de « la bravoure et courage intrépide qu'elle avait montrés dans la bataille », continuait en ces termes[1] :

Mais, en outre, à notre grand chagrin et courroux, nous avons appris que, dans le temps même où la victoire était entièrement acquise de notre côté, et où l'ennemi vaincu fuyait dans le plus grand désordre, quelques soldats indisciplinés, restés impunis, mais dignes de la peine de mort, ont poussé des cris pour arrêter la victoire et provoquer la reculade ; puis, que le nombre de ces indisciplinés s'est accru et qu'en reculant ils ont entraîné dans leur fuite beaucoup de ceux qui tenaient encore fermement ; qu'ils ont désobéi aux chefs établis par nous en vertu de l'autorité que nous avons reçue de Dieu même ; qu'ils se sont livrés à une abominable ivrognerie, au moment même où leur devoir, leur serment, l'amour de la patrie, les obligeaient à verser leur sang. Grand et légitime est notre courroux quand nous pensons seulement à cette indiscipline ; plus grand encore devient-il quand nous pensons à toutes les suites pernicieuses de cette inconduite, sur lesquelles nous ne voulons pas

1. Masslovski, t. II, p. 68 des *Pièces justificatives*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

davantage nous étendre. Aujourd'hui, assurément, chaque soldat comprend, aux remords de sa conscience, que si chacun avait fait son devoir et n'avait pas déserté son poste, l'ennemi, qui à part cela est vaincu, serait totalement anéanti ; qu'il n'y aurait plus maintenant à craindre de lui de nouvelles attaques ni à dompter de nouvelles résistances ; qu'il ne resterait plus qu'à recueillir, en toute tranquillité et sécurité, les fruits de la victoire. C'est avec horreur et effroi que chacun est réduit à penser que les plus grandes pertes subies dans notre armée lui ont été infligées non par l'ennemi, mais, grâce à cette indiscipline, par le feu que dirigèrent les fuyards sur ceux qui restaient à leur poste, et qui avec une fermeté inébranlable couvraient leur fuite honteuse et assuraient la victoire, et qui ont mérité de servir d'exemple à jamais glorieux de fidélité à leur souverain, à leur patrie, et non pas de cible à une fusillade désordonnée et digne de châtiment...

Je suis forcé d'abréger cet étrange morceau de littérature, baroque, diffus et filandreux, où les *concetti* alternent avec une onction de mandement épiscopal. Le scribe Dmitri Volkof pouvait s'y mirer et les généraux d'antichambre s'y délecter. Mais qu'on se figure l'ahurissement où plongea kosaks et grenadiers la publication de cette homélie aux phrases interminables, inextricables, aux termes ampoulés, inintelligibles pour eux. Quand on le lut à ces rudes soldats, ils durent écouter avec de gros yeux ronds la mélopée de chancellerie où revenaient sans cesse « notre affliction maternelle », « le juste et inévitable châtiment de Dieu », « la bénédiction divine et la divine assistance », « la couronne éternelle qui, dans le royaume des cieux, ceint le front de ceux qui ont montré une fidélité infrangible ». Je ne demande pas au lecteur, à propos de cet ordre du jour d'Élisabeth, de se reporter aux bulletins d'un Napoléon à sa Grande-Armée. Mais qu'au siècle de Frédéric II le style de la chancellerie russe ait été celui-là, rien ne prouve mieux quel chemin la Russie d'Élisabeth avait encore à parcourir pour mériter le nom d'européenne. Tandis que les armées russes sont déjà en état de lutter contre celles d'un Frédéric, les plumitifs d'Élisabeth et Élisabeth elle-même en sont au niveau intellectuel et littéraire des logothètes de Byzance.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Fermor, qui avait de la culture, dut hausser les épaules en recevant le rescrit. Cependant, comme il était, lui aussi, un courtisan, il prescrivit qu'on en « dressât des copies exactes ; qu'un exemplaire en fût remis à chaque compagnie ; que chaque chef de bataillon et d'escadron, aux jours fixés pour le rapport, en fît donner lecture, et pour le faire mieux comprendre aux soldats, le fît commenter ou le commentât lui-même ; car ainsi la volonté de la souveraine serait accomplie et ceux qui s'étaient rendus coupables d'excès et d'indiscipline sentiraient le remords de leur conscience, et, reconnaissant et déplorant leur crime, pourraient s'amender ». Cette prose idiote fut ainsi mise à l'ordre du jour de l'armée, et deux fois par semaine, lue, interprétée, commentée dans toutes les compagnies.

M. Masslovski s'indigne que Fermor n'ait pas senti l'affront qui en résultait pour ses soldats, qu'il n'ait pas mieux défendu leur honneur, que lui, si courtois pour les hobereaux et les universitaires de Kœnigsberg, ait été à ce point discourtois pour les héros de Zorndorf, qu'il ait encore aggravé par ces prescriptions pédantes le poids du reproche injuste qui de Pétersbourg tombait sur eux. Il en prend texte pour signaler les côtés « non sympathiques » du caractère de Fermor. Mais c'est bientôt dit que de dénoncer en celui-ci un Allemand commandant à une armée russe. Le scribe Volkof, l'auteur probable de ce manifeste, les ministres et les généraux qui l'avaient signé, l'impératrice qui l'avait approuvé, étaient-ce aussi des Allemands ?

Ce dont la Conférence s'était le plus gravement scandalisée, c'était la disparition du trésor de l'armée, abandonné, comme on l'a vu, dans un ravin du champ de bataille. Il s'agissait de quelque 30 000 roubles. Nous avons vu Frédéric II dénoncer ses propres soldats comme en ayant bourré leurs poches. La Conférence et Fermor accusaient les soldats russes. Sur un ordre venu apparemment de Pétersbourg, le généralissime les fit tous fouiller, même ceux du corps Roumiantsof qui n'avaient point assisté à la bataille et qui avaient rejoint l'armée seulement à Landsberg. On n'a jamais vu un

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

gouvernement humilier à ce point l'honneur du soldat et la dignité de l'homme.

Il semblait que devant quelques barils d'alcool défoncés et quelques paquets de papier-monnaie disparus, la merveilleuse résistance de l'infanterie de Lubomirski, Ouvarof, Léontief, les exploits des cavaliers de Demicou et Haugrewen, la gloire acquise par l'artillerie, la bravoure et le dévouement de tant d'officiers, tant de sang répandu pour la gloire des armes russes, fussent de nulle valeur.

Cette armée, qu'on humiliait si cruellement, on ne songea pas à la récompenser. Fermor fit en quelque sorte l'aveu de son absence ou de sa fuite au moment le plus critique en se révélant incapable de désigner quels étaient les régiments ou les hommes qui avaient le mieux mérité de la Russie. Il recommanda uniquement ceux qui avaient contribué avec lui (avec lui Fermor quand il avait reparu sur le champ de bataille) à remettre l'armée en ordre et à reformer les rangs; les généraux Mordvinof, Fast, Iazykof, Demicou, Dietz, le général d'artillerie Nottelfeld. Seul le prince Lubomirski intervint pour exiger une décoration en faveur de Brandt, le colonel de l'héroïque 3e grenadiers. Il ne fut pas question de *donativum* pour les régiments qui s'étaient le mieux battus; toute l'armée sembla enveloppée dans le démérite et la disgrâce du Corps d'observation; on la traita comme une armée vaincue, et vaincue par sa faute.

Par cette injustice ou cette mesquinerie, la cour de Pétersbourg accrédita dans le monde la version de Frédéric II, à savoir que c'étaient les Prussiens qui avaient été vainqueurs à Zorndorf : à *Fürstenfelde*, comme on disait dans les chancelleries européennes, quoique le bourg de Fürstenfelde soit au nord de la Mietzel, à 7 kilomètres du champ de bataille.

Aussi l'attaché militaire Saint-André, dans ses rapports à sa cour, se croit-il obligé de qualifier de défaite russe la « bataille de Fürstenfelde », que d'ailleurs il n'a vue que de très loin, probablement de Fürstenfelde même. Il en est de même de l'ambassadeur de France, le marquis de L'Hôpital. Il constate « la valeur que les troupes russes ont montrée »,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

« la grande résistance qu'elles ont faite au roi de Prusse » et qui « a dû lui faire payer cher sa victoire » ; mais enfin il attribue la victoire à Frédéric II. Bernis, dans sa réponse à L'Hôpital, exprime l'espérance que la tsarine n'en sera point découragée : « On sait que le sort des armes est journalier; toutes les puissances engagées dans la guerre actuelle ont eu successivement des triomphes et des échecs [1]. »

Élisabeth montrait, en effet, la même fermeté et la même ardeur pour la guerre. Le docteur Poissonnier était enfin parvenu à s'assurer de son état de santé, et envoyait à Versailles des bulletins rassurants. La jeune cour ne désarmait pas ; mais elle était réduite à l'impuissance.

Restait à savoir quel profit le généralissime Fermor tirerait de l'absence de Frédéric II, alors fort occupé contre Laudon. Le 30 septembre, nous trouvons l'armée russe concentrée à Stargard : on revenait donc à l'idée d'une offensive en Poméranie, un champ d'opérations tout à fait secondaire, et où l'on ne réussirait pas plus que ci-devant à faire jonction avec les Suédois. A Stargard, l'armée séjourna jusqu'au 18 octobre. La Conférence pressait Fermor d'attaquer Dohna et de le détruire : Fermor s'en excusait, répondant qu'on ne savait pas où était le général prussien, et que lui-même manquait de projectiles d'artillerie. Dohna ne fut d'abord pas mieux renseigné sur ce qu'étaient devenus les Russes : les cordons et les raids de kosaks l'empêchaient de recueillir aucun renseignement. Ce ne fut que le 27 septembre qu'il reparut sur la Mietzel et occupa Neudamm ; le 29, il était à Soldin ; le 2 octobre, il marchait de Lippehne sur Pyritz. Le 3 au matin, il opposait aux retranchements que les Russes avaient élevés à Passkruga d'autres retranchements, qu'il put terminer à la faveur du brouillard matinal. Tout de suite un feu d'artillerie s'engagea entre les ouvrages adverses. A 9 heures du matin, Dohna forma deux colonnes d'attaque et assaillit les positions russes qu'occupait Roumiantsof. Après un combat assez vif, il fut repoussé

1. A. Rambaud, *Instructions*, etc., t. II, p. 87.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et poursuivi jusqu'à Pyritz par les kosaks d'Éfrémof, Krasnochtchokof et Souline.

Pendant ce temps, un corps de 6 000 Russes, sous le général Palmenbach, arrivé par mer de Pillau à Kolberg, faisait le siège de cette dernière place. Importante comme port de mer, coupant les communications entre la Vistule et l'Oder, elle empêchait les Russes de se dire les maîtres de la Poméranie prussienne. Kolberg, en 1807, résista trente-cinq jours aux soldats de Napoléon, commandés par Loison et Mortier.

En 1758, la place était déjà forte par sa situation et par ses ouvrages. Palmenbach, malgré les renforts amenés par Stoffeln et l'ouverture de la tranchée, leva le siège dans la nuit du 28 au 29 octobre. Le 8 novembre, il rejoignit Fermor à Tempelburg.

Fermor, malgré les instances de Kaunitz qui réclamait toujours l'envoi de 30 000 Russes en Silésie, considéra la campagne comme terminée. Il avait réorganisé son armée et remplacé quelques-uns de ses lieutenants blessés ou pris à Zorndorf. Le 1er corps était maintenant commandé par Frolof-Bagréef, le 2e par Riazanof, le 3e par Roumiantsof, le Corps d'observation, un peu reconstitué, par Galitsyne. — Frolof-Bagréef dut marcher sur Marienwerder, Riazanof sur Kulm, Roumiantsof également sur Marienwerder, Galitsyne sur Thorn. On se repliait décidément sur la basse Vistule. Le 26 novembre, les Russes repassèrent ce fleuve. Ils s'établirent dans les quartiers d'hiver.

Ceux-ci furent disséminés autour d'Elbing, Dirschau, Marienbourg, Heiligenbeil, Braunsberg, Graudentz, Kulm, Marienwerder et dans la Prusse-Orientale. La cavalerie légère fut chargée de couvrir l'armée, d'éclairer, de surveiller la Posnanie et Posen. Beaucoup trop en avant de leurs lignes d'avant-postes, les Russes avaient leurs magasins à Posen, Nakel, Friedland, Vronki, Oberjitsi, Rogojno, Khodjéwo, etc. Les magasins, surtout ceux de Nakel et de Posen, se trouvaient un peu à l'abandon. Dans l'hiver on eut à les protéger contre les incursions de la cavalerie prussienne

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sous Wobersnow. De là une vive émotion à Varsovie, Vienne, Pétersbourg.

On craignit aussi pour la Prusse-Orientale. La Conférence décida que, si l'on était obligé d'évacuer cette province, l'armée, en se retirant, « ne laisserait rien d'intact, que tout serait brûlé et détruit, que les hommes en âge de servir seraient emmenés, afin que le roi de Prusse n'en pût recruter son armée ». Bien entendu, tout cela n'était qu'une menace, un procédé d'intimidation à l'égard de Frédéric II et de ses entreprenants généraux, car ordre fut donné de faire part de ces décisions aux commandants des avant-postes prussiens.

Fermor s'occupa de combler les vides que la campagne avait faits dans son armée : il demandait à Pétersbourg 422 officiers, 23 000 recrues, 6 000 chevaux.

On ne put, en donnant des grades aux sous-officiers nobles de la garde, à des jeunes gentilhommes encore sans emploi, à la promotion du corps de cadets, que trouver la moitié des officiers demandés. Les recrues ne commencèrent à venir à l'armée que vers la fin de 1759. On recueillit 5 664 chevaux, dont 3 484 de bât.

Fermor se préoccupait aussi d'une réforme dans l'artillerie. On avait perdu 100 canons à Zorndorf, mais pour la plupart des pièces régimentaires. On décida de compléter le matériel de l'artillerie régimentaire à 208 pièces, celui de l'artillerie de batterie à 260, et de remplacer partout les canons hors de service par des obusiers. En réalité, on n'eut que 181 pièces régimentaires et 105 de batterie. Ce qui avait surtout fait défaut, c'étaient des troupes spéciales à l'artillerie, chargées de servir et de garder les pièces : on décida de former trois régiments dits d'artillerie ; mais, même pour la campagne suivante, ils n'existèrent que sur le papier.

A Pétersbourg, on était d'ailleurs très mécontent de Fermor ; on lui en voulait d'avoir garanti à la province de Prusse-Orientale des privilèges plus étendus que ceux dont elle avait joui sous ses rois ; d'autre part, il était vivement critiqué par Saint-André, le prince Charles de Saxe. On lui reprochait de n'avoir atteint aucun des buts qu'on s'était proposés pour

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cette campagne, ni en Silésie, ni en Poméranie, ni en Brandebourg ; on critiquait la tenue de sa comptabilité ; on recommençait à trouver mauvais qu'un Allemand luthérien commandât l'armée de la tsarine orthodoxe. Il fut remplacé au printemps de 1759 par un Russe de vieille roche, Soltykof.

D'autres changements s'étaient produits dans le monde. Le médiocre succès de la campagne, les Français battus à Minden et à Crefeld (défaites suivies de succès à Sandershausen et Lutternberg), la perte de l'Ohio, de l'Acadie, de Chandernagor, le peu de résultats de la victoire autrichienne à Hochkirch, la nullité de la coopération suédoise, avaient jeté dans la ligue antiprussienne des germes de dissolution. Les Russes étaient mécontents des Autrichiens qui ne les avaient point aidés, les Autrichiens mécontents des Français qui se faisaient trop souvent battre. C'étaient les Russes qui s'efforçaient de justifier la cour de Versailles auprès de celle de Vienne : Vorontsof faisait observer qu'après tout les défaites mêmes des Français les engageraient à persister dans la guerre [1]. Cependant le cardinal de Bernis était devenu suspect à nos alliés : on l'accusait de songer à la paix. Le 13 décembre 1758, il tomba et fut remplacé par le duc de Choiseul. Celui-ci s'empressa de donner à la guerre et à la diplomatie une impulsion nouvelle : avec l'Autriche il signa, le 30 décembre 1758, le troisième traité de Versailles, auquel la Russie donna ensuite (7 mars 1760) son adhésion.

L'Europe coalisée contre Frédéric II allait tenter un nouvel et général effort.

---

1. Soloviev, t. XXIV, p. 221.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

e

zig

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE X

LA BATAILLE DE PALTZIG (KAI OU ZÜLLICHAU) 23 JUILLET 1759.

Au printemps de 1759, Daun, le généralissime autrichien, manifestait les meilleures intentions de prendre une offensive énergique. Cette attitude, assez nouvelle chez lui, eut d'abord un excellent effet moral sur les Français, d'une part, sur les Russes, de l'autre. Elle dut contribuer à hâter le retour de Fermor à son armée. Après un assez long séjour à Pétersbourg, où il avait à se justifier, à se défendre, tout autant qu'à faire préciser ses instructions pour la campagne de 1759, il reparut le 26 mars à son quartier général de la Vistule, à Thorn.

Sa cavalerie légère, qui en avant de ce fleuve couvrait les quartiers d'hiver des Russes, déployait une activité et une hardiesse plus grandes. Le colonel Orlof avec un polk de kosaks avait fait un raid jusqu'à Neu-Stettin, dans la Poméranie prussienne, c'est-à-dire à une distance énorme des lignes d'avant-postes russes. Précédant son *polk* avec 200 kosaks, il avait chargé un piquet de hussards prussiens, puis s'était heurté à l'escadron, et avait dû se replier sur le gros de ses cavaliers. Dans sa retraite il lui fallait traverser un village : il en trouva les portes fermées par les paysans ; alors, avec une partie des siens, il chargea l'ennemi qui le poursuivait ; à l'autre il prescrivit d'enfoncer les portes et de sabrer les villageois armés de gourdins et de fourches. Les kosaks purent ainsi opérer leur retraite, mais ils avaient perdu 14 tués et beaucoup de prisonniers. Parmi ceux-ci fut le hardi colonel, dont le cheval avait été abattu (1er avril 1759).

Cet incident mit en lumière la prodigieuse audace des éclaireurs kosaks, mais aussi l'hostilité des populations ru-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rales dans les provinces prussiennes. Fermor crut devoir adresser une proclamation aux habitants de la Poméranie et du Brandebourg : « S'ils se permettaient à l'avenir de s'armer, de quelque façon que ce fût, contre les troupes de Sa Majesté Impériale, de les entraver dans leur succès, en un mot, de se montrer insoumis, les personnes et les habitations des coupables seraient, conformément aux lois de la guerre, et sans miséricorde, livrées au glaive et au feu. Ceux, au contraire, qui se soumettraient et continueraient à vaquer dans leurs maisons à leurs travaux habituels, seraient assurés de la clémence et protection impériales. La discipline la plus rigoureuse serait maintenue parmi les troupes. » Cette proclamation fut communiquée aux agents diplomatiques de la Russie auprès des cours impériales, afin qu'ils fussent en mesure de « dissiper les bruits calomnieux qui seraient, à cette occasion, répandus par l'ennemi et qu'ils eussent les moyens de les réfuter ». La Conférence enjoignit à son tour que, « si quelque village se permettait encore de pareilles insolences, tous les habitants en fussent enlevés avec leurs femmes et leurs enfants, envoyés à Kœnigsberg et de là dirigés sur Riga et Revel [1] ».

Cependant cette belle offensive que Daun avait promise se faisait attendre. Il ne sortit pas de ses cantonnements pendant les mois de février et de mars, laissant Frédéric II rançonner les territoires de la Saxe et des États voisins, frapper une contribution de 300 000 florins sur Erfurt, de 25 000 sur Fulda et Hirschfeld, menacer même la ville libre de Francfort, occupée par les Français. Le prince Henri faisait des tentatives sur les magasins autrichiens de Bohême. Le prince Ferdinand de Brunswick attaquait les Français à Bergen et se faisait battre (13 avril).

L'impunité des Prussiens était d'autant plus choquante que la coalition réunissait des forces très supérieures à celles de Frédéric II : il y avait 125 000 Français, partagés en deux masses, sous Contades et Soubise ; 45 000 hommes d'Autri-

1. Masslovski, t. II, p. 405 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

che ou des Cercles de l'Empire en Franconie et à Cassel; 16 000 Suédois dans la forteresse de Stralsund et l'île de Rügen ; 155 000 Autrichiens avec Daun. C'était, sans compter l'armée russe, un total de 400 000 soldats. Frédéric II ne pouvait leur en oppser que 225 000 : savoir, 70 000 avec Ferdinand de Brunswick; 37 000, avec le prince Henri, à Glogau et Breslau; 48 000, sous son commandement direct, entre Landshut et Schweidnitz; 9 000, avec Dohna, en Poméranie ; et le reste dans les forteresses. Trois ans d'une guerre acharnée avaient décimé, épuisé les armées prussiennes. Elles avaient perdu leurs meilleurs éléments et quelques-uns de leurs chefs les plus braves. Frédéric II était privé de ses revenus et de ses recrues dans ses possessions du Rhin et de Westphalie, dans la Prusse-Orientale, dans une partie de la Poméranie.

Il espérait cependant tenir tête à tous ses ennemis, contenir avec Dohna les Suédois et les Russes, avec Ferdinand les Français et l'armée des Cercles, inquiéter la Bohême avec Henri, jeter Fouqué, en le renforçant, sur la Moravie, et lui-même, avec ses 48 000 hommes, occuper les 155 000 de Daun. Au moins étaient-ce les intentions que Daun lui prêtait : de là son inaction peureuse, qu'il déguisait sous le nom de tactique à la Fabius Cunctator.

Quel rôle allait jouer l'armée russe sur ce vaste échiquier?

C'était l'objet de nombreuses discussions : à Vienne, entre Kaunitz et l'ambassadeur de Russie ; à Pétersbourg, entre Esterhazy et le chancelier Vorontsof, entre la Conférence et le général Tillier ; au quartier général autrichien, entre Daun et Springer, l'attaché militaire de Russie. Le 16 mars, Tillier déclarait à la Conférence que, puisque les Russes se refusaient à détacher 30 000 hommes en Silésie, son gouvernement y renonçait ; s'ils se proposaient d'opérer dans la Poméranie ou le Brandebourg, Daun essaierait de les y aider en menaçant les derrières du roi de Prusse, « mais sans aucune espérance de succès ». La Conférence assurait que l'armée russe se porterait sur l'Oder, soit vers Francfort, soit vers la Basse-Silésie.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

De cet échange d'idées naquit le plan de campagne du 3 avril. Il fut convenu qu'on porterait l'armée russe au chiffre de 100 000 hommes, « sinon davantage » : 10 000 resteraient sur la basse Vistule et l'on tâcherait de les renforcer de 20 000 recrues ; les 90 000 autres iraient opérer leur jonction avec les Autrichiens ; cette jonction aurait lieu vers le 6 juillet. Ainsi, la réunion des deux grandes armées russe et autrichienne était arrêtée en principe ; on en fixait même la date.

Un autre plan fut arrêté par la Conférence et signé à Péterhof, le 14 juin, par Élisabeth : l'armée de Fermor devrait passer l'Oder à Korolath, mais elle ne s'avancerait pas à plus de 60 ou 75 verstes sur l'autre rive. Si le point de Korolath ne convenait pas à Daun, on choisirait Krossen. La jonction opérée, Fermor ne serait point subordonné à Daun, mais il devait « écouter ses conseils » et « ne point s'éloigner de ce qu'il pourrait demander », attendu que les grandes capacités du généralissime autrichien étaient « prouvées par l'expérience ». En cas d'une victoire sur l'ennemi, d'une victoire qui ne serait point décisive, Fermor serait prudent ; il éviterait de « risquer l'intégrité de son armée pour les intérêts autrichiens ». Il n'irait pas plus loin et tâcherait d'incliner Daun à se contenter de prendre Glogau, Liegnitz, Krossen, Francfort-sur-l'Oder ou Schweidnitz. Ce ne serait que dans le cas d'une victoire décisive que Fermor aurait le droit de « donner aux opérations toute l'étendue possible ». Si l'on ne pouvait effectuer la jonction ni à Korolath ni à Krossen, il y aurait à chercher un autre point en amont sur l'Oder, au besoin jusqu'à Breslau, mais après avoir détruit le canal de Francfort, levé des contributions sur les villes, fait un raid sur Berlin, en un mot cherché à s'approprier toutes les ressources du Brandebourg. Si Fermor se trouvait exposé à combattre seul contre les Prussiens, il ne devait accepter la bataille que dans le cas où il aurait une « supériorité de forces bien marquée ». Si, au contraire, Frédéric II se jetait avec toute son armée sur Daun, et qu'il n'y eût pas plus de deux marches à faire pour rejoindre celui-ci, on pourrait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

s'avancer, ou pour compléter sa victoire, ou pour attaquer les Prussiens victorieux. Dans ce dernier cas, il fallait que ce fût le surlendemain au plus tard (sans doute parce qu'un délai plus long aurait permis au roi de rétablir son armée). De même si les Russes étaient vaincus et que Daun ne fût pas à plus de deux marches, il faudrait requérir de lui qu'il attaquât le vainqueur. On voit que la Conférence s'efforçait de tout prévoir, dans toutes les hypothèses possibles, jusque dans le moindre détail. Enfin, ce qui montre que la Conférence n'avait pas une foi entière dans ses alliés, c'est qu'il était bien recommandé à Fermor de veiller à ce que « les Autrichiens ne fissent pas une paix séparée » avec l'ennemi commun.

En avril, Fermor était à Marienwerder, où le gros de ses forces devait franchir la Vistule. A mesure que ses régiments y arrivaient, il les passait en revue. Puis toute l'armée s'ébranla dans la direction de Posen, où devait se faire la concentration.

Les jours de commandement suprême étaient comptés pour Fermor. Il n'avait point réussi, pendant son séjour à Pétersbourg, à dissiper toutes les préventions qui s'élevaient contre lui. C'était toujours les mêmes griefs : il avait accordé à la Prusse-Orientale de tels privilèges que cette province avait eu meilleur sort sous le régime russe que sous le régime prussien ; elle s'enrichissait même par le passage des armées russes et les marchés de fournitures, tandis que toutes les charges de la guerre retombaient sur les pays russes ; il témoignait trop de sympathie aux Allemands ; enfin sa comptabilité présentait des irrégularités nombreuses.

Pour le remplacer, on jeta les yeux sur un généralissime qui, de race et de religion, serait un vrai Russe. C'était le comte Pierre Séménovitch Soltykof.

Il devait avoir tout près de soixante ans, car il avait été au nombre des vingt jeunes Russes que Pierre le Grand avait, en 1717, envoyés en France comme élèves de notre école des gardes-marine. Il avait séjourné en Europe une vingtaine d'années. Nous le trouvons en faveur au temps d'Anna Ivanovna : il y avait même entre cette impératrice

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

lui des liens de parenté. Cette faveur fut peut être une des raisons de l'espèce d'oubli où il était tombé sous le règne d'Élisabeth. Quoiqu'il eût étudié pour être marin, on le relégua au commandement de la *landmiliz* d'Oukraine, à Kharkof. Jamais il n'avait paru à la tête ni d'une flotte ni d'une armée ; il ne dut qu'à l'ancienneté son grade de général en chef. Pourquoi le choisit-on pour succéder à Fermor, qui, plus jeune de grade, lui avait d'abord été préféré ? La cour de Vienne aurait vanté ses capacités alors méconnues en Russie. Le témoignage d'Allemands fut décisif en faveur du général russe par lequel on entendait remplacer un Allemand. Le goût de la cour ne fut pour rien dans ce choix : c'était l'homme nécessaire qui s'imposait. M. Masslovski compare sa situation avec celle de Koutouzof qui, en 1812, n'était point *persona grata*, mais à qui Alexandre Ier fut obligé de confier le commandement en chef.

La grande différence entre le Soltykof de 1759 et le Koutouzof de 1812, c'est que le premier n'avait encore aucune popularité dans l'armée. Il y était presque un inconnu. Sa nomination fut une surprise. Bolotof, qui paperassait alors dans les bureaux du gouverneur général à Kœnigsberg, semble avoir rendu assez bien l'impression des jeunes officiers :

Tous s'étonnèrent en entendant parler de ce nouveau commandant, car, préposé jusqu'alors aux régiments de *landmiliz* d'Oukraine, presque personne ne le connaissait. Jamais on n'avait fait grand bruit de ses mérites. Ceux mêmes que le hasard avait amenés à le connaître personnellement ne pouvaient rien répondre aux questions qu'on faisait sur lui, sinon que c'était un brave homme, mais un vieillard un peu simplet (*prosten'koï*), sans instruction ni mérites bien étendus, et qui ne s'était encore distingué par aucun acte important.

Bolotof et ses camarades de la chancellerie ne manquèrent pas de sauter dans la rue quand on annonça l'arrivée de Soltykof à Kœnigsberg :

Vous ne pouvez imaginer avec quelle curiosité nous l'attendions, avec quels sentiments particuliers nous le regardions quand il se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

promenait à pied dans notre ville. C'était un vieillard grisonnant, petit, simplet, vêtu du kaftan blanc de la landmiliz, sans autre insigne, sans aucun luxe. Il marchait dans la rue sans autre suite que deux ou trois hommes. Habitués que nous étions au faste et à la magnificence chez le généralissime, cela nous semblait étonnant et étrange. Nous ne pouvions comprendre comment, à ce vieillard si simple et, d'après les apparences, si insignifiant, on avait pu confier le commandement en chef d'une si grande armée qu'était la nôtre, et l'opposer comme adversaire à un tel capitaine que le roi de Prusse, qui étonnait l'Europe par sa bravoure, son héroïsme, sa promptitude et son génie militaire. Il nous faisait l'effet d'une pauvre petite poule (*kourotchka*). Personne n'osait, je ne dis pas espérer, mais seulement imaginer qu'il pût faire quoi que ce fût de grand, tant son extérieur et tous ses procédés promettaient peu. Notre général aurait voulu, suivant l'habitude, donner un grand festin en son honneur; il se contenta de l'hospitalité et de la nourriture les plus simples. Cela fut cause que son passage par notre ville fut si peu remarqué et fit si peu de bruit; et, quoiqu'il soit resté chez nous deux jours et qu'il ait parcouru à pied presque toutes les rues, la majeure partie de la ville ne sut même pas qu'il se trouvait dans ses murs. Il en partit sans plus d'éclat qu'il n'y était arrivé. Du moins nous l'accompagnâmes de nos vœux fervents pour qu'il fût plus heureux que l'habile Fermor; mais nos cœurs étaient tristes et on ne se berçait pas de la moindre espérance[1].

Soltykof n'avait fait aucune démarche pour être élevé si haut; quelques lignes de la correspondance de Chouvalof avec Vorontsof donnent même à penser qu'il fallut le prier et l'encourager : « J'espère, écrit Chouvalof, qu'un mot de Votre Excellence pour le général Soltykof suffira pour le rendre content[2]. »

La mesure prise à l'égard de Fermor avait été signifiée à celui-ci dans les termes les plus honorables pour lui. On lui faisait remarquer que « le comte Soltykof étant plus ancien de grade que lui, il lui appartenait, naturellement, de prendre le commandement sur toute l'armée ». — « Nous sommes persuadée, faisait-on dire ensuite à l'impératrice, que vous

1. Bolotov, t. I, p. 872.

2. *Archives Vorontsof*, t. VI, p. 292. Du 16 juillet 1759.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

n'en continuerez pas moins votre service[1]. » On lui offrait donc le commandement du 1er corps (Frolof-Bagréef, qui en était le titulaire, recevait un autre emploi). Fermor se fit grand honneur en acceptant une situation inférieure dans l'armée qu'il avait commandée en chef. Il remercia dans un style que nous pouvons trouver bien humble, mais qui était celui du pays et de l'époque, celui qu'employait avec Élisabeth la grande-duchesse Catherine[2] :

Très gracieuse Souveraine, moi, le plus humble esclave de Votre Majesté, je tombe à vos pieds impériaux, et je prends la hardiesse d'attester que je serai toujours soumis à votre très haute volonté, que non seulement je continuerai avec le plus grand zèle mon service très humble, mais que j'aiderai le comte Soltykof, par l'action et par le conseil, de toute l'intelligence que je possède. Je ne doute pas que ce général, comme mon supérieur, n'en rende témoignage et que je ne mérite son approbation[3].

A la cour on fut très heureux de ces bonnes dispositions : Soltykof était encore un inconnu et Fermor était toujours « l'habile Fermor ». Le chancelier Vorontsof, par une lettre du 14 juillet, s'empressa d'informer Soltykof de cette heureuse nouvelle :

On ne peut qu'espérer la victoire sur l'ennemi et prévoir tous les succès qui en découleront, du moment que l'accord entre Votre Excellence et le comte Fermor débute si heureusement : il ne se modifiera pas avec le temps, mais au contraire se fortifiera par une confiance réciproque et une cordiale collaboration... La concorde entre les chefs, jointe à l'héroïsme et l'intrépidité bien connues de vos troupes, nous donne la meilleure et la plus joyeuse espérance que la présente campagne sera, sinon décisive, du moins tout à fait ruineuse pour le roi de Prusse, à la plus grande gloire de vos noms à tous deux, de l'armée et de la nation russe. L'Europe entière attend de Sa Majesté Impériale, notre très gracieuse souveraine, l'accomplissement d'une œuvre digne d'une gloire immortelle : le rétablissement et l'affermissement d'une paix sûre autant que glorieuse.

---

1. Masslovski, II, 424.
2. Voir *Papiers de Catherine II*. Coll. de la *Soc. imp. d'hist. de Russie*, t. VII.
3. Masslovski, t. III, *Pièces justificatives*, p. 1.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le nouveau généralissime, soutenu par « l'action et le conseil » de Fermor, dirigé par la sagesse de la Conférence, ne pouvait manquer d'être victorieux. Victorieux, Soltykof le fut; mais nous le voyons, dès le début, s'émanciper de la tutelle de la Conférence, éviter de recourir aux conseils de son subordonné, prendre lui-même en main la pleine direction de l'armée, et cet inconnu, ce vieillard bonasse et simplet, se révéler tout à coup, à la stupeur des jeunes officiers de Kœnigsberg, comme vraiment né pour le commandement.

Quant à Fermor, il servit loyalement sous les ordres de Soltykof. Il pouvait dédaigner les reproches qu'on lui faisait sur ses sympathies allemandes, lui qui le premier était entré en triomphe à Memel, à Tilsit, à Kœnigsberg, lui qui à Zorndorf avait tenu la victoire indécise entre Frédéric II et lui, lui qui à Kunersdorf devait achever la défaite du roi de Prusse. L'avenir lui réservait une autre justification. Tandis que le gouvernement d'Élisabeth, essentiellement russe et national, usait envers lui de tant de ménagements, ce fut par Pierre III, le servile imitateur de Frédéric II, que, le 1er avril 1762, il fut mis à la retraite : « sur sa demande », portait l'oukaze du nouvel empereur[1]. Peut-être, en ce changement de règne qui fut toute une révolution, lui sut-on mauvais gré de tant de succès remportés sur le nouvel allié, l'ami de Berlin.

Nul général n'a montré autant de confiance que Soltykof dans les solides vertus du fantassin russe ; nul n'a mieux apprécié les services de la cavalerie irrégulière et n'a su mieux les utiliser. Tandis que son prédécesseur ne pensait qu'à se débarrasser des irréguliers, Soltykof voudrait au contraire augmenter le nombre des kosaks du Don et fait appel même à ceux de l'Oukraine. Nul n'a mieux compris les devoirs d'un commandant en chef : il ne passe pas un jour sans opérer lui-même des reconnaissances, sans provoquer, contrôler et coordonner les rapports des éclaireurs ; dans les marches, c'est souvent à l'avant-garde qu'on le trouve ; dans la bataille, c'est au centre même de l'armée. Il y avait en lui beaucoup des

1. Masslovski, t. II, p. 434.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

parties d'un grand général. Le *vieillard simplet*, la *pauvre petite poule* fut pour Frédéric II un adversaire plus redoutable que le savant tacticien Daun.

Le 28 juin 1759, dans la soirée, Soltykof arrivait à Posen, et Fermor lui remettait le commandement suprême. Le nouveau généralissime trouva le quartier général établi dans cette ville, que le colonel Herbel avait fortifiée, au point de la mettre en état, sinon de soutenir un siège en règle, au moins de résister à un coup de main. Le gros de l'armée y était concentré. Les kosaks de Krasnochtchokof, postés à Oborniki sur la Wartha, surveillaient les mouvements des Prussiens. Le 1er juillet, Soltykof passa en revue les troupes qu'il avait sous la main : elles formaient un total d'environ 40 000 hommes. Le colonel Botta, l'attaché militaire d'Autriche, se plaisait à constater le bon état matériel et les bonnes dispositions morales de l'armée russe.

Une première réforme que Soltykof réalisa presque au débotté, ce fut une réorganisation de la cavalerie légère, tendant à donner plus d'unité à ses opérations en la groupant sous un seul chef. Ce chef fut le comte Tottleben : « Vous aurez, lui fit écrire Soltykof le 1er juillet, autorité sur tous les hussards et les kosaks; vous aurez à les maintenir en bon ordre et en faire le rapport directement au généralissime. »

L'armée, dont les derniers échelons étaient encore sur la haute Netze et le canal de Bromberg, à Nakel et Usci, achevait sa concentration sur Posen, tandis que les kosaks poussaient leurs incursions jusqu'aux frontières de la Poméranie et du Brandebourg.

Conformément aux instructions données à Fermor et qui avaient été maintenues pour Soltykof, celui-ci était décidé à chercher la jonction avec Daun. Or le feld-maréchal autrichien, qui connaissait Frédéric II pour un homme « d'action rapide », ne se souciait pas, en s'allongeant le long de la Queiss pour tendre la main à Soltykof, de s'exposer à une attaque de flanc. Tout son calcul, c'était d'éviter le premier coup de corne, dussent les Russes le recevoir tout seuls. Donc,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

il se bornait à des *marches-manœuvres*, mais ne s'éloignait point de son camp de Reichenberg (Bohême).

Frédéric II voulait à tout prix empêcher la jonction des deux grandes armées russe et autrichienne. Tandis que, de son camp de Reichhennersdorf il surveillait Daun, en même temps il s'occupait de renforcer l'armée de Dohna : il lui envoya Wobersnow, un de ses plus entreprenants généraux de cavalerie, et Hülsen avec environ 10 000 hommes, empruntés au corps du prince Henri.

Cette armée, poussée d'abord jusqu'à Stargard, était arrivée le 12 juin à Landsberg sur la Wartha. Elle comptait alors 28 bataillons et 52 escadrons : au total 30 000 hommes. Remontant la Wartha, elle s'avança jusqu'à Neu-Schwerin ; le 27, elle était à Birnbaum ; le 28, elle se porta plus au sud et s'établit à Betsche (ou Pszczewo). Elle semblait vouloir barrer à l'armée russe les chemins du haut Oder. Puis elle se reporta dans la direction du nord-est. Poussant les escadrons de Wobersnow sur Murawana-Goslin, Dohna, le 21 juin, apparut à Oborniki et s'y fortifia. Il fit répandre le bruit qu'il y attendait Frédéric II à la tête de 40 000 hommes. Maintenant c'était sur le flanc droit des Russes et même sur leurs derrières qu'il prenait position.

Soltykof était autorisé à penser qu'on voulait lui couper ses communications avec la Prusse-Orientale ou peut-être se jeter sur cette province et la reconquérir.

Il prit les dispositions les plus plausibles en pareille hypothèse. Il fit arrêter les convois qui cheminaient de Thorn à Posen jusqu'à ce que les derrières de l'armée eussent été assurés ; il prescrivit à Korff, gouverneur général de la Prusse-Orientale, et à Frolof-Bagréef, chargé du commandement sur la Netze, de veiller à la sécurité de Kœnigsberg ; il porta le gros de ses troupes sur la rive droite de la Wartha, afin de couvrir Posen de ce côté. Par cette même rive droite, il dirigea Boulatsel, avec les kosaks de Tchougouïef et du Don, sur Oborniki ; il le fit suivre par la cavalerie d'Éropkine. Plus à droite, sur Rogojno, il dirigea 500 kosaks et hussards sous Haudring, que devait soutenir l'avant-garde

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Mordvinof. Il fit occuper par les kosaks de Perfilief le monastère de Lowecin. Sur la rive gauche de la Wartha, il lançait Krasnochtchokof, qui devait soutenir Stoffeln. Ce chef fameux des Dontsy devait pousser jusqu'à Neu-Schwerin et de là jusqu'à Landsberg, afin de couper les communications de Dohna avec le Brandebourg.

Ainsi Dohna, qui avait d'abord menacé les lignes de retraite des Russes, se voyait à son tour menacé dans les siennes. Ses perplexités se manifestèrent par des mouvements, sans but apparent, de la rive gauche sur la rive droite et réciproquement, autour d'Oborniki. Au fond, il pouvait se reprocher, par ses lenteurs intempestives, d'avoir perdu cette partie de la campagne. L'occasion de tomber sur les divisions russes disséminées de la Netze à la Wartha, de Nakel à Posen, et de les battre en détail, il l'avait laissée échapper. Maintenant il se trouvait en face de l'armée russe, fortement concentrée, supérieure en nombre, et il risquait lui-même d'être coupé et enveloppé, avant que Frédéric II eût pu faire un mouvement pour le secourir.

Le jour même (2 juillet) où Soltykof expédiait sur Neu-Schwerin et Landsberg le chef des Dontsy, il passait de sa personne sur la rive droite, ne laissant sur la rive gauche que la division Lubomirski : il se tenait en relations avec celui-ci par six ponts de bateaux ou de pontons, et lui prescrivit d'en établir un septième.

Le 3 juillet, Wobersnow, qui avait essayé de s'établir à Murawana-Goslin, en fut chassé par la cavalerie russe et dut se replier sur Oborniki. A ce moment, toute l'armée prussienne, comme le gros de l'armée russe, se trouvait sur la rive droite de la Wartha. Le 4, Soltykof résolut de marcher, par cette même rive, de Posen sur Oborniki, et de livrer bataille. On se mit en marche, mais on trouva la route libre et la ville abandonnée ; on y recueillit seulement l'ambulance de campagne, quelques voitures de munitions, 43 soldats et 12 chirurgiens. L'armée prussienne était repassée sur la rive gauche.

Le lendemain, l'armée russe s'y transportait à son tour et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

occupait Jankowici. Le 8 se livrait, à Cerwitz, une brillante escarmouche de cavalerie légère : on remarqua, dans ce combat, que les hussards prussiens tenaient faiblement et se repliaient souvent, pour reprendre force et confiance, sur leurs soutiens d'infanterie, tandis que les kosaks se bornaient à manœuvrer et à gagner du champ, sans jamais venir chercher la protection des baïonnettes. A la suite de cette affaire, Dohna, apparemment intimidé, rétrograda dans la direction de l'Obra, et, le 12 juillet, prit position à Mezeritz.

Soltykof conçut le dessein de lui couper la retraite, de le battre et, après l'avoir battu, de se jeter sur l'Oder et d'opérer enfin cette jonction avec Daun, but suprême de l'ambition des deux cours, et qui eût précipité sur le roi de Prusse une masse de 250 000 hommes. Le 10 et le 11 juillet, l'armée russe suivit la route que jalonnent Jankowici, Pinne, Zamorji. Elle marchait sur deux colonnes comprenant toute l'infanterie ; entre les deux cheminait le parc d'artillerie ; en tête voltigeait la cavalerie légère ; la queue de chacune des colonnes était formée par la cavalerie régulière, dragons, cuirassiers, grenadiers à cheval.

Soltykof marchait tout à fait en tête, à l'avant-garde, commandant l'infanterie. A l'avant-garde il fut en relations continuelles avec Tottleben, et c'est là que le brillant et équivoque chef de la cavalerie légère réussit à gagner sa confiance. Soltykof se montrait de plus en plus enchanté des services que rendaient les irréguliers : les kosaks surtout ne cessaient de harceler les arrière-gardes de l'ennemi, ramassant partout des prisonniers, enlevant des postes, ramenant des convois. Il fit savoir à la Conférence son désir de voir porter à 8 000 l'effectif des Doutsy et même d'obtenir 2 000 kosaks d'Oukraine pour le service sur les lignes de communication.

Le 13 juillet, l'armée russe se trouvait à Zamorji, environ à 40 verstes de Mezeritz, ce dernier point étant situé de l'autre côté de l'Obra et occupé par Dohna. A ce moment, Soltykof dut chercher à se rendre un compte exact de la situation. Il était difficile d'attaquer Dohna, puisqu'il eût fallu passer

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'Obra sous son canon ; mais on pouvait tourner au sud et marcher sur Züllichau, ou bien sur Glogau.

Dans le premier cas, on avait chance de couper Dohna du Brandebourg ; dans le second, on réaliserait sans doute la jonction tant désirée. Mais les nouvelles qu'on avait du théâtre de la guerre donnaient beaucoup à penser : d'une part, on annonçait la prochaine arrivée de Frédéric au secours de Dohna ; d'autre part, on ne voyait pas que Daun eût fait aucun mouvement pour se rapprocher des Russes. La marche sur l'Oder silésien, quand aucune main ne se tendait de ce côté vers lui, exposait Soltykof à voir le roi de Prusse apparaître tout d'un coup sur son flanc, le couper de Posen et l'acculer aux marais de l'Obra.

Soltykof réunit le conseil de guerre. Celui-ci se prononça pour qu'à tout prix on cherchât à opérer la jonction : on passerait l'Obra près de Bentschen (Zbaczyn), à environ trente verstes plus haut que Mezeritz ; on tournerait au sud sur Züllichau ; de là on tâcherait de franchir l'Oder soit à Krossen, soit à Korolath, suivant les circonstances. Aucun des généraux russes ne pouvait méconnaître le danger d'une telle manœuvre : c'était bien une résolution « chevaleresque », suivant le mot de M. Masslovski, que celle qu'on prenait là, et rien ne témoigne mieux de quelle sincérité les Russes recherchaient alors la jonction avec Daun.

A ce moment Daun avait transporté son quartier général de Reichenberg à Marklissa, en une des vallées septentrionales des monts bohémiens ; il s'était donc déplacé en tout de deux ou trois marches. Il avait ses lieutenants assez près de lui : Laudon à Lauban, de Ville à Gœrlitz, Esterhazy à Friedrichsdorf, Bukow à Friedrichsburg, Hadik près Bautzen. Tout cela était loin de Soltykof.

Le roi de Prusse était beaucoup plus près. De Landshut il s'était transporté à Lœkn, où il arriva le 8 juillet ; puis à Düringsvorwerk et Schmottseifen, un peu au sud de Lœwenberg. A Schmottseifen il s'installa le 10 juillet et y resta jusqu'au 29. Avec le prince Henri à Bautzen et Finck à Sagan, il surveillait tous les mouvements des Russes et des Autri-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

chiens, prêt à se jeter sur le point de l'Oder où ils feraient mine d'opérer leur réunion. Son confident Catt nous le montre se distrayant à son ordinaire, lisant Tacite, Salluste, Cornélius Nepos, dévorant la *Pucelle*, qui vient de paraître et dont il déclare les vers « enchanteurs », se moquant de la toque bénite que le pape a envoyée au généralissime de Marie-Thérèse.

C'est à Schmottseifen qu'il apprit le piteux résultat de l'offensive de Dohna. Il s'en était cependant promis beaucoup, et, encore le 1er juillet, il semblait persuadé que Dohna le débarrasserait totalement des Russes, les attaquant en détail et en flagrant délit de formation, détruisant d'abord les corps attardés à Nakel et sur la Netze, puis lui rendant « bon compte des autres », disséminés en Posnanie. « Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas », affirmait-il à Catt, et « dans quelques jours je pourrai vous confirmer la bonne nouvelle[1] ». Or, il apprenait maintenant que Dohna, « par ses pitoyables manœuvres et, pour trancher le mot, son ignorance dans le métier de général, malgré toute sa présomption vaine, n'a pas seulement manqué l'occasion la plus favorable de battre l'armée russe en détail, mais, par sa misérable conduite, fait en sorte que la belle et leste armée sous ses ordres a été obligée de se retirer honteusement devant l'ennemi, qui la suit[2] ».

Ainsi les Russes allaient encore une fois entrer dans le Brandebourg. Il avait tout fait pour les écarter du grand théâtre de la guerre. Son ministre à Constantinople n'avait rien négligé pour susciter à la tsarine une diversion de ce côté. Le 9 janvier 1759, il exprimait au baron de la Motte-Fouqué l'espérance que les Turcs étaient déjà en mouvement et qu'au printemps ils ne resteraient pas les bras croisés. « Si la nation qui ne porte pas chapeau se tourne contre les *Barbares*, leur horde s'évanouira[3]. » Les Turcs n'ayant pas donné, il avait

1. Catt, p. 289.
2. *Politische Correspondenz*, t. XVIII, 2e partie, p. 431. Eichel à Finckenstein, 22 juillet 1759.
3. *La nation qui ne porte pas chapeau*, ce sont les Turcs et les Tatars. Les *Barbares*, ce sont les Russes. *Polit. Corresp.*, t. XVIII, 1re partie, p. 17. Cette

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

opposé aux Russes Dohna avec une « belle et leste armée », plusieurs fois renforcée. Quant à lui, l'épuisement de ses ressources en officiers et en hommes l'obligeait à se tenir sur la défensive. Et voilà qu'on venait l'attaquer jusque sur sa terre margraviale de Brandebourg. Il éprouvait autant de colère contre ces redoutables importuns que d'irritation contre le malchanceux Dohna.

Dohna, depuis sa retraite derrière l'Obra, n'avait que des données fort incertaines sur ce que faisait l'armée russe. Craignant qu'elle n'eût tourné vers le sud pour opérer sa jonction avec Daun, il décida de remonter cette rivière dans la direction de l'Oder. Le 17 juillet il leva son camp de Mezeritz et, à marches forcées, se porta sur Schwiebus, où il arriva le 21. Mais ce même jour, 17 juillet, Soltykof avait franchi l'Obra à Bomst (en polonais : *Babié most*, pont de la Bonne-Femme), et, le 20, était entré sur les terres de Brandebourg. Il résulta de cette double opération que Dohna, poursuivant sa route vers le sud, sans le savoir et sans qu'ils le sussent, passa presque à portée de mousquet des cavaliers de Tottleben. Puis, à Züllichau, il tomba sur les hussards de Zoritch, qu'il chassa de cette ville. C'est là qu'il prit position pour essayer de barrer le chemin aux envahisseurs.

C'est là aussi que vint le trouver un billet du roi, très sec, et ainsi conçu : « Vous êtes trop malade pour vous charger du commandement. Vous ferez bien de vous faire transporter ou à Berlin, ou dans un endroit où vous pourrez remettre votre santé. Adieu[1]. »

En même temps que ce mot, arrivait au camp le lieutenant-général von Wedell. Outre le commandement, le roi lui confiait les pouvoirs les plus étendus. « Je l'ai fait dictateur pendant la durée de cette commission », écrivait-il au prince Henri. Ainsi donc, il fallait un dictateur, comme dans l'an-

---

lettre et d'autres semblables furent prises sur le comte de Fouqué, lors de son désastre, communiquées par Esterhazy à Vorontsof, qui les fit traduire et les mit sous les yeux d'Élisabeth. Elles sont reproduites dans l'*Archive Vorontsof*, t. XXXVII, p. 217 et suiv.

1. *Politische Correspondenz*, t. XVIII, 2e partie, p. 125 ; 20 juillet 1759.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cienne Rome au moment des dangers suprêmes, tels que tumulte gaulois ou invasion barbare. Frédéric II ne se dissimulait pas les difficultés de la mission confiée à Wedell : « Il devra faire ce que faisait un dictateur au temps des Romains[1]. » — « Vous comprenez, mandait-il encore à Henri, qu'une bredouille ne se redresse pas dans les vingt-quatre heures... Voilà encore des têtes qui tournent. Grand Dieu, que les hommes sont une triste espèce ! La crise est grande, mais il n'y a encore rien de perdu[2]. »

Non seulement l'armée de Dohna se trouvait dans la situation la plus aventurée, mais elle était épuisée et démoralisée. Sans presque avoir essuyé le feu de l'ennemi, elle était notablement diminuée par la désertion, qui était le fléau de ces troupes, recrutées en partie de transfuges, d'étrangers enrôlés de force, et même de prisonniers de guerre. Un officier français écrivait le 15 juillet :

La désertion est fort grande en Prusse. L'on estime à 3 000 hommes au moins la perte de M. Dohna depuis son séjour en Pologne. Les déserteurs se partagent. Les Mecklembourgeois enlevés de force retournent chez eux, les Polonais restent dans leur patrie, et l'on ne fait monter qu'à 200 ceux qui ont rejoint l'armée prussienne. Dans ce nombre il y a quelques Français qui ont été faits prisonniers à Bergen[3]. Ils s'étaient sauvés quatorze, mais douze ont été repris et conduits à Stettin[4].

Le « dictateur » Wedell avait d'abord à refaire le moral de l'armée, à sévir contre l'indiscipline des soldats et la « lâcheté[5] » des officiers. Voici quelques lignes de l'Instruction que lui remit Frédéric II :

... Tenir la main à une discipline rigoureuse. Défendre aux offi-

1. *Was ein Dictator bei der Rœmer Zeiten vorstellte. Ibid.*, lettre à Dohna.
2. *Ibid.*, p. 425 ; du 20 juillet.
3. Bataille perdue, le 13 avril 1759, par Ferdinand de Brunswick contre le duc de Broglie.
4. Archives des affaires étrangères de France. *Correspondance Russie*, t. LX, pièce 65.
5. *Lächeleien*, dans l'Instruction à Wedell. *Politische Correspondenz*, juillet 1759, t. XVIII, 2e partie, p. 424.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ciers, sous peine d'être cassés, les lamentations et les propos décourageants. Honnir aussi ceux qui, en toute circonstance, crient en exagérant les forces de l'ennemi. Tout officier qui commettra des lâchetés sera traduit en conseil de guerre.

Après ces préceptes de dictature morale, venaient les préceptes tactiques :

Contenir d'abord l'ennemi en prenant une forte position. Ensuite l'attaquer selon ma manière. Tenir en respect sa cavalerie légère avec nos hussards, dragons, etc. Si, ce que Dieu ne veuille, l'armée était battue, prendre position au point sur lequel il voudra envahir, soit derrière Francfort ou Krossen, soit sous la place de Glogau.

Wedell, qui arrivait au camp à la veille même d'une bataille, eut à peine le temps de se rendre compte de la situation. Ce brusque changement dans le commandement suprême, en présence même de l'ennemi, devait influer de la façon la plus défavorable sur la conduite des opérations. Il eût mieux valu le laisser à Dohna ; en somme, il avait pris le bon parti en marchant vers le sud ; il avait eu la chance d'échapper à Tottleben ; enfin la position qu'il avait prise à Züllichau était bien choisie ; elle opposait à l'armée russe un front redoutable. Wedell n'aurait donc pu mieux faire.

Ce front, Soltykof résolut de le tourner par le nord, c'est-à-dire par la gauche de l'ennemi. Dès son arrivée en présence de celui-ci, le généralissime russe n'avait cessé de diriger en personne les reconnaissances : il se rendait donc fort bien compte de sa situation et de celle de l'ennemi. Lui-même comprenait que ses communications, d'une part avec Posen, d'autre part avec les Autrichiens, étaient compromises. De plus il devait se hâter, car certainement Wedell ne tarderait pas à recevoir des renforts, soit du prince Henri, soit de Frédéric II.

La position de Züllichau, qui dominait la plaine, était entourée de toutes parts, sauf au nord, de défenses naturelles, telles que marais et bois de broussailles. Du côté du nord, s'élevait l'Eichberg : les Prussiens, pour se garantir de ce

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

côté, avaient dû occuper cette hauteur. Ils y avaient porté le gros de leurs troupes; en sorte qu'ils étaient forts à l'Eichberg, faibles à Züllichau même. L'Eichberg était évidemment la clef de la bataille.

Le 22 juillet, le quartier général de Soltykof était au village de Goltzen. Le généralissime avait sous la main ses trois corps : le 1er avec Fermor, le 2e avec Villebois, le 3e, ancien Corps d'observation, avec Galitsyne. Il avait porté à Bukow, sur sa droite et fort en avant, la cavalerie légère de Tottleben ; à Langenmeile, sur la gauche et en avant, les hussards de Zoritch. Il disposait de 28 000 fantassins, 5 000 hommes de cavalerie régulière, 7 500 d'irréguliers, 140 canons. C'était un total d'environ 40 000 hommes[1].

Wedell n'avait à leur opposer que 18 000 fantassins et 9 380 cavaliers : au total, 27 380.

De part et d'autre on s'exagérait la force de l'adversaire : Soltykof prêtait à Wedell 60 000 hommes, et Wedell lui en attribuait 90 000.

Dans la journée du 22, Soltykof fit une dernière reconnaissance. A 3 heures de l'après-midi, il rentrait à son camp de Goltzen et prenait ses dispositions pour une marche de nuit qui lui ferait tourner l'aile nord des Prussiens.

La marche des colonnes russes s'accomplit sous la protection de l'avant-garde Tottleben. Les Russes s'ébranlèrent à 4 heures de l'après-midi et allèrent passer la nuit à Bukow. Ils en partirent le 23, à 3 heures du matin, atteignirent le ruisseau qui arrose Schœnborn et Nickern, et se dirigèrent sur Paltzig. Le mouvement tournant s'était accompli avec une telle précision et en si grand secret que l'ennemi, au matin, put découvrir les colonnes russes sur les derrières de son aile gauche. Soltykof avait montré que les « Barbares » savaient profiter des leçons d'un Frédéric II : sa manœuvre était à

1. Ne purent prendre part à la bataille, ni le régiment d'infanterie Troitski, resté à Posen ; ni l'avant-garde du général Mordvinof, qui n'arriva que le soir ; ni la brigade Fast, qu'une fausse manœuvre avait fait rétrograder de Bukow sur Goltzen.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

peu près celle que le roi de Prusse avait exécutée la veille de Zorndorf.

Wedell s'attendait si peu à ce hardi mouvement que le 23, à 5 heures du matin, il s'était mis à la tête d'une forte reconnaissance qu'il dirigea sur Langenmeile. Il comptait y trouver les hussards de Zoritch ; il n'y trouva personne, et bientôt s'assura que le camp de Goltzen était évacué. Saisi d'inquiétude, il revint en toute hâte à l'Eichberg où il n'arriva qu'à 7 heures du matin, et où il prit aussitôt ses dispositions de combat. A ce moment, les Russes se montraient à Nickern et ouvraient un feu d'artillerie, d'ailleurs inoffensif, sur les positions prussiennes.

Soltykof, saisi d'une inquiétude analogue à celle de Wedell, s'avisait à ce moment de faire rebrousser sur Goltzen une partie de la cavalerie de Tottleben et la brigade Fast. C'est ainsi que Fast ne reparut pas de la journée ; mais Tottleben put revenir avant la fin du combat.

Wedell, jusqu'à 11 heures du matin, se contenta d'observer la marche de Soltykof, puis le fit charger par la cavalerie de Malachowski. Celui-ci fut ramené. Les Russes continuèrent de Nickern sur Paltzig. Ils y arrivèrent un peu après midi et se rangèrent en avant, c'est-à-dire à l'est de ce village, tournant le dos à Krossen, faisant face à Züllichau et à l'Eichberg, séparés des Prussiens par le ruisseau de Schœnborn et Nickern. Leur infanterie, comme à l'ordinaire, formait deux lignes très allongées. A la gauche, les deux lignes étaient formées des régiments de Galitsyne ; au centre, de ceux de Villebois ; à la droite, de ceux de Fermor.

Sur le front de la première ligne on avait établi, dominant la berge du russeau, cinq grosses batteries d'artillerie de campagne ; une sixième, à la droite, couronnait un mamelon entre les deux lignes ; une septième, à l'extrême droite, formait une vraie redoute. Aussi Fermor la faisait-il couvrir par quatre régiments d'élite : à gauche par Sibérie et 1er grenadiers ; à droite par Vyborg et 2e Moscou, placés à angle droit avec les premiers et, par là même, fermant l'intervalle entre les deux lignes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La cavalerie était ainsi répartie : à l'extrême gauche, les kosaks du Don surveillaient les passages du ruisseau à Schœnborn et Nickern ; puis venaient les hussards Nouvelle-Serbie ; puis, tout contre le village de Paltzig et sous les ordres d'Éropkine, l'infanterie Galitsyne, les cuirassiers Novotroïski, 3e et Kief, les grenadiers à cheval Riazan et Kargopol. Entre les deux lignes d'infanterie, en manière de réserve, Demicou commandait les cuirassiers Kazan et un escadron des dragons Nijni-Novgorod. C'était surtout à la droite qu'étaient les masses de cavalerie : d'abord en premier échelon, les cuirassiers Altesse-Impériale, Pétersbourg, Narva ; en second, les hussards Géorgie, Hongrie, Slavo-Serbes ; en troisième, des kosaks du Don et les kosaks Tchougouïef. Toute cette cavalerie, avec les fantassins de Vyborg et 2e Moscou, était placée sous les ordres de Panine.

Cette aile droite de l'armée russe, par sa composition en artillerie (commandée par Borozdine), en infanterie, en cavalerie, par sa position dominante sur la vallée, était très forte et presque inexpugnable. Le centre était assez bien garanti par le ruisseau et l'étang d'Eckmühl. L'aile gauche, au contraire, composée de troupes moins solides, était exposée à se voir déborder par les Prussiens, s'ils réussissaient à passer les ponts de Schœnborn ou Nickern. Auquel cas l'armée russe, prise en flanc, menacée sur ses derrières, pouvait être rejetée des hauteurs dans le ruisseau, les marais, les broussailles, coupée de ses lignes de retraite aussi bien sur Krossen que sur Goltzen, n'ayant d'autre alternative que d'y périr ou de se frayer une issue à la baïonnette.

Les Prussiens, abandonnant leurs positions de l'Eichberg et de Züllichau, étaient venus prendre position sur la berge orientale du ruisseau, qui dominait la berge occidentale occupée par les Russes. Leur double ligne d'infanterie avait sa droite près de Nickern, sa gauche à l'étang de Heidenmühle et au village de Glocksen. Sur leurs derrières, le village de Kai et sur leur front le moulin d'Eckmühle, avec son étang et le ruisseau. Cinq grosses batteries de campagne couronnaient

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la berge. Pendant plus d'une heure, elles entretinrent une violente canonnade sur les batteries et les lignes russes.

Wedell prépara l'attaque sur deux points. Il laissait en arrière et en réserve la cavalerie de Wobersnow. Il massait son infanterie en deux colonnes. Sa colonne de droite, sous Kanitz, devait passer le ruisseau à Nickern et assaillir la gauche des Russes. Sa colonne de gauche, partagée entre lui-même et Manteuffel, devait attaquer la formidable aile droite de Soltykof.

Soltykof, afin d'être encore plus tranquille pour son aile gauche, chargea les kosaks de détruire le pont de Nickern et de brûler ce village. Il porta toute son attention sur son aile droite.

Contre cette aile, Wedell, avec 4 régiments d'infanterie et 3 escadrons, conduisait l'attaque de flanc ; Manteuffel devait, avec le gros de la colonne, l'assaillir de front. Il n'y eut point d'ensemble dans cet assaut ; car tandis que Wedell s'attardait dans son mouvement tournant, Manteuffel perdit patience et se jeta sur le front. Il mena l'attaque avec beaucoup d'énergie ; mais, sous le feu des deux grosses batteries russes, sous la fusillade des régiments 1er grenadiers, Sibérie, Perm, Ouglitch, ses troupes furent ramenées en arrière. Lui-même tomba grièvement blessé. Wedell se hâta de le renforcer avec cinq bataillons de Hülsen ; mais Soltykof, sur le même point, amena de son aile gauche le 1er et le 5e mousquetaires. Une deuxième tentative de l'infanterie prussienne, sous Hülsen, aboutit à un second échec. Les Prussiens cédèrent encore au feu d'artillerie et de mousqueterie, sans avoir réussi à croiser la baïonnette. Le colonel du génie Mouravief, témoin oculaire, nous dit : « Les régiments russes se montrèrent inébranlables, soit que, dans l'ordre le plus parfait, ils dirigeassent un feu nourri, soit que le feu d'artillerie et de mousqueterie atteignît à son paroxyme, soit que l'ennemi précipitât sa retraite ; à mesure que tombaient leurs morts et leurs blessés de première ligne, ils comblaient les vides avec les troupes de réserve[1]. »

1. Dans Masslovski.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

L'attaque de flanc, que conduisait Wedell, n'eut pas un meilleur succès que l'attaque de front. Là aussi les Prussiens n'arrivèrent même pas jusqu'aux baïonnettes. Le feu terrible des grosses batteries russes mit en fuite leurs quatre régiments d'infanterie. Leur déroute, à travers les marais et les bois, fut si complète qu'ils ne reparurent que plus tard à l'armée prussienne. D'autres régiments qui accouraient de l'aile droite pour prendre leur place furent chargés en flanc par les kosaks de Tchougouïef : ils furent repoussés à coups de lance et perdirent un de leurs canons régimentaires.

Wedell avait amené ce désastre partiel en combinant mal ses attaques, en assaillant par petits paquets l'aile la plus forte de l'armée russe. Il dut s'arrêter, attendant le progrès de l'attaque de Kanitz et surtout l'arrivée de la cavalerie Wobersnow, qui seule pouvait sauver les débris de son aile gauche.

Kanitz avait été arrêté par l'incendie du village de Nickern et la destruction du pont. C'est ce qui avait permis à Soltykof d'emprunter à sa faible aile gauche le 1er et le 5e mousquetaires.

Quant à Wobersnow, il n'arriva sur le champ de bataille, jonché des soldats de Manteuffel, Hülsen et Wedell, qu'à 5 heures. Tous les chefs étant blessés de ce côté, il prit le commandement. Il réduisit l'attaque de Kanitz à une simple diversion et reprit à son aile gauche l'assaut qui avait déjà trois fois échoué. Il résolut d'assaillir d'abord l'infanterie russe, et d'abord avec sa cavalerie. Le terrain marécageux et broussailleux offrait de grandes difficultés aux charges de ses escadrons. A force d'énergie, il les entraîna. Il aborda la ligne d'infanterie russe avec tant d'élan qu'il y fit une trouée et passa entre Perm et Sibérie. Alors se dressa devant lui la grosse batterie entre les deux lignes russes qui l'écrasa de ses projectiles. Ainsi hasardé entre les deux lignes d'infanterie de Fermor, pris entre les feux des deux grosses batteries, il eut encore à subir sur ses deux flancs une double charge de cavalerie : sur son flanc gauche, il fut chargé par Demicou avec les cuirassiers Kazan et les dragons Nijni-Novgorod ; sur son flanc droit, par Éropkine avec les cuirassiers Kief, Novo-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

troïtski, Altesse-Impériale. Ces cavaliers ne prirent même pas le temps de décharger leurs pistolets ; c'est à coups de sabre qu'ils assaillirent les escadrons prussiens. La mêlée fut si chaude que Demicou, digne rival en ce jour du « grand cavalier » Seydlitz, tomba percé de coups. Ses soldats le vengèrent. Le régiment Sibérie, par eux dégagé, ouvrit un feu de salve sur les escadrons prussiens. En même temps accourait Panine avec de nouveaux escadrons et bataillons. Il acheva la déroute de la cavalerie prussienne, la précipita dans le vallon. Puis il chargea les lignes d'infanterie. Wobersnow fit de vains efforts pour les dégager. Il tomba mort. Toute l'aile gauche des Prussiens était maintenant détruite : ils fuyaient en désordre sur Züllichau, vers le pont de Tschicherzig, dans les marais de l'Oder. Kanitz, abandonné à lui-même, dut suivre la déroute. La cavalerie régulière des Russes poursuivit l'ennemi jusqu'à Glocksen et Heidenmühle. Elle ne put aller plus loin, car elle était aussi épuisée que son infanterie. Il était 8 heures du soir, et l'on marchait ou l'on se battait depuis 3 heures du matin. Ce fut Tottleben, revenu de sa reconnaissance sur Goltzen, qui fut chargé, avec ses hussards et ses cosaques, de continuer la poursuite. Il ramassa beaucoup de matériel et de prisonniers. Cependant il dut s'arrêter à l'Oder. Les débris de l'armée prussienne passèrent ce fleuve auprès de Tschicherzig, continuant ensuite leur route sur Zawade, Kühnau et Grünberg.

Telle fut la bataille du 23 juillet, que les Prussiens appelèrent bataille de Züllichau ou de Kai et que les Russes dénommèrent bataille de Paltzig. L'infanterie russe y avait montré son habituelle ténacité, l'artillerie y avait maintenu sa supériorité sur celle de l'ennemi, enfin, pour la première fois, la cavalerie avait constamment gardé l'avantage sur la cavalerie prussienne. Quant à Soltykof, le succès de son mouvement tournant par le nord, l'heureux choix de sa position de combat, la prévoyance qui lui fit d'abord fortifier son aile droite, l'à-propos qu'il mit à lui faire parvenir les renforts de l'aile gauche, le révélèrent comme un général qui n'était point indigne de lier partie avec Frédéric II en personne.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le désastre de l'armée prussienne était aussi complet que possible. Frédéric II, qui se soucie moins de diminuer les pertes pour les batailles où il ne commande pas en personne, avoue assez volontiers celles de Paltzig : « M. de Wedell perdit dans cette journée 4 000 à 5 000 hommes ; il n'est pas apparent que la perte des ennemis ait été considérable, parce que le terrain était à leur avantage[1]. »

Soltykof, dans son rapport, affirme qu'on a enterré 4 220 cadavres de Prussiens et qu'on a fait 1 200 prisonniers. C'est déjà très près de la vérité. M. Masslowski évalue ces pertes à 4 269 morts, 1 394 blessés, 1 495 disparus, dont 1 406 déserteurs et 600 prisonniers : l'armée de Wedell aurait donc été affaiblie au moins de 7 000 ou 8 000 hommes. Les chiffres donnés par Schæfer[2], 8 000 tués ou blessés, montrent que l'historien russe, venu après lui, n'a point exagéré.

Les pertes des Russes s'élevaient à 900 tués et 3 904 blessés.

De part et d'autre, les pertes en officiers supérieurs étaient sensibles. Du côté des Russes, Demicou était tué, les généraux Borozdine, Elchaninof et 4 colonels étaient blessés. Les Prussiens avaient à regretter la mort du vaillant Wobersnow ; les généraux Manteuffel et Gablentz étaient blessés.

Comme trophées de la victoire, Soltykof recueillit 4 drapeaux d'infanterie, 3 étendards de cavalerie, 14 canons, 4 000 fusils.

Soltykof, qui pouvait craindre un retour offensif de l'ennemi, avait d'abord rectifié la position de ses régiments, fait passer en troisième ligne les régiments Sibérie, Narva, Ouglitch, qui avaient beaucoup souffert, et les avait remplacés à la première ligne par les 1er et 5e mousquetaires. Puis il avait fait tirer les salves de victoire et présidé à la prière du soir sur le champ de bataille couvert de morts et de mourants. Le 24, il confia son rapport pour la tsarine au lieutenant des gardes Soltykof.

---

1. Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans.*
2. Schæfer, *Gesch. d. Siebenjährigen Krieys*, t. II, p. 295.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Dans ce rapport, qui contrastait heureusement avec certains de Fermor, il rendait un éclatant témoignage à la bravoure de son armée :

L'ennemi est revenu cinq fois consécutives à la charge avec des troupes fraîches et toujours en plus grand nombre. Toutes ces fois, les troupes de Votre Majesté Impériale se sont comportées avec tant de valeur que la première ligne seule, sans le secours de la seconde, sans avoir perdu un pouce de terrain et sans avoir été nullement ébranlée, non seulement a soutenu les cinq attaques, mais a remporté même une victoire complète, chassé l'ennemi du champ de bataille, l'a mis en déroute, lui a fait prendre la fuite et a enlevé beaucoup d'artillerie, d'étendards, de drapeaux et d'autres trophées... Il n'est personne, depuis les généraux jusqu'au dernier soldat, qui n'ait fait tout son devoir comme on doit se le promettre de sujets fidèles et de gens pleins d'honneur[1]...

Le général Pierre Ivanovitch Panine, dans une lettre à son frère Nikita, ne fait pas un moins bel éloge d'une autre vertu du soldat russe :

Nous avons vu de nos yeux, avec la plus grande surprise, beaucoup de nos hommes blessés légèrement prendre sur leur dos les Prussiens grièvement blessés et les transporter en lieu sûr. Nos soldats les réconfortaient de leur pain et de leur eau, dont eux-mêmes avaient le plus grand besoin, comme si, d'un sentiment unanime, ils avaient voulu confondre les calomniateurs qui accusent notre armée d'indiscipline et d'inhumanité[2].

Soltykof avait montré à Daun le *Cunctator* comment on sait s'acquitter, à tout prix, d'une parole donnée, et comment, pour le succès de la cause commune, on doit affronter « le premier coup » d'un redoutable ennemi. Après sa victoire comme avant la bataille, il semble n'avoir d'autre souci que de maintenir ou de lier des communications avec cet allié qui

1. Traduction de cette pièce dans le tome LX de la Correspondance *Russie*. Archives des affaires étrangères de France. — Soltykof s'exprime presque dans les mêmes termes dans une lettre à Vorontsof (*Société impériale de Russie* t. X, p. 489-490).

2. Cité par M. Masslovski, t. III, p. 58.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se dérobe. Il tend à se rapprocher des points où l'on peut opérer la jonction avec les Autrichiens. Le 25, il décide de faire occuper Krossen sur l'Oder, par la brigade Volkonski. Or, à ce moment, Wedell se dirigeait de Grünberg sur cette ville. Le 28, son avant-garde, formée des hussards de Malachowski, réussit à y prévenir les Russes. Il fut aussitôt chassé de sa conquête par Volkonski, qui s'empara de la ville et des magasins prussiens.

Ce général dépêcha même, par le pont de l'Oder, Perfilief et ses kosaks. Ils poursuivirent Malachowski sur l'autre rive du fleuve, lui prirent deux canons et forcèrent Wedell à modifier son itinéraire.

Enfin le 26, Soltykof, qui avait passé trois jours à Paltzig, occupé à enterrer les morts, à soigner les blessés, à faire chanter le *Te Deum*, leva son camp. Le 28, il était de sa personne à Krossen : il expédiait sur l'autre rive de l'Oder la cavalerie de Tottleben, le corps de Galitsyne, pour nettoyer le pays et préparer la jonction avec les Autrichiens. Dans la direction de Francfort, il envoyait Villebois, avec 5 régiments d'infanterie, 2 de grenadiers à cheval, des hussards, des kosaks et de l'artillerie. Villebois arriva le 31 juillet en vue de Francfort. Francfort, sur la rive gauche de l'Oder, était une ville de 1 300 maisons, que le commerce avait fort enrichie. Elle n'était point en état de défense : Frédéric II en avait enlevé tous les canons pour en renforcer Küstrin et n'y avait laissé qu'un bataillon sous le major Arnim. Villebois, en arrivant, trouva le pont détruit. Il souhaitait épargner cette ville et envoya aussitôt un parlementaire au major Arnim. Celui-ci consentit à entrer en pourparlers, mais il exigea la libre sortie de la garnison avec toutes les armes et tout le bagage. Villebois refusa ces conditions et fit ouvrir le feu sur la ville. A peine avait-on tiré quelques coups de canon qu'arriva un secrétaire du Magistrat, annonçant que la garnison s'était retirée et que les habitants faisaient leur soumission. Villebois exigea qu'avant tout le pont sur l'Oder fût rétabli, sinon le bombardement recommencerait. Aussitôt le pont rétabli, Villebois y fit passer les hussards de Zoritch

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et les grenadiers à cheval de Bülau, avec ordre de poursuivre la garnison, qui se retirait sur Küstrin. Déjà les kosaks de Loukovkine avaient franchi le fleuve à la nage auprès de Lebus. Ils tombèrent les premiers sur la petite colonne du major d'Arnim et, sans l'attaquer à fond, la tinrent en arrêt jusqu'à l'arrivée de Zoritch et Bülau. Alors cette troupe, au nombre de 645 hommes, mit bas les armes.

Villebois fit son entrée dans Francfort, sous l'escorte du régiment d'infanterie Vyborg. Reçu par les habitants avec les honneurs accoutumés, il frappa aussitôt sur la ville une contribution de 200 000 thalers, exigea des fournitures de vivres considérables et se fit livrer des cuirasses, dont manquaient beaucoup de cuirassiers russes et qu'on attendait depuis 1757.

Le lendemain, sur l'autre rive de l'Oder, apparaissait le corps autrichien de Laudon. Celui-ci avait même essayé de prévenir les Russes par l'occupation de Francfort et de leur enlever le plus brillant résultat de leur victoire. Du moins il exigea que Villebois lui remît la moitié de la contribution et des réquisitions. Villebois refusa, le renvoyant à Soltykof.

Celui-ci fit, le 3 août, son entrée triomphale dans Francfort, salué par le carillon des cloches et les salves de l'artillerie russe; il fut reçu et harangué par le Magistrat qui lui présenta les clefs de la ville. Elles furent aussitôt envoyées à la tsarine.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

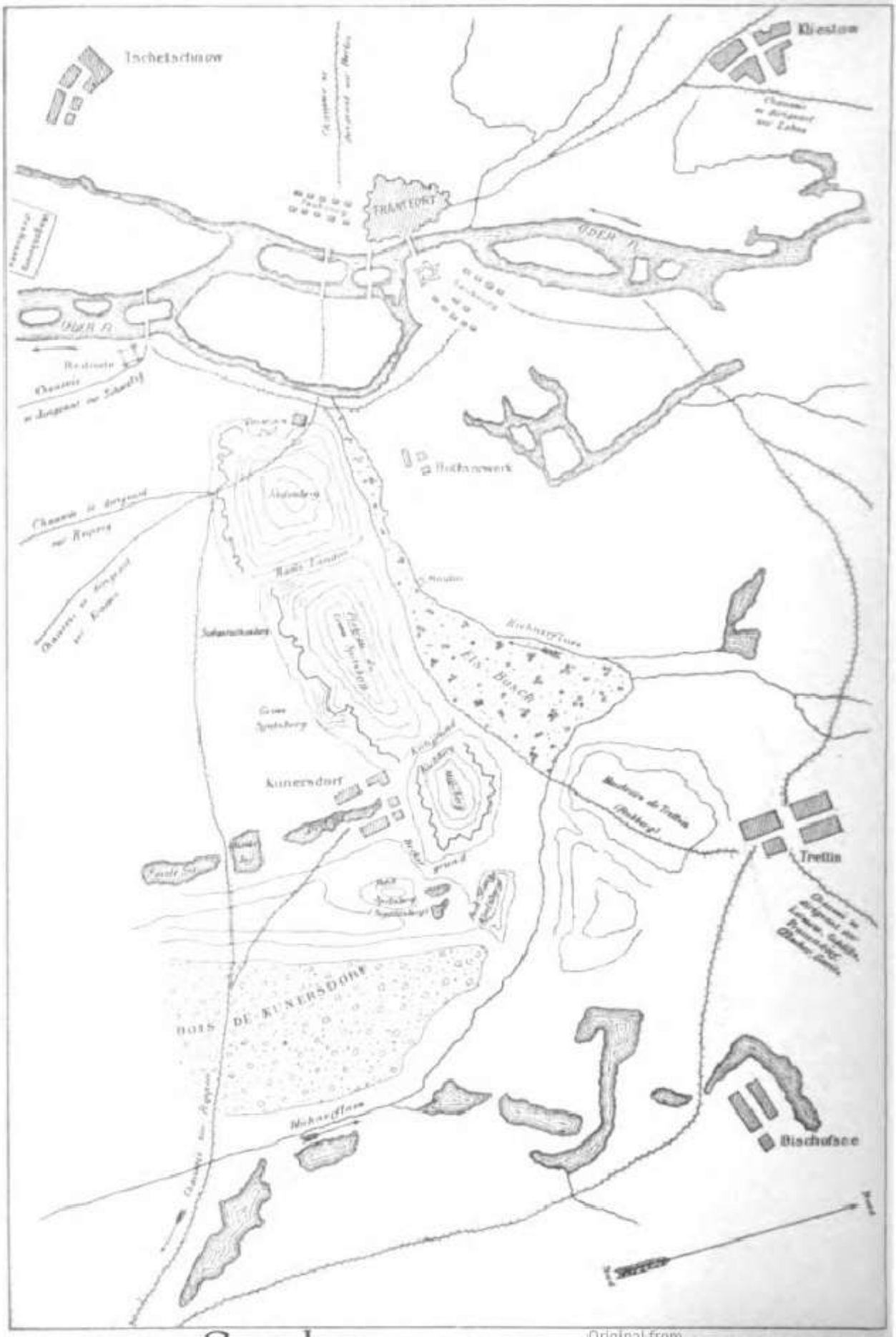
Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

BATAILLE DE KUNERSDORF

12 Août 1759.

Plan V



RAMBAUD - RUSSES ET PRUSSIENS

NANCY, BERGER-LEVRAULT & Cie

Digitized by Google

Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XI

LA BATAILLE DE KUNERSDORF (12 AOUT 1759)

La nouvelle de la victoire de Paltzig avait jeté l'enthousiasme dans les quartiers autrichiens. Laudon, qui s'était avancé de Lauban sur Rothenburg, l'avait apprise le 25 juillet; elle était parvenue à Daun, le 26, dans son camp de Marklissa. Soltykof, par un courrier autrichien que les cavaliers de Volkonski avaient rencontré dans leur raid au delà de l'Oder, fit prier Laudon de s'avancer en même temps que lui-même sur Francfort; cette manœuvre aurait eu pour but d'attirer d'un autre côté le prince Henri, qui arrivait de la Saxe, et de l'empêcher de faire jonction avec le roi de Prusse : « C'est d'autant plus nécessaire, ajoutait Soltykof, que je ne suis plus qu'à 15 milles de Berlin. »

Alors seulement Daun jugea « possible « d'obtempérer aux prières de ses alliés russes. Il renforça Laudon de 12 bataillons d'infanterie, de 12 compagnies de grenadiers, de 3 régiments de dragons; ce qui portait l'effectif de son corps à 18 000 ou 20 000 hommes. Il prescrivit à Hadik de marcher dans la même direction, d'inquiéter le prince Henri et, si l'occasion s'en présentait, de le « battre sans faute ». Lui-même se maintint à Marklissa, portant seulement son aile gauche à Lauban sur la Queisse. Il était bien résolu à ne quitter ses positions que lorsque le roi de Prusse aurait décampé de celles qu'il occupait à Schmottseifen et Lœwenburg. Il jurait qu'à ce moment il prendrait aussitôt l'offensive et « marcherait sur ses talons ». On n'avait qu'à le laisser faire : ce qu'il ferait, c'était « son secret ». Au fond, il désirait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bien moins secourir ses alliés que voir le roi s'éloigner un peu de lui.

Même les mouvements qu'il ordonnait s'exécutaient avec une extrême lenteur. Le 27 juillet, Laudon était encore à Rothenburg. Ce ne fut que le 1er août, comme nous l'avons vu, que ses têtes de colonnes apparurent dans les environs de Francfort, sur la rive gauche de l'Oder.

Soltykof écrivait à sa cour qu'il était fort embarrassé d'agir, tant qu'il n'aurait pas pénétré le grand « secret » du feld-maréchal Daun. Avec son bon sens affiné, il devinait tout ce qu'il y avait d'inertie, d'hésitation et peut-être de timidité dans ce grand secret. Le roi de Prusse ne se trompait pas davantage sur le compte de son adversaire autrichien. Il ne tarissait pas en plaisanteries sur la « toque bénite ». Il avouait franchement : « Ce ne sont point les Autrichiens qui m'embarrassent[1]. » C'étaient les Russes. Il attendait avec impatience et crainte des nouvelles de « ce qui se passera à Züllichau ». Il n'en eut que le 24 juillet, à 3 heures de l'après-midi. Laissons la parole à Henri de Catt, témoin oculaire :

Le roi s'entretenait avec moi... Il me disait combien la philosophie pouvait aider dans des positions violentes... Je lui répondais... lorsque je vis de loin son aide de camp Bonin s'avancer à grands pas. Quand il fut à ma portée, je m'aperçus que son chapeau était percé dans une de ses ailes : « Sire, voici votre aide de camp ; son chapeau a reçu un coup de balle, et il y a eu sûrement bataille. » A ces mots, le roi devint tout rouge : « Où est-il, où est-il? — Il va entrer. » Sa Majesté ouvre elle-même la porte : — « Entrez ! Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Qu'a fait Wedell ? — Sire, il a donné bataille aux Russes, et il l'a perdue. Son aide de camp Wobersnow est tué. — Perdue ! dit-le roi. Et comment diable a-t-il fait cela? Parlez-moi vrai, mais bien vrai, entendez-vous ! » Quand Bonin eut achevé son rapport, le roi reprit : « Que de bêtises faites me dites-vous là ? Est-il possible de se conduire d'une manière si inouïe et si inepte ? Allez ! dites à M. de Wedell que je le joindrai bientôt. Ne vous arrêtez pas. Faites diligence, et ne dites mot de ceci à ceux que vous pouvez voir en sortant de chez moi... »

---

1. *Politische Correspondenz*, t. XVIII, 2e partie, p. 440, au prince Henri, 23 juillet 1749.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Quand l'aide de camp fut parti, le roi se livra à tout le chagrin qu'il ressentait de la perte de la bataille : « Ne suis-je pas bien malheureux ? Est-il une position pareille à la mienne ? Je suis seul pour me défendre. Et le moyen de tenir ?... Est-il possible de se poster le long d'un ruisseau infranchissable, de faire marcher des troupes sur un pont étroit et de les exposer ainsi à une canonnade ? Tous ces b...-là perdent la tête. Vous n'êtes pas grand militaire, mais sûrement vous n'auriez pas fait toutes ces sottises... Mais ce Wedell, ce Wedell, de m'aller faire là une pareille bourricade ! Cette armée-là n'a, dès le commencement, rien fait de bon. Une f... mésintelligence qui a régné entre les généraux de cette armée, et en particulier entre Dohna et Wobersnow, a tout gâté, et officiers et soldats, et le diable et sa grand'mère... Et ce monsieur me perd une bataille le plus mal à propos et le plus ineptement du monde ! Je vais repasser sur tout cela, voir ce qu'il y a à faire. Bonsoir ! Vous dormirez sûrement mieux que moi. »

Ainsi donc Frédéric avait tout à réparer en même temps : la défaite de Ferdinand de Brunswick à Bergen et celle de Wedell à Paltzig. Où trouver des ressources pour réparer tout cela ? Où trouver des hommes ? Et des officiers, et des généraux ? A chaque bataille perdue, même à chaque bataille gagnée, il se trouvait plus seul.

Frédéric II resta cependant, du 24 au 29 juillet, à Schmottseifen. Il encourageait ses lieutenants, parlant au prince Henri de la bataille du 23 comme d'une affaire « qui n'a pas tout à fait tourné à notre avantage » ; assurant le prince de Würtemberg qu'elle serait réparée « avec tous les honneurs » ; affirmant à Ferdinand de Brunswick qu'on n'a perdu que 1 400 hommes, tandis que les Russes ont eu « 14 000 hommes morts ou blessés ». En même temps il empruntait des soldats à ses autres corps d'armée. Enfin le 28 il dit à Catt : « Je pars demain. Ainsi le veut la fortune qui m'est contraire. Je ne sais ce que le sort décidera de moi. Si vous ne devez plus me revoir, pensez quelquefois à un être qui a été le jouet du sort et qui vous a voulu du bien. » Et, songeant à cette lointaine tsarine qui le haïssait tant, parodiant un vers d'*Athalie*, il ajoutait :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Kaunitz et sur elle...

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le 30 juillet, avec 10 000 hommes de ses meilleures troupes et l'incomparable Seydlitz, il était à Sagan. Il faisait sa jonction avec le prince Henri, qui lui amenait 14 bataillons et 25 escadrons, et avec le prince de Würtemberg, qui avait 6 bataillons et 15 escadrons. Il joignit toutes ces troupes aux siennes et renvoya son frère prendre le commandement de l'armée qu'il laissait à Schmottseifen.

L'Autrichien Hadik avait laissé fuir l'occasion d'attaquer le prince Henri et de « le battre sans faute », comme Daun le lui avait prescrit. Daun lui enjoignit alors d'inquiéter le roi sur ses derrières et de le placer « entre deux feux ». Mais le roi marchait trop vite : le 31 il était à Christianstadt ; le 1er août à Sommersfeld ; le 2 à Merzdorf. C'est là qu'il se donna le plaisir d'enlever tous les bagages de Hadik, de lui faire prisonnier le régiment de Würtzburg, de saisir 600 caissons de vivres. C'est là aussi qu'il apprit l'entrée des Russes à Francfort. Il écrivit au prince Henri : « Dès que nous serons un peu en force, nous marcherons sur ces gens, et nous combattrons *pro aris et focis*[1]. » Le 3, il était à Beeskow : « Je viens d'arriver, écrivait-il à Finckenstein, après de longues et terribles marches... Voilà six nuits que je n'ai fermé l'œil[2] ». Le 4, il était à Müllrose, où il opéra sa jonction avec l'armée de Wedell. Il attira également les 10 000 hommes que Finck avait près de Torgau. Cependant il se rendait bien compte de la gravité de la situation : « Je souhaite, mandait-il au même correspondant, de vous donner dans peu une aussi bonne nouvelle que celle que je viens de recevoir (la victoire de Ferdinand de Brunswick à Minden, le 1er août), mais mes *Oursomanes* ne sont pas des Français, et l'artillerie de Soltykof vaut cent fois mieux que celle de Contades[3]. »

Pendant que le roi courait ainsi dans la direction de Francfort, que faisait Daun, qui avait pourtant juré de « marcher sur ses talons » ? L'affaire des convois enlevés à

1. *Politische Correspondenz*, t. XVIII, 2e partie, p. 469.
2. *Ibid.*, p. 470.
3. *Ibid.*, p. 471.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Hadik l'avait intimidé. Il n'essaya même pas d'attaquer à Sagan ce qui restait de troupes au prince Henri. Il prescrivit à Hadik de rejoindre Laudon. Par celui-ci il faisait proposer à Soltykof un plan de coopération qu'on peut trouver étrange.

Laudon avait commencé par demander un corps de 30 000 Russes qu'il emmènerait avec lui, plus 500 000 thalers sur une contribution d'un million de thalers qu'on frapperait sur Francfort. Le 4 août, après que Soltykof avait passé la revue du contingent autrichien, ses chefs le saluèrent de l'épée, tambours et trompettes sonnèrent, les drapeaux impériaux s'inclinèrent devant lui. Mais à une visite que lui rendit Laudon, celui-ci fit connaître les vues de son chef et révéla le grand « secret » que Soltykof avait renoncé à pénétrer. Cela consistait en une marche rétrograde des Russes sur Krossen, d'où ils tâcheraient d'aller rejoindre Daun en Silésie. Le généralissime russe objecta la difficulté de faire rebrousser chemin à tout son charroi, à tous ses blessés : son matériel d'artillerie était déjà bien fatigué par de si longues marches ; beaucoup d'affûts avaient souffert par suite de la terrible canonnade du 23. Il avait perdu beaucoup de chevaux dans la bataille. Il manquait de projectiles et en attendait de son arrière. Une épizootie sévissait sur son parc à bétail et enlevait environ 80 bœufs par jour. Laudon proposait alors qu'on laissât le charroi et 10 000 Russes à Francfort ; comme on manquerait de fourrages en Silésie, on laisserait les kosaks sur la rive droite de l'Oder. Soltykof demanda combien de temps on comptait le garder en Silésie : « Tout l'hiver », répondait Laudon. Alors le généralissime, tout en consentant à la retraite sur Krossen, refusa de s'engager si loin et pour si longtemps. Si les Autrichiens ne pensaient qu'à leur Silésie, Soltykof était bien obligé de penser à son armée qui périrait dans cette dispersion en trois morceaux, à la province de Prusse-Orientale qu'une absence aussi prolongée exposerait à toutes les entreprises de l'ennemi. Plus tard, la Conférence devait lui donner raison sur tous les points. A son tour, il pria les généraux autrichiens de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

passer sur la rive droite de l'Oder; il avait déjà fait construire à leur usage un pont à Tschetschnow.

La présence du roi de Prusse déjà signalée à Merzdorf ne permettait pas aux alliés de séjourner impunément sur la rive gauche. Pour la même raison et pour les autres données ci-dessus, il fallait ajourner le projet d'attaque sur Berlin. Tout au plus pourrait-on diriger sur cette ville le corps de Roumiantsof, avec mission de ramasser, là ou sur la route, des contributions, des vivres et des chevaux. Ainsi pour la seconde fois, à la veille d'une bataille, Roumiantsof se voyait sur le point d'en être éloigné. L'approche imminente de Frédéric II le dispensa de cette promenade.

Quoique Laudon fût réuni à Soltykof, c'était la cavalerie légère des Russes qui veillait seule à la sécurité de l'armée. Tottleben s'était chargé de l'organisation des lignes d'avant-postes et des reconnaissances : les Croates n'y étaient point employés. Les kosaks et hussards de ce général continuaient à se distinguer. Le colonel Tourovinof poussait un raid jusqu'aux faubourgs de Küstrin, y enlevait des prisonniers, y brûlait des magasins militaires. D'autres détachements infestaient la route de Francfort à Berlin. Le 7 août, le lieutenant Wenzel, avec des hussards, passa l'Oder près de Lebus, courut jusqu'à Müncheberg, se rabattit sur Fürstenwalde, et après avoir jeté l'alarme dans un corps ennemi, se replia sur Tschetschnow. Il rapporta que tout le pays de la Sprée, entre Rauen et Pilgram, était déjà occupé par l'ennemi, et que les Prussiens requéraient partout des bateaux. Soltykof prescrivit à la cavalerie légère de redoubler d'attention.

Jusqu'alors on avait pu croire que Frédéric II n'était venu que pour couvrir Berlin : maintenant on commençait à penser qu'il tenterait un passage de l'Oder. Le 9, on entendit le canon du côté de Waldow : c'était le roi qui faisait tirer les salves de réjouissance pour annoncer la victoire de Minden. Ce jour-là était celui qu'un conseil de guerre, récemment tenu entre Soltykof, Fermor et Laudon, avait désigné pour la marche sur Krossen. On résolut de différer encore. Le 10,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

on apprit que Frédéric II faisait des préparatifs pour passer l'Oder à Lebus, entre Francfort et Küstrin. On n'avait fait aucune disposition pour empêcher le passage, puisque la retraite sur Krossen était décidée en principe. Il l'effectua, sans difficulté, le 11 août.

Cet événement changeait du tout au tout la situation. On ne pouvait plus songer à la retraite : le moins périlleux était encore d'accepter la bataille.

L'armée russe comprenait ces quatre corps : 1er Fermor, 2e Villebois, 3e Roumiantsof, 4e Galitsyne ou Corps d'observation.

Elle comptait 33 régiments ou 68 bataillons d'infanterie ; 5 régiments de cuirassiers, 5 de grenadiers à cheval, 1 de dragons, 3 de hussards, plus les kosaks Tchougouïef : au total 45 000 hommes et 200 canons. Les corps qui l'avaient rejointe ne faisaient que combler les vides causés par les marches et par la bataille de Paltzig. Elle était privée de presque toute sa cavalerie légère, hussards et kosaks, dispersée en expéditions.

Comme Hadik avait écrit qu'il ne dépasserait pas Kottbus et qu'en effet il s'était replié sur Daun, l'armée autrichienne ne se composait que du corps amené par Laudon. Il comprenait : 1° 6 régiments d'infanterie ; 2° les compagnies de grenadiers Laudon ; 3° 33 escadrons des régiments de cavalerie allemande ou croate. C'était un total de 18 523 hommes, dont 7 000 d'infanterie, 6 000 de cavalerie et 5 000 ou 6 000 Croates ; 48 canons. A ces 60 000 hommes, Frédéric II ne pouvait en opposer que 48 000, soit 53 bataillons, 93 escadrons, avec 114 gros canons qu'il avait en grande partie fait venir de Küstrin. Cette armée se composait de deux éléments distincts : 1° l'armée de Wedell, ancienne armée de Dohna, dont la plupart des régiments avaient été durement éprouvés à Jægersdorf, Zorndorf, Paltzig ; 2° les troupes venues de Silésie et de Saxe, savoir les 10 000 hommes que Frédéric avait amenés de Lœwenberg, ceux qu'il avait enlevés au prince Henri et le corps de Finck qu'il avait attiré à lui. Ces deux éléments distincts, l'un de l'armée de Prusse-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Orientale, l'autre des armées de Silésie et de Saxe, s'équilibraient quant au nombre.

On remarquera, dans l'infériorité numérique de ce total, la supériorité que conservait la cavalerie du roi sur celle des alliés : 93 escadrons contre 71. S'il avait moins de canons, ils étaient d'un calibre supérieur à celui de l'artillerie ennemie.

La description du champ de bataille de Kunersdorf offre beaucoup de traits communs avec celui de Zorndorf.

Au matin du 12 août 1759, comme au 25 août 1758, les Russes ont encore leur aile occidentale près de l'Oder et près d'une ville prussienne : seulement Francfort est occupé par eux, tandis que Küstrin en 1758 leur avait résisté ; et Francfort est bien plus près d'eux, car c'est dans sa banlieue et presque à la limite de ses faubourgs qu'on va se battre. On se souvient de cette ligne de hauteurs coupées de ravins qui avait été si utile à Zorndorf ; pareille ligne de hauteurs, pareillement orientée de l'ouest à l'est, mais de proportions plus considérables, se rencontre ici. En allant de l'ouest à l'est elles se dénomment : le Judenberg (mont des Juifs avec le cimetière des Juifs), le plateau du grand Spitzberg, le Mühlberg (mont du Moulin). La première est séparée de la seconde par le Laudongrund ou ravin de Laudon ; la seconde est séparée de la troisième par le Kuhgrund ou ravin de la Vache.

Ces trois hauteurs, ainsi coupées de ces deux ravins, forment comme une crête longue de 6 000 pas, et dont la largeur, de 2 000 pas au Judenberg, n'est plus que de 1 200 au Mühlberg. De même l'altitude va diminuant de l'une à l'autre, le Judenberg commandant le plateau du grand Spitzberg, et celui-ci dominant le Mühlberg. Tout cela présente assez bien l'aspect de nos vieux *oppida* gaulois, Gergovie ou Alésia, mais avec un relief beaucoup plus faible. Le plateau dont le grand Spitzberg forme le point culminant présente à sa partie ouest un autre renflement : le Sieben-Ruthen-Berg (mont des Sept-Perches). Ce plateau est, des trois hauteurs décrites ci-dessus, celle qui présente la superficie la plus

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

étendue, environ 2500 pas de longueur sur 1 400 de largeur, mais une superficie très mouvementée et rugueuse.

Au pied du Mühlberg est un autre ravin, le Beckergrund, qui le contourne et communique avec une forte dépression de terrain occupée par une série d'étangs : Dorfsee, Blanke See, Faule See, c'est-à-dire lac du Village, lac Blanc, lac Pourri. Dans les prolongements du ravin du Kuhgrund dévale, sur deux rues, le village de Kunersdorf, enveloppant de ses deux extrémités le Dorfsee. Sur le revers opposé des hauteurs, même aspect du sol ; car, à l'autre extrémité du Kuhgrund, s'étend la brousse marécageuse de l'Els-Busch ou bois des Alisiers. Ce marais est drainé par un ruisseau qui coule sur le flanc nord des coteaux et contourne presque le Mühlberg : c'est le Hühnerfluss ou ruisseau des Poules, très bourbeux et que l'on ne pouvait franchir qu'à certains gués ou bien aux points que traversaient des chaussées. En sorte que l'*oppidum* que nous avons décrit est protégé à sa base par tous les obstacles que peut offrir un sol foncièrement humide.

De hauteurs voisines de celles-là, il faut en mentionner deux : le petit Spitzberg, tertre isolé à l'est, qui domine Kunersdorf, et la colline qui supporte le village de Trettin : on l'appelle aujourd'hui le Finck-Berg ; de même que l'on donne aussi le nom de Seydlitz-Berg au petit Spitzberg, celui de Laudons-Berg au Judenberg, celui de Kleist-Berg à une petite colline, la Pech-Stange, au nord du Mühlberg.

Ces dénominations rappellent aux villageois de nos jours les exploits ou les malheurs des généraux Finck, Seydlitz, Laudon et la mort du soldat-poète Kleist.

Au nord-est est le village de Bischofssee avec ses deux lacs. Au sud sont les bois broussailleux dits de Kunersdorf.

Francfort est si près de notre *oppidum* que ses faubourgs de la rive gauche et son fortin du Rothvorwerk touchent presque au Judenberg. De Francfort part, dans la direction du nord-est, une route qui traverse les villages de Trettin, Leissow, Gohlitz, Frauendorf, Œtscher, Gœritz. Ce dernier touche presque à l'Oder, qui de Lebus s'infléchit vers le nord-est. La chaussée de Francfort à Gœritz est un trait ca-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pital de ce champ de bataille. L'autre chaussée importante est celle qui part de Francfort, contourne le Judenberg par le sud et, continuant par le sud-est, se dirige sur Krossen.

Ainsi l'armée de Soltykof s'était accrochée, dans cette plaine broussailleuse et marécageuse, à une ligne de hauteurs. Si elle s'en laissait décrocher et refouler vers l'ouest ou vers le sud, elle se faisait jeter dans les marais de l'Oder. Mais il y avait aussi pour l'adversaire des angles dangereux, des *blouses :* car Frédéric, suivant les positions qu'il occuperait, aurait sur ses derrières, ou l'Oder ou la Wartha.

Au matin du 12 août, l'armée russe était rangée sur les trois hauteurs : son aile occidentale, avec Fermor et Villebois, occupant le Judenberg ; son centre, avec Roumiantsof, sur le plateau du grand Spitzberg ; son aile orientale, avec Galitsyne, sur le Mühlberg. Quant aux troupes autrichiennes, elles n'avaient pas encore pris position sur les hauteurs et se trouvaient massées dans le voisinage du Rothvorwerk.

Comme l'armée faisait front vers le nord, l'aile occidentale était alors l'aile gauche et l'aile orientale était l'aile droite. Soltykof attendait si bien l'attaque par le nord qu'il avait fait couvrir son front par des travaux de génie qui aiguisaient un peu le profil des collines, et y avait disposé ses batteries de gros canons. Dans cette situation, on avait deux lignes de retraite : l'une par la chaussée de Francfort à Krossen ; l'autre par les quatre ponts jetés sur l'Oder. Un premier inconvénient de cette situation, analogue à celui qu'on avait déjà éprouvé à Zorndorf, c'est que l'armée russe se trouvait partagée en trois fractions séparées par deux profonds ravins, et que ces fractions ne pouvaient qu'à grand'peine passer d'une hauteur à l'autre pour se porter mutuellement secours. Un autre inconvénient, c'est que le Corps d'observation, réduit à cinq faibles régiments, toujours souffrant de son vice originel, se trouvait occuper la colline la moins haute des trois, la moins bien défendue contre un assaut, la plus exposée au feu des hauteurs voisines, petit Spitzberg et colline de Trettin, si elles venaient à être occupées par l'ennemi.

Soltykof avait fait passer tout le gros bagage russe et au-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

trichien sur l'autre rive de l'Oder à Tschetschnow. On en avait formé un vagenbourg, à la garde duquel était détaché un régiment d'infanterie. Pour communiquer avec lui, Soltykof avait fait jeter un cinquième pont. Celui-ci était couvert sur la rive droite par une tête de pont ou redoute que gardaient les régiments autrichiens Werzdiener, Likoner, Lipolsdafe.

Dans la ville même de Francfort, Soltykof n'avait laissé que cinq officiers et deux cent soixante hommes, à titre de *sauvegarde* pour les habitants.

La cavalerie régulière et irrégulière des Russes se trouvait massée soit entre la redoute du pont de Tschetschnow et le Judenberg, soit au pied de la pente nord du plateau du grand Spitzberg et dans l'Els-Busch. Les régiments autrichiens Kalnoki, Nadasti et les hussards russes de Serbie campaient au delà du Rothverwerk, tout contre les faubourgs de Francfort.

Enfin des avant-postes occupaient le cours du Hühnerfluss et le Beckergrund.

Frédéric II avait passé l'Oder à Lebus sur cinq ponts. De là, comme il n'entendait pas attaquer les Russes de front, mais les tourner par leur aile orientale, il se dirigea vers l'est par un grand détour. Cette marche fut très pénible, car on cheminait à travers les bois et les marais, et l'on avait à traîner les gros canons enlevés de Küstrin. Le 11 août, à 2 heures de l'après-midi, le gros de ses forces prenait position entre les hauteurs de Trettin et les étangs de Bischofssee. Il établissait des batteries sur les collines et poussait ses avant-postes sur le Hühnerfluss.

Soltykof avait déjà compris que ce mouvement de Frédéric II l'amènerait jusque sur le village de Kunersdorf, c'est-à-dire sur les derrières de l'armée alliée, telle qu'elle était alors disposée. Il ordonna une volte-face générale. Dès lors, il se produisit le même phénomène qu'à Zorndorf : l'aile occidentale des Russes, d'aile gauche, allait devenir l'aile droite, et l'aile orientale devenir l'aile gauche.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tout le temps que Frédéric II employa à marcher, toute l'après-midi du 11 et une partie de la nuit suivante, Soltykof put l'employer à transformer sa position. C'était maintenant sur le front sud des hauteurs par lui occupées qu'il transportait les travaux et les groupes de gros canons. Le Judenberg fut hérissé de trois grandes batteries, dont l'une tenait sous son feu les ponts de Francfort et de Tschetschnow ; une autre, faisant saillie au sud, pouvait balayer le flanc méridional des collines. Sur le point culminant du Spitzberg une énorme batterie, flanquée à droite d'une seconde, rayonnait sur la plaine du sud et pouvait canonner les passages entre les trois étangs de Kunersdorf. Sur le Mühlberg s'en dressaient deux autres, également en saillie, plus une redoute « en étoile », pour battre le petit Spitzberg et le cours du Hühnerfluss. Toutes ces batteries étaient reliées l'une à l'autre par des retranchements formant courtine, et par-dessus lesquels pouvaient tirer les fantassins et les canons régimentaires. Au pied même des hauteurs étaient disposés des trous de loup pour arrêter l'élan des escadrons ennemis. Les trois collines ne formaient plus qu'une citadelle à enceinte continue, dont les grosses batteries étaient les bastions. Soltykof avait peu d'inquiétude pour le Judenberg, que l'ennemi ne pouvait assaillir sans avoir le fleuve à dos, ni pour le front septentrional des hauteurs, dont les travaux subsistaient et que les marais de l'Els-Busch semblaient rendre inabordable.

Il fit monter sur le Judenberg les régiments d'infanterie autrichienne et passer sur le plateau du grand Spitzberg le corps de Villebois. Il ramena tous les régiments de cavalerie au pied même des collines. Voici comme les régiments étaient disposés sur les trois hauteurs.

Au Judenberg, les premières pentes du côté de l'Oder étaient occupées par Vyborg, Narva, Arkhangel, qui pouvaient en descendre si les ponts semblaient menacés. Le front sud et ses trois batteries étaient gardés par le 1er grenadiers, Voronèje, Perm, Azof, qui formaient ainsi la première ligne ; le front nord par Nizovski, 2e Moscou, les régiments autrichiens Bethlingk, Baden-Baden, Lorius, Ahrenberg, Waldeck.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

E KUNERSDORF

se au moment de l'attaque Prussienne.

Plan VI

NANCY. BERGER-LEVRAULT & Cie

Digitized by Google
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Dans le repli du Laudongrund, des compagnies de grenadiers autrichiens.

Entre le Judenberg et le pont de Tschetschnow, la cavalerie croate, Wersdiner, Likoner, Lipolsdafe, les hussards Serbie et Slavo-Serbes, les cuirassiers Altesse-Impériale, 3e et 4e[1].

Le plateau du grand Spitzberg était occupé par 17 régiments russes. Le front sud était défendu par Kazan, Nevski, 4e et 3e grenadiers, occupant la courtine qui reliait la grande batterie du Judenberg à la grande batterie du Spitzberg ; par Vologda, Pskof, Apchéron, Rostof, chargés de couvrir celle-ci. Le front nord était garni, du Laudongrund au Kuhgrund, par Sibérie, Viatka, Ouglitch, Kief, Pétersbourg, Novgorod, Nijni-Novgorod, Biélozersk, 2e grenadiers. Au pied de ce front et dans l'Els-Busch, les kosaks Tchougouïef, les dragons, les grenadiers à cheval et tout le reste des cuirassiers russes et de la cavalerie autrichienne.

Sur ce plateau était de sa personne le généralissime Soltykof, avec Villebois, qui commandait aux régiments les plus rapprochés du Laudongrund, et Roumiantsof, qui commandait le groupe le plus voisin du Kuhgrund.

Enfin le Mühlberg était occupé par les cinq régiments de Galitsyne, 1er, 3e, 4e et 5e mousquetaires, le régiment de grenadiers couronnant la pointe la plus exposée de la colline et gardant les deux batteries.

Pendant toute l'après-midi du 11, Frédéric II avait pu croire que Soltykof, menacé par la position que lui-même avait prise entre Trettin et Bischofssee, profiterait de la nuit pour décamper par les ponts de Francfort ou par la chaussée de Krossen. La nuit s'écoula sans que rien de semblable se manifestât. — Il dut prendre ses dispositions pour la bataille du lendemain.

Elle devait débuter par une double attaque, l'une dirigée par Finck et Schorlemer du côté de Trettin, l'autre par le roi

1. Pour simplifier, nous appellerons ce régiment 4e *cuirassiers*, mais en réalité c'est un régiment de nouvelle formation, par appel aux dépôts de plusieurs régiments.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en personne du côté de Bischofssee. A 2 heures et demie du matin, Frédéric se mettait en marche, passait entre les lacs de ce village et franchissait le Hühnerfluss.

Soltykof ne s'émut point : il croyait à une simple reconnaissance. Au point du jour, Laudon fit incendier le village de Kunersdorf afin de rendre plus difficile le passage entre les lacs.

A 9 heures du matin, deux batteries prussiennes ouvrirent le feu des hauteurs de Trettin ; d'autres occupèrent le petit Spitzberg et les côteaux voisins des lacs de Kunersdorf. Le Mühlberg fut alors « embrassé et entouré par les batteries des Prussiens comme le peut être un polygone dans un siège en forme[1] ».

A 10 heures, la canonnade sévissait avec fureur.

En même temps se déployaient l'infanterie et la cavalerie prussiennes.

Le roi avait disposé son infanterie en quatre lignes : d'abord une avant-garde, 8 bataillons, sous les généraux-majors Lindstædt et Jung-Schenckendorf ; puis la première ligne, 22 bataillons sous son commandement personnel, avec les généraux-lieutenants Wedell à gauche et Hülsen à droite ; puis la seconde ligne, 15 bataillons, avec Kanitz à droite et Itzenplitz à gauche ; enfin, une réserve, 8 bataillons, sous Finck et trois généraux-majors.

Sa cavalerie formait quatre divisions commandées par le prince de Würtemberg, Seydlitz, Platen et Schorlemer.

On voit, dans l'*Ordre de bataille* dressé par les soins de l'état-major prussien (1860), que le roi, se défiant de toutes ces troupes de Wedell si souvent battues par les Russes, en avait dispersé les éléments dans toutes ses divisions, et partout les avait amalgamées avec les éléments tirés de sa propre armée ou de celles de Finck, du prince Henri et du prince de Würtemberg.

Soltykof, qui suivait avec attention tous les mouvements des Prussiens, et qui se réservait « de conformer ses disposi-

1. Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tions à celles que prendrait l'ennemi », comprit que le Mühlberg allait être assailli avec fureur et que les Russes n'y pourraient pas tenir. Il ne s'occupa dès lors que de se renforcer sur le plateau du grand Spitzberg : il y attira les régiments Laudon et Baden-Baden, puis les grenadiers autrichiens[1], puis les hussards Kolowrat et Wittenberg. Il rapprocha encore des ravins du Kuhgrund et du Laudongrund ses régiments de cavalerie. Il fit monter au Judenberg les hussards autrichiens Lichtenstein et Lœvenstein et les établit entre les deux lignes russes.

A 11 heures, l'avant-garde prussienne, descendant des hauteurs qu'elle occupait, assaillit le Mühlberg, entraînée par le général-major Jung-Schenckendorf et protégée par le feu de 60 canons. Ce qui favorisa son attaque, c'est qu'au moment où elle disparut dans les bas-fonds du Beckergrund, les batteries russes durent cesser de tirer, faute de pouvoir battre ces fonds. L'infanterie de Galitsyne, déjà intimidée par le silence de son artillerie, se vit tout à coup attaquée de front et sur ses deux flancs. Le régiment de grenadiers fut, en un instant, précipité dans les marais du nord. Les quatre régiments de mousquetaires, opérant des conversions à droite ou à gauche, essayèrent de faire front. Frédéric II, qui accourait avec sa première ligne pour soutenir son avant-garde, amena de l'artillerie, la mit en batterie, couvrit de mitraille ces quatre régiments, qui, à leur tour, furent précipités dans l'Els-Busch.

C'était un grand succès que venait de remporter Frédéric II. Des trois hauteurs occupées par les alliés, celle de l'est, le Mühlberg, était en son pouvoir ; elle lui offrait la meilleure position pour canonner et assaillir le Spitzberg. Il avait mis hors de combat 15 bataillons russes, pris 42 canons[2]. Par ce

1. Sur le plan (ci-joint) de disposition des forces, nous avons indiqué les deux positions successives de ces trois corps : régiments Laudon et Baden-Baden et grenadiers autrichiens. On n'a pu indiquer celles, également successives, des autres régiments autrichiens.

2. Et non 180, comme le prétend Bolotof.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

premier succès, il pouvait jeter le désordre matériel et moral dans l'armée russe, si « novice aux manœuvres », obligée à faire une conversion totale, émue de voir l'espace se resserrer sous ses pieds, obligée de s'entasser sur le plateau du Spitzberg, présentant à l'artillerie prussienne une masse compacte où pas un projectile n'était perdu. « Il n'y avait pas un point, dit le rapport de Soltykof, où l'artillerie ennemie ne causât du ravage, en sorte que chez nous beaucoup de caissons sautèrent et beaucoup d'affûts se trouvèrent endommagés. »

Sans doute Frédéric se crut vainqueur. Il expédia des courriers à Berlin et à son armée de Silésie. Il renvoya au prince Henri le courrier qui lui avait apporté le message de la victoire de Minden, le chargeant d'annoncer en échange sa propre victoire.

Ce qu'il lui restait à faire était cependant, de beaucoup, le plus difficile. Il fallait passer le ravin de Kuhgrund, large de 50 ou 60 pieds, profond de 10 ou 15, sous le feu de la grande batterie du Spitzberg et sous la mousqueterie des régiments russes et autrichiens qui accouraient.

En effet, Soltykof, toujours « conformant ses dispositions à celles de l'ennemi », faisait opérer une nouvelle conversion à ses régiments, de manière à faire front du côté du Kuhgrund.

Le plateau du grand Spitzberg était si étroit, au moins dans sa partie plane, qu'on ne pouvait ranger que deux régiments de front. Russes et Autrichiens y formaient donc une série d'échelons : en première ligne, Rostof et 2e grenadiers ; en seconde, grenadiers Laudon commandés par Campitelli ; en troisième, Biélozersk et Nijni-Novgorod ; en quatrième, Novgorod et Pétersbourg ; en cinquième, régiments Laudon et Baden-Baden ; en sixième, Arkhangel et dragons de Tobolsk ; et ainsi de suite. — Vologda, Pskof, 3e et 4e grenadiers continuaient à couvrir la grande batterie.

Bruce commandait ces échelons. Il essaya de passer le Kuhgrund et de reprendre le Mühlberg. Il échoua, mais il avait retardé la marche offensive de Frédéric II. Si le roi eût pu suivre son premier élan et emporter la grande batterie,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'armée russe était perdue, car c'était seulement le feu de cette batterie qui, balayant le village de Kunersdorf et les passages entre les étangs, empêchait la cavalerie de Seydlitz de se déployer en avant du lac Blanc et du lac Pourri, et d'assaillir sur le flanc droit les positions russes.

Frédéric II avait remarqué que les marais de l'Els-Busch étaient moins infranchissables qu'il ne l'avait supposé, puisque les fuyards du Mühlberg et les grenadiers à cheval russes les avaient traversés. Il commença par canonner ces fuyards, qu'essayait de rallier Galitsyne. Alors, pris d'une nouvelle panique, entraînant les grenadiers à cheval dans leur déroute, ils coururent jusqu'au Rothvorwerk. On pouvait maintenant assaillir le plateau du grand Spitzberg par son front nord.

Le roi prépara donc une triple attaque : 1° à sa droite, par l'Els-Busch ; 2° de front, par le Kuhgrund ; 3° à sa gauche, avec la cavalerie de Seydlitz.

A droite, l'attaque fut menée par une colonne d'infanterie et une de cavalerie. Celle d'infanterie se heurta, à peu près à la hauteur du Laudongrund et du Judenberg, aux régiments Sibérie, Nizovski, Azof, soutenus par Ouglitch et Kief, et commandés par les brigadiers Berg et Derfelden. Borozdine renforça ces régiments d'une partie de ses obusiers à la Chouvalof. Du Judenberg l'artillerie autrichienne canonnait la colonne prussienne. Celle-ci, mitraillée de front et de flanc, subit des pertes énormes et fut rejetée dans l'Els-Busch.

La cavalerie du prince de Würtemberg, qui la flanquait sur sa gauche, chargea, si l'on en croit Frédéric II, mal à propos[1] et uniquement parce que le prince de Würtemberg « s'impatientait de l'inaction de la cavalerie ». Elle escalada le front nord du plateau presque à la hauteur de la grande batterie du Spitzberg. Elle fut d'abord assez heureuse : ses cuirassiers gravirent les pentes, tombèrent dans le flanc du régiment Novgorod et, comme l'infanterie russe était presque tout entière occupée contre celle du roi, pénétrèrent assez avant

1. *Histoire de la guerre de Sept ans* et *Politische Correspondenz*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur le plateau. Laudon et Roumiantsof n'eurent que le temps d'appeler le régiment Kolowrat, les dragons Tobolsk, le régiment Arkhangel. D'une charge impétueuse ils culbutèrent les cuirassiers prussiens, épuisés de ce grand effort, et les rejetèrent dans l'Els-Busch.

Au centre, Frédéric II menait l'attaque de front : son avant-garde, sa première ligne, la réserve de Finck, escaladèrent les pentes opposées du Kuhgrund, refoulèrent devant elles les régiments russes, arrivèrent à 800, puis à 150 pas de la grande batterie. Mais alors accoururent du Judenberg Azof, 2e Moscou et 1er grenadiers, dirigés par le brigadier Berg. D'autre part, l'artillerie russe ne restait point inactive : le général Borozdine, avec ses obusiers à la Chouvalof, couvrait de projectiles les masses désormais trop pressées de l'infanterie prussienne. Celle des Russes se défendait avec son sang-froid habituel. L'attaque ne gagnait plus de terrain. Ici le génie et les finesses tactiques de Frédéric II ne lui servaient de rien : c'était le combat front contre front, l'escrime au sabre et à la baïonnette, le corps-à-corps, et, à chaque toise de terrain conquis ou reconquis, un monceau de cadavres et de mourants.

Bolotof nous dit :

> Dieu lui-même avait inspiré à nos généraux, en place d'une première ligne battue, d'en former en toute hâte de nouvelles, prenant un régiment à droite, un régiment à gauche, opposant ainsi des digues courtes et peu profondes, mais multipliées, résistant l'une après l'autre à l'ennemi, quoique ce fût amener les régiments comme à la boucherie, car l'ennemi, croissant en nombre à chaque minute, faisait à chaque instant de nouveaux progrès, se ruant avec une bravoure indescriptible sur ces lignes minces, les détruisait de fond en comble l'une après l'autre. Cependant les nôtres ne se croisaient pas les bras, mais chaque ligne, mettant genou en terre, déchargeait les fusils jusqu'à ce qu'il n'y eût dans ses rangs personne de vivant ou personne d'intact. Tout cela retardait toujours un peu les Prussiens et donnait à nos généraux le temps de se reconnaître et d'aviser aux moyens de sauver l'armée.

Cependant le régiment Knobloch, de la première ligne prussienne, avait réussi à occuper le village incendié de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Kunersdorf et à s'établir dans l'enclos de son cimetière. De là, en gravissant des ravins, les Prussiens pouvaient s'élever jusqu'au plateau du Spitzberg et assaillir les alliés par leur flanc droit.

Ce fut pour l'armée russe le moment le plus critique de la bataille. A en croire Bolotof, le généralissime aurait été pris d'un accès de découragement :

> Le vieillard qui nous commandait se trouvait déjà dans un tel trouble et désespoir, qu'oubliant tout, il se jeta à bas de cheval, se mit à genoux, et élevant les bras vers le ciel, en présence de tous, il supplia, les larmes aux yeux, le Tout-Puissant de lui venir en aide dans une telle extrémité d'infortune et de sauver les siens d'une perte assurée. Et cette prière, que le vertueux vieillard élevait au ciel dans la pureté de son âme et de son cœur, il se peut que le ciel l'ait entendue, car, très peu d'instants après, il arriva ce que personne n'aurait pu penser et imaginer et ce qu'on pouvait le moins attendre[1].

Il était 3 heures de l'après-midi. Frédéric II avait conquis plus de la moitié du terrain que les Austro-Russes occupaient le matin. Mais toute l'infanterie prussienne, même la réserve, avait été engagée : elle était épuisée, et il fallait de bien autres efforts pour achever de débusquer les Russes du Spitzberg et du Judenberg. Finck conseillait de s'arrêter en se maintenant dans les positions conquises : il représentait que les Russes étaient cruellement éprouvés matériellement et moralement ; qu'ils n'attendaient que la nuit pour se mettre en retraite ; que dès lors le résultat cherché par le roi serait pleinement atteint, sans qu'il lui en coutât plus d'hommes. Retzow raconte que « tous les généraux opinèrent dans le même sens à l'exception d'un seul, qui voulut faire le flatteur ». Il ne le nomme pas, mais Bolotof le nomme : « Et toi Wedell, lui dit le roi, qu'en penses-tu ? » Wedell, qui était un courtisan tout autant qu'un militaire, voulut flatter le roi et lui donna l'avis le plus conforme à ses désirs. Alors le roi, sans réfléchir plus longtemps, s'écria : « Eh bien, en avant ! »

1. Bolotof, t. I, p. 918.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Quoi qu'il en soit de ce récit, il est certain que Frédéric II, qui avait sur le cœur son succès incomplet et même contesté de Zorndorf, était décidé à en finir cette fois avec les Russes et, par une défaite irrémédiable ou une destruction totale, de « s'en débarrasser » pour toute la campagne. Il ne voulait pas d'une demi-victoire.

Il imposa de nouveaux efforts à son infanterie. Sans atteindre encore la grosse batterie, on la déborda par la droite. On la dépassa. Ses défenseurs, inquiets, commençaient à l'abandonner. « Qu'on voie à quoi tiennent les victoires ! » dira plus tard Frédéric [1]. D'après son récit, Laudon serait accouru, aurait réoccupé ou renforcé la batterie et fait cracher sur les assaillants les grosses bouches à feu chargées à mitraille.

L'attaque de gauche pouvait seule déterminer un nouveau progrès. C'était celle que la cavalerie de Seydlitz allait diriger sur le flanc sud du plateau du Spitzberg. L'intrépide guerrier hésitait à l'entreprendre ; il avait d'abord à faire déboucher ses escadrons dans les intervalles des étangs de Kunersdorf ; à se former au delà sous les batteries du Spitzberg et du Judenberg, dans une *area* battue de feux croisés ; puis à charger non sur de la cavalerie ou de l'infanterie à découvert, mais sur des pentes raides couronnées de retranchements, et en avant desquelles étaient semés des trous de loup. Son coup d'œil ne pouvait le servir aussi bien qu'à Zorndorf, où l'on découvrait toute l'action comme « sur la paume de la main ». Il ne savait où en était le roi de son attaque sur le plateau. Il hésitait donc ; mais comme il recevait de Frédéric II courrier sur courrier, comme il ne pouvait répondre « sur sa tête » de l'heureux succès d'une nouvelle désobéissance, il dut se résoudre à donner le signal.

Il déboucha par les intervalles des étangs, mit ses escadrons en ligne sous un terrible feu d'artillerie, chargea sur les retranchements, sur les régiments qui les défendaient : Pskof, 3e et 4e grenadiers, Nevski, Kazan. Naturellement il dut se replier avec de grandes pertes. Ses cavaliers étaient mainte-

1. *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nant décimés, de plus affamés, épuisés par quatorze heures passées à cheval. Le nerf principal de l'armée prussienne, sa magnifique cavalerie, était maintenant brisé. La faible cavalerie des alliés prit courage à cet échec de Seydlitz ; d'abord deux escadrons de hussards autrichiens et deux escadrons des cuirassiers Altesse-Impériale le chargèrent dans sa retraite. Le reste de la cavalerie alliée accourut ; en première ligne, les hussards Lichtenstein, Lœvenstein, Würtemberg, les cuirassiers Altesse-Impériale, Kief, Novotroïtski, Kazan ; en deuxième ligne, les dragons Arkhangel, Tobolsk, Riazan ; en réserve, Tottleben avec le 4e cuirassiers et les kosaks. La charge fut conduite par Laudon en personne. La cavalerie de Seydlitz fut rechassée au delà des étangs. Puis les escadrons victorieux se rangèrent sur la lisière des bois de Francfort, le front tourné vers le grand Spitzberg. A partir de ce moment ils ne prirent presque aucune part à l'action.

Le courage revenait à Soltykof. Du Judenberg, où ne restèrent plus que 3 régiments d'infanterie autrichienne et 3 de hussards, il appelait sans cesse de nouveaux renforts sur le plateau du Spitzberg. Il y fit passer tout le corps de Fermor, composé de troupes fraîches. La grande batterie du Spitzberg, un instant abandonnée, fut reprise. Sous cette irrésistible poussée, les Prussiens, qui n'avaient plus de troupes intactes, durent reculer jusqu'au Kuhgrund. Ils y furent précipités. La crête du ravin se couronna de nouveau d'artillerie, d'obusiers Chouvalof. Les projectiles pleuvaient dru sur le Mühlberg où les troupes rejetées du Spitzberg se mêlaient aux dernières qu'avait amenées Frédéric. Celui-ci prétend que ses soldats eurent alors peur de la captivité et de la déportation en Sibérie [1]. Une panique se produisit, et les Prussiens commencèrent à dégringoler par toutes les pentes. Les Russes franchirent à leur tour le Kuhgrund, abordèrent le Mühlberg à la baïonnette. En un instant ce monticule fut déblayé, le village et le cimetière de Kunersdorf repris.

1. *Politische Correspondenz.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Frédéric II s'épuisait en vains efforts pour arrêter la déroute. Ses habits étaient déchirés ; deux chevaux furent tués sous lui : une balle s'aplatit sur un étui d'or qu'il avait dans sa poche. Sans cesse il ramenait au combat tout ce qui avait encore figure de troupes, mais ses fantassins ne se ralliaient un instant que pour se disperser aussitôt après.

Il n'avait plus un bataillon intact. Seule la cavalerie de Seydlitz et quelques escadrons des cuirassiers de la garde restaient debout. Le roi voulait, à tout prix, ressaisir la victoire qui lui échappait. Seydlitz passa de nouveau les étangs de Kunersdorf, chargea les retranchements des Russes et tomba renversé d'un biscaïen. Alors tout s'enfuit. Le prince de Würtemberg, se retournant vers ses dragons pour leur commander une dernière charge, s'aperçoit qu'il est seul. Il est blessé. Putkammer est tué à la tête de ses hussards. Finck, Hülsen sont blessés.

Affranchis de la crainte que leur inspirait encore cette cavalerie, les bataillons russes commencent à descendre des hauteurs. La cavalerie régulière, les kosaks, les Croates se répandent au galop dans la plaine.

Frédéric essaie encore de disputer les passages du Hühnerfluss avec le régiment de Leswitz, le régiment des pionniers et deux escadrons des cuirassiers de la garde. Mais les kosaks Tchougouïef, avec leurs longues lances, n'hésitent pas à charger les hommes de fer, les culbutent, leur enlèvent un étendard et font prisonnier leur commandant Biedersee. Les fuyards de l'armée prussienne s'écrasent maintenant aux étroits passages entre les lacs de Bischofssee. Le régiment des pionniers est pris. Le roi est presque seul ; on entend déjà les hourrahs des kosaks qui courent sur lui. Enfin le lieutenant Pritwitz réussit à l'entourer d'une escorte de 40 hussards de Zieten et couvre sa fuite en faisant le coup de sabre avec les cavaliers ennemis.

Laudon poursuit les débris de Seydlitz sur Celowo ; Tottleben galope sur Bischofssee et Trettin ; les grenadiers à cheval, qui n'avaient pas encore donné, suivent les hussards, les kosaks, les Croates. On ramasse chariots, caissons, canons.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tout ce qui essaie de résister est pris, sabré ou jeté dans les marais. A Bischofssee, Tottleben y précipite tout un escadron. Mais il s'arrête là et les grenadiers à cheval ne dépassent pas Trettin. Si la poursuite avait été plus énergique, ou les escadrons russes moins fatigués, peut-être moins occupés de piller, pas un bataillon de l'armée prussienne n'eût échappé.

Dans la journée, un corps prussien, sous Wunsch, suivant l'autre rive de l'Oder, était entré dans Francfort et y avait enlevé les 260 hommes que Soltykof y avait laissés à titre de sauvegarde. Brandt, occupé de préserver le vagenbourg, n'avait rien fait pour empêcher cet exploit médiocre, dont l'armée russe ne s'aperçut même pas, qui n'eut aucune influence sur les opérations, mais qui aurait pu avoir des suites fort graves, si la victoire ne se fût décidée en faveur des coalisés. Tout de suite après, Wunsch évacua Francfort et se retira sur Lebus.

Le lendemain, Soltykof fit chanter le *Te Deum* et tirer les salves de victoire. Ce n'était pas comme à Zorndorf : il n'y avait plus de canons prussiens pour lui répondre par d'autres salves. Il adressa un premier rapport à la tsarine, que lui porta un autre Soltykof (Nicolas Ivanovitch), qui fut plus tard gouverneur des grands-ducs Alexandre et Constantin, et qui devait mourir prince et feld-maréchal.

Le généralissime attestait dans le rapport que, « s'il y avait dans l'histoire une victoire plus complète et plus glorieuse, cependant le zèle et le talent de ses généraux et officiers, l'héroïsme, bravoure, discipline et fraternelle concorde de ses soldats, méritaient d'être cités en exemple aux siècles à venir ».

Il faisait l'éloge de l'artillerie, qui « avait maintenu la gloire conquise par elle dans toutes les autres occasions ». Enfin il rendait un hommage délicat à ses alliés autrichiens : « Le corps des troupes impériales romaines, au lieu de l'envie et discorde qui trop souvent se manifestent entre troupes de nationalité différente, semble n'avoir fait sa jonction avec celles de Votre Majesté Impériale que pour que les deux ar-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mées fussent l'une à l'autre des témoins impartiaux de leur courage respectif et pour donner au monde le spectacle de la concorde et de l'harmonie entre alliés. » Soltykof écrivait aussi à Vorontsof : « Quel coup pour le roi de Prusse, qui venait pour nous exterminer ! Et nous l'avons battu à plate couture[1]. »

Les Russes comptaient 2 614 tués et 10 863 blessés ; les Autrichiens 1 399 tués ou blessés. La perte des Prussiens était énorme : 7 627 tués et 4 542 blessés, 7 000 prisonniers. Beaucoup plus considérable était le nombre des fuyards qui ne rejoindraient pas les drapeaux. Tous leurs généraux avaient été tués, blessés ou tout au moins contusionnés ; 540 officiers étaient sortis du rang. On laissait à l'ennemi 26 drapeaux d'infanterie, 2 étendards de cavalerie, 172 canons, entre autres ces grosses pièces que Frédéric avait amenées à si grande peine de Küstrin.

Parmi les officiers prussiens qui tombèrent à Kunersdorf, il en est un dont les lettres européennes portèrent le deuil : c'était Ewald von Kleist[2], major du régiment Hausen, le poète du *Printemps*, l'auteur de tant d'autres pièces énergiques ou gracieuses.

Dans l'une d'elles il avait exprimé ce vœu : « Puissé-je moi-même rencontrer cette mort glorieuse quand les destins m'appelleront ! Je chantais ces vers dans le tumulte de la guerre, quand les brigands de toutes nations, par le fer et le feu, changeaient ma patrie en un désert, quand Frédéric de sa main vaillante saisissait le drapeau et qu'avec lui la foudre, la mort, volaient vers l'ennemi, et que, pour le peuple et pour le pays, qui gémissent dans la nuit profonde du malheur, il comptait pour rien ses jours si précieux. » Cet hymne guerrier est de l'année même de Kunersdorf. C'est dans cette bataille qu'à l'âge de 44 ans, Kleist devait trouver cette mort glorieuse qu'il demandait aux dieux, une fin à la fois héroïque et cruelle. Le

1. En français, *Société imp. d'histoire de Russie*, t. IX, p. 490.
2. Carl Friedrich Pauli, *Leben grosser Helden des gegenwärtigen Krieges*. Halle, 1759, t. VI. — A. Chuquet, *De Ewaldi Kleistii vita et scriptis*. Paris, 1887.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

roi l'avait emprunté avec le régiment Hausen à l'armée du prince Henri. Avec l'infanterie de Finck il assaillait les positions russes. Il avait déjà une douzaine de contusions et deux doigts de la main droite coupés. Le sabre dans la main gauche, il n'en chargeait pas moins un bataillon autrichien, lorsqu'il reçut une balle dans le bras gauche. Ressaisissant le sabre de la main droite mutilée, il continuait à combattre : un coup de mitraille lui brisa la jambe droite et le renversa de cheval. Deux de ses soldats le relevèrent, un chirurgien procéda aux pansements. Le chirurgien fut tué d'une balle. Des kosaks survinrent, le dépouillèrent, lui enlevant même son chapeau, sa perruque et sa chemise. Ils l'auraient tué, s'il ne leur avait parlé polonais : le prenant pour un Polonais, ils se contentèrent de le jeter tout nu dans un marais. Dans la nuit il fut secouru par des hussards russes, qui le tirèrent au sec, lui donnèrent un vieux manteau et un chapeau, le réchauffèrent à un feu de bivouac, le réconfortèrent d'un peu de pain et d'eau. L'un d'eux lui offrit même une pièce de 8 groschen, et comme il refusait, la laissa tomber sur le manteau. Puis nouvelle visite de kosaks : ils lui prirent tout ce qu'il devait à la généreuse compassion des hussards. La nuit se passa ainsi ; le lendemain, à 10 heures du matin, un officier russe nommé Stackelberg, capitaine de cavalerie, le fit relever, placer sur une voiture et conduire à Francfort. Le professeur Nicolaï le reçut dans sa maison et le soigna. Nombre d'officiers russes vinrent le visiter et lui offrir leurs services. Mais les soins étaient arrivés trop tard, et le 24 août, douze jours après la bataille, Kleist mourut de ses blessures. Le professeur Nicolaï se chargea des funérailles ; le commandant russe de Francfort, Chettnof, fit rendre au défunt les honneurs militaires : le corps fut porté par douze grenadiers et le convoi suivi par les principaux officiers russes de la garnison.

Le soir de la bataille de Kunersdorf, terrible avait été le désespoir de Frédéric. Du champ de carnage, il écrivait à Finckenstein : « Mon malheur est de vivre encore... D'une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

armée de 48 000 hommes, je n'en ai pas 3 000. Dans le moment que je parle, tout fuit, et je ne suis plus maître de mes gens... C'est un cruel revers. Je n'y survivrai pas. Les suites de l'affaire seront pires que l'affaire même. Je n'ai plus de ressource, et, à ne point mentir, je crois tout perdu. Je ne survivrai point à la perte de ma patrie. Adieu pour jamais[1] ! »

Ces trois derniers mots laissent supposer que Frédéric eut un moment l'idée du suicide. Et, en effet, tout espoir semblait perdu. Comment prévoir que Soltykof et Laudon ne poursuivraient pas à outrance les quelques mille hommes qui lui restaient ; que le prince Henri, affaibli des troupes qu'il lui avait empruntées, pourrait tenir contre Daun ; que ce n'en fût pas fait de Berlin et du royaume de Prusse ? Prisonnier des kosaks ou prisonnier des Croates, telle était la seule alternative qui pouvait s'offrir à l'esprit du roi ; échappant à Soltykof, il ne pouvait tomber que sur Daun. La destruction totale n'était plus affaire que de quelques jours.

La nuit du 12 au 13, il la passa à Œtscher, au nord-est de Lebus. Puis il franchit les ponts de l'Oder et, le 14, se trouvait à Reitwein sur la rive gauche. Il était si malade de fatigue, d'émotion, de chagrin, de sa contusion, l'habit percé d'une balle et recousu avec du fil blanc, qu'il remit d'abord à Finck le commandement sur toutes les troupes : le chiffre de celles-ci était remonté de 3 000 à 10 000 hommes. La détente ou l'affaissement du système nerveux produisirent chez Frédéric II un prodigieux affaiblissement; il s'y joignit une attaque de goutte : il ne pouvait tenir sur ses jambes. Découragement profond : il approuva Finckenstein d'avoir demandé à l'Angleterre qu'elle s'entremît pour la paix. Les plus tristes réflexions assombrissaient son esprit ; autour de lui, ses compagnons de gloire disparaissaient l'un après l'autre : le grand Schwerin était tombé à Prague, Keith et Brandebourg à Hochkirch, Wobersnow à Paltzig, Putkammer à Kunersdorf ; Seydlitz, le prince de Würtemberg, Hülsen, Itzenplitz, Knobloch étaient aux mains des chirurgiens. C'était bien pire qu'à l'époque où

1. *Politische Correspondenz*, t. XVIII, 2e partie, p. 181.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

il écrivait : « Mes généraux passent au grand galop l'Achéron, et bientôt il ne restera plus personne[1]. » La « cruelle guerre », que poursuivaient si âprement contre lui les trois femmes[2], avait détruit toutes ses élites : « Ah ! si j'avais dix bataillons de 1757 !... Mais ce qui nous reste n'est pas comparable à ce que nous avions de plus mauvais[3]. »

Plus tard, Frédéric a fait cet aveu : « Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes découragées, c'en était fait des Prussiens... Enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre ; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce[4]. » Le soir de Kunersdorf, il voyait déjà l'ennemi en route sur sa capitale : « A Berlin, écrivait-il à Finckenstein, on fera bien de penser à sa sûreté[5]. » Le lendemain il prescrivait à ce ministre de se transporter avec le gouvernement à Magdebourg et d'engager « sous main » les gens riches et aisés de se retirer à Hambourg avec leurs effets et capitaux, car « l'ennemi peut être à Berlin en deux ou trois jours[6] ».

Dans cette bataille de Kunersdorf, Soltykof ne s'était point montré un général médiocre. En faisant la part de ce qu'il dut aux conseils de Laudon, il faut reconnaître qu'il avait résolument accepté la bataille, choisi les positions les plus avantageuses, ajouté à leur force naturelle par des travaux bien conçus, fait des reconnaissances aussi exactes que possible, assuré la retraite tout en se préparant à la défense. Il avait su « conformer ses dispositions à celles de l'adversaire », rompu avec la routine du grand carré à la Münich, fait les modifications opportunes à mesure que se développait le mouvement de Frédéric, amené à propos les forces de son aile occidentale au secours de l'aile orientale, tiré parti de

1. *Politische Correspondenz, ibid.*, p. 407, au prince Henri, 16 juillet 1759.
2. Élisabeth, Marie-Thérèse, la marquise de Pompadour.
3. *Politische Correspondenz*, à Finckenstein, 16 août.
4. *Histoire de la guerre de Sept ans.*
5. *Politische Correspondenz*, 12 août 1759.
6. *Ibid.*, 13 août.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

toutes ses ressources, montré du sang-froid et de la ténacité au moment le plus critique. On ne pourrait lui reprocher que de n'avoir pas tenté, au début, de disputer le passage de l'Oder et, à la fin, de n'avoir pas complété la défaite des Prussiens par une poursuite plus énergique.

Les fautes du grand capitaine prussien apparaîtront beaucoup plus graves. Il est évident qu'il n'avait pas pris le temps de faire une reconnaissance exacte du terrain. Dans les positions si fortes où il rencontrait l'ennemi, c'était peut-être une imprudence de livrer la bataille : d'autant plus qu'en se tenant sur la défensive il eût obligé les alliés à descendre de leurs hauteurs, soit pour l'attaquer sur les siennes, soit pour décamper. Il semble qu'il ait reconnu plus tard cette témérité. Catt nous dit qu'un jour, cherchant à consoler le roi, il lui dit : « Mais, sire, ne faut-il pas des coups hardis dans la guerre ? » Et Frédéric lui répondit : « Oui, il les faut, mais on ne doit pas, mon cher, les entreprendre sur l'idée de la faiblesse ou du manque de tête de l'ennemi. » Le point d'attaque, sur le Mühlberg, était-il bien choisi ? M. Masslovski se demande parfois ce qu'aurait fait le grand Souvorof à la place de Soltykof : ne peut-on se demander ce qu'aurait fait Napoléon à la place de Frédéric II ? La position des Austro-Russes à Austerlitz reproduit à certains égards leur position de Kunersdorf ; là aussi il y avait une hauteur qui semblait la plus inaccessible et qui était cependant la clef de la bataille : Napoléon n'usa pas ses forces contre les autres ; c'est le plateau de Pratzen qu'il voulait, et il l'eut. Il est vrai que ce fut après avoir induit ses adversaires à s'y affaiblir dans l'espoir de profiter de ses faiblesses apparentes. Napoléon, au début de Kunersdorf, eût peut-être attaqué d'abord le Mühlberg ; mais il ne se fût pas acharné à franchir le Kuhgrund ; il eût bien vite transformé l'attaque en une simple diversion, calculée pour attirer de ce côté les troupes du Spitzberg et du Judenberg ; et c'est apparemment le Judenberg, si fort qu'il fût, qu'il aurait attaqué à fond, avant que son infanterie fût décimée et démoralisée dans une entreprise secondaire.

Frédéric II au contraire engagea, entassa sur ce point tous

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ses régiments et jusqu'à ses réserves. Il fut alors obligé, pour se donner du jour, de lancer sur le Spitzberg, si ardu et si fortement occupé, la cavalerie de Seydlitz. Il eut cette témérité de faire charger ses escadrons sur des retranchements et sur des batteries. Il consomma la perte de cette magnifique cavalerie et ne la trouva plus quand il s'agit de soutenir la retraite, qui dès lors se changea en une déroute.

De cette destruction, plus tard et en secret, il dut se faire des reproches amers. Mais d'abord il n'avoua pas et préféra rejeter la faute sur cette même cavalerie. Le 16, écrivant au prince Henri, il se contentera de dire : « Le prince de Würtemberg et Seydlitz blessés, la cavalerie a disparu du champ de bataille. » Il paraît qu'il alla plus avant dans l'injustice, car le 24 nous le trouvons presque en polémique avec le prince de Würtemberg : « En réponse à votre lettre du 22, je dois malheureusement vous dire que la cavalerie ne s'est point distinguée dans cette bataille, attendu qu'elle a chargé mal à propos ; par là elle s'est fait mettre en une telle confusion que, lorsqu'elle est devenue nécessaire à la fin, on n'a pu en tirer aucun service. » Il persiste, et avec une pointe de mauvaise humeur, dans une réplique du 28 : « Je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de choquant pour Votre Altesse dans la lettre que je lui ai écrite en dernier lieu. Il est constant que la cavalerie s'est retirée une heure avant la fin de la bataille et qu'elle n'était plus présente lorsque j'en avais le plus grand besoin... Il n'est point étonnant d'ailleurs qu'on ne soit pas prodigue de récompenses après une bataille perdue. » Il est peu probable cependant que Seydlitz, si peu empressé pour la première charge, le prince de Würtemberg et Putkammer se soient permis de charger pour la seconde fois sans un ordre formel du roi. Quand ils dirigèrent l'attaque où les deux premiers furent blessés et le troisième tué, nous avons vu que la bataille était déjà perdue : en réalité c'est grâce à leur dévouement que l'offensive de l'infanterie russe fut retardée et que les débris de l'armée prussienne purent opérer leur retraite.

Si l'on compare les fautes commises à Paltzig par Wedell et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

que Frédéric lui a si rudement reprochées, on trouvera peut-être que Frédéric les a toutes reproduites à Kunersdorf : bataille livrée sans raisons impérieuses, attaque sur des positions trop fortes, entêtement dans cette attaque à mesure que les chances de succès diminuaient, emploi de la cavalerie contre des hauteurs retranchées et armées de batteries.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XII

LE LENDEMAIN DE KUNERSDORF. — FIN DE LA CAMPAGNE DE 1759

L'effet produit par la bataille de Kunersdorf fut très grand dans l'Europe entière. La tsarine en eut une joie profonde : elle fit chanter dans son palais un *Te Deum*, auquel elle invita l'ambassadeur de France. Celui-ci échangea des félicitations avec le chancelier. Il écrivait à sa cour : « Nos compliments réciproques finirent toujours par ces expressions : « Tout bon « Russe doit être bon Français comme tout bon Français doit « être bon Russe[1]. »

L'ambassadeur constate qu'Élisabeth « a reçu avec une modestie et une religion infinie ce grand événement, qu'elle regarde comme une preuve de la protection divine pour la bonne cause ». Elle récompensa l'heureux généralissime par le bâton de feld-maréchal ; une médaille d'argent fut frappée en son honneur avec cette inscription : « Au vainqueur des Prussiens. » Les autres généraux furent aussi l'objet des libéralités de la tsarine. Le lieutenant-colonel Volkof, qui avait apporté les drapeaux conquis, fut fait colonel et reçut un cadeau de 2000 roubles. « Les drapeaux et étendards prussiens furent apportés au palais par un détachement des gardes du corps, au son des tambours, et placés dans la salle du trône. » (L'Hôpital.) Le 17 septembre, jour de naissance de l'impératrice, le général de brigade Soumarokof, poète, auteur dramatique, directeur de la nouvelle troupe russe et l'un des fondateurs du théâtre national, donna, sur la scène

1. A. Rambaud, *Instructions*, t. II, p. 91.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'il dirigeait une pièce (le *Refuge de la vertu*), qu'il fit précéder d'un prologue en l'honneur de la grande victoire : les *Nouveaux lauriers*[1].

La joie ne fut pas moins vive à la cour de Saxe et à la cour de Vienne. Le roi de Pologne décora Soltykof du grand cordon de l'Aigle blanc. Marie-Thérèse lui envoya une bague et une tabatière enrichies de diamants, plus 5 000 ducats. Elle fit des cadeaux en argent et en bijoux à Fermor, Villebois, Roumiantsof, Panine, Stoffeln.

La cour de Versailles transmit ses félicitations à Pétersbourg. Nous savons cependant qu'elle avait toujours eu la crainte que les Russes ne fussent trop vainqueurs. Mais l'opinion chez nous fut émue favorablement de la bravoure des troupes « russiennes ». Un certain Teissern composa même en l'honneur de Soltykof une pièce de vers qui fut transmise à Élisabeth par les soins de notre ambassade[2].

Finckenstein avait écrit à l'ambassadeur de Prusse auprès du roi d'Angleterre : « Un miracle seul peut nous sauver. Parlez avec Pitt non comme un ministre, mais comme un ami. Exposez à ce grand homme le danger pressant où se trouve le plus fidèle allié qu'ait jamais eu l'Angleterre. Peut-être pourra-t-il faire la paix[3]. » Les ministres anglais ne se montrèrent point ébranlés de ce terrible échec : ils assurèrent le ministre prussien Münchhausen que, tant que Frédéric serait sain et sauf, ils ne perdraient point courage ; mais le moment n'était point favorable pour parler de paix.

Aucun des écrivains de notre temps ne fait doute qu'au lendemain de la bataille, dans le désarroi de la monarchie prussienne, il eût suffi de 20 000 à 25 000 Austro-Russes pour occuper Berlin et, du coup, mettre fin à la guerre. Le surlendemain de Kunersdorf, Hadik était venu rejoindre Laudon avec tout son corps d'armée. Cependant on n'alla point à Berlin. Tout de suite, Daun, Laudon, Hadik reprirent leur rôle obsédant auprès de Soltykof, ne cherchant

1. Pierre Corvin. *Histoire du théâtre russe.*
2. *Archive Voroutzof*, t. VI, p. 370.
3. Schæfer, t. II, p. 435.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'à l'empêcher de recueillir les fruits de sa victoire et à l'emmener en Silésie. Leurs prétentions et leur égoïsme éclataient en toute occasion. Conçoit-on qu'ils osèrent proposer à Soltykof de leur remettre l'artillerie et les prisonniers prussiens? Le feld-maréchal refusa : il chargea la brigade Benckendorf d'escorter jusqu'à Posen ces canons, ces prisonniers et les blessés de l'armée russe.

Par suite de ce détachement et des pertes subies dans la journée du 12, Soltykof n'avait guère plus de 20 000 hommes; mais il en restait 15 000 à Laudon et Hadik allait lui en amener 12 000. La prépondérance numérique, dans l'armée des alliés, passait donc du côté des Autrichiens. On ne pouvait rien faire sans eux; or Hadik refusa d'aller à Berlin. Les raisons qu'il donnait de son refus semblent futiles. Il craignait qu'on manquât de vivres; il jugeait la saison trop avancée, or on était à fin d'août. Enfin il redoutait que le roi, profitant de son absence, ne se jetât sur la Saxe.

Daun, qui s'était avancé jusqu'à Pribus, qui avait poussé Bukow à Lauban, Ahrenberg à Marklissa, Markner à Gœrlitz, Harsch à Trautenau, ne mettait toutes ces troupes en mouvement qu'à cause du faible corps qu'avait le prince Henri à Schmottseifen et Lœwenberg. Non pas même pour l'attaquer, mais seulement pour le surveiller. Il s'imaginait que ce prince allait se jeter entre les masses impériales et russes. C'était à quoi se bornaient les opérations autrichiennes quand Frédéric II, encore le 24 août, s'attendait à voir Daun faire sa jonction avec les Russes sous Francfort et « donner le coup de grâce » à la puissance prussienne. Daun envoyait coup sur coup à Soltykof le prince de Lobkowitz, puis Lascy, puis l'attaché russe Springer, tous avec des messages et des propositions du même ordre : on ne pouvait entamer de nouvelles entreprises; il fallait songer à prendre les quartiers d'hiver; il demandait à l'armée russe de couvrir ses propres opérations en Saxe ou en Silésie.

Soltykof aurait-il pu agir seul sur Berlin et sans prendre conseil que de lui-même, laissant ses alliés à leurs savantes « marches-manœuvres » et à leur stérile guerre de sièges?

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il ne le pouvait pas, d'abord à cause de ses instructions qui lui prescrivaient d'écouter les conseils expérimentés de Daun, de ne point « s'éloigner » de ce que celui-ci lui demanderait. Même ses deux victoires prussiennes ne l'avaient point émancipé de la tutelle de la Conférence. Souvorof, qui nous apparaît autrement énergique et déterminé que lui, a subi plus tard les mêmes entraves, directions venues de Pétersbourg, obligation de s'entendre avec les alliés, tutelle égoïste et soupçonneuse des Autrichiens : même après Cassano, la Trebbia, Novi, la destruction de trois armées républicaines, Souvorof n'a pu s'attaquer au territoire français ; il lui a fallu suivre l'appel des Autrichiens dans le dédale des monts helvétiques et y perdre son armée victorieuse.

Pour des raisons purement militaires, Soltykof ne pouvait pas non plus agir seul contre Berlin. Il eût fallu 25 000 à 30 000 hommes ; il avait à peu près ce nombre ; mais beaucoup de ses régiments, surtout du Corps d'observation, étaient désorganisés, privés de bons cadres et de bons officiers. S'il se plaignait, au lendemain de Paltzig, d'avoir des affûts fatigués et disloqués, un matériel d'artillerie avarié, plus assez de chevaux pour traîner ses pièces et son charroi, un approvisionnement insuffisant en projectiles, combien plus après la bataille du 12 août !

Il était resté à Kunersdorf pendant quatre jours après l'action. Le 16, il s'aperçut que les chaleurs et l'odeur de carnage rendaient ce séjour intolérable et malsain. Il se rendit à Lossow sur l'Oder, passa le fleuve, et descendit vers le sud à la rencontre des Autrichiens. Le 22, à Guben, il eut une entrevue avec Daun. Elle se passa dans une petite chambre et sans témoins. On n'a su de l'entretien que ce que les deux généralissimes en ont bien voulu laisser deviner. Il est certain que Daun repoussa toute entreprise sur Berlin, demandant que Soltykof restât en deçà de l'Oder pour couvrir les Autrichiens pendant qu'ils feraient le siège de Dresde, puis proposant d'envahir ensemble la Silésie.

Sur ce dernier point, Soltykof dut opposer un refus catégorique : il avait trop à cœur la sécurité de la Prusse-Orien-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tale. Le marquis de Montalembert, attaché militaire de France, dans une lettre à M. de Choiseul, a résumé ainsi une conversation qu'il eut avec Daun :

Le maréchal m'a informé qu'il avait obtenu du comte de Soltykof, dans son entrevue, qu'il resterait en deçà de l'Oder, lui ayant offert de fournir à son armée le pain et les fourrages qui lui seraient nécessaires, et qu'après la prise de Dresde, ils marcheraient ensemble en Silésie, où les Russes prendraient des quartiers d'hiver si le siège de Neisse, qu'il avait en vue, pouvait réussir. Il m'a fort recommandé d'entretenir le comte de Soltykof dans ces sentiments[1].

Frédéric II, de son côté, croit pouvoir résumer ainsi la fameuse entrevue :

Sur ce que le maréchal Daun pressait M. de Soltykof de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit : « J'en ai assez fait, Monsieur, cette année ; j'ai gagné deux batailles, qui coûtent 27 000 hommes à la Russie. J'attends, pour me mettre de nouveau en action, que vous ayez remporté deux victoires à votre tour. Il n'est pas juste que les troupes de ma souveraine agissent toutes seules[2]. »

Frédéric II n'est pas ici très éloigné de la vérité ; car voici ce que nous rapporte Montalembert de ses entretiens avec Soltykof et des sentiments qui régnaient à son quartier général :

Au camp de Lieberose en Lusace, le 31 août 1759[3].

... J'ai trouvé en arrivant les généraux russes accablés du poids de cette guerre. Le comte de Soltykof m'a répété, — ce que je me suis aperçu qu'il disait à tout le monde, — que l'armée russe en avait fait assez ; que si M. le maréchal Daun n'avait pas en vue de le sacrifier totalement, il ne devait faire aucune difficulté de suivre le roi de Prusse, et que c'était à lui, avec des troupes fraîches, à achever une besogne si bien commencée ; que, pour lui, il était prêt à le soutenir et à combattre encore une fois si le maréchal se trouvait

1. Montalembert, *Correspondance*, 2 vol. in-18, Londres, 1777.
2. Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans*.
3. Chiffré. Affaires étrangères de France, *Correspondance Russie*, t. LX, la pièce qui suit la pièce 74.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dans une position où son secours était nécessaire ; qu'en attendant il était résolu de donner du repos à son armée... ; qu'enfin il était décidé à conserver le reste de ses braves gens qui avaient si bien combattu à Paltzig et à Francfort[1].

Je lui ai inutilement représenté qu'en ne suivant pas plus loin le roi de Prusse, il laisserait cueillir aux Autrichiens le fruit de ses victoires. Il m'a répondu qu'il n'en était point jaloux et qu'il leur souhaitait de tout son cœur les plus grands succès ; qu'il en avait assez fait.

Je me suis aperçu à Pétersbourg, mais bien plus distinctement à cette armée, que tout ce qui est russe est intimement persuadé que la cour de Vienne se soucie fort peu de les ménager, et que son intention est de leur faire supporter tout le poids de cette guerre. Ils sont devenus fort avantageux depuis leurs victoires, et parlent des Autrichiens en termes peu convenables. Pour les Suédois, ils les regardent avec mépris ; ils ne veulent seulement pas souffrir qu'on leur en parle, et le comte de Soltykof m'a dit tout net qu'il serait très fâché de les avoir dans son armée. « Ils furent braves autrefois, m'a-t-il dit, mais ce n'est plus leur temps... »

Soltykof, plus tard, quand les Autrichiens eurent poussé à bout sa patience, s'exprimera en termes encore plus vifs dans sa correspondance avec Vorontsof :

Ce n'est pas mon affaire que de me mêler des affaires politiques. Mais rappelez-vous le passé... La bataille de Zorndorf est assez instructive pour le secours que nous avons alors reçu des Autrichiens. Plus près de nous encore, la bataille sous Francfort. Le roi de Prusse a mis trente-six heures à passer l'Oder ; M. Daun n'était pas à plus de 9 milles de là : je lui ai envoyé courrier sur courrier. Hadik était à 7 milles ; j'ai demandé à Daun : « Où est Hadik ? il pourrait encore se hâter vers nous. » Laudon me dit : « Je ne sais. » Le roi passe l'Oder : j'envoie un courrier à Hadik. Le roi commence à dresser ses batteries : j'envoie un autre courrier. La bataille commence : mon courrier, qui était un colonel, eut le temps de revenir avant la fin de la bataille et de se faire blesser à la tête de son régiment. Donc, les Autrichiens n'étaient pas si loin ; ils auraient pu arriver à temps s'ils avaient voulu. La bataille s'annonce indécise ; nouveau courrier. La bataille est gagnée ; encore un courrier. Le roi repasse l'Oder tout en désordre ; Hadik était tout près : pourquoi ne l'a-t-il pas attaqué et pris avec tout son monde ? Des ré-

1. La bataille de Kunersdorf, près de Francfort-sur-l'Oder.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

giments de Laudon il y en a eu, en tout, deux qui ont pris part à l'affaire; sept n'ont pas bougé de leur place. Nous n'avions que trois régiments qui n'eussent pas été au feu, et parce qu'ils étaient occupés au convoi, à l'artillerie, aux blessés, aux malades. Nos fusils étaient brisés, nos munitions consommées ou gâtées; c'est à peine si en trois jours nous avons pu enterrer les morts, panser les blessés, réparer notre artillerie. Pas une partie de notre armée qui fût encore en état de combattre. Chez eux, les Autrichiens, tout était sain, et sauf, et frais. Je ne récrimine pas, mais qu'on ne récrimine pas contre moi, sous prétexte que je n'ai pas anéanti le roi. Il faut avoir été là pour savoir combien il était facile d'anéantir Sa Majesté. Il était près Fürstenwalde, et tout au plus s'il avait 12 000 hommes, avec pas vingt canons. J'ai envoyé à Daun le général-major Caramelli : « Attaquons ! » Il me répond : « Je ne suis pas loin de vous ; nous verrons ; attendez ; tenez le roi en arrêt, c'est tout ce que je vous demande. » J'ai fait tout pour lui complaire; j'ai séjourné sous Francfort, à Lossow, à Hohenwalde, à Lieberose. Hadik était en avant de lui. Chaque jour nos hussards et kosaks escarmouchaient; c'est ainsi que nous avons pris Gordt. Qui donc était en avant ? Qui donc agissait ? Nous n'avions de fourrage qu'à la pointe de l'épée ; nous l'arrachions avec nos mains. Le roi se tenait dans les bois, dans les marais, incapable de remuer... M. Daun ne cessait de me dire : « Attendez, je vais attaquer le prince Henri, tenez le roi en respect. » Après cela il me manda : « Impossible. Je n'attaquerai pas le roi. » Voilà ce que j'attendais. Je voulais prendre l'offensive, sans qu'on me le demandât. Tout à coup j'apprends que Daun est parti pour la Saxe !... Je ne blâme pas la conduite du comte Daun. Possible qu'il agisse d'après ses ordres. Ils consistent sans doute à faire tirer aux autres les marrons du feu et à préserver son monde... Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'ils voulaient. Qu'on attaquât le roi ? Pourquoi ne l'ont-ils pas attaqué eux-mêmes avec une si grande armée, presque chez eux, ayant à dos leur Bohême et leur Moravie, avec partout des forteresses et des magasins, et en cas de malheur la retraite assurée ? Je ne me sens coupable que de m'être avancé trop loin ; car enfin, si j'avais perdu la bataille sous Francfort, c'était toute l'armée perdue, étant si loin, je ne dis pas de nos frontières, mais de la Pologne même et de la Vistule[1].....

La place de Dresde résistait à Daun. Soltykof s'impatientait. Le 26 août, par le général autrichien Caramelli, il fit

1. Lettre du 21 (10) novembre 1759 à Vorontsof. *Soc. imp. d'hist. de Russie*, t. IX, p. 495 (en russe.)

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

reparler d'une entreprise en commun sur Berlin, déclarant que si les alliés refusaient de l'aider, il se retirerait sur Guben. Cependant, comme il reçut de Pétersbourg l'ordre de couvrir les opérations du siège de Dresde, il se transporta le 30 à Lieberose. Il y prit position avec Hadik sur son flanc droit, avec Laudon en arrière-garde, en quelque sorte contenu et surveillé par les Autrichiens, avec son gros bagage à Guben. Il y restera jusqu'au 16 septembre dans l'inaction la plus complète.

Combien cette inaction lui pesait, combien il s'irritait contre ces alliés exigeants et si peu entreprenants, on le voit par la lettre qu'il adressait le 13 septembre au chancelier Vorontsof[1] :

La fin de la guerre, la paix ou tout autre dénouement que vous pouvez désirer ont été entre nos mains. Le roi de Prusse a été si bien battu et ruiné qu'il ne lui restait pas plus de 30 000 hommes et quelque 20 canons, et combien il était terrifié, vous le savez. Sa famille s'était enfuie sur Magdebourg, Berlin s'attendait à recevoir la visite des Russes ou des Autrichiens. M. Daun a laissé tout échapper, toujours en projets vains, en correspondances, en dispositions, en éparpillement des forces. Qu'en est-il résulté ? Il a laissé tout échapper de ses mains, en a reçu assez de honte, et finalement a tout perdu. Avec une si grande armée, et fraiche, il n'a su ni faire ni préparer la moindre chose. Trouvera-t-il une meilleure occasion que celle que nous lui avons fournie, quand nous lui avons livré le roi de Prusse battu et ruiné ? il n'en a rien su faire. Et maintenant voici deux semaines que je reste les bras croisés, que nous souffrons de la disette. Je ne voudrais pas irriter ma souveraine, mais je suis forcé de m'en aller d'ici. Si je persiste à y rester, nous faisons périr nos chevaux ; faudra-t-il attendre que nous soyons à pied, portant nous-mêmes nos vivres ? De ceux-ci nous manquons d'ailleurs. Ne pouvant me fier aux promesses de nos alliés, je suis obligé de me nourrir moi-même. S'ils continuent à nous leurrer, je me retirerai sur nos magasins. Il est vraiment pénible de perdre inutilement ces braves soldats. On ne referait pas aisément une telle armée. Dieu lui donne la santé ! J'y ajouterais le vœu de recevoir des recrues pour en rajeunir un peu mes vieux soldats. De nos alliés on ne peut rien attendre de bon. Ils veulent que nous fassions tout, et rester

1. *Soc. imp. d'histoire de Russie*, t. IX, p. 490 (en russe).

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

eux-mêmes sans égratignure. De toute la campagne ils n'ont pas vu l'ennemi.....

En France aussi, on était mécontent de Daun. Choiseul le donnait à comprendre à l'ambassadeur Stahremberg en présence de l'ambassadeur Michel Bestoujef, en faisant avec affectation l'éloge de la bravoure déployée par les Russes à Kunersdorf. Il se bornait à reprocher au cabinet de Pétersbourg de trop ménager la Prusse-Orientale, de ne pas soulager ses finances en chargeant ce pays de contributions extraordinaires, comme Frédéric II n'avait pas manqué de le faire en Saxe et en Mecklembourg. Vorontsof lui faisait répondre par Michel Bestoujef :

C'est ne pas connaître l'état véritable des ressources de la Prusse-Orientale que d'imaginer qu'on peut y lever des contributions comme en Saxe et en Mecklembourg. Nous savons, par expérience, que les habitants de la Prusse ne sont pas en état de payer ces contributions, soit par pauvreté, soit par le manque d'espèces courantes, car le roi de Prusse a eu soin de les retirer du pays... D'ailleurs il ne convient pas de suivre le mauvais exemple du roi de Prusse [1].

Quand Dresde succomba, le 4 septembre, Daun refusa encore de marcher sur Berlin. Il se retira sur Bautzen. Soltykof, si furieux qu'il fût de son inaction, était cependant forcé d'obéir à la lettre de ses instructions. Il se rendit en Silésie, du côté de Glogau. Il ne pouvait faire sur cette ville qu'une simple démonstration, puisqu'il n'avait pas de parc d'artillerie. Il envoya Roumiantsof à Daun lui en demander un, ainsi que de l'argent à défaut de vivres. Le 22, Daun promit le canon, mais refusa l'argent, engageant ses alliés à vivre sur le pays au moyen de réquisitions. Il prodigua les bonnes paroles, s'excusant de ne pas agir contre Frédéric II, alléguant toujours le péril qui le menaçait du côté du prince Henri.

Il ne vint pas de canon, et bientôt le résultat de six se-

1. Soloviev, t. XXIV, p. 280.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

maines perdues en « projets vains », ce fut le relèvement de la fortune de Frédéric II et son mouvement offensif en Silésie contre les Russes.

Du 14 au 17 août, nous trouvons Frédéric II à Lebus, sur la rive gauche, collé en quelque sorte à l'Oder, n'osant faire un mouvement, s'attendant sans cesse à voir les Russes passer le fleuve à Francfort, accourir du sud contre lui, le rejeter dans les plaines du Brandebourg, le chasser jusqu'en Poméranie.

Chez lui, cependant, le moral remonte, car il recommence à dire des mensonges : il avait, assurait-il, détruit 24 000 hommes aux Russes et 9 000 aux Autrichiens. Le sentiment d'un devoir suprême le remet sur pied, et sa correspondance s'émaille de mots cornéliens qui, au fond, expriment sincèrement son état d'âme exalté et héroïque : « Si les Russes en veulent réellement à Berlin, écrit-il le 16 août à Finckenstein, nous les combattrons, plutôt pour nous faire tuer sous les murs de notre patrie que dans l'espérance de les vaincre. » — « Nos affaires sont affreuses, mandait-il à Ferdinand de Brunswick, mais l'ennemi me laisse du temps. Peut-être par ses fautes pourrai-je me sauver.... Compter sur nos exploits, c'est compter sur un roseau. Si même on veut négocier la paix, je crains que ce ne soit trop tard.... Pour moi je me ferai tuer pour vous défendre. »

Le 18, soit qu'il se trouve assez fort pour se maintenir en plaine, soit qu'il ait reculé devant le mouvement de Soltykof sur Lossow, nous le trouvons à Fürstenwalde. Le 19, il écrit à Ferdinand de Brunswick : « Je me suis mis sur le chemin des ennemis. Je crains que demain ou après-demain au plus tard nous aurons une bataille. Les officiers et moi nous sommes résolus de mourir ou de vaincre. Veuille le ciel que le commun soldat pense de même !... Mes compliments à Seydlitz, à tous les honnêtes gens qui ont bien combattu et ma malédiction à tous les *coïons* qui se trouvent chez vous sans blessures. » A Finckenstein, il annonce, le 20, qu'il aura bientôt 33 000 hommes dans son camp : « C'en serait assez si mes meilleurs officiers y étaient et si les b.... voulaient

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

faire leur devoir. Pour ne rien déguiser, je vous dirai que je crains plus mes troupes que l'ennemi. »

Peu à peu, avec une merveilleuse activité, il rassemble des forces, tire de ses forteresses une nouvelle artillerie, se refait un parc de 60 canons, rallie les fuyards et les hommes légèrement blessés, appelle 4 bataillons de Poméranie, emprunte à Ferdinand de Brunswick, malgré les protestations du prince, « rétif comme le diable[1] », un corps d'infanterie et de cavalerie. Il anime toute cette hétérogène armée de la flamme de son génie et de son patriotisme, fait renaître en elle l'appétit du combat et l'espérance de la victoire, quoique « nos braves soient péris dans la guerre et que je n'aie plus que des *coïons* à commander[2] » ; quoiqu'il « n'y ait plus d'hommes parmi les troupes ; que le j.... f.... les a possédées presque toutes[3] ».

Il tient la campagne, toujours redoutable. Il peste contre la fortune, qui « est comme les jeunes filles et qui ne prennent pour amants que ceux qui, etc.[4] ». Il se dépite d'avoir à combattre une « hydre renaissante d'envieux[5] ». Il se demande où il trouvera des troupes pour les opposer à tant d'adversaires. Il s'étonne que « la tête ne lui ait pas tourné cent fois[6] ».

Elle ne se tourne pas, cette tête merveilleuse. La campagne de 1759 fournit une nouvelle preuve que le grand capitaine n'est pas celui qui ne perd jamais de bataille, mais celui qui, dans les pires revers, ne désespère point et sait dérober à l'ennemi victorieux les fruits de la victoire.

Les treize jours passés au camp de Fürstenwalde n'ont pas été perdus : à mesure que l'on s'éloigne de la fatale journée du 12, les alliés laissent de plus en plus s'écouler et se perdre les résultats de leur triomphe, tandis que les ressources pour réparer la défaite s'accumulent aux mains de

1. *Politische Correspondenz*, à Finckenstein, 26 août.
2. *Ibid.*, au même, 5 septembre.
3. *Ibid.*, à Henri de Prusse, 5 septembre.
4. *Ibid.*, à Ferdinand de Brunswick, 5 septembre.
5. *Ibid.*, au même, 12 septembre.
6. *Ibid.*, à Finckenstein, 1er septembre.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Frédéric. La fortune des uns va déclinant, celle de l'autre remonte.

Le 30 août, Frédéric II est à Borne et communique à Finckenstein sa joyeuse surprise de voir les Autrichiens tourner vers la Lusace : « Pendant que je croyais qu'ils marcheraient sur Berlin, ils prennent le parti tout contraire. » Le 1er septembre il est à Waldow; le divorce entre Russes et Autrichiens paraît consommé; c'est un cri de triomphe qu'il adresse au prince Henri : « Je vous annonce le miracle de la maison de Brandebourg. »

Le miracle qui, ainsi qu'il le faisait dire naguère aux Anglais, pouvait seul le sauver, ce miracle s'était accompli. Le maréchal Daun, d'une part, la Conférence, de l'autre, étaient parvenus à briser l'essor des aigles russes déjà tournées vers Berlin; l'armée victorieuse, soumise à un charme funeste, liée de liens invisibles, fascinée, enchantée, ensorcelée, comme si on lui eût noué les aiguillettes, restait immobile à son campement de Lieberose.

Cependant toutes les conséquences de Kunersdorf n'étaient pas encore épuisées. La bataille du 12 août pesait toujours sur Frédéric. S'il ne pouvait ni punir Daun de ses forfanteries, ni sauver Dresde, forcée à capituler, ni refouler « ces infâmes Suédois », qui profitaient de son infortune pour envahir de nouveau la Poméranie[1], c'est que lui aussi était enchaîné en présence de l'armée russe.

Elle n'allait pas à Berlin, cette armée, mais elle était toujours en Brandebourg. Frédéric II ne pouvait rien tenter tant qu'il ne serait pas « débarrassé » des Russes. Alors seulement, écrivait-il, « nous pourrons remuer ». Il supputait ce qui manquait à leur armée, en vivres, en fourrages. Il attendait qu'elle fût chassée par la famine[2]. Il était condamné au rôle de son surveillant : il était de sa suite, de son escorte, à sa disposition, presque à son service.

Enfin le 16, Soltykof, las de son inaction, exaspéré contre

1. *Politische Correspondenz*, à Finckenstein, 7 septembre.
2. *Ibid.*, au prince Henri, 8 septembre.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les alliés, se déplace de Lieberose sur Guben. Parallèlement à l'armée russe, Frédéric II se déplaça de Waldow sur Kottbus. Elle marche par Amtitz sur Christianstadt. Frédéric se porte sur Forste, où il arrive le 19. Il devine que « certainement les Russes en veulent à Glogau » ; et il écrit à Finckenstein : « Je cours comme un beau diable pour les prévenir. » Il se moque des « manœuvres ridicules » de Daun, de sa campagne « digne des petites-maisons ». Il s'égaye aux dépens de Laudon, toujours collé à Soltykof, « traînant les Russes jusqu'en Silésie » et « devenu archiconducteur d'ours dans le Saint-Empire romain ». Le 20, il arrive à Sorau et écrit à La Motte-Fouqué :

Les Russes veulent faire le siège de Glogau. Je marche à tire-d'aile pour les en empêcher ; mais je suis faible ; je n'ai que 24 000 hommes, gens deux fois battus, vous m'entendez... Je ne souffrirai pas qu'on assiège Glogau ; je me battrai plutôt, arrive ce qui en pourra. Voilà la façon de penser des preux chevaliers, et la mienne.

On voit qu'il se refaisait à l'idée de livrer une bataille. Elle aurait pu avoir lieu ce jour-là. Mais, d'une part, Soltykof connaissait la situation fâcheuse de son matériel et se défiait de ses alliés ; d'autre part, le roi de Prusse se rendait compte du « mauvais état de ses gueux ». Frédéric II laissa les Austro-Russes passer le Bober, le 21 septembre, à Langmeersdorf. Lui-même franchit la rivière et se porta sur Sagan. En prenant position sur ce point, il coupait toute communication entre l'armée de Soltykof et celle de Daun.

Le 23, les Austro-Russes étaient à Freistadt. On tint un conseil de guerre qui décida la marche sur Beuthen. On reçut alors un message de Daun qui priait les Russes de revenir en Saxe : Soltykof était trop mécontent de Daun pour ne pas refuser. Alors Laudon et les autres généraux autrichiens lui déclarèrent qu'ils allaient rétrograder sur Christianstadt et rejoindre leur généralissime. Soltykof leur répondit qu'ils étaient libres, mais qu'il renoncerait dès lors à toute opération en Silésie et qu'il se retirerait aussitôt sur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ses magasins de la basse Vistule. Ils restèrent. Le 24, on marcha sur Beuthen, l'armée russe en ordre de bataille, couverte par la cavalerie de Stoffeln et Tottleben, Laudon cheminant avec Soltykof. A Beuthen, le 25, on avait à organiser le passage de l'Oder ; mais alors les éclaireurs de Stoffeln aperçurent les avant-gardes prussiennes, et derrière elles de fortes colonnes d'infanterie. Avant de pouvoir passer à Beuthen, il fallait livrer bataille à Frédéric II. Soltykof aima mieux se détourner vers le nord. Frédéric, écrivant au prince Henri de son camp de Baunau : « Ce matin, à 6 heures, les généraux ennemis ont voulu reconnaître notre position. Il faut que ces messieurs nous aient encore jugés formidables; car à peine rebroussèrent-ils chemin que leur armée rétrograda et prit le camp près de Neusalz. »

Ce fut encore « certainement un jour critique ». On peut s'étonner que Frédéric n'ait pas pris l'offensive; car les Russes, adossés à l'Oder et à des marais, auraient reçu la bataille dans les pires conditions, à peu près dans les conditions de la bataille de Friedland de 1807.

Trois jours se passèrent ainsi. Soltykof hésitant pour le passage, entre les points de Korolath, Neusalz et Kœltsen. Il se décida pour le dernier, et l'opération s'effectua sans encombre, le 28, quoique Tottleben eût annoncé que l'on serait attaqué; le 29, on fit franchir les ponts au bagage léger. Il est possible que l'opération, masquée par des rideaux de cavalerie légère, ait échappé à Frédéric, car le 28, il écrivait encore à La Motte-Fouqué : « Les Barbares sont encore vis-à-vis de moi. Je leur prépare un bon tour. S'il réussit, ils dénicheront bien vite. Je vous avoue que j'ai grande impatience d'en être délivré, pas pour moi, mais pour le pays qu'ils brûlent et qu'ils tuent. » Quel était ce bon tour qu'il préparait aux Barbares, nous l'ignorons. Ce fut seulement le 30 au matin que le roi, sans doute mieux informé, fit assaillir la cavalerie de Tottleben, restée sur la rive gauche à la garde des têtes de pont. Tottleben repoussa les assaillants et passa ensuite. « Alors, porte le rapport de Soltykof, après cet heureux passage, à la vue de toute l'ar-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mée ennemie, et d'une armée que commandait le roi en personne, les ponts furent détruits. »

Le 1er octobre, l'armée russe continua sa marche sur Glogau. Elle prit position à Gross-Ostein et Kuttlau; elle devait y rester jusqu'au 22. Soltykof vit tout de suite qu'on ne pouvait ni enlever Glogau par surprise, ni, faute de matériel, en faire le siège en règle.

Le 2 octobre, Frédéric avait fait son entrée à Glogau. Puis il campa successivement, pendant tout le mois d'octobre, dans les villages des environs : Zerbau, Kœben, Sophienthal. Il sentait croître son exaspération contre son ennemi : « Vous ne sauriez croire quelles infamies les infâmes Russes ont commises et commettent encore. Vous croiriez entendre l'histoire de Barbe-Bleue. Jamais il n'y a eu de peuple plus barbare, plus absurde, plus féroce [1]. »

L'*absurdité* consistait surtout à le retenir sous cette bicoque de Glogau pendant qu'il avait tant de choses à faire en Bohême, en Saxe, en Poméranie. Dès le premier jour, il espéra, il guetta le départ des Russes; leur gros bagage avait déjà été expédié en Pologne; sûrement ils allaient l'y suivre. Nous verrons que Soltykof eut le mauvais goût d'immobiliser Frédéric sous Glogau cinq semaines entières : jusqu'au 5 novembre !

Les deux armées, aussi fortement retranchées l'une que l'autre, s'observaient. Le 5 octobre seulement, les Prussiens ayant essayé d'établir une batterie en face de Schofsen, il s'ensuivit, d'une rive à l'autre de l'Oder, une canonnade qui se prolongea deux jours. Il y eut en tout 15 ou 16 hommes tués ou blessés et 8 ou 10 chevaux. Puis rien ne vint plus troubler les mornes ennuis des campements.

Le roi continuait à entretenir, de ce coin de terre, sa vaste correspondance, s'inquiétant de ce qui se passait au Canada ou dans l'Indoustan, espérant que la perte de leurs colonies déciderait enfin les Français à faire la paix, expédiant des

1. *Politische Correspondenz*, t. XVIII, 2e partie, au prince Henri, 2 octobre, Glogau.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ordres à son gouvernement de Berlin, à ses armées de Saxe, de Westphalie, de Poméranie, faisant, le 1er novembre, tirer des salves de victoire pour faire croire aux Russes que le prince Henri avait battu Daun, se distrayant avec des vers et des essais de philosophie. A Kœben, il se rappela qu'en ces lieux le fameux Schulenbourg avait fait devant Charles XII une retraite admirée, et il conçut « l'idée d'écrire sur les talents militaires et sur le caractère de ce prince[1] ».

Les loisirs de Soltykof étaient moins variés, moins littéraires. Il ne taquinait pas les Muses, mais il se demandait anxieusement pourquoi Daun, pendant que lui-même tenait en arrêt Frédéric, n'arrivait pas à la rescousse. Il sut que le maréchal autrichien continuait à ne rien faire, ayant peur du prince Henri, peur même de Frédéric, qui pouvait « tout à coup revenir sur lui ». Il sut que Kaunitz, Esterhazy et Saint-André continuaient à se plaindre de l'armée russe, accusant Soltykof de rester inactif sous Glogau et de se refuser cependant à renvoyer Laudon en le faisant accompagner d'un renfort de 20 000 ou 30 000 Russes.

Il s'en expliquait amèrement dans ses lettres et ses rapports[2]. En somme, on lui demandait des impossibilités, des absurdités, ou même des crimes de lèse-patrie. Donner un assaut à Glogau, en présence d'une armée commandée par le roi de Prusse? Entamer un siège en règle, quand il n'avait pas de matériel de siège? Détacher 20 000 Russes, quand il en avait à peine 40 000? Sacrifier les intérêts de la Russie aux grands projets d'un tacticien qui laissait toutes les occasions lui échapper?

Le 22 octobre, il leva son camp et se dirigea sur Herrenstadt : il adressa une sommation au commandant Kleist et, sur son refus, bombarda la ville. Le 24, il était à Tribus ; le 26, à Punitz. Alors Laudon lui proposa un retour offensif sur Glogau, assurant que le roi avait déjà dû repartir pour la Saxe. Soltykof y consentit. Le 1er novembre on arrivait à

1. Carr, p. 255-256.
2. Voir sa correspondance avec Vorontsof, *Soc. imp. d'hist. de Russie*, t. IX, p. 493 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Dolsk et l'on campait à Schrimm. Or Frédéric II était resté à son poste, ne voulant pas être dupe d'un faux départ. Il n'y avait rien à tenter pour personne. Laudon demanda encore une fois le renfort de 30 000 Russes. Soltykof lui opposa un refus tranquille. La Conférence, moins soucieuse que lui des intérêts nationaux, lui avait enjoint de céder 20 000 hommes. Soltykof y consentit, en principe, mais entoura son consentement de telles réserves que ce fut Laudon qui refusa.

Rien ne s'opposa plus dès lors à la retraite de l'armée russe sur ses quartiers d'hiver de la basse Vistule. La campagne de 1759 était pour elle terminée.

Le 5 novembre, Frédéric II, enfin délivré des Russes, relevé de sa longue faction en présence de ses Oursomanes, leva son camp et repartit dans la direction de l'occident.

Le 14, de son camp de Kroegis en Misnie il écrivait à Finckenstein : « Les Russes, dégoûtés au dernier point des Autrichiens... feront sans doute une paix séparée. »

Il avait raison sur le premier point ; il se trompait sur le second. La cour de Russie récriminait contre l'inaction de Daun ; elle répondait à Esterhazy que les propositions faites en août par Laudon à Soltykof auraient « lassé la patience du plus flegmatique[1] » ; elle attribuait à des « préventions injurieuses » les critiques dirigées contre le feld-maréchal. Elle revenait, dans des entretiens avec L'Hôpital, sur le projet d'une alliance directe et plus intime avec la France, ne fût-ce que « pour s'opposer à l'agrandissement de la maison d'Autriche » ; mais elle n'avait pas un meilleur succès dans ces insinuations. Malgré tout, les Russes ne se décourageaient pas : au contraire, mandait notre ambassadeur, « les deux batailles gagnées augmentent leurs espérances[2] ».

Soltykof, en cette campagne de 1759, avait remporté deux victoires éclatantes ; il avait fait désespérer le roi de Prusse de sa fortune. Puis, quand il avait dû se transporter en Silésie, il avait montré qu'il s'entendait non moins bien que

1. Solovief, *Istoria Rossii*, t. XXIV, p. 277.
2. A. Rambaud, *Instructions*, t. II, p. 95.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Daun le *Cunctator* à la guerre défensive ; il avait passé l'Oder à la vue d'une armée prussienne, établi si fortement son camp sous Glogau que le roi de Prusse n'avait osé l'attaquer, forcé le premier capitaine du siècle à tout laisser pour le surveiller, occupé à lui seul la principale armée ennemie pendant trois mois. Il avait contraint le roi à tant affaiblir ses autres corps d'armée que, quinze jours après son départ de Silésie, Finck, le héros de Kunersdorf, avait pu être cerné à Maxen par les Autrichiens et, le 20 novembre, obligé de mettre bas les armes avec 12 000 hommes, 540 officiers, 71 canons, 120 drapeaux ou étendards. « J'ai donc apporté en Saxe le malheur qui me persécute ! » s'écriait Frédéric [1]. Il se rendait bien compte que c'était Kunersdorf qui continuait à peser sur lui et que le désastre du 20 novembre n'était qu'une queue de la défaite du 12 août.

Le général Masslovski rend à Soltykof cet autre témoignage : il ne s'est pas laissé tromper par les Autrichiens, n'a consenti ni à exposer son armée dans un assaut sur Glogau ni à la laisser démembrer pour complaire à Daun ou Laudon ; il a su résister aux critiques injustes et aux injonctions déraisonnables de son propre gouvernement : « Le comte Soltykof, étant sur place, a vu clairement à quoi tout cela tendait ; sans s'émouvoir beaucoup d'injurieux reproches qui lui venaient de la Conférence, il a su maintenir sa dignité à la hauteur qu'il convenait ; il a prévenu les conséquences désastreuses qui pouvaient résulter pour la Russie de la dislocation de son armée ou de manœuvres en Silésie à la suite de Laudon. »

Enfin M. Masslovski constate que Soltykof ne fut responsable en rien du peu de résultat qu'on recueillit de ses brillantes victoires. « Cela tient, dit-il, à une lourde faute de la diplomatie russe, qui s'était mise en une complète dépendance vis-à-vis de Kaunitz. Si la guerre de Sept ans n'a pas été alors terminée par une offensive décidée et générale, tout de suite après Kunersdorf, la faute en retombe sur Daun, et

1. Catt, p. 364.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

aussi sur Kaunitz, qui avait obligé Daun à se préoccuper avant tout de couvrir la Bohême et de s'efforcer d'entraîner Soltykof en Silésie : ce qui définitivement, a tout gâté ».

Toutefois la tsarine pouvait être orgueilleuse de cette campagne : Frédéric II avait été battu. Il avouait sa défaite ; puis, la bonne humeur ou le démon littéraire surmontant ses chagrins, il la mettait en vers. Le 17 novembre il adressa ceux-ci à Voltaire :

La fortune inconstante et fière
Ne traite pas ses courtisans
Toujours d'égale manière.
Ces fous nommés héros et qui courent les champs,
Couverts de sang et de poussière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis insolents.
Pour les humilier, la quinteuse déesse
Quelquefois les oblige eux-mêmes à le montrer.
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse.
Les Russes ont pu s'y mirer [1].

1. *Œuvres de* VOLTAIRE. Correspondance avec Frédéric II.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XIII

LA CAMPAGNE DE 1760 EN SILÉSIE

La guerre commençait à peser lourdement à certaines puissances : non pas seulement au roi de Prusse, qui voyait anéantir successivement toutes ses ressources ; mais à l'Autriche et à la Russie, quoiqu'elles n'en voulussent point convenir, acharnées qu'elles étaient, l'une à la reprise de la Silésie, l'autre à la conservation de la Prusse-Orientale ; mais surtout à la France, qui ne remportait en Allemagne que des succès mêlés de revers, et qui hors d'Europe perdait toutes ses colonies. La tentative essayée en vue d'une paix séparée entre la France et l'Angleterre avait échoué : celle-ci ne se trouvait pas encore les mains suffisamment garnies dans l'Inde et en Amérique, et Pitt se faisait un point d'honneur de ne point séparer sa cause de celle du roi de Prusse.

La France se lassait de s'épuiser en Europe, de se ruiner hors d'Europe, pour la cause de l'Autriche. Quant à la Russie, non seulement Louis XV avait décliné toute proposition ou toute insinuation d'une alliance plus intime et plus directe avec elle ; mais il conservait toutes ses préventions à l'égard de cette puissance. On le voit bien dans les *Instructions* remises, le 16 mars 1760, à M. de Breteuil qu'on envoyait à Pétersbourg, comme ministre plénipotentiaire et adjoint au marquis de L'Hôpital, et aussi comme agent de la *Correspondance secrète* et comme surveillant de l'ambassadeur en titre :

La saine politique ne doit pas permettre qu'on laisse la cour de Pétersbourg profiter des avantages de son état actuel pour augmenter sa puissance et étendre les bornes de son empire. Un pays presque aussi étendu que les États réunis des plus grands princes de l'Europe

Digitized by Google
Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

et qui, n'ayant besoin que d'un petit nombre d'hommes pour sa sûreté particulière, peut envoyer au dehors de ses frontières des armées formidables ; un pays dont le commerce s'étend jusqu'à la Chine, et qui est à portée de se procurer de l'Asie, facilement et en peu de temps, les denrées que les autres nations ne peuvent en tirer que par de longues et dangereuses navigations ; un pays dont les troupes sont aujourd'hui aguerries, et dont le gouvernement est absolu et presque despotique, doit avec raison paraître redoutable à ses voisins, et successivement aux peuples qui le deviendraient au moyen de ses nouvelles conquêtes...

Les cours éclairées ont senti, lorsque les armées moscovites passèrent pour la première fois en Allemagne[1], combien il était intéressant pour tous les souverains de veiller avec attention sur les vues et sur les démarches d'une nation dont la puissance commençait déjà à devenir redoutable..... Qui sait si l'Impératrice-Reine et ses successeurs n'auront pas à se repentir quelque jour d'avoir eu recours à de pareils auxiliaires?.....

Les violences que la Russie exerça en Pologne en 1733 et 1734 ; son entreprise contre la ville de Dantzig, qu'elle assiégea contre toutes les lois de la justice et de la bienséance, qu'elle punit ensuite sévèrement d'avoir voulu défendre sa liberté et ses droits ; un ambassadeur de France[2] et trois bataillons français retenus dans une humiliante et dure captivité contre la teneur d'une capitulation formelle[3], mais artificieusement interprétée ; un autre ambassadeur du roi traité avec la plus grande indécence[4] ; la hauteur avec laquelle la Russie a exigé le titre impérial des souverains qui n'avaient pas encore eu la complaisance de le lui accorder ; le peu de fidélité qu'elle a fait paraître dans l'exécution de son dernier traité avec les Turcs[5]... ; l'autorité qu'elle a prétendu exercer sur le gouvernement intérieur de la Suède ; la façon dont elle se conduit avec les Polonais depuis trois ans ; les vues qu'elle a déjà annoncées par rapport à une fixation de limite entre l'empire russe et la Pologne ; enfin le système et la conduite de la Russie, la forme de son administration et de son état militaire, — doivent faire craindre l'agrandissement de cette puissance à tous les princes qui ont à cœur la sûreté et le repos publics[6].

---

1. Voir ci-dessus, p. 4.
2. M. de Monti.
3. A la suite de l'affaire du comte de Plélo, M. de Monti, ambassadeur de France auprès de Stanislas, fut retenu prisonnier. A. Ramsaco, *Instructions*, t. I, p. 275 et suiv.
4. Affaire de La Chétardie. Voir ci-dessus, p. 4.
5. Traité de Belgrade, 21 septembre 1739.
6. Cette longue énumération de griefs se retrouve presque textuellement dans toutes les *Instructions* données successivement à nos ambassadeurs et agents jusque dans les premières années du règne de Louis XVI.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ce motif suffirait pour faire désirer au roi que l'impératrice de Russie se désistât de ses prétentions sur la Prusse-Ducale[1], quand même Sa Majesté n'aurait pas une raison plus puissante et plus prochaine de la détourner d'un projet qui ne pourrait que multiplier les calamités de la guerre et les embarras de la paix[2].....

Telles étaient les défiances et les jalousies de Louis XV à l'égard de cette puissance toujours croissante de la Russie que, Choiseul s'étant avisé, dans ses *Instructions* de juillet 1759 à L'Hôpital, de proposer un moyen de rétablir la paix par une médiation armée de la Russie entre l'Autriche et la Prusse, le roi avait énergiquement désapprouvé son ministre des affaires étrangères. « On doit regarder comme heureux pour les intérêts du roi, mandait Louis XV à M. de Breteuil, que le marquis de L'Hôpital.... ait laissé échapper l'occasion qu'il lui était si vivement recommandé de saisir[3]. »

Devant cette froideur de la cour de France, la Russie avait esquissé un rapprochement avec celle de Vienne. A l'insu du cabinet de Versailles, elles avaient signé le traité et la convention de Pétersbourg, du 21 mars 1760[4] : dans les articles *séparés* et *secrets* de la convention, on stipulait nettement que les deux cours impériales essaieraient de prendre leur dédommagement aux dépens du roi de Prusse, l'une par la reconquête de la Silésie et du comté de Glatz, l'autre par l'acquisition définitive de la Prusse-Orientale.

Dans l'exposé des motifs qui précède le plan de campagne signé par Élisabeth, le 11 mai 1760, la résolution de poursuivre la guerre se fait jour avec une extrême énergie[5] : « La nécessité nous aurait obligés tôt ou tard de commencer cette guerre quand même le roi de Prusse ne l'aurait pas commencée, car ce souverain, qui autrefois était dépendant de tous ses voisins[6], prétendait réduire toutes les cours dans sa dé-

1. C'est-à-dire Orientale.
2. Texte complet dans A. Rambaud, *Instructions*, etc., t. II, p. 119 et suiv.
3. Rambaud, *Ibid.*, t. II, p. 97-100.
4. F. de Martens, *Traités et conventions de la Russie*, t. I, *Autriche*, p. 269 et suiv., Pétersbourg. 1874.
5. Soloviev, p. 398.
6. Il avait été vassal même de la Pologne pour sa province de Prusse-Orientale.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pendance ; il convoitait tout ce qui appartenait à toutes ; rien ne pouvait l'assouvir; et au début de la guerre actuelle il a montré qu'il ne permettait pas à la cour de Vienne de faire les moindres mouvements même sur ses propres territoires. »

Élisabeth disait à l'ambassadeur d'Autriche Esterhazy : « Je ne me décide pas aisément à quelque chose ; mais quand une fois je m'y suis décidée, jamais je ne change ma décision. Je continuerai la guerre avec mes alliés, dussé-je pour cela vendre la moitié de mes robes et de mes diamants[1]. »

Puisqu'on était résolu à poursuivre la guerre, il fallait se mettre en état de la faire. Trois années de rudes campagnes, parfois à plus de mille kilomètres des frontières de l'empire, quantité de combats et quatre grandes batailles avaient singulièrement éprouvé l'armée russe. Pour réparer ses pertes elle n'avait reçu, dans toute l'année 1759, que 8 000 ou 9 000 recrues. Après Kunersdorf, Soltykof en avait demandé 30 000. Le 29 septembre, avait paru un oukaze de recrutement ; mais les hommes dont il provoquait la levée ne pouvaient arriver de sitôt à l'armée. On avait épuisé les dépôts de l'intérieur et les régiments de garnison : le commandant des forces d'Oukraine en 1760, qui était alors le général Boutourline, déclarait que pour garder ce vaste pays et une frontière très étendue du côté des Tatars et des Turcs, il n'avait plus que 3 651 dragons et 7 000 hommes de *landmiliz*.

De nouveau se fit jour l'idée d'exiger des recrues dans la Prusse-Orientale. Le gouverneur général Korff défendit encore ses administrés. Par des calculs plus ou moins exacts il prouvait que le pays ne pourrait pas donner plus de 500 à 600 recrues : c'était donc une bien médiocre ressource au point de vue du nombre ; et n'était-ce pas hasardeux que d'enrôler des Prussiens pour combattre le roi de Prusse ? L'obligation militaire fut donc transformée, pour les nouveaux sujets de la tsarine, en une taxe légère et en corvées nombreuses pour le charroi et les transports.

D'autres mesures avaient pour objet la réorganisation de

1. Soloviev, t. XXIV, p. 304.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'armée. On résolut d'en finir avec ce Corps d'observation, « l'enfant mal né » de Chouvalof, et qui avait fait si piètre figure à Zorndorf et à Kunersdorf. Les régiments dont il se composait furent dissous. Des meilleurs soldats on décida de créer ces régiments spéciaux d'artillerie dont Chouvalof avait dès longtemps projeté la formation et qui manquaient encore dans l'armée russe, comme dans beaucoup d'armées européennes. Conformément au plan primitif du *feldzeugmeister*, on mit sur pied trois régiments d'artillerie à très fort effectif : deux de fusiliers d'artillerie et un de canonniers. D'autres furent ensuite créés, et à la fin de 1760, l'armée comptait 14 000 soldats d'artillerie, tandis qu'elle n'en avait eu que 1 576 à la bataille de Zorndorf. Le reste des hommes du Corps d'observation fut versé dans les régiments d'infanterie de l'armée d'opération.

Ces régiments, par cet expédient ou par d'autres, furent désormais constitués sur le pied de 2 bataillons au grand complet ; le 3e bataillon de chaque *polk* devait rester dans les cantonnements de la Vistule pour y servir de cadre de dépôt et d'instruction pour les recrues.

Les régiments de grenadiers à cheval et de dragons furent équipés sur le type des dragons autrichiens ; on dut demander à la cour de Vienne des modèles d'uniformes.

On renforça la cavalerie de 10 escadrons de dragons, tirés de Pskof et Véliki-Louki, de 4 escadrons des cuirassiers de la garde, appelés de Pétersbourg.

Comme Soltykof avait exprimé le désir de voir porté à 6 000 le nombre des Dontsy qui servaient dans son armée, on fit un nouvel appel dans les campements du Don ; mais on ne put relever l'effectif total qu'à 5 000 hommes. Soltykof avait demandé 2 000 kosaks de Petite-Russie, non pour le même service que les Dontsy, mais pour celui des communications sur les derrières de l'armée : il fut procédé à la création des « polks de campagne » oukrainiens, sous les ordres de Tchesnokof.

Des bruits défavorables à la nouvelle artillerie Chouvalof avaient couru dans l'armée. On chargea le général d'artillerie

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Gliébof et le colonel Tütschen de se rendre aux quartiers de la Vistule, et en présence du feld-maréchal, de tous les généraux, des officiers et d'un certain nombre de soldats par compagnie, de procéder à des expériences d'artillerie en vue de bien établir la supériorité des nouvelles pièces sur les anciennes. Soltykof écrivait :

J'ai dû me préoccuper des suites fâcheuses que pourraient entraîner les racontars des soldats qu'on invite à assister à ces expériences, au lieu de les maintenir dans les habitudes d'obéissance silencieuse à ce qui leur est ordonné.

Il demandait que les simples soldats ne fussent pas compris parmi les assistants. La cour persista dans ses vues. Il fut répondu à Soltykof :

Nous avons jugé cette mesure indispensable ; les expériences convaincront le soldat de l'énorme supériorité de l'artillerie nouvelle sur l'ancienne : si bien démontrée que soit cette supériorité, elle ne comporterait pas l'avantage qu'il est désirable d'en tirer, pour dissiper le doute qui s'est, à ce sujet, enraciné dans l'armée, pour le détruire même chez les simples soldats, si on ne leur démontrait pas clairement, une fois pour toutes, cette supériorité, si leurs chefs ne pouvaient la leur expliquer et les en convaincre. En conséquence nous vous invitons à donner l'ordre aux officiers de tout grade de profiter de toutes les occasions pour instruire et persuader le simple soldat, pour lui inculquer la plus grande confiance en cette nouvelle artillerie, pour le convaincre qu'elle a pour lui les plus grands avantages, que son action est beaucoup plus énergique et efficace que celle de l'artillerie ennemie. Nous enjoignons donc, sous les peines les plus sévères, d'exécuter nos ordres à cet effet.

Les expériences eurent lieu à Marienwerder, du 8 au 11 janvier 1760. Un rapport, signé de tous les généraux, fut ensuite adressé à Pétersbourg. Voici quelle en était la conclusion :

Assurément la nouvelle artillerie présente une grande supériorité sur l'ancienne, ainsi que l'a démontré l'épreuve comparative entre le canon de 3 et l'obusier de 12, aussi bien qu'entre les autres pièces des deux types. Cependant, l'expérience des précédentes campagnes

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

a prouvé que l'une et l'autre artillerie sont, dans leur rôle respectif, utiles et avantageuses. En conséquence elles peuvent être employées toutes deux avec succès ; il faut aussi prendre en considération la longue habitude qu'ont de l'ancienne non seulement les servants des pièces, mais, à l'occasion, les autres soldats. Les soussignés estiment donc avantageux de maintenir à l'armée aussi bien les anciens canons et mortiers que les pièces nouvellement inventées[1].

L'artillerie de campagne fut désormais groupée en brigades de 30 pièces : les brigades se subdivisaient en batteries de force très inégale, car certaines, celles de première ligne, pouvaient comprendre jusqu'à 24 pièces ; d'autres, celles de seconde ligne, 18 pièces ; celles de troisième, seulement 5. La première ligne comprenait 68 pièces, c'est-à-dire les trois quarts du total, dont moitié canons, moitié obusiers et *édinorogs*. L'artillerie russe comptait encore 11 calibres différents. Les gros canons ouvraient le feu à 750 toises, les petits et ceux de régiment à 400. A 250 toises, les premiers commençaient le tir à mitraille ; les seconds seulement à 70 toises. Les pièces étaient désormais bien gardées, bien servies, grâce aux régiments spéciaux. On voit quels progrès avait accomplis l'artillerie russe depuis les débuts de cette guerre.

Pour le train et les charrois, comme on manquait de chevaux, on prescrivit d'amener d'Oukraine 7 000 bœufs traîneurs ou porteurs.

Les officiers faisaient toujours défaut. On essaya de s'en procurer en négociant avec les Prussiens l'échange des prisonniers. Une conférence entre délégués russes et allemands s'ouvrit à Bütow, entre les lignes d'avant-postes des deux armées. Elle avait inauguré ses travaux le 10 juillet et les termina le 12 octobre. De part et d'autre, on amenait les prisonniers par détachements : l'échange se faisait sur le pied d'égalité, en tenant compte du grade, de l'état de santé ou de la gravité des blessures. Si le nombre des prisonniers se trouvait d'un côté supérieur à celui qu'on amenait de l'autre, le surplus n'était mis en liberté que contre le paiement d'une rançon.

1. Soloviev, t. XXIV, p. 304-305.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La conférence de Bütow dressa, pour l'évaluation des rançons, un tarif qui est très curieux. Un général en chef s'estimait autant que 3 000 soldats, soit 15 000 florins ; un général de brigade 200 hommes ou 1 000 florins ; un colonel 130 hommes ou 650 florins ; 60 ou 300 pour un lieutenant-colonel ; 16 ou 80 pour un capitaine. Un simple soldat ne valait que 5 florins. Il paraît que les titres, pour les volontaires, s'évaluaient non en hommes, mais seulement en argent : 1 500 florins pour un prince, 800 pour un comte, 400 pour un baron, 200 pour un gentilhomme, 50 pour un volontaire roturier.

On convint aussi qu'à l'avenir les prisonniers non encore libérés ne seraient plus obligés de servir dans les rangs opposés à ceux de leur armée. L'ennemi leur paierait la solde qu'ils touchaient avant leur captivité : ce serait ensuite un compte à régler entre les deux gouvernements. Le déserteur ne serait pas compris dans les échanges à titre de prisonnier ; mais on ne serait pas obligé de l'extrader. Le présent *cartel* ou règlement d'échange était déclaré valable pour six ans.

Parmi les prisonniers russes qui, grâce à cette opération, recouvrèrent la liberté, il faut citer les généraux Tchernychef et Ivan Soltykof. Le premier reprit du service dans l'armée ; le second, qui était déjà cassé par l'âge, rentra en Russie.

Il y avait enfin à tracer un plan de campagne pour l'année 1760. A cet effet le généralissime Soltykof, le 19 février, remit à Fermor le commandement en chef par *intérim* et se rendit à Pétersbourg afin d'y délibérer avec la Conférence.

Le plan qu'il lui proposa peut se résumer ainsi : conquérir la Poméranie jusqu'à l'Oder et s'y établir assez solidement pour y prendre ensuite les quartiers d'hiver ; pour préparer cette conquête, d'abord s'emparer de Dantzig, utiliser les ressources de cette ville en vivres, chevaux, hommes, monnaies courantes, y établir le point principal de ravitaillement et la place d'armes de l'armée ; faire assiéger Kolberg par un corps d'armée et couvrir le siège avec toutes les forces ; ne dépasser l'Oder que lorsque les Autrichiens auraient marqué leur campagne par quelque grand succès. Soltykof était d'avis qu'il était inutile de risquer une grande bataille, car

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les précédentes victoires n'avaient pas eu des résultats politiques qui fussent en proportion avec les sacrifices subis.

Ce plan était modeste, mais très sage. Si on l'avait exécuté dès les débuts mêmes de la guerre, les Russes, maîtres de la Prusse-Orientale, de Dantzig et de la Poméranie prussienne, eussent obtenu en Allemagne une position prépondérante, un ravitaillement facile, et auraient pu passer les hivers sur le théâtre même des grandes opérations.

La Conférence écarta ce plan. Elle fit signer par l'impératrice celui du 11 mai (30 avril) : l'armée russe, portée à 70 000 hommes, irait faire sa jonction avec l'une des deux armées autrichiennes pour opérer en Silésie avec les Autrichiens ; le point de jonction serait, suivant les occasions, Francfort-sur-l'Oder ou Glogau ; l'autre armée autrichienne, celle de Saxe, couvrirait les opérations en Silésie et menacerait Frédéric II, s'il tentait de s'y opposer, en se jetant sur ses derrières.

Ce plan était évidemment élaboré sous la pression du cabinet autrichien, de son ambassadeur et de son attaché militaire à Pétersbourg. L'armée russe, pour l'unique intérêt de l'Autriche, se voyait condamnée à une stérile guerre de sièges en Silésie. C'était Kaunitz qui déterminerait de quelle façon elle serait employée. Ce plan fourmillait d'incohérences et d'impossibilités : on défendait à Soltykof de livrer bataille à Frédéric avant la jonction avec les Autrichiens ; mais si cette jonction ne pouvait s'obtenir qu'au prix d'une bataille ?

D'ailleurs la tsarine, qui avait signé ces instructions, s'accordait avec Soltykof pour souhaiter qu'on pût éviter les grandes batailles :

L'expérience des années précédentes nous apprend qu'il est d'autant plus facile de les éviter qu'elles ont été plus sanglantes et la lutte plus désespérée. Alors le roi de Prusse avait de nos armées une idée bien différente de celle qu'il doit en avoir aujourd'hui. Il lui paraissait impossible qu'elles pussent tenir devant les Prussiens. Au début de la guerre, il ne doutait pas que l'armée seule de Lehwaldt ne fût suffisante pour ruiner toutes nos forces..... La bataille de Zorndorf, dont il ne parle jamais qu'avec amertume, lui a donné une tout autre idée de notre armée. Il a fini par conclure qu'elle peut très bien lui permettre de l'attaquer comme il lui plaira, qu'il

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

a beaucoup de moyens de lui faire beaucoup de mal, mais qu'il lui est difficile de remporter avec elle une victoire complète, tant est grande la bravoure de nos soldats, même battus !.... Après Paltzig il a pu se consoler en se disant que ce n'était pas une bataille générale ; mais celle qu'il nous livra sous Francfort a suffi pour lui démontrer, aussi bien qu'au monde entier, que notre armée n'est point battue même lorsqu'on a obtenu sur elle tous les avantages. Quelle autre que l'armée russe n'aurait pas été mise en désordre et en fuite, après qu'elle avait été attaquée en flanc, qu'une notable partie avait été battue, que beaucoup d'artillerie avait été perdue, tandis que la majeure partie de nos forces était réduite à l'immobilité ?.... Le roi de Prusse a donc dû se persuader qu'il n'y a aucun profit à assaillir notre armée, d'autant plus qu'elle-même n'assaille jamais la sienne, et qu'il n'y a pas de nécessité pour lui à nous prévenir. Dès que vient l'automne, notre armée se retire sur la Vistule, quelque victoire qu'elle ait remportée. Donc à quoi bon risquer une bataille contre elle ? Croyez bien que l'audace du roi venait surtout de ce qu'il ne craignait absolument pas d'être assailli ; de là cette obstination et même cette effronterie à se rapprocher de notre armée, dès que l'un de ses corps paraissait en danger d'être attaqué par elle.....

Ce n'était pas un grand éloge de la tactique russe que faisait ainsi la tsarine. On pouvait, en effet, reprocher à son armée d'avoir fait une guerre de positions plutôt que d'offensive, de n'avoir jamais cherché la bataille, de l'avoir toujours subie, d'avoir rendu formidable son contact immédiat mais non sa présence à distance, d'avoir ainsi laissé au roi de Prusse le choix entre accepter et refuser le combat et, jusqu'à un certain point, la direction suprême des opérations. Pourtant cette tactique, que semble critiquer la tsarine, c'est à celle-là qu'elle s'en tient. D'où cette conclusion un peu imprévue : « Aujourd'hui moins que jamais, nous n'avons lieu d'attendre une de ces batailles qu'il aura été impossible d'éviter. »

C'était indirectement recommander le système temporisateur de Daun, et même réduire l'armée russe au rôle subordonné de force purement auxiliaire, rôle qu'en politique même l'Autriche prétendait imposer à la Russie. Il y a l'inspiration et comme le cachet autrichien sur tout ce document.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il était donc écrit d'avance que la campagne projetée en Silésie ne serait qu'une guerre de marches, de manœuvres et de positions.

Aux 125 000 soldats de France ou du Saint-Empire, partagés en deux armées, Frédéric II opposait les 70 000 hommes de Ferdinand de Brunswick; aux 10 000 Suédois, aux 180 000 Autrichiens, aux 70 000 Russes, il ne pouvait opposer que 120 000 hommes, répartis entre lui-même, son frère Henri et La Motte-Fouqué. Au total, 190 000 hommes contre 385 000.

Les désastres de la guerre précédente, l'épuisement de son armée, de ses finances, de ses provinces, le faisait se résigner à un système de pure défensive, déjouant les marches et contre-marches par une série d'opérations analogues. Dans ce calcul il se rendait compte qu'il ne serait point trop contrarié par Daun. Les Russes l'inquiétaient davantage. Pourtant il était arrivé sur eux à des conclusions analogues à celles que la tsarine lui prêtait dans ses instructions à Soltykof.

Dans une lettre à La Motte-Fouqué, du 17 février, lettre interceptée, traduite pour l'impératrice, il lui dit :

J'ai une armée en Saxe et une autre en Silésie. Mon armée de Silésie aura d'abord à couvrir Glogau ou Breslau, à profiter des moindres fautes des Russes pour leur porter, s'il est possible, quelque terrible coup, avant que leur grande armée ne commence ses opérations, n'occupe les lieux d'accès difficile et n'abandonne la plaine : car les Russes ont pour règle de ne pas attaquer eux-mêmes, de marcher par les bois et non par les plaines; c'est quand ils marchent en plaine qu'on peut trouver une occasion de les battre. L'important avec eux, c'est de s'opposer à ce qu'ils puissent prendre les places fortes et s'y établir : dès lors il convient de surveiller pardessus tout Glogau et Kolberg[1].

Ainsi Frédéric II traçait son plan de campagne comme s'il avait deviné celui qu'on ne faisait alors qu'élaborer à Pétersbourg. Ne fit-il que le deviner? M. Masslovski est persuadé

1. *Archive Voroutsof*, t. XXXIV, p. 227.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'il en eut une connaissance directe, et, pour tout dire, qu'il lui fut livré. Mais par qui ? Par quelque officier des entours de Soltykof, ou par quelque « observateur » installé à Dantzig ?

Pendant que Frédéric II et le cabinet de Pétersbourg méditaient leurs plans de campagne, Tottleben, bien loin, à l'ouest de la basse Vistule, avec 4 000 ou 5 000 hommes de cavalerie légère, couvrait les cantonnements de l'armée russe. Il observait ce qui se passait en Poméranie, et mandait que la province était presque dégarnie de troupes : à Stettin, une faible garnison ; à Stargard, un petit corps de cavalerie et d'infanterie ; à Damm, un régiment d'infanterie. On lui enjoignit de se porter dans la Poméranie prussienne, pour y lever des réquisitions, y empêcher le recrutement, y arrêter les envois de vivres à l'armée de Frédéric II.

Les avant-gardes de la cavalerie légère des Russes menaçaient tout le pays, sur toute la ligne qui va de Kolberg à Glogau. Le 30 janvier 1760, commencèrent des raids d'une audace incroyable. Loukovkine, avec 3 polks de kosaks, se portait sur Militsch (Silésie), attaquait les hussards prussiens et leur prenait 30 hommes, et, en février, parcourait Fraustadt, Lissa (Leszno), Herrnstadt. Un autre détachement de 100 hussards ou kosaks courait jusqu'à Landsberg, en chassait la milice, y levait une contribution de 2 622 thalers et ramenait 41 chevaux. Podgoritchani, avec les hussards Moldavie, occupait Stolpe, Koslin, et, presque en vue de Kolberg, rançonnait les campagnes. Les avant-postes russes étaient maintenant poussés jusqu'à Stolpe et Neu-Stettin en Poméranie, Arnswalde et Landsberg en Brandebourg, Fraustadt et Lissa en Silésie. Tottleben avait établi son quartier général à Bromberg.

Le 22 février, le capitaine Dékowatz poussait jusqu'à Schwedt, sur l'Oder, rançonnait la ville, y faisait prisonniers le prince de Würtemberg et sa famille, mais se contentait de *wechsel* signés par les habitants et de *revers* signés par la famille princière : c'est-à-dire de billets au lieu d'argent comptant.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Dans sa retraite, le hardi partisan fut attaqué auprès de Kœnigsberg de Brandebourg, et obligé de se faire jour le sabre à la main. Il laissa entre les mains des hussards prussiens 18 hommes, 53 chevaux et, en outre, la valise qui contenait les *wechsel* et les *revers*. Un autre de ses détachements, qui ramenait prisonnier le major suédois Schwartz, fut, près de Pyritz, dispersé ou pris : deux des kosaks furent faits soldats prussiens. Cette mésaventure de Dékowatz n'empêcha pas Loukovkine de passer l'Oder, pour rançonner la rive gauche.

Cependant le pays envahi commençait à se défendre et des secours lui arrivaient. Le 10 mars, il y eut un combat à Arnswalde ; les Russes perdirent 52 hommes.

Une forte colonne d'infanterie et de cavalerie prussiennes, sous le général-major Stuterheim et le major Podewils, parut à Neu-Stettin et s'y fortifia.

Tottleben se vit obligé de faire avancer toute sa cavalerie pour soutenir ses enfants perdus. Il ramena sa ligne d'avant-postes sur Rummelsburg et Preussisch-Friedland, mais il fit avancer de Bromberg à Konitz son quartier général, assignant cette ville pour lieu de rendez-vous aux détachements dispersés. Podewils refoula encore les Russes de Rummelsburg et Stolpe ; on pouvait croire qu'il allait prononcer encore plus cette attaque, mais brusquement il se déroba et se porta sur Kolberg, dont il renforça la garnison. Tottleben se dirigea sur cette forteresse et prit position dans les environs. Il se rendit bientôt compte que sa situation devenait périlleuse. Il s'exagérait maintenant les forces de l'ennemi et les exagérait dans ses rapports.

Fermor, généralissime par *intérim*, commençait à s'inquiéter de ces témérités. Il se demandait de quelle utilité pouvaient bien être tous ces raids de la cavalerie légère. En somme, Tottleben n'avait pu empêcher les opérations du recrutement prussien en Poméranie ; et, étant donné le caractère peu précis de ses rapports, avec une pointe de hâblerie aventurière, les renseignements qu'il transmettait au quartier général étaient fort sujets à caution. Pour soutenir cette cavalerie ainsi aven-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

turée, Fermor se voyait obligé de faire sortir ses régiments de leurs quartiers d'hiver. Il en était fâché et essaya de tenir en bride Tottleben. Il se plaignait que celui-ci lui manquât de respect, envoyant ses rapports sur des chiffons de papier non signés, se targuant d'avoir des instructions particulières de Soltykof et correspondant avec celui-ci par-dessus la tête de Fermor. Tottleben répondit à son chef de façon impertinente : il le priait de vouloir bien nommer à sa place « un autre général, qui saurait mieux que lui conduire les troupes à la satisfaction de Son Excellence » ; — en outre, ajoutait-il, « je suis malade, je ne parle pas le russe, et les affaires par écrit prennent de telles proportions que je n'ai plus assez de temps pour en venir à bout... Chaque courrier du quartier général m'apporte une semonce ; dans tout mon service déjà si long je n'ai reçu d'aucun général de pareils reproches. » Quelques jours après il offrait de remettre à Zoritch le commandement des hussards et à Krasnochtchokof celui des kosaks. A la fin Fermor perdit patience : il remplaça Tottleben par Éropkine et fit son rapport à la Conférence. Le nouveau chef des troupes légères eut, le 7 mai, de vives escarmouches contre les Prussiens à Dramburg et Falkenburg et les rejeta sur Tempelburg. Cependant la Conférence ne donna pas raison à Fermor et celui-ci dut rendre à Tottleben son commandement. Ces tiraillements ne présageaient rien de bon, et il était temps que Soltykof revînt prendre la direction de l'armée.

Vers le 20 mai, on reçut de Pétersbourg l'ordre de se concentrer sur la basse Vistule et de se préparer à marcher. Le 11 juin seulement, arrivait à Marienwerder le généralissime Soltykof. L'année était déjà bien avancée et l'on avait déjà perdu beaucoup de temps ; ce retard était surtout imputable à la Conférence qui avait retenu le feld-maréchal à Pétersbourg, lui demandant sans cesse des plans de campagne qu'elle écartait ensuite pour en adopter de tout différents.

L'armée était répartie en une avant-garde, sous le comte Zacharie Tchernychef, et 3 corps : le 1er avec Fermor, le 2e avec Brown, le 3e avec Roumiantsof ; en outre Volkonski

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avait le commandement des cuirassiers, Olitz des grenadiers à cheval et dragons, Gliébof de l'artillerie de campagne ; Tottleben gardait celui des troupes légères. Non compris celles-ci, le total des forces russes s'élevait à 74 bataillons d'infanterie, 44 escadrons : en tout 65 000 hommes en première ligne et 15 000 pour garder la base d'opérations sur la Vistule inférieure.

Le 29 juin, Tottleben se portait sur Köslin. Le général prussien Beckendorf fit sortir ses troupes de la ville et les rangea en bataille. Tottleben le chargea si vivement qu'il n'eut que le temps de se réfugier sous le canon de la place, avec une perte de près de 300 hommes. Puis la ville fut canonnée et Beckendorf dut signer une capitulation. On lui fit des conditions honorables, « tant en considération du courage de la garnison que par compassion pour la ville ». Il put se retirer librement avec tout l'équipage de sa petite armée, même les canons, les caissons, les chariots et les chevaux, avec des provisions pour un jour. Il fut convenu que chacune des deux parties conserverait ses prisonniers de guerre : donc Beckendorf pouvait emmener ses prisonniers russes.

Après cet exploit, Tottleben se proposait de marcher sur Kolberg ; mais il reçut l'ordre de se diriger sur Driesen et Filehne, pour y occuper de ce côté le cours de la Netze. L'armée principale, en effet, arrivait sur Nakel et la partie supérieure de cette rivière.

Elle poursuivit ensuite sa marche sur la Wartha. Le 13 juin, l'avant-garde Tchernychef arrivait à Posen, et successivement les autres corps vinrent s'y concentrer. Dans l'intervalle, la Conférence avait envoyé l'ordre de prendre pour objectif, sur l'Oder, non plus Krossen, mais Breslau.

Pour préparer sur ce point la jonction avec les Russes, Daun prescrivit à Laudon d'occuper d'abord Landshut, puis de faire le siège de Glatz.

Frédéric II, de son camp de Meissen, ne cessait d'envoyer des instructions à La Motte-Fouqué, qui gardait Landshut. Il lui rappelait qu'il s'agissait d'empêcher cette jonction et de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

détruire en détail les corps russes qui s'avanceraient imprudemment[1].

Fouqué, intimidé par l'offensive de Laudon, se retira dans la direction du nord-est, annonçant au roi son intention de couvrir Breslau. Nouvelle injonction du roi : rentrer à Landshut. Fouqué y rentra donc le 19 juin. Mais, le 23, il fut attaqué par Laudon et si complètement battu que tout son corps d'armée dut poser les armes et que lui-même resta prisonnier. C'était pour Frédéric II un autre désastre de Maxen. Il n'avait presque plus de troupes en Silésie et la province semblait ouverte aux alliés. Tout ce qu'il put faire ce fut d'arrêter et immobiliser Daun par une série de manœuvres.

Ce qui sauva la province, ce fut d'abord le temps que perdit Laudon après cette victoire : pendant tout un mois il resta immobile entre Liegnitz et Parchwitz avant de se décider à faire le siège de Breslau. En second lieu, les lenteurs dans la marche de l'armée russe : les magasins qu'organisait Souvorof à Kallies et Schrimm n'étaient pas encore au complet ; les instructions de la Conférence portaient qu'on ne devait pas risquer le passage de l'Oder avant d'être assuré de la jonction avec les Autrichiens. Or Laudon ne donnait plus signe de vie, et l'on savait que le prince Henri était à Züllichau, Forcade à Kœnigswalde, Goltz à Mezeritz, Werner à Driesen. Les avant-postes et les reconnaissances russes entraient presque en contact avec ceux des Prussiens.

Tant qu'on fut en Pologne, on cheminait comme en temps de paix. L'avant-garde et les trois corps s'avançaient en colonnes. On ne foulait pas les champs où il y avait du blé. Soltykof prenait souci de maintenir une discipline sévère, un service exact, avec des rondes fréquentes. Il eut à combattre certaines habitudes qui s'étaient introduites, pendant le séjour en Poméranie, dans le corps de Tottleben, qui maintenant se trouvait sous la surveillance de Tchernychef, commandant du

1. Le 18 mai il lui annonçait comme très probable, pour la fin du mois, l'entrée en campagne des Turcs : ce qui obligera les Autrichiens d'envoyer 60 000 hommes vers Buda et permettra aux Prussiens d'envahir la Moravie. *Polit. Corresp.*, t. XIX, p. 353.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

corps d'avant-garde. Dans un ordre du jour que Tottleben fut obligé de publier, en date du 17 août, on trouve les constatations suivantes : « Beaucoup entretiennent et transportent avec eux des femmes. Dans les vingt-quatre heures, elles devront être renvoyées des polks. S'il s'en trouve après ce délai, elles seront livrées aux kosaks et les chefs de corps seront traduits devant le généralissime. Les officiers coupables seront dégradés et faits soldats; les simples soldats seront punis du knout. Nous apprenons aussi que des colonels kosaks sont en relations amicales avec l'ennemi, se promènent avec lui et qu'on se donne mutuellement des *paroles* » : c'est-à-dire qu'après avoir échangé des sauf-conduits on allait banqueter et boire les uns chez les autres. Ces troupes qui auraient dû être équipées à la légère commençaient à s'encombrer de bagages: il fallait bien transporter le butin. Soltykof dut sévir contre tous ces abus. La guerre devenait trop sérieuse pour qu'on tolérât ces mœurs de partisans.

Dès qu'on approcha du territoire prussien, dès l'étape de Boléwo, l'armée ne forma plus qu'une colonne et chemina en observant toutes les précautions de l'état de guerre. Le 4 juillet, elle était à Militsch, dans les marais de la haute Bartsch : Tchernychef occupait, sur sa droite, Sulau. Le 7, elle était à Wilkensdorf. Là on dut s'arrêter, pour attendre quelque nouvelle des Autrichiens. Daun avait fait dire que, forcé de barrer à l'ennemi les passages de la haute Silésie en Bohême, il ne pouvait bouger de son camp de Reichenbach Or Soltykof, dès le 30 juin, mandait à la Conférence : « Ne recevant aucun secours des Autrichiens, l'armée peut se trouver exposée au plus grand danger. » Pour faire le siège de Breslau, il lui fallait de l'artillerie de siège : il en demandait aux Autrichiens. Le 14 juillet, Springer lui faisait savoir que Laudon était occupé au siège de Glatz, que Daun s'était porté de Reichenbach sur Bunzlau pour empêcher la jonction de Frédéric II et du prince Henri ; que celui-ci, avec 39 000 ou 30 000 hommes, se dirigeait sur Glogau.

Un mois se passa donc à attendre. Tottleben et Tchernychef étaient sans cesse en mouvement pour surveiller ce qui se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

passait sur le moyen Oder, s'assurer que les communications avec Posen n'étaient point menacées.

Enfin Glatz succombait, le 26 juillet. Le corps de Laudon n'allait-il pas devenir disponible? Le général autrichien faisait prier Soltykof de laisser Tchernychef à Wilkensdorf, pour surveiller Breslau, et de se porter lui-même, par Wohlau sur Leubus, un des passages de l'Oder. Soltykof répondit qu'il voulait garder tout son monde et marcher sur Breslau, car c'était là le rendez-vous marqué par ses instructions. Laudon y consentit et fit savoir que lui-même allait marcher sur cette ville, Breslau n'ayant qu'une faible garnison et ne pouvant être secourue que par le prince Henri. Le même jour, par un nouveau courrier, il signalait un mouvement offensif du prince Henri; il réclamait de nouveau le concours des Russes, déclarant que, s'ils ne s'avançaient pas sur Breslau, il serait forcé de rétrograder.

Soltykof, inquiet du côté du prince Henri, prit des mesures pour surveiller sa marche, en portant sur le chemin qu'il devait suivre des escadrons de cavalerie légère. Lui-même se dirigea sur Breslau. La Weide, affluent de droite de l'Oder et qui coule au nord de cette ville, fut franchie à Hundsfeld, le 6 août, et les kosaks se montrèrent jusque sous le canon de la place. Ainsi on avait fait entièrement, pleinement, tout ce que demandait Laudon.

Mais voilà que celui-ci était toujours aussi loin et que l'ennemi était tout près. Le prince Henri marchait résolûment par la rive gauche de l'Oder pour secourir la place. Laudon l'avait laissé passer, ne faisant rien pour l'inquiéter. Les kosaks de Perfilief et Popof, puis tout le corps Tottleben, galopèrent aussitôt sur Leubus, en franchirent le pont, se répandirent sur la rive gauche du fleuve. Ils ne trouvèrent plus que l'arrière-garde du prince, à laquelle ils tuèrent 104 hommes et firent une centaine de prisonniers. Gagnant de vitesse l'armée russe, le frère de Frédéric II avait fait, le 6 août, son entrée dans Breslau. Quand à midi arrivèrent sous la place les éclaireurs de Soltykof, ils se heurtèrent aux hussards du prince et durent se replier sur Hundsfeld.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Alors Soltykof se fortifia dans ce bourg, ayant la Weide sur son front, éleva des batteries sur la rive gauche de ce cours d'eau, renforça ses éclaireurs avec les kosaks Tchougouïef, essaya même de disputer la rive gauche à mesure qu'arrivaient les colonnes de son armée.

Il comprit que le coup de surprise qu'on avait voulu tenter sur Glogau et sa faible garnison était manqué. Il ne pouvait s'expliquer comment Laudon, qui avait déclaré presser sa marche sur Leubus et Breslau, avait pu ne pas se trouver sur le chemin du prince, comment il avait pu le laisser passer. Tout devint clair pour lui quand ses éclaireurs lui annoncèrent que les points qu'auraient dû occuper les Autrichiens avaient été évacués par eux. Non seulement Laudon n'accentuait pas son mouvement sur Breslau, mais il avait dû rétrograder dans la direction du sud.

Sur la foi des arrangements concertés à l'avance, les Russes étaient arrivés sous la place; mais ils y étaient sans leurs alliés, et c'est sur eux seuls qu'allait porter tout l'effort du prince Henri.

Soltykof modifia ses positions en occupant, toujours sur la rive droite de la Weide, Weigeldorf en même temps que Hundsfeld. Bruce, qui commandait les détachements laissés sur la rive gauche, fut attaqué par les Prussiens dès le lendemain, 7 août. Il fut rejeté sur l'autre rive, et peu s'en fallut que les Prussiens ne forçassent le passage. Dégagé par le régiment Kexholm, à son tour il attaqua l'ennemi; l'artillerie russe accourut et rejeta les Allemands de l'autre côté de la rivière. Bruce, renforcé de 6 régiments, réussit à reprendre pied sur la rive gauche. Le prince Henri ne poussa pas à fond cette tentative et ne la renouvela point. Il se souvint des recommandations de son frère : les armées prussiennes étaient, cette année-là, condamnées à ne faire qu'une guerre défensive.

Le surlendemain, 9 août, on eut enfin des nouvelles de Laudon : il avait rétrogradé jusqu'à Striegau! Il demandait maintenant que le point de jonction fût marqué à Leubus, très en amont de Breslau, et que Soltykof y fît construire des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ponts. Une fois de plus le feld-maréchal russe répondit à son appel. C'était cependant une série d'opérations assez dangereuses qu'on exigeait de lui : il fallait d'abord, derrière la Weide, exécuter une marche de flanc en présence de l'ennemi, puis s'exposer à une attaque sur l'arrière-garde. Dès qu'il eut le message de Laudon, il commença par faire filer le gros bagage derrière ses positions de Weizeldorf et Hundsfeld, sous la protection de la cavalerie Tottleben. Puis l'armée se forma en colonne : en tête 3 régiments de cuirassiers et 3 d'infanterie ; puis le gros des forces ; puis une arrière-garde de 1 régiment de cuirassiers et 3 d'infanterie.

Le prince Henri ne fit rien pour inquiéter sérieusement cette opération : au lieu de passer la Weide et de tomber sur le flanc gauche de la colonne russe, il se contenta de faire suivre l'arrière-garde par un peu de cavalerie.

Soltykof parvint ainsi à Auras. Là, ses éclaireurs l'informèrent que le roi de Prusse était arrivé à Bunzlau, que Daun s'était replié sur Goldberg, que Laudon marchait pour y rejoindre son chef, que Frédéric II continuait sa marche sur l'Oder et qu'il paraissait se disposer à franchir le fleuve à Steinau, qui est en aval d'Auras. Si telles étaient ses dispositions, son but était, sans aucun doute, de couper le chemin aux Russes sur la rive gauche, de les placer entre son armée et celle du prince Henri, et de les écraser.

Soltykof, se voyant entouré d'ennemis et sans nouvelles des alliés, ordonna d'évacuer Auras et se reporta sur Kunzendorf. Là il reçut une dépêche de Laudon, l'informant que, de concert avec Daun, il se portait sur Liegnitz pour barrer à Frédéric le chemin de l'Oder : les Russes n'avaient donc qu'à tenir ferme. Soltykof réunit un conseil de guerre : il fut décidé qu'on attendrait à Kunzendorf les événements. Si Daun laissait le roi pousser sur l'Oder et le franchir, on proposerait alors à Laudon de venir opérer la jonction sur la rive droite, car il était impossible aux Russes de tenir tête en même temps à deux armées prussiennes. Si le roi ne franchissait pas l'Oder, on ferait passer Tchernychef sur la rive gauche, pour s'y joindre à Laudon et assaillir sous Breslau le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

prince Henri. Pour se tenir prêt à toute éventualité, on renverrait tout le gros bagage sur Militsch. Enfin on détruirait le pont de Leubus, afin qu'il ne pût servir au roi, et l'on en construirait à Auras, pour le passage éventuel de l'armée.

Le 11 août, on était de retour à Auras, et l'on y jetait deux ponts. Le lendemain, nouveau message de Laudon : le roi venait de faire un crochet de Liegnitz sur Goldberg ; les généraux autrichiens allaient lui livrer bataille ; ils demandaient qu'on leur envoyât le corps de Tchernychef. Celui-ci reçut en effet de Soltykof l'ordre de passer le fleuve et d'attendre de nouvelles instructions. Puis deux jours se passèrent sans nouvelles ; puis on apprit que Daun s'était refusé à attaquer le roi, prétextant qu'un traître lui avait livré le secret de sa combinaison ; alors le roi avait pris l'offensive, battu Laudon à Pfaffendorf, le 15 août, tué ou pris 3 000 Autrichiens il disait même 8 000. Puis Laudon fit savoir que le roi ne l'avait poursuivi que jusqu'à une portée de fusil et s'était ensuite retiré. Dans quelle direction ? D'après les renseignements transmis par ses kosaks, Soltykof put comprendre que Frédéric avait repris sa marche sur l'Oder : laissant là les Autrichiens, c'est aux Russes qu'il paraissait en vouloir. Le feld-maréchal fit donc repasser Tchernychef sur la rive droite et prescrivit de défaire les ponts d'Auras.

Ainsi Daun, par pédantisme ou pusillanimité, avait fait battre Laudon. S'il se conduisait ainsi envers son lieutenant, que pouvaient espérer de lui ses alliés ? Cependant Soltykof, fidèle à ses instructions, persistait à rêver cette jonction avec Laudon, tant de fois promise, tant de fois essayée, toujours déjouée. Le 15 août, il avait fait rétablir les ponts d'Auras ; mais le même jour d'autres nouvelles survinrent qui le décidèrent à opérer sa retraite.

Frédéric campait sur la rive gauche du fleuve. Tout portait à croire qu'il en forcerait le passage à Leubus. On intercepta une lettre du roi à son frère ; il lui annonçait que Laudon avait été complètement battu, que ce général avait fait des pertes énormes et qu'il avait été blessé mortellement ; que lui-même se préparait à une attaque sur les Russes. Il y

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avait là de grosses exagérations, mais ne dépassant pas ce que Frédéric se permettait souvent. Soltykof inclinait à croire que le roi avait écrit cette lettre à dessein et l'avait fait intercepter exprès[1].

Cependant la situation des Russes devenait trop dangereuse entre deux armées prussiennes qui, par Breslau ou par Leubus, pouvaient faire leur jonction sur l'une ou l'autre rive de l'Oder. Laudon était retourné à Striegau ; il n'indiquait plus aucun rendez-vous ; il se bornait à demander qu'on lui envoyât le corps de Tchernychef. Le conseil de guerre s'y refusa : c'eût été exposer ce corps à une destruction certaine. Le 17 on se mit en retraite par Peterwitz et Tzerkwitz, dans la direction de Militsch.

Ainsi toutes les tentatives de jonction entre Russes et Autrichiens aboutissaient à une double retraite en sens contraire. Soltykof avait cependant fait pour remplir ses instructions tout ce qui était humainement possible ; trois fois les Autrichiens l'avaient amené sous le canon des Prussiens, et trois fois ils avaient manqué au rendez-vous. En somme, s'ils tenaient tant à la jonction, il leur était plus facile, avec les magasins dont ils disposaient, les ressources du pays, la connaissance des localités, de se porter au-devant des Russes jusqu'au delà de l'Oder, que d'attirer ceux-ci, à une telle distance de leur base d'opérations, dans les montagnes silésiennes. Il n'y avait eu que timidité et décousu dans leurs opérations : on doit au contraire louer le sang-froid avec lequel Soltykof osait manœuvrer, se maintenir, jeter ou lever ses ponts sur l'Oder, ayant l'armée du prince Henri sur son flanc gauche et sur son front le roi « à l'attaque rapide ».

Ce qui suivit n'a plus guère d'intérêt. Daun ou Laudon envoient des messagers demander ce que comptent faire les Russes. Soltykof répond : « Si le prince Henri suit les Russes, on l'attaquera. » Ce prince occupé par eux, Daun avait les mains libres contre le roi. Ce que Daun proposait, le 6 septembre, c'est que Soltykof marchât sur Steinau et Kreben ;

1. Elle ne figure pas dans le recueil de la *Politische Correspondenz*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'il y jetât des ponts ; qu'il y attirât le prince Henri et le roi ; pendant ce temps Daun marcherait sur Schweidnitz. C'était exiger que les Russes battissent, à eux seuls, les deux armées prussiennes. En même temps Laudon demandait qu'ils se rendissent sous Glogau, promettant de les rejoindre pour assiéger de concert la place. Ainsi les deux généraux autrichiens n'étaient même pas d'accord sur ce qu'ils réclamaient. L'imbroglio militaire et diplomatique était à son comble.

Le 24 août, les Russes s'étaient retirés à Trachenberg ; le 25, ils étaient à Herrnstadt, où ils repassaient la Bartsch.

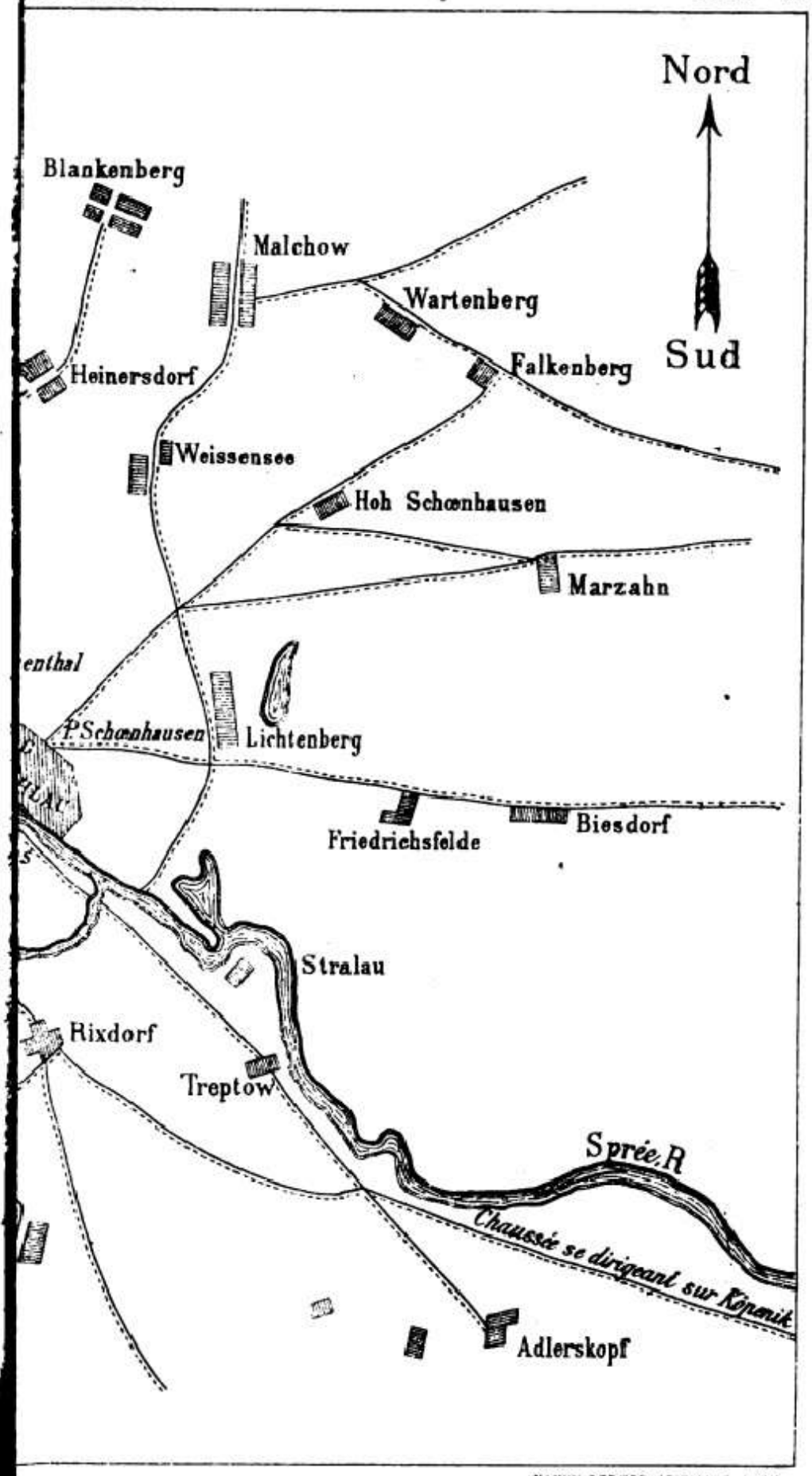
Ils restèrent là immobiles jusqu'au 12 septembre. Soltykof était tombé malade à Tzerkwitz ; il s'était guéri, puis avait eu des rechutes ; plusieurs fois il remit le commandement à Fermor, puis le reprit ; mais du 12 septembre au 30 octobre, il dut y renoncer complètement. Il restait à l'armée, mais ne se mêlait plus de rien. Cette maladie de Soltykof contribua sans doute à l'échec de la campagne de Silésie.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

E BERLIN

re 1760.

Plan VII



NANCY BERGER LEVRAULT & CIE

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XIV

LA PRISE DE BERLIN (OCTOBRE 1760)

Ainsi, du 4 juillet au 12 septembre, pendant dix semaines, les plus précieuses de l'année militaire, on n'avait fait que des marches et des contre-marches. Une grande armée autrichienne de 180 000 hommes, une belle armée russe de 70 000 n'avaient pu qu'assister aux manœuvres de deux petites armées prussiennes, aux démonstrations provocantes de Frédéric II, qui déguisait ainsi sa ferme résolution de garder la défensive. Les Russes, non par leur faute assurément, n'avaient pu ni livrer une bataille, ni enlever une forteresse ; quant au bilan autrichien, il se réduisait à deux combats et à l'enlèvement de la bicoque de Glatz.

Le mécontentement était grand à Pétersbourg et dans l'armée russe. M. de Breteuil avait raison d'écrire à Louis XV que la Russie avait fait « la plus pitoyable de toutes les campagnes[1] ». Bolotof nous traduit l'impression des jeunes officiers : « Les deux généralissimes étaient honteux de ce qu'ils avaient fait. » La honte était surtout pour la Conférence qui, contre l'avis de Soltykof, s'était obstinée à vouloir jeter les Russes en Silésie.

Elle en revint alors au plan que ce général avait proposé dès le début et qu'elle avait rejeté : nous avons vu qu'il consistait essentiellement en une campagne en Poméranie, avec la prise de Kolberg pour objectif, et en une tentative sur Berlin. Le siège de Kolberg devrait être mené par un corps détaché de l'armée principale et par l'envoi par mer d'un

1. Flassan, *Histoire de la diplomatie française*, t. VI, p. 391.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nouveau corps. L'attaque sur Berlin serait confiée à un corps de troupes légères, soutenu à quelque distance par l'armée principale. Tout ce qu'on demanderait maintenant aux Autrichiens, ce serait d'occuper Frédéric II et le prince Henri en Silésie : Daun retiendrait le premier par une démonstration sur Schweidnitz, et Laudon inquiéterait le second en faisant le siège de Glogau.

Le 14 septembre, Fermor informait la Conférence des dispositions que Soltykof, de lui-même, avait déjà prises avant de lui remettre le commandement : on occuperait Korolath avec le gros des forces ; Tottleben passerait sur la rive gauche de l'Oder pour se maintenir en communication avec Laudon ; on préparerait sur Berlin une expédition « secrète ». La Conférence fit des objections : elle voulait Glogau à tout prix. Fermor tint bon : il avait été lui-même reconnaître Glogau et s'était convaincu que, sans grosse artillerie, on ne pouvait rien tenter sur cette place. C'est alors que la Conférence en revint au plan de Soltykof.

Le 18 septembre, le gros de l'armée russe était concentré sur l'Oder, entre Korolath et Beuthen. On y resta tout le temps qu'il fallut pour préparer les deux entreprises sur Kolberg et Berlin. Le 21 septembre, il fut décidé en conseil de guerre que, sur la première de ces places, on enverrait le corps d'Olitz pour faire jonction avec celui qu'amènerait l'amiral Michoukof ; sur la seconde, on dirigerait le corps de Tchernychef, précédé de la cavalerie Tottleben ; le gros de l'armée descendrait l'Oder par ses deux rives jusqu'à Krossen, au confluent avec l'Obra, et ensuite agirait « suivant les circonstances ». On renverrait sur Posen et sur Thorn le gros bagage avec les malades et les blessés.

Le 22 septembre, Olitz quitta Korolath pour se rendre en Poméranie.

On s'occupait d'organiser l'expédition de Tottleben. Celui-ci exposa, dans un mémoire, que le succès tiendrait à trois conditions : à-propos et rapidité, plutôt que force numérique ; mesures bien calculées pour couvrir la colonne de cavalerie ; autres mesures pour couper toutes les routes par lesquelles

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'ennemi, de quelque côté que ce fût, pourrait faire affluer des renforts sur Berlin. Il demandait que ses 7 000 à 8 000 hussards et cosaques fussent renforcés de 2 régiments de dragons, 2 000 grenadiers à cheval et un détachement d'artillerie à cheval. Rien que de la cavalerie, pour assurer la rapidité de l'attaque et la surprise de la ville. Son itinéraire passerait par Guben, Beeskow, Storkow, Wusterhausen. Tchernychef, qui devait le suivre avec le corps d'avant-garde, composé des trois armes, se dirigerait par Krossen sur Francfort : de cette dernière ville, il dirigerait sur la route de Berlin une brigade d'infanterie.

La seule modification apportée à ce plan fut que l'itinéraire assigné à Tchernychef passerait par Beuthen, Freistadt, Christianstadt, Sommerfelde, Guben ; à partir de Guben, il suivrait les traces mêmes de Tottleben, afin d'être prêt à le soutenir avec toutes ses forces.

En arrière cheminerait Fermor, avec le 1er et le 2e corps ; Roumiantsof, avec le 3e, se porterait de Krossen sur Francfort pour occuper solidement le moyen Oder.

Ainsi, toute l'armée russe allait s'échelonner de Korolath dans la direction de la capitale prussienne. Ainsi, trois irruptions successives, de plus en plus irrésistibles : Tottleben, Tchernychef, la grande armée.

Ce n'était pas la première fois que Berlin était menacé de l'invasion. Le 16 octobre 1757, le général autrichien Hadik, avec 14 000 hommes, avait forcé le faubourg de Köpenik, taillé en pièces deux bataillons prussiens, obligé le général de Rochow à évacuer la place en emmenant la reine et les ministres à Spandau, imposé au Magistrat une contribution de 600 000 thalers, dont il n'eut le temps d'encaisser que 185 000, car le 17, au point du jour, il jugea prudent de décamper avec son argent, 6 drapeaux (enlevés sans doute à l'arsenal) et 426 prisonniers. En 1758, avant Zorndorf, la prise de cette ville était un des buts assignés à Fermor. En 1759, après Paltzig et Kunersdorf, nous avons vu que Frédéric II s'attendait à voir sa capitale devenir la proie du vainqueur.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Dans les instructions que reçut Tottleben, il lui était enjoint de lever sur Berlin une forte contribution ; à défaut d'argent, il devait prendre des *wechsel,* dont le paiement serait garanti par l'enlèvement d'otages, où figureraient deux membres du *Rathhaus* et plusieurs des plus notables marchands ; il détruirait « de fond en comble » tous les établissements royaux, arsenal, fonderie, magasins d'armes, de vivres et de munitions, moulins à poudre, manufactures de draps pour uniformes. Ce ne serait que « justes représailles pour les sévices exercés par le roi de Prusse dans l'électorat de Saxe et notamment à Leipzig ».

Le corps de Tottleben fut définitivement composé des hussards Moldavie, Croatie, Serbie, sous les colonels Podgoritchani, Tsviétinovitch, Tékéli, ensemble 1 000 cavaliers ; de 5 polks de Dontsy, sous Touroviérof, les deux Popof et les deux Loukovkine, ensemble 1 400 kosaks ; des 2 régiments Pétersbourg et Riazan, des grenadiers à cheval, ensemble 1 200 hommes, sous le brigadier Meltchougof ; de 4 bataillons de grenadiers à pied, sous le brigadier Bachmann, assisté du colonel Masslof, des lieutenants-colonels Prozorovski et Burmann, du major Patkül. Ces 5 bataillons, empruntés aux régiments Kief et 2e Moscou, présentaient un effectif de 1 800 hommes. Le lieutenant-colonel Gliébof commandait l'artillerie, composée de 2 obusiers Chouvalof et de 13 autres obusiers de divers calibres. Au total : 5 400 hommes.

Le corps de soutien Tchernychef comprenait 7 régiments d'infanterie d'un effectif total de 12 000 hommes : 4e grenadiers, 2e Moscou, Kief, Viatka, Pétersbourg, Nevski, Vyborsk, qui tous s'étaient couverts de gloire dans les campagnes précédentes.

Le 16 septembre partirent, sans tambour ni trompette, les deux corps Tottleben et Tchernychef ; ils allaient suivre à peu près le même itinéraire, mais cheminer avec une vitesse inégale.

En route, pour mieux garder le secret de l'entreprise, ils dirigèrent des incursions, non sur la route même de Berlin, mais sur la droite ou sur la gauche : le colonel Tchorba

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

enleva un détachement prussien à Fürstenwalde ; Rjevski tomba dans Francfort, où il se fit livrer un *wechsel*, dont le paiement ne fut d'ailleurs pas exigé.

Tottleben marchait très vite, faisant transporter son infanterie sur des chariots. Le 2 octobre, il arrivait presque en vue de Berlin, à Wusterhausen. Il y apprit que la garnison de Berlin, commandée par le général Rochow, ne se composait que de 3 bataillons d'infanterie et de 2 escadrons de hussards ; mais, pour secourir la ville, Hülsen arrivait de Torgau, et du nord accourait le prince de Würtemberg.

Tottleben n'en était pas moins résolu à tenter un assaut par surprise ; il mandait à Tchernychef de vouloir bien le couvrir, afin qu'il fût « libre dans son dos ».

Berlin se composait alors de deux îles de la Sprée, formant la ville proprement dite, et de faubourgs répandus sur les deux rives de ce cours d'eau [1].

L'une des deux îles était l'ancien Berlin, le Verolin des Slaves Vendes, et dont le noyau avait été un village de pêcheurs ; l'autre île s'appelait Kölln, du mot slave *kolin* « la colline », et n'avait à l'origine supporté qu'un autre village de pêcheurs. Au milieu des huttes et des filets, en 1452, Frédéric aux Dents de fer, margrave de Brandebourg, avait fondé un burg, et ce château féodal avait fini par donner naissance à une capitale.

L'île de Kölln était maintenant réunie à l'île de Berlin par un pont qui s'appelait le Pont-Royal. Ensemble, elles comprenaient trois quartiers : Kölln, Neu-Kölln et Friedrichswerder ; les deux derniers avaient été construits sous le Grand Électeur. C'était là que se trouvaient le Château royal, la Cathédrale, l'Arsenal.

Sur la rive gauche de la Sprée, du nord au sud, s'étendaient les faubourgs Dorotheenstadt, Friedrichstadt, Köpenik, Kölln ; le deuxième s'était construit sous Frédéric Ier,

1. Voir dans l'*Archive Vorontsof*, t. VI, p. 458, un curieux plan de Berlin et de ses environs, avec l'indication des positions occupées par les troupes, et qui émane de l'état-major de Tottleben.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les trois autres dataient du Grand Électeur. Dans la Dorotheenstadt, tout contre la Sprée, étaient l'Opéra et le palais du prince Henri ; de là, par une large avenue, l'*Unter den Linden*, on arrivait à la porte de Brandebourg, au delà de laquelle verdoyait le Thiergarten.

Sur la rive droite, du nord au sud, le faubourg de Spandau, appelé alors *Spandauerviertel ;* celui des Portes Royales, autrement dit d'Oranienburg et Rosenthal ; celui de Stralau, ou *Stralauerviertel*. Le second datait du père de Frédéric II, les deux autres du Grand Électeur.

Les deux îles formant la ville proprement dite étaient entourées d'une enceinte bastionnée, à laquelle les bras de la Sprée servaient de fossés. Une enceinte plus vaste, en levée de terre sur la rive droite, en maçonnerie sur la rive gauche, enveloppait les faubourgs. Dans le même ordre où nous avons énuméré ceux-ci, l'enceinte était percée, sur la rive gauche, par les portes de Brandebourg, de Potsdam, de Halle, de Kottbus ; sur la rive droite, par les portes du Faubourg-Oriental, de Hambourg, de Rosenthal, de Schœnhausen, d'Alt-Landsburg, de Francfort. Une seule de ces portes, celle de Kottbus, était protégée par une *flèche*, ouvrage d'un très faible profil, et qu'on avait armé d'un canon de 3.

Berlin, au point de vue militaire, était donc une ville ouverte. Au point de vue architectural, elle n'offrait qu'un amas de constructions médiocres, vulgaires bâtisses de faubourg. Il n'était point encore question pour elle de cette splendeur artistique, bien que peu originale, dont la prospérité industrielle ou l'orgueil des succès militaires l'ont illustrée depuis. On n'y voyait encore ni arcs de triomphe, ni colonnes de victoire, ni statues héroïques, ni musées enrichis des dépouilles de la Grèce. Frédéric Ier l'avait dotée du Château, qui avait remplacé le vieux burg margravial, de l'Arsenal, de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Beaux-Arts. Frédéric-Guillaume Ier y avait construit les places qui s'appellent aujourd'hui places de Paris, de la Belle-Alliance, du Dönhof, percé la Zimmerstrasse et la Kochstrasse, élevé la plupart des palais de la Wilhelmstrasse. Berlin était surtout une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ville de militaires, de courtisans, de fonctionnaires. Cependant, grâce à Frédéric Ier et un peu à Frédéric II, elle devenait peu à peu une des métropoles intellectuelles de l'Allemagne ; on l'appelait déjà l'*Intelligenz-Stadt* et « l'Athènes de la Sprée ». Lessing y avait fait trois séjours, et le dernier, de 1758 à 1760, faillit le rendre témoin de l'occupation russe. Mosès Mendelssohn y était le centre de tout un cercle littéraire et philosophique.

Comme l'industrie de Berlin, comme son commerce, que devait si merveilleusement favoriser sa situation au centre d'un réseau de lacs et de cours d'eau, étaient encore dans l'enfance, on n'y trouvait pas de grandes fortunes. Berlin était pauvre comme la Prusse d'alors et comme son roi. Quant à sa population, elle était tombée à 6 000 habitants vers la fin de la guerre de Trente ans ; elle s'était relevée à 50 000 avec le premier roi, à 90 000 avec le second ; Frédéric II la laissera forte de 145 000 âmes. On ne se trompera guère en lui assignant, au moment de l'invasion russe, 120 000 habitants.

Le général Rochow avait presque perdu la tête à l'approche de l'ennemi. Ses trois bataillons, d'un effectif total de 1 200 hommes, ne rachetaient pas le petit nombre par la qualité ; on y avait incorporé quantité de déserteurs et même des prisonniers saxons, suédois, français, russes. Déjà il pensait à évacuer la ville. Mais il y avait là des généraux en retraite, comme Lehwaldt, ou blessés, comme Seydlitz et Knobloch. Ils lui firent honte de sa faiblesse et le décidèrent à tenter une résistance. En toute hâte il fit construire des *flèches* devant les portes des faubourgs, sur le modèle de celle de la porte de Kottbus. Il y amena quelques canons, que manœuvrèrent des invalides. Il fit percer des meurtrières dans les murs d'enceinte. Il envoya un officier et 30 hommes occuper le château de Köpenik, afin de disputer le passage de la Sprée. Il expédia des courriers dans toutes les directions pour demander du secours : à Hülsen, qui guerroyait à Torgau, sur la frontière de la Saxe ; au prince de Wurtemberg, qui se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

trouvait à Templin, sur le point d'attaquer les Suédois. Ces généraux avaient répondu à son appel : le jour où Tottleben entrait dans Wusterhausen, Hülsen n'était plus qu'à 7 milles et le prince de Würtemberg qu'à 6 milles de Berlin.

Ces dispositions mêmes de l'autorité militaire avaient jeté la panique dans la ville : parmi les bourgeois aisés, c'était à qui fuirait sur Magdebourg ou Hambourg, emportant son argent et ses effets les plus précieux. Un moment on se rassura : on avait pris l'avant-garde de Tottleben pour celle des forces prussiennes envoyées au secours de Berlin. Alors commença le grand rôle de Gotzkowski, « le marchand patriote », qui nous a laissé de si curieux mémoires sur cet événement[1]. Il engagea les habitants à se cotiser pour offrir des rafraîchissements aux troupes libératrices : on acheta du pain, de la bière, du *branntwein*, des bœufs. C'est à cela que semble s'être borné le rôle de la population civile dans la défense de Berlin. La maison de Gotzkowski, dont on connaissait sans doute les relations antérieures avec Tottleben, devint un lieu d'asile pour tous ceux qui s'alarmaient sur leur vie ou sur leur avoir. Les juifs y apportèrent leur or.

Tottleben[2] avait passé à Wusterhausen la nuit du 2 au 3 octobre. Au matin du 3, il dirigea sur Potsdam les hussards Croatie, avec mission d'y détruire les magasins d'armes. Il marcha lui-même sur Berlin, ayant pour avant-garde les kosaks de Touroviérof.

A 11 heures, il occupa les hauteurs en face des portes de Kotbus et Halle. Il envoya le lieutenant Tchernychef sommer Rochow. Le parlementaire revint avec un refus. Tottleben se prépara donc à bombarder la ville et à donner l'assaut aux portes des faubourgs.

A 2 heures, le lieutenant-colonel Gliébof ouvrit le feu. Comme on n'avait que des obusiers de faible calibre, on ne

1. *Geschichte eines patriotischen Kaufmanns*, 1768.

2. La relation de Tottleben sur la prise de Berlin a été publiée dans l'*Archive Vorontsof*, t. VI, p. 458 et suiv. Moscou, 1873.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

put allumer en ville de gros incendies. Les assiégés réussirent à les éteindre. Quant au mur de l'enceinte, les obus n'avaient pas de prise sur sa maçonnerie. On s'avisa de tirer sur la ville à boulets rouges : il se déclara un incendie qui dura jusqu'au matin.

Rochow, de son côté, avait ouvert le feu, à la *flèche* de la porte de Halle. Ce feu « enfilait » les batteries ennemies opposées à la porte de Kottbus. L'après-midi s'écoula sans que les Russes eussent affirmé leur supériorité d'artillerie.

A 9 heures du soir, Tottleben résolut de donner l'assaut en même temps sur les deux portes. Le prince Prozorovski devait assaillir celle de Halle avec 300 grenadiers et 2 canons ; le major Patkül, avec des forces égales, attaquerait celle de Kottbus. Chacune des deux colonnes avait en réserve 200 grenadiers à pied et 2 escadrons de grenadiers à cheval.

A minuit, le signal fut donné, quoique la préparation par l'artillerie fût très insuffisante, au moins pour la porte de Halle. Le prince Prozorovski enleva cependant celle-ci, s'y logea, mais, n'étant pas soutenu, l'évacua au point du jour, Patkül avait échoué tout d'abord contre celle de Kottbus.

On reprit alors le feu d'artillerie qui dura jusqu'au matin. On avait déjà tiré 655 projectiles, dont 567 explosibles.

On apprit, dans la journée, que l'avant-garde du prince de Würtemberg, forte de 7 escadrons, avait fait son entrée dans Berlin, et que son infanterie accourait à marches forcées. C'était pour les assiégés un renfort de 5 000 hommes.

Tottleben se retira sur le village de Köpenik, appelant à lui toute l'infanterie de Bachmann. Le soir du 4 août, il ne restait, en face des portes de Kottbus et de Halle, que les kosaks de Tsviétinovitch et Touroviérof. Au matin du 5 août, ils furent attaqués par le prince de Würtemberg et durent à leur tour se replier sur Köpenik.

Dans cette surprise manquée, les Russes avaient eu 92 hommes hors de combat et perdu 8 obusiers, dont les affûts s'étaient brisés.

La responsabilité de l'échec retombait en grande partie sur Tottleben. Avec si peu d'infanterie sous la main, pourquoi

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'avait-il encore divisée pour tenter en même temps deux assauts? Il essaya de se disculper par des rapports qui tantôt exagéraient ses pertes, tantôt portaient à 6 500 le nombre des projectiles qu'il aurait lancés sur la ville. Il accusait Tchernychef de ne l'avoir pas secouru; or, il savait parfaitement que ce général ne pouvait arriver que le 5 à Köpenik; il ne lui avait jamais demandé que de le rendre « libre dans son dos »: lui-même n'avait précipité l'assaut que pour se réserver tout l'honneur en cas de succès. Plus tard il prétendra que s'il n'a pas lancé plus à fond ses hommes, c'est qu'il craignait, une fois qu'ils seraient répandus dans une si grande ville, de ne pouvoir les rallier et les reprendre. Au reste, tous les rapports de Tottleben sur le siège ne sont qu'un tissu de contradictions et de mensonges. En attendant, pour emprunter le mot du marquis de Montalembert, notre attaché militaire auprès de l'armée russe, Tottleben s'était « cassé le nez sur les murs de Berlin ».

Le 3 octobre, Tchernychef avait occupé Fürstenwalde et, se rendant mieux compte des difficultés de l'entreprise, dépêché au grand quartier général pour qu'on le renforçât de la cavalerie Haugrewen, annonçant qu'il entendait une forte canonnade dans la direction de Berlin. Le 4, il avait reçu de Tottleben une demande de renfort en hommes, en canons et en projectiles. On lui avait envoyé tout cela dans la nuit même, avec 2 régiments d'infanterie. Le 5, dans la soirée, il arrivait à Köpenik, opérait sa jonction avec Tottleben et prenait le commandement sur celui-ci : autorité précaire et toujours contestée, étant donné le difficile caractère de Tottleben. En même temps, il recevait une dépêche de Fermor : la division Panine s'avançait à marches forcées pour le rejoindre.

La journée du 6 dut se passer à attendre Panine. Une nouvelle dépêche de Fermor enjoignait de ne rien risquer avant l'arrivée de celui-ci. Si, par hasard, on avait déjà fait une attaque qui eût échoué, il n'y avait qu'à se retrancher dans une forte position. En outre, Fermor annonçait à Tchernychef la prochaine arrivée d'un corps d'Autrichiens et de Saxons sous les ordres de Lascy. Le général russe se borna donc,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en ce jour, à reconnaître la rive droite de la Sprée ; il prit position à Biesdorf, ne voulant pas se risquer contre le prince de Würtemberg avant d'avoir reçu les renforts annoncés.

De son côté, le prince de Würtemberg mandait à Hülsen de hâter sa marche, par Potsdam, sur Berlin. Il prit position sur les hauteurs de Lichtenberg, couvrant ainsi les portes de Francfort et Alt-Landsburg. Bientôt, sur l'autre rive, les éclaireurs kosaks signalèrent l'approche des premières troupes de Hülsen : en tête, des boulangers militaires sous l'escorte de deux bataillons et de quelques escadrons, commandés par Cordier ; puis l'avant-garde proprement dite, sous les ordres de Kleist, forte de 5 bataillons et 12 escadrons.

Le 7 octobre, Tchernychef reçut une dépêche de Panine : celui-ci, après une étape de 30 verstes, était arrivé à Fürstenwalde ; le soir même, il serait sous Berlin. Tchernychef n'en résolut pas moins d'attaquer le prince de Würtemberg, et, en cas de succès, d'assaillir ensuite les faubourgs de l'est. Il ne réservait à Tottleben qu'une diversion par la rive gauche.

Tottleben, pour reprendre son indépendance, profitait de ce que la Sprée coulait entre lui et son supérieur immédiat, Tchernychef. Le même jour, sans attendre l'imminente arrivée de Lascy, il reprit l'attaque contre les faubourgs de l'ouest. Il distribua de nouveau ses escadrons et ses bataillons en face des portes de Kottbus et de Halle ; mais il trouva que les hauteurs qui dominaient ces portes étaient déjà occupées par le prince de Würtemberg. Après une canonnade de trois heures, il le contraignit à s'abriter derrière le mur d'enceinte.

A ce moment arrivaient de Potsdam les boulangers de Hülsen, sous l'escorte des bataillons et des escadrons Cordier. Tottleben résolut de les assaillir. Laissant une partie de ses troupes en observation devant les deux portes, il se lança sur les arrivants avec de la cavalerie et un millier de grenadiers. Dans sa précipitation, il dépassa de beaucoup son infanterie, chargea simplement avec ses cavaliers, et fut repoussé. Il se disposait à reprendre l'attaque quand apparut l'avant-garde Kleist ; en même temps on signalait l'arrivée du corps de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Lascy. Tottleben ne voulut pas attendre le renfort autrichien et se hâta de charger Kleist. Il s'ensuivit un combat assez confus, certainement indécis, non loin de Tempelhof. Tottleben perdit d'abord 4 canons ; puis les fit reprendre par les kosaks, puis se trouva hors d'état de soutenir ces derniers. Ce fut l'entrée en ligne des escadrons autrichiens qui décida le sort de la journée et fit rétrograder Kleist, tandis que Cordier et ses boulangers profitaient du désordre pour se réfugier dans Berlin.

Tottleben était furieux de l'arrivée de Lascy : il n'avait donc réussi à se rendre presque indépendant de Tchernychef que pour retomber sous l'autorité du général autrichien ; car celui-ci, qui commandait à 14 000 hommes, prenait naturellement la suprématie sur ce chef de hussards et de kosaks. Ces intrus venaient lui arracher l'honneur de surprendre et réduire Berlin. Mécontent, il reprit ses positions devant les portes de Kottbus et de Halle, fit la sourde oreille aux premières injonctions de Lascy ; c'est ce qui permit au corps entier de Hülsen de faire dans la soirée son entrée dans la ville.

Pendant ce temps, Tchernychef avait agi sur la rive droite de la Sprée. De Biesdorf il avait marché sur les hauteurs de Lichtenberg, sa droite couverte par les hussards Moldavie. Ceux-ci chargèrent les cuirassiers prussiens ; soutenus de la cavalerie Haugrewen, ils les culbutèrent. Alors Tchernychef enleva les hauteurs, les occupa, y dressa une batterie de 6 pièces, canonna l'infanterie de Zedmar. Au troisième coup de canon, des caissons commencèrent à sauter parmi les troupes prussiennes ; menacées par la cavalerie victorieuse, elles n'osèrent attendre les baïonnettes et se retirèrent sur les faubourgs de l'est. Panine arriva dans la soirée avec 5 escadrons de cuirassiers et 6 compagnies de grenadiers. Il annonça que le gros de ses troupes ne pourrait rejoindre que dans la matinée du 9.

Le 8 octobre au matin, à la suite des opérations de la journée précédente, Tchernychef occupait sur la rive droite les positions de Weissensee, Lichtenberg, Friedrichsfelde, avec

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les hussards Moldavie et les kosaks Krasnochtchokof dans les bois et marais qui avoisinent la Sprée. Sur la rive gauche, Tottleben restait en face des portes de Kottbus et de Halle. Les 14 000 Autrichiens campaient autour de Lichtenfelde.

Tchernychef s'était proposé d'attaquer ce jour-là le prince de Würtemberg et les faubourgs de l'est. Mais l'arrivée du corps de Kleist avait porté les forces prussiennes à 14 000 hommes, dont 16 bataillons et 20 escadrons sur la rive droite, aux ordres du prince, 10 bataillons et 21 escadrons sur la rive gauche, avec Hülsen. Les alliés leur opposaient 15 500 Russes sur la rive droite, 4 400 Russes et 14 000 Autrichiens et Saxons sur la rive gauche. Les Prussiens, maîtres de Berlin, pouvaient porter toutes leurs forces tantôt sur une rive tantôt sur l'autre ; au contraire les alliés, séparés en deux armées par le cours de la Sprée, se trouvaient sur chaque rive seulement égaux aux forces réunies de l'ennemi. Ils étaient plus affaiblis encore par la jalousie entre Russes et Autrichiens, par les rivalités de commandement entre Lascy et Tottleben, Tottleben et Tchernychef.

Celui-ci se montrait profondément découragé. Il réunit un conseil de guerre, auquel assistèrent seulement Panine, le baron d'Elm, quartier-maître de l'armée, et le marquis de Montalembert, attaché militaire de France, qui avait accompagné la colonne Tchernychef dans la marche sur Berlin. Nous empruntons à cet officier le compte rendu de ce qui se passa dans le conseil de guerre. Tchernychef, inquiet du renfort qu'avaient reçu les Prussiens, de la possibilité de se voir attaquer le lendemain par toutes leurs forces, de la difficulté de communiquer avec les Russes et les Autrichiens de la rive gauche, « se proposait de se retirer le soir même à Köpenik, pour avoir le temps de se concerter avec le comte de Lascy ; d'ailleurs il irait au-devant de son pain, dont il n'avait plus que pour un jour ; et il finit par me demander mon avis ». Voici l'avis que lui donna le marquis :

Je lui dis que rester plus longtemps dans sa position devant Berlin me paraissait avoir, en effet, beaucoup d'inconvénients depuis l'ar-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rivée des généraux de Hülsen et de Kleist : mais que de se retirer à Köpenik me paraissait en avoir de bien plus grands, outre la honte d'une telle manœuvre, puisque ce serait exposer M. le comte de Lascy à voir venir se réunir sur lui toutes les forces de nos ennemis, qui l'obligeraient infailliblement à se retirer pour éviter un combat trop inégal, et qu'on courrait alors de grands risques de manquer cette opération ; que je croyais enfin qu'il ne fallait point hésiter d'attaquer à la pointe du jour, en prévenant par un courrier M. le comte de Lascy de cette résolution... L'avis des deux assistants fut plutôt pour la retraite que pour le combat, sans cependant rien décider : ce qui m'obligea de revenir à la charge à plusieurs reparties. Enfin j'eus le bonheur de persuader ; et M. le comte de Tchernychef s'étant décidé à l'attaque, sur-le-champ il écrivit sa résolution au comte de Lascy[1]...

Tchernychef disposa tout pour l'assaut du lendemain. D'avance il distribua ses troupes de la rive droite en quatre colonnes : la 1re sous Palmenbach, la 2e sous Lebel, la 3e sous le prince Dolgoroukof, la 4e sous Nummers. En tête de chacune de ces colonnes, organisées comme celles que le feldmaréchal Münich avait lancées autrefois à l'assaut des ouvrages de Dantzig, devaient marcher les compagnies de grenadiers. D'abord on enlèverait les hauteurs voisines du mur d'enceinte, puis on se jetterait sur les faubourgs de l'est. La cavalerie couvrirait les colonnes contre une attaque des escadrons prussiens. L'artillerie de campagne entretiendrait un feu nourri sur toutes les positions ennemies ; les pièces régimentaires suivraient les régiments. Le gros bagage et les non-combattants s'abriteraient dans les bois de Friedrichsfelde, les chariots et fourgons tout attelés pour le cas où l'on ordonnerait la retraite. Le signal de l'attaque serait donné, à 7 heures du matin, par trois coups de canon à boulets rouges. Il fut recommandé à tous les chefs de corps de « conduire cette attaque avec toute la perfection possible, et d'y apporter, chacun en ce qui le concernait, le plus grand effort à bien penser et à bien agir... de mériter ainsi la faveur auguste de l'impératrice... de maintenir cet honneur et cette gloire que

1. Montalembert, *Correspondance*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les armes de la souveraine russe ont conquis par de si longues campagnes ». Le moral des chefs et des soldats était excellent, exalté au plus haut degré : « On ne saurait décrire, a dit Tchernychef dans son rapport, avec quelle impatience et quelle ardeur les troupes attendaient cette attaque ; l'espérance brillait sur le visage de chacun ». Les soldats s'approchaient des sacrements avec un religieux enthousiasme et tiraient des sacs la chemise blanche de l'assaut, afin de pouvoir « regarder la mort en face, à la russe ».

Un autre revirement d'opinion, mais en sens tout contraire, s'était opéré dans le conseil des généraux prussiens. Dans la journée du 8, le prince de Würtemberg était résolu à engager le combat contre Tchernychef. Mais dans la nuit ses collègues et lui se laissèrent intimider par la supériorité numérique de l'ennemi, l'impossibilité de recevoir de nouveaux renforts, la perspective de livrer la capitale aux horreurs d'une prise d'assaut. Il fut décidé que les troupes amenées par Kleist, Hülsen et le prince de Würtemberg se retireraient, à la faveur de la nuit, sur Spandau et Charlottenburg. On remettait à Rochow le soin de négocier une capitulation militaire, mais seulement pour sa faible garnison ; à la municipalité incomberait le souci de stipuler pour les personnes et les biens de la population civile.

De son côté Tottleben, qui, toujours posté devant les portes de Halle et Kottbus, s'interposait comme un écran entre la ville et l'armée autrichienne, n'avait pas renoncé à prendre une revanche sur Lascy : le général de Marie-Thérèse était venu lui ravir l'honneur d'enlever la place à lui tout seul ; Tottleben profiterait de sa position avancée pour négocier une capitulation à l'insu de Lascy, à l'insu même de Tchernychef. Nul doute qu'il n'eût déjà des intelligences dans la place, ne fût-ce qu'avec son ami le riche marchand Gotzkowski. A la vérité, la présence de Hülsen et du prince de Würtemberg semblait lui ôter toute espérance de réussir. Il ignorait encore la décision qu'avait prise le conseil de guerre prussien. Comment eût-il pu imaginer que Hülsen et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le prince fussent accourus de si loin, l'un de la Saxe, l'autre de la Poméranie, uniquement pour déclarer qu'on ne pouvait défendre Berlin ?

Dans cette même nuit du 8 au 9 octobre, il adressa une nouvelle sommation à Rochow. C'était prématuré ; car Rochow était obligé de tenir bon jusqu'à ce que les troupes de secours eussent effectué leur retraite. Aussi un trompette, vers 1 heure du matin, apportait-il un nouveau refus de ce commandant. Tottleben, qui ne comprenait rien à ce refus, prescrivit alors de tirer quelques coups de canon sur la ville. A 3 heures, le major Weger et le chef d'escadron Wagenheim se présentèrent à la porte de Kottbus, apportant les propositions de Rochow : c'est qu'à ce moment les troupes de secours avaient déjà effectué leur sortie de la ville. On peut se demander comment Tottleben, qui était chargé du service d'éclaireurs, avait pu ne rien voir et ne rien entendre de tous ces mouvements.

En même temps les bourgeois, prévenus par Rochow, s'étaient réunis dans le Rathhaus. Le conseil de guerre avait laissé le choix au conseil municipal de capituler entre les mains des Autrichiens ou entre les mains des Russes. C'est Gotzkowski, le marchand, qui contribua le plus à incliner les esprits en faveur de ceux-ci, se targuant de ses bonnes relations avec Tottleben. Celui-ci avait longtemps séjourné dans la ville et y comptait des amis. De plus, Berlin avait servi d'asile à nombre de blessés ou de prisonniers russes, généraux, officiers ou soldats. Ils avaient été humainement traités par les habitants, reçus dans la maison de Gotzkowski et de quelques notables. On pouvait compter qu'ils serviraient de sauvegarde auprès de leurs compatriotes.

A 4 heures du matin, la capitulation militaire était signée avec Rochow : il se rendait prisonnier de guerre avec toute sa garnison et tout le matériel : les prisonniers autrichiens, saxons, suédois, français, russes, recouvraient leur liberté. Les Prussiens qui mirent ainsi bas les armes furent, pour la plupart, laissés en liberté sous caution ou sur parole : sur les 1 200 hommes de la garnison, on n'en dirigea que 700 sur la Russie.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

A 5 heures, ce fut le tour de la capitulation civile. Tottleben épouvanta d'abord les bourgeois par ses exigences d'argent ; il demandait 4 millions de thalers : « 40 tonnes d'or », nous dit Gotzkowski. Il se réduisit à n'exiger que 2 millions, puis 1 500 000 thalers, dont 500 000 comptant et 1 million en *wechsel*, garantis par des otages. En échange de cette concession, les bourgeois verseraient 200 000 thalers de *douceur-geld*, c'est-à-dire de gratification pour les soldats du corps expéditionnaire. Le Magistrat s'exécuta, persuadé par Gotzkowski : celui-ci promit d'user de son influence auprès des généraux et du gouvernement russes, pour obtenir une nouvelle réduction sur la contribution de guerre, en faisant valoir l'extrême pauvreté des citoyens de Berlin. Tottleben garantissait d'ailleurs aux habitants la sécurité des propriétés particulières et des personnes, le maintien de leurs privilèges, la liberté du commerce et de la poste, l'exemption du logement militaire, promettant que les irréguliers, tant redoutés des gens paisibles, ne seraient pas cantonnés même dans les faubourgs.

C'est par le général Bachmann que Tottleben, dans le plus grand secret, avait mené à bien toute cette négociation. Ce fut le triomphe de son habileté et de son esprit d'intrigue. Aucun éveil n'avait encore été donné au camp de Tchernychef pas plus qu'au camp de Lascy quand, à 5 heures du matin, le général Bachmann fit occuper par ses grenadiers les portes de Kottbus, de Halle, de Potsdam et de Brandebourg.

Les Autrichiens de la rive gauche s'avisèrent les premiers qu'il y avait du nouveau. Quand ils aperçurent les sentinelles russes aux portes des faubourgs de l'ouest, ils y coururent furieux. A la porte de Halle ils réussirent à forcer le poste russe. Puis Lascy envoya porter plainte à Tchernychef, exigeant qu'on lui remît en outre les portes de Potsdam et de Magdebourg, que l'Autriche eût part dans la contribution de guerre et ses soldats dans le *douceur-geld*. Son irritation alla plus loin encore, comme nous le verrons. Il affecta de tenir la capitulation comme non avenue, fit entrer des troupes dans la ville et loger ses soldats chez l'habitant.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tchernychef reçut presque en même temps le messager que lui envoyait Tottleben, et qui avait traversé Berlin, et la réclamation de Lascy. Ses troupes étaient déjà sous les armes, formées en colonnes d'assaut, attendant les trois coups de canon, signal de l'attaque. Dès 5 heures, les chefs de corps avaient envoyé leurs aides de camp prendre chez lui les derniers ordres. L'armée haletait d'impatience ; il allait être 7 heures, le moment fixé pour l'action. Tout à coup la nouvelle se répand sur le front des troupes étonnées et déçues : Berlin avait capitulé !

Un des premiers soins de Tchernychef fut précisément celui que Tottleben avait un peu négligé : la poursuite de l'armée prussienne. Il chargea le général Panine, avec les hussards Moldavie et les kosaks Krasnochtchokof, de se lancer sur la route de Spandau. Le gros des Prussiens était déjà loin : Panine ne trouva que les chariots et l'arrière-garde, commandée par Kleist.

Il y avait là 10 escadrons de cuirassiers prussiens, 1 régiment d'infanterie, le bataillon franc de Busch, quelques compagnies de chasseurs : en tout 3 000 hommes. Les kosaks et les hussards chargèrent bravement les cuirassiers, les culbutèrent, mais durent s'arrêter devant l'infanterie embusquée dans un défilé de la route. Survinrent à leur tour les hussards Serbie, enfin dépêchés par Tottleben, puis des cuirassiers, des grenadiers à cheval. L'ennemi fut alors chassé de toutes ses positions. Le bataillon Busch fut cerné et mit bas les armes. On poursuivit les vaincus jusque sous le canon de Spandau. On avait eu 45 tués et 21 blessés : les Prussiens perdirent 2 000 hommes tués ou blessés, plus 1 000 prisonniers dont une quinzaine d'officiers, 2 canons, 30 chariots et quantité de chevaux. Toute l'arrière-garde Kleist était détruite. Si Tottleben avait averti plus tôt son supérieur hiérarchique, tout le corps de Hülsen aurait éprouvé le même sort.

Le vrai trophée de la campagne, c'était Berlin aux mains des alliés, Berlin, la capitale des margraves de Brandebourg

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et des trois premiers rois de Prusse. Cependant la joie, dans l'armée coalisée, fut très mélangée d'autres sentiments. La conduite de Tottleben semblait par trop équivoque. Les Autrichiens étaient irrités de son succès comme d'une tromperie; les Saxons s'indignaient d'une capitulation si avantageuse pour Berlin, se plaignant de ne pouvoir user de représailles pour les excès commis chez eux par Frédéric; même les généraux et officiers russes trouvaient que Tottleben avait été bien doux pour la métropole prussienne. Cette conquête d'une capitale ne fit pas l'effet d'une victoire; on ne chanta pas de *Te Deum;* il n'y eut pas d'entrée solennelle. Tchernychef se contenta d'aller reconnaître les postes de l'est, ayant à ses côtés le comte de Lascy; il ne pénétra pas dans la ville. Il affecta de laisser Tottleben disposer de sa conquête comme il l'entendait. Lascy se plaignait que celui-ci fût le maître dans Berlin et que les Autrichiens n'y fussent qu'en qualité de spectateurs et comme ses esclaves. Tottleben avait ainsi réparti les 200 000 thalers de *douceur-geld :* 75 000 au corps expéditionnaire, 25 000 à celui de Panine, 50 000 à celui de Tchernychef, autant à celui de Lascy. Les Autrichiens et Saxons n'étaient point contents; des conflits éclataient, par la ville, entre eux et les soldats de Tottleben. Ces discordes amenèrent un relâchement dans la discipline : des soldats de toute arme et de toute nation entrèrent dans Berlin, au mépris de la capitulation et des consignes. Voici ce que nous raconte Bolotof[1] :

Les soldats, mécontents des vivres et des boissons, extorquèrent aux habitants de l'argent, des vêtements, prenant tout ce qu'ils pouvaient emporter ou traîner. Berlin se remplit alors de kosaks, de Croates et de hussards qui, en plein jour, pénétraient de force dans les maisons, volaient, pillaient, battaient et blessaient. Les gens qui s'attardaient dans les rues étaient sûrs d'être dépouillés des pieds à la tête. 282 maisons furent pillées et dévalisées. Les Autrichiens, comme disent les Berlinois eux-mêmes, dépassaient de beaucoup en excès nos soldats. Ils ne voulaient entendre parler ni de

1. T. II, p. 15.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

conditions, ni de capitulation ; ils s'abandonnaient à leur haine nationale et à leur amour du pillage. Aussi Tottleben fut-il obligé de faire entrer en ville un plus grand nombre de soldats russes et, plusieurs fois même, de faire tirer sur les pillards. Ceux-ci se précipitèrent comme des enragés dans les écuries royales qui, aux termes de la capitulation, devaient être gardées par les soldats russes. Ils en enlevaient les chevaux, les carrosses du roi, qui étaient dépouillés et brisés en morceaux. Même les hôpitaux, les hospices, les églises, ne furent pas épargnés, mais furent partout pillés et dévastés. La fièvre du pillage devint si vive que les Saxons eux-mêmes, les meilleurs et les plus disciplinés entre tous les Allemands, devinrent à ce moment des Barbares et cessèrent d'être semblables à eux-mêmes.

C'est à eux qu'il revint de prendre leurs quartiers à Charlottenburg, une ville à un mille de Berlin et célèbre par son château royal de plaisance. Avec cruauté et férocité, ils se jetèrent sur ce château et brisèrent tout ce qui frappa leurs regards. Les meubles les plus rares furent déchirés, mis en pièces ; les glaces et les porcelaines brisées : les précieux tapis déchiquetés ; les tableaux lacérés à coups de sabre : les parquets, panneaux et portes, fendus à coup de hache ; une infinité d'objets enlevés, volés. Ce qui causa le plus de chagrin au roi de Prusse, ce fut la destruction du magnifique cabinet de raretés qu'il avait formé là, et qui ne se composait que d'antiquités, rassemblées à grand'peine et à grands frais. Les maraudeurs ne l'épargnèrent pas : ils brisèrent, mutilèrent, mirent en pièces les statues.

Les habitants de Charlottenburg avaient espéré se racheter en payant une contribution de 15 000 thalers ; mais en cela ils se trompèrent. Toutes les maisons furent vidées ; tout ce que les pillards ne pouvaient emporter avec eux, fut brisé, gâté, détruit ; des hommes furent battus et blessés à coups de sabre, des femmes et des jeunes filles outragées ; quelques-uns des battus et blessés le furent si cruellement qu'ils expirèrent aux yeux de leurs bourreaux.

Le même fléau et la même infortune frappèrent beaucoup d'autres localités dans les environs de Berlin, mais plutôt par le fait des Impériaux que par celui de nos Russes ; car ceux-ci observèrent effectivement, là comme dans la ville, une exacte discipline.

Berlin souffrit moins que les environs. Tottleben réussit à y établir un peu d'ordre, en renforçant les postes russes. Seuls les établissements de la couronne furent mis au pillage, mais non pas détruits de fond en comble, comme l'avaient prescrit les instructions de Soltykof et Fermor. Dans l'Arsenal,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Russes et Autrichiens étaient aux prises : ceux-ci voulaient tout prendre. Tottleben ne leur accorda que 12 canons prussiens, outre la restitution des pièces autrichiennes et saxonnes qui figuraient là comme trophées. On trouva en tout 143 canons et 18 000 fusils. Lascy voulait faire sauter l'Arsenal ; Tottleben s'y opposa, pour prévenir les désastres qui en résulteraient pour la ville ; il avait déjà eu soin de noyer les poudres et de ruiner les moulins qui servaient à leur fabrication. Les manufactures royales de draps militaires furent vidées et les draps vendus à vil prix. On détruisit la Monnaie et la fonderie de canons. Dans les caisses royales on trouva 60 000 à 100 000 thalers. « On vit des infâmes montrer à l'ennemi des dépôts pour l'armée [1] ; on vit aussi, et en plus grand nombre, des citoyens zélés faire tout pour sauver ce qui appartenait au roi [1]. »

Il était visible que Tottleben protégeait les Berlinois. Il subissait l'influence de Gotzkowski. Quand Bachmann, le matin de la capitulation, à 5 heures, était entré dans la ville, il avait rencontré, à la porte de Kottbus, la députation du Magistrat. Un curieux dialogue, que nous a conservé le *marchand patriote*, s'établit alors entre eux :

Se tournant vers les bourgeois, Bachmann leur demande qui ils étaient. Sur leur réponse qu'ils étaient les délégués de la ville et du corps des marchands, il leur demanda si Gotzkowski n'était pas là. Je lui dis : « C'est moi ; que désirez-vous ? » Alors il reprit : « Je suis chargé, gracieux monsieur, de vous saluer de la part de l'ancien brigadier Siwers, aujourd'hui général ; il m'a recommandé et prié de vous faire toutes les honnêtetés possibles ; je m'appelle Bachmann et je suis nommé, pour la durée de notre séjour, commandant de la ville ; si je puis vous être utile en quelque chose, disposez de moi. »

Dès que Gotzkowski put reprendre ailleurs cet entretien, il demanda que Brink, l'aide de camp de Tottleben, fût logé dans sa maison. Ceci lui donna toute facilité d'obtenir des audiences de Tottleben. Il ne s'employa d'ailleurs qu'à em-

1. Catt, p. 441.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pêcher les excès, faire maintenir la discipline, protéger les personnes et les propriétés. Il fit punir un officier russe qui avait volé 100 thalers : le coupable resta lié pendant quarante-huit heures à la bouche d'un canon. Gotzkowski sauva les fusils de chasse, que les Russes voulaient se faire livrer avec les armes de guerre : on n'en livra que quelques centaines, et les plus mauvais. Il empêcha deux journalistes imprudents d'être passés par les verges; leurs écrits furent simplement brûlés par la main du bourreau. Il détourna Tottleben d'imposer une contribution à part sur les juifs. Il réussit même à préserver de la destruction le dépôt et les manufactures d'or et d'argent, assurant que leur produit n'était pas versé dans les caisses royales, mais uniquement consacré à l'entretien de l'orphelinat de Potsdam. Pour la garantie du million en *wechsel*, au lieu des deux conseillers et des notables négociants que Tottleben avait ordre d'enlever comme otages, Gotzkowski obtint qu'il se contentât de commis, de caissiers et de deux pauvres diables de juifs, Itzig et Éphraïm. Le *marchand patriote* était nuit et jour dans la rue, nous dit Bolotof, ou dans l'antichambre de Tottleben : il eut assez d'influence sur lui pour lui faire violer la plupart de ses instructions. Tottleben a-t-il reçu pour ses condescendances quelque forte somme du roi de Prusse? On verra plus loin que c'est fort probable.

Gotzkowski se borne à déclarer dans ses mémoires que ce chef s'est conduit plutôt en ami qu'en ennemi. Quand il y consigne le départ de l'armée russe, il dit sa joie de voir sa maison enfin délivrée : « Pendant tout le séjour de l'ennemi dans la ville, j'ai dû nourrir et abreuver tous ceux qui se présentaient; ce que cela m'a coûté, sans parler des nombreux cadeaux que je fus obligé de distribuer pour obtenir ce que je demandais, tout cela est passé dans mes livres aux profits et pertes. On peut tenir pour certain qu'en pareil cas on n'obtient rien avec rien. »

Un homme qui contribua aussi beaucoup à diminuer les rigueurs de l'occupation, ce fut Verelst, l'envoyé de Hollande. Il fit honte aux autorités russes et autrichiennes des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

désordres du premier jour et arrêta le pillage : plus tard, Frédéric II le remercia[1] et lui décerna le titre de comte.

Revenons à Fermor et à la grande armée russe.

Le 28 septembre, il avait passé l'Oder se dirigeant par Wartenberg, Grünberg, etc., sur Berlin. C'est en route qu'il avait envoyé la cavalerie Haugrewen renforcer le corps de Tchernychef. Le 29, Roumiantsof avait quitté Korolath et marché sur Züllichau. Arrivé à Guben, Fermor avait détaché sur Berlin, comme nous l'avons vu, la division Panine avec les dragons d'Éropkine. Le 8 octobre, il avait opéré à Francfort sa jonction avec Roumiantsof. Le 10, il y remit le commandement à Soltykof.

C'est alors que celui-ci, inquiet de voir le corps expéditionnaire de Berlin si aventuré, troublé par la nouvelle de la marche de Frédéric II sur la Sprée avec 70 000 hommes, craignant de voir l'armée russe coupée en deux et détruite en détail, enjoignit à Tchernychef et à ses lieutenants de faire retraite sur Francfort. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, le corps de Panine sortit de Berlin ; le lendemain, ce furent Tchernychef et Lascy ; le soir du 12, ce fut Tottleben, qui couvrit la retraite. Bachmann sortit le dernier. Voici ce que raconte, à ce propos, Bolotof :

Au départ de nos soldats avec le brigadier Bachmann, qui avait été quelque temps commandant de Berlin, les habitants lui firent offrir par le Magistrat un présent de 10 000 thalers en reconnaissance de cette belle et magnanime conduite ; mais il fit une chose non moins généreuse ; il n'accepta pas le présent et dit qu'il était SUFFISAMMENT RÉCOMPENSÉ PAR L'HONNEUR D'AVOIR ÉTÉ QUELQUES JOURS COMMANDANT DE BERLIN.

Pendant toute la durée de l'évacuation, Soltykof fut dans les transes : il n'avait pas alors plus de 20 000 hommes à Francfort. Enfin, du 13 au 14, toute l'armée s'y trouva réunie, avec les trophées de Berlin.

1. *Politische Correspondenz*, t. XX, p. 25 ; du 22 octobre 1760.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La prise de la capitale prussienne avait fait grand bruit en Europe. Voltaire écrivait au comte Alexandre Chouvalof : « Vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéras de Metastasio[1]. » Les cours alliées et les ambassadeurs ne manquèrent pas de présenter leurs félicitations, peu sincères, à Élisabeth. Les Autrichiens faisaient entendre à la tsarine qu'ils espéraient, pour l'honneur de ses armes, que les Russes se maintiendraient à Berlin : ils auraient là, en Brandebourg, de magnifiques quartiers d'hiver. Les compliments duraient encore que la ville était déjà évacuée[2].

Les Russes gardèrent cependant quelque orgueil de cette hardie campagne. Un des tableaux du Palais d'Hiver, parmi les autres *batailles* de la guerre de Sept ans, représente l'entrée des Russes à Berlin ; et l'on peut voir à Notre-Dame-de-Kazan les clefs de cette capitale. Le marquis de L'Hôpital, dans une dépêche du 5 novembre, constate que « le coup de main sur Berlin donne à cette cour un ton d'audace, pour ne pas dire d'insolence ». Les chances de faire la paix lui paraissaient, par cela même, s'éloigner. Vorontsof y eût incliné volontiers, mais le jeune favori Chouvalof et la Conférence entraînèrent la tsarine dans l'autre sens.

Frédéric II avait subi là de grosses pertes : son grand dépôt central, cet arsenal, cette fonderie, ces magasins qui lui avaient coûté tant de peine et d'argent. Il fut d'autant plus humilié et irrité qu'il n'avait pas cru d'abord que les alliés pussent entrer dans sa capitale. Ce n'est pas sans raison, nous dit Catt, « qu'on gémit de son incrédulité ».

Le même témoin, Catt, nous donne l'impression qu'on ressentit de ce malheur dans l'entourage du roi. « Berlin n'offrait que tristes vestiges de ce qu'il avait été autrefois. » On y faisait l'éloge de Tottleben : « Les généraux Tchernychef et Lascy furent heureusement bridés par le chef des

---

1. Voltaire, *Œuvres, Correspondance générale*, 25 octobre 1760.

2. Napoléon, *Précis des guerres de Frédéric II*, a dit : « Si le mouvement des Russes sur Berlin eût été combiné avec l'armée suédoise, celle des Cercles et l'armée autrichienne, il aurait décidé de la guerre ; mais, fait comme il l'a été, il n'était que dangereux. »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cosaques » ; — l'éloge aussi de l'envoyé de Hollande ; le roi disait de lui, les larmes aux yeux : « La famille royale, moi et les Prussiens, devons des autels à ce digne ministre ; » — l'éloge enfin de Gotzkowski le marchand, « qui, au péril même de sa vie ou d'être emmené captif, fit tout ce qui était humainement possible pour empêcher les excès ». On rendait justice aux Russes : « Ils sauvèrent la ville des horreurs dont la menaçaient les Autrichiens ; ils tinrent un ordre admirable. » La colère du roi se portait sur les Autrichiens qui « commettaient, aux environs de la ville, des indignités inouïes », jusqu'à souiller d'ordures les chambres de la reine et du roi à Charlottenburg. Ils avaient été jusqu'à mutiler des statues : « Les Goths, ces Barbares, commirent les mêmes excès à Rome ». On en voulait encore plus aux Saxons, et l'on justifiait d'avance, par leurs violences à Berlin, celles qu'on se proposait de commettre encore en Saxe et en Pologne.

La cour de Russie était orgueilleuse du succès de Berlin. Quand elle entreprend de se justifier, auprès de l'envoyé britannique, des accusations de barbarie dont Frédéric II poursuivait l'armée russe[1], il y a une certaine ironie dans la « note

1. Frédéric II avait ordonné à Finckenstein de composer « un mémoire bien fait, propre à produire de l'impression sur le public et particulièrement celui de l'étranger..., sur les atrocités commises aussi bien par les Russes que par les Autrichiens..., sur les horreurs commises par les cosaques aussi bien que par les hussards autrichiens »...

Il fallait décrire cela clairement et le placer *ganz en détail* sous les yeux du public. A Schwérin, près Trebbin, pendant la retraite de Lascy, les Croates avaient déterré les cadavres du seigneur et de ses femmes, brisé les cercueils, coupé aux femmes les doigts pour leur prendre leurs anneaux, etc. *Politische Correspondenz*, t. XX, p. 28, 24 octobre 1760. — Et en effet il parut : *Kurze Anzeige*, etc., c'est-à-dire « *Brièfve indication des cruautés exercées et ravages commis par les troupes autrichiennes, russes et saxonnes*, etc., 1760. — Or la cour de Russie avait protesté hautement, et Frédéric II avait écrit, le 12 février 1761, au résident britannique, Mitchell : « Il ne coûtera pas à M. Keith d'ôter le mécontentement que le sieur Schuvalow (Ivan Chouvalof) a paru vouloir marquer sur le mémoire publié au sujet des excès commis à Berlin et alentour à l'occasion de la dernière invasion des troupes ennemies, par lui expliquer que ce n'était nullement les troupes régulières de la Russie qu'on en accusait *et dont, au contraire, on avait à se louer du bon ordre qu'elles avaient observé*, mais bien quelques troupes légères des cosaques qui avaient poussé leurs désordres à ce point ; et qu'au surplus, il ne fallait pas défendre aux gens de crier, quand on leur coupait la gorge. » *Ibid.*, p. 219.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

à lire à M. de Keith, envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique », une affectation à rappeler les méfaits de l'accusateur, à les mettre en opposition avec les procédés si modérés et si humains de la cour de Pétersbourg, le tout joint au plaisir de triompher à la fois et du roi de Prusse et de son alliée, l'Angleterre :

... La Saxe a été privée d'un grand nombre de ses habitants, enrôlés par force comme recrues ou emmenés pour d'autres fins dans les États de Brandebourg. En échange, on n'a pas enlevé un seul homme de la Prusse [-Orientale] et l'on fournit même, des caisses de Sa Majesté Impériale, aux habitants de ce royaume de l'argent pour remplacer les bestiaux qui ont péri par la mortalité, afin de pouvoir continuer sans interruption le labourage.

Le roi de Prusse force les prisonniers, par les coups, par la faim et par d'autres traitements très rudes, à entrer dans son service, en violant leur premier serment. Sa Majesté Impériale fait au contraire mettre en liberté ces gens enrôlés par force lorsqu'ils tombent en son pouvoir et les rend à leurs maîtres légitimes.

La prise de Berlin qui, selon les apparences, a de nouveau aigri le roi de Prusse, ne devrait néanmoins servir qu'à donner du relief aux armes de Sa Majesté Impériale et qu'à être un monument de sa générosité et douceur, ainsi qu'un motif pour le roi de Prusse à imiter la grandeur d'âme de Sa Majesté Impériale, loin de songer à la vengeance. Certainement toute cette résidence ne saurait refuser de témoigner que, quoiqu'elle eût mérité du châtiment par rapport à la résistance qu'on avait entrepris d'y faire en vain, elle a cependant été ménagée au point que l'on n'a pas même permis aux soldats de se mettre en quartiers dans les maisons particulières, à l'exception des sauvegardes qui ont été accordées sur la propre demande des habitants. Leipzig, en échange, ne s'est jamais mise en état de défense contre les Prussiens ; mais cette ville n'a jamais éprouvé de leur part un sort si doux.

On a ruiné à la vérité, à Berlin, les arsenaux, les fonderies et les fabriques d'armes, mais c'est dans cette vue principalement que cette expédition a été entreprise.

En prenant une contribution de la même ville, on n'a fait que suivre l'usage ordinaire, et en vérité il ne vaut pas la peine d'en parler après les sommes immenses que les Prussiens ont tirées de la Saxe et de la seule ville de Leipzig.

Jusqu'à présent le Tout-Puissant a béni constamment les armes de Sa Majesté Impériale, et, quoiqu'elle se confie pleinement dans l'assistance ultérieure de la bonté divine, cependant jusqu'ici Sa Ma-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

jesté Impériale n'a point permis que ses armes victorieuses fussent employées pour ruiner les villes ennemies dont ses troupes s'étaient emparées. Mais en cas que le roi de Prusse, loin de se conformer à cette façon d'agir de Sa Majesté Impériale, veuille abuser du succès momentané de ses armes pour pousser sa vengeance, et surtout s'il s'obstine à contraindre ses sujets non militaires de prendre les armes, qu'il ne leur appartient point de porter, en ces cas les suites d'une telle conduite pourront devenir funestes au delà de ce qu'on peut prévoir et contribueront assurément plutôt à éloigner le retour désiré de la tranquillité qu'à l'avancer.

Et comme M. l'envoyé fait en toute occasion paraître son zèle louable pour le rétablissement de la paix, on espère ici qu'il fera de tout ceci, tant auprès de sa cour qu'auprès de celle du roi de Prusse, l'usage convenable, afin de prévenir du moins que la guerre, assez funeste par elle-même, ne devienne pas encore plus cruelle dans la suite[1].

Frédéric II allait prendre sa revanche sur les Autrichiens à la sanglante bataille de Torgau, le 3 novembre de la même année.

L'autre expédition tentée par les Russes, celle de Kolberg, avait eu des résultats moins brillants. Olitz, parti de Korolath le 12 août, avec 6 régiments d'infanterie, les dragons Arkhangel, les hussards Géorgie, 1 000 Doutsy, 12 canons, total 12 000 hommes, avait dû s'arrêter à Driesen pour y attendre de nouveaux ordres. Pendant ce temps, l'amiral Mikouchof amenait, en rade de Kolberg, 5 000 hommes sur une flottille de transports, qu'escortaient 17 bâtiments de guerre. La place était défendue par le colonel Heiden : à ces 17 000 Russes il n'avait à opposer que 2 bataillons de *landmiliz* et 800 hommes du régiment de garnison Puttkammer. L'amiral, qui avait commencé, le 27 août, à bombarder la place et à débarquer les troupes et le matériel, avait été interrompu pendant neuf jours par une violente tempête. Le 6 septembre, le bombardement avait recommencé ; la tranchée avait été ouverte. Tout à coup le général Werner, parti de Glogau le 8 août

1. Document inédit des Archives des affaires étrangères de France ; pièce jointe à une dépêche de L'Hôpital (Correspondance *Russie*, t. LXV, 11 décembre 1760).

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avec 3 bataillons, et qui en avait rallié 2 autres à Stettin avec 8 escadrons, parut le 18 août sous les murs de Kolberg. Il manœuvrait avec tant d'audace et d'habileté qu'il réussit à se jeter dans la place. Les Russes, découragés, levèrent le siège et se rembarquèrent, abandonnant 22 canons. La Conférence montra tant d'irritation de cet échec qu'elle fit traduire les commandants russes devant une cour martiale. Ils furent acquittés le 21 novembre.

Après la concentration de l'armée russe à Francfort, du 13 au 14 octobre, Soltykof l'avait fait repasser sur la rive droite de l'Oder. Il s'attendait à être attaqué par Frédéric II, furieux de la dévastation de sa capitale ; mais nous avons vu que le roi de Prusse s'était déjà tourné contre Daun. Après l'avoir vainement attendu à Zielenzig, où il occupait une position avantageuse, Soltykof se décida, le 17, à ordonner la retraite sur la Wartha, puis sur la Vistule. Ce mouvement provoqua les réclamations du roi de Pologne et de Daun : ils insistèrent pour qu'on envoyât du moins le corps de Tchernychef à l'armée autrichienne de Saxe. Cette requête ne fut point admise par la Conférence. L'armée russe avait beaucoup souffert de la campagne : on manquait de fourrage, comme à l'ordinaire. On avait une telle pénurie de chevaux qu'on dut brûler 55 fourgons et 54 pontons pour verser leurs attelages dans l'artillerie. Le 26 octobre, on se mit en cantonnements sur l'autre rive de la Wartha. Le 30, Soltykof, de nouveau malade, dut remettre le commandement à Fermor. Déjà son successeur était désigné : c'était le comte Alexandre Borissovitch Boutourline. Très en faveur auprès de la tsarine, il n'avait de titres militaires à une si haute charge que son titre de plus ancien parmi les généraux en chef : puisqu'on ne voulait pas nommer Fermor, Roumiantsof étant jugé trop jeune encore, il n'y avait pas d'autre choix à faire que celui-là. Boutourline avait été membre de la Conférence et commandant des forces d'Oukraine. Au reste, ce ne fut sans doute pas Élisabeth qui le désigna ; ce dut être la Conférence.

Dès le 14 octobre, il avait fait savoir à Fermor que son

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

intention était de prendre les quartiers d'hiver en Silésie ou en Poméranie. Dès qu'il fut arrivé à l'armée, il put s'assurer que c'était impossible. Il prescrivit donc de continuer la retraite jusque sur la basse Vistule, où l'armée se cantonna comme après les précédentes campagnes.

Ce n'était pas seulement l'armée russe qui était fatiguée de la campagne. La guerre pesait à tout le monde, mais surtout au roi de France. Dans l'Inde, Pondichéry avait succombé le 10 janvier. En Amérique, les débris de nos forces capitulaient avec Vaudreuil dans Montréal. En Allemagne, nous n'avions à enregistrer que le succès du duc de Castries à Clostercamp (6 octobre) : cet hiver, les Français allaient pouvoir prendre leurs quartiers en pleine Westphalie, sur la Werra et la Fulda. C'était une faible compensation pour tant de désastres. Le 18 décembre, Louis XV envoyait au marquis de L'Hôpital une « Déclaration aux cours alliées ». Louis XV y donnait à entendre qu'il considérait le but que les coalisés s'étaient proposé d'atteindre dans cette guerre comme atteint : « La puissance prussienne était affaiblie au point qu'on avait lieu d'espérer qu'on n'aurait plus à l'avenir à craindre l'esprit ambitieux d'un prince qui comptait trop témérairement sur ses forces ». Quant aux compensations que l'Autriche, l'électeur de Saxe et la couronne de Suède avaient pu espérer lui arracher, Louis XV invitait ses alliés à réfléchir sur les chances qu'il y avait de les obtenir : « Il ne prévoyait point la possibilité que la campagne prochaine mît, par ses événements, l'alliance dans une position différente de celle où elle se trouve dans ces moments-ci. » Enfin, entrant au vif de la question, le roi insistait sur les misères et l'épuisement des peuples. Il ne pouvait « dissimuler à ses fidèles alliés qu'il était obligé de diminuer ses secours militaires », et que si la guerre durait, il ne pouvait « répondre qu'il lui fût possible de remplir exactement tous ses engagements ».

C'était dans un avenir prochain la défection de la France, au moins pour les affaires d'Allemagne. Choiseul entendait consacrer ses dernières ressources à la défense maritime.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XV

LA CAMPAGNE DE 1761

La campagne de 1761 allait commencer. Depuis que la France avait fait sa déclaration du 18 décembre, on ne pouvait plus espérer à Pétersbourg une continuation très active des hostilités en Allemagne, non plus que le succès final, c'est-à-dire le maintien de la domination russe sur la Prusse-Orientale.

Élisabeth, qui avait déjà cédé aux instances de Louis XV en repoussant les projets de Soltykof sur Dantzig, faisait aussi des concessions pour la province de Prusse. Dans l'automne de 1760, elle avait fait dire au roi de France que ce ne serait point un obstacle à la paix. Les *Instructions*, datées du 31 janvier 1761, que reçut de Versailles le baron de Breteuil, montrent à quel point Louis XV tenait, toujours pour les mêmes raisons, à décourager les ambitions de la Russie[1].

Le baron de Breteuil représentera à l'impératrice de Russie, si elle lui en laisse le temps, tous les motifs de justice et d'humanité qui doivent engager cette princesse à adopter le projet salutaire d'arrêter l'effusion du sang de tant de nations belligérantes et de prévenir, s'il est possible, les hasards d'une nouvelle campagne... On ne peut plus raisonnablement espérer d'obtenir la paix par une guerre, dont l'expérience n'a que trop appris que les dangers sont plus certains que les succès... Une aussi grande princesse, après avoir donné les marques les plus authentiques de sa fidélité à ses engagements, ne doit ambitionner actuellement d'autre gloire que celle de procurer le repos et le bonheur publics.

---

1. A. Rambaud, *Instructions*, etc., t. II, p. 178 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

OPÉ

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

La première conséquence de cet état d'esprit parmi les alliés fut le rescrit *très secret* que la tsarine fit adresser, le 2 février, au généralissime Boutourline : « Maintenant ont changé ou peuvent changer les circonstances qui nous ont amenés à faire tous nos efforts pour maintenir la Prusse-Orientale en bon état. D'autres circonstances se sont produites, exigeant qu'on s'occupe avant tout à bien fournir notre armée de toutes les choses nécessaires et à faire peur au roi de Prusse. » En conséquence, Boutourline devait faire sentir plus lourdement à la province les charges de l'état de guerre. Il devait remplacer tous les sujets russes, voituriers, gens de corvée et gens de service, par des paysans levés en Prusse, avec leurs chariots et bêtes de somme ou d'attelage. On leur ferait seulement la promesse de leur rendre la liberté à la fin de la guerre.

Une autre conséquence, ce fut une conférence tenue à Paris, le 25 mars 1761, entre les représentants des cours d'Autriche, Russie, Suède, Saxe-Pologne. Elle eut lieu dans la maison même du duc de Choiseul. Il en sortit une déclaration des cinq cours, en date du 26, à l'adresse des rois d'Angleterre et de Prusse. On leur offrait de désigner une ville, Augsbourg ou toute autre, où se réuniraient les plénipotentiaires pour traiter de la paix. Des négociations parallèles seraient poursuivies à Paris et à Londres. On offrait en même temps une suspension d'armes « dans toutes les parties du monde où le feu de la guerre est allumé ». Le 8 avril, Pitt répondit que la guerre ne pouvait cesser dans les pays d'outre-mer qu'après la conclusion de la paix définitive. Il se réservait donc d'achever la conquête des colonies françaises. Le congrès d'Augsbourg aussi bien que les conférences à Paris et à Londres échouèrent également. Marie-Thérèse voulait la Silésie ; quant à Frédéric, plutôt que de renoncer à cette province, il était résolu à continuer la guerre : « Dussé-je être à la tête de 6 marmitons, pour soutenir l'indivisibilité de mes possessions[1]. »

1. De Meissen au conseiller Knïphausen (chargé de ses affaires à Londres), 12 avril 1761. — T. XX, p. 330.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La guerre reprit partout, mais principalement dans les pays d'outre-mer, avec une nouvelle fureur. Élisabeth essaya de profiter de la déception éprouvée par Louis XV pour lui faire de nouveau proposer une alliance directe et formelle avec la Russie. Les insinuations de l'ambassadeur Dmitri Galitsyne auprès de la cour de Versailles, celles que le chancelier Vorontsof essaya auprès du baron de Breteuil, échouèrent également devant le parti pris du roi de France. Choiseul eût accepté avec joie cette alliance. Louis XV la repoussa obstinément. Il enferma M. de Breteuil dans les instructions les plus rigoureuses : quand on lui parlerait de traité d'alliance, il devait se dérober et parler uniquement traité de commerce. L'Angleterre se rendait bien compte de ces répugnances de Louis XV. Sentant qu'elle n'avait rien à craindre d'une alliance franco-russe, elle redoubla d'exigences et d'âpreté contre la France isolée. C'est ce qui amena l'échec de toutes les tentatives de négociation et la furieuse reprise de la guerre maritime et coloniale.

Choiseul, que Louis XV empêchait de tendre la main à la Russie, se tourna du côté de l'Espagne. Il réussit à vaincre ses hésitations et l'entraîna, par le traité de Paris du 15 août 1761, dans ce *Pacte de famille*, où entrèrent également les Bourbons d'Italie. Cette alliance ne fit qu'offrir un nouvel objet aux convoitises de l'Angleterre : après avoir achevé la ruine des colonies françaises, elle put s'attaquer à celles de l'Espagne. La guerre maritime se continua, pour nous et nos alliés, par de nouveaux désastres.

Sur le continent, les prévisions pessimistes de Louis XV se réalisèrent. Frédéric II, réduit à la défensive par l'épuisement de ses ressources, semblait avoir trouvé moyen d'imposer cette même attitude à ses ennemis. Il n'avait pas plus de 190 000 hommes contre 385 000. Il réussit à ne pas livrer une seule grande bataille et à ne pas laisser faire aux Russes ni aux Autrichiens une grande conquête. La campagne de 1760 cessa d'être « la plus pitoyable des campagnes » ; elle dut laisser cet honneur à celle de 1761.

Du côté des Autrichiens, il n'y eut qu'un seul succès de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

quelque importance : la prise de Schweidnitz. Du côté des Français, la défaite de Willighausen (15 juillet). Le bilan des Russes se résume en une nouvelle campagne de *marches-manœuvres* en Silésie et dans la prise de Kolberg.

Nous connaissons déjà le généralissime Boutourline. L'éloge que fait de lui à l'impératrice la Conférence, à l'issue de la campagne de 1760 [1], est très caractéristique ; la note est signée de tous les membres de la Conférence :

Il faut rendre à ses bons services cette justice que toutes les dispositions qu'il a prises jusqu'à présent sont fondées sur le zèle le plus noble aussi bien que sur la sagesse la plus prudente. Son labeur et sa sollicitude s'étendent à toutes les parties du service sans exception. Habituellement, l'armée, dans sa marche de retour vers ses quartiers d'hiver, achevait de s'épuiser et de perdre ses chevaux ; tout au contraire, grâce aux efforts du feld-maréchal, l'armée s'est reconstituée dans cette marche : elle a pu échanger les mauvais chevaux pour de bons. En un mot, si le zèle des généraux qui lui sont subordonnés correspond à son zèle, il est permis d'espérer de bons résultats et de la gloire pour la prochaine campagne.

De ce certificat il apparaîtrait que Boutourline fut bon administrateur, qu'il sut ménager les hommes et les chevaux. On n'y dit rien de ses talents stratégiques. Sur ce point, nous verrons que l'histoire a le droit d'être muette comme la Conférence.

Au dire de Bolotof, le généralissime aurait été affecté d'un grave défaut. Peut-être cet officier, qui, sans doute, est ici l'écho des médisances qui couraient l'armée, se laisse-t-il aller à quelque exagération ; toutefois, pour le fond, son témoignage concorde avec celui de Frédéric II. Il assure que, dans les moments les plus critiques, Boutourline se livrait à des orgies fréquentes et presque ininterrompues :

Il nous en parvenait des récits tantôt comiques et tantôt humiliants au plus haut point. Dans ces orgies, le général faisait des sottises sans nombre ; il passait des nuits entières en compagnie de grena-

1. *Archive Vorontsof*, t. IV, p. 517.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

diers, les obligeait à boire, à chanter des chansons, à crier ; ceux qui lui plaisaient le plus, il les nommait officiers et même majors ; puis, quand il avait dormi, il les faisait venir et les priait de renoncer à ces grades et de rester tels qu'ils étaient auparavant...

Cependant, dans sa dépêche du 26 janvier 1761, le marquis de L'Hôpital rendait à l'armée russe, réorganisée par Boutourline, le témoignage le plus favorable : « Elle est en très bon état. Il passe continuellement des recrues. Il ne manque que 1 000 chevaux au plus à la cavalerie[1]. »

La campagne de 1761 commença, ainsi qu'à l'ordinaire, par les mouvements de la cavalerie légère des Russes. « Voilà 8 000 Russes rentrés en Poméranie, écrivait Frédéric II. Avouez que je suis chargé de l'ouvrage de Pénélope. Dieu ! que je suis las[2] ! » Le 29 janvier, les Russes eurent une escarmouche avec les Prussiens, à Schlawe, sur la route de Stolpe à Kolberg. Ils y eurent l'avantage et firent un assez grand nombre de prisonniers. Tottleben en profita pour se porter sous Kolberg et faire occuper par ses lignes d'avant-postes Treptow, Greifenberg, Plathe, Regenswalde, Neu-Stettin, Czarnikow, Oborniki, c'est-à-dire la majeure partie de la Poméranie prussienne et de la Posnanie. Le 17 février, Tottleben annonçait qu'il tenait Kolberg en état de blocus. Avec les renforts que Békétof lui avait amenés, il disposait alors de 14 000 hommes.

A la fin de février, il était entré en négociation avec les chefs prussiens, le prince de Brunswick-Bevern et le général Werner ; il avait conclu avec eux une trêve de quatre jours pour l'échange des prisonniers. Puis d'autres trêves survinrent. Tottleben ne fut point désavoué : il reçut d'abord l'approbation du généralissime, puis celle de la Conférence. Celle-ci autorisa même Tottleben à prolonger la trêve jusqu'au 27 mai. M. Masslowski s'en étonne, car, dès lors, le général des troupes légères pouvait passer pour un personnage équivoque et même suspect.

---

1. A. Rambaud, *Instructions*, t. II, p. 101.
2. *Politische Correspondenz*, de Leipsig, 29 janvier 1761, t. XX, p. 205.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Cependant, le plan de campagne pour 1761 se négociait entre les cours de Pétersbourg et de Vienne. Daun voulait agir en Saxe ; il désignait Laudon pour agir en Silésie ; il souhaitait que celui-ci fût renforcé du corps de Tchernychef ; quant à l'armée de Boutourline, il ne lui trouvait pas d'emploi déterminé : il l'envoyait « n'importe où ». De son côté, la Conférence adressait au généralissime russe les instructions les plus décousues : entrer en Silésie et faire le siège de Kosel ; ou bien agir contre Küstrin, qu'un simple bombardement devait réduire. M. Masslovski nous dit : « Au point de vue stratégique, on ne pouvait imaginer un plan de campagne plus malheureux. On n'assignait aucun but précis au généralissime ; la dissertation abondante de la Conférence sur les avantages et les inconvénients des diverses lignes d'opérations ne pouvait qu'embrouiller un général novice comme était Boutourline. »

Le premier général qui se mit en action, ce fut Ferdinand de Brunswick : il refoula le duc de Broglie sur Hanau ; mais celui-ci, ayant reçu des renforts, reprit sa position à Cassel. Puis Soubise vint faire sa jonction avec Broglie sur la Ruhr. Les premières opérations de Ferdinand de Brunswick eurent pour résultat de délier un peu les mains de Frédéric II. Le 14 mai, il fit sa jonction à Schweidnitz avec le corps de Goltz. Par là, il se plaçait sur la ligne par laquelle Russes et Autrichiens auraient pu se réunir.

Boutourline, lié par les trêves qu'avait faites Tottleben et qui devaient durer jusqu'au 27 mai, n'avait encore fait aucun mouvement. Mais le 14 mai il reçut, à son quartier général de Marienwerder, l'ordre d'entrer en Silésie et d'y faire sa jonction avec Laudon, qui était désormais chef autonome de l'armée autrichienne de Silésie, tandis que Daun commandait celle de Saxe.

L'armée russe, à cette date, était ainsi distribuée : au 1er corps (Fermor), 9 régiments d'infanterie et 6 de cuirassiers ; au 2e (prince Galitsyne), 8 régiments d'infanterie, les grenadiers à cheval Narva et les dragons Tver ; au 3e (prince Dolgoroukof), 8 régiments d'infanterie et les dragons Nijni-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Nowgorod; au corps de Tchernychef, 7 régiments d'infanterie et les grenadiers à cheval Pétersbourg, Riga et Riazan; au corps de Tottleben, les régiments d'infanterie Kief et Mourom, les grenadiers à cheval Kargopol, les hussards Serbie, Hongrie, Moldavie, Slavo-Serbes, Nouvelle-Servie, hussards jaunes, et 8 polks de kosaks; au corps d'artillerie (général Gliébof), le régiment des bombardiers, le 1er canonniers, les grenadiers, les mousquetaires-fusiliers et 5 000 hommes du train. Le général Vassili Souvorof, chargé de l'intendance, avait sous ses ordres 45 bataillons et les hussards Macédoine. Nous verrons la composition du corps de Roumiantsof, destiné à faire le siège de Kolberg.

Les négociations que Boutourline avait entamées avec Lautingshausen, le généralissime suédois, pour s'assurer le concours de ses 10 000 hommes, n'eurent aucun résultat pratique.

Dans les conseils de guerre tenus les 17 et 19 juin, Boutourline avait fait décider qu'on laisserait à Roumiantsof toute liberté pour agir en Poméranie et contre Kolberg, et que l'armée principale marcherait sur Breslau pour se réunir à Laudon. Avis en avait été donné au général autrichien Caramelli. La cavalerie de Tottleben, rappelée de Poméranie, devait éclairer et couvrir la marche de l'armée.

Le 3 juillet, les avant-gardes russes occupaient Rawitz, Zduni, Krotoschin. Le 13 août, Boutourline franchissait l'Oder à Leubus; le 25, il était à Jauer; le 27, à Striegau, où la jonction s'opéra par les avant-postes russes avec ceux de Laudon.

A Striegau, Boutourline séjourna du 27 août au 9 septembre. Puis il prit une marche rétrograde et revint sur l'Oder, près de Leubus.

L'Autriche poussa les hauts cris; la Conférence demanda des explications à son généralissime; elle ne savait quoi répondre aux récriminations, aux questions de l'Autriche: « Pourquoi les Russes avaient-ils obligé la cour de Vienne à retirer le commandement à Daun pour le confier à Laudon? Pourquoi avaient-ils forcé l'Autriche à faire de si grandes dépenses, à créer des magasins pour leur armée, etc. ?... »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La vérité, c'est que Boutourline avait pris peur. Frédéric II s'était lui-même porté en Silésie, chargeant son frère Henri de la guerre de Saxe. Le 4 mai, il avait passé l'Elbe à Hirschstein ; le 10 il était à Lœwenberg, sans avoir rencontré d'ennemis ; le 13 il était sous Schweidnitz. Jusqu'au 7 juillet, il eut son quartier général à Kunzendorf, avec son armée en position de Schweidnitz à Freiburg. Il avait détaché Goltz, avec 12 000 hommes, sur Glogau pour observer les Russes : Goltz s'était établi en un camp fortifié, sous Glogau et sur la rive droite de l'Oder. Goltz ayant succombé à une fièvre fut remplacé par Ziethen. Frédéric II porta en outre le corps de cavalerie Bülow à Nimptsch, afin de maintenir ses communications avec la place de Neisse. De Schweidnitz à l'Oder, Frédéric II avait 70 000 hommes, n'ayant à compter ni avec une Conférence ni avec un *Hof-Kriegsrath,* n'ayant d'autre conseil et d'autre chef que lui-même, terrifiant ses adversaires par sa promptitude à passer de la résolution à l'action, prêt à tomber, à son choix, sur les Autrichiens ou sur les Russes. Cependant il faisait entre eux une différence. Comme il nous le dit dans ses Mémoires, « il prit la résolution de se battre contre les Autrichiens, s'il s'en présentait une occasion favorable, mais de se tenir scrupuleusement sur la défensive à l'égard des Russes, par la raison que, s'il remportait une victoire contre les Autrichiens, les Russes se retireraient d'eux-mêmes, et que s'il avait le même avantage sur les Russes, cela n'empêcherait pas M. de Laudon de continuer les opérations de sa campagne ».

Les Russes, qui avaient tant fait pour joindre Laudon, dont le généralissime avait reçu le 13 août la visite du général autrichien, ne voyaient se réaliser aucun des plans projetés, ne recevaient de leurs alliés aucun renfort. Le roi de Prusse manœuvrait avec une dextérité et une audace étonnantes. De son quartier général de Kunzendorf il s'était porté, le 8 juillet, sur Pulzen, où il forma un camp ; le 23, sur Giesmannsdorf, près Neisse ; le 27 sur Nimptsch, puis Münsterberg. Non pas qu'il ne fût lui-même contraint à la prudence et très embarrassé pour s'éclairer : le 1er août, il se plaignait de « ne rien

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

voir, à cause de l'horrible multitude de la vermine cosaque[1] ». Il n'en avait pas moins, grâce à d'habiles manœuvres, rompu les communications entre Russes et Autrichiens et forcé les premiers à repasser l'Oder.

Le 17 août, le roi de Prusse avait de nouveau divisé ses forces, occupant lui-même Wahlstatt avec 40 000 hommes, opposant à Laudon le margrave Charles de Prusse avec 30 000. Au quartier général russe, on trouvait que Frédéric II était bien aventuré, placé en quelque sorte entre deux feux. On résolut d'aller l'assaillir dans ses positions. Laissant une force suffisante pour garder leur camp, les Russes se dirigèrent en une marche de nuit sur Jauer : ils y arrivèrent le 19 au matin, sans avoir rencontré l'ennemi. Les éclaireurs signalaient sa présence à Jarischau. Comme Laudon avait promis de bien surveiller Frédéric et de tomber sur ses derrières s'il livrait bataille aux Russes, on se dirigea sur Jarischau, où l'on ne trouva point les Prussiens, puis sur Hochkirch, où l'on apprit qu'ils s'étaient repliés sur Schweidnitz. Quant à Laudon, craignant d'être tourné par Frédéric II, il s'était retiré, lui aussi sur Freiburg. Ainsi les Russes se trouvaient comme en l'air dans ce pays inconnu, ne rencontraient devant eux ni ennemis ni alliés. Ainsi le roi de Prusse, avec 70 000 hommes sous la main, manœuvrait à sa convenance entre deux armées, chacune de forces presque égales à la sienne, puisque Laudon avait 75 000 hommes et Boutourline 50 000[2]. Moins excusables étaient les Autrichiens, puisqu'ils étaient les plus nombreux.

Les Russes étaient irrités et las d'une guerre sans gloire. Boutourline reprenait à son compte le mot de Soltykof : « Les Autrichiens ne cherchaient qu'à faire tirer par autrui les marrons du feu. » Peut-être le témoignage de Frédéric II, quoique un peu suspect, est-il bon à citer : « Pour ne point donner de prise sur lui, M. Laudon n'avait jamais quitté le pied

1. Schæfer.

2. Il est à remarquer que Frédéric II ne donne à Boutourline que 30 000 hommes, savoir : 13 000 hommes (23 bataillons) d'infanterie, 7 000 de cavalerie régulière, 10 000 kosaks. *Politische Correspondenz*, 23 avril 1761, t. XX, p. 608.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des montagnes, et avait eu l'adresse d'exposer, dans toutes les occasions, les alliés de la maison d'Autriche aux marches et aux entreprises les plus hasardeuses. »

Cependant le 24 août, Boutourline occupa Jauer ; le 25, il put rallier une partie de l'armée autrichienne sous Hohenfriedberg. Laudon vint l'y rejoindre de sa personne, et comme le généralissime russe était son ancien, il se plaça sous son autorité. Il n'y avait donc plus qu'à marcher tous ensemble et en masse contre Frédéric II.

Celui-ci occupait auprès de Bunzelwitz, au sud-ouest de Schweidnitz, sur la rive droite de la rivière de Striegau, une position formidable : la rivière de Striegau protégait son camp du côté du nord et de l'ouest ; la rivière de Schweidenwasser, du côté de l'est. Il avait couvert tous ses fronts de villages fortifiés, de retranchements, redoutes, batteries, palissades, chevaux de frise, abatis d'arbres[1]. Il pouvait tirer de Schweidnitz des renforts en hommes et en matériel.

L'armée autrichienne prit position devant le front sud, en arrière du village de Kunzendorf ; l'armée de Boutourline devant le front ouest, au sud de Striegau, sur les deux rives de la rivière du même nom ; le corps de Tchernychef, un corps autrichien et enfin le corps russe de Berg, couverts par cette même rivière, observaient le front nord. Seul le front de l'est restait libre, car il eût fallu envelopper dans les lignes alliées la forteresse de Schweidnitz, et Boutourline, même uni à Laudon, n'avait pas la moitié des forces qui eussent été nécessaires pour une telle opération.

Du reste, on ne pouvait même bloquer un camp si étendu que celui des Prussiens, séparé de l'ennemi par des rivières et des marais, obligeant celui-ci à se tenir à distance respectueuse, à étendre ses lignes indéfiniment, à les affaiblir d'autant. On ne pouvait pas non plus l'assaillir. Tout l'avantage était pour Frédéric II : s'il ne se fût fait une loi de la défensive, c'était même lui qui aurait pu tomber sur l'une ou l'autre

1. Voir la description détaillée de ce camp par Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des armées assiégeantes, avant que l'une eût pu accourir au secours de l'autre. C'était donc encore lui qui commandait la situation, déterminait les mouvements de l'adversaire, était comme le président de ses manœuvres.

Laudon avait d'abord décidé qu'on donnerait l'assaut le 27 août. Puis, le 29, Boutourline réunit un conseil de guerre, où assistait Laudon et où il se montra fort pressant : il disait qu'on pouvait, en ces lieux mêmes, finir la guerre d'un seul coup ; les généraux russes paraissaient ébranlés. Seulement, comme l'écrivait, le 30 août, le chevalier Ménager, attaché militaire de France, « quand M. de Laudon paraît, chacun le fête et est de son avis, avant même qu'il ait proposé ; mais il se tient tous les jours des conseils particuliers qui révoquent le soir ce qui s'est fait le matin[1] ». Le récit de Frédéric II semble confirmer ce témoignage : d'après lui, les deux généralissimes seraient tombés d'accord que l'attaque aurait lieu le 1er septembre : « M. de Boutourline, qui faisait à table de longues séances où le vin n'était pas épargné, avait consenti, dans un moment de gaieté et le verre à la main, à ce que M. de Laudon lui avait proposé. Les dispositions des trois attaques avaient été mises par écrit ; on les avait envoyées aux principaux officiers de l'armée qui avaient des commandements, et M. Laudon s'en était retourné chez lui satisfait des Russes. M. de Boutourline dormit là-dessus, et ayant consulté sa prudence à son réveil, il contremanda les ordres qui avaient été donnés, parce qu'il craignit, avec quelque raison, que les Autrichiens ne sacrifiassent son armée, et que si l'entreprise ne réussissait point, les Russes n'en remportassent que le blâme et la honte. »

Les témoignages que M. Masslovski produit aujourd'hui dans le débat donneraient à l'affaire une autre tournure. D'après lui et le *Journal des opérations* (procès-verbal du 4 septembre), ce seraient les Russes qui auraient été résolus à attaquer ; Laudon, au contraire, serait arrivé le 2 septembre au quartier général de Boutourline et aurait fait des objections.

1. Cité par Schæfer.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il aurait dit que « sans doute il avait été convenu d'un commun accord qu'on attaquerait l'ennemi et qu'on bombarderait Küstrin... mais qu'il y trouvait beaucoup de difficultés et peu d'avantages ; qu'il ne croyait pas possible que les deux armées restassent réunies, à cause du manque de fourrage ». Il demandait qu'on joignît aux Autrichiens 10 régiments d'infanterie russe, 1 de cuirassiers, 1 de hussards, sous le commandement de Tchernychef ; que le reste de l'armée russe opérât de son côté et pour son compte. En échange de ce secours, il offrait à Boutourline 30 escadrons de cavalerie autrichiens, sous les ordres du général Beck, à la condition qu'ils ne fussent pas emmenés au delà de l'Oder.

On a peine à comprendre l'utilité de ces échanges et de ce marchandage de bataillons et d'escadrons. D'autre part, le raisonnement prêté à Laudon par les rédacteurs russes du *Journal des opérations* ne tient pas ensemble : le défaut de fourrage eût été un motif pour hâter l'attaque, à tout risque, puisque c'était le meilleur résultat qu'on avait pu espérer de la jonction des deux armées.

Quoi qu'il en soit de ces récits contradictoires, les deux armées alliées restèrent immobiles jusqu'au 10 septembre, se contentant de lancer quelques projectiles qui n'atteignaient même pas les retranchements ennemis, renonçant même à employer leurs canons, car l'artillerie prussienne occupait partout une situation dominante. Le 10 septembre, Boutourline, ayant accordé à Laudon le renfort qu'il demandait, — on ne dit pas qu'il ait accepté en échange les 30 escadrons autrichiens, — ordonna de lever le camp et se retira dans la direction de Jauer. De son côté, Laudon, « qui se croyait exposé s'il restait dans la plaine après le départ des Russes[1] », se replia vers les montagnes, sur son ancienne position de Kunzendorf.

Le roi de Prusse, resté seul sur ce champ de bataille non sanglant, chargea Platen d'inquiéter les Russes pour leurs magasins de Posnanie : et en effet Platen détruisit celui de Kublin, où il aurait pris 5 000 chariots et 7 canons.

---

1. Frédéric II.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Frédéric II aurait souhaité garder plus longtemps la magnifique position de Bunzelwitz : « Si les subsistances avaient permis à l'armée du roi de s'y soutenir, la campagne se serait écoulée en Silésie sans que les formidables apprêts des ennemis eussent produit d'événements remarquables ; mais le magasin de Schweidnitz, qui avait fourni des vivres à l'armée pendant une grande partie de cette campagne, tirait à sa fin. » Il n'y avait plus là de vivres que pour un mois. Le 26 septembre, le roi fit sauter tous les ouvrages de son camp, laissa dans Schweidnitz 5 bataillons, les convalescents et 100 dragons, sous les ordres de Zastrow. Le 28, il occupait un camp à Siegroth et, le 29, à Nossen, près de Münsterberg.

La grande armée russe, affaiblie des 18 000 hommes laissés avec Tchernychef, repassait l'Oder et se dirigeait vers la Posnanie.

La retraite de Boutourline avait été un soulagement pour Frédéric II. Aucune des armées belligérantes ne lui donnait autant de souci et ne lui avait fait autant de mal que les Russes. Sa haine contre eux s'exhalait jusque dans ses lettres à Voltaire. Il en arrivait à lui reprocher d'avoir écrit l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand* : « Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie ?... Je ne lirai point l'histoire de ces Barbares. Je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère. » Jusqu'à présent ils ne lui avaient guère permis d'ignorer ou même d'oublier leur existence.

C'est à ce moment que se produisit le fait le plus important de cette « pitoyable » campagne. Si Laudon manquait de décision pour les attaques de front, si en 1761 il exagéra encore la prudence « cunctatrice » de Daun, il avait le genre d'entêtement de la mouche ; après un échec, il s'éloignait de fort peu et revenait aussitôt sur le même point. Jamais Frédéric II n'était débarrassé de lui complètement ou pour longtemps. Au moment même où celui-ci marchait sur Münsterberg pour

1. *Œuvres de* Voltaire, Correspondance avec Frédéric II.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

y attirer Laudon à sa suite, le général autrichien faisait un crochet, reparaissait tout à coup sous Schweidnitz et, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, l'enlevait par surprise. La place n'eut pas le temps de tirer douze coups de canon, et les Autrichiens n'y auraient fait que peu de pertes si un magasin à poudre n'avait fait explosion. Frédéric II donne une grande importance, dans cet événement, aux menées du major Roca, qui était prisonnier dans la place avec 500 soldats italiens de l'Autriche. Ce fut lui qui, ayant capté la confiance de Zastrow, fournit à Laudon les indications qui assurèrent le succès de l'assaut. La résistance semble avoir été plus sérieuse que ne le dit Frédéric : les Autrichiens eurent hors de combat 63 officiers et 1 394 soldats, dont 400 seulement furent des victimes de l'explosion. Les Russes ne perdirent que 5 officiers et 92 hommes. Il est vrai que leurs alliés ne les avaient que fort peu employés : des 18 000 de Tchernychef, 800 grenadiers seulement furent commandés pour l'assaut; ils marchèrent en tête des colonnes. Dans le pillage qui suivit, au témoignage de l'historien Soukhotine, seuls les soldats russes montrèrent de la discipline ; seuls ils restèrent en armes sur les remparts, pendant que leurs alliés se ruaient dans les maisons et les magasins.

Au fond il semble bien que Laudon ait été ravi du départ de la grande armée russe : depuis qu'on avait reculé devant une attaque du camp de Frédéric, les deux généralissimes avaient honte l'un de l'autre ; Laudon, qui ne se proposait plus de grandes entreprises, n'aurait su à quoi employer 50 000 Russes ; il ne se souciait pas d'être, même en subordination toute nominale, sous les ordres de Boutourline ; et s'il y avait quelque gloire ou quelque butin à faire, comme à Schweidnitz, il préférait ne point partager.

Il ne restait à Boutourline, s'il ne voulait pas perdre toute la campagne, qu'à faire presser par Roumiantsof le siège de Kolberg et à le soutenir de loin.

Le siège de Kolberg était déjà le quatrième de cette guerre.

Le corps confié à Roumiantsof se composait des régiments 3e grenadiers, Novgorod, Biélozersk, Voronèje, ce dernier à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

3 bataillons, et quelques escadrons kosaks. Il devait marcher très vite, presque sans bagage. Il recueillerait en route 15 bataillons de la brigade Neviédomski, les dragons Arkhangel et Tobolsk, les hussards Géorgie, les kosaks des Slobodes. Il semblait qu'il pût compter en Poméranie sur le concours du corps de Tottleben. Enfin il devait être renforcé devant Kolberg de 12 bataillons, sous le général Dournovo, que la flotte y amènerait de Revel et de Cronstadt.

L'expédition devait être *secrète*. Elle ne le fut pas assez pour que Frédéric II ne s'en soit pas préoccupé dès le début. Roumiantsof, formant de ses troupes deux colonnes, sous les généraux Eltchaninof et Bibikof, atteignit Tuchel le 30 mai, Konitz le 1er juin; le 5, il était à Steinfurt, où il se renforça d'une section du génie et des dragons d'Éropkine; le 9, il était à Rummelsburg, où il lui était prescrit d'attendre les autres renforts. Le 23 juin, il atteignait Kœslin : il devait avoir alors environ 8 000 hommes ; mais les haltes firent que le « secret » de l'expédition fut tout à fait éventé.

Roumiantsof, déjà dans sa halte du 9 juin à Rummelsburg, avait écrit à Boutourline, lui représentant l'insuffisance de son petit corps pour une telle entreprise : les 9 bataillons d'infanterie qu'on lui avait confiés n'avaient pas l'effectif réglementaire ; les hommes avaient dû être choisis parmi les moins solides et les plus mal équipés ; beaucoup d'officiers étaient éclopés, estropiés, relevant à peine de leurs blessures, et on les lui avait donnés parce qu'ils sortaient des hôpitaux et des ambulances. Il n'avait que des canons régimentaires et presque pas d'autre artillerie de campagne. Boutourline convenait de tous ces faits, mais invitait Roumiantsof à se rassurer : une fois sous Kolberg, il aurait 20 000 hommes et 60 canons, y compris ceux des régiments.

Les fortifications de Kolberg n'avaient guère été accrues depuis les premières attaques. Nous y retrouvons le même commandant, le colonel Heide, qui avait déjà soutenu les trois premiers sièges de Kolberg. Il disposait d'une garnison de 4 bataillons. Mais, tout d'abord, Frédéric II avait envoyé à son secours le prince Frédéric-Eugène de Würtemberg, qui

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avait été blessé en conduisant les charges de Kunersdorf, qui n'avait alors que trente ans, et que nous avons vu figurer plusieurs fois dans ces récits. Frère cadet du duc régnant de Würtemberg, il devait être duc à son tour (1795-1797). Il devait être le père du premier roi würtembergeois (Frédéric, 1797-1816), et faire de sa fille une impératrice de Russie; il fut le grand-père de deux tsars (Alexandre et Nicolas), d'un vice-roi de Pologne (Constantin); il fut le grand-père de la reine de Westphalie, Catherine, et l'arrière-grand-père du prince Napoléon et de la princesse Mathilde.

Frédéric-Eugène avait amené 16 bataillons et 20 escadrons, au total 12 000 hommes. La cavalerie était excellente; les grenadiers formaient l'élite de l'infanterie; les bataillons francs de Corbière et Wunsch étaient pleins d'ardeur; mais dans le reste il y avait trop de recrues, de déserteurs et même de prisonniers de guerre. Comme la place de Kolberg est peu étendue, le prince avait établi, au sud-est de la ville, un camp fortifié; il appuyait sa droite à la rivière de la Persante, sa gauche au village fortifié de Ballenwinckel. Il s'étendait sur une longueur de 1 500 à 2 000 pas. Sur son front, il avait élevé 11 boulevards ou redoutes, éloignées l'une de l'autre d'une portée de fusil; d'autres ouvrages bordaient la Persante ou hérissaient Ballenwinckel. C'était, en réalité, un double siège qu'avaient à faire les Russes : celui de la ville et celui du camp.

En outre, dès le 5 juin, le corps du général Werner occupait Körlin. Les Prussiens comptaient donc, en tout, sur les bords de la Persante, 26 bataillons et 45 escadrons, contre les 8 ou 9 bataillons et les 10 escadrons qu'amenait Roumiantsof.

Avec le corps de Tottleben, Roumiantsof aurait eu 11 000 ou 12 000 hommes; mais le chef des troupes légères ne se souciait pas de se placer sous ses ordres; il se tenait à distance, alléguant les rivières ou les détachements ennemis qui les séparaient l'un de l'autre. Quand Roumiantsof atteignit Köslin, Tottleben se retira sur Schwiefelbein : cependant il voulut bien envoyer à Roumiantsof la brigade

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'infanterie Békétof, forte des trois régiments Mourom, Kief et Viatka.

Les escarmouches se multipliaient. Déjà le 19 juin, le général Werner, voulant observer la marche de Roumiantsof, conduisit dans la direction de Köslin un détachement de cavalerie ; à Fachmüne, il se heurta aux Dontsy ; un brillant combat s'engagea sous les yeux mêmes de Roumiantsof. Les kosaks repoussèrent l'ennemi avec tant de succès que ce général, dans son rapport à la tsarine, déclare « qu'il n'aurait pu le croire s'il n'avait été présent et s'il ne pouvait l'attester sur sa parole d'honneur ». Il rendait aussi témoignage à Boutourline de l'excellente discipline observée sur tout le chemin par sa petite armée : « Les habitants, aussi bien dans cette ville de Köslin que dans les autres et dans les villages, même aux lignes extrêmes de mes avant-postes, continuent à vivre paisibles dans leurs maisons, mais ils sont épuisés et réduits à la misère. »

Maintenant Roumiantsof occupait toute la rive droite de la Persante, de Belgard à son embouchure. Pour commencer les opérations du siège, il n'attendait plus que l'arrivée de la flotte, qui devait amener 6 500 hommes de troupes et le parc de siège.

Le 28 juin se passa un fait qui jeta une émotion profonde dans l'armée russe : ce jour-là, Tottleben fut, à Bernstein, mis en état d'arrestation avec son fils, et envoyé comme criminel d'État à Pétersbourg. « L'affaire Tottleben » est un des épisodes les plus étranges de la guerre russo-prussienne. Pour l'expliquer, il nous faut revenir un peu sur le passé.

Tottleben était un Allemand de Thuringe, qui, autrefois, avait été fort en faveur à la cour d'Auguste III. Après avoir cherché la fortune par diverses voies, il était entré en 1757 au service de Russie. Pendant les premières campagnes, il ne parut d'abord qu'un homme de main, un hardi chef de partisans, passionné pour les coups téméraires, peu scrupuleux sur la discipline et le chapitre du pillage, lâchant la bride à ses kosaks et ses hussards, faisant et laissant faire du butin, une sorte de « Père la Maraude », adoré de ses troupes légères,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vigilant, infatigable, surprenant toujours et jamais surpris, impatient de toute autorité supérieure à la sienne, habile à se créer de hautes relations par-dessus la tête de ses chefs, peu soucieux d'exactitude dans ses rapports d'éclaireur, quelque peu hâbleur et vantard. La prise de Berlin l'avait mis en lumière : il s'y était montré médiocrement habile et tenace dans les attaques, mais d'une supériorité d'intrigue incontestable, mêlant les négociations secrètes aux attaques à ciel ouvert, bernant à la fois le général autrichien Lascy et son supérieur hiérarchique Tchernychef, faisant, en un mot, de la capitulation de Berlin son affaire à lui. Il était entré dans cette capitale comme un hôte préféré et presque comme un ami. Il avait affecté d'adoucir en faveur des vaincus la rigueur de ses instructions, prêtant la main à des simulations qui sauvaient même des établissements royaux. Il en était resté odieux aux Autrichiens, jalousé même des Russes, qui ne lui pardonnaient pas de leur avoir ravi la gloire d'un assaut, réduit leur part du butin et traité avec d'excessifs égards la résidence du roi qui en avait si peu montré pour la capitale de la Saxe. A Pétersbourg on s'étonnait des inexactitudes et des contradictions de son rapport, que d'ailleurs Tottleben avait adressé directement au généralissime, refusant de le faire passer par Tchernychef; à Vienne, on s'indignait de ses accusations contre les chefs autrichiens. Il y eut alors une première « affaire Tottleben ». Il reçut de la Conférence, au nom de l'impératrice, un blâme en cinq points, relevant : 1° la façon irrégulière d'envoyer son rapport qui constituait la faute la plus grave contre la discipline ; 2° l'audace avec laquelle il revendiquait tout l'honneur de l'entreprise pour soi et son corps expéditionnaire, accusant la grande armée de l'avoir plutôt entravé que soutenu ; 3° ses accusations contre son supérieur Tchernychef ; 4° ses récriminations contre l'armée autrichienne qui tendaient à méconnaître les services rendus par elle et à faire croire à l'Europe qu'il y avait de la mésintelligence entre les armées alliées et de la froideur entre les cours ; 5° ses attaques « perfides et contraires à toute sincérité » contre le rôle de l'artillerie russe. Ce blâme était signé de tous les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

membres de la Conférence, le prince Nikita Troubetskoï, le chancelier Vorontsof, Alexandre Chouvalof, Ivan Néplouïef, le prince Iacob Chakovskoï[1]. — Tottleben avait refusé la rétractation, qu'on exigeait de lui, des accusations lancées dans son rapport contre les généraux et les troupes d'Autriche, et même contre Tchernychef. Il avait poussé les hauts cris, menaçant même « d'entrer dans des particularités plus amples, de démasquer bien des gens et de faire connaître à Sa Majesté Impériale les raisons qui empêchent le succès et la gloire de ses armes[2] ».

Nous avons vu qu'on faisait de lui, au camp de Frédéric II un singulier éloge : « Tchernychef et Lascy avaient été bridés par le chef des cosaques. » On soupçonnait que ses ménagements pour la capitale prussienne avaient dû être récompensés. Les relations qu'il avait nouées avec le marchand patriote Gotzkowski, dès avant la prise de Berlin, continuèrent ensuite : elles pouvaient paraître suspectes.

Tous ses supérieurs avaient eu à se plaindre de lui. Abusant de la confiance qu'il avait su inspirer en 1759 à Soltykof, il en avait profité pour ne point obéir à Fermor dans la campagne poméranienne de 1760 : Fermor avait été contraint par ses insolences à lui retirer le commandement des troupes légères, puis forcé par la Conférence à le lui rendre. Tchernychef avait eu à se plaindre de lui aussi bien en Silésie, dans la campagne de 1761, que sous Berlin : c'est dans le corps de Tottleben qu'on voyait des officiers russes passer dans les cantonnements ennemis, après un échange de *paroles*, et aller boire avec les officiers prussiens. Le feld-maréchal Boutourline, au moment où il prit le commandement, avait d'abord fait bon accueil à l'aventurier thuringien ; puis il s'était vu contraint de lui lâcher toute la bride, de le laisser agir à sa guise, tant pour sa guerre de partisans, qui lui paraissait cependant très pauvre en résultats, que pour ses intrigues, qui lui inspi-

1. *Archive Vorontsof*, t. VI. — Masslovski, t. III, *Pièce justificative* n° 69.
2. Lettre du chevalier Ménager, attaché militaire de France à l'armée russe, au duc de Choiseul, 10 janvier 1761 (Archives des affaires étrangères de France, Correspondance *Russie*).

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Cuirassier (sans cuirasse).

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

raient déjà des soupçons. Quand Tottleben fut blâmé si vertement par la Conférence au sujet de son rapport de Berlin et qu'il se rendit au quartier général de Boutourline pour offrir sa démission, alléguant l'état de sa santé et son désir de passer le reste de ses jours « dans la solitude et le repos », le feldmaréchal pria la Conférence de ne pas donner suite à l'affaire; mais les arguments dont il appuya sa proposition sont des plus singuliers :

Je crains que, en recevant ce blâme et ce témoignage du courroux de Votre Majesté Impériale, et surtout la demande d'excuses à Tchernychef, Tottleben, avec son caractère bouillant et irréfléchi, ne se démette du commandement dans la saison où il nous serait le plus utile ; je crains même qu'avec son corps de troupes il ne fasse quelque démarche qui me serait infiniment nuisible et qu'il ne fasse usage, au profit de l'ennemi, des ordres secrets que je lui ai remis avec mes observations, d'autant plus que celles-ci contiennent le plan d'opérations contre les Prussiens, la disposition de son corps, avec tout le détail imaginable.

Il était impossible de dire plus clairement que Tottleben était capable de tout, même de compromettre son corps dans quelque désastreuse aventure perfidement préméditée, même de livrer à Frédéric II les papiers les plus secrets de l'état-major. C'est pourtant un tel homme que, pour ces raisons mêmes, on maintenait à la tête d'un commandement important : bien plus, on lui sacrifiait Tchernychef, qui dut renoncer à obtenir des excuses et qui, « dans son zèle pour le service de Sa Majesté Impériale », se contenta du ressentiment que celle-ci témoignait pour les offenses qu'il avait reçues.

Tottleben n'avait donc plus à se contraindre. Tout de suite après, nous le voyons acquérir en Poméranie, c'est-à-dire en terre prussienne et peut-être avec de l'argent prussien, le domaine de Lüpow, qu'il aurait payé 96 000 thalers. Tout en continuant à guerroyer contre Frédéric II, il se préparait à être son sujet : de général au service de Russie il devenait hobereau poméranien.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tottleben était un personnage si équivoque que lorsque, le 22 juin 1760, des voitures de poste eurent été pillées sur la route de Stolpe à Dantzig, et qu'on en eut enlevé 17 169 thalers, des voix s'élevèrent dans l'armée pour accuser de ce vol à main armée la connivence ou la complicité de Tottleben. On disait que l'attaque avait été menée par son subordonné le général de brigade Stoïanof, des hussards Serbie. Une enquête s'ensuivit et ne fournit aucune preuve. Ce furent même les dénonciateurs qui furent punis : les uns, dont le vaguemestre Dmitriéef Matvéef, reçurent les batogues sur le front du régiment ; les autres furent passés par les rangs des soldats armés de verges.

Dans la campagne d'hiver qui précéda celle de 1761, on constata que Tottleben avait d'étranges ménagements pour les territoires prussiens de Brandebourg et de Poméranie et que, tout en faisant beaucoup de bruit et en se donnant beaucoup de mouvement, il n'attaquait jamais à fond et ne tentait rien de sérieux. C'est lui qui eut l'idée de ces armistices et qui poursuivit ces négociations, qualifiées par M. Masslovski de criminelles, mais que cependant Boutourline et la Conférence eurent la faiblesse d'approuver.

Lors des opérations sur Kolberg, il ne fait rien pour appuyer Roumiantsof : dès que celui-ci se rapproche de la place, celui-là s'en éloigne et se replie sur Greifenberg. Tottleben continue à opérer en chef autonome : il faut les ordres réitérés du généralissime pour qu'il se décide à céder à Roumiantsof une brigade d'infanterie.

Pour s'assurer toute liberté dans ses intrigues, il avait fini par terroriser ses officiers à un tel point que, lorsqu'on reçut l'ordre de l'arrêter, on vit le colonel Bülau se refuser à porter les mains sur lui.

Le lieutenant-colonel Asch, un des officiers que Tottleben avait lui-même choisis pour servir sous ses ordres, soupçonna, dès janvier 1761, que son chef, par les voies les plus diverses, presque sans prendre aucune précaution, faisait passer à l'ennemi des renseignements sur la répartition des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

troupes, leur effectif et les projets d'opérations. Le lieutenant-colonel, pour en avoir le cœur net, s'étudiait à gagner de plus en plus la confiance de Tottleben. Il surveilla ses colloques fréquents avec les officiers prussiens, ses relations avec le marchand Gotzkowski, les correspondances qui passaient par Stolpe, les échanges de papiers chiffrés, cette persistance à ne faire aucune opération efficace, malgré les ordres les plus formels et les plus souvent réitérés de l'autorité supérieure. Il se garda bien de risquer une dénonciation prématurée, instruit, par les expériences antérieures, des dangers qu'il aurait courus. Ce fut seulement le 27 juin qu'il réussit à compléter son dossier. Le lendemain il convoqua secrètement les officiers supérieurs du corps, leur donna un aperçu de ses preuves, et fit arrêter le juif silésien Isaac Sabatky ou Sabatka, un des agents les plus actifs de Tottleben, avec des papiers suspects entre les mains, ou, plus exactement, dans une de ses bottes.

Ce sont ces documents conservés aux archives de Moscou ou du dépôt de la guerre, reproduits par M. Masslovski dans ses Pièces justificatives, qui ont permis à celui-ci d'affirmer la trahison de Tottleben, que l'historien Soloviéf n'avait pu que soupçonner.

Le même jour, Tottleben fut arrêté ainsi que son fils et interrogé.

Le juif Sabatky fit aussi quelques révélations : il avoua qu'il avait été plusieurs fois employé à porter des lettres cachetées du camp de Frédéric II au camp du prince Henri et réciproquement ; Sabatky avait un frère à Breslau, chez qui Tottleben avait de l'argent en dépôt ; lui-même, avec ce frère, avait porté des lettres de Tottleben au commandant prussien de Glogau, sans adresse sur l'enveloppe. Le commandant en recevant ces lettres avait dit : « C'est parfait » ; puis il avait envoyé les deux juifs au prince Henri, qui les avait renvoyés à Tottleben avec des lettres. Seulement Tottleben avait dit à Sabatky que le prince le priait simplement d'épargner ses domaines en Poméranie. Le paquet qu'on avait saisi dans la botte de Sabatky lui avait été confié par Tottleben avec

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mission de le remettre soit au commandant de Breslau, soit au prince Henri, soit au roi de Prusse. Sabatky affirmait n'avoir jamais été chargé verbalement par Tottleben de demander une entrevue à Frédéric II : Tottleben avait seulement exprimé le vœu d'avoir avant sa mort une entrevue avec le roi de Prusse.

Cependant le résultat des interrogatoires de Tottleben et de Sabatky, les pièces publiées par M. Masslovski ne prouvent encore qu'une chose : c'est que Tottleben entretenait des correspondances suspectes avec Frédéric II, le prince Henri, le commandant prussien de Glogau, le marchand Gotzkowski et d'autres personnes. Nous n'avions jusqu'à présent aucun spécimen de cette correspondance ; il était fâcheux que le texte des papiers trouvés dans la botte de Sabatky n'eût pas été reproduit ; il y avait sans doute de grosses lacunes dans le dossier, tel que M. Masslovski l'a eu entre les mains. Peut-être aussi que le colonel Asch n'avait rien pu saisir de plus : c'est ce qui expliquerait le refus qu'aurait fait le colonel Bülau de se prêter à l'arrestation de Tottleben ; c'est ce qui expliquerait aussi la suite donnée plus tard à l'affaire.

Avant que M. Masslovski eût refait ainsi le procès de Tottleben, nous connaissions déjà le témoignage si précis, si dédaigneux, si flétrissant de Frédéric II[1] :

Comme il n'est pas de ville imprenable où l'on ne puisse introduire un mulet chargé d'or, il n'est guère d'armée où l'on ne trouve d'âme lâche et vénale. Dans cette crise des affaires il était important d'avoir des nouvelles de bonne source, et avec tant d'ennemis, il faudrait au moins pouvoir être instruit d'une partie de leurs desseins. Cela avait fait jeter les yeux sur M. Tottleben, comme un homme capable d'entrer dans de pareilles propositions et propre à faire parvenir les meilleures nouvelles. On ne se trompa point dans le jugement qu'on avait porté de son caractère. Il fit tout ce qu'on désira de lui, et même au delà. Mais, par la suite de cet esprit de légèreté et d'imprudence qui l'avait engagé dans cet indigne métier, il se trahit lui-

1. Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans*, chapitre XVI, *in fine*, dans les *Œuvres complètes*. Ce passage ne se trouve pas dans toutes les éditions.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

même par sa conduite peu mesurée ; et il fut précisément arrêté au début de la campagne, lorsque ses services devenaient les plus essentiels et les plus utiles.

Toutefois ce témoignage de Frédéric avait paru aux précédents historiens sujet à caution. C'est seulement par la récente publication des tomes XIX et XX de la *Politische Correspondenz,* c'est-à-dire après l'apparition du livre de M. Masslovski, que la lumière s'est faite sur l'incident Tottleben, une lumière pleine, éblouissante, accablante pour l'accusé. On a vu alors que Frédéric II, dans ses Mémoires, n'avait rien exagéré, que ses lettres les plus intimes et les plus secrètes, même celles adressées à son frère bien-aimé, sont d'accord avec les écrits destinés par lui à la postérité. Le prince Henri, dans une lettre de Landsberg, 26 juin 1760, dit au roi de Prusse : « Le juif Sabatky est venu m'apprendre qu'un officier russe veut servir d'espion, si vous voulez donner un billet signé de vous, comme quoi il sera lieutenant-colonel et qu'il recevra une pension à la paix. » Et le roi envoie un blanc signé de sa main[1]. Peut-être n'est-ce pas de Tottleben qu'il est ici question ; mais voici qui devient d'une clarté indiscutable. De Leipzig, en février 1761, le roi écrit au gouverneur de Stettin, le duc de Brunswick-Bevern : « J'approuve fort l'affaire Tottleben par l'argent et le juif ; mais qu'on soit prudent, que le gaillard (*Kerl*) ne nous trompe pas. S'il veut de l'argent, bon (*wenn auf Geld ankommt, gut*). Me dire combien il veut (*Mir sagen wie viel will*)[2]. » Plus tard, au prince Henri : « Je vous dirai que le juif a exécuté la commission tout de travers ; que mon intention a été de donner à Tottleben une somme en argent afin de ménager, *primo,* notre pays dans ses excursions, pour ne pas le traiter si barbarement, ni le ravager si cruellement que cela est arrivé, *et en second lieu, de nous avertir secrètement du vrai plan d'opérations des Russes,* de leurs desseins pour ouvrir leur campagne et pour commencer leurs premières

1. *Politische Correspondenz,* t. XIX, p. 476.
2. *Ibid.,* t. XX, p. 223. Frédéric au gouverneur de Stettin.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

opérations et les mouvements qu'ils voudront faire ailleurs. Selon cette mon idée (*sic*), il ne faut donc pas qu'il se congédie[1], puisqu'alors il ne nous servirait à rien et que les Russes trouveront toujours un autre sujet, tel que lui, pour commander aux troupes avec son habileté. Si Tottleben se prête aux conditions susdites, alors je veux bien lui donner ma promesse qu'après la paix faite il pourra demeurer tranquillement sur ses terres dans mon pays, et les posséder sans être troublé en rien. — Voilà sur quoi vous voudrez bien instruire le juif ci-dessus mentionné[2]. »

Le marché a été tenu. En mai, le roi annonce à son frère que « le juif Sabatky est arrivé hier : j'ai été informé, *par le canal que vous lui connaissez,* que les opérations des Russes, pendant la campagne qui vient, seront les mêmes que celles de l'an passé, savoir qu'on tâchera de faire joindre un corps de 35 000 Russes à Laudon, qu'on en détachera un autre vers Kolberg, et que, selon toutes les apparences, le gros de leur armée s'approchera vers les frontières de Silésie..., que toutes ces opérations ne sauraient commencer que quand le vert et l'herbe seront aux champs...[3] ». En juin, au même, le roi écrit : « Je compte savoir, *par une personne qui vous est connue,* le plan dont les Autrichiens sont convenus ensemble avec les Russes pour cette campagne[4]. » En marge d'un rapport de Goltz, le roi écrit au crayon : « Attendre jusqu'à ce que j'aie reçu encore une lettre de Tottleben[5]. » Tottleben renseigne le roi aussi bien sur les faits diplomatiques, par exemple les négociations autrichiennes, que sur les faits de guerre[6]. Est-ce aussi « un pur effet du hasard », comme le dit Frédéric, qui a fait tomber entre ses mains « le projet que Laudon a envoyé au conseil aulique de guerre à Vienne, pour en avoir l'approbation[7] » ? Encore le 4 juin, il attend

1. C'est-à-dire quitte le service russe.
2. *Politische Correspondenz*, t. XX, p. 317. De Meissen, 8 avril 1761.
3. *Ibid.*, p. 388. De Hausdorf, 18 mai 1761.
4. *Ibid.*, p. 431. De Kunzendorf, 1er juin 1761.
5. *Ibid.*, p. 432.
6. *Ibid.*, p. 410.
7. *Ibid.*, p. 441. — Cependant, à la rigueur, il pourrait s'agir, sur ce point, d'une autre trahison.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

« les lettres *de cette personne que je n'ai pas besoin de vous nommer,* pour savoir ce qui a été résolu positivement entre les deux généraux (russe et autrichien) et savoir à quoi m'en tenir[1] ». — « J'attends encore tous les jours des nouvelles de Tottleben[2]. »

Il y a vingt mentions de ce genre dans la correspondance du grand Frédéric[3]. Il semble que celui-ci ne prenne plus une décision sans avoir reçu un courrier de Tottleben. Il évoluait et manœuvrait à coup sûr. Il y a de ses généraux qui sont dans le secret, par exemple le général de cavalerie Zieten[4]. Cela se termine à la lettre de Frédéric II, du 6 juillet 1761, où il dit à son frère : « Voilà Tottleben qui a été arrêté. Son indiscrétion l'a trahi. Vous pouvez vous imaginer que cela arrive très mal à propos[5]. »

Transporté à Pétersbourg avec son fils, Tottleben y fut de nouveau interrogé. L'enquête dura jusqu'à 1763. Une condamnation à mort s'ensuivit; mais presque aussitôt Catherine II commua cette peine en celle du bannissement, châtiment peu sévère pour un homme qui n'était pas né sujet russe et qui avait un domaine en Poméranie. Bien plus, en 1769, Catherine II gracia complètement Tottleben et le reprit à son service. Le conquérant de Berlin mourut en 1773 à Varsovie avec le grade de général-lieutenant.

En juin 1761, tout de suite après l'arrestation, on nomma Berg successeur de Tottleben dans le commandement des troupes légères. M. Masslovski le considère comme infiniment supérieur, dans ce rôle difficile, à son devancier. Il montra moins d'indiscipline et de fantaisie, plus de bravoure réelle et plus d'activité, et Roumiantsof trouva en lui un précieux collaborateur.

Le 12 juillet, l'amiral Polianski, parti des ports russes de

1. *Politische Correspondenz*, t. XX, p. 443. De Kunzendorf.
2. *Ibid.*, p. 446.
3. *Ibid.*, p. 450, 452, 457, 470, 474, 493.
4. *Ibid.*, p. 503.
5. *Ibid.*, p. 513.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la Baltique, était en rade de Dantzig; mais de Dantzig au port de Rügenwalde, entravé par les vents contraires, il mit 12 jours pour accomplir une traversée qui ne demande en temps normal que 16 heures; à Rügenwalde, le 21 août, il débarqua les troupes de transport et le gros matériel, qui devaient se rendre à Kolberg par la voie de terre. Lui-même apparut le 24 en vue de cette place, avec une vingtaine de vaisseaux de tout rang, pour concourir aux opérations du siège. Le matériel qu'il amenait à Roumiantsof se composait de 150 canons et d'une grande quantité de munitions : parmi les troupes il y avait 2 compagnies du génie et 23 officiers ingénieurs. C'était le général Demoline qui devait diriger les travaux.

Dans la journée même du 24, l'amiral Polianski avait commencé les opérations : il envoya trois chaloupes armées reconnaître les fronts maritimes de la place; elles furent reçues à coups de canon. Le lendemain il fit avancer le *Varakhil*, vaisseau de 34 pièces; comme le feu de la ville redoublait, il le soutint d'abord avec ses galiotes à bombes, puis avec les vaisseaux *Archange-Raphaël*, *Astrakhan*, *Archange-Michel*. Dans la soirée il reçut le renfort de l'escadre suédoise de l'amiral Ipsilander, avec 6 vaisseaux de ligne et 3 frégates. Cependant les canons de la flotte ne pouvaient agir que sur la ville de Kolberg, non sur le camp prussien, qui était masqué par celle-ci, et dont les projectiles battaient la route de la ville au port de Münde. C'était donc l'armée de terre qui devait enlever ce camp. Polianski la renforça de 2 000 marins.

On commença par nettoyer de Prussiens les bois de Kolberg et à renfermer l'ennemi étroitement dans son camp.

Le 2 septembre, la brigade Néviédomski, qui était restée à Rummelsburg pour assurer les communications, put rejoindre l'armée de siège. On avait espéré aussi le concours de la petite armée suédoise, auprès de laquelle agissait l'attaché militaire de France Caulaincourt. Mais les Suédois montrèrent de la hauteur, offrirent des conseils, recommandèrent Caulaincourt et leurs propres officiers comme indispensables aux Russes pour mener le siège à bonne fin, ne proposèrent d'ailleurs

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

que le concours de 2 000 ou 3 000 hommes, et encore à grande distance. Roumiantsof craignit que, pour un concours aussi médiocrement actif, ils ne s'arrogeassent ensuite tout l'honneur du succès. Il se borna donc à les prier de manœuvrer sur les lignes de communication des Prussiens. En somme, ils ne rendirent sucun service.

Le 4 septembre, Roumiantsof fit occuper par ses troupes les positions de siège : à droite la brigade Néviédomski, avec le régiment Ouglitch, les volontaires et les 2 000 marins ; au centre, Roumiantsof lui-même et Éropkine avec le gros des forces ; à gauche, sur la rive droite de la Persante, la colonne de Bibikof. Du 6 au 12, il dirigea un feu continu sur le camp et sur la ville. Il faisait déjà froid et, pour se réchauffer un peu, les assiégeants étaient obligés de creuser dans le sol des trous et des tanières.

Le 12 septembre, les éclaireurs signalèrent un mouvement de cavalerie sur la route de Kolberg à Treptow : c'était l'arrière-garde du général Werner qui, avec 2 000 hussards ou dragons, 300 fantassins et 6 canons, était sorti du camp assiégé et dès la veille avait occupé Treptow et les villages voisins. Il estimait sans doute plus avantageux d'opérer sur le dos des assiégeants que de supporter le bombardement dans un camp déjà encombré par les troupes du prince de Würtemberg. Aussitôt Roumiantsof prescrivit à Bibikof, qui formait sa gauche, de se jeter sur l'ennemi. Bibikof laissa le commandement de son infanterie et de ses ouvrages au général Dournovo, partit avec ses dragons, les kosaks et seulement 2 bataillons de grenadiers. Les kosaks enveloppèrent Treptow de toutes parts ; profitant de la panique qu'avait jetée leur soudaine apparition, Bibikof forma ses deux bataillons en colonne d'assaut, se jeta dans la ville et s'y fortifia ; puis avec les dragons et les kosaks il se jeta sur les villages voisins, en débusqua les Prussiens, leur donna la chasse jusqu'à Greifenberg. Il ramena prisonniers le général Werner, 8 officiers, 524 hommes ; comme trophées, 6 canons, 20 chariots de provision et 200 chevaux ; en outre, l'ennemi avait eu 600 tués ou blessés. Les Russes n'eurent hors de combat que

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

5 officiers et 100 hommes. Les prisonniers furent conduits à bord de la flotte. L'amiral Polianski insista pour que Werner ne fût pas remis en liberté sur parole ; car, disait-il, « pas un officier russe n'a obtenu sur parole la liberté, et demandez au comte Tchernychef et au général Soltykof comment ils ont été traités pendant leur captivité ! »

Le colonel Massow recueillit les débris de ce corps prussien, et de Greifenberg se retira sur Naugard. Il y reçut un renfort de 400 hussards. Les Suédois auraient pu achever de le détruire, puisqu'ils étaient maîtres du pays jusqu'à Wollin et Kammin. Ils paraissent n'avoir pas donné signe de vie.

Bibikof fortifia Treptow et y laissa une petite garnison afin de surveiller les arrivages de renforts ou de matériel que la garnison de Stettin eût pu diriger sur Kolberg. Plus tard on évacua Treptow.

La tentative désespérée qu'avait faite Werner pour sortir de la ville montrait assez dans quelle situation se trouvaient les assiégés, manquant déjà de vivres et placés sous les feux croisés de la flotte alliée et des batteries de Roumiantsof.

Cependant la situation de celui-ci n'était point non plus facile. Kolberg et le camp du prince de Würtemberg formaient comme une vaste place ; sur les fronts du camp ce n'était que batteries croisant leurs feux sur les approches, fossés profonds, remblais hérissés de palissades, des redoutes, des trous de loup, des fougasses préparées pour faire sauter les assaillants. Le 13, il y eut un combat contre le lieutenant-colonel de Corbière, qui fut rejeté dans les retranchements prussiens.

Dans le conseil de guerre du 14 septembre, le prince Dolgoroukof, officier d'état-major, proposa de continuer la préparation par un feu incessant d'artillerie, puis de tenter sur le camp prussien un assaut de nuit en quatre colonnes. Son avis fut appuyé par les généraux Néviédomski, Brandt, Dournovo, Eltchaninof. Au contraire Déwitz et Kochkine opinaient pour qu'on ne tentât point un assaut, mais qu'on maintînt un blocus sévère : une telle place, si bien garnie d'hommes, ne pouvait se réduire que par la famine.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Roumiantsof inclinait pour une attaque. Il fit tout préparer pour un double assaut qui se donnerait le 18, à 4 heures et demie du matin : Néviédomski attaquerait la redoute appelée Verhackschanze, près du bois de Bodenhagen ; Schultz se jetterait sur la Grünenschanze. L'assaut eut lieu : Néviédomski enleva la Verhackschanze, prit 15 canons et 200 hommes ; quant à Schultz, sa colonne se trompa de chemin et ne put agir à temps. On recommença le 19, à 2 heures et demie du matin : Néviédomski, blessé, fut remplacé par Dournovo, qui devait attaquer la Sternschanze, une redoute en étoile qui battait le rivage de la mer ; Popof devait se jeter sur la Grünenschanze. Dournovo ne fut pas plus heureux que n'avait été Schultz la nuit précédente. Popof réussit d'abord et fit 200 prisonniers ; mais, n'étant pas soutenu à temps, vivement pressé par les renforts que le prince de Würtemberg dirigeait sur l'ouvrage, malgré l'appui de deux régiments envoyés ensuite par Roumiantsof, il dut évacuer la Grünenschanze au point du jour, avec des pertes sérieuses, près de 3 000 hommes. Le prince Dolgoroukof fut blessé mortellement. Roumiantsof dut se consoler en écrivant dans son rapport « que grenadiers et soldats s'étaient battus comme des lions ».

Il comprenait qu'il n'avait pas assez de forces pour enlever une telle place d'armes, où l'ennemi multipliait sans cesse les ouvrages. Il ne pouvait même pas établir un blocus effectif et assurer la sécurité de ses communications.

Le 19, on reçut de graves nouvelles : Platen arrivait avec 10 ou 12 000 Prussiens.

Nous avons vu que le roi de Prusse, aussitôt que Russes et Autrichiens avaient levé le siège de son camp de Kunzelwitz, avait détaché Platen sur Breslau, où il devait passer l'Oder, tomber sur les magasins de Boutourline en Posnanie, et, profitant du désordre jeté dans les communications de celui-ci, filer vers le nord pour secourir Kolberg et opérer sa jonction avec le prince de Würtemberg. Ce fut seulement à Landsberg sur la Wartha que les détachements russes, épars au nord de ce cours d'eau, essayèrent de lui barrer le passage. Berg dé-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tacha sur Landsberg le lieutenant-colonel Souvorof, qui prévint Platen dans cette ville, attaqua son avant-garde, lui tua 2 officiers et 26 hommes, mais ne put détruire le pont complètement. Bientôt survint le gros des forces de Platen, qui repoussèrent Souvorof. Celui-ci disputa le terrain pas à pas, fut à son tour renforcé, et, avec les kosaks de Popof et les hussards de Zoritch, se jeta sur les avant-postes prussiens, dispersa 3 escadrons, tua 100 hommes, en prit 50, dont un officier d'artillerie, qui était aide de camp de Platen, rejeta les avant-gardes sur le gros des forces; mais, à la fin, il fut contraint de céder.

Ainsi, comme l'année précédente Berlin, Kolberg devenait le lieu de rendez-vous hâtifs, le but d'un steeple-chase, qui faisait y affluer de toutes parts, en défenseurs ou en assaillants, les détachements prussiens ou russes épars à travers l'Allemagne.

Au camp russe, sous Kolberg, on ignorait encore quelle était la vraie destination de Platen : était-ce de venir troubler le siège, ou de se jeter sur les magasins de la basse Vistule? Dans le conseil de guerre du 20 septembre, plusieurs généraux opinèrent pour qu'on levât le siège et qu'on marchât sur la Wartha et la Netze, pour y battre les Prussiens. Roumiantsof décida qu'on resterait, qu'on tenterait un nouvel assaut, cette fois sur le Bollenwinckel, et qu'on demanderait au généralissime d'arrêter le mouvement de Platen. Il envoya des courriers pour demander des renforts à Boutourline; mais celui-ci, encore tout occupé de ses projets sur Breslau, se bornait à répondre que Roumiantsof n'eût pas « à se troubler ». Celui-ci dut en référer à l'impératrice :

Je suis dans le plus grand trouble... Je ne sais rien de l'armée principale... D'après ce que j'ai lu dans les gazettes, je suppose que le roi de Prusse, voyant l'armée impériale partagée en deux armées, a jeté Platen sur nos communications, dans l'espérance que, ne voulant pas me laisser prendre entre deux feux, je serais forcé de lever le siège. Même sans me livrer bataille, Platen peut s'établir dans les retranchements d'ici et paralyser ainsi l'armée de siège. Je crains plus encore : c'est que Platen ne s'empare de la Posnanie

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et de nos magasins dans ce pays, qu'il n'ait même en vue ceux de la Vistule. Dieu veuille qu'il n'ait pas cette idée, la plus dangereuse dans les circonstances présentes!

Le 23 septembre, on eut des nouvelles du 3e corps de l'armée, celui du général prince Dolgoroukof; Roumiantsof supplia celui-ci d'enjoindre à Berg, le successeur de Tottleben, de se jeter sur les derrières de Platen. En effet, on porta 7 escadrons de dragons sur Naugard, Daber et Lebes. Platen rompit ces cordons de cavalerie, coupant de nouveau les communications entre les diverses armées russes. Le 28, il était à Schiefelbein et Regenwalde : c'était bien à Kolberg qu'il en voulait. Maintenant il ne s'agissait plus que de savoir s'il passerait par Belgard ou Körlin, c'est-à-dire par la rive droite ou s'il arriverait par la rive gauche de la Persante.

Le 29, il était à Körlin, dispersant le poste de 200 kosaks ou fantassins que commandait le major Wettlitz et qui, après « une défense à la russe », furent tués ou pris. Or, c'était par Körlin que devait arriver la division du prince Dolgoroukof. Roumiantsof expédie un courrier à ce prince pour l'inviter à se jeter sur Platen : lui-même se porte au-devant de celui-ci, déclarant l'ennemi perdu s'il se laissait ainsi prendre entre deux feux. Platen réussit à esquiver la rencontre de Roumiantsof, fait un crochet sur Spie, occupe les hauteurs de Selnow, et, dès lors, se trouve avoir opéré sa jonction avec le prince de Würtemberg.

La situation des assiégeants devenait très grave. L'arrivée de la division Dolgoroukof avait porté leurs forces à 20 000 hommes; mais les Prussiens en comptaient maintenant 17 500. Dans le conseil de guerre du 3 octobre, la plupart des généraux, même le brave Éropkine, opinaient pour qu'on levât le siège, qu'on se retirât sur Belgard et qu'on y prît une forte position pour y attendre des renforts. Roumiantsof assurait que la grande armée russe ne tarderait pas à venir; mais ils craignaient qu'elle n'arrivât pas à temps. D'autre part, l'amiral Polianski faisait savoir qu'il n'avait plus de vivres et qu'il se retirerait le 11 octobre. Roumiantsof le sup-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plia de rester une semaine de plus. Cette semaine encore s'écoula, et Polianski fit voile sur Revel.

Si le siège ne fut pas levé au moins trois fois, on le dut seulement à l'énergie et à la ténacité de Roumiantsof. Il s'était fait un point d'honneur de réussir : les Autrichiens avaient bien pris Schweidnitz; est-ce que les Russes se montreraient incapables de prendre Kolberg ?

Les lenteurs de Boutourline étaient inexplicables. La Conférence s'en désespérait : elle avait fait savoir à Roumiantsof que, si la jonction entre Platen et le prince de Würtemberg venait à s'opérer, il était pleinement autorisé à lever le siège.

Enfin, le 3 octobre, Berg, avec les troupes légères, parvint à Soldin, poussant devant lui jusqu'à Stargard le colonel Chétnof. Le 12, lui-même arrivait à Stargard. Le même jour, la grande armée russe campait auprès d'Arnswalde, et Fermor en partait pour Kolberg avec sa division. Les communications des camps sous Kolberg se trouvaient à leur tour menacées. Plusieurs de leurs convois furent enlevés et les escortes dispersées ou prises. Le 15 octobre, Berg occupa Naugard et eut connaissance d'un détachement ennemi qui allait de Treptow à Weissenstein. Il l'enveloppa dans ce dernier village, et le lendemain, après avoir préparé l'attaque par une canonnade, comme les Prussiens cherchaient à gagner les bois, il les fit charger par les grenadiers à cheval, les dragons, les hussards. Comme d'autres Prussiens venaient de Greifenberg à la rescousse, Souvorof (le futur feld-maréchal et *prince d'Italie*) se jeta sur eux avec les hussards et les kosaks. Un officier et 40 soldats restèrent prisonniers. Le reste fut poursuivi jusqu'à la nuit et se dispersa dans les bois. Le 19, on attaqua de même, à Lautlow, près de Treptow, le détachement du lieutenant-colonel de Corbière. Platen, qui s'était porté sur Treptow, put assister à la déroute des siens. Corbière fut pris avec 40 officiers et 1 000 hommes. Les troupes légères des Russes apprirent alors qu'elles avaient eu affaire à l'armée même de Platen qui, la veille, avait quitté les hauteurs de Selnow et s'était porté sur Treptow. Tout ce mouvement de troupes ennemies ou amies avait été causé

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

parce que Platen avait appris l'arrivée d'un grand convoi en vivres et en munitions venant de Stettin, et qu'il voulait le protéger et le faire entrer dans la place. Or, déjà Platen avait à sa poursuite Fermor. Il n'eut que le temps de décamper de Treptow. Le prince de Würtemberg y avait déjà envoyé un corps sous le général Knobloch. Fâcheuse idée! Celui-ci y arriva le 20 : Roumiantsof y accourut de sa personne. Knobloch fut cerné. Ne pouvant être secouru ni de Platen, ni du prince, le 25, il dut capituler avec 61 officiers, 1 635 soldats, 15 drapeaux et 9 canons.

Fermor, continuant la poursuite, trouva Platen dans une forte position à Gollnowo. Il dut se contenter de le canonner. Le hardi chef prussien ne demandait qu'à décamper : il ne restait là que pour laisser filer son convoi, où les obus russes firent sauter quelques caissons. Il partit avec la dernière voiture dans la nuit du 22, vers 3 heures, chaudement poursuivi par Souvorof. Il atteignit cependant Damm, où il fit reposer ses troupes.

Les Russes avaient brillamment rétabli leurs communications, couvert les opérations du siège par l'éloignement ou la destruction d'un des corps ennemis.

Le 5 novembre, Boutourline était arrivé à Tempelburg ; mais, jugeant que Roumiantsof avait maintenant assez de forces pour réduire Kolberg, il tourna vers l'est ; le 21, il était à Dirschau et, le 26, faisait une entrée solennelle dans Marienwerder, le centre des quartiers d'hiver pour l'armée russe.

En réalité, celle-ci se trouvait maintenant partagée en quatre tronçons : Roumiantsof et Berg sous Kolberg ; le corps de Volkonski sur la Wartha ; celui de Tchernychef en Silésie, avec les Autrichiens ; enfin, le gros des forces, dans les quartiers d'hiver de la basse Vistule.

Avec les renforts qu'il avait successivement reçus, Roumiantsof disposait de 35 000 hommes, tandis que Platen était réduit à 4 200, et que le camp et la place de Kolberg ne pouvaient plus être renforcés ni secourus.

Une seule chance de salut s'offrait encore pour Kolberg :

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Frédéric II avait ordonné, le 2 novembre, au général-major von Schenckendorf de marcher de Silésie en Brandebourg. Ce général amenait un peu moins de 5 000 hommes. Le 9, à Bernstein, il fit sa jonction avec Platen. Le 10, il atteignit Arnswalde ; le 14, Naugard. Il trouva Berg sur son chemin ; il n'alla pas plus loin.

Le siège continuait. Le 14 novembre, les Prussiens, à la faveur d'un brouillard, évacuèrent leurs retranchements. Abandonnant à son sort la garnison avec quelques renforts, le prince de Würtemberg s'en allait. Dans le plus grand silence, sans être signalé par les patrouilles de kosaks, il atteignit Treptow, alors dégarni de troupes russes, dans la matinée du 15. Le 16, il continua sur Greifenberg et Plathe, et fit sa jonction avec Platen.

Ce ne fut qu'au matin du 15 que les Russes s'aperçurent que le camp était abandonné : ils l'occupèrent aussitôt. Enchantés d'être débarrassés du prince, de l'avoir « tiré de son nid » et de ne plus avoir affaire qu'au corps de place, ils resserrèrent de plus en plus les assiégés dans la ville. Un assaut, donné dans la nuit du 15 au 16 novembre, leur livra le Wolfsberg ; le lendemain, ils occupèrent l'embouchure de la Persante. Alors on put procéder à un siège en règle, que dirigea le colonel Herbel, et dont toutes les péripéties pouvaient être prévues, ainsi que l'inévitable dénouement. Le 3 décembre, une brèche fut pratiquée dans l'enceinte de la place ; le 14, un magasin à poudre fit explosion ; le 15, on distribuait à la garnison la dernière ration de pain ; le 16, le commandant Heide, un officier énergique et brave, qui trois fois déjà avait vu les Russes lever le siège de Kolberg, signa la capitulation. Toute la garnison se rendait prisonnière avec 88 officiers, 2 815 hommes et 20 drapeaux. On trouva 28 autres drapeaux dans l'arsenal. 140 pièces de siège et une quantité notable d'armes, de projectiles d'artillerie, de munitions, tombèrent aux mains des Russes. Roumiantsof avait accordé aux assiégés les honneurs de la guerre, c'est-à-dire que la garnison défila au son du tambour, avant d'aller déposer ses armes à la porte de Mühlen ; mais

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

elle restait prisonnière avec ses malades et ses blessés ; les officiers, sur leur parole, obtinrent de se rendre eux-mêmes dans la Prusse-Orientale.

Un dernier combat eut lieu le 20 décembre, à Klempin, entre la cavalerie de Berg et celle de Würtemberg. Puis celui-ci, par ordre du roi, alla prendre ses quartiers d'hiver dans le Mecklembourg.

La Poméranie prussienne était maintenant conquise jusqu'aux portes de Stettin. La place de Kolberg, dont le colonel Herbel était nommé commandant, assurait, pour la prochaine campagne, une prépondérance décidée à l'armée russe.

Le 7 janvier, Boutourline remettait à Fermor le commandement en chef de l'armée et partait pour Pétersbourg. Il ignorait qu'il n'y trouverait plus la tsarine Élisabeth et que les coups de canon sous Kolberg seraient les derniers tirés sur les Prussiens pendant la guerre de Sept ans.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XVI

LA FIN DE LA GUERRE

Le 5 janvier 1762 était morte la tsarine Élisabeth. Elle avait toujours eu un faible pour Louis XV depuis qu'il avait été question, du temps de Pierre le Grand et Catherine Ire, de faire d'elle une reine de France. C'était grâce à elle surtout, à sa volonté personnelle, qu'avaient pu être renouées les relations entre les deux cours. Elle avait accueilli d'abord les agents de la diplomatie secrète, puis avec éclat les représentants de notre diplomatie officielle. Elle s'était prêtée avec complaisance au « petit commerce », c'est-à-dire à l'échange de lettres secrètes, que lui avait proposé Louis XV. Son vœu le plus cher avait toujours été de contracter avec la France une alliance plus intime et plus directe, qui l'eût affranchie de la lourde suprématie autrichienne. En toute occasion elle avait manifesté la joie la plus sincère de nos succès, un loyal ressentiment de nos revers. Même au temps où elle s'était résignée, pour faciliter la paix tant désirée par Louis XV, à ne plus « faire une question » de la Prusse-Orientale, elle insistait pour que la cour de Versailles ne traitât point avec l'Angleterre avant que celle-ci nous eût restitué les colonies perdues. A l'intérieur, son règne fut signalé par les progrès de la civilisation française dans la société russe, la vogue de notre langue, de notre littérature, de nos arts, de nos modes. Si longtemps à l'école des Allemands, la Russie se mettait à l'école de la France, dont elle s'aperçut alors que ceux-là n'étaient eux-mêmes que les élèves. Son Académie des Sciences se peupla de savants français et compta parmi ses membres correspondants Voltaire, l'auteur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Artilleur.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

de l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*, rédigée sur des notes que lui avait fait fournir Ivan Chouvalof; les artistes français étaient déjà nombreux à l'Académie des Beaux-Arts. Il y eut à Pétersbourg un théâtre français, dirigé par Sérigny, et sur le théâtre russe, que dirigeait Soumarokof, on jouait des traductions de Corneille, Racine, Molière[1]. C'est le moment où les Russes les plus distingués viennent achever leur éducation à Paris, comme, après le poète Trédiakovski, Cyrille Razoumovski, le futur président de l'Académie des Sciences; où l'ambassadeur de Russie Kantémir est le correspondant ou l'ami de Montesquieu et de nos principaux écrivains; où l'on voit un Vorontsof, en uniforme de chevau-léger, monter la garde dans les galeries de Versailles; où l'aristocratie commence à adopter le français comme une autre langue maternelle. Le règne d'Élisabeth c'est la préface du siècle de Catherine II, qui sera la période la plus française de l'histoire de Russie. On voit donc que l'alliance avec la France reposait, en somme, sur un fond de sympathies naissantes pour notre pays.

Tout autre allait être le successeur d'Élisabeth. Ce n'était pas seulement le prince faible de corps et d'esprit, sans instruction et sans culture, l'enfant mal élevé et fantasque, dépourvu d'intelligence et de cœur que d'une plume enfiellée Catherine II nous a dépeint dans ses Mémoires. C'était, chose plus grave aux yeux des Russes, un pur Allemand : il ne se souciait que de son titre de duc de Holstein et dédaignait son titre d'empereur de Russie; il ne comprenait rien aux Russes, les méprisait ouvertement, prenait plaisir à tourner en dérision leur religion et leurs usages. Pendant toute la guerre contre Frédéric, il s'était affligé des victoires de l'armée russe et s'était réjoui de ses revers : ses sympathies pour la Prusse allaient jusqu'à la trahison; on avait dû l'exclure de la Confé-

1. Consulter le récent livre de M. Pierre de Corvin (Kroukowski; sous le nom de Pierre Nevski, auteur des *Danichef*) : *le Théâtre en Russie depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris, 1890. L'auteur nous dit, en tête de sa préface : « Le Théâtre russe s'est épanoui, s'est développé, s'est perfectionné, sous l'influence, presque exclusive, de la belle langue française, des auteurs français, du bon goût français. »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rence parce qu'on le soupçonnait d'en livrer les secrets à l'ennemi, et certains aveux de Frédéric II semblent confirmer ces soupçons.

Il avait conçu pour le roi-capitaine une admiration fanatique, imposait à sa garde holsteinoise les uniformes et les manœuvres en usage dans l'armée prussienne, menaçait l'armée russe de la même transformation. Il se croyait sincèrement un élève du grand homme ; mais ce qu'il n'avait pu copier de lui, c'était le génie et le courage.

Les cours alliées savaient trop bien à quoi s'en tenir sur les dispositions du grand-duc héritier. La correspondance de L'Hôpital abonde en traits caractéristiques. Dans une dépêche du 22 mai 1759, l'année de Kunersdorf, cet ambassadeur nous montre le futur Pierre III disant au jeune Schwerin « qu'il se ferait gloire et honneur de faire une campagne sous les ordres du roi de Prusse et, que s'il était le maître, il ne serait pas ici prisonnier ». L'Hôpital affectait de ne pas attacher d'importance à ce propos qui partait « d'un cerveau mal timbré ». Mais les cours alliées s'inquiétaient de ces dispositions, la tsarine s'en alarmait. On tenait pour certain qu'elle avait l'intention d'écarter du trône son neveu et de désigner pour son successeur l'enfant de celui-ci, le grand-duc Paul, le futur Paul Ier.

Quand on apprit à Versailles que la tsarine Élisabeth était morte et que l'empereur Pierre III lui succédait, on adressa au baron de Breteuil les curieuses instructions du 31 janvier 1762[1]. On ne voyait que trois hypothèses à faire : « la première, que le nouvel empereur suivra l'ancien système ; la seconde, qu'il en adoptera un tout opposé en se liant avec nos ennemis ; la troisième, qu'il prendra un parti intermédiaire. » Le baron de Breteuil devait ne rien négliger pour que « la Russie demeurât attachée à la grande alliance ; qu'elle ne rappelât point ses armées ; qu'elle ne fît point de paix séparée. — Du reste, ajoutait-on, le plus ou le moins de vigueur

1. A. Rambaud, *Instructions*, t. II, p. 183 et suiv.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de ses opérations est un objet subordonné et beaucoup moins important. »

Des trois hypothèses qu'on avait essayé de prévoir à Versailles, ce fut la plus fâcheuse de toutes qui se réalisa.

Pierre III agit tout de suite non en empereur de Russie, mais en duc de Holstein, en Allemand passionné pour le grand homme des Allemands.

Frédéric II, quoiqu'il eût fait porter par Keith, le ministre britannique, ses félicitations au nouveau tsar, ne pouvait espérer qu'il retrouverait si complètement en Pierre III les anciennes dispositions du grand-duc héritier: « Car sur quel fondement pouvait-on espérer que la négociation de Pétersbourg prendrait une bonne tournure? Les cours de Versailles et de Vienne avaient garanti le royaume de Prusse[1] à la défunte impératrice ; les Russes en étaient en paisible possession ; un jeune prince parvenu au trône renoncera-t-il de lui-même à une conquête qui lui est garantie par ses alliés? L'intérêt et la gloire qu'une acquisition répand sur le commencement d'un règne ne le retiendront-ils pas? Pour qui, pour quoi, pour quel motif y renoncera-t-il[2]? »

La nuit même qui suivit la mort d'Élisabeth, des courriers partirent du Palais d'Hiver pour le quartier général des diverses armées russes, portant l'ordre de ne pas faire un pas de plus en territoire prussien et de s'abstenir de toute hostilité. Puis apparut au camp de Frédéric II, sous Breslau, Goudovitch, le favori et presque le bouffon de Pierre III. Les paroles qu'il y transmit étaient telles que Frédéric II le salua comme « la colombe de l'arche apportant le rameau d'olivier ». Aussitôt le roi de Prusse enjoignit à ses troupes de ménager les terres des princes d'Anhalt, parents de la nouvelle tsarine, remit en liberté les prisonniers russes et expédia sur Pétersbourg Goltz, avec qui Pierre III s'était lié n'étant encore que grand-duc et auquel il avait fait alors plus d'une confidence. Puis il envoya sur ses traces le comte de Schwerin, qui, fait

1. C'est-à-dire la province de Prusse-Orientale.
2. Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans*.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

prisonnier à Zorndorf, avait pendant son internement à Pétersbourg gagné les bonnes grâces de l'héritier du trône, et que le tsar manifestait le désir de revoir. De son côté Pierre III remettait en liberté les prisonniers prussiens, exprimant le vœu de pouvoir garder les généraux Werner et Harte.

A la cour de Russie on avait vu rentrer en masse tous les Allemands qui avaient été proscrits ou punis sous le règne précédent. On s'y serait cru revenu aux beaux jours d'Anna Ivanovna et d'Anna Léopoldovna; on n'y voyait plus que les Mengden, les Lilienfeld, et de véritables revenants, comme le vieux feld-maréchal Münich, âgé de 80 ans, le vieux chirurgien Lestocq, qui en avait 78, le vieux duc Biren, qui en avait 80, entouré de tous les autres Biren. Tous ces Allemands partageaient la faveur impériale avec le prince Georges de Holstein, le feld-maréchal Holstein-Betski. Les ambassadeurs de France, d'Autriche, de Suède, de Saxe-Pologne étaient comme en disgrâce, tandis que Keith, ministre d'Angleterre, les envoyés prussiens, et surtout Goltz, un jeune homme de 28 ans, recevaient des invitations à toutes les parades et surtout aux orgies où Pierre III, parmi les brocs de bière et d'alcool, dans la fumée des pipes, ressuscitait les traditions du *Tabacks-Collegium* du roi-sergent Frédéric-Guillaume.

Les instructions que Frédéric II avait données à Goltz peuvent se résumer ainsi : si le tsar désirait garder la Prusse-Orientale jusqu'à la paix, y consentir; s'il entendait la garder définitivement, stipuler quelque dédommagement; s'il demandait une garantie pour son duché de Holstein, lui en demander une pour la Silésie; s'il se proposait de faire, comme duc de Holstein, la guerre au roi de Danemark, réserver la neutralité de la Prusse, et tout au plus offrir les bons offices et la médiation de celle-ci.

Jamais négociateur n'eut la tâche plus facile. Pierre III abandonnait tout, même ce qu'on s'était résigné à ne pas lui demander, ne demandait rien, même de ce qu'on était disposé à lui accorder. Bien mieux que la paix, c'était son alliance qu'il offrait. Il ne s'agissait plus seulement de retirer des ter-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ritoires prussiens les armées russes, mais de mettre celles-ci à la disposition du roi de Prusse.

Celui-ci a fait de ces générosités un éloge qui ne va pas sans quelque ironie :

Il se trouva que Pierre III avait le cœur excellent, et des sentiments plus nobles et plus relevés qu'on ne les trouve d'ordinaire chez les souverains. Se prêtant à tous les désirs du roi, il alla même au delà de ce qu'on pouvait attendre... Il hâta la négociation de la paix, et ne demanda pour tout retour que l'amitié et l'alliance du roi. Un procédé aussi noble, aussi généreux, aussi peu commun, non seulement doit être transmis à la postérité, mais devrait être gravé en lettres d'or dans les cabinets de tous les rois[1].

Goltz avait eu tout d'abord du tsar l'audience la plus curieuse : Pierre III lui montra le portrait de Frédéric II qu'il portait au doigt dans un anneau ; il rappela ce qu'il avait souffert pour le roi lorsqu'on l'avait exclu, lui, grand-duc héritier, de la Conférence ; le roi n'avait qu'à lui faire dire un mot à l'oreille pour qu'il marchât à son secours avec toute son armée. Goltz était plus qu'un favori : il était comme le premier ministre du tsar ; il faisait disgracier ou remettre en crédit qui bon lui semblait. Pierre III s'entourait de portraits de Frédéric, et par respect pour lui, refusait de laisser graver sur les monnaies russes son effigie couronnée de lauriers, disant modestement qu'il n'avait pas le droit de ressembler ainsi à Frédéric II. Sur le fond du traité, il déclara que le roi n'avait qu'à le rédiger lui-même. Celui-ci envoya un projet qui fut adopté sans modification. Comme Vorontsof, chargé de le négocier, avait essayé de faire quelques difficultés, Goltz, par-dessus la tête du négociateur, s'adressa tout droit à l'empereur. Le lendemain il retournait à Vorontsof le traité avec ce billet : « J'ai l'honneur de transmettre ci-après à Votre Excellence le projet du traité de paix que j'ai eu hier matin le bonheur de lire à Sa Majesté Impériale et qui fut approuvé par elle dans toutes ses parties. » C'est le traité du 5 mai

1. Frédéric II, *Histoire de la guerre de Sept ans.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

(24 avril) 1762 : le tsar renonçait à toutes les conquêtes pour lesquelles le sang russe avait si largement coulé dans quatre grandes batailles. Bien plus, le 19 juin, était signé un traité d'alliance : les deux souverains promettaient de s'assister réciproquement d'un corps de 12 000 fantassins et 8 000 cavaliers ; le roi de Prusse garantissait au tsar le Holstein et l'autorisait à faire valoir ses anciennes prétentions contre le Danemark ; dans la politique à suivre en Courlande et en Pologne, ils devaient marcher en complet accord.

Bérenger, chargé d'affaires de France, raconte une scène qui se passa dans un des banquets donnés par le tsar pour la conclusion de la paix. « D'un ton d'ivrogne il dit à Goltz : « Buvons à la santé du roi notre maître. Il m'a fait la grâce « de me confier un régiment à son service : j'espère qu'il ne « me donnera pas mon congé. Vous pouvez l'assurer que, s'il « l'ordonne, j'irai faire la guerre à l'enfer avec tout mon em- « pire [1]. »

Ainsi non seulement Pierre III achetait la paix avec la Prusse au prix de la Prusse-Orientale, mais il subordonnait sa politique à la sienne en Courlande, qu'Élisabeth regardait déjà comme une province russe ; mais il ne donnait même pas à son peuple la consolation de la paix. Au contraire il assumait le fardeau de deux lourdes guerres, absolument étrangères ou même nuisibles aux intérêts de l'empire : l'une contre le Danemark pour ses affaires personnelles de Holstein ; l'autre contre l'Autriche pour assurer à Frédéric II la Silésie.

C'était le corps placé alors sous les ordres de Roumiantsof, le corps victorieux à Kolberg, qui devait conduire la guerre contre le Danemark ; c'était le corps de Tchernychef, jusqu'alors auxiliaire de l'Autriche, qui allait se tourner contre elle en Silésie.

Dès le 21 mars, Tchernychef, sur de premiers ordres, s'était séparé de Laudon, avait passé l'Oder à Auras et s'était retiré en Pologne. En mai, il reçut de nouveaux ordres : il

1. *La Cour de la Russie il y a cent ans*, p. 382.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

devait repasser l'Oder et faire sa jonction avec l'armée prussienne.

Voyons ce qui se passait à l'armée russe de Prusse-Orientale et à celle de Poméranie.

Pierre III, dès le 15 décembre, avait remplacé, au gouvernement de la Prusse-Orientale, Vassili Souvorof par le général Pierre Panine, qui dut céder à un autre le commandement du 2e corps ; comme successeur à Boutourline dans le généralissimat, il donnait (qui s'y serait attendu?) Soltykof, le vainqueur de Paltzig et de Kunersdorf. Nous avons vu que Fermor, l'homme de Jægersdorf et de Zorndorf, subit, vers cette époque, une sorte de disgrâce. Enfin, au camp sous Kolberg, Roumiantsof recevait l'ordre de se rendre sur-le-champ à Pétersbourg.

Les armées russes avaient appris avec un muet serrement de cœur la nouvelle du changement de règne. D'instinct, les moindres soldats sentaient que le nouvel empereur n'était point sympathique à leurs succès contre la Prusse, qu'il n'approuverait point leur gloire, que le fruit de tant de sang versé allait être perdu pour la Russie. Ils savaient qu'à Pétersbourg toutes les traditions militaires de la nation étaient bouleversées, qu'on imposait à tous les corps le règlement, les manœuvres, l'équipement des Prussiens.

Le rappel de Roumiantsof, qui était parti en remettant le commandement à Volkonski, semblait un nouvel indice des dispositions peu bienveillantes du maître. Peut-être que Pierre III suspectait, au début, les sentiments du jeune et bouillant général. Il suffit, sans doute, à celui-ci d'un seul entretien pour dissiper les préventions impériales. Il dut s'y révéler non seulement comme un des plus capables parmi les chefs de l'armée, mais comme un homme épris de la guerre pour la guerre et qui faisait passer au second plan les considérations de politique intérieure et même de politique étrangère.

Un mois après, Roumiantsof reparaissait sous Kolberg, chargé du commandement de l'armée qui allait opérer contre le Danemark : il prépara la guerre contre le Danemark avec

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

une ardeur égale à celle qu'il eût pu déployer contre la Prusse. Le corps qui, sous ses ordres, avait fait capituler Kolberg, allait être porté à 50 000 hommes et renforcé d'un contingent de 6 000 Prussiens. Le 1er juin, il reçut l'ordre de faire occuper, par une avant-garde de 10 000 hommes, dans le Mecklembourg, les places de Rostock, Güstrow et Waren, d'y établir des magasins, de se mettre en communication avec la flotte de la Baltique, commandée par l'amiral Spiridof.

Le Danemark, si directement menacé, se préparait, comme il l'a fait en d'autres temps, et sans se laisser intimider par l'inégalité des forces, à une résistance énergique. Le roi Frédéric V avait confié le portefeuille de la guerre et le commandement de son armée à l'un des généraux les plus distingués de l'armée française, le futur ministre réformateur de Louis XVI, le comte de Saint-Germain. Celui-ci, feld-maréchal danois depuis 1761[1], avait porté les forces de son nouveau souverain à environ 70 000 hommes, mais dont 30 000 seulement pouvaient être aussitôt mis en ligne, et encore une bonne partie était médiocrement instruite, équipée et armée. Saint-Germain prit cependant l'offensive et se porta au-devant des Russes dans le Mecklembourg.

Roumiantsof, qui n'avait pas fait une seule objection aux idées politiques du tsar, s'inquiétait cependant des dispositions stratégiques qu'on lui imposait de Pétersbourg. Forcé d'étendre son armée, à travers la Poméranie et le Mecklembourg, de Kolberg à Rostock, et bientôt jusqu'à Lübeck, il craignait qu'elle ne se fît surprendre et détruire en détail.

Un moment les choses parurent prendre un tour fâcheux. Saint-Germain, après une canonnade d'ailleurs insignifiante, avait réussi à expulser de Lübeck une avant-garde russe ; puis il avait disposé son armée de terre entre Wismar et le lac de Schwerin, et projetait de se porter sur les magasins de Waren, tandis que la flotte danoise, croisant sur les côtes de Poméranie, condamnait à l'inaction celle de Spiridof et

1. Sur cet épisode de la vie de Saint-Germain, feld-maréchal danois, voyez le curieux livre de M. Mention, *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*. Paris, Clavel, 1884.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

gênait le ravitaillement de l'armée russe. Le pire était que Pierre III avait manifesté l'intention de se rendre au quartier général et de diriger en personne les opérations. Les chances qu'avaient les Russes d'être battus s'en seraient accrues singulièrement.

Dans la première quinzaine de juillet 1762, l'armée russe de Kolberg, appelée désormais « armée de Mecklembourg », se composait des corps suivants : le corps Olitz, qui en était encore à marcher de la Vistule en Poméranie ; le corps Plémiannikof et le corps Tysenhausen, autour de Kolberg, Drenau et Semrau ; la cavalerie de Berg, entre Kolberg et Treptow ; la cavalerie de Haugrewen, de Treptow à Netzburg et Artensteinitz ; la réserve Volkonski, à peu près dans les mêmes parages. Enfin, le *corps volant* du général Brandt était en avant de l'armée et poussait ses avant-postes au delà d'Anklam. L'artillerie de Roumiantsof présentait un effectif de 102 canons.

Pendant ce temps, Tchernychef avait quitté Thorn pour aller opérer en Silésie sa jonction avec Frédéric II. C'était un renfort de 20 000 hommes qu'il lui amenait. Or, 20 000 Russes de moins du côté de Laudon, et 20 000 Russes de plus du côté de Frédéric, cela constituait un avantage de 40 000 hommes au profit de Frédéric II. Ajoutez à cela que Marie-Thérèse s'était crue obligée, par raison d'économie, de licencier 20 000 soldats autrichiens. Au total, une différence de 60 000 hommes sur l'année précédente en faveur de Frédéric II. « Si le roi, remarque celui-ci, avait gagné de suite trois batailles rangées, elles ne lui auraient pas procuré un plus grand avantage. » C'était donc avec les meilleures espérances qu'il allait commencer une nouvelle campagne de Silésie. En attendant l'arrivée de Tchernychef, il fit harceler par sa cavalerie celle des Impériaux, qui subirent une série de petits échecs.

Tchernychef était précédé, de quelques marches, par une avant-garde de 2 000 kosaks. Frédéric II les répartit entre ses deux corps de Lossow et de Reitzenstein. Le 30 juin, le gros de l'armée russe passa l'Oder et marcha sur Lissa. Fré-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

déric II utilisa tout de suite ce renfort en jetant les kosaks sur la Bohême. Il nous dit lui-même :

Ils se répandirent dans tout ce royaume, y semant l'épouvante. Dès le second jour de leur entrée, une de leurs troupes se présenta aux portes de Prague. La terreur que leur présence inspira fut si grande que M. de Serbelloni fut sur le point de quitter la Saxe avec son armée, pour s'opposer en personne aux désordres qu'ils commettaient. Il est vrai que leurs procédés étaient cruels : ils saccageaient, pillaient, brûlaient les lieux qu'ils trouvaient sur leur passage. Cette irruption n'aurait pas été infructueuse si on avait pu la prolonger.

Frédéric II ajoute que ces bandes indisciplinées, dès qu'elles étaient chargées de butin, repartaient pour la Pologne afin d'y vendre ou d'y mettre en lieu sûr leurs captures ; en sorte que la Bohême se trouva évacuée, de fait, huit jours après. Frédéric devait se trouver lui-même étrange dans ce rôle de « archiconducteur d'ours dans le Saint-Empire » qu'il avait tant reproché à Laudon.

Il n'eut pas le temps de s'y complaire. Il avait fait le projet d'attaquer l'armée de Daun par la droite et, comme première opération, de débusquer les corps autrichiens qui occupaient Burkersdorf et Leutmansdorf. Les rôles étaient déjà distribués et il avait assigné à Tchernychef les positions qu'il devait occuper. Tout à coup, dans l'après-midi, Tchernychef se présenta devant le roi de Prusse et, la larme à l'œil, lui annonça que Pierre III avait été déposé, que sa femme était montée au trône sous le nom de Catherine II, que lui-même avait reçu du Sénat l'ordre de faire prêter serment par les troupes à la nouvelle impératrice et de « quitter incessamment l'armée prussienne pour se retirer en Pologne ».

« La perte de Pierre III, ajoute Frédéric, fut un coup douloureux pour le roi, qui estimait son admirable caractère et qui l'aimait d'un cœur pénétré de reconnaissance. » Il ne s'opposa point au départ de Tchernychef : « la seule complaisance qu'il exigea de lui, fut de différer de trois jours son départ : à quoi ce général se prêta de bonne grâce. Ces trois jours étaient précieux ; il fallait les mettre à profit pour frap-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

per quelque coup décisif. La présence des Russes en imposait aux Autrichiens, et ils ignoraient encore la révolution qui venait d'arriver. » Frédéric II profita, en effet, de ces circonstances pour enlever les positions qu'il convoitait; il lança le corps de Wied sur celles de Leutmansdorf, les corps de Knobloch et Mœllendorf sur celles de Burkersdorf, tandis que l'armée russe, l'arme au bras, semblait couvrir une de ses ailes et lui servir de corps de réserve. Dans la joie du succès, Frédéric II embrassa Tchernychef et, malgré la pénurie de son trésor, lui fit don d'une épée d'honneur, estimée 27 000 thalers. Les trois jours écoulés (19-22 juillet), les Russes se séparèrent des Prussiens et repartirent pour la Pologne, « sans que les Impériaux eussent la moindre nouvelle de leur séparation ».

La révolution qui s'était accomplie à Pétersbourg le 9 juillet 1762, qui coûta le trône à Pierre III et qui allait lui coûter la vie, avait été prévue par Frédéric II. L'excès même des manifestations prussophiles du tsar, l'indiscrétion qu'il mettait à se déclarer le serviteur du roi de Prusse, le mécontentement qu'avait excité son mépris de la religion et des usages nationaux, la hâte fiévreuse dont il accumulait les réformes, l'hostilité soulevée dans l'armée et surtout dans les régiments de la garde par les nouveaux règlements militaires, le désappointement ressenti par l'aristocratie à la suite d'une paix désavantageuse d'où naissaient aussitôt deux lourdes guerres, l'intérêt de la Russie complètement sacrifié à celui du duc de Holstein, par-dessus tout l'attitude de l'impératrice, à plusieurs reprises humiliée en public, outragée par la passion du tsar pour Élisabeth Vorontsof, menacée d'être jetée dans un couvent et de voir déshériter son fils, tout cela n'avait point échappé à l'œil clairvoyant du roi.

Plus d'une fois il avait essayé de faire renoncer Pierre III à sa guerre impopulaire de Danemark; plus d'une fois il l'avait fait avertir par Goltz et Schwerin des dangers qui le menaçaient, le suppliant « de ne point négliger des précautions essentielles pour la sûreté de sa personne ». Pierre III n'avait rien voulu entendre; il avait poussé à bout l'armée,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le clergé, la tsarine; il avait mis celle-ci dans l'alternative de perdre ses droits légitimes ou de conquérir l'empire par un coup de force. Il fut surpris par la promptitude et l'énergie de Catherine; l'élève de Frédéric II fit honte à son maître par l'ineptie de sa défense. Il abdiqua docilement, suivant l'expression du roi de Prusse, « comme un enfant qu'on envoie se coucher ». Maintenant Catherine II régnait et Pierre III était mort misérablement à la villa de Rocha.

Le pouvoir issu du coup d'État sembla d'abord vouloir être un gouvernement de réaction contre tout ce qu'avait fait ou projeté l'empereur défunt : dans la politique étrangère aussi bien que dans les affaires intérieures. Le manifeste d'avènement dénonçait le roi de Prusse comme « le perfide ennemi »; les mesures adoptées dans la province de Prusse-Orientale, les mouvements des armées russes de Poméranie, de la Vistule et de la Pologne, tout faisait craindre qu'après avoir passé du camp de la « grande alliance » dans le camp prussien, elles ne reprissent la lutte contre Frédéric II avec autant d'acharnement qu'au temps d'Élisabeth.

Aux craintes que pouvait avoir le roi de Prusse répondaient celles qu'il inspirait à Pétersbourg. Au premier moment, on y avait cru que Frédéric II prendrait fait et cause pour son ami malheureux, qu'il ferait quelque tentative pour le délivrer ou le venger. Surtout on s'attendait à ce qu'il retînt de force l'armée de Tchernychef et ne la fît prisonnière.

Quand on vit qu'il n'en était rien et que Tchernychef avait déjà repassé l'Oder et continuait tranquillement sa marche sur Posen, on se rassura un peu.

La nouvelle que toutes les armées russes, même le *corps volant* de Brandt, déjà engagé dans le Mecklembourg, avaient prêté serment sans aucun incident, calma, en outre, des inquiétudes d'un tout autre ordre. Elles avaient été assez vives : comme la tsarine s'imaginait apparemment que Roumiantsof était tout dévoué à Pierre III, son premier soin avait été de le rappeler, en lui enjoignant de remettre son commandement à Panine. Le jeune général eut à se justifier une seconde fois

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

devant un nouveau régime. Dans son rapport du 19 juillet, où il informait Catherine qu'il avait fait prêter serment par son armée, il ajoutait :

Permettez à l'esclave le plus soumis et le plus humble de Votre Majesté Impériale de solliciter la continuation de sa faveur et bienveillance, et de l'assurer en toute sincérité que je n'ai jamais placé mon bonheur et le salut de ma patrie qu'en la personne de Votre Majesté Impériale, seule consolation et seul réconfort dans les extrêmes et déjà longues inquiétudes que le passé m'avait fait concevoir.

Il partit aussitôt pour Pétersbourg, n'eut pas de peine à s'y justifier et revint ensuite prendre le commandement.

C'est en son absence et pendant l'*intérim* fait par Panine que furent prises la plupart des dispositions relatives au retour des armées. Un pouvoir encore mal établi trouvait aussi dangereux pour lui de reprendre la guerre contre Frédéric II, fût-ce pour la conservation de la Prusse-Orientale, que de la continuer de concert avec lui contre l'Autriche ou le Danemark. Il fallait liquider à la fois toutes ces affaires et assurer à la Russie cette paix qu'elle désirait plus encore que le maintien des conquêtes.

Il était trop évident que la guerre de Sept ans tirait à sa fin. La Suède avait, à la suite de la Russie, abandonné la « grande alliance » et signé la paix à Hambourg, le 22 mai 1762, restituant à Frédéric tout ce qu'elle occupait de la Poméranie. Les Français s'étaient vus presque chassés de la Hesse par Ferdinand de Brunswick. L'intervention de l'Espagne n'avait fait qu'ajouter la ruine de ses colonies et de sa marine à la ruine de la marine et des colonies françaises. L'Autriche elle-même, inquiète des agitations ottomanes que la politique de Frédéric II avait suscitées sur ses frontières du sud, se résignait à faire son deuil de la Silésie. Quand même la Russie serait rentrée dans l'arène avec toutes ses forces, elle n'eût point réussi à relever le courage de ses anciens alliés. Peut-être que Catherine II, songeant à la Courlande, à la Pologne, à la Turquie, à la Suède, entrevoyait-elle pour l'avenir, dans une entente sinon dans une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

alliance avec Frédéric II, de larges compensations pour l'abandon de la Prusse-Orientale.

Cependant, dans les décisions que prit le conseil de guerre tenu par Panine, le 22 juillet, on trouve la trace de défiances encore bien vives envers l'allié de la veille, l'ennemi de l'avant-veille. On décide que l'on restera au camp sous Kolberg tant que Brandt n'aura pas ramené ses troupes du Mecklembourg et tant que Tchernychef ne sera pas en sûreté dans la Pologne. Brandt a même ordre de faire retraite en se portant un peu sur la droite jusqu'à Tempelburg, « afin de pouvoir aller au secours de Tchernychef, dans le cas où Frédéric II essaierait de le retenir de force ». On décide de ne lever le camp sous Kolberg que quand toutes les armées seront concentrées et hors de péril. En attendant, on renvoie déjà en Russie, par la voie de mer, tout le gros bagage, l'artillerie de siège, les malades, les blessés. Puis, quand toutes les forces sont enfin concentrées, on se met en retraite dans la direction de la Vistule : Tchernychef a ordre de marcher sur Dünabourg, Panine sur le même point pour continuer ensuite sur Smolensk, Dolgoroukof sur Riga. Bientôt toutes les troupes sont en quartiers d'hiver dans les vieilles provinces de l'empire : la Prusse-Orientale est totalement évacuée, et la paix russo-prussienne du 5 mai se trouve de fait exécutée dans tous ses articles. Seul le traité d'alliance du 19 juin, n'ayant pas été ratifié, est considéré comme caduc.

Au reste, l'Europe entière éprouve la même lassitude de la guerre. La mort d'Élisabeth et les excentricités de Pierre III ont pour jamais désagrégé la « grande alliance ». Le 3 novembre 1762, se signent à Fontainebleau les préliminaires de la paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, qui aboutissent au traité de Paris, le 10 février. Presque en même temps, le 15 février 1763, les deux grandes puissances allemandes signent la paix d'Hubertsbourg.

Personne, sauf l'Angleterre, n'a rien gagné en ces sept années de guerre : la France a renoncé à ses espérances sur la Belgique comme l'Autriche à la reconquête de la Silésie, comme la Russie à l'acquisition de la Prusse-Orientale. Elles

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

peuvent se consoler en pensant qu'elles ont affaibli la puissance matérielle de Frédéric II, quand même elles n'ont pas réussi à réduire d'un pouce de terre ses États ; mais combien sa force morale et son prestige en ont grandi ! La Prusse, à ce point de vue, est bien plus faite que défaite. Le génie de son roi a légitimé son intrusion dans le concert des grandes puissances.

La Russie, en renonçant à la Prusse-Orientale, ce fruit unique de ses victoires, qui lui eût assuré une situation si avantageuse sur le littoral baltique, avait-elle tout perdu ?

Non, car le rôle qu'elle a joué dans la guerre de Sept ans l'avait grandie, elle aussi. Du même pas que la Prusse, elle avait fait son entrée dans la grande histoire européenne. Seule parmi les membres de la coalition, et presque à l'égal de l'Angleterre et de la Prusse, la Russie, d'abord simple auxiliaire de l'Autriche, remportait les honneurs de la guerre. Elle avait montré de quel poids, malgré les faiblesses et les brusques retours de sa politique, elle pesait déjà sur le continent européen. Son accession à la coalition franco-autrichienne avait suffi à contre-balancer tout le génie de Frédéric II ; il suffit qu'elle sortît de la coalition pour que celle-ci tombât en dissolution.

Au point de vue militaire, il est à remarquer que, dans tout le cours de la guerre de Sept ans, l'armée russe arrivait toujours tard sur le théâtre principal des opérations : en juillet ou en août, elle portait quelque grand coup ; dès octobre ou novembre, elle recommençait les interminables marches qui devaient la ramener sur la basse Vistule. Pas une seule fois elle n'a hiverné en Allemagne. Cela tient parfois à l'incertitude du commandement supérieur, plus souvent à la difficulté d'approvisionner une troupe si nombreuse, encombrée de tant de cavalerie et de tant de bêtes de trait, dans des pays si pauvres et si fréquemment ravagés. L'intervention de l'armée russe, lente, tardive, de courte durée, était comme un ouragan qui bouleversait un moment tout l'échiquier de la guerre, déconcertait la tactique des amis et des ennemis, entassait des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

monceaux de ruines et de cadavres, puis, comme un orage remporté par une saute de vent, s'éloignait en grondant vers le nord-est. L'armée russe disparue, la guerre savante, méticuleuse, méthodique, reprenait entre Frédéric II et Daun, le prince Henri et Laudon ; on relevait les pièces de l'échiquier abattues par la tempête moscovite, les pions, les cavaliers, les tours, et la partie d'échecs continuait. Au reste, Daun eut quelquefois à regretter la retraite prématurée de ces redoutables alliés, car c'est après leur départ pour la Vistule en 1757 que, le 3 novembre, Frédéric II lui infligea la sanglante défaite de Torgau.

Assurément la tactique de l'armée russe est, en ces années-là, inférieure à la tactique *frédéricienne* ; cette armée ne sait faire que la guerre de positions, qui abandonne à l'ennemi l'initiative des opérations : dans les victoires de Jægersdorf, de Paltzig, de Kunersdorf, dans la bataille glorieusement indécise de Zorndorf, les positions adoptées par les Russes jouent le rôle prépondérant. Cette tradition, assez dangereuse, ne s'est pas perdue dans les guerres ultérieures : Austerlitz, Friedland, Borodino (la Moscova) sont des batailles de positions pour les Russes, et le vainqueur, ce fut l'héritier génial de la tactique *frédéricienne*.

Cependant, c'est la guerre de Sept ans qui a révélé à l'Europe l'existence d'une armée russe. Jusqu'alors, celle-ci n'avait paru, avec Pierre le Grand et avec Anna Ivanovna, que dans des luttes localisées dans les régions de la Baltique ou de la mer Noire ; ou bien, avec Anna Ivanovna ou Élisabeth, elle ne s'était manifestée que par les deux promenades militaires qui coïncidèrent avec la fin des deux guerres de succession plutôt qu'elles ne hâtèrent cette fin. L'armée russe n'avait guère combattu que contre des Suédois, des Polonais, des Tatars, des Turcs, des Persans : pour la première fois elle descendait dans la grande arène, en émule des armées française et autrichienne, en adversaire souvent heureux de l'armée prussienne, et deux fois elle avait tenu tête à l'effort personnel d'un Frédéric II. Ce sont là des pages si importantes de son histoire, des noms de batailles si glorieux à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

inscrire sur des étendards, qu'on peut s'étonner que le souvenir ait pu en être oblitéré par les guerres du long règne de Catherine II, où elle fut loin d'avoir un adversaire aussi digne d'elle. En somme, Catherine II n'eut à combattre encore que des Suédois, des Polonais et des Turcs. A tout bien considérer, les campagnes de l'armée russe dans la guerre de Sept ans restent sa grande école militaire du XVIIIe siècle ; de la guerre du Nord sous Pierre le Grand aux guerres d'Italie et d'Helvétie avec Souvorof et aux formidables guerres napoléoniennes, le point culminant des fastes russes, c'est vraiment la guerre de Sept ans. Il n'y a pas une bataille des guerres de Catherine II qui puisse se comparer à Jægersdorf, à Zorndorf, à Paltzig, à Kunersdorf, car ce n'est pas seulement la bravoure de l'ennemi, c'est aussi sa valeur technique qui donne son prix à la victoire. Avant ces batailles, il faut remonter jusqu'à Poltava ; après ces batailles, il faut descendre jusqu'à Cassano, la Trebbia, Novi, Austerlitz, Eylau, Friedland, Borodino, Leipzig, pour en trouver l'équivalent. Entre Charles XII et la France du Directoire et de l'Empire, les Russes n'ont rencontré qu'un seul adversaire sérieux : c'est Frédéric II. C'est pourtant cet ennemi-là qu'Élisabeth a fait plier, que Fermor a tenu en échec, que Soltykof a écrasé.

Dans cette guerre, l'armée russe a pratiqué toutes les parties de l'art militaire tel qu'on l'entendait au XVIIIe siècle ; non seulement elle a livré de grandes batailles, mais, avec Soltykof, elle a fait des marches savantes, suivi l'ennemi ou retardé sa poursuite, passé des fleuves en sa présence, occupé des positions où elle a pu l'arrêter sans combat ; avec Roumiantsof, sous Kolberg, elle a montré comme on prend une place dans les règles, forçant l'ennemi à évacuer son camp de soutien, dispersant ou prenant les troupes de secours, combinant les opérations de terre avec celles de la marine, réduisant enfin l'assiégé à capituler sur une brèche ouverte.

Dès la première année de la guerre, elle n'a cessé de se perfectionner dans toutes les branches du service. L'infan-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

terie s'est toujours montrée supérieure à celle des Prussiens, soit par la ténacité dans la défensive, soit par l'élan dans l'offensive, résistant aux feux les plus terribles de l'artillerie et supportant, sans avoir désormais recours aux chevaux de frise, les charges des escadrons. La cavalerie régulière, si médiocre au début de la campagne, si mal montée, si mal instruite, a fini par se mettre en état d'accepter le combat, à nombre égal, contre celle des Prussiens. La cavalerie irrégulière s'est débarrassée de quelques-uns de ses vices originels, comme la multitude excessive des chevaux non montés; sous des chefs comme Stoffeln, Tottleben, Berg, elle s'est montrée incomparable par l'audace et la vitesse de ses raids, la rapidité avec laquelle elle se répandait sur d'immenses espaces, coupant les communications de l'ennemi, réduisant même un Frédéric II à ne plus savoir où il en était, assurant la sécurité de l'armée en marche et le secret de ses manœuvres. Dès le début, l'artillerie s'est révélée comme possédant le matériel le plus perfectionné de l'Europe, notamment ces obusiers Chouvalof dont ni la Prusse, ni la France ne possédaient l'équivalent; elle a réformé son système d'attelage; elle s'est donné, par la création de régiments spéciaux de canonniers et de fusiliers d'artillerie, ce qui lui manquait encore comme protection assurée et bon service des pièces.

Il est vrai que cette coalition de quatre puissances européennes, non compris la Saxe et les États du Saint-Empire, n'a pu triompher de la résistance de Frédéric II et le contraindre à rendre ses précédentes conquêtes. La politique a eu plus de part dans cet échec que l'insuffisance des armées. Nous avons montré quelles causes de faiblesse et de divisions travaillaient la « grande alliance », quelles autres causes à Pétersbourg même énervaient la volonté de la tsarine absolue. Dans chacune des cours coalisées, de même qu'entre elles toutes, y avait désaccord, méfiance, arrière-pensées. Dans chacune de leurs armées, il y avait des tiraillements entre les généraux, entre Laudon et Daun, entre Broglie et Soubise. Les meilleurs étaient entravés dans leur action par des conférences, des conseils auliques, des intrigues de cour. Il n'y

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avait de résolution que dans le camp de Frédéric II et dans les conseils du roi d'Angleterre[1].

Mais tout ce qui concerne le gouvernement, la diplomatie, les mœurs militaires du XVIIIe siècle, ce sont des particularités du temps, l'accidentel de l'histoire, la superficie des choses. Attachons-nous à ce qui est durable, permanent, profond, à ce qui tient au caractère même de la nation et ne peut périr qu'avec elle.

Pour l'armée russe, ce qui est vraiment national, ce qui est d'aujourd'hui comme de ce temps-là, ce qui se retrouve dans les guerres de Pierre le Grand, dans les guerres d'Élisabeth, dans les guerres de Souvorof, dans les guerres d'Alexandre contre Napoléon, ce que nous avons retrouvé sous Sévastopol et sous Plévna, c'est la composition vraiment excellente de cette armée qui fait d'elle l'image de la nation ; c'est le dévouement ardent à la religion, au tsar, à la patrie ; c'est l'abnégation devant les dangers, les privations et les fatigues ; c'est la solidité de ces fantassins dont Napoléon, après Frédéric II, a dit qu'il ne suffisait pas de les tuer pour les vaincre ; c'est le flot inépuisable de cette cavalerie légère, qui, aujourd'hui, n'est plus irrégulière que de nom ; c'est cette mobilité et cette audace qui la feraient toujours si redoutable dans les vastes plaines du Nord ; c'est la ténacité, le stoïcisme, la sûreté de coup d'œil des canonniers de

1. « Le roi de Prusse, pendant la guerre de Sept ans, aurait tenu tête à la France, à l'Autriche et à la Russie : ce résultat serait miraculeux. Un prince n'ayant que 4 millions de sujets aurait lutté sept années contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, qui en avaient 80 millions ! Mais, en fixant un regard attentif sur les événements de cette guerre, le merveilleux disparaît, sans que cela diminue l'admiration qu'inspirent les talents de ce grand capitaine. » Et Napoléon explique ensuite comment Frédéric II n'a presque pas eu à lutter contre la France, « contenue sur le Rhin et le Weser par l'armée des princes à la solde de l'Angleterre, composée d'Anglais, Hanovriens, Hessois, Brunswickois ». La Russie « ne fit que ce qu'il fallait faire pour satisfaire à cet instinct ambitieux qui la portait à essayer ses armées contre des armées manœuvrières, pour pouvoir un jour accomplir ses destinées, dont elle avait le pressentiment ». L'Autriche « n'avait qu'un état militaire très faible, tandis que la Prusse, qui, de longue main, était organisée comme un camp, avait des armées nombreuses et manœuvrières ». Enfin, « les riches subsides que Frédéric II reçut de l'Angleterre lui donnèrent des moyens de lever des soldats et des officiers dans toute l'Allemagne ». NAPOLÉON, *Précis des guerres de Frédéric II.*

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

1759, de 1812, de 1854, de 1877. Toutes les qualités, toutes les vertus militaires qui se sont révélées dans la guerre de Sept ans semblent s'être conservées intactes jusqu'à nos jours. Il s'y est seulement ajouté les perfectionnements techniques que cent cinquante ans de culture européenne et de progrès scientifique ont permis à la Russie de réaliser.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE V

CHAPITRE Ier.

LA COUR DE RUSSIE ET LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE.

La Russie, sous les deux Anna, est gouvernée par les Allemands. — Coup d'État militaire de 1741 : avènement d'Elisabeth Pétrovna. — D'abord elle ne rompt pas avec l'alliance autrichienne : son attitude pendant la guerre de la succession d'Autriche. — Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) et la Russie. — Tension dans les rapports entre la Russie et la Prusse. — Le grand-chancelier Bestoujef : son mémoire de 1753 contre la Prusse. — Tendances de la tsarine à se rapprocher de la France : missions Valcroissant, Douglas, d'Éon, Michel de Rouen. — Le renversement des alliances. — Situation de la Russie devant l'alliance franco-autrichienne. — Méfiances de Louis XV à l'égard de la Russie. — Faiblesse réelle du gouvernement russe : la *jeune cour*. — Le grand-duc Pierre et la grande-duchesse Catherine. — La santé d'Elisabeth : mission du médecin français Poissonnier. — Pourquoi la coalition devait échouer. 1

CHAPITRE II.

L'ARMÉE RUSSE AVANT ET PENDANT LA GUERRE DE SEPT ANS.

Énorme effectif de l'armée russe sur le papier. — Décomposition de cet effectif en armée *régulière*, troupes *de garnison*, milices *territoriales*, corps d'*artillerie* et de *génie*, *irréguliers*.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Pages.

— Recrutement de l'armée *régulière* : il est tout national. — Infanterie régulière : équipement, entretien, éducation morale, discipline. — Cavalerie régulière : cuirassiers, dragons, grenadiers. — Les *irréguliers* : hussards, kosaks. — Artillerie : de régiments, de batteries, de siège, de place. — Les obusiers Chouvalof. — L'intendance, le charroi. — Les régiments de garnison et la *landmiliz*. — La flotte : escadres de Cronstadt et de Revel. — La direction supérieure de la guerre : le *Collège*, la *Conférence* 29

CHAPITRE III.

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE DE L'ARMÉE RUSSE, 1757.

La Russie prise au dépourvu : les réformes militaires. — Zone intermédiaire entre la Russie et la Prusse ; Courlande, Lithuanie, Pologne. — Le généralissime Apraxine ; les généraux sous ses ordres. — Relations difficiles d'Apraxine avec la Conférence. — Situation de la province de Prusse-Orientale à la veille de l'invasion russe. — Géographie, ethnographie, histoire. — Frédéric II abandonne la défense de la Prusse-Orientale aux forces et aux ressources locales. — Forces locales de la province : *landmiliz*, garde *stabile*, gardes bourgeoises ; artillerie, forteresses. — Le feld-maréchal Lewaldt ; les généraux sous ses ordres 58

CHAPITRE IV.

LA BATAILLE DE JÆGERSDORF (30 AOUT 1757).

L'armée d'Apraxine passe la Düna. — Bombardement et capitulation de Memel. — Capitulation de Tilsit. — Entrée du gros des forces russes dans la Prusse-Orientale. — Combats de Nibutsin, Kummeln, Kattenau. — Excès des irréguliers russes et soulèvement des populations. — Combats de Gerwischkemen et Pitckine. — Les Russes passent la Prégel. — Description du champ de bataille de Gross-Jægersdorf. — L'armée russe d'abord surprise et, en partie, enfoncée. — Le combat rétabli par l'arrivée des réserves Roumiantsof. — La victoire achevée par l'intervention du corps Sibilski. — Résultats de la victoire. — Appréciation sur les opérations des deux généralissimes. — Comment la nouvelle de la victoire est accueillie à Pétersbourg 83

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE V.

LA RETRAITE D'APRAXINE.

Pages.

Raisons qui déterminent le vainqueur à faire retraite. — La retraite ne fait qu'empirer la situation de l'armée russe. — Elle est poursuivie par la cavalerie prussienne, harcelée par les habitants. — Exécution militaire sur Ragnit; canonnade à Tilsit. — La Prusse-Orientale évacuée, sauf Memel. — Effet produit à Pétersbourg et en Europe. — Apraxine destitué. — Procès de Bestoujef. — Disgrâce de la *jeune cour* . . . 107

CHAPITRE VI.

FERMOR ET LA CONQUÊTE DE LA PRUSSE-ORIENTALE.

Le nouveau généralissime Fermor. — Réorganisation de l'armée russe. — Frédéric II décide l'abandon total de la Prusse-Orientale. — Retraite de Lehwaldt. — La seconde invasion russe : « soumission panique » de la province. — Entrée des Russes à Tilsit, Tapiau, à Labiau. — Retraite des membres du Gouvernement. — Capitulation de Kœnigsberg. — La Prusse-Orientale traitée en province russe : le serment exigé, les fêtes russes célébrées, l'administration réorganisée à la russe. — Condition faite à la presse et à l'Université. — Les Russes sont, dans cette vieille Prusse, des « civilisateurs ». — Coup d'œil sur le régime russe jusqu'à la fin de l'occupation 121

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE INVASION DES RUSSES DANS LE BRANDEBOURG. BOMBARDEMENT DE KÜSTRIN.

Influence qu'eut l'occupation de la Prusse-Orientale sur les opérations ultérieures des Russes. — Mécontentement de l'Autriche et de Louis XV. — Les Russes n'osent occuper Dantzig. — Ils occupent Marienwerder, Graudenz, Kulm, Thorn, Elbing. — Entrée en Poméranie. — Ils se rabattent sur le Brandebourg. — Faiblesse d'un des corps de l'armée

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Pages.

russe, le corps dit *d'observation*. — Les Russes ne peuvent compter sur les généraux autrichiens. — On se décide à attaquer Küstrin. — Siège et bombardement de Küstrin. — Nouvelles de l'arrivée de Frédéric II 149

CHAPITRE VIII.

LA BATAILLE DE ZORNDORF (25 AOUT 1758).

Préjugés de Frédéric II au sujet de l'armée russe. — Rapidité de sa marche. — Il dénonce à l'Europe les « barbaries » des Russes. — Il passe l'Oder pour les attaquer sous Küstrin. — Description du champ de bataille de Zorndorf. — Bataille de Zorndorf : Frédéric II ne peut achever sa « victoire ». — Il doute même s'il est vraiment victorieux. — Défensive redoutable des Russes ; puis leur retraite menaçante. — Appréciation sur les opérations de Frédéric II . . 166

CHAPITRE IX.

LES RUSSES APRÈS ZORNDORF.

Appréciation sur les opérations de Fermor. — La cour de Russie montre peu de gratitude à son armée : le rescrit de septembre. — Effet produit en Europe par la bataille de Zorndorf. — Fermor ne peut profiter de la retraite de Frédéric II. — Premier siège de Kolberg. — Causes de la demi-disgrâce de Fermor. 194

CHAPITRE X.

LA BATAILLE DE PALTZIG (KAY, ZULLICHAU) (23 JUILLET 1759).

Inaction des Autrichiens : mécontentement des cours alliées. — Le troisième généralissime russe de la guerre de Sept ans : Soltykof. — Fermor accepte de servir sous ses ordres. — Frédéric II charge Dohna d'empêcher la jonction des Russes et des Autrichiens. — Marche de Dohna. — Dispositions prises par Soltykof. — Combat de Cerwitz. — Soltykof

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Pages.

tourne Dohna. — Fausse mesure de Frédéric II : il remplace Dohna par Wedell. — Wedell « dictateur ». — Marches et contre marches. — Soltykof tourne également Wedell, par la gauche de celui-ci. — Position des Russes à Paltzig. — Wedell essaie de les débusquer : défaite totale des Prussiens. — Les Russes occupent Francfort. 205

CHAPITRE XI.

LA BATAILLE DE KUNERSDORF (12 AOUT 1759).

Effet produit par la bataille de Paltzig : Daun consent à envoyer aux Russes le corps de Laudon. — Colère de Frédéric II en apprenant la défaite de Paltzig. — Il court à la rencontre des Russes. — Ceux-ci contraints d'accepter la bataille. — Forces respectives des armées russo-autrichienne et prussienne. — Description du champ de bataille de Kunersdorf. — Frédéric II passe l'Oder à Lebus. — L'armée russo-autrichienne fait volte-face. — Frédéric II d'abord victorieux : il enlève le Mühlberg. — La triple attaque sur le Spitzberg. — Elle est repoussée. — Mouvement offensif des Russes : déroute de l'armée prussienne. — Frédéric II s'enfuit avec 40 cavaliers. — Statistique de la bataille : écrasement de l'armée prussienne. — Mort de l'officier-poète Kleist. — Désespoir de Frédéric II. — Appréciation sur les opérations des deux généralissimes. 233

CHAPITRE XII.

LE LENDEMAIN DE KUNERSDORF. — FIN DE LA CAMPAGNE DE 1759.

Effet produit par la victoire de Kunersdorf : récompenses dans l'armée russe. — Pourquoi Frédéric II a pu échapper à une destruction totale. — Inaction de Daun. — Appréciations du marquis de Montalembert. — Irritation de Soltykof contre les Autrichiens. — Daun fait le siège de Dresde. — Pendant ce temps, la fortune de Frédéric II se relève. — Le « miracle de la maison de Brandebourg ». — Campagne des Russes en Silésie. — Habiles manœuvres de Soltykof. — Retraite de l'armée russe. — Appréciation sur Soltykof. . 263

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XIII.

LA CAMPAGNE DE 1760 EN SILÉSIE.

Pages.

Lassitude des puissances belligérantes. — Convention austro-russe (Pétersbourg, 21 mars 1760). — Plan approuvé par la tsarine (11 mai 1760). — Le recrutement de 1760 dans l'empire russe. — Réorganisation de l'armée russe. — Expériences d'artillerie. — Recrutement des officiers. — Cartel d'échange des prisonniers. — Du côté des Russes comme du côté des Prussiens, on veut se tenir sur la défensive. — Opérations de la cavalerie légère des Russes : Tottleben. — Fouqué obligé de capituler à Landshut. — Entrée de l'armée russe en Silésie : elle y perd un mois. — Prise de Glatz par Laudon. — Succès des Russes sur la Weide. — Soltykof contre Frédéric II : le pont d'Auras. — Retraite des Russes 282

CHAPITRE XIV.

LA PRISE DE BERLIN (OCTOBRE 1760).

« La plus pitoyable de toutes les campagnes. » — La Conférence prend deux décisions : Berlin, Kolberg. — Préparatifs pour l'entreprise « secrète » sur Berlin. — Le corps de Tottleben et le corps de Tchernychef. — Ce qu'était Berlin en 1760 : « l'Athènes de la Sprée ». — Les assauts manqués de Tottleben. — Le marquis de Montalembert relève le courage des Russes. — Arrivée du corps autrichien de Lascy. — Les généraux prussiens renoncent à défendre la capitale. — La capitulation militaire et la capitulation civile. — Tottleben a agi tout seul : mécontentement de Tchernychef; irritation de Lascy. — Rôle de Gotzkowski, « le marchand patriote ». — Destruction des établissements d'État à Berlin. — Pillage de Potsdam et de Charlottenburg. — Effet produit par la prise de Berlin. — Évacuation de Berlin par les coalisés. — Troisième siège de Kolberg. — Retraite de l'armée russe sur la basse Vistule. — La France désire la paix : sa déclaration du 18 décembre. 305

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XV.

LA CAMPAGNE DE 1761 (SILÉSIE ET POMÉRANIE).

Pages.

Lassitude des puissances. — Le quatrième généralissime russe de la guerre de Sept ans : Boutourline. — Opérations de la cavalerie légère des Russes. — Mouvement rétrograde de Boutourline : protestations de l'Autriche. — Le camp de Frédéric II à Bunzelwitz. — Laudon refuse de donner l'assaut à ce camp : inaction des Russes et des Autrichiens ; ils se séparent. — Les Autrichiens, aidés d'un contingent russe, enlèvent Schweidnitz. — Quatrième siège de Kolberg. — L'affaire Tottleben : un procès de trahison ; récentes révélations de la *Politische Correspondenz* de Frédéric II. — Continuation du siège de Kolberg : les troupes de secours battues ; la place capitule. — Conquête presque totale de la Poméranie prussienne. 334

CHAPITRE XVI.

LA FIN DE LA GUERRE.

Mort de la tsarine Élisabeth. — Avènement de Pierre III. — Réaction prussienne à la cour de Russie. — Faveur de l'envoyé prussien Goltz. — La paix et l'alliance avec Frédéric II : abandon de toutes les conquêtes russes. — La guerre avec le Danemark : destination donnée à l'armée de Roumiantsof ; le Danemark défendu par le comte de Saint-Germain. — L'alliance avec Frédéric II contre l'Autriche : destination donnée à l'armée de Tchernychef. — Invasion des kosaks en Bohême. — Nouvelle de l'avènement de Catherine II : conduite de Tchernychef ; batailles de Leutmansdorf et Burkersdorf. — Politique de Catherine II : avec Frédéric II elle maintient la paix, mais répudie l'alliance. — Les armées russes rappelées d'Allemagne. — Fin de la guerre de Sept ans. — Mérites réels de l'armée russe 370

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

TABLE

DES

CARTES, PLANS ET DESSINS

Pages.

Carte I. — Opérations en Prusse-Orientale 58

Carte II. — — Brandebourg. 148

Carte III. — — Silésie 282

Carte IV. — — Poméranie. 334

Plan I. — Opérations de l'armée russe (août-septembre 1757) en Prusse-Orientale 82

Plan II. — Plan de la bataille de Gross-Jagersdorf (gagnée par les Russes sur les Prussiens, le 30 août 1757). 90

Plan III. — Plan de la bataille de Zorndorf (15 août 1757). 166

Plan IV. — Plan de la bataille de Paltzig (23 juillet 1759) . 204

Plan V. — Bataille de Kunersdorf (12 août 1759) 233

Plan VI. — Bataille de Kunersdorf (Disposition de l'armée russe au moment de l'attaque prussienne) . . 244

Plan VII. — Prise de Berlin (octobre 1760) 304

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

DESSINS *(Uniformes russes)*.

Pages.

1° Infanterie de la garde : Régiment Préobrajenski. Frontispice

2° Grenadier du régiment Ismaïlovski. — Grenadiers de la ligne. — Officier de grenadiers à pied de la garde. . . 1

3° Mousquetaire, tambour, officier supérieur et grenadiers du régiment Séménovski 16

4° Officier de grenadiers à cheval. 32

5° Cuirassier de la garde. — Hussards 48

6° Kosak de l'Oural en vedette. 107

7° Dragons. 121

8° Officier supérieur du régiment de cuirassiers de la garde . 195

9° Cuirassier (sans cuirasse). 352

10° Artilleur. 370

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT ET Cie

Paris, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, Nancy.

Au Régiment. En Escadre, par Ardouin-Dumazet et Paul Gers, préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un magnifique vol. grand in-8° de 314 pages, imprimé sur fort papier vélin, avec 350 photographies instantanées, prises en majeure partie à l'occasion des voyages présidentiels de M. Carnot en 1893. Broché sous une élégante couverture illustrée . **16** fr.

Reproduits par la phototypie, qui leur laisse tout leur caractère de spontanéité, ces instantanés sont pittoresquement répartis dans le texte typographique même du volume et en font ainsi, à tous les points de vue, un véritable chef-d'œuvre bibliographique.

L'idée qui a donné naissance à ce livre si original, était de représenter par l'image, *d'après nature*, la vie du soldat et du marin, dans toutes les phases de la carrière, depuis l'entrée au service, jusqu'à la revue solennelle qui précède la dislocation des corps après les grandes manœuvres d'automne.

Commandant Parquin. — Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat du premier Empire (1803-1814). Introduction par le capitaine Aubier. 1892. Volume in-8° de 430 pages, avec un portrait, broché . . . . . **6** fr.

Le Général Curély. Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (1793-1815). Publié d'après un manuscrit authentique, par le général Ch. Thoumas. Un volume in-12 de 448 pages, avec portrait et fac-similé . . . **3** fr. **50** c.

Lasalle. — D'Essling à Wagram. Correspondance recueillie par A. Robinet de Cléry. 1891. Beau volume in-8°, avec 13 gravures hors texte et une carte, broché . . . . . **5** fr.

Souvenirs militaires (1805-1818), par A. Thirion, de Metz. 1892. Vol. in-12, broché . . . . . **4** fr.

Trente ans de la vie militaire, par le capitaine H. Choppin. 1891. Volume in-12 avec illustrations, par E. Grammont, broché . . . . . **3** fr.

Les Grands Cavaliers du premier Empire. Notices biographiques, par Ch. Thoumas, général de division en retraite. — *1re série :* Lasalle, Kellermann, Montbrun, les trois Colbert, Murat. 1890. Un volume grand in-8° de 521 p., avec 4 portraits, broché. . . . . **7** fr. **50** c.

— *2e série :* Nansouty, Pajol, Milhaud, Curély, Fournier-Sarlovèze, Chamorin, Sainte-Croix, Exelmans, Marulaz, Franceschi-Delonne. 1892. Un volume grand in-8° de 537 pages, avec 8 portraits, broché . . . . . **7** fr. **50** c.

Grands Artilleurs. *Drouot. Senarmont. Eblé,* par Maurice Girod de l'Ain, capitaine d'artillerie. 1894. Beau volume in-8° avec 4 portraits, br. . **8** fr.

Les Transformations de l'armée française. Essai d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France, par le général Ch. Thoumas, 1887. 2 vol. grand in-8°, brochés. . . . . **18** fr.

Histoire générale de l'armée nationale depuis Bouvines jusqu'à nos jours (1214-1892). *Recrutement, organisation, écoles. Armement, uniformes, drapeau. Hiérarchie, grades, avancement. Administration, discipline. Art militaire,* par le capitaine Ch. Romagny, ex-professeur adjoint de tactique et d'histoire à l'École militaire d'infanterie. Un volume in-12 de 337 pages, broché . . . . . **3** fr.

Les Vertus guerrières. Livre du soldat, par le général Thoumas. 1891. Volume in-12, broché . . . . . **3** fr.

Géographie militaire, par le commandant Marga. 1885. — 1re partie : *Généralités et la France.* 4e édition, revue et augmentée. Deux volumes in-8°, avec atlas de 129 cartes, la plupart en couleur; broché . . . . . **35** fr.

— 2e Partie : *Principaux États de l'Europe.* 3e édition, revue et augmentée. Trois volumes in-8°, avec atlas de 149 cartes, la plupart en couleurs; broché . . . . . **45** fr.

Prix réduit, en faveur des officiers français, suivant décision ministérielle : 1re Partie : **22** fr. **50** c. — 2e Partie : **30** fr.

Reliure en demi-chagrin : 1re Partie, **11** fr. — 2e Partie : **14** fr.

La Défense des côtes d'Europe. Étude descriptive au double point de vue militaire et maritime, par Carl Didelot, lieutenant de vaisseau, membre de la Société de géographie de Paris. Un volume in-8° de 540 pages, avec un atlas grand in-folio de 204 cartes. Prix de l'ouvrage : Broché. . . . **25** fr.

Relié en toile gaufrée, l'atlas monté sur onglets. . . . . **30** fr.

Digitized by Google — Original from HARVARD UNIVERSITY

Français et Russes. *Moscou et Sévastopol*, 1812-1854, par Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 5e édition. 1892. Un volume in-12, avec couverture illustrée, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Six Semaines en Russie. Sites, mœurs, beaux-arts, industrie, finances, exposition de Moscou, par Jacques REVEL. 1893. Élégant volume in-12 de 384 p., avec 2 tableaux, broché sous couverture en couleurs . . . . . 3 fr. 50 c.

Campagne de la Loire en 1870-1871, par Pierre LEHAUTCOURT. 1re Partie : COULMIERS ET ORLÉANS. 1893. Un volume in-8° de 478 pages, avec 6 cartes, broché. . . . . 7 fr. 50 c.

— 2e Partie : JOINVILLE, VENDÔME, LE MANS. 1895. Un volume in-8° de 450 pages, avec 12 cartes, broché . . . . . 7 fr. 50 c.

La Guerre de 1870-1871. Résumé historique traduit de l'allemand. 1888. Volume in-12, broché . . . . . 2 fr. 50 c.

Journal d'un officier de l'Armée du Rhin, par le général FAY. 5e édition, revue et augmentée. 1889. In-8° de 410 pages, avec une carte, br. . 5 fr.

Campagne de Prusse (1806). — **Iéna**, d'après les archives de la guerre, par P. FOUCART, capitaine breveté au 39e régiment d'infanterie. 1887. Beau volume in-8° de 746 pages, avec 2 cartes et 3 croquis, broché . . . . 10 fr.

— **Prenzlow-Lubeck**, par le même. 1890. Beau volume in-8° de 986 pages, avec 3 cartes et 13 tableaux, broché. . . . . 12 fr.

Campagne de Pologne. Novembre et décembre 1806-janvier 1807 (Pultusk et Golymin), d'après les archives de la guerre, par le même. 1892. 2 volumes in-12 (1056 pages), avec 3 cartes et 8 tableaux, brochés. . . . . 12 fr.

Souvenirs de la guerre de Crimée (1854-1856), par le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2e édition. 1889. (*Mention honorable de l'Académie française, concours Thérouanne*, 1890.) Volume in-8° avec 1 planche et 3 cartes, broché. . . . . 6 fr.

Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858). 1894. Un volume in-8° de 408 pages, avec portrait en héliogravure, broché . . . . . 5 fr.

La Guerre au Dahomey (1888-1893), *1re Partie*, d'après les documents officiels, par Ed. AUBLET, capitaine d'infanterie de marine, officier d'ordonnance du Ministre de la marine. Un volume in-8° de 358 pages, avec un portrait, 21 croquis et 2 cartes, broché. . . . . 7 fr. 50 c.

— *2e Partie :* **La Conquête du Dahomey (1893-1894)**, par le même. Un volume in-8°, avec 5 croquis et 1 carte. 1895. Broché. . . . . 5 fr.

Madagascar. — **La Guerre franco-hova (1883-1885).** — Renseignements historiques, géographiques et militaires, par le capitaine HUMBERT. 1895. Un volume in-8° avec cartes et croquis. . . . . 4 fr.

L'Armée française au Tonkin. **Le Guet-apens de Bac-Lé**, par le capitaine LECOMTE, breveté d'état-major. 1890. Volume in-12 avec 21 illustrations par M. DAUPHIN, et 3 cartes, broché sous couverture illustrée en couleurs. 3 fr.

— **Marche de Lang-Son à Tuyen-Quan.** Combat de Hoa-Moc. Déblocus de Tuyen-Quan, par le capitaine LECOMTE, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire du Tonkin. 1889. Un volume in-8° avec 10 cartes et croquis hors texte, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

La Vie militaire au Tonkin, par le capitaine LECOMTE, breveté d'état-major, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire. Illustrations par M. DAUPHIN. 1893. Très beau volume grand in-8° jésus de 360 pages, sur fort papier vélin, avec 70 dessins au lavis (têtes de chapitres, culs-de-lampe, vignettes hors texte), reproduits par la photogravure, et 5 croquis cartographiques. Broché sous couverture illustrée . . . . . 10 fr.

Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée . 12 fr. 50 c.

L'Escadre de l'amiral Courbet, par Maurice LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la *Triomphante*. Illustrations par M. BROSSARD DE CORBIGNY. 1894. Très beau volume grand in-8° jésus de 360 pages, sur fort papier vélin, avec 160 dessins au lavis (planches hors texte, vignettes, têtes de chapitre, culs-de-lampe), en photogravure, 10 croquis cartographiques et portrait. Broché sous couverture illustrée . . . . . 10 fr.

En reliure richement gaufrée en 9 couleurs, tête dorée . . . 12 fr. 50 c.

— Le même ouvrage, 6e édition, in-12. 1892. avec portrait et 10 cartes, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861, par le contre-amiral L. PALLU DE LA BARRIÈRE. Nouvelle édition. 1888. Volume grand in-8°, avec 3 cartes, broché . . . . . 7 fr. 50 c.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google
Original from HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

BOOK DUE-WID
JUN - 6 1979

DUE OCT 15 '33

DUE MAY 6 '36

DUE MAR 9 '40

DUE MAR 30 '40

DUE JUN 1 '50

MAY 22 1970 ILL

3080379

CANCELLED

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY